UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01925525 6

LIBRARY
COLLEGE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT FRANÇOIS

DE SALES

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES

ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE

PUBLIÉES D'APRÈS

LES MANUSCRITS ET LES ÉDITIONS LES PLUS CORRECTES

AVEC UN GRAND NOMBRE DE PIÈCES INÉDITES

PRÉCÉDÉES DE SA VIE

Et ornées de son portrait et d'un fac-simile de son écriture

HUITIÈME ÉDITION

TOME II

TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU (Suite et fin)

PARIS

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

1899

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY
OCT -4 1933
6361
ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY
SEP 6 1955

TRAITTÉ

DE

L'AMOUR DE DIEU.

LIVRE QUATRIEME.

DE LA DECADENCE ET RUINE DE LA CHARITÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Que nous pouvons perdre l'amour de Dieu tandis que nous sommes en cette vie mortelle.

Nous ne faysons pas ces discours pour ces grandes ames d'elite que Dieu, par une tres-speciale faveur, maintient et confirme tellement en son amour qu'elles sont hors le hazard de jamais le perdre : nous parlons pour le reste des mortelz, ausquelz le saint Esprit adresse ces advertissemens : « Qui est debout, qu'il prenne garde à ne point tomber [1]. Tien ce qne tu as [2]. Ayés soin et travaillés, affin d'asseurer par bonnes œuvres vostre vocation [3]. » En suite de quoy il leur fait faire cette priere : « Ne me rejettés point de devant vostre face, et ne m'ostés point vostre saint Esprit [4]. Et ne nous induisés point en tentation [5] » ; affin qu'ilz facent leur salut avec un saint tremblement et une crainte sacrée [6], sachans qu'ilz ne

[1] I Cor. X, 12. — [2] Apoc. III, 11. — [3] II Petr. I, 10. — [4] Ps. L, 13. — [5] Matth. VI, 13. — [6] Philip. II, 12.

sont pas plus invariables et fermes a conserver l'amour de Dieu que le premier ange avec ses sectateurs, et Judas, qui l'ayans receu le perdirent, et en le perdant se perdirent eternellement eux-mesmes; ni que Salomon, qui, l'ayant une fois quitté, tient tout le monde en doute de sa damnation; ni que Adam, Eve, David, saint Pierre, qui estans enfans de salut, ne laisserent pas de decheoir pour un tems de l'amour sans lequel il n'y a point de salut. Helas! ô Theotime! qui sera donc asseuré de conserver l'amour sacré en cette navigation de la vie mortelle, puisque en la terre et au ciel tant de personnes d'incomparable dignité ont fait des si cruelz naufrages?

Mays, ô Dieu eternel! comme est-il possible, dirés-vous, qu'une ame qui a l'amour de Dieu le puisse jamais perdre? car où l'amour est, il resiste au peché; et comme se peut-il donq faire que le peché y entre, puisque « l'amour est fort comme la mort, aspre au combat comme l'enfer[1]? » comme peuvent les forces de la mort ou de l'enfer, c'est à dire, les pechés, vaincre l'amour, qui pour le moins les esgale en force, et les surmonte en assistance et en droit? Mays comme peut-il estre qu'une ame raysonnable, qui a une fois savouré une si grande douceur comme est celle de l'amour divin, puisse onques volontairement avaler les eaux ameres de l'offence? Les enfans, tout enfans qu'ilz sont, estans nourris au lait, au beurre et au miel, abhorrent l'amertume de l'absinthe et du chicotin, et pleurent jusques à pasmer quand on leur en fait gouster : hé! donques, ô vray Dieu! l'ame une fois jointe à la bonté du Createur, comme le peut-elle quitter pour suivre la vanité de la creature?

Mon cher Theotime, les cieux mesmes s'esbahissent; leurs portes se froissent de frayeur, et les anges de paix demeurent esperdus d'estonnement sur cette prodigieuse misere du cœur humain, qui abandonne un bien tant aymable pour s'attacher à des choses si deplorables. Mays avés-vous jamais veu cette

[1] Cant. Cant. VIII, 7.

petite merveille que chacun sçait, et de laquelle chacun ne sçait pas la rayson? Quand on perce un tonneau bien plein, il ne respandra point son vin qu'on ne luy donne de l'air par-dessus : ce qui n'arrive pas aux tonneaux esquelz il y a desja du vuide; car on ne les a pas plus tost ouvertz que le vin en sort. Certes, en cette vie mortelle, quoyque nos ames abondent en amour celeste, si est-ce que jamais elles n'en sont si pleines que par la tentation cet amour ne puisse sortir; mays là-haut au ciel, quand les suavités de la beauté de Dieu occuperont tout nostre entendement, et les delices de sa bonté assouviront toute nostre volonté, en sorte qu'il n'y aura rien que la plenitude de son amour ne remplisse, nul objet, quoy qu'il penetre jusques à nos cœurs, ne pourra jamais tirer ni faire sortir une seule goutte de la precieuse liqueur de leur amour celeste; et de penser donner du vent par-dessus, c'est à dire, decevoir ou surprendre l'entendement, il ne sera plus possible; car il sera immobile en l'apprehension de la verité souveraine.

Ainsy le vin qui est bien espuré et separé de sa lie peut aysément estre garenty de tourner et pousser; mays celuy qui est sur sa lie y est presque tous-jours sujet. Et quant à nous, tandis que nous sommes en ce monde, nos espritz sont sur la lie et le tartre de mille humeurs et miseres, et par consequent ayés à changer et tourner en leur amour; mays estans au ciel, où, comme en ce grand festin descrit par Isaïe[1], nous aurons le vin purifié de toute lie, nous ne serons plus sujetz au change, ains demeurerons inseparablement unis par amour à nostre souverain bien. Icy, parmy les crepuscules de l'aube du jour, nous craignons qu'en lieu de l'espoux nous ne rencontrions quelque autre objet qui nous amuse et deçoive; mays quand nous le treuverons là-haut où il repaist et repose au midy de sa gloire, il n'y aura plus moyen d'estre trompés; car sa lumiere sera trop claire, et sa

[1] Isa. XXV, 6.

douceur nous liera si serré à sa bonté que nous ne pourrons plus vouloir nous en desprendre.

Nous sommes comme le coral, qui, dans l'Ocean, lieu de son origine, est un arbrisseau pasle-verd, foible, flechissant et pliable; mays estant tiré hors du fond de la mer, comme du sein de sa mere, il devient presque pierre, se rendant ferme et impliable, à mesme qu'il change son verd blafastre en un vermeil fort vif. Car ainsy, estans encor emmy la mer de ce monde, lieu de nostre naissance, nous sommes sujetz à des vicissitudes extremes, pliables à toutes mains : à la droitte de l'amour celeste par l'inspiration, à la gauche de l'amour terrestre par la tentation; mays si une fois tirés hors de cette mortalité, nous avons changé le pasle-verd de nos craintives esperances au vif vermeil de l'asseurée jouïssance, jamais plus nous ne serons muables, ains demeurerons à tous-jours arrestés en l'amour eternel.

Il est impossible de voir la Divinité et ne l'aymer pas; mays icy-bas, où, sans la voir, nous l'entrevoyons seulement au travers des ombres de la foy, comme en un mirouër, nostre connoissance n'est pas si grande qu'elle ne laisse encor l'entrée à la surprise des autres objetz et biens apparens, lesquelz, entre les obscurités qui se meslent en la certitude et verité de la foy, se glissent insensiblement, comme petitz renardeaux, et demolissent nostre vigne fleurie. En somme, Theotime, quand nous avons la charité, nostre franc arbitre est paré de la robbe nuptiale, de laquelle comme il peut tous-jours demeurer vestu, s'il veut, en bien faysant, aussi s'en peut-il despouiller, s'il luy plait, en pechant.

CHAPITRE II.

Du rafroidissement de l'ame en l'amour sacré.

L'ame est maintefois contristée et affligée dans le corps, jusques mesmes à quitter plusieurs membres d'iceluy, qui demeurent privés de mouvement et sentiment, encor qu'elle n'abandonne pas le cœur, où elle est tous-jours toute entiere jusques à l'extremité de la vie. Ainsy la charité est quelquefois tellement allangourie et abbatue dans le cœur qu'elle ne paroist presque plus en aucun exercice, et neantmoins elle ne laisse pas d'estre entiere en la supreme region de l'ame : et c'est lorsque sous la multitude des pechés venielz, comme sous des cendres, le feu du saint amour demeure couvert et sa lueur estouffée, quoyque non pas amorty ni esteint. Car, tout ainsy que la presence du diamant empesche l'exercice et l'action de la proprieté que l'aymant a d'attirer le fer, sans toutesfois luy oster la proprieté, laquelle opere soudain que cet empeschement est esloigné : de mesme, la presence du peché veniel n'oste pas voirement à la charité sa force et puissance d'operer, mays elle l'engourdit en certaine façon, et la prive de l'usage de son activeté, si que elle demeure sans action, sterile et infeconde. Certes le peché veniel, ni mesme l'affection au peché veniel, n'est pas contraire à l'essentielle resolution de la charité, qui est de preferer Dieu à toutes choses, d'autant que par ce peché nous aymons quelque chose hors de la rayson, mays non pas contre la rayson; nous deferons un peu trop, et plus qu'il n'est convenable, à la creature, mays non pas en la preferant au Createur; nous nous amusons plus qu'il ne faut aux choses terrestres, mays nous ne quittons pas pour cela les celestes. En somme, cette sorte de peché nous retarde au chemin de la charité, mays il ne nous en oste pas; et partant le peché

veniel n'estant pas contraire à la charité, il ne la destruit jamais, ni en tout, ni en partie.

Dieu fit sçavoir à l'evesque d'Ephese qu'il avoit delaissé sa premiere charité [1] ; où il ne dit pas qu'il estoit sans charité, mays seulement qu'elle n'estoit plus telle qu'au commencement, c'est à dire, qu'elle n'estoit plus prompte, fervente, fleurissante et fructueuse : ainsy que nous avons accoustumé de dire d'un homme qui, de brave, joyeux et gaillard, est devenu chagrin, paresseux et maussade : Ce n'est plus celuy d'autrefois ; car nous ne voulons pas entendre que ce ne soit pas le mesme selon la substance, mays seulement selon les actions et exercices : et de mesme nostre Seigneur a dit qu'és derniers jours la charité de plusieurs se refroidira [1], c'est à dire, elle ne sera pas si active et courageuse, à cause de la crainte et de l'ennuy qui oppressera les cœurs. Certes, « la concupiscence ayant conceu, elle engendre le peché ; » mays ce peché, quoy que peché, n'engendre pas tous-jours la mort de l'ame, ains seulement lors qu'il a une malice entiere, et qu'il est consommé et accomply, comme dit saint Jaques [2], qui en cela establit si clairement la difference entre le peché veniel et le peché mortel que je ne sçay comme il s'est treuvé des gens en nostre siecle qui ayent eu la hardiesse de le nier.

Neantmoins le peché veniel est peché, et par consequent il desplait à la charité, non comme chose qui luy soit contraire, mays comme chose contraire à ses operations et à son progrés, voire mesme à son intention, laquelle estant que nous rapportions toutes nos operations à Dieu, elle est violée par le peché veniel, qui porte les actions par lesquelles nous le commettons, non pas voirement contre Dieu, mays hors de Dieu et de sa volonté. Et comme nous disons d'un arbre qui a esté rudement touché et reduit en frische par la tempeste, que rien n'y est demeuré, par ce qu'encores que l'arbre est

[1] Apoc. II, 4. — [2] Matth. XIV, 12. — [3] Jac. I, 15.

entier, neantmoins il est resté sans fruit : de mesme, quand nostre charité est battue des affections que l'on a aux pechés venielz, nous disons qu'elle est diminuée et deffaillie, non que l'habitude de l'amour ne soit entiere en nos espritz, mays par ce qu'elle est sans les œuvres qui sont ses fruitz.

L'affection aux grands pechés rendoit tellement la verité prisonniere de l'injustice, entre les philosophes payens, que, comme dit le grand Apostre [1], connoissans Dieu, ilz ne le glorifioient pas selon que cette connoissance requeroit; si que, cette affection n'exterminant pas la lumiere naturelle, elle la rendoit infructueuse : aussi les affections au peché veniel n'abolissent pas la charité; mays elles la tiennent comme une esclave, liée piedz et mains, empeschant sa liberté et son action. Cette affection nous attachant par trop à la jouïssance des creatures, nous prive de la privauté spirituelle entre Dieu et nous, à laquelle la charité, comme vraye amitié, nous incite; et par consequent elle nous fait perdre les secours et assistances interieures, qui sont comme les espritz vitaux et animaux de l'ame, du defaut desquelz provient une certaine paralisie spirituelle, laquelle en fin, si on n'y remedie, nous conduit à la mort. Car, en somme, la charité estant une qualité active, ne peut estre long tems sans agir ou perir; elle est, disent nos anciens, de l'humeur de Rachel, qui aussi la representoit : « Donne-moy des enfans, disoit celle-cy à son mary; autrement je mourray [2] : » et la charité presse le cœur auquel elle est mariée de la feconder en bonnes œuvres; autrement elle perira.

Nous ne sommes guere en cette vie mortelle sans beaucoup de tentations. Or ces espritz vilz, paresseux et addonnés aux playsirs exterieurs, n'estans pas duitz aux combatz, ni exercés aux armes spirituelles, ilz ne gardent jamais guere la charité, ains se laissent ordinairement surprendre à la

[1] Rom. I, 21. — [2] Genes. XXX, 1.

coulpe mortelle : ce qui arrive d'autant plus aysément que par le peché veniel l'ame se dispose au mortel. Car, comme cet ancien, ayant continué à porter tous les jours un mesme veau, le porta en fin encor qu'il fut devenu un gros bœuf, la coustume ayant petit à petit rendu insensible à ses forces l'accroissement d'un si lourd fardeau : ainsy celuy qui s'affectionne à jouer des testons, joueroit en fin des escuz, des pistoles, des chevaux, et apres ses chevaux toute sa chevance ; qui lasche la bride aux menues choleres se treuve en fin furieux et insupportable ; qui s'addonne à mentir par raillerie est grandement en danger de mentir avec calomnie.

En fin, Theotime, nous disons de ceux qui ont la complexion fort foible qu'ilz n'ont point de vie, qu'ilz n'en ont pas une once, ou qu'ilz n'en ont pas plein le poing, par ce que ce qui doit bientost finir semble en effet n'estre plus : et ces ames fayneantes, addonnées aux playsirs et affectionnées aux choses transitoires, peuvent bien dire qu'elles n'ont plus de charité, puisque, si elles en ont, elles sont en voye de la perdre bientost.

CHAPITRE III.

Comme on quitte le divin amour pour celuy des creatures.

Ce malheur de quitter Dieu pour la creature arrive ainsy. Nous n'aymons pas Dieu sans intermission, d'autant qu'en cette vie mortelle la charité est en nous par maniere de simple habitude, de laquelle, comme les philosophes ont remarqué, nous usons quand il nous plait, et non jamais contre nostre gré. Quand donq nous n'usons pas de la charité qui est en nous, c'est à dire, quand nous n'employons pas nostre esprit aux exercices de l'amour sacré, ains que le tenans diverti à quelque autre occupation, ou que, paresseux en soy-mesme, il se tient inutile et negligent, alors, Theotime, il

peut estre touché de quelque objet mauvais, et surpris de quelque tentation ; et bien que l'habitude de la charité en mesme tems soit au fond de nostre ame, et qu'elle face son office, nous inclinant à rejetter la suggestion mauvaise, si est-ce qu'elle ne nous presse pas, ni nous porte à l'action de la resistance qu'à mesure que nous la secondons, comme les habitudes ont coustume de faire; et partant nous laissant en nostre liberté, il advient maintesfois que, le mauvais objet ayant jetté bien avant ses attraitz dans nostre cœur, nous nous attachons à luy par une complaysance excessive, laquelle venant à croistre, il nous est malaysé de nous en deffaire, et, comme des espines, selon que dit nostre Seigneur[1], elle suffoque en fin la semence de la grace et dilection celeste. Ainsy arriva-il à nostre premiere mere Eve, de laquelle la perte commença par un certain amusement qu'elle prit à deviser avec le serpent, recevant de la complaysance d'ouïr parler de son aggrandissement en science, et de voir la beauté du fruit defendu : si que, la complaysance grossissant en l'amusement, et l'amusement se nourrissant dans la complaysance, elle s'y treuva en fin tellement engagée que, se laissant aller au consentement, elle commit le malheureux peché, auquel par apres elle attira son mary[2].

On voit que les pigeons, touchés de vanité, se pavonnent quelquesfois en l'air, et font des esplanades çà et là, se mirans en la varieté de leur pennage; et lors les tierceletz et faucons qui les espient viennent fondre sur eux et les attrapent : ce qu'ilz ne feroient jamais si les pigeons voloient leur droit vol, d'autant qu'ilz ont l'aisle plus roide que les oyseaux de proye. Helas! Theotime, si nous ne nous amusions pas en la vanité des playsirs caduques, et sur tout en la complaysance de nostre amour propre, ains qu'ayans une fois la charité, nous fussions soigneux de voler droit la part où elle nous porte, jamais les suggestions et tentations ne nous attrape-

[1] Luc. VIII, 14. — [2] Genes. III, 1 et seq.

roient; mays par ce que, comme colombes seduites et deceuës de nostre propre estime, nous retournons sur nous-mesmes, et entretenons trop nos espritz parmy les creatures, nous nous treuvons souvent surpris entre les serres de nos ennemis, qui nous emportent et devorent.

Dieu ne veut pas empescher que nous ne soyons attaqués de tentations, affin que resistans, nostre charité soit plus exercée, et puisse par le combat emporter la victoire, et par la victoire obtenir le triomphe. Mays que nous ayons quelque sorte d'inclination à nous delecter en la tentation, cela vient de la condition de nostre nature, qui ayme tant le bien que pour cela elle est sujette d'estre allechée par tout ce qui a apparence de bien : et ce que la tentation nous presente pour amorce est tous-jours de cette sorte; car, comme enseignent les saintes lettres [1], ou c'est un bien honnorable selon le monde, pour nous provoquer à l'*orgueil de la vie* mondaine; ou un bien delectable aux sens, pour nous porter à la *convoitise charnelle;* ou un bien utile à nous enrichir, pour nous inciter à la *convoitise* et avarice *des yeux.* Que si nous tenions nostre foy, laquelle sçait discerner entre les vrais biens qu'il faut pourchasser, et les faux qu'il faut rejetter, vivement attentive à son devoir, certes elle serviroit de sentinelle asseurée à la charité, et luy donneroit advis du mal qui s'approche du cœur sous pretexte de bien, et la charité le repousseroit soudain; mays, par ce que nous tenons ordinairement nostre foy ou dormante, ou moins attentive qu'il ne seroit requis pour la conservation de nostre charité, nous sommes aussi souvent surpris de la tentation, laquelle seduisant nos sens, et nos sens incitans la partie inferieure de nostre ame à rebellion, il advient que maintesfois la partie superieure de la rayson cede à l'effort de cette revolte, et, commettant le peché, elle perd la charité.

Tel fut le progrés de la sedition que le desloyal Absalon

[1] I Joan. II, 16.

excita contre son bon pere David. Car il mit en avant des propositions bonnes en apparence, lesquelles estant une fois receuës par les pauvres Israëlites, desquelz la prudence estoit endormie et engourdie, il les sollicita tellement qu'il les reduisit à une entiere rebellion; de sorte que David fut contraint de sortir tout espleuré de Hierusalem avec tous ses plus fideles amis, ne laissant en la ville de gens de marque sinon Sadoc et Abiathar, prestres de l'Eternel, avec leurs enfans; or Sadoc estoit voyant, c'est à dire prophete [1].

Car de mesme, tres-cher Theotime, l'amour propre treuvant nostre foy hors d'attention et sommeillante, il nous presente des biens vains, mays apparens, seduit nos sens, nostre imagination et les facultés de nos ames, et presse tellement nos francs arbitres qu'il les conduit à l'entiere revolte contre le saint amour de Dieu, lequel alors, comme un autre David, sort de nostre cœur avec tout son train, c'est à dire, avec les dons du saint Esprit et les autres vertuz celestes, qui sont compaignes inseparables de la charité, si elles ne sont ses proprietés et habilités; et ne reste plus en la Hierusalem de nostre ame aucune vertu d'importance sinon Sadoc le voyant, c'est à dire, le don de la foy, qui nous peut faire voir les choses eternelles, avec son exercice; et encor Abiathar, c'est à dire, le don de l'esperance avec son action, qui tous deux demeurent bien affligés et tristes, maintenans toutesfois en nous l'arche de l'alliance, c'est à dire, la qualité et le tiltre de chrestien, qui nous est acquis par le baptesme.

Helas! Theotime, quel pitoyable spectacle aux anges de paix de voir ainsy sortir le saint Esprit et son amour de nos ames pecheresses! Hé! je crois certes que, s'ilz pouvoient alors pleurer, ilz verseroient des larmes infinies, et d'une voix lugubre, lamentans nostre malheur, ilz chanteroient le triste cantique que Hieremie entonna, quand assis sur le

[1] II Reg. XV, 12 et seq.

sueil du temple desolé, il contempla la ruine de Hierusalem au tems de Sedecie :

Ah! combien voy-je desolée
Cette cité jadis comblée
De peuple, de bien et d'honneur,
Maintenant siege de l'horreur [1] !

CHAPITRE IV.

Que l'amour sacré se perd en un moment.

L'amour de Dieu, qui nous porte jusques au mespris de nous-mesmes, nous rend citoyens de la Hierusalem celeste; l'amour de nous-mesmes, qui nous pousse jusques au mespris de Dieu, nous rend esclaves de la Babylone infernale. Or nous allons certes petit à petit à ce mespris de Dieu; mays nous n'y sommes pas plus tost parvenus que soudain, en un moment, la sainte charité se separe de nous, ou, pour mieux dire, elle perit tout à fait. Ouy, Theotime; car en ce mespris de Dieu consiste le peché mortel; et un seul peché mortel bannit la charité de l'ame, d'autant qu'il rompt le lien et l'union d'icelle avec Dieu, qui est l'obeïssance et sousmission à sa volonté. Et comme le cœur humain ne peut estre vivant et divisé, aussi la charité, qui est le cœur de l'ame et l'ame du cœur, ne peut jamais estre blessée qu'elle ne soit tuée : ainsy qu'on dit des perles, qui, conceuës de la rosée celeste, perissent si une seule goutte de l'eau marine entre dedans leur escaille. Nostre esprit, certes, ne sort pas petit à petit de son corps, ains en un moment, lorsque l'indisposition du corps est si grande qu'il ne peut plus y faire les actions de vie : et de mesme, à l'instant que le cœur est tellement detraqué en ses passions que la charité n'y peut plus regner, elle le quitte et abandonne; car elle est si genereuse qu'elle ne peut cesser de regner sans cesser d'estre.

[1] Thren. I, 1.

Les habitudes que nous acquerons par nos seules actions humaines ne perissent pas par un seul acte contraire ; car nul ne dira qu'un homme soit intemperant pour un seul acte d'intemperance, ni qu'un peintre ne soit pas bon maistre pour avoir une fois manqué à l'art; ains, comme toutes telles habitudes nous arrivent par la suite et impression de plusieurs actes, ainsy nous les perdons par une longue cessation de leurs actes, ou par une multitude d'actes contraires. Mays la charité, Theotime, que le saint Esprit respand en un moment dans nos cœurs, lorsque les conditions requises à cette infusion se rencontrent en nous, certes aussi en un instant elle nous est ostée, si tost que destournans nostre volonté de l'obeïssance que nous devons à Dieu, nous avons achevé de consentir à la rebellion et desloyauté à laquelle la tentation nous incite.

Il est vray que la charité s'aggrandit par accroissement de degré à degré, et de perfection à perfection, selon que par nos œuvres ou la reception des sacremens nous luy faysons place : mays toutefois elle ne diminue pas par amoindrissement de sa perfection; car jamais on n'en perd un seul brin qu'on ne la perde toute. En quoy elle ressemble au chef d'œuvre de Phidias, tant celebré par les anciens : car on dit que ce grand sculpteur fit en Athenes une statuë de Minerve toute d'ivoire, haute de vingt-six coudées; et au bouclier d'icelle, auquel il avoit relevé les batailles des Amazones et des geans, il grava avec tant d'art son visage de luy-mesme qu'on ne pouvoit oster un seul brin de son image, dit Aristote, que toute la statue ne tombast defaite : si que, cette besoigne ayant esté perfectionnée par assemblage de piece à piece, en un moment neantmoins elle perissoit, si on eust osté une seule petite partie de la semblance de l'ouvrier. Et de mesme, Theotime, encor que le saint Esprit, ayant mis la charité en une ame, luy donne sa croissance par addition de degré à degré, et de perfection à perfection d'amour; si est-ce

toutesfois que la resolution de preferer la volonté de Dieu à toutes choses estant le point essentiel de l'amour sacré, et auquel l'image de l'amour eternel, c'est à dire du saint Esprit, est representée, on ne sçauroit en oster une seule piece que soudain toute la charité ne perisse.

Cette preference de Dieu à toutes choses est le cher enfant de la charité. Que si Agar, qui n'estoit qu'une Ægyptienne, voyant son filz en danger de mourir, n'eut pas le courage de demeurer au pres de luy, ains le voulut quitter, disant : « Ah! je ne sçaurois voir mourir cet enfant[1]; » quelle merveille y a-il que la charité, fille de douceur et suavité celeste, ne puisse voir mourir son enfant, qui est le propos de ne jamais offencer Dieu? Si que, à mesure que nostre franc arbitre se resout de consentir au peché, donnant par mesme moyen la mort à ce sacré propos, la charité meurt avec iceluy, et dit en son dernier souspir : Hé! non, jamais je ne verray mourir cet enfant! En somme, Theotime, comme la pierre precieuse nommée prassius perd sa lueur en la presence de quel venin que ce soit, ainsy l'ame perd en un instant sa splendeur, sa grace et sa beauté, qui consiste au saint amour, à l'entrée et presence de quel peché mortel que ce soit; dont il est escrit que « l'ame qui pechera mourra[2]. »

CHAPITRE V.

Que la seule cause du manquement et rafroidissement de la charité est en la volonté des creatures.

Comme ce seroit une effronterie impie de vouloir attribuer aux forces de nostre volonté les œuvres de l'amour sacré que le saint Esprit fait en nous et avec nous, aussi seroit-ce une impieté effrontée de vouloir rejetter le defaut d'amour qui est en l'homme ingrat sur le manquement de l'assistence et

[1] Genes. XXI, 16. — [2] Ezech. XVIII, 4.

grace celeste. Car le saint Esprit crie partout au contraire que nostre perte vient de nous[1]; que le Sauveur a apporté le feu du saint amour, et ne desire rien plus sinon qu'il brusle nos cœurs[2]; que le salut est preparé devant la face de toutes nations, lumiere pour esclairer les gentilz, et pour la gloire d'Israël[3]; que la divine bonté ne veut point qu'aucun perisse[4], mays que tous viennent à la connoissance de la verité, veut que tous hommes soient sauvés[5], le Sauveur d'iceux estant venu au monde affin que tous receussent l'adoption des enfans[6]; et le Sage nous avertit clairement : « Ne dis point : Il tient à Dieu[7]. » Ainsy le sacré concile de Trente inculque divinement à tous les enfans de l'Eglise sainte que la grace divine ne manque jamais à ceux qui font ce qu'ilz peuvent, invoquans le secours celeste; que Dieu n'abandonne jamais ceux qu'il a une fois justifiés, sinon qu'eux-mesmes les premiers l'abandonnent: de sorte que s'ilz ne manquent à la grace, ilz obtiendront la gloire.

En somme, Theotime, le Sauveur est une « lumiere qui esclaire tout homme qui vient en ce monde[8]. » Plusieurs voyageurs, environ l'heure de midy, un jour d'esté, se mirent à dormir à l'ombre d'un arbre; mays tandis que leur lassitude et la fraischeur de l'ombrage les tient en sommeil, le soleil s'avançant sur eux leur porta droit aux yeux sa plus forte lumiere, laquelle par l'esclat de sa clarté faysoit des transparences, comme par des petitz esclairs, autour de la prunelle des yeux de ces dormans, et, par la chaleur qui perçoit leurs paupieres, les força d'une douce violence de s'esveiller. Mays les uns esveillés se levent, et gaignans païs allerent heureusement au giste; les autres, non seulement ne se levent pas, mays tournans le dos au soleil et enfonçans leurs chappeaux sur leurs yeux, passerent là leur journée à dormir, jusques à ce que surpris de la nuit, et

[1] Os. XIII, 9 — [2] Luc. XII, 49. — [3] Luc. II, 30. — [4] II Petr. III, 9. — [5] I Tim. II, 4. — [6] Galat. IV, 5. — [7] Eccli. XV, 11. — [8] Joan. I, 9.

voulans neantmoins aller au logis, ilz s'esgarent, qui çà, qui là, dans une forest, à la mercy des loups, sangliers, et autres bestes sauvages. Or dites, de grace, Theotime : ceux qui sont arrivés ne devoient-ilz pas sçavoir tout le gré de leur contentement au soleil, ou, pour parler chrestiennement, au createur du soleil? Ouy, certes; car ilz ne pensoient nullement à s'esveiller quand il en estoit tems : le soleil leur fit ce bon office, et, par une aggreable semonce de sa clarté et de sa chaleur, les vint amiablement resveiller. Il est vray qu'ilz ne firent pas resistance au soleil, mays il les ayda aussi beaucoup à ne point resister; car il vint doucement respandre sa lumiere sur eux, se faysant entrevoir au travers de leurs paupieres, et, par sa chaleur, comme par son amour, il alla dessiller leurs yeux et les pressa de voir son jour.

Au contraire, ces pauvres errans n'avoient-ilz pas tort de crier dans ce bois : Hé! qu'avons-nous fait au soleil pour quoy il ne nous a pas fait voir sa lumiere comme à nos compaignons, affin que nous fussions arrivés au logis, sans demeurer en ces effroyables tenebres? Car qui ne prendroit la cause du soleil, ou plus tost de Dieu en main, mon cher Theotime, pour dire à ces chetifz malencontreux : Qu'est-ce, miserables, que le soleil pouvoit bonnement faire pour vous, qu'il ne l'ait fait? Ses faveurs estoient esgales envers tous vous autres qui dormiés : il vous aborda tous avec une mesme lumiere, il vous toucha de mesmes raïons, il respandit sur vous une chaleur pareille; et, malheureux que vous estes, quoyque vous vissiés vos compaignons levés prendre le bordon pour tirer chemin, vous tournastes le dos au soleil, et ne voulustes pas employer sa clarté, ni vous laisser vaincre à sa chaleur.

Tenés, voylà maintenant, Theotime, ce que je veux dire. Tous les hommes sont voyageurs en cette vie mortelle; presque tous, nous nous sommes volontairement endormis en l'iniquité; et Dieu, soleil de justice, darde sur tous tres-suffisam-

ment, ains abondamment, les raïons de ses inspirations; il eschauffe nos cœurs de ses benedictions, touchant un chacun des attraitz de son amour. Hé! que veut dire donq que ces attraitz en attirent si peu, et en tirent encor moins? Ah! certes, ceux qui estans attirés, puis tirés, suivent l'inspiration, ont grande occasion de s'en resjouïr, mays non pas de s'en glorifier. Qu'ilz se resjouïssent, par ce qu'ilz jouïssent d'un grand bien; mays qu'ilz ne s'en glorifient pas, puisque c'est par la pure bonté de Dieu, qui, leur laissant l'utilité de son bienfait, s'en est reservé la gloire.

Mays quant à ceux qui demeurent au sommeil de peché, ô Dieu! qu'ilz ont une grande rayson de lamenter, gemir, pleurer et regretter! car ilz sont au malheur le plus lamentable de tous; mays ilz n'ont pas rayson de se douloir et plaindre sinon d'eux-mesmes, qui ont mesprisé, ains ont esté rebelles à la lumiere, revesches aux attraitz, et se sont obstinés contre l'inspiration; de sorte qu'à leur malice seule doit estre à jamais malediction et confusion, puisqu'ilz sont seulz autheurs de leur perte, seulz ouvriers de leur damnation. Ainsy, les Japonais se plaignans au bienheureux François Xavier [1], leur apostre, de quoy Dieu, qui avoit eu tant de soin des autres nations, sembloit avoir oublié leurs predecesseurs, ne leur ayant point fait avoir sa connoissance, par le manquement de laquelle ilz auroient esté perdus, l'homme de Dieu leur respondit que la divine loy naturelle estoit plantée en l'esprit de tous les mortelz, laquelle si leurs devanciers eussent observée, la celeste lumiere les eut sans doute esclairés; comme au contraire, l'ayant violée, ilz meriterent d'estre damnés. Responce apostolique d'un homme apostolique, et toute pareille à la rayson que le grand Apostre rend de la perte des anciens gentilz, qu'il dit estre inexcusables, d'autant qu'ayans conneu le bien, ilz suivirent le mal; car c'est en un mot ce qu'il inculque au premier chapitre de

[1] Lib. IV. Vit. c. 8. (R.)

l'epistre aux Romains. Malheur sur malheur à ceux qui ne reconnoissent pas que leur malheur provient de leur malice!

CHAPITRE VI.

Que nous devons reconnoistre de Dieu tout l'amour que nous luy portons.

L'amour des hommes envers Dieu tient son origine, son progrés et sa perfection de l'amour eternel de Dieu envers les hommes. C'est le sentiment universel de l'Eglise nostre mere, laquelle, avec une ardente jalousie, veut que nous reconnoissions nostre salut et les moyens pour y parvenir de la seule misericorde du Sauveur, affin qu'en la terre comme au ciel à luy seul soit honneur et gloire.

« Qu'as-tu que tu n'ayes receu? » dit le divin Apostre, parlant des dons de science, eloquence, et autres telles qualités des pasteurs ecclesiastiques; « et si tu l'as receu, pourquoy t'en glorifies-tu, comme si tu ne l'avois pas receu [1]? » Il est vray, nous avons tout receu de Dieu; mays par-dessus tout, nous avons receu les biens surnaturelz du saint amour. Que si nous les avons receuz, pourquoy en prendrons-nous de la gloire?

Certes si quelqu'un se vouloit rehausser pour avoir fait quelque progrés en l'amour de Dieu : Helas! chetif homme, luy dirions-nous, tu estois pasmé en ton iniquité, sans qu'il te fut resté ni de vie, ni de forces pour te relever (comme il advint à la princesse de nostre parabole [2]), et Dieu, par son infinie bonté, accourut à ton ayde, et criant à haute voix : *Ouvre la bouche* de ton attention, *et je la rempliray* [3]; il mit luy-mesme ses doigtz entre tes levres, et desserra tes dentz, jettant dedans ton cœur sa sainte inspiration, et tu l'as receue; puis estant remis en sentiment, il continua par

[1] I Cor. IV, 7. — [2] Liv. III, chap. III. — [3] Ps. LXXX, 2.

divers mouvemens et differens moyens de revigorer ton esprit, jusques à ce qu'il respandit en iceluy sa charité, comme ta vitale et parfaite santé.

Or, dis-moy donc maintenant, miserable : qu'as-tu fait en tout cela de quoy tu te puisses vanter? Tu as consenti, je le sçay bien; le mouvement de ta volonté a librement suivy celuy de la grace celeste. Mays tout cela, qu'est-ce autre chose sinon recevoir l'operation divine et n'y resister pas? et qu'y a-il en cela que tu n'ayes receu? Ouy mesme, pauvre homme que tu es, tu as receu la reception de laquelle tu te glorifies, et le consentement duquel tu te vantes. Car, dis-moy, je te prie, ne m'advoueras-tu pas que si Dieu ne t'eust prevenu, tu n'eusses jamais senti sa bonté, ni par consequent consenti à son amour? non, ni mesme tu n'eusses pas fait une seule bonne pensée pour luy. Son mouvement a donné l'estre et la vie au tien; et si sa liberalité n'eust animé, excité et provoqué ta liberté par les puissans attraitz de sa suavité, ta liberté fut tous-jours demeurée inutile à ton salut. Je confesse que tu as cooperé à l'inspiration en consentant; mais, si tu ne le sçay pas, je t'apprens que ta cooperation a pris naissance de l'operation de la grace et de ta franche volonté tout ensemble, mays en telle sorte neantmoins que, si la grace n'eut prevenu et remply ton cœur de son operation, jamais il n'eut eu ni le pouvoir, ni le vouloir de faire aucune cooperation.

Mays dis-moy derechef, je te prie, homme vil et abject : es-tu pas ridicule quand tu penses avoir part en la gloire de ta conversion, par ce que tu n'as pas repoussé l'inspiration? N'est-ce pas la fantasie des voleurs et tirans de penser donner la vie à ceux ausquelz ilz ne l'ostent pas? et n'est-ce pas une forcenée impieté de penser que tu ayes donné la sainte efficace et vive activeté à l'inspiration divine, par ce que tu ne la luy as pas ostée par ta resistance? Nous pouvons empescher les effectz de l'inspiration, mais nous ne les luy

pouvons pas donner : elle tire sa force et vertu de la bonté divine, qui est le lieu de son origine, et non de la volonté humaine, qui est le lieu de son abord. S'indigneroit-on pas de la princesse de nostre parabole, si elle se vantoit d'avoir donné la vertu et proprieté aux eaux cordiales et autres medicamens, ou de s'estre guerie elle-mesme, par ce que, si elle n'eust receu les remedes que le roy luy donna et versa dans sa bouche, lorsqu'à moytié morte elle n'avoit presque plus de sentiment, ilz n'eussent point eu d'operation? Ouy, luy diroit-on, ingrate que vous estes, vous pouviés vous opiniastrer à ne point recevoir les remedes; et mesme, les ayant receu en vostre bouche, vous les pouviés rejetter : mays il n'est pas vray pourtant que vous leur ayés donné la vigueur ou vertu; car ilz l'avoient par leur proprieté naturelle : seulement vous avés consenti de les recevoir, et qu'ilz fissent leur action; et encor n'eussiés-vous jamais consenti, si le roy ne vous eust premierement revigorée, et puis sollicitée à les prendre; oncques vous ne les eussiés receuz, s'il ne vous eut aydé à les recevoir, ouvrant vostre propre bouche avec ses doigtz, et respandant la potion dedans icelle. N'estes-vous pas donc un monstre d'ingratitude de vous vouloir attribuer un bien que vous devés en tant de façons à vostre cher espoux?

Le petit admirable poisson que l'on nomme echineis, remore, ou arreste-nef, a bien le pouvoir d'arrester ou de n'arrester point le navire singlant en haute mer à plein voile; mays il n'a pas le pouvoir de le faire ni voguer, ni singler ou surgir; il peut empescher le mouvement, mais il ne le peut pas donner. Nostre franc arbitre peut arrester et empescher la course de l'inspiration; et quand le vent favorable de la grace celeste enfle les voiles de nostre esprit, il est en nostre liberté de refuser nostre consentement, et empescher par ce moyen l'effect de la faveur du vent : mays quand nostre esprit single et fait heureusement sa naviga-

tion, ce n'est pas nous qui faysons venir le vent de l'inspiration, ni qui en remplissons nos voiles, ni qui donnons le mouvement au navire de nostre cœur; ains seulement nous recevons le vent qui vient du ciel, consentons à son mouvement, et laissons aller le navire sous le vent sans l'empescher par la remore de nostre resistance. C'est donc l'inspiration qui imprime en nostre franc arbitre l'heureuse et suave influence, par laquelle non seulement elle luy fait voir la beauté du bien, mais elle l'eschauffe, l'ayde, le renforce et l'esmeut si doucement, que par ce moyen il se plie et escoule librement au parti du bien.

Le ciel prepare les gouttes de la fraische rosée au printems, et les espluye sur la face de la mer, et les mere-perles qui ouvrent leurs escailles reçoivent ces gouttes, lesquelles se convertissent en perles; mays, au contraire, les mere-perles qui tiennent leurs escailles fermées n'empeschent pas que les gouttes ne tumbent sur elles, elles empeschent neantmoins qu'elles ne tumbent pas dans elles. Or le ciel a-il pas envoyé sa rosée et son influence sur l'une et l'autre mere-perle? Pourquoy donc l'une a-elle par effect produit sa perle, et l'autre non? Le ciel avoit esté liberal pour celle qui est demeurée sterile autant qu'il estoit requis pour l'emperler et rendre enceinte du bel union; mays elle a empesché l'effect de son benefice, se tenant fermée et couverte. Et quant à celle qui a conceu la perle, et qui est restée engrossée de la rosée, elle n'a rien en cela qu'elle ne tienne du ciel, non pas mesmes son ouverture, par laquelle elle a receu la rosée; car sans le ressentiment des raïons de l'aurore, qui l'ont doucement excitée, elle ne fut pas venue en la surface de la mer, ni n'eut pas ouvert son escaille. Theotime, si nous avons quelque amour envers Dieu, à luy en soit l'honneur et la gloire, qui a tout fait en nous, et sans lequel rien n'a esté fait; à nous en soit l'utilité et l'obligation : car c'est le partage de sa divine bonté avec nous : il nous

laisse le fruit de ses bienfaitz, et s'en reserve l'honneur et la louange; et certes, puisque nous ne sommes tous rien que par sa grace, nous ne devons rien estre que pour sa gloire.

CHAPITRE VII.

Qu'il faut eviter toute curiosité, et acquiescer humblement à la tres-sage providence de Dieu.

L'esprit humain est si foible que, quand il veut trop curieusement rechercher les causes et raysons de la volonté divine, il s'embarrasse et entortille dans les filetz de mille difficultés, desquelles par apres il ne se peut desprendre. Il ressemble à la fumée; car en montant il se subtilise, et en se subtilisant il se dissipe. A force de vouloir relever nos discours és choses divines par curiosité, nous esvanouissons en nos pensées; et en lieu de parvenir à la science de la verité, nous tombons en la folie de nostre vanité.

Mays sur tout nous sommes bigearres, en ce qui regarde la providence divine, touchant la diversité des moyens qu'elle nous distribue pour nous tirer à son saint amour, et par son saint amour à la gloire : car nostre temerité nous presse tous-jours de rechercher pourquoy Dieu donne plus de moyens aux uns qu'aux autres; pourquoy il ne fit entre les Tyriens et Sidoniens les merveilles qu'il fit en Corozain et Bethsaïda, puisque ilz en eussent si bien fait leur proffit; et en somme, pourquoy il tire à son amour plus tost l'un que l'autre.

O Theotime, mon amy! jamais, non, jamais nous ne devons laisser emporter nostre esprit à ce tourbillon de vent foulet, ni penser de treuver une meilleure rayson de la volonté de Dieu que sa volonté mesme, laquelle est souverainement raysonnable, ains la rayson de toutes les raysons, la regle de toute bonté, la loy de toute equité. Et bien que le tres-saint Esprit, parlant en l'Escriture sainte, rende rayson

en plusieurs endroitz de presque tout ce que nous sçaurions desirer touchant ce que sa providence fait en la conduite des hommes au saint amour et au salut eternel ; si est-ce neantmoins qu'en plusieurs occasions il declaire qu'il ne faut nullement se departir du respect qui est deu à sa volonté, de laquelle nous devons adorer le propos, le decret, le bon playsir et l'arrest, au bout duquel, comme souverain juge et souverainement equitable, il n'est pas raysonnable qu'elle manifeste ses motifz, ains suffit qu'elle die simplement (et pour cause). Que si nous devons charitablement porter tant d'honneur aux decretz des cours souveraines, composées de juges corruptibles de la terre et de terre, que de croire qu'ilz n'ont pas esté faitz sans motifs, quoyque nous ne les sachions pas, hé ! Seigneur Dieu ! avec quelle reverence amoureuse devons nous adorer l'equité de vostre providence supreme, laquelle est infinie en justice et bonté !

Ainsy en mille lieux de la sacrée parole nous treuvons la rayson pour laquelle Dieu a repreuvé le peuple juif : « Par ce, disent saint Paul et saint Barnabas, que vous repoussés la parole de Dieu, et que vous vous jugés vous-mesmes indignes de la vie eternelle, voyci nous nous tournons devers les gentilz [1]. » Et qui considerera en tranquillité d'esprit le IX, X et XI chap. de l'epistre aux Romains, verra clairement que la volonté de Dieu n'a point rejetté le peuple juif sans rayson ; mays neantmoins cette rayson ne doit point estre recherchée par l'esprit humain, qui, au contraire, est obligé de s'arrester purement et simplement à reverer le decret divin, l'admirant avec amour, comme infiniment juste et equitable, et l'aymant avec admiration, comme impenetrable et incomprehensible. C'est pourquoy ce divin apostre conclud en cette sorte le long discours qu'il en avoit fait : « O profondité des richesses de la sagesse et science de Dieu ! Que ses jugemens sont incomprehensibles, et ses voyes im-

[1] Act. XIII, 46.

perceptibles! Qui connoist les pensées du Seigneur? ou qui a esté son conseiller[1]? » exclamation par laquelle il tesmoigne que Dieu fait toutes choses avec grande sagesse, science et rayson; mais en telle sorte neantmoins que, l'homme n'estant pas entré au divin conseil, duquel les jugemens et projetz sont infiniment eslevés au-dessus de nostre capacité, nous devons devotement adorer ses decretz comme tres-equitables, sans en rechercher les motifz, qu'il retient en secret par devers soy, affin de tenir nostre entendement en respect et humilité par devers nous.

Saint Augustin en cent endroitz enseigne cette mesme pratique. « Personne, dit-il, ne vient au Sauveur sinon estant tiré. Qui c'est qu'il tire, et qui c'est qu'il ne tire pas; pourquoy il tire celuy-cy, et non pas celuy-là, n'en veuille pas juger, si tu ne veux errer. Escoute une fois et entens: n'es-tu pas tiré? prie affin que tu sois tiré[2]. Certes c'est assés au chrestien vivant encore de la foy, et ne voyant pas ce qui est parfait, mays sachant seulement en partie, de sçavoir et croire que Dieu ne delivre personne de la damnation, sinon par misericorde gratuite, par Jesus-Christ nostre Seigneur; et qu'il ne damne personne, sinon par sa tres-equitable verité, par le mesme Jesus-Christ nostre Seigneur. Mais de sçavoir pourquoy il delivre celuy-cy plus tost que celuy-là, recherche qui pourra une si grande profondité de ses jugemens, mays qu'il se garde du precipice; car ses decretz ne sont pas pour cela injustes, encor qu'ilz soient secretz[3]. Mais pourquoy delivre-il donc ceux-cy plus tost que ceux-là? Nous disons derechef: *O homme! qui es-tu, qui respondes à Dieu*[5]? *Ses jugemens sont incomprehensibles, et ses voyes inconneues*[5]. Et adjoustons cecy: *Ne t'enquiers pas des choses qui sont au-dessus de toy, et ne recherche pas ce qui est au-delà de tes forces*[6]. Or il ne fait pas misericorde

[1] Rom. XI, 33. — [2] Tract. 26 in Joan. (R.) — [3] Ep. 105. (R.) — [4] Rom. IX, 20 — [5] *Ibid.*, XI, 33. — [6] Eccli. III, 22. — De bono pers., cap. 12. (R.)

à ceux ausquelz, par une verité tres-secrete et tres-esloignée des pensées humaines, il juge qu'il ne doit pas departir sa faveur ou misericorde[1]. »

Nous voyons quelquefois des enfans jumeaux dont l'un naist plein de vie, et reçoit le baptesme; l'autre, en naissant, perd la vie temporelle avant que de renaistre à l'eternelle; l'un par consequent est heritier du ciel, l'autre privé de l'heritage. Or pourquoy la divine providence donne-elle des evenemens si divers à une si pareille naissance? Certes, on peut dire que la providence de Dieu ne violé pas ordinairement les loix de la nature; si que, l'un de ces bessons estant vigoureux, et l'autre estant trop foible pour supporter l'effort de la sortie du ventre maternel, celuy-cy est mort avant que de pouvoir estre baptisé, et l'autre a vescu, la providence n'ayant pas voulu empescher le cours des causes naturelles, lesquelles, en cette occurrence, auront esté la rayson de la privation du baptesme en celuy qui ne l'a pas eu. Et certes cette response est bien solide. Mays suivant l'advis du divin saint Paul et de saint Augustin, nous ne nous devons pas amuser à cette consideration, laquelle, quoyque bonne, n'est pas toutesfois comparable à plusieurs autres que Dieu s'est reservé, et qu'il nous fera connoistre en paradis. « Alors, dit saint Augustin[2], ce ne sera plus chose secrette pourquoy l'un plus tost que l'autre est eslevé, la cause estant esgale de l'un et de l'autre; ni pourquoy des miracles n'ont pas esté faitz parmy ceux entre lesquelz s'ilz eussent esté faitz, ilz eussent fait penitence, et ont esté faitz parmy ceux qui n'estoient pas pour croire. » Et ailleurs[3] ce mesme saint, parlant des pecheurs dont Dieu laisse l'un en son iniquité, et en releve l'autre : « Or pourquoy il retient l'un, dit-il, et ne retient pas l'autre, il n'est pas possible de le comprendre, ni loysible de s'en enquerir, puisque il suffit de sçavoir qu'il depend de

[1] Quæst. 2 ad Simplic. (R.) — [2] In Enchir. ad Laur. c. 94 et 95. (R.) — [3] Resp. ad art. sibi falso impositos. Resp. ad art. 14. (R.)

luy qu'on demeure debout, et ne vient pas de luy qu'on tombe; » et derechef[1] : « Cela est caché et tres-esloigné de l'esprit humain, au moins du mien. »

Voilà, Theotime, la plus sainte façon de philosopher en ce sujet. C'est pourquoy j'ay tous-jours treuvé admirable et aymable la sçavante modestie et tres-sage humilité du docteur seraphique saint Bonaventure, au discours qu'il fait de la rayson pour laquelle la providence divine destine les esleuz à la vie eternelle. « Peut-estre, dit-il, que c'est par la prevision des biens qui se feront par celuy qui est tiré, en tant qu'ilz proviennent aucunement de la volonté; mays de sçavoir dire quelz biens sont ceux la prevision desquelz sert de motif à la divine volonté, ni je ne le sçay pas distinctement, ni je ne m'en veux pas enquerir; et il n'y a point de rayson que de quelque sorte de convenance : de maniere que nous en pourrions dire quelqu'une, et c'en seroit une autre. C'est pourquoy nous ne sçaurions avec certitude marquer la vraye rayson, ni le vray motif de la volonté de Dieu pour ce regard. Car, comme dit saint Augustin, bien que la verité en soit tres-certaine, elle est neantmoins tres-esloignée de nos pensées; de sorte que nous n'en sçaurions rien dire d'asseuré, sinon par la revelation de celuy auquel toutes choses sont conneues : et d'autant qu'il n'estoit pas expedient pour nostre salut que nous eussions connoissance de ces secretz, ains nous estoit plus utile de les ignorer pour nous tenir en humilité, pour cela Dieu ne les a pas voulu reveler; et mesme le saint Apostre n'a pas osé s'en enquerir, ains a tesmoigné l'insuffisance de nostre entendement pour ce subjet, lorsqu'il s'est escrié : *O profondité des richesses de la sapience et science de Dieu*[2]*!* » Pourroit-on parler plus saintement, Theotime, d'un si saint mystere? Aussi ce sont les paroles d'un tres-saint et judicieux docteur de l'Eglise.

[1] Lib. X de Gen. ad litt. (R.) — [2] Rom. XI, 33.

CHAPITRE VIII.

Exhortation à l'amoureuse sousmission que nous devons aux decretz de la providence divine.

Aymons donq et adorons en esprit d'humilité cette profondité des jugemens de Dieu, Theotime, laquelle, comme dit saint Augustin[1], le saint Apostre ne descouvre pas, ains l'admire, quand il exclame : *O profondité des jugemens de Dieu*[2]*!* « Qui pourroit conter le sable de la mer, les gouttes de la pluye, et mesurer la largeur de l'abysme? dit cet excellent esprit de saint Gregoire Nazianzene[3] : et qui pourra sonder la profondité de la divine sagesse, par laquelle elle a creé toutes choses, et les modere comme elle veut et entend? Car, de vray, il suffit qu'à l'exemple de l'Apostre, sans nous arrester à la difficulté et obscurité d'icelle, nous l'admirions. *O profondité des richesses de la sagesse et de la science de Dieu! ô que ses jugemens sont inscrutables, et ses voyes inaccessibles! Qui a conneu le sentiment du Seigneur, et qui a esté son conseiller*[4]*?* » Theotime, les raysons de la volonté divine ne peuvent estre penetrées par nostre esprit, jusques à ce que nous voyions la face de celuy qui « atteint de bout à bout fortement, et dispose toutes choses suavement[5], » faysant tout ce qu'il fait, « en nombre, poids et mesure[6]; » et auquel le Psalmiste dit : « Seigneur, vous avés tout fait en sagesse[7]. »

Combien de fois nous arrive-il d'ignorer comment et pourquoy les œuvres mesmes des hommes se font! Et donq, dit le mesme saint evesque de Nazianze, « l'artisan n'est pas ignorant, encor que nous ignorons son artifice; ni de mesme, certes, les choses de ce monde ne sont pas temerairement et

[1] Ep. 105. (R.) — [2] Rom. XI, 33. — [3] Orat. de paup. am. (R.) — [4] Rom. XI, 33. — [5] Sap. VIII, 1. — [6] *Ibid.*, XI, 21. — [7] Ps. CIII, 24.

imprudemment faites, encor que nous ne sachions pas leurs raysons. » Si nous entrons en la boutique d'un horloger, nous treuverons quelquesfois un horologe qui ne sera pas plus gros qu'une orange, auquel il y aura neantmoins cent ou deux centz pieces, desquelles les unes serviront à la monstre, les autres à la sonnerie des heures et du reveille-matin; nous y verrons des petites roues, dont les unes vont à droite, les autres à gauche, les unes tournent par dessus, les autres par bas; et le balancier, qui à coups mesurés va balançant son mouvement de part et d'autre : et nous admirons comme l'art a sceu joindre une telle quantité de si petites pieces les unes aux autres avec une correspondance si juste, ne sachans ni à quoy chaque piece sert, ni à quel effect elle est faite ainsy, si le maistre ne le nous dit ; et seulement en general nous sçavons que toutes servent pour la monstre ou pour la sonnerie. On dit que les bons Indois s'amuseront des jours entiers aupres d'un horologe pour ouïr sonner les heures à point nommé; et ne pouvans deviner comme cela se fait, ilz ne dient pas pourtant que c'est sans art et rayson, ains demeurent ravis d'amour et d'honneur envers ceux qui gouvernent les horologes, les admirans comme gens plus que humains. Theotime, nous voyons ainsy cet univers, et sur tout la nature humaine, comme un horologe composé d'une si grande varieté d'actions et de mouvemens que nous ne sçaurions nous empescher de l'estonnement. Et nous sçavons bien en general que ces pieces diversifiées en tant de sortes servent toutes, ou pour faire paroistre, comme en une monstre, la tres-sainte justice de Dieu, ou pour manifester la triomphante misericorde de sa bonté, comme par une sonnerie de loüange; mays de connoistre en particulier l'usage de chaque piece, ou comme elle est ordonnée à la fin generale, ou pourquoy elle est faite ainsy, nous ne le pouvons pas entendre, sinon que le souverain ouvrier nous l'enseigne. Or il ne nous manifeste pas son art, affin que nous l'admirions avec plus de

reverence, jusques à ce qu'estans au ciel, il nous ravisse en la suavité de sa sagesse, lorsqu'en l'abondance de son amour il nous descouvrira les raysons, moyens et motifs de tout ce qui se sera passé en ce monde au proffit de nostre salut eternel.

« Nous ressemblons, dit derechef le grand Nazianzene, à ceux qui sont affligés du vertigo, ou tournoyement de teste : il leur est advis que tout tourne c'en-dessus-dessous autour d'eux, bien que ce soit leur cervelle et imagination qui tournent, et non pas les choses. Car ainsy, rencontrans quelques evenemens desquelz les causes nous sont inconneuës, il nous semble que les choses du monde sont administrées sans rayson, par ce que nous ne la sçavons pas. Croyons donq que, comme Dieu est le facteur et pere de toutes choses, aussi en a-il le soin par sa providence, qui serre et embrasse toute la machine des creatures; et sur tout, croyons qu'il preside à nos affaires, de nous autres qui le connoissons, encor que nostre vie soit agitée de tant de contrarietés d'accidens dont la rayson nous est inconneuë, affin peut-estre que, ne pouvans pas arriver à cette connoissance, nous admirions la rayson souveraine de Dieu, qui surpasse toutes choses : car envers nous la chose est aysément mesprisée qui est aysément conneuë; mays ce qui surpasse la pointe de nostre esprit, plus il est difficile d'estre entendu, plus aussi il nous excite à une grande admiration. Certes les raysons de la providence celeste seroient bien basses, si nos petitz espritz y pouvoient attaindre; elles seroient moins aymables en leur suavité, et moins admirables en leur majesté, si elles estoient moins esloignées de nostre capacité. »

Exclamons donq, Theotime, en toutes occurrences, mays exclamons d'un cœur tout amoureux envers la providence toute sage, toute puissante et toute douce de nostre Pere eternel : « O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu! » O Seigneur Jesus! Theotime, que les ri-

chesses de la bonté divine sont excessives! Son amour envers nous est un abisme incomprehensible : c'est pourquoy il nous a preparé une riche suffisance, ou plus tost une riche affluence de moyens propres pour nous sauver; et pour les nous appliquer suavement, il use d'une sagesse souveraine, ayant par son infinie science preveu et conneu tout ce qui estoit requis à cet effect. Hé! que pouvons-nous craindre, ains que ne devons-nous pas esperer, estans enfans d'un pere si riche en bonté pour nous aymer et vouloir sauver, si sçavant pour preparer les moyens convenables à cela, et si sage pour les appliquer, si bon pour vouloir, si clair-voyant pour ordonner, si prudent pour exequuter?

Ne permettons jamais à nos espritz de voleter par curiosité autour des jugemens divins; car, comme petitz papillons, nous y bruslerons nos aisles, et perirons en ce feu sacré. « Ces jugemens sont incomprehensibles; » ou, comme lit saint Gregoire Nazianzene, « ilz sont inscrutables, » c'est à dire, nous n'en sçaurions reconnoistre et penetrer les motifs; les voyes et moyens par lesquelz il les execute et conduit à chef ne peuvent estre discernés et reconneus; et, pour bon sentiment que nous ayons, nous demeurons en defaut à chaque bout de champ, et en perdons la trace. « Car qui peut penetrer le sens, » l'intelligence et l'intention de Dieu? « Qui a esté son conseiller » pour sçavoir ses projetz et leurs motifs? « Ou qui l'a jamais prevenu par quelque service? » N'est-ce pas luy, au contraire, qui nous previent és benedictions de sa grace, pour nous couronner en la felicité de sa gloire? Ah! Theotime, « toutes choses sont de luy, » qui en est le createur; toutes choses sont « par luy, » qui en est le gouverneur; toutes choses sont « en luy, » qui en est le protecteur: « à luy soit honneur et gloire és siecles des siecles. Amen [1]. » Allons en paix, Theotime, au chemin du tres-

[1] Rom. XI, 33 et seq.

saint amour; car qui aura le divin amour en la mort, apres la mort il jouira eternellement de l'amour.

CHAPITRE IX.

D'un certain reste d'amour, lequel demeure maintesfois en l'ame qui a perdu la sainte charité.

Certes la vie d'un homme qui, tout alangouri, va petit à petit mourant dans un lit, ne merite presque plus que l'on l'appelle vie, puisque, encor qu'elle soit vie, elle est toutesfois tellement meslée avec la mort qu'on ne sçauroit dire si c'est une mort encor vivante, ou une vie mourante. Helas! que c'est un piteux spectacle, Theotime! Mays bien plus lamentable est l'estat d'une ame laquelle, ingrate à son Sauveur, va de moment en moment en arriere, se retirant de l'amour divin par certains degrés d'indevotion et de desloyauté, jusques à tant que l'ayant du tout quitté, elle demeure en l'horrible obscurité de perdition; et cet amour qui est en son declin, et qui va perissant et deffaillant, est appellé amour imparfait, par ce que, encor qu'il soit entier en l'ame, il n'y est pas, ce semble, entierement, c'est à dire, il ne tient quasi plus à l'ame, et est sur le point de l'abandonner. Or, la charité estant separée de l'ame par le peché, il y reste maintesfois une certaine ressemblance de charité, qui nous peut decevoir et amuser vainement; et je vous diray que c'est. La charité, tandis qu'elle est en nous, produit force actions d'amour envers Dieu, par le frequent exercice desquelles nostre ame prend une certaine habitude et coustume d'aymer Dieu, qui n'est pas la charité, ains seulement un pli et inclination que la multitude des actions a donné à nostre cœur.

Apres avoir fait une longue habitude de prescher ou dire la messe par election, il nous arrive maintesfois en songe de

parler et dire les mesmes choses que nous dirions en preschant ou celebrant; si que la coustume ou habitude acquise par election et vertu est en quelque sorte pratiquée par apres sans election et sans vertu, puisque les actions faites en dormant n'ont de la vertu, à parler generalement, qu'une apparente image, et en sont seulement des simulacres et representations. Ainsy la charité, par la multitude des actes qu'elle produit, imprime en nous une certaine facilité d'aymer, laquelle elle nous laisse, apres mesme que nous sommes privés de sa presence. J'ay veu, estant jeune escholier, qu'en un village proche de Paris, dans un certain puitz il y avoit une echo, laquelle repetoit les paroles que nous prononcions là aupres plusieurs fois. Que si quelque idiot sans experience eut ouy ces repetitions de paroles, il eust creu qu'il y eust eu quelque homme au fond du puitz qui les eust faites. Mays nous sçavions desja par la philosophie qu'il n'y avoit personne dans le puitz qui redit nos paroles; ains que seulement il y avoit quelques concavités, en l'une desquelles nos voix estans ramassées, et ne pouvant passer outre, pour ne point perir du tout, et employer les forces qui leur restoient, elles produisoient des secondes voix; et ces secondes voix, ramassées dans une autre concavité, en produisoient des troisiemes; et ces troisiemes en pareille façon des quatriemes; et ainsy consecutivement jusques à onze : si que ces voix-là faites dans le puitz n'estoient plus nos voix, ains des ressemblances et images d'icelles. Et de fait, il y avoit beaucoup à dire entre nos voix et celles-là; car quand nous disions une grande suitte de motz, elles n'en redisoient que quelques uns, accourcissoient la prononciation des syllabes, qu'elles passoient fort vistement, et avec des tons et accens tout differens des nostres; et si elles ne commençoient à former ces motz qu'apres que nous les avions achevés de prononcer. En somme, ce n'estoient point des paroles d'un homme vivant, mays, par maniere de dire, des paroles

d'un rocher creux et vain, lesquelles toutesfois representoient si bien la voix humaine, de laquelle elles avoient pris leur origine, qu'un ignorant s'y fust amusé et mespris.

Or je veux maintenant dire ainsy. Quand le saint amour de charité rencontre une ame maniable, et qu'il fait quelque long sejour en icelle, il y produit un second amour, qui n'est pas un amour de charité, quoyqu'il provienne de la charité; ains c'est un amour humain, lequel neantmoins ressemble tellement à la charité qu'encor que par apres elle perisse en l'ame, il est advis qu'elle y soit tous-jours, d'autant qu'elle y a laissé apres soy cette sienne image et ressemblance qui la represente; en sorte qu'un ignorant s'y tromperoit, ainsy que les oyseaux firent en la peinture des raysins de Zeuxis, qu'ilz cuiderent estre des vrais raysins : tant l'art avoit proprement imité la nature! Et neantmoins il y a bien de la difference entre la charité et l'amour humain qu'elle produit en nous : car la voix de la charité prononce, intime et opere tous les commandemens de Dieu dedans nos cœurs; l'amour humain qui reste apres elle les dit voirement et intime quelquesfois tous, mays il ne les opere jamais tous, ains quelques uns seulement : la charité prononce et assemble toutes les sillabes, c'est à dire, toutes les circonstances des commandemens de Dieu; cet amour humain en laisse tous-jours quelqu'une en arriere, et surtout celle de la droite et pure intention. Et quant au ton, la charité l'a fort esgal, doux et gracieux; mays cet amour humain va tous-jours ou trop haut és choses terrestres, ou trop bas és celestes, et ne commence jamais sa besoigne qu'apres que la charité a cessé de faire la sienne. Car tandis que la charité est en l'ame, elle se sert de cet amour humain, qui est sa creature, et l'employe pour faciliter ses operations : si que, pendant ce tems-là, les œuvres de cet amour, comme d'un serviteur, appartiennent à la charité, qui en est la dame; mays la charité estant esloignée, alors les actions de cet amour sont du tout à luy, et

n'ont plus l'estime et valeur de la charité. Car, comme le baston d'Elisée, en l'absence d'iceluy, quoyqu'en la main du serviteur Giezi, qui l'avoit receu de celles d'Elisée, ne faysoit nul miracle; aussi les actions faites en l'absence de la charité, par la seule habitude de l'amour humain, ne so d'aucun merite ni d'aucune valeur pour la vie eternelle, quoyque cet amour humain ait appris à les faire de la charité, et ne soit que son serviteur. Et cela se fait de la sorte par ce que cet amour humain, en l'absence de la charité, n'a plus aucune force surnaturelle pour porter l'ame à l'excellente action de l'amour de Dieu sur toutes choses.

CHAPITRE X.

Combien cet amour imparfait est dangereux.

Helas ! mon Theotime, voyés, je vous prie, le pauvre Judas apres qu'il eut trahi son maistre, comme il va rapporter l'argent aux Juifs, comme il reconnoist son peché, comme il parle honnorablement du sang de cet aigneau immaculé [1] : c'estoient des effetz de l'amour imparfait que la precedente charité passée luy avoit laissé dans le cœur. On descend à l'impieté par certains degrés; et nul presque ne parvient à l'extremité de la malice en un instant.

Les parfumiers, quoyqu'ilz ne soient plus en leurs boutiques, portent long-tems l'odeur des parfums qu'ilz ont maniés : ainsy ceux qui ont esté és cabinetz des onguens celestes, c'est à dire, en la tres-sainte charité, ilz en gardent encore quelque tems apres la senteur.

Quand le cerf a passé la nuit en quelque lieu, la matinée mesme l'assentiment et le vent en est encor frais ; le soir il est plus malaysé à prendre : mays à mesme que ses alleures

[1] Matth. XXVII, 3.

sont vieilles et dures, les chiens vont aussi perdant connoissance. Quand la charité a regné quelque tems en une ame, on y treuve ses passées, sa piste, ses alleures, son vent, pour quelque tems apres qu'elle l'a quittée; mays petit à petit en fin tout cela s'esvanouit, et on pert toute sorte de connoissance que jamais la charité y ait esté.

Nous avons veu des jeunes gens bien nourris en l'amour de Dieu, qui, se detraquans, ont demeuré quelque tems au milieu de leur malheureuse decadence qu'on ne laissoit pas de voir en eux des grandes marques de leur vertu passée, et que, l'habitude acquise du tems de la charité respugnant au vice present, on avoit peine durant quelques moys de discerner s'ilz estoient hors de la charité ou non, et s'ilz estoient vertueux ou vitieux ; jusques à ce que le progrés faysoit clairement connoistre que ces exercices vertueux ne prenoient pas leur origine de la charité presente, mays de la charité passée; non de l'amour parfait, mays de l'imparfait que la charité avoit laissé apres soy, comme marque du logement qu'elle avoit fait en ces ames-là.

Or cet amour imparfait est bon en soy-mesme, Theotime; car estant creature de la sainte charité et comme de son train, il ne se peut qu'il ne soit bon, et d'effect a servi fidelement la charité tandis qu'elle a sejourné dedans l'ame, et est tous-jours prest de la servir si elle y retournoit. Que s'il ne peut faire les actions de l'amour parfait, il n'en est pourtant pas à mespriser; car la condition de sa nature est telle. Ainsy les estoiles, qui, en comparayson du soleil, sont fort imparfaites, sont neantmoins extremement belles regardées en particulier, et, ne tenant point de rang en la presence du soleil, elles en tiennent en son absence.

Toutefois, quoyque cet amour imparfait soyt bon en soy, il nous est neantmoins perilleux, pour autant que souvent nous nous contentons de l'avoir luy seul, par ce que ayant

plusieurs traitz exterieurs et interieurs de la charité, pensans que ce soit elle-mesme que nous avons, nous nous amusons et estimons d'estre saintz, tandis qu'en cette vaine persuasion, les pechés qui nous ont privés de la charité croissent, grossissent et multiplient si fort qu'en fin ilz se rendent maistres de nostre cœur. Si Jacob n'eust point abandonné sa parfaite Rachel, et se fut tous-jours tenu pres d'elle au jour de ses nopces, il n'eut pas esté trompé comme il fut; mays par ce que il la laissa aller sans luy en la chambre, il fut tout estonné, le matin suivant, de treuver qu'en son lieu il n'avoit que l'imparfaite Lia, qu'il croyoit neantmoins estre sa chere Rachel : mays Laban l'avoit ainsy trompé[1]. Or l'amour propre nous deçoit de mesme façon : pour peu que nous quittions la charité, il fourre en nostre estime cette habitude imparfaite, et nous prenons nostre contentement en elle, comme si c'estoit la vraye charité, jusques à ce que quelque claire lumiere nous face voir que nous sommes abusés.

Hé! Dieu! n'est-ce pas une grande pitie de voir une ame qui se flatte en cette imagination d'estre sainte, demeurant en repos comme si elle avoit la charité, se treuver toutefois en fin que sa sainteté est fainte, et que son repos n'est qu'une letargie, et sa joye une manie ?

CHAPITRE XI.

Moyen pour reconnoistre cet amour imparfait

Mays quel moyen, me dirés-vous, de discerner si c'est Rachel ou Lia, la charité ou l'amour imparfait, qui me donne les sentimens de devotion dont je suis touché? Si, examinant en particulier les objetz des desirs, des affections et des desseins que vous avés presentement, vous en treuvés

[1] Genes. XXIX, 24.

quelqu'un pour lequel vous voulussiez contrevenir à la volonté et au bon playsir de Dieu, pechant mortellement, c'est hors de doute que tout le sentiment, toute la facilité et promptitude que vous avés à servir Dieu, n'a point d'autre source que de l'amour humain et imparfait; car si l'amour parfait regnoit en vous, ô Seigneur Dieu! il romproit toute affection, tout desir, tout dessein, duquel l'objet seroit si pernicieux, et ne pourroit souffrir que votre cœur le regardast.

Mays remarqués que j'ay dit cet examen devoir estre fait des affections que vous avés presentement; car il n'est pas besoin de vous imaginer celles qui pourroient naistre par apres, puisqu'il suffit que nous soyons fideles és occurrences presentes, selon la diversité des tems, et que chaque sayson a bien assés de son travail et de sa peine.

Que si toutefois vous vouliés exercer vostre cœur à la vaillance spirituelle par la representation de diverses rencontres et de divers assautz, vous le pourriés utilement faire, pourveu qu'apres les actes de cette vaillance imaginaire que vostre cœur auroit fait, vous ne vous estimassiez point plus vaillant. Car les enfans d'Ephraïm, qui faysoient merveilles à bien descocher leurs arcs és essais de guerre qu'ilz faysoient entre eux, quand ce vint au fait et au prendre, au jour de la bataille ilz tournerent le dos, et n'eurent seulement pas l'asseurance de mettre leurs flesches au trait, ni de regarder la pointe de celles de leurs ennemis[1].

Quand donques on fait la pratique de cette vaillance par les occurrences futures, ou seulement possibles, si on a un sentiment bon et fidele, on en remercie Dieu; car ce sentiment est tous-jours bon : mays pourtant on demeure avec humilité entre la confiance et defiance, esperant que moyennant l'assistance divine on feroit en l'occasion ce qu'on s'imagine, et toutesfois craignant que, selon nostre misere or-

[1] Psal. LXXVII, 90.

dinaire, peut-estre n'en ferions-nous rien, et perdrions courage. Mays si la defiance se rendoit si desmesurée qu'il nous semblast de n'avoir ni force, ni courage, et que partant il nous arrivast du desespoir sur le subjet des tentations imaginées, comme si nous n'estions pas en la charité et grace de Dieu, il nous faut alors faire resolution, malgré nostre sentiment et descouragement, de bien estre fideles en tout ce qui nous arrivera jusques à la tentation qui nous met en peine, et esperer que, lorsqu'elle arrivera, Dieu multipliera sa grace, redoublera son secours, et nous fera toute l'assistance requise, et que, ne nous donnant pas la force pour une guerre imaginaire et non necessaire, il la nous donnera quand ce viendra au besoin. Car comme plusieurs ont perdu le cœur en l'assaut, plusieurs aussi y ont perdu la crainte, et ont pris du courage et resolution en la presence du peril et de la necessité, qui ne l'eussent jamais sceu prendre en son absence. Et ainsy plusieurs serviteurs de Dieu, se representans les tentations absentes, s'en sont effrayés jusques presque à perdre courage, qui, les voyant presentes, se sont comportés fort courageusement. En fin, en ces espouventemens pris pour la representation des assautz futurs, lorsqu'il nous semble que le cœur nous manque, il suffit de desirer du courage, et se confier en Dieu qu'il nous en donnera quand il en sera tems. Sanson n'avoit certes pas tous-jours son courage; ains il est marqué en l'Escriture que, le lion des vignes de Tamnatha venant à luy furieusement et rugissant, « l'esprit de Dieu le saisit, » c'est à dire, Dieu luy donna le mouvement d'une nouvelle force et d'un nouveau courage; et « il mit en pieces le lion, comme il eust fait un chevreau; » et tout de mesme quand il desfit les mille Philistins qui le vouloient desfaire en la campagne de Lechi [2]. Ainsy, mon cher Theotime, il n'est pas necessaire que nous ayons tous-jours le sentiment et mouvement du courage requis à sur-

[1] Judic XIV, 5. — [2] *Ibid.*, 15.

monter le lion rugissant qui va çà et là rodant pour nous devorer [1] : cela nous pourroit donner de la vanité et presomption ; il suffit bien que nous ayons bon desir de combattre vaillamment, et une parfaite confiance que l'esprit divin nous assistera de son secours lorsque l'occasion de l'employer se presentera.

[1] I Petr. V, 8.

LIVRE CINQUIEME.

DES DEUX PRINCIPAUX EXERCICES DE L'AMOUR SACRÉ, QUI SE FONT PAR COMPLAYSANCE ET BIENVEUILLANCE.

CHAPITRE PREMIER.

De la sacrée complaysance de l'amour ; et premierement, en quoy elle consiste.

L'amour n'est autre chose, ainsy que nous avons dit, sinon le mouvement et escoulement du cœur qui se fait envers le bien par le moyen de la complaysance que l'on a en iceluy ; de sorte que la complaysance est le grand motif de l'amour, comme l'amour est le grand mouvement de la complaysance.

Or ce mouvement se pratique ainsy envers Dieu. Nous sçavons par la foy que la Divinité est un abysme incomprehensible de toute perfection, souverainement infiny en excellence, et infiniment souverain en bonté. Et cette verité que la foy nous enseigne, nous la considerons attentivement par la meditation, regardans cette immensité de biens qui sont en Dieu, ou tous ensemble, par maniere d'assemblage de toutes perfections, ou distinctement, considerant ses excellences l'une apres l'autre, comme, par exemple, sa toute-puissance, sa toute sagesse, sa toute bonté, son eternité, son infinité. Or, quand nous avons rendu nostre entendement fort attentif à la grandeur des biens qui sont en ce divin objet, il est impossible que nostre volonté ne soit touchée de complaysance en ce bien ; et lors nous usons de nostre liberté et de l'autho-

rité que nous avons sur nous-mesmes, provoquans nostre propre cœur à repliquer et renforcer sa premiere complaysance par des actes d'approbation et resjouïssance. O, dit alors l'ame devote, que vous estes beau, mon bien-aymé! que vous estes beau! vous estes tout desirable, ains vous estes le desir mesme. Tel est mon bien-aymé, et il est l'amy de mon cœur, ô filles de Hierusalem[1]! O que beny soit à jamais mon Dieu dequoy il est si bon! Hé! que je meure, ou que je vive, je suis trop heureuse de sçavoir que mon Dieu est si riche en tous biens, que sa bonté est si infinie, et son infinité si bonne.

Ainsy, appreuvans le bien que nous voyons en Dieu, et nous resjouïssans d'iceluy, nous faysons l'acte d'amour que l'on appelle complaysance; car nous nous playsons du playsir divin infiniment plus que du nostre propre : et c'est cet amour qui donnoit tant de contentement aux saintz quand ilz pouvoient raconter les perfections de leur bienaymé, et qui leur faysoit prononcer avec tant de suavité que Dieu estoit Dieu. « Or sachés, disoient-ilz, que le Seigneur, il est Dieu[2]. O Dieu! mon Dieu, mon Dieu, vous estes mon Dieu! J'ay dit au Seigneur : Vous estes mon Dieu, Dieu de mon cœur; et mon Dieu est le lot de mon heritage eternellement[3]. » Il est Dieu de nostre cœur par cette complaysance, d'autant que par icelle nostre cœur l'embrasse et le rend sien; il est nostre heritage, d'autant que par cet acte nous jouïssons des biens qui sont en Dieu, et, comme d'un heritage, nous en tirons toute sorte de playsir et de contentement. Par cette complaysance, nous beuvons et mangeons spirituellement les perfections de la Divinité; car nous les nous rendons propres, et les tirons dedans nostre cœur.

Les brebis de Jacob attirerent dans leurs entrailles la varieté des couleurs qu'elles voyoient en la fontayne en laquelle on

[1] Cant. Cant. V, 16. — [2] Ps. XCIX, 3. — [3] Ps. XV, 2; LXXII, 26.

les abbreuvoit lorsquelles estoient en amour; car en effect leurs petitz aigneaux s'en treuverent par apres tachetés. Ainsy une ame esprise de l'amoureuse complaysance qu'elle prend à considerer la Divinité, et en icelle une infinité d'excellences, elle en attire aussi dans son cœur les couleurs, c'est à dire, la multitude des merveilles et perfections qu'elle contemple, et les rend siennes par le contentement qu'elle y prend.

O Dieu ! quelle joye aurons-nous au ciel, Theotime, lors que nous verrons le bienaymé de nos cœurs comme une mer infinie, de laquelle les eaux ne sont que perfection et bonté ! Alors, comme des cerfz qui, longuement pourchassés et malmenés, s'abouchans à une claire et fraiche fonteine, tirent à eux la fraischenr de ses belles eaux : ainsy nos cœurs, apres tant de langueurs et de desirs, arrivans à la source forte et vivante de la Divinité, tireront par leur complaysance toutes les perfections de ce bienaymé, et en auront la parfaite jouïssance par la resjouïssance qu'ilz y prendront, se remplissans de ses delices immortelles; et en cette sorte le cher espoux entrera dedans nous, comme dans son lit nuptial, pour communiquer sa joye eternelle à nostre ame, selon qu'il dit luy-mesme, que si nous gardons la sainte loy de son amour, il viendra et fera son sejour en nous[1].

Tel est le doux et noble larcin d'amour, qui, sans decolorer le bienaymé, se colore de ses couleurs; sans le despouiller, se revest de sa robbe; sans luy rien oster, prend tout ce qu'il a; et sans l'appauvrir, s'enrichit de ses biens : comme l'air prend la lumiere sans amoindrir la splendeur originaire du soleil, et le mirouër la grace du visage sans diminuer celle de l'homme qui se mire.

« Ilz ont esté faitz abominables comme les choses qu'ilz ont aymées, » dit le prophete [2], parlant des meschans; et on peut de mesme dire des bons que ilz sont faitz aymables comme les choses qu'ilz ont aymées. Voyés, je vous prie, le

[1] Joan. XIV, 23. — [2] Os. IX, 10.

cœur de sainte Claire de Montefalcoz : il prit tant de playsir en la passion du Sauveur, et à mediter la tres-sainte Trinité, qu'aussi tira-il dedans soy toutes les marques de la passion, et une representation admirable de la Trinité, estant fait comme les choses qu'il aymoit. L'amour que le grand apostre saint Paul portoit à la vie, mort et passion de nostre Seigneur, fut si grand qu'il tira la vie mesme, la mort et la passion de ce divin Sauveur dans le cœur de son amoureux serviteur, duquel la volonté en estoit remplie par dilection, sa memoire par meditation, et son entendement par contemplation. Mays par quel canal et conduit estoit venu le doux Jesus dans le cœur de saint Paul? Par le canal de la complaysance, comme il le declaire luy-mesme, disant : « Ja n'advienne que je me glorifie, sinon en la croix de nostre Seigneur Jesus-Christ[1].» Car, si vous y prenés bien garde, entre se glorifier en une personne et se complaire en icelle, prendre à gloire et prendre à playsir une chose, il n'y a pas autre difference sinon que celui qui prend une chose à gloire, outre le playsir, il adjouste l'honneur, l'honneur n'estant pas sans playsir, bien que le playsir puisse estre sans honneur. Cette ame donq avoit une telle complaysance et se sentoit tant honnorée en la bonté divine, qui reluit en la vie, mort et passion du Sauveur, qu'il ne prenoit aucun playsir qu'en cet honneur. Et c'est cela qui luy fait dire : « Ja n'advienne que je me glorifie, sinon en la croix de mon Sauveur ; » comme il dit aussi qu'il ne vivoit pas luy-mesme, ains Jesus-Christ vivoit en luy.

[1] Galat. IV, 14.

CHAPITRE II.

Que par la sainte complaysance nous sommes rendus comme petitz enfans aux mammelles de nostre Seigneur.

O Dieu! que l'ame est heureuse qui prend son playsir à sçavoir et connoistre que Dieu est Dieu, et que sa bonté est une infinie bonté! car ce celeste espoux, par cette porte de la complaysance, entre en elle et soupe avec nous, comme nous avec luy [1]. Nous nous paissons avec luy de sa douceur par le playsir que nous y prenons, et rassasions nostre cœur és perfections divines par l'ayse que nous en avons : et ce repas est un souper, à cause du repos qui le suit, la complaysance nous faysant doucement reposer en la suavité du bien qui nous delecte, et duquel nous repaissons nostre cœur; car, comme vous sçavés, Theotime, le cœur se paist des choses esquelles il se plait, si que en nostre langue françoise on dit que l'un se paist de l'honneur, l'autre des richesses, comme le Sage avoit dit que «la bouche des folz se paist d'ignorance [2];» et la souveraine Sagesse proteste que sa viande, c'est à dire son playsir, n'est autre chose que de faire la volonté de son Pere [3]. En somme, l'aphorisme des medecins est vray, que ce qui est savouré nourrit; et celuy des philosophes : ce qui plait paist.

« Que mon bienaymé vienne en son jardin, dit l'espouse sacrée, et qu'il y mange le fruit de ses pommes [4]. » Or le divin espoux vient en son jardin quand il vient en l'ame devote; car, puisqu'il se plait d'estre avec les enfans des hommes, où peut-il mieux loger qu'en la contrée de l'esprit qu'il a fait à son image et semblance? En ce jardin, luy-mesme y plante la complaysance amoureuse que nous avons en sa bonté, et de laquelle nous nous paissons, comme de mesme sa bonté se plait et se paist en nostre complaysance,

[1] Apoc. III, 20. — [2] Prov. XV, 14. — [3] Joan. IV, 34. — [4] Cant. Cant, V, 1.

ainsy que derechef nostre complaysance s'augmente de quoy Dieu se plait de nous voir plaire en luy : de sorte que ces reciproques playsirs font l'amour d'une incomparable complaysance, par laquelle nostre ame, faite jardin de son espoux, et ayant de sa bonté les pommiers des delices, elle luy en rend le fruit, puisqu'il se plait de la complaysance qu'elle a en luy. Ainsy tirons-nous le cœur de Dieu dedans le nostre, et il y respand son baume precieux. Et ainsy se pratique ce que la sainte espouse dit avec tant d'allegresse : « Le roy de mon cœur m'a menée dans ses cabinetz ; nous tressaillirons et nous resjouïrons en vous, nous ramentevant de vos mammelles plus aymables que le vin : les bons vous ayment [1]. » Car, je vous prie, Theotime, qui sont les cabinetz de ce roy d'amour sinon ses tetins, qui abondent en varieté de douceurs et suavités? La poitrine et les mammelles de la mere sont les cabinetz des thresors du petit enfant ; il n'a point d'autres richesses que celles-là, qui luy sont plus precieuses que l'or et le topase, plus aymables que le reste du monde.

L'ame donq, qui contemple les thresors infinis des perfections divines en son bienaymé, se tient pour trop heureuse et riche, d'autant que l'amour rend sien par complaysance tout le bien et contentement de ce cher espoux. Et tout ainsy que l'enfançon fait des petitz eslans du costé des tetins de sa mere, et trepigne d'ayse de les voir descouvertz, comme la mere aussi, de son costé, les luy presente avec un amour tous-jours un peu empressé : de mesme l'ame devote ressent des tressaillemens et des eslans de joye nonpareille pour le playsir qu'elle a de regarder les thresors des perfections du roy de son saint amour; et surtout quand elle void que luy-mesme les luy monstre par amour, et qu'entre ses perfections, celle de son amour infini reluit excellemment. Hé! n'a-elle pas rayson, cette belle ame, de s'escrier : O mon roy!

[1] Cant. Cant. I, 3.

que vos richesses sont aymables, et que vos amours sont riches! Hé! qui en a plus de joye, ou vous qui en jouïssés, ou moy qui m'en resjouïs? *Nous tressaillirons d'allegresse en la souvenance* de vostre sein et *de vos tetins*, si feconds en toute excellence de suavité : moy, par ce que mon bienaymé en jouït; vous, par ce que vostre bienaymée s'en resjouït : car ainsy nous en jouïssons tous deux, puisque vostre bonté vous fait jouïr de ma resjouïssance, et mon amour me fait resjouïr de vostre jouïssance. Ah! *les justes* et bons *vous ayment :* et comme pourroit-on estre bon, et n'aymer pas une si grande bonté? Les princes terrestres ont leurs thresors és cabinetz de leurs palais, leurs armes en leurs arsenalz; mays le prince celeste, il a son thresor en son sein, ses armes dans sa poitrine; et par ce que son thresor est sa bonté, comme ses armes sont ses amours, son sein et sa poitrine ressemble à celle d'une douce mere qui a deux beaux tetins, comme deux cabinetz, riches en douceur de bon lait, armés d'autant de traitz pour assujettir le cher petit poupon comme il en peut faire de traittes en tettant.

Certes, la nature a logé les tetins en la poitrine, affin que la chaleur du cœur y faysant la concoction du lait, comme la mere est la nourrice de l'enfant, le cœur d'icelle en fut aussi le nourricier, et que le lait fust une viande toute d'amour, meilleure cent fois que le vin. Notés cependant, Theotime, que la comparayson du lait et du vin semble si propre à l'espouse sacrée qu'elle ne se contente pas de dire une fois que les mammelles de son espoux surpassent le vin, mays elle le repete par trois fois. Le vin, Theotime, est le lait des raysins, et le lait est le vin des tetins : aussi l'espouse sacrée dit que son bienaymé est raysin pour elle, mays raysin cyprin [1], c'est à dire, d'une odeur excellente. Moyse dit que les Israëlites pouvoient boire le sang tres-pur et tres-bon du raysin [2]; et Jacob, descrivant à son filz Judas

[1] Cant. Cant. I, 13. — [2] Deuter. XXXII, 14.

la fertilité du lot qu'il auroit en la terre promise, prophetisa sous cette figure la veritable felicité des chrestiens, disant que le Sauveur laveroit sa robe, c'est à dire, la sainte Eglise, au sang du raysin[1], c'est à dire, en son propre sang. Or le sang et le lait ne sont non plus differens l'un de l'autre que le verjus et le vin : car, comme le verjus, meurissant par la chaleur du soleil, change de couleur, devient vin aggreable, et se rend propre à nourrir; aussi le sang, assaysonné par la chaleur du cœur, prend la belle couleur blanche, et devient une nourriture grandement convenable aux enfans.

Le lait, qui est une viande cordiale toute d'amour, represente la science et theologie mystique, c'est à dire, le doux savourement prouvenant de la complaysance amoureuse que l'esprit reçoit lorsqu'il medite les perfections de la bonté divine; mays le vin signifie la science ordinaire et acquise, qui se tire à force de speculation, sous le pressoir de plusieurs argumens et disputes. Or le lait que nos ames succent és mammelles de la charité de nostre Seigneur vaut mieux incomparablement que le vin que nous tirons des discours humains : car ce lait prend son origine de l'amour celeste, qui le prepare à ses enfans avant mesme qu'ilz y ayent pensé; il a un goust amiable et suave; son odeur surpasse tous les parfums; il rend l'haleine franche et douce, comme d'un enfant de lait; il donne une joye sans insolence; il enyvre sans hebeter; il ne leve pas le sens, mays il le releve.

Quand le saint homme Isaac embrassa et baysa son cher enfant Jacob, il sentit la bonne odeur de ses vestemens; et soudain, parfumé d'un playsir extreme : « O ! dit-il, voyci que l'odeur de mon filz est comme l'odeur d'un champ fleuri que Dieu a beny[2]. » L'habit et le parfum estoit en Jacob, mays Isaac en eut la complaysance et resjouïssance. Helas ! l'ame qui tient par amour son Sauveur entre les bras de ses affections, combien delicieusement sent-elle les parfums des

[1] Genes. XLIX, 11. — [2] Genes. XXVII, 27.

perfections infinies qui se retreuvent en luy ! et avec quelle complaysance dit-elle en soy-mesme : « Ah ! voyci que la senteur de mon Dieu est comme la senteur d'un jardin fleurissant ! Hé ! que ses mammelles sont precieuses, respandant des parfums souverains ! » Ainsy l'esprit du grand saint Augustin, balançant entre les sacrés contentemens qu'il avoit à considerer d'un costé le mystere de la naissance de son maistre, et de l'autre part le mystere de la passion, s'escrioit tout ravy en cette complaysance :

Entre l'un et l'autre mystere,
Auquel dois-je mon cœur ranger ?
D'un costé le sein de la mere
M'offre son lait pour en manger ;
De l'autre la play' salutaire
Jette son sang pour m'abbreuver.

CHAPITRE III.

Que la sacrée complaysance donne nostre cœur à Dieu, et nous fait sentir un perpetuel desir en la jouïssance.

L'amour que nous portons à Dieu prend son origine de la premiere complaysance que nostre cœur sent soudain qu'il apperçoit la bonté divine, lorsqu'il commence à tendre vers icelle. Or quand nous accroissons et renforçons cette premiere complaysance par le moyen de l'exercice de l'amour, ainsy que nous avons declairé és chapitres precedens, alors nous attirons dedans nostre cœur les perfections divines, et jouïssons de la divine bonté par la resjouïssance que nous y prenons, pratiquans cette premiere partie du contentement amoureux que l'espouse sacrée exprime, disant : « Mon bien-aymé est à moy. » Mays, par ce que cette complaysance amoureuse estant en nous qui l'avons, ne laisse pas d'estre en Dieu, en qui nous la prenons, elle nous donne reciproquement à sa divine bonté : si que par ce saint amour de complaysance

nous jouïssons des biens qui sont en Dieu comme s'ilz estoient nostres : mays par ce que les perfections divines sont plus fortes que nostre esprit, entrant en iceluy, elles le possedent reciproquement ; de sorte que nous ne disons pas seulement que Dieu est nostre par cette complaysance, mays aussi que nous sommes à luy.

L'herbe aproxis (ainsy que nous avons dit ailleurs) a une si grande correspondance avec le feu, qu'encor qu'elle en soit esloignée, soudain neantmoins qu'elle est à son aspect elle attire la flamme et commence à brusler, concevant son feu non tant à la chaleur qu'à la lueur de celuy qu'on luy presente. Quand donq par cette attraction elle s'est unie au feu, si elle sçavoit parler, ne pourroit-elle pas dire : Mon bien-aymé feu est mien, puisque je l'ay attiré à moy et que je jouis de ses flammes : mays moy, je suis aussi à luy ; car si je l'ay tiré à moy, il me reduit en luy, comme plus fort et plus noble ; il est mon feu, et je suis son herbe ; je l'attire, et il me brusle. Ainsy nostre cœur s'estant mis en la presence de la divine bonté, et ayant attiré les perfections d'icelle par la complaysance qu'il y prend, peut dire en verité : La bonté de Dieu est toute mienne, puisque je jouis de ses excellences ; et moy, je suis tout sien, puisque ses contentemens me possedent.

Par la complaysance, nostre ame, comme une toyson de Gedeon, se remplit toute de la rosée celeste : et cette rosée est à la toison, par ce que elle est descendue en icelle ; mays reciproquement la toison est à la rosée, par ce qu'elle est detrempée par icelle et en reçoit le prix. Qui est plus l'un à l'autre, ou la perle à l'huïstre, ou l'huïstre à la perle? La perle est à l'huïstre, qui l'a attirée à soy ; mays l'huïstre est à la perle, laquelle luy donne la valeur et l'estime : la complaysance nous rend possesseurs de Dieu, tirant en nous les perfections d'iceluy, et nous rend possedés de Dieu, nous attachant et appliquant aux perfections d'iceluy.

Or en cette complaysance nous assouvissons tellement nostre ame de contentemens que nous ne laissons pas de desirer de l'assouvir encor, et, savourans la bonté divine, nous la voudrions encor savourer; en nous rassasiant, nous voudrions tous-jours manger, comme en mangeant nous nous sentons rassasier. Le chef des apostres ayant dit en sa premiere epistre que les anciens prophetes avoient manifesté les graces qui devoient abonder parmy les chrestiens, et entre autres choses la passion de nostre Seigneur et la gloire qui la devoit suivre, tant par la resurrection de son corps que par l'exaltation de son nom, en fin il conclud que les anges mesmes desirent de regarder les mysteres de la redemption en ce divin Sauveur : « Auquel, dit-il, les anges desirent regarder[1]. » Mays comme donq se peut-il entendre que les anges, qui voyent le Redempteur, et en iceluy tous les mysteres de nostre salut, desirent neantmoins encor de le veoir? Theotime, ilz le voyent, certes, tous-jours, mays d'une veuë si aggreable et delicieuse que la complaysance qu'ilz en ont les assouvit sans leur oster le desir, et les fait desirer sans leur oster l'assouvissement ; la jouïssance n'est pas diminuée par le desir, ains en est perfectionnée, comme leur desir n'est pas estouffé, ains affiné par la jouïssance.

La jouïssance d'un bien qui contente tous-jours ne flestrit jamais, ains se renouvelle et fleurit sans cesse ; elle est tous-jours aymable, tous-jours desirable. Le continuel contentement des celestes amoureux produit un desir perpetuellement content, comme leur continuel desir fait naistre en eux un contentement perpetuellement desiré. Le bien qui est fini termine le desir quand il donne la jouïssance, et oste la jouïssance quand il donne le desir, ne pouvant estre possedé et desiré tout ensemble; mays le bien infiny fait regner le desir dans la possession, et la possession dans le desir, ayant de quoy assouvir le desir par sa sainte presence, et de quoy

[1] I Petr. I, 12.

le faire tous-jours vivre par la grandeur de son excellence, laquelle nourrit en tous ceux qui la possedent un desir tous-jours content, et un contentement tous-jours desireux.

Imaginés-vous, Theotime, ceux qui tiennent en leurs bouches l'herbe scitique; car, à ce qu'on dit, ilz n'ont jamais ni faim ni soif, tant elle les rassasie, et jamais pourtant ilz ne perdent l'appetit, tant elle les sustente delicieusement. Quand nostre volonté a rencontré Dieu, elle se repose en luy, y prenant une souveraine complaysance, et neantmoins elle ne laisse pas de faire le mouvement de son desir; car comme elle desire d'aymer, elle ayme aussi de desirer; elle a le desir de l'amour, et l'amour du desir. Le repos du cœur ne consiste pas à demeurer immobile, mays à n'avoir besoin de rien; il ne gist pas à n'avoir point de mouvement, mais à n'avoir point d'indigence de se mouvoir.

Les espritz perdus ont un mouvement eternel sans nul meslange de tranquillité; nous autres mortelz, qui sommes encor en ce pelerinage, avons tantost du repos, tantost du mouvement en nos affections; les espritz bienheureux ont tous-jours le repos en leurs mouvemens, et le mouvement en leur repos, n'y ayant que Dieu seul qui ait le repos sans mouvement, par ce qu'il est souverainement un acte pur et substantiel. Or bien que, selon la condition ordinaire de cette vie mortelle, nous n'ayons pas le repos en nostre mouvement, si est-ce toutesfois que lorsque nous faysons les essais des exercices de la vie immortelle, c'est à dire, que nous pratiquons les actes du saint amour, nous treuvons du repos dans le mouvement de nos affections, et du mouvement au repos de la complaysance que nous avons en nostre bien-aymé, recevans par ce moyen des avant-goutz de la future felicité à laquelle nous aspirons.

S'il est vray que le cameleon vive de l'air, partout où il va dans l'air il a de quoy se repaistre; que s'il se remue d'un lieu à l'autre, ce n'est pas pour chercher de quoy se rassa-

sier, mays pour s'exercer dedans son aliment, comme les poissons dedans la mer. Qui desire Dieu en le possedant ne le desire pas pour le chercher, mais pour exercer cette affection dedans le bien mesme duquel il jouït : car le cœur ne fait pas ce mouvement de desir comme pretendant à la jouïssance pour l'avoir, puisque il l'a desja, mays comme s'estendant en la jouïssance laquelle il a ; non pour obtenir le bien, mais pour s'y recreer et entretenir ; non pour en jouïr, mais pour s'y esjouïr : ainsy que nous marchons et nous esmouvons pour aller en quelque delicieux jardin, auquel estant arrivés, nous ne laissons pas de marcher et nous remuer derechef, non plus pour y venir, mays pour nous promener et passer le tems en iceluy : nous avons marché pour aller jouïr de l'amenité du jardin ; y estans, nous marchons pour nous esjouïr en la jouïssance d'iceluy.

Requerés l'Eternel avec un grand courage,
Sans cesser de tous-jours rechercher son visage [1].

On cherche tous-jours celuy qu'on ayme tous-jours, dit le grand saint Augustin : l'amour cherche ce qu'il a trouvé, non affin de l'avoir, mays pour tous-jours l'avoir.

En somme, Theotime, l'ame qui est en l'exercice de l'amour de complaysance crie perpetuellement en son sacré silence : Il me suffit que Dieu soit Dieu, que sa bonté soit infinie, que sa perfection soit immense ; que je meure ou que je vive, il importe peu pour moy, puisque mon cher bienaymé vit eternellement d'une vie toute triomphante : la mort mesme ne peut attrister le cœur qui sçait que son souverain amour est vivant. C'est assés pour l'ame qui ayme que celuy qu'elle ayme plus que soy-mesme soit comblé de biens eternelz, puisque elle vit plus en celuy qu'elle ayme qu'en celuy qu'elle anime ; ains qu'elle ne vit pas elle-mesme, mays son bienaymé vit en elle.

[1] Ps. CIV, 4.

CHAPITRE IV.

De l'amoureuse condoleance par laquelle la complaysance de l'amour est encor mieux declarée.

La compassion, condoleance, commiseration, ou misericorde, n'est autre chose qu'une affection qui nous fait participer à la passion et douleur de celuy que nous aymons, tirant la misere qu'il souffre dans nostre cœur; dont elle est appellée misericorde, comme qui diroit, une misere de cœur: comme la complaysance tire dedans le cœur de l'amant le playsir et contentement de la chose aymée. Or c'est l'amour qui fait l'un et l'autre effect par la vertu qu'il a d'unir le cœur qui ayme à ce qui est aymé, rendant par ce moyen les biens et les maux des amis communs; et ce qui se passe en la compassion donne beaucoup de clarté à ce qui regarde la complaysance.

La compassion tire sa grandeur de celle de l'amour qui la produit. Ainsy sont grandes les condoleances des meres sur les afflictions de leurs enfans uniques, comme l'Escriture tesmoigne souvent. Quelle condoleance dans le cœur d'Agar sur la douleur de son Ismaël, qu'elle voyoit presque perir de soif au desert[1]! Quelle commiseration en l'ame de David sur la misere de son Absalon[2]! Hé! ne voyés-vous pas le cœur maternel du grand Apostre, malade avec les malades, bruslant du zele pour les scandalisés, avec une douleur continuelle pour la perte des Juifs, et mourant tous les jours pour ses chers enfans spirituelz[3]? Mais sur tout considerés comme l'amour tire toutes les peynes, tous les tourmens, les travaux, les souffrances, les douleurs, les blesseures, la passion, la croix et la mort mesme de nostre Redempteur dans le cœur de sa tres-sacrée Mere. Helas! les mesmes clouz qui

[1] Genes. XXI, 15. — [2] II Reg. XIII, 33. — [3] II Cor. XI, 29. Rom. IX, 2. I Cor. XV, 31.

crucifierent le corps de ce divin enfant crucifierent aussi le cœur de la mere; les mesmes espines qui percerent son chef outreperçerent l'ame de cette mere toute douce ; elle eut les mesmes miseres de son filz par commiseration, les mesmes douleurs par condoleance, les mesmes passions par compassion ; et en somme, l'espée de la mort qui transperça le corps de ce tres-aymé filz outreperça de mesme le cœur de cette tres-amante mere [1] : dont elle pouvoit bien dire qu'il luy estoit un bouquet de myrrhe au milieu de ses mammelles [2], c'est à dire, en sa poitrine et au milieu de son cœur. Jacob ouyant la triste, quoyque fausse nouvelle de la mort de son cher Joseph, vous voyés quelle affliction il en sent · « Ah ! dit-il, je descendray en regret aux enfers, » c'est à dire, au limbe, dans le sein d'Abraham, « vers cet enfant. [3] »

La condoleance tire aussi sa grandeur de celle des douleurs que l'on void souffrir à ceux que l'on ayme ; car, pour petite que soit l'amitié, si les maux qu'on voit endurer sont extremes, ilz nous font une grande pitie. On void pour cela Cesar pleurer sur Pompée ; et les filles de Hierusalem ne sceurent jamais s'empescher de pleurer sur nostre Seigneur, bien que la plus part d'entre elles ne luy fussent pas grandement affectionnées ; comme aussi les amis de Job, quoyque mauvais amis, firent des grands gemissemens, voyans l'effroyable spectacle de son incomparable misere. Et quel grand coup de douleur au cœur de Jacob de penser que son cher enfant estoit trespassé d'une mort si cruelle, comme est celle d'estre devoré d'une beste sauvage ! Mays la commiseration, outre tout cela, se renforce merveilleusement par la presence de l'objet miserable. Pour cela, la pauvre Agar s'esloignoit de son filz languissant, affin d'alleger en quelque sorte la douleur de compassion qu'elle sentoit, disant : « Je ne verray pas mourir l'enfant [4] » : comme au contraire

[1] Luc. II, 35. — [2] Cant. Cant. I, 12. — [3] Gen. XXXVII, 35. — [4] Gen. XXI, 16.

nostre Seigneur pleure, voyant le sepulcre de son bienaymé Lazare, et regardant sa chere Hierusalem; et nostre bon homme Jacob est outré de douleur quand il voit la robe ensanglantée de son pauvre petit Joseph.

Or autant de causes aggrandissent la complaysance. A mesure que l'ami nous est plus cher, nous avons plus de playsir en son contentement, et son bien entre plus avant en nostre ame. Que si le bien est excellent, nostre joye en est aussi plus grande. Mais si nous voyons l'ami en la jouïssance d'iceluy, nostre resjouïssance en devient extreme. Quand le bon Jacob sceut que son filz vivoit, ô Dieu! quelle joye! son esprit revint en luy, il revescut[1], et par maniere de dire, il resuscita. Mays qu'est-ce à dire : il revescut, ou il ressuscita? Theotime, les espritz ne meurent de leur propre mort que par le peché, qui les separe de Dieu, lequel est leur vraye vie surnaturelle ; mais ilz meurent quelquefois de la mort d'autruy : et cela arriva au bon Jacob, duquel nous parlons; car l'amour, qui tire dans le cœur de l'amant le bien et le mal de la chose aymée, l'un par complaysance, l'autre par commiseration, tira la mort de l'aymable Joseph dans le cœur de l'amant Jacob; et, par un miracle impossible à toute autre puissance qu'à celle de l'amour, l'esprit de ce bon pere estoit plein de la mort de celuy qui estoit vivant et regnant, d'autant que l'affection ayant esté trompée, devança l'effect.

Or quand au contraire il sceut qu'en verité son filz estoit en vie, l'amour qui avoit si longuement tenu le trespas presupposé du filz dans l'esprit de ce bon pere, voyant qu'il avoit esté deceu, rejetta promptement cette fainte mort, et en sa place fit entrer la veritable vie de ce mesme enfant. Ainsy donc il revescut d'une nouvelle vie, par ce que la vie de son filz entra dans son esprit par complaysance, et l'anima d'un contentement nonpareil; duquel se treuvant assouvi, et ne tenant plus conte d'aucun autre playsir en compa-

[1] Gen. XLV, 27.

rayson d'iceluy : « Il me suffit, dit-il, si mon enfant Joseph est en vie ! » Mays quand de ses propres yeux il vid par experience la verité des grandeurs de ce cher enfant en Gessen, panché sur luy, et pleurant assés long-tems sur le col d'iceluy : « Hé ! dit-il, maintenant je mourray joyeux, mon cher filz, puisque j'ay veu vostre face, et que vous vivés encores[1] ! » O Dieu ! Theotime, quelle joye ! et que ce vieillard l'exprime excellemment ! Car que veut-il dire par ces paroles : « Maintenant je mourray content, puisque j'ay veu ta face, » sinon que son allegresse est si grande que elle est capable de rendre joyeuse et aggreable la mort mesme, qui est la plus triste et horrible chose du monde. Dites-moy, je vous prie, Theotime, qui ressent plus le bien de Joseph, ou luy qui en jouït, ou Jacob qui s'en resjouït ? Certes, si le bien n'est bien que pour le contentement qu'il nous donne, le pere en a autant et plus que le filz : car le filz, avec la dignité de vice-roi qu'il possede, a par consequent beaucoup de soin et d'affaires ; mays le pere jouït par complaysance et possede purement ce qui est de bon en cette grandeur et dignité de son filz, sans charge, sans soin et sans peine. « Je mourray joyeux ! » dit-il. Helas ! qui ne void son contentement ? Si la mort mesme ne peut troubler sa joye, qui la pourra donc jamais alterer ? si son ayse vit emmy les destresses de la mort, qui la pourra jamais esteindre ? « L'amour est fort comme la mort[2] ; » et les allegresses de l'amour surmontent les tristesses de la mort, car la mort ne les peut faire mourir, ains les avive : si que, comme il y a un feu qui par merveille se nourrit en une fontaine proche de Grenoble, ainsy que nous sçavons fort asseurément, et que mesme le grand saint Augustin atteste ; aussi la sainte charité est si forte qu'elle nourrit ses flammes et ses consolations emmy les plus tristes angoisses de la mort, et les eaux des tribulations ne peuvent esteindre son feu.

[1] Genes. XLVI, 30. — [2] Cant. Cant. VIII, 6.

CHAPITRE V.

De la condoleance et complaysance de l'amour en la passion de nostre Seigneur.

Quand je voy mon Sauveur sur le mont des Olives avec son ame triste jusques à la mort : Hé! Seigneur Jesus, ce dis-je, qui a peu porter ces tristesses de la mort dans l'ame de la vie, sinon l'amour, qui excitant la commiseration, attira par icelle nos miseres dans vostre cœur souverain? Or une ame devote voyant cet abysme d'ennuis et de detresses en ce divin amant, comme peut-elle demeurer sans une douleur saintement amoureuse ? Mays considerant d'ailleurs que toutes les afflictions de son bienaymé ne procedent pas d'aucune imperfection ni manquement de force, ains de la grandeur de sa tres-chere dilection, elle ne peut qu'elle ne se fonde toute d'un amour saintement douloureux : si qu'elle s'escrie : *Je suis noire* de douleur par compassion; *mais* je suis *belle* d'amour par complaysance; les angoisses de mon bienaymé m'ont toute *decolorée*[1] : car comme pourroit une fidele amante voir tant de tourmens en celuy qu'elle ayme plus que sa vie sans en devenir toute transie, havée et desseichée de douleur? Les pavillons des nomades, perpetuellement exposés aux injures de l'air et de la guerre, sont presque tousjours frippés et couvertz de poussiere; et moy, toute exposée aux regretz que par conaoleance je reçois des travaux nonpareilz de mon divin Sauveur, je suis toute couverte de destresse et transpercée de douleur. Mays par ce que les douleurs de celuy que j'ayme proviennent de son amour, à mesure qu'elles m'affligent par compassion, elles me delectent par complaysance; car comme pourroit une fidele amante n'avoir pas un extreme contentement de se voir tant aymée de son celeste espoux? Pour cela donques la beauté

[1] Cant Cant. I, 4.

de l'amour est en la laideur de la douleur. Que si je porte le deuil sur la passion et mort de mon roy, toute haslée et noire de regret, je ne laisse pas d'avoir une douceur incomparable de voir l'excés de son amour emmy les travaux de ses douleurs; et les tentes de Salomon, toutes brodées et recamées en une admirable diversité d'ouvrages, ne furent jamais si belles que je suis contente, et par consequent douce, amiable et aggreable en la varieté des sentimens d'amour que j'ay parmy ces douleurs. L'amour esgale les amans : hé! je le voy, ce cher amant, qu'il est un feu d'amour, bruslant dans un buisson espineux de douleur, et j'en suis toute de mesme : je suis toute enflammée d'amour dedans les haillers de mes douleurs, je suis un lys environné d'espines. Hé! ne veuillés pas regarder seulement les horreurs de mes poignantes douleurs, mays voyés la beauté de mes aggreables amours. Helas! il souffre des douleurs insupportables, ce divin amant bienaymé : c'est cela qui m'attriste et me fait pasmer d'angoisse; mais il prend playsir à souffrir, il ayme ses tourmens, et meurt d'ayse de mourir de douleur pour moy : c'est pourquoy, comme je suis dolente de ses douleurs, je suis aussi toute ravie d'ayse de son amour; non seulement je m'attriste avec luy, mais je me glorifie en luy.

Ce fut cet amour, Theotime, qui attira sur l'amoureux seraphique saint François les stigmates, et sur l'amoureuse angelique sainte Catherine de Sienne les ardentes blesseures du Sauveur, la complaysance amoureuse ayant aiguisé les pointes de la compassion douloureuse, ainsy que le miel rend plus penetrant et sensible l'amertume de l'absynthe : comme au contraire la souefve odeur des roses est affinée par le voisinage des aulx qui sont plantés prés des rosiers. Car de mesme l'amoureuse complaysance que nous avons prise en l'amour de nostre Seigneur rend infiniment plus forte la compassion que nous avons de ses douleurs : comme reciproquement, repassans de la compassion des douleurs à la

complaysance des amours, le playsir en est bien plus ardent et relevé. Alors se pratique la douleur de l'amour, et l'amour de la douleur; alors la condoleance amoureuse et la complaysance douloureuse, comme des autres Esaü et Jacob, debattans à qui fera plus d'effort, mettent l'ame en des convulsions et agonies incroyables, et se fait une extase amoureusement douloureuse, et douloureusement amoureuse. Aussi ces grandes ames de saint François et sainte Catherine sentirent des amours nonpareilles en leurs douleurs, et des douleurs incomparables en leurs amours, lorsqu'elles furent stigmatizées, savourant l'amour joyeux d'endurer pour l'amy, que leur Sauveur exerça au supreme degré sur l'arbre de la croix. Ainsy naist l'union precieuse de nostre cœur avec son Dieu, laquelle, comme un Benjamin mystique, est enfant de douleur et de joye tout ensemble.

Il ne se peut dire, Theotime, combien le Sauveur desire d'entrer en nos ames par cet amour de complaysance douloureuse. « Helas! dit-il, ouvre-moy, ma chere sœur, ma mie, ma colombe, ma toute pure; car ma teste est toute pleine de rosée, et mes cheveux des gouttes de la nuit[1]. » Qui est cette rosée, et qui sont ces gouttes de la nuit, sinon les afflictions et peines de sa passion? Les perles, certes (comme nous avons dit assés souvent), ne sont autre chose que gouttes de la rosée, que la fraischeur de la nuit espluye sur la face de la mer, receuës dans les escailles des huistres ou mere-perles. Hé! veut dire le divin amoureux de l'ame, je suis chargé des peines et sueurs de ma passion, qui se passa presque toute, ou és tenebres de la nuit, ou en la nuit des tenebres que le soleil s'obscurcissant fit au plus fort de son midy. Ouvre donques ton cœur devers moy, comme les mere-perles leurs escailles du costé du ciel, et je respandray sur toy la rosée de ma passion, qui se convertira en perles de consolation.

[1] Cant. Cant. V, 2.

CHAPITRE VI.

De l'amour de bienveuillance que nous exercons envers nostre Seigneur par maniere de desir.

En l'amour que Dieu exerce envers nous, il commence tous-jours par la bienveuillance, voulant et faysant en nous tout le bien qui y est, auquel par apres il se complait. Il fit David selon son cœur par bienveuillance, puis il le treuva selon son cœur par complaysance. Il crea premierement l'univers pour l'homme, et l'homme en l'univers, donnant à chaque chose le degré de bonté qui luy estoit convenable, par sa pure bienveuillance; puis il appreuva tout ce qu'il avoit fait, treuvant que tout estoit tres-bon, et se reposa par complaysance en son ouvrage.

Mays nostre amour envers Dieu commence au contraire par la complaysance que nous avons en la souveraine bonté et infinie perfection que nous sçavons estre en la Divinité, puis nous venons à l'exercice de la bienveuillance; et comme la complaysance que Dieu prend en ses creatures n'est autre chose qu'une continuation de sa bienveuillance envers elles, aussi la bienveuillance que nous portons à Dieu n'est autre chose qu'une approbation et perseverance de la complaysance que nous avons en luy.

Or cet amour de bienveuillance envers Dieu se pratique ainsy. Nous ne pouvons desirer d'un vray desir aucun bien à Dieu, par ce que sa bonté est infiniment plus parfaite que nous ne sçaurions ni desirer ni penser; le desir n'est que d'un bien futur, et nul bien n'est futur en Dieu, puisque tout bien luy est tellement present que la presence du bien en sa divine Majesté n'est autre chose que la Divinité mesme. Ne pouvans donq point faire aucun desir absolu pour Dieu, nous en faysons des imaginaires et conditionnelz en cette sorte : Je vous ay dit, Seigneur : Vous estes mon Dieu, qui,

tout plein de vostre infinie bonté, ne pouvés avoir indigence ni de mes biens[1], ni de chose quelconque ; mays si, par imagination de chose impossible, je pouvois penser que vous eussiés besoin de quelque bien, je ne cesserois jamais de vous le souhaiter au prix de ma vie, de mon estre, et de tout ce qui est au monde. Que si, estant ce que vous estes, et que vous ne pouvés jamais cesser d'estre, il estoit possible que vous receussiés quelque accroissement de bien, ô bon Dieu ! quel desir aurois-je que vous l'eussiés ! alors, ô Seigneur eternel ! je voudrois voir convertir mon cœur en souhait, et ma vie en souspir, pour vous desirer ce bien-là. Ah ! mays pourtant, ô le sacré bienaymé de mon ame, je ne desire pas de pouvoir desirer aucun bien à vostre Majesté, ains je me complais de tout mon cœur en ce supreme degré de bonté que vous avés, auquel ni par desir, ni mesme par pensée, on ne peut rien adjouster. Mays si ce desir estoit possible, ô Divinité infinie ! ô infinité divine ! mon ame voudroit estre ce desir, et n'estre rien autre chose que cela, tant elle desireroit de desirer pour vous ce qu'elle se complait infiniment de ne pouvoir pas desirer, puisque l'impuissance de faire ce desir prouvient de l'infinie infinité de vostre perfection, qui surpasse tout souhait et toute pensée. Hé ! que j'ayme cherement l'impossibilité de vous pouvoir desirer aucun bien, ô mon Dieu ! puisqu'elle prouvient de l'incomprehensible immensité de vostre abondance, laquelle est si souverainement infinie que, s'il se treuvoit un desir infiny, il seroit infiniment assouvy par l'infinité de vostre bonté, qui le convertiroit en une infinie complaysance. Ce desir donq, par imagination de choses impossibles, peut estre quelquefois utilement pratiqué emmy les grands sentimens et ferveurs extraordinaires. Aussi dit-on que le grand saint Augustin en faysoit souvent de pareille sorte, eslançant par excés d'amour ces paroles : « Hé ! Seigneur, je suis Augustin et vous estes Dieu ; mais si toutesfois

[1] Ps. XV, 2.

ce qui n'est ni ne peut estre estoit, que je fusse Dieu et que vous fussiés Augustin, je voudrois, en changeant de qualité avec vous, devenir Augustin affin que vous fussiés Dieu. »

C'est encor une sorte de bienveuillance envers Dieu quand, considerans que nous ne pouvons l'aggrandir en luy-mesme, nous desirons de l'aggrandir en nous, c'est à dire, de rendre de plus en plus et tous-jours plus grande la complaysance que nous avons en sa bonté. Et lors, mon Theotime, nous ne desirons pas la complaysance pour le playsir qu'elle nous donne, mays par ce seulement que ce playsir est en Dieu : car, comme nous ne desirons pas la condoleance pour la douleur qu'elle met en nos cœurs, mays par ce que cette douleur nous unit et associe à nostre bienaymé douloureux; ainsy n'aymons-nous pas la complaysance par ce qu'elle nous rend du playsir, mays dautant que ce playsir se prend en l'union du playsir et bien qui est en Dieu, auquel pour nous unir davantage nous voudrions nous complaire d'une complaysance infiniment plus grande, à l'imitation de la tressainte Reyne et mere d'amour, de laquelle l'ame sacrée magnifioit et aggrandissoit perpetuellement Dieu; et affin que l'on sçeut que cet aggrandissement se faysoit par la complaysance qu'elle avoit en la divine bonté, elle declare que son esprit avoit tressailly de contentement en Dieu son Sauveur[1].

CHAPITRE VII.

Comme le desir d'exalter et magnifier Dieu nous separe des playsirs inferieurs, et nous rend attentifz aux perfections divines.

Donq l'amour de bienveuillance nous fait desirer d'aggrandir en nous de plus en plus la complaysance que nous prenons en la bonté divine; et pour faire cet aggrandissement, l'ame se prive soigneusement de tout autre playsir pour s'exercer plus

[1] Luc. I, 46.

fort à se plaire en Dieu. Un religieux demanda au devot Frere Gilles, l'un des premiers et plus saintz compaignons de saint François, ce qu'il pourroit faire pour estre plus aggreable à Dieu ; et il luy respondit en chantant : « L'une à l'un, l'une à l'un ; » ce que par apres expliquant : « Donnés tous-jours, dit-il, toute vostre ame, qui est une, à Dieu seul, qui est un. » L'ame s'escoule par les playsirs, et la diversité d'iceux la dissipe et l'empesche de se pouvoir appliquer attentivement à celuy qu'elle doit prendre en Dieu. Le vray amant n'a presque point de playsir, sinon en la chose aymée. Ainsy toutes choses semboient ordure et boue au glorieux saint Paul en comparayson de son Sauveur. Et l'espouse sacrée n'est toute que pour son bienaymé : « Mon cher amy est tout à moy, et moy je suis toute à luy. » Que si l'ame qui est en cette sainte affection rencontre les creatures, pour excellentes qu'elles soient, voire mesme quand ce seroient les anges, elle ne s'arreste point avec icelles, sinon autant qu'il faut pour estre aydée et secourue en son desir. « Dites-moy donq, leur fait-elle, dites-moy, je vous en conjure, avés-vous point veu celuy qui est l'amy de mon ame? » La glorieuse amante Magdeleine rencontra les anges au sepulcre, qui luy parlerent, sans doute, angeliquement, c'est à dire, bien suavement, voulans appaiser l'ennuy auquel elle estoit ; mays au contraire, toute espleurée, elle ne sçeut prendre aucune complaysance ni en leur douce parole, ni en la splendeur de leurs habitz, ni en la grace toute celeste de leur maintien, ni en la beauté toute aymable de leurs visages ; ains toute couverte de larmes : « Ilz m'ont enlevé mon Seigneur, disoit-elle, et je ne sçay où ilz me l'ont mis ; » et se retournant, elle void son doux Sauveur, mays en forme de jardinier, dont son cœur ne se peut contenter ; car toute pleine de l'amour de la mort de son maistre, elle ne veut point de fleurs, ni par consequent de jardinier ; elle a dedans son cœur la croix, les cloux, les espines ; elle cherche son crucifié. « Hé ! mon

[1] Cant. Cant. III, 3.

cher maistre jardinier, dit-elle, si vous aviés peut-estre point planté mon bienaymé Seigneur trespassé comme un lys froissé et fanné entre vos fleurs, dites-le moy vistement, et moy je l'emporteray. « Mays il ne l'appelle pas plus tost par son nom que, toute fondue en playsir : « Hé, Dieu ! dit-elle, mon maistre[1] ! » Rien certes ne la peut assouvir ; elle ne sçauroit se plaire avec les anges, non pas mesme avec son Sauveur s'il ne paroist en la forme en laquelle il luy avoit ravy son cœur. Les Rois ne peuvent se complaire ni en la beauté de la ville de Hierusalem, ni en la magnificence de la cour d'Herodes, ni en la clarté de l'estoile : leur cœur cherche la petite spelonque et le petit enfant de Bethleem. La mere de belle dilection et l'espoux de tres-saint amour ne se peuvent arrester entre les parens et amis; ilz vont tous-jours en douleur cherchant l'unique objet de leur complaysance[2]. Le desir d'aggrandir la sainte complaysance retranche tout autre playsir, pour plus fortement pratiquer celuy auquel la divine bienveuillance l'excite.

Or pour encor mieux magnifier ce souverain bienaymé, l'ame va tous-jours cherchant la face d'iceluy ; c'est à dire, avec une attention tous-jours plus soigneuse et ardente, elle va remarquant toutes les particularités des beautés et perfections qui sont en luy, faysant un progrés continuel en cette douce recherche de motifs qui la puissent perpetuellement presser de se plaire de plus en plus en l'incomprehensible bonté qu'elle ayme. Ainsy David cotte par le menu les œuvres et merveilles de Dieu en plusieurs de ses psalmes celestes ; et l'amante sacrée arrange és Cantiques divins[3], comme une armée bien ordonnée, toutes les perfections de son espoux l'une apres l'autre, pour provoquer son ame à la tres-sainte complaysance, affin de magnifier plus hautement son excellence, et de assujettir encores tous les autres espritz à l'amour de son amy tant aymable.

[1] Joan. XX, 13 et seq. — [2] Luc. II, 45. — [3] Cant. Cant. V, 10.

CHAPITRE VIII.

Comme la sainte bienveuillance produit la louange du divin bienaymé.

L'honneur, mon cher Theotime, n'est pas en celuy que l'on honnore, mays en celuy qui honnore; car combien de fois arrive-il que celuy que nous honnorons n'en sçait rien, et n'y a seulement pas pensé! combien de fois louons-nous ceux qui ne nous connoissent pas, ou qui dorment! Et toutesfois, selon l'estime commune des hommes et leur ordinaire façon de concevoir, il semble que c'est faire du bien à quelqu'un quand on luy fait de l'honneur, et qu'on luy donne beaucoup quand on luy donne des tiltres et des louanges; et nous ne faysons pas difficulté de dire qu'une personne est riche d'honneur, de gloire, de reputation, de louange, encor qu'en verité nous sachions bien que tout cela est hors de la personne honnorée, et que bien souvent elle n'en reçoit aucune sorte de proffit, suivant ce mot attribué au grand saint Augustin : « O pauvre Aristote! tu es loué où tu es absent, et tu es bruslé où tu es present. » Quel bien revient-il, je vous prie, à Cesar et Alexandre le Grand de tant de vaines paroles que plusieurs vaines ames employent à leur louange?

Dieu, comblé d'une bonté qui surmonte toute louange et tout honneur, ne reçoit aucun advantage ni surcroist de bien pour toutes les benedictions que nous luy donnons; il n'en est ni plus riche, ni plus grand, ni plus content, ni plus heureux : car son heur, son contentement, sa grandeur et ses richesses ne sont ni ne peuvent estre que la divine infinité de sa bonté. Toutesfois par ce que, selon nostre apprehension ordinaire, l'honneur est estimé l'un des plus grands effectz de nostre bienveuillance envers les autres, et que par iceluy, non seulement nous ne presupposons point d'indigence en ceux que nous honnorons, mays plus tost nous

protestons qu'ilz abondent en excellence ; partant nous employons cette sorte de bienveuillance envers Dieu, qui non seulement l'aggrée, mays la requiert comme conforme à nostre condition, et si propre pour tesmoigner l'amour respectueux que nous luy devons que mesme il nous a ordonné de luy rendre et rapporter tout honneur et gloire.

Ainsy donc l'ame qui a pris une grande complaysance en l'infinie perfection de Dieu, voyant qu'elle ne peut luy souhaitter aucun aggrandissement de bonté, par ce qu'il en a infiniment plus qu'elle ne peut desirer ni mesme penser, elle desire au moins que son nom soit beny, exalté, loué, honnoré et adoré de plus en plus : et commençant par son propre cœur, elle ne cesse point de le provoquer à ce saint exercice ; et, comme une avette sacrée, elle va voletant çà et là sur les fleurs des œuvres et excellences divines, recueillant d'icelles une douce varieté de complaysances, desquelles elle fait naistre et compose le miel celeste de benedictions, louanges et confessions honnorables, par lesquelles, autant qu'elle peut, elle magnifie et glorifie le nom de son bien-aymé, à l'imitation du grand Psalmiste, qui, ayant environné et comme parcouru en esprit les merveilles de la divine bonté, immoloit sur l'autel de son cœur l'hostie mystique des eslans de sa voix par cantiques et psalmes d'admiration et benediction.

Mon cœur volant çà et là
Des aisles de sa pensée,
Ravy d'admiration,
D'une voix haut eslancée
Un sacrifice immola,
Sur la harpe bien sonnée
Chantant benediction
Au Seigneur Dieu de Sion [1].

Mais ce desir de louer Dieu que la sainte bienveuillance

[1] Ps. XXVI, 6.

excite en nos cœurs, Theotime, est insatiable ; car l'ame qui en est touchée voudroit avoir des louanges infinies pour les donner à son bienaymé, par ce qu'elle void que ses perfections sont plus qu'infinies : si que se treuvant bien esloignée de pouvoir satisfaire à son souhait, elle fait des extremes efforts d'affection pour en quelque sorte louer cette bonté toute louable ; et ces effortz de bienveuillance s'aggrandissent admirablement par la complaysance : car à mesure que l'ame treuve Dieu bon, savourant de plus en plus la suavité d'iceluy, et se complaysant en son infinie beauté, elle voudroit aussi relever plus hautement les louanges et benedictions qu'elle luy donne. Or, à mesure aussi que l'ame s'eschauffe à louer la douceur incomprehensible de Dieu, elle aggrandit et dilate la complaysance qu'elle prend en icelle ; et par cet aggrandissement, elle s'anime de plus fort à la louange ; de sorte que l'affection de complaysance et celle de louange, par ces reciproques poussemens et mutuelles inclinations qu'elles font l'une à l'autre, s'entredonnent des grands et continuelz accroissemens.

Ainsy les rossignolz se complaysent tant en leur chant, au rapport de Pline, que, pour cette complaysance, quinze jours et quinze nuitz durant ilz ne cessent jamais de gazouiller, s'efforçans de tous-jours mieux chanter à l'envy les uns des autres : de sorte que lorsqu'ilz se desgoisent le mieux, ilz y ont plus de complaysance ; et cet accroissement de complaysance les porte à faire des plus grands effortz de mieux gringotter, augmentant tellement leur complaysance par leur chant, et leur chant par leur complaysance, que maintesfois on les voit mourir, et leur gousier esclatter à force de chanter : oyseaux dignes du beau nom de philomele, puisqu'ilz meurent ainsy en l'amour et pour l'amour de la melodie.

O Dieu ! mon Theotime, que le cœur ardemment pressé de l'affection de louer son Dieu reçoit une douleur grandement delicieuse et une douceur grandement douloureuse,

quand apres mille effortz de louange il se treuve si court! Helas! il voudroit, ce pauvre rossignol, tous-jours plus hautement lancer ses accens et perfectionner sa melodie pour mieux chanter les benedictions de son cher bienaymé. A mesure qu'il loue, il se plait à louer; et à mesure qu'il se plait à louer, il se desplait de ne pouvoir encor mieux louer; et pour se contenter au mieux qu'il peut en cette passion, il fait toute sorte d'effortz, entre lesquelz il tumbe en langueur : comme il advenoit au tres-glorieux saint François, qui, emmy les playsirs qu'il prenoit à louer Dieu et chanter ses cantiques d'amour, jettoit une grande affluence de larmes, et laissoit souvent tumber de foiblesse ce que pour lors il tenoit en main, demeurant comme un sacré philomele à cœur failly, et perdant souvent le respirer à force d'aspirer aux louanges de celuy qu'il ne pouvoit jamais assés louer.

Mays ouyés une similitude aggreable sur ce sujet, tirée du nom que ce saint amoureux donnoit à ses religieux; car il les appelloit cygales, à rayson des louanges qu'ilz rendoient à Dieu emmy la nuit. Les cygales, Theotime, ont leur poitrine pleine de tuyaux, comme si elles estoient des orgues naturelles; et pour mieux chanter elles ne vivent que de la rosée, laquelle elles ne tirent pas par la bouche, car elles n'en ont point, ains la succent par une petite languette qu'elles ont au milieu de l'estomach, par laquelle elles jettent aussi toutes leurs sons avec tant de bruit qu'elles semblent n'estre que voix. Or l'amant sacré est comme cela; car toutes les facultés de son ame sont autant de tuyaux qu'il a en sa poitrine pour resonner les cantiques et louanges du bienaymé; sa devotion au milieu de toutes est la langue de son cœur, selon saint Bernard, par laquelle il reçoit la rosée des perfections divines, les succant et attirant à soy comme son aliment par la tres-sainte complaysance qu'il y prend; et par cette mesme langue de devotion il fait toutes ses voix d'orayson, de louange, de cantiques, de psalmes,

de benedictions, selon le tesmoignage d'une des plus insignes cygales spirituelles qui ait jamais esté ouyë, laquelle chantoit ainsy :

Beny Dieu, saintement poussée,
O mon ame, et vous, mes espritz !
Que je n'aye aucune pensée,
Ni force au dedans ramassée,
Qui du Seigneur tayse le prix [1].

Car n'est-ce pas comme s'il eut dit : Je suis une cygale mystique. Mon ame, mes espritz, mes pensées et toutes les facultés qui sont ramassées au dedans de moy sont des orgues : ô qu'à jamais tout cela benisse le nom et retentisse les louanges de mon Dieu !

Ma bouche à jamais sera pleine
Du bruit de sa gloire hautaine,
Et n'aura bien qu'à le chanter ;
La trouppe d'ennuis oppressée,
Humble de cœur et de pensée,
Prendra playsir à m'escouter [2].

CHAPITRE IX.

Comme la bienveuillance nous fait appeller toutes les creatures à la louange de Dieu.

Le cœur atteint et pressé du desir de louer plus qu'il ne peut la divine bonté, apres divers effortz, sort maintefois de soy-mesme pour convier toutes les creatures à le secourir en son dessein : comme nous voyons avoir fait les trois enfans en la fournaise, en cet admirable cantique de benedictions par lequel ilz excitent tout ce qui est au ciel, en la terre et sous terre, à rendre grace à Dieu eternel, en le louant et benissant souverainement [3]. Ainsy le glorieux Psalmiste, tout esmeu de la passion saintement desreglée qui le portoit à

[1] Ps. CII, 1. — [2] Ps. XXXIII, 2. — [3] Daniel. III, 57.

louer Dieu, va sans ordre, sautant du ciel à la terre et de la terre au ciel, appellant pesle-mesle les anges, les poissons, les montz, les eaux, les dragons, les oyseaux, les serpens, le feu, la gresle, le brouillats; assemblant par ses souhaitz toutes les creatures, affin que toutes ensemble s'accordent à magnifier pieusement leur Createur, les unes celebrant elles-mesmes les divines louanges, et les autres donnant le sujet de le louer par les merveilles de leurs differentes proprietés, lesquelles manifestent la grandeur de leur facteur : si que ce divin psalmiste royal ayant composé une grande quantité de pseaumes avec cette inscription : *loués Dieu;* apres avoir discouru parmy toutes les creatures pour leur faire les saintes semonces de benir la Majesté celeste, et parcouru une grande varieté de moyens et instrumens propres à la celebration des louanges de cette eternelle bonté; en fin, comme tumbant en deffaillance d'haleyne, il conclud toute sa sacrée psalmodie par cet eslans : « Tout esprit loue le Seigneur[1] ! » c'est à dire, tout ce qui a vie ne vive ni ne respire que pour benir le Createur, selon l'encouragement qu'il avoit donné ailleurs :

Sus donc d'une bouche animée,
Celebrons tous la renommée
De l'Eternel, à qui mieux mieux;
Nostre voix ensemble meslée,
Bien haut sur la voute estoilée
Esleve son nom glorieux[2].

Ainsy le grand saint François chanta le cantique du Soleil, et cent autres excellentes benedictions, pour invoquer les creatures à venir ayder son cœur tout alangoury de quoy il ne pouvoit à son gré louer le cher Sauveur de son ame. Ainsy la celeste espouse se sentant presque evanouie entre les violens essais qu'elle faysoit de benir et magnifier le bien-aymé roy de son cœur : Hé! crioit-elle à ses compaignes, ce divin espoux m'a menée par la contemplation en ses celiers

[1] Ps. CL, 6. — [2] Ps. XXXIII, 4.

ST. MICHAEL'S COLLEGE LIBRARY

à vin, me faysant savourer les delices incomparables des perfections de son excellence; et je me suis tellement detrempée et saintement enyvrée par la complaysance que j'ay prise en cet abisme de beauté, que mon ame va languissant, blessée d'un desir amoureusement mortel qui me presse de louer à jamais une si eminente bonté. Helas! venés, je vous supplie, au secours de mon pauvre cœur qui va tout maintenant definir; soustenés-le de grace, et l'appuyés de toutes fleurs; confortés-le et l'environnés de pommes : autrement il tumbe pasmé. La complaysance tire les suavités divines dedans le cœur, lequel se remplit si ardemment qu'il en est tout esperdu. Mays l'amour de bienveuillance fait sortir nostre cœur de soy-mesme, et le fait exhaler en vapeurs de parfums delicieux, c'est à dire, en toute sorte de saintes louanges; et n'en[1] pouvant neantmoins tant pousser comme il desireroit : O, dit-il, que toutes les creatures viennent contribuer les fleurs de leurs benedictions, les pommes de leurs actions de graces, de leurs honneurs et de leurs adorations, affin que de toutes partz on sente les odeurs respandues à la gloire de celuy duquel l'infinie douceur surpasse tout honneur, et que nous ne pouvons jamais bien dignement magnifier!

C'est cette divine passion qui fait tant faire de predications; qui fait passer entre tant de hazards les Xaviers, les Berzées, les Anthoines, cette multitude de Jesuites, de Capuccins et de religieux, et autres ecclesiastiques de toutes sortes, és Indes, au Jappon, en Maraignan, affin de faire connoistre, reconnoistre et adorer le nom sacré de Jesus emmy ces grands peuples. C'est cette passion sainte qui fait tant escrire de livres de pieté, tant fonder d'eglises, d'autelz, de maysons pieuses, et en somme, qui fait veiller, travailler et mourir tant de serviteurs de Dieu entre les flammes du zele qui les consume et devore.

[1] *N'en*, correction des éditions modernes, au lieu de *ne* des anciennes.

CHAPITRE X.

Comme le desir de loüer Dieu nous fait aspirer au ciel.

L'ame amoureuse voyant qu'elle ne peut assouvir le desir qu'elle a de louer son bienaymé tandis qu'elle vit entre les miseres de ce monde, et sachant que les loüanges qu'on rend au ciel à la divine bonté se chantent d'un air incomparablement plus aggreable : O Dieu ! dit-elle, que les loüanges respandues par ces bienheureux espritz devant le throsne de mon Roy celeste sont loüables ! que leurs benedictions sont dignes d'estre benites ! O que de bonheur d'ouïr cette melodie de la tres-sainte eternité, en laquelle, par une tres-souefve rencontre de voix dissemblables et de tons dispareilz, se font ces admirables accords esquelz toutes les parties avançant les unes sur les autres par une suite continuelle et incomprehensible liayson de chasses, on entend de toutes partz retentir des perpetuelz *alleluia !*

Voix pour leur esclat comparées aux tonnerres, aux trompettes, au bruit des vagues de la mer agitée ; mais voix qui aussi, pour leur incomparable douceur et suavité, sont comparées à la melodie des harpes delicatement et delicieusement sonnées par la main des plus excellens joueurs [1] ; et voix qui toutes s'accordent à dire le joyeux cantique paschal : « Alleluia, loués Dieu, amen, loués Dieu. » Car sachés, Theotime, qu'une voix sort du throsne divin, qui ne cesse de crier aux heureux habitans de la glorieuse Hierusalem celeste : « Dites à Dieu loüange, ô vous qui estes ses serviteurs et qui le craignés, grands et petitz ! » à quoy toute cette multitude innombrable de saintz, les chœurs des anges et les chœurs des hommes assemblés, respond chantant de toute sa force : « Alleluia, loués Dieu [2]. » Mays quelle est cette voix admirable qui, sortant du throsne divin,

[1] Apoc. XIV, 2. — [2] Apoc. XIX, 6.

annonce les *alleluia* aux esleuz, sinon la tres-sainte complaysance, laquelle estant receuë dedans l'esprit leur fait ressentir la douceur des perfections divines, ensuite de laquelle naist en eux l'amoureuse bienveuillance, source vive des loüanges sacrées ? Ainsy par effet la complaysance procedant du throsne vient intimer les grandeurs de Dieu aux bienheureux, et la bienveuillance les excite à respandre reciproquement devant le throsne les parfums de loüange. C'est pourquoy par maniere de response ilz chantent eternellement *alleluia,* c'est à dire, loués Dieu. La complaysance vient du throsne dans le cœur, et la bienveuillance va du cœur au throsne.

O que ce temple est aymable, où tout retentit en loüanges ! Que de douceur à ceux qui vivent en ce sacré séjour, où tant de philomeles et rossignolz celestes chantent, avec cette sainte contention d'amour, les cantiques d'eternelle suavité !

Le cœur donq qui ne peut en ce monde ni chanter, ni ouïr les loüanges divines à son gré, entre en des desirs nonpareils d'estre deslivré des liens de cette vie pour aller en l'autre, où on loüe si parfaitement le bienaymé celeste ; et ces desirs s'estans ainsy emparés du cœur se rendent quelquesfois si puissans et pressans dans la poitrine des amans sacrés que, bannissans tous autres desirs, ilz mettent en degoust toutes choses terrestres, et rendent l'ame toute alangourie et malade d'amour ; voire mesme cette sainte passion passe aucunes fois si avant que, si Dieu le permet, on en meurt.

Ainsy ce glorieux et seraphique amant, saint François, ayant longuement esté travaillé de cette forte affection de loüer Dieu, en fin, en ses dernieres années, apres qu'il eut asseurance, par une tres-spéciale revelation, de son salut eternel, il ne pouvoit contenir sa joie, et s'alloit de jour en jour consumant, comme si sa vie et son ame se fut evaporée, ainsi que l'encens, sur le feu des ardens desirs qu'il avoit de

voir son maistre pour le loüer incessamment : en sorte que ces ardeurs prenant tous les jours des nouveaux accroissemens, son ame sortit de son corps par un eslans qu'elle fit vers le ciel; car la divine providence voulut qu'il mourust en prononçant ces sacrées paroles : « Hé! tirés hors de cette prison mon ame, ô Seigneur! affin que je benisse vostre nom; les justes m'attendent jusques à ce que vous me rendiés la tranquillité desirée [1]. » Theotime, voyés de grace cet esprit, qui comme un celeste rossignol enfermé dans la cage de son corps, dans laquelle il ne peut chanter à souhait les benedictions de son eternel amour, sçait qu'il gazouilleroit et pratiqueroit mieux son beau ramage s'il pouvoit gaigner l'air pour jouïr de sa liberté et de la societé des autres philomeles entre les gayes et fleurissantes collines de la contrée bienheureuse : c'est pourquoi il exclame : Helas! ô Seigneur de ma vie! hé! par vostre bonté toute douce, delivrés-moy, pauvre que je suis, de la cage de mon corps; retirés-moi de cette petite prison, affin qu'affranchy de cet esclavage, je puisse voler où mes chers compaignons m'attendent, là haut au ciel, pour me joindre à leurs chœurs et m'environner de leur joye : là, Seigneur, alliant ma voix aux leurs, je ferai avec eux une douce harmonie d'airs et d'accens delicieux, chantant, loüant et benissant vostre misericorde. Cet admirable saint, comme un orateur qui veut finir et conclurre tout ce qu'il a dit par quelque courte sentence, mit cette heureuse fin à tous ses souhaits et desirs, desquelz ces dernières paroles furent l'abregé; paroles ausquelles il attacha si fortement son ame qu'il expira en les souspirant. Mon Dieu! Theotime, quelle douce et chere mort fut celle-cy! mort heureusement amoureuse, amour saintement mortel.

[1] Ps. CXLI, 8.

CHAPITRE XI.

Comme nous pratiquons l'amour de bienveuillance és loüanges que nostre Redempteur et sa Mere donnent à Dieu.

Nous allons donq montant en ce saint exercice de degré en degré par les creatures que nous invitons à loüer Dieu, passans des insensibles aux raysonnables et intellectuelles, et de l'Eglise militante à la triomphante, en laquelle nous nous relevons entre les anges et les saints, jusques à ce que au-dessus de tous nous ayons rencontré la tres-sainte Vierge, laquelle, d'un air incomparable, loüe et magnifie la Divinité plus hautement, plus saintement et plus delicieusement que tout le reste des creatures ensemble ne sçauroit jamais faire.

Estant, il y a deux ans, à Milan, où la veneration des recentes memoires du grand archevesque saint Charles m'avoit attiré avec quelques uns de nos ecclesiastiques, nous ouïsmes en diverses eglises plusieurs sortes de musiques : mays en un monastère de filles, nous ouïsmes une religieuse de laquelle la voix estoit si admirablement delicieuse qu'elle seule respandoit incomparablement plus de suavité dans nos espritz que ne fit tout le reste ensemble, qui, quoyqu'excellent, sembloit neantmoins n'estre fait que pour donner lustre et rehausser la perfection et l'esclat de cette voix unique. Ainsy, Theotime, entre tous les chœurs des hommes et tous les chœurs des anges, on entend cette voix hautaine de la très-sainte Vierge, qui, relevée au-dessus de tout, rend plus de loüange à Dieu que tout le reste des creatures. Aussi le roy celeste la convie tout particulièrement à chanter : « Monstre-moy ta face, dit-il, ô ma bienaymée ! que ta voix sonne à mes aureilles ; car ta voix est toute douce, et ta face toute belle [1]. »

[1] Cant. Cant. II, 14.

Mais ces loüanges que cette mere d'honneur et de belle dilection, avec toutes les creatures ensemble, donne à la Divinité, quoyqu'excellentes et admirables, sont neantmoins si infiniment inferieures au merite infini de la bonté de Dieu qu'elles n'ont aucune proportion avec iceluy; et partant, quoyqu'elles contentent grandement la sacrée bienveuillance que le cœur amant a pour son bienaymé, si est-ce qu'elles ne l'assouvissent pas. Il passe donq plus avant, et invite le Sauveur de loüer et glorifier son Pere eternel de toutes les benedictions que son amour filial lui peut fournir. Et lors, Theotime, l'esprit arrive en un lieu de silence; car nous ne sçavons plus faire autre chose qu'admirer. O quel cantique du Filz pour le Pere! ô que ce cher bienaymé est beau entre tous les enfans des hommes! ô que sa voix est douce, comme procedante des levres sur lesquelles la plenitude de la grace est respandue [1]! Tous les autres sont parfumés, mais luy il est le parfum mesme; les autres sont embaumés, mais luy il est le baume respandu. Le Pere eternel reçoit les loüanges des autres comme senteur de fleurs particulieres; mays au sentir des benedictions que le Sauveur luy donne, il s'escrie sans doute: « O voicy l'odeur des loüanges de mon Filz comme l'odeur d'un champ plein de fleurs que j'ay beny [2]! » Oui, mon cher Theotime, toutes les benedictions que l'Eglise militante et triomphante donne à Dieu sont benedictions angeliques et humaines; car si bien elles s'addressent au Createur, toutesfois elles procedent de la creature : mays celles du Filz, elles sont divines; car elles ne regardent pas seulement Dieu comme les autres, ains elles proviennent de Dieu; car le Redempteur est vray Dieu: elles sont divines, non seulement quant à leur fin, mays quant à leur origine; divines, par ce qu'elles tendent à Dieu; divines, par ce qu'elles procedent de Dieu. Dieu provoque l'ame et donne la grace requise pour la production des

[1] Ps. XLIV, 3. — [2] Genes. XXVII, 27.

autres loüanges; mais celles du Redempteur, luy, qui est Dieu, les produit luy-mesme : c'est pourquoy elles sont infinies.

Celuy qui, le matin, ayant ouï assés longuement entre les boscages voisins un gazouillement aggreable d'une grande quantité de serins, linottes, chardonneretz, et autres telz menuz oyseaux, entendroit en fin un maistre rossignol, qui en parfaite melodie rempliroit l'air et l'aureille de son admirable voix, sans doute qu'il prefereroit ce seul chantre boscager à toute la trouppe des autres. Ainsy, apres avoir ouï toutes les loüanges que tant de differentes creatures, à l'envy les unes des autres, rendent unanimement à leur Createur, quand en fin on escoute celle du Sauveur, on y treuve une certaine infinité de merite, de valeur, de suavité, qui surmonte toute esperance et attente du cœur; et l'ame alors, comme resveillée d'un profond sommeil, et tout à coup ravie par l'extremité de la douceur de telle melodie : Hé! je l'entens : ô la voix, la voix de mon bienaymé! voix reyne de toutes les voix, voix au prix de laquelle les autres voix ne sont qu'un muet et morne silence! Voyés comme ce cher amy s'eslance! le voyci qu'il vient tressaillant és plus hautes montaignes, outrepassant les collines : sa voix retentit au-dessus des seraphins et de toute creature. Il a la veuë de chevreuil pour penetrer plus avant que nul autre en la beauté de l'obje' sacré qu'il veut loüer; il ayme la melodie de la gloire et loüange de son Pere plus que tous : c'est pourquoy il fait des tressaillemens de loüanges et benedictions au-dessus de tous. Tenés, le voylà, ce divin amour du bienaymé, comme il est derrière la paroy de son humanité; voyés qu'il se fait entrevoir par les playes de son corps et l'ouverture de son flanc, comme par des fenestres, et comme par un treillis au travers duquel il nous regarde [1].

Ouy certes, Theotime, l'amour divin, assis sur le cœur du

[1] Cant. Cant. II, 8 et 9.

Sauveur comme sur son throsne royal, regarde par la fente de son costé percé tous les cœurs des enfans des hommes; car ce cœur estant le roy des cœurs tient tous-jours ses yeux sur les cœurs. Mays comme ceux qui regardent au travers des treillis voyent et ne sont qu'entreveuz, ainsy le divin amour de ce cœur, ou plus tost ce cœur du divin amour, void tous-jours clairement les nostres et les regarde des yeux de sa dilection; mays nous ne le voyons pas pourtant, seulement nous l'entrevoyons. Car, ô Dieu! si nous le voyions ainsy qu'il est, nous mourrions d'amour pour luy, puisque nous sommes mortelz, comme lui-mesme mourut pour nous tandis qu'il estoit mortel, et comme il en mourroit encor, si maintenant il n'estoit immortel. O si nous ouyons ce divin cœur, comme il chante d'une voix d'infinie douceur le cantique de loüange à la Divinité, quelle joye, Theotime! quelz effortz de nos cœurs pour se lancer au ciel, affin de le tous-jours ouïr! Il nous y semond certes, ce cher amy de nos ames : « Sus, leve-toy, dit-il, sors de toy-mesme, prend le vol devers moy, ma colombe, ma tres-belle, en ce celeste sejour, où toutes choses sont en joye, et ne respirent que loüanges et benedictions. Tout y fleurit, tout y respand de la douceur et du parfum ; les tourterelles, qui sont les plus sombres de tous les oyseaux, y resonnent neantmoins leurs ramages. Viens, ma bienaymée toute chere; et pour me voir plus clairement, viens és mesmes fenestres par lesquelles je te regarde : viens considerer mon cœur en la caverne de l'ouverture de mon flanc, qui fut faite lorsque mon corps, comme une mayson reduite en masures, fut si piteusement demoli sur l'arbre de la croix; viens et me monstre ta face. Hé! je la voy maintenant sans que tu me la monstres; mays alors et je la verray, et tu me la monstreras, car tu verras que je te voy : fay que j'escoute ta voix, car je la veux allier avec la mienne; ainsy ta face sera belle, et ta voix tres-aggreable. » O quelle suavité à nos cœurs quand nos voix, unies et mes-

lées avec celle du Sauveur, participeront à l'infinie douceur des loüanges que ce Filz bienaymé rend à son Pere eternel!

CHAPITRE XII.

De la souveraine loüange que Dieu se donne à soy-mesme, et de l'exercice de bienveuillance que nous faysons en icelle.

Toutes les actions humaines de nostre Sauveur sont infinies en valeur et merite, à rayson de la personne qui les produit, qui est un mesme Dieu avec le Pere et le saint Esprit; mais elles ne sont pas pourtant de nature et essence infinie. Car tout ainsy qu'estans en une chambre nous ne recevons pas la lumiere selon la grandeur de la clarté du soleil qui la respand, mays selon la grandeur de la fenestre par laquelle il la communique : de mesme les actions humaines du Sauveur ne sont pas infinies, bien qu'elles soient d'infinie valeur; d'autant qu'encor que la personne divine les face, elle ne les fait pas toutesfois selon l'estendue de son infinité, mais selon la grandeur finie de son humanité, par laquelle elle les fait : de sorte que, comme les actions humaines de nostre doux Sauveur sont infinies en comparayson des nostres, aussi sont-elles finies en comparayson de l'essentielle infinité de la Divinité : elles sont d'infinie valeur, estime et dignité, par ce qu'elles procedent d'une personne qui est Dieu ; mays elles sont d'essence et nature finie, par ce que Dieu les fait selon sa nature et substance humaine, qui est finie. La loüange donq qui part du Sauveur en tant qu'il est homme n'estant pas de tout point infinie, elle ne peut correspondre de toutes partz à la grandeur infinie de la Divinité, à laquelle elle est destinée.

C'est pourquoy, apres le premier ravissement d'admiration qui nous saysit quand nous avons rencontré une loüange si glorieuse comme est celle que le Sauveur donne à son Pere,

nous ne laissons pas de reconnoistre que la Divinité est encor infiniment plus loüable qu'elle ne peut estre loüée ni par toutes les creatures, ni par l'humanité mesme du Filz eternel.

Si quelqu'un loüoit le soleil à cause de sa lumiere, plus il s'esleveroit vers iceluy pour le loüer, plus il le trouveroit loüable, par ce qu'il y verroit tous-jours plus de splendeur. Que si c'est cette beauté de la lumiere qui provoque les alouettes à chanter, comme il est fort probable, ce n'est pas merveille si elles chantent plus clairement à mesure qu'elles volent plus hautement, s'eslevant egalement en chant et en vol, jusques à tant que ne pouvant presque plus chanter, elles commencent à descendre de ton et de corps, rabbaissant petit à petit leur vol comme leur voix. Ainsy, mon Theotime, à mesure que nous montons par bienveuillance vers la Divinité pour entonner et ouïr ses loüanges, nous voyons qu'il est tous-jours au-dessus de toute loüange ; et finalement nous connoissons qu'il ne peut estre loüé selon qu'il merite sinon par luy-mesme, qui seul peut dignement esgaler sa souveraine bonté par une souveraine loüange.

Alors nous exclamons : « Gloire soit au Pere, et au Filz, et au saint Esprit! » Et affin qu'on sache que ce n'est pas la gloire des louanges creées que nous souhaitons à Dieu par cet eslans, ains la gloire essentielle et eternelle qu'il a en luy-mesme, par luy-mesme, de luy-mesme, et qui est luy-mesme, nous adjoustons : « Ainsy qu'il l'avoit au commencement, et maintenant, et tous-jours, et és siecles des siecles, Amen. » Comme si nous disions par souhait : Qu'à jamais Dieu soit glorifié de la gloire qu'il avoit avant toute creature en son infinie eternité et eternelle infinité. Pour cela nous adjoustons ce verset de gloire à chaque psalme et cantique, selon la coustume ancienne de l'Eglise orientale, que le grand saint Hierosme supplia saint Damase pape de vouloir establir en deçà en Occident, pour protester que toutes les loüanges

humaines et angeliques sont trop basses pour dignement loüer la divine bonté, et que, affin qu'elle soit dignement loüée, il faut qu'elle soit sa gloire, sa loüange et sa benediction elle-mesme.

O Dieu! quelle complaysance, quelle joye à l'ame qui ayme de voir son desir assouvi, puisque son bienaymé se loüe, benit et magnifie infiniment soy-mesme! Mais en cette complaysance naist derechef un nouveau desir de loüer; car le cœur voudroit louer cette si digne loüange que Dieu se donne à soy-mesme, l'en remerciant profondement, et rappellant derechef toutes choses à son secours pour venir avec luy glorifier la gloire de Dieu, benir sa benediction infinie, et loüer sa loüange eternelle : si que, par ce retour et repetition de loüange sur loüange, il s'engage entre la complaysance et la bienveuillance en un tres-heureux labyrinthe d'amour, tout abysmé en cette immense douceur, loüant souverainement la Divinité de quoy elle ne peut estre assés loüée que par elle-mesme. Et bien que au commencement l'ame amoureuse eut eu quelque sorte de desir de pouvoir assés loüer son Dieu, si est-ce que, revenant à soy, elle proteste qu'elle ne voudroit pas le pouvoir assés louer, ains demeure en une tres-humble complaysance de voir que la divine bonté est si tres-infiniment loüable qu'elle ne peut estre suffisamment loüée que par sa propre infinité.

En cet endroit, le cœur ravy en admiration chante le cantique du silence sacré :

A vostre divine excellence
On dedie dans Sion
L'hymne d'admiration,
Qui ne se chante qu'en silence [1].

Car ainsy les seraphins d'Isaïe adorans Dieu et le louans, voylent leurs faces et leurs piedz, pour confesser qu'ilz n'ont

[1] Ps. LXIV; 2.

nulle suffisance de le bien considerer ni de le bien servir; car les piedz, sur lesquelz on va, representent le service: mays pourtant ilz volent de deux aisles, par le continuel mouvement de la complaysance et de la bienveuillance, et leur amour prend son repos en cette douce inquietude [1].

Le cœur de l'homme n'est jamais tant inquieté que quand on enpesche le mouvement par lequel il s'estend et resserre continuellement, et jamais si tranquille que quand il a ses mouvemens libres; de sorte que sa tranquillité est en son mouvement. Or c'en est de mesme de l'amour des seraphins et de tous les hommes seraphiques : car il a son repos en son continuel mouvement de complaysance, par lequel il tire Dieu en soy, comme se [2] resserrant; et de bienveuillance, par lequel il s'estend et jette tout en Dieu. Cet amour donc voudroit bien voir les merveilles de l'infinie bonté de Dieu, mays il replie les aisles de ce desir sur son visage, confessant qu'il n'en peut reuscir; il voudroit aussi rendre quelque digne service, mays il replie le desir sur ses pieds, advouant qu'il n'en a pas le pouvoir; et ne luy reste que les deux aisles de complaysance et bienveuillance, avec lesquelles il volle et s'eslance en Dieu.

[1] Isa. VI, 2. — [2] On lit dans toutes les éditions *le;* mais le sens exige *se*.

FIN DU CINQUIEME LIVRE.

LIVRE SIXIEME.

DES EXERCICES DU SAINT AMOUR EN L'ORAYSON.

CHAPITRE PREMIER.

Description de la theologie mystique, qui n'est autre chose que l'orayson.

Nous avons deux principaux exercices de nostre amour envers Dieu, l'un affectif et l'autre effectif, ou, comme dit saint Bernard, actif. Par celuy-là nous affectionnons Dieu et ce qu'il affectionne; par celuy-ci nous servons Dieu et faysons ce qu'il nous ordonne : celuy-là nous joint à la bonté de Dieu; celuy-ci nous fait executer sa volonté : l'un nous remplit de complaysance, de bienveuillance, d'eslans, de souhaitz, de souspirs et d'ardeurs spirituelles, nous faysant pratiquer les sacrées infusions et meslanges de nostre esprit avec celuy de Dieu; l'autre respand en nous la solide resolution, la fermeté de courage et l'inviolable obeïssance requise pour effectuer les ordonnances de la volonté de Dieu, et pour souffrir, aggreer, appreuver et embrasser tout ce qui prouvient de son bon playsir : l'un nous fait plaire en Dieu; l'autre nous fait plaire à Dieu : par l'un nous concevons; par l'autre nous produisons : par l'un nous mettons Dieu sur nostre cœur, comme un estendart d'amour auquel toutes nos affections se rangent; par l'autre nous le mettons sur nostre bras, comme une espée de dilection par laquelle nous faysons tous les exploitz des vertus.

Or le premier exercice consiste principalement en l'oray-

son, en laquelle se passent tant de divers mouvemens interieurs qu'il est impossible de les exprimer tous, non seulement à cause de leur quantité, mays aussi à rayson de leur nature et qualité, laquelle estant spirituelle ne peut estre que grandement deliée, et presque imperceptible à nos entendemens. Les chiens les plus sages et mieux dressés tumbent souvent en defaut, perdans la piste et le sentiment pour la varieté des ruses dont les cerfs usent, faysans les horvaris, donnant le change, et pratiquans mille malices pour s'eschapper devant la meute : et nous perdons souvent de veuë et de connoissance nostre propre cœur en l'infinie diversité des mouvemens par lesquelz il se tourne en tant de façons et avec une si grande promptitude qu'on ne peut discerner ses erres.

Dieu seul est celuy qui, par son infinie science, void, sonde et penetre tous les tours et contours de nos espritz : il entend nos pensées de loin, il treuve tous nos sentiers, faufilans et detours; sa science en est admirable, elle prevaut au-dessus de nostre capacité, et nous n'y pouvons attaindre[1]. Certes, si nos espritz vouloient faire retour sur eux-mesmes par les reflechissemens et replis de leurs actions, ilz entreroient en des labyrintes esquelz ilz perdroient sans doute l'yssuë; et ce seroit une attention insupportable de penser quelles sont nos pensées, considerer nos considerations, voir toutes nos veuës spirituelles, discerner que nous discernons, nous resouvenir que nous nous resouvenons : ce seroient des entortillemens que nous ne pourrions defaire. Ce traitté est donq difficile, surtout à qui n'est pas homme de grande orayson.

Nous ne prenons pas icy le mot d'orayson pour la seule priere ou demande de quelque bien respandue devant Dieu par les fideles, comme saint Basile la nomme, mays comme saint Bonaventure, quand il dit que l'orayson, à parler generalement, comprend tous les actes de contemplation; ou

[1] Ps. CXXXVIII, 3.

comme saint Gregoire Nissene, quand il enseignoit que l'orayson est un entretien et conversation de l'ame avec Dieu ; ou bien comme saint Chrysostome, quand il asseure que l'orayson est un devis avec la divine Majesté; ou en fin comme saint Augustin et saint Damascene, quand ilz disent que l'orayson est une montée ou elevement de l'esprit en Dieu. Que si l'orayson est un colloque, un devis, ou une conversation de l'ame avec Dieu, par icelle donq nous parlons à Dieu, et Dieu reciproquement parle à nous; nous aspirons à luy et respirons en luy, et mutuellement il inspire en nous et respire sur nous.

Mais de quoy devisons-nous en l'orayson? quel est le sujet de nostre entretien? Theotime, on n'y parle que de Dieu; car de qui pourroit deviser et s'entretenir l'amour que du bienaymé? et pour cela l'orayson et la theologie mystique ne sont qu'une mesme chose. Elle s'appelle theologie, par ce que, comme la theologie speculative a Dieu pour son objet, celle-cy aussi ne parle que de Dieu, mays avec trois differences : car 1. Celle-là traitte de Dieu en tant qu'il est Dieu, et celle-cy en parle en tant qu'il est souverainement aymable; c'est à dire, celle-là regarde la divinité de la supreme bonté, et celle-cy la supreme bonté de la Divinité. 2. La speculative traitte de Dieu avec les hommes et entre les hommes; la mystique parle de Dieu avec Dieu et en Dieu mesme. 3. La speculative tend à la connoissance de Dieu, et la mystique à l'amour de Dieu : de sorte que celle-là rend ses escoliers sçavans, doctes et theologiens; mais celle-cy rend les siens ardens, affectionnés, amateurs de Dieu, et philothées ou theophiles.

Or elle s'appelle mystique par ce que la conversation y est toute secrette, et ne se dit rien en icelle entre Dieu et l'ame que de cœur à cœur par une communication incommunicable à tout autre qu'à ceux qui la font. Le langage des amans est si particulier que nul ne l'entend qu'eux-mesmes.

« Je dors, disoit l'amante sacrée, et mon cœur veille : hé! voylà que mon bienaymé me parle[1]. » Qui eut pu deviner que cette espouse estant endormie eut neantmoins devisé avec son espoux? Mays où l'amour regne, on n'a point besoin du bruit des paroles exterieures, ni de l'usage des sens pour s'entretenir et s'entreouïr l'un l'autre. En somme, l'orayson et theologie mystique n'est autre chose qu'une conversation par laquelle l'ame s'entretient amoureusement avec Dieu de sa très-aymable bonté pour s'unir et joindre à icelle.

L'orayson est une manne pour l'infinité des goustz amoureux et des precieuses suavités qu'elle donne à ceux qui en usent; mais elle est secrette[2], par ce qu'elle tumbe avant la clarté d'aucune science en la solitude mentale, où l'ame traittant seule à seule avec son Dieu : « Qui est celle-cy, peut-on dire d'elle, qui monte par le desert comme une nuée de parfums, de myrrhe, d'encens et de toutes les poudres du parfumeur[3]? » Aussi le desir du secret l'avoit incitée de faire cette supplication à son espoux : « Venés, mon bienaymé, sortons aux champs, sejournons és villages[4] : » pour cela l'amante celeste est appellée tourterelle, oyseau qui se plait és lieux ombrageux et solitaires, esquelz elle ne se sert de son ramage que pour son unique paron, ou le flattant tandis qu'il est en vie, ou le regrettant apres sa mort. Pour cela au Cantique l'espoux divin et l'espouse celeste representent leurs amours par un continuel devis : que si leurs amis et amies parlent par fois emmy leur entretien, ce n'est qu'à la derobée, et de sorte qu'ilz ne troublent point le colloque. Pour cela, la bienheureuse Mere Terese de Jesus treuvoit plus de proffit au commencement és mysteres où nostre Seigneur fut plus seul, comme au jardin des Olives, et lorsqu'il fut attendant la Samaritaine; car il lui estoit advis qu'estant seul, il la devoit plus tost admettre aupres de luy.

[1] Cant. Cant. V, 2. — [2] Apoc. II, 17. — [3] Cant. Cant. III, 6. — [4] *Ibid.*, VII, 11.

L'amour desire le secret; et, quoyque les amans n'ayent rien à dire de secret, ilz se playsent toutesfois à le dire secrettement : et c'est en partie, si je ne me trompe, par ce qu'ilz ne veulent parler que pour eux-mesmes, et, disans quelque chose à haute voix, il leur est advis que ce n'est plus pour eux seulz; partie par ce qu'ilz ne disent pas les choses communes à la façon commune, ains avec des traitz particuliers, et qui ressentent la speciale affection avec laquelle ilz parlent. Le langage de l'amour est commun quant aux paroles; mais quant à la maniere et prononciation, il est si particulier que nul ne l'entend sinon les amans. Le nom d'amy estant dit en commun n'est pas grande chose; mays estant dit à part, en secret à l'oreille, il veut dire merveilles; et à mesure qu'il est dit plus secrettement, sa signification en est plus aymable. O Dieu! quelle difference entre le langage de ces anciens amateurs de la Divinité, Ignace, Cyprien, Chrysostome, Augustin, Hilaire, Ephrem, Gregoire, Bernard, et celuy des theologiens moins amoureux! Nous usons de leurs mesmes motz; mays entre eux c'estoient des motz pleins de chaleur et de la suavité des parfums amoureux ; parmy nous ilz sont froids et sans aucune senteur.

L'amour ne parle pas seulement par la langue, mays par les yeux, par les souspirs et contenances; ouy mesme le silence et la taciturnité luy tiennent lieu de parole. « Mon cœur vous l'a dit, ô Seigneur! ma face vous a cherché ; ô Seigneur! je rechercheray vostre face [1]. Mes yeux ont defailly, disans : Quand me consolerés-vous [2]? Exaucés ma priere, ô Seigneur! et ma deprecation : escoutés de vos oreilles mes larmes [3]. Que la prunelle de ton œil ne se tayse point [4] », disoit le cœur desolé des habitans de Hierusalem à leur propre ville. Voyés-vous, Theotime, que le silence des amans affligés parle de la prunelle des yeux et par les larmes! Certes en la theologie mystique, c'est le principal exercice de parler à

[1] Ps. XXVI, 8. — [2] Ps. CXVIII, 82. — [3] Ps. XXXVIII, 13. — [4] Thren. II, 18.

Dieu et d'ouïr parler Dieu au fond du cœur : et par ce que ce devis se fait par des tres-secrettes aspirations et inspirations, nous l'appellons colloque de silence; les yeux parlent aux yeux, et le cœur au cœur, et nul n'entend ce qui se dit que les amans sacrés qui parlent.

CHAPITRE II.

De la meditation, premier degré de l'orayson ou theologie mystique.

Ce mot est grandement en usage dans les saintes Escritures, et ne veut dire autre chose qu'une attentive et reiterée pensée propre à produire des affections ou bonnes ou mauvaises. Au premier psalme [1], l'homme est dit bienheureux « qui a sa volonté en la loy du Seigneur, et qui meditera en la loi d'iceluy jour et nuit. » Mais au second psalme [2] : « Pourquoi ont fremy les nations et les peuples? pourquoy ont-ilz medité choses vaynes? » La meditation donques se fait pour le bien et pour le mal. Toutesfois, d'autant qu'en l'Escriture sainte le mot de meditation est employé ordinairement pour l'attention que l'on a aux choses divines affin de s'exciter à les aymer, il a esté, par maniere de dire, canonisé du commun consentement des theologiens, aussi bien que le nom d'ange et de zele, comme au contraire celuy de dol et de demon a esté diffamé : si que maintenant, quand on nomme la meditation, on entend parler de celle qui est sainte, et par laquelle on commence la theologie mystique.

Or toute meditation est une pensée; mais toute pensée n'est pas meditation. Maintefois nous avons des pensées ausquelles nostre esprit s'attache sans dessein ni pretention quelconque, par maniere de simple amusement, ainsy que nous voyons les mouches communes voler çà et là sur les fleurs sans en tirer chose aucune; et cette espece de pensée, pour

[1] V. 1 et 2. — [2] V. 1.

attentive qu'elle soit, ne peut porter le nom de meditation, ains doit estre simplement appellée pensée. Quelquefois nous pensons attentivement à quelque chose pour apprendre ses causes, ses effectz, ses qualités; et cette pensée s'appelle estude, en laquelle l'esprit fait comme les hanetons, qui voletent sur les fleurs et les feuilles indistinctement pour les manger et s'en nourrir. Mays quand nous pensons aux choses divines, non pour apprendre, mays pour nous affectionner à elles, cela s'appelle mediter, et cet exercice, meditation; auquel nostre esprit, non comme une mousche par simple amusement, ni comme un haneton pour manger et se remplir, mays comme une sacrée avette, va çà et là sur les fleurs des saintz mysteres pour en extraire le miel du divin amour.

Ainsy plusieurs sont tous-jours songears et attachés à certaines pensées inutiles, sans sçavoir presque à quoy ilz pensent; et ce qui est admirable, ilz n'y sont attentifz que par inadvertance, et voudroient ne point avoir telles cogitations; tesmoin celuy qui disoit : « Mes pensées se sont dissipées, tormentant mon cœur[1]. » Plusieurs aussi estudient, et par une occupation tres-labourieuse se remplissent de vanité, ne pouvans resister à la curiosité; mays il y en a peu qui s'employent à mediter pour eschauffer leur cœur au saint amour celeste. En somme, la pensée et l'estude se font de toutes sortes de choses; mais la meditation, ainsy que nous en parlons maintenant, ne regarde que les objetz la consideration desquelz nous peut rendre bons et devotz : si que la meditation n'est autre chose qu'une pensée attentive, reiterée ou entretenue volontairement en l'esprit, affin d'exciter la volonté à des saintes et salutaires affections et resolutions.

La sainte parole explique certes admirablement en quoy consiste la sainte meditation par une excellente similitude. Ezechias voulant exprimer en son cantique l'attentive consideration qu'il fait de son mal : « Je crieray, dit-il, comme

[1] Job. XVII, 11.

un poussin d arondelle, et mediteray comme une colombe [1]. » Car, mon cher Theotime, si jamais vous y avés pris garde, les petitz des arondelles ouvrent grandement leur bec quand ilz font leur piallement; et au contraire les colombes, entre tous les oyseaux, font leur grommellement à bec clos et enfermé, roulant leur voix dans leur gosier et poitrine, sans que rien en sorte que par maniere de retentissement et resonnement; et ce petit grommellement leur sert egalement pour exprimer leurs douleurs comme pour declarer leurs amours. Ezechias donq, pour montrer qu'emmy son ennuy il faysoit plusieurs oraysons vocales : « Je crieray, dit-il, comme le poussin de l'arondelle, » ouvrant ma bouche pour pousser devant Dieu plusieurs voix lamentables; et pour tesmoigner d'autre part qu'il employoit aussi la sainte orayson mentale : « Je mediteray, adjouste-il, comme la colombe, » roulant et contournant mes pensées dedans mon cœur par une attentive consideration, affin de m'exciter à benir et loüer la souveraine misericorde de mon Dieu, qui m'a retiré des portes de la mort, ayant compassion de ma misere. Ainsy dit Isaïe : « Nous rugirons ou bruirons comme des ours, et gemirons meditans comme colombes [2]; » le bruit des ours se rapportant aux exclamations par lesquelles on s'escrie en l'orayson vocale, et le gemissement des colombes à la sainte meditation. Mays affin qu'on sache que les colombes ne font pas leur grunement seulement és occasions de tristesse, ains encor en celles de l'amour et de la joye, l'espoux sacré descrivant le printems naturel pour exprimer les graces du printems spirituel : « La voix, dit-il, de la tourterelle a esté ouïe en nostre terre [3], » par ce qu'au printems la tourterelle commence à s'eschauffer d'amour : ce qu'elle tesmoigne par son ramage, qu'elle respand plus frequemment; et tost apres : « Ma colombe, monstre-moy ta face; que ta voix resonne à mes oreilles : car ta voix est

[1] Isa. XXXVIII, 14. — [2] Isa. LIX, 11. — [3] Cant. Cant. II, 12.

douce, et ta face tres-bienseante et gracieuse[1]. » Il veut dire, Theotime, que l'ame devote lui est tres-aggreable quand elle se presente devant luy, et qu'elle medite pour s'eschauffer au saint amour spirituel, ainsy que font les colombes pour s'exciter et leurs parons à leurs amours naturelz. Ainsy celuy qui avoit dit : « Je mediteray comme la colombe, » exprimant sa conception d'une autre sorte : « Je repenseray, dit-il, devant vous, ô mon Dieu! toutes mes années en l'amertume de mon ame[2]; » car mediter et repenser pour exciter les affections n'est qu'une mesme chose. Dont Moyse advertissant le peuple de repenser les faveurs receues de Dieu, il adjouste cette rayson : « Affin, dit-il, que tu observes ses commandemens, et que tu chemines en ses voyes, et que tu le craignes[3]. » Et nostre Seigneur mesme fait ce commandement à Josué : « Tu mediteras au livre de la loy jour et nuit, affin que tu gardes et faces ce qui est escrit en iceluy[4]. » Ce qu'en l'un des passages est exprimé par le mot de *mediter,* est declairé en l'autre per celuy de *repenser*. Et pour monstrer que la pensée reïterée et la meditation tend à nous esmouvoir aux affections, resolutions et actions, il est dit en l'un et l'autre passage qu'il faut repenser et mediter en la loy pour l'observer et pratiquer. En ce sens l'Apostre nous exhorte en cette sorte : « Repensés à celuy qui a receu une telle contradiction des pecheurs, affin que vous ne vous lassiés, manquans de courage[5]. » Quand il dit : *repensés*, c'est autant comme s'il disoit : *medités*. Mays pourquoy veut-il que nous meditions la sainte passion? Non certes affin que nous devenions sçavans, mays affin que nous devenions patiens et courageux au chemin du ciel. « O comme j'ay chery vostre loy, mon Seigneur! dit David : c'est tout le jour ma meditation[6]. » Il medite en la loy par ce qu'il la cherit, et il la cherit par ce qu'il la medite.

[1] Cant. Cant. II, 14. — [2] Is. XXXVIII, 15. — [3] Deut. VIII, 6. — [4] Jos. I, 8. — [5] Hebr. XII, 3. — [6] Ps. CXVIII, 97.

La meditation n'est autre chose que le ruminement mystique requis pour n'estre point immonde, auquel une des devotes bergeres qui suivoient la sacrée Sulamite nous invite; car elle asseure que la sainte doctrine est comme un vin precieux, digne non-seulement d'estre beu par les pasteurs et docteurs, mays d'estre soigneusement savouré, et, par maniere de dire, masché et ruminé. « Ton gosier, dit-elle, dans lequel se forment les paroles saintes, est un vin tres-bon, digne de mon bienaymé, pour estre beu de ses levres, et de ses dentz pour estre ruminé [1]. » Ainsy le bienheureux Isaac, comme un aigneau net et pur, sortoit devers le soir aux champs pour se retirer [2], conferer et exercer son esprit avec Dieu, c'est à dire, prier et mediter.

L'avette va volettant çà et là au printems sur les fleurs, non à l'aventure, mais à dessein; non pour se recreer seulement à voir la gaye diapreure du païsage, mays pour chercher le miel, lequel ayant treuvé elle le succe et s'en charge, puis, le portant dans sa ruche, elle l'accommode artistement, en separant la cire, et d'icelle faysant le bornal, dans lequel elle reserve le miel pour l'hyver suivant. Or telle est l'ame devote en la meditation. Elle va de mystere en mystere, non point à la volée, ni pour se consoler seulement à voir l'admirable beauté de ces divins objetz, mais destinément et à dessein, pour treuver des motifs d'amour ou de quelque celeste affection; et, les ayant treuvés, elle les tire à soy, elle les savoure, elle s'en charge, et, les ayant reduitz et colloqués dedans son cœur, elle met à part ce qu'elle void plus propre pour son avancement, faysant en fin des resolutions convenables pour le tems de la tentation. Ainsy la celeste amante, comme une abeille mystique, va volettant au Cantique des Cantiques, tantost sur les yeux, tantost sur les levres, sur les joues, sur la chevelure de son bienaymé, pour en tirer la suavité de mille passions amoureuses, remar-

[1] Cant. Cant. VII, 9. Voy. *Declar. myst. sur le* Cant. Cant. — [2] Gen. XXIV, 63.

quant par le menu tout ce qu'elle treuve de rare pour cela : de sorte que, toute ardente de la sacrée dilection, elle parle avec luy, elle l'interroge, elle l'escoute, elle souspire, elle aspire, elle l'admire; comme luy de son costé la comble de contentemens, l'inspirant, luy touchant et ouvrant le cœur, puis repandant en iceluy des clartés, des lumieres et des douceurs sans fin, mays d'une façon si secrette que l'on peut bien parler de cette sainte conversation de l'ame avec Dieu comme le sacré texte dit de celle de Dieu avec Moyse : que Moyse estant seul sur le coupeau de la montaigne, il parloit à Dieu, et Dieu lui respondoit [1].

CHAPITRE III.

Description de la contemplation, et de la premiere difference qu'il y a entre icelle et la meditation.

Theotime, la contemplation n'est autre chose qu'une amoureuse, simple et permanente attention de l'esprit aux choses divines ; ce que vous entendrés aysément par la comparayson de la meditation avec elle.

Les petitz mouschons des abeilles s'appellent nymphes ou schadons jusques à ce qu'ilz facent le miel, et lors on les appelle avettes ou abeilles : de mesme l'orayson s'appelle meditation jusques à ce qu'elle ayt produit le miel de la devotion; apres cela elle se convertit en contemplation. Car comme les avettes parcourent le païsage de leur contrée pour picorer çà et là et recueillir le miel, lequel ayant amassé elles travaillent sur iceluy pour le playsir qu'elles prennent en sa douceur : ainsy nous meditons pour recueillir l'amour de Dieu; mays l'ayant recueilli, nous contemplons Dieu et sommes attentifs à sa bonté pour la suavité que l'amour nous y fait trouver. Le desir d'obtenir l'amour divin nous fait

[1] Exod. XIX, 19.

mediter; mais l'amour obtenu nous fait contempler : car l'amour nous fait treuver une suavité si aggreable en la chose aymée que nous ne pouvons assouvir nos espritz de la voir et considerer.

Voyés la reyne de Saba, Theotime, comme considerant par le menu la sagesse de Salomon en ses responces, en la beauté de sa mayson, en la magnificence de sa table, és logis de ses serviteurs, en l'ordre que tous ceux de sa cour tenoient pour l'exercice de leurs charges, en leurs vestemens et maintiens, en la multitude des holocaustes qu'ilz offroient en la mayson du Seigneur, elle demeura toute esprise d'un ardent amour, qui convertit sa meditation en contemplation, par laquelle estant toute ravie hors de soy-mesme elle dit plusieurs paroles d'extreme contentement. La veuë de tant de merveilles engendra dans son cœur un extreme amour, et cet amour produisit un nouveau desir de voir tous-jours plus et jouïr de la presence de celuy auquel elle les avoit veuës; dont elle s'escrie : « Hé! que bienheureux sont les serviteurs qui sont tous-jours autour de vous et oyent vostre sapience [1]!» Ainsy nous commençons quelquefois à manger pour exciter nostre appetit; mays l'appetit estant reveillé, nous poursuivons à manger pour contenter l'appetit : et nous considerons au commencement la bonté de Dieu pour exciter nostre volonté à l'aymer; mais l'amour estant formé dans nos cœurs, nous considerons cette mesme bonté pour contenter nostre amour, qui ne se peut assouvir de tous-jours voir ce qu'il ayme. Et en somme, la meditation est mere de l'amour, mays la contemplation est sa fille : c'est pourquoy j'ay dit que la contemplation estoit une attention amoureuse; car l'on appelle les enfans du nom de leurs peres, et non pas les peres du nom de leurs enfans.

Il est vray, Theotime, que, comme l'ancien Joseph fut la coronne et la gloire de son pere, luy donna un grand

[1] III Reg. X, 4 et seq.

accroissement d'honneurs et de contentemens, et le fit rajeunir en sa vieillesse; ainsy la contemplation coronne son pere, qui est l'amour, le perfectionne, et luy donne le comble d'excellence : car l'amour ayant excité en nous l'attention contemplative, cette attention fait naistre reciproquement un plus grand et fervent amour, lequel en fin est coronné de perfections lorsqu'il jouït de ce qu'il ayme. L'amour nous fait plaire en la veuë de nostre bienaymé, et la veuë du bienaymé nous fait plaire en son divin amour ; en sorte que, par ce mutuel mouvement de l'amour à la veuë et de la veuë à l'amour, comme l'amour rend plus belle la beauté de la chose aymée, aussi la veuë d'icelle rend l'amour plus amoureux et delectable. L'amour, par une imperceptible faculté, fait paroistre la beauté que l'on ayme plus belle; et la veuë pareillement affine l'amour pour luy faire treuver la beauté plus aymable : l'amour presse les yeux de regarder tous-jours plus attentivement la beauté bienaymée; et la veuë force le cœur de l'aymer tous-jours plus ardemment.

CHAPITRE IV.

Qu'en ce monde l'amour prend sa naissance, mais non pas son excellence, de la connoissance de Dieu.

Mays qui a plus de force, je vous prie, ou l'amour pour faire regarder le bienaymé, ou la veuë pour le faire aymer? Theotime, la connoissance est requise à la production de l'amour; car jamais nous ne sçaurions aymer ce que nous ne connoissons pas; et à mesure que la connoissance attentive du bien s'augmente, l'amour aussi prend davantage de croissance, pourveu qu'il n'y ait rien qui empesche son mouvement. Mais neantmoins il arrive maintefois que la connoissance ayant produit l'amour sacré, l'amour ne s'arrestant pas dans les bornes de la connoissance qui est en l'entende-

ment passe outre et s'avance bien fort au delà d'icelle; si que en cette vie mortelle nous pouvons avoir plus d'amour que de connoissance de Dieu; dont le grand saint Thomas asseure que souvent les plus simples et les femmes abondent en devotion, et sont ordinairement plus capables de l'amour divin que les habiles gens et sçavans.

Le fameux abbé de saint André de Verceil, maistre de saint Anthoine de Padoue, en ses commentaires sur saint Denis, repete plusieurs fois que l'amour penetre où la science exterieure ne sauroit attaindre, et dit que plusieurs evesques ont jadis penetré le mystere de la Trinité, quoyqu'ilz ne fussent pas doctes, admirant sur ce propos son disciple saint Anthoine de Padoue, qui, sans science mondaine, avoit une si profonde theologie mystique que, comme un autre saint Jean Baptiste, on le pouvoit nommer une lampe luisante et ardente [1]. Le bienheureux frere Gilles, des premiers compaignons de saint François, dit un jour à saint Bonaventure : « O que vous estes heureux, vous autres doctes! car vous savés maintes choses par lesquelles vous loués Dieu : mays nous autres idiotz, que ferons-nous? » Et saint Bonaventure respondit : « La grace de pouvoir aymer Dieu suffit. Mais, mon Pere, repliqua frere Gilles, un ignorant peut-il autant aymer Dieu qu'un lettré? Il le peut, dit saint Bonaventure; ains je vous dis qu'une pauvre simple femme peut autant aymer Dieu qu'un docteur en theologie. » Lors frere Gilles entrant en ferveur s'escria : « O pauvre et simple femme! ayme ton Sauveur, et tu pourras estre autant que frere Bonaventure! » et là-dessus il demeura trois heures en ravissement.

La volonté certes ne s'apperçoit pas du bien que par l'entremise de l'entendement; mays l'ayant une fois apperceu, elle n'a plus besoin de l'entendement pour pratiquer l'amour : car la force du playsir qu'elle sent ou pretend sentir de l'union

[1] Joan. V, 35.

à son objet l'attire puissamment à l'amour et au desir de la jouïssance d'iceluy ; si que la connoissance du bien donne la naissance à l'amour, mais non pas la mesure : comme nous voyons que la connoissance d'une injure esmeut la cholere, laquelle si elle n'est soudain estouffée devient presque tousjours plus grande que le sujet ne requiert : les passions ne suivant pas la connoissance qui les esmeut, mays la laissant bien souvent en arriere, elles s'avancent sans mesure ni limite quelconque devers leur objet.

Or cela arrive encor plus fortement en l'amour sacré, d'autant que nostre volonté n'y est pas appliquée par une connoissance naturelle, mays par la lumiere de la foy, laquelle nous asseurant de l'infinité du bien qui est en Dieu nous donne assés de sujet de l'aymer de tout nostre pouvoir. Nous foüissons la terre pour treuver l'or et l'argent, employans une peine presente pour un bien qui n'est encor qu'esperé ; de sorte que la connoissance incertaine nous met en un travail present et reel ; puis, à mesure que nous descouvrons la veine de la miniere, nous en cherchons tousjours davantage et plus ardemment. Un bien petit sentiment eschauffe la meute à la queste : ainsy, cher Theotime, une connoissance obscure, environnée de beaucoup de nuages, comme est celle de la foy, nous affectionne infiniment à l'amour de la bonté qu'elle nous fait appercevoir. Or combien est-il vray, selon que saint Augustin s'escrioit, que les idiotz ravissent les cieux, tandis que plusieurs sçavans s'abysment és enfers !

A vostre advis, Theotime, qui aymeroit plus la lumiere, ou l'aveugle nay qui sçauroit tous les discours que les philosophes en font et toutes les loüanges qu'ilz luy donnent, ou le laboureur qui d'une veuë bien claire sent et ressent l'aggreable splendeur du beau soleil levant ? Celuy-là en a plus de connoissance, et celuy-cy plus de jouïssance ; et cette jouïssance produit un amour bien plus vif et animé que ne

fait la simple connoissance du discours : car l'experience d'un bien nous le rend infiniment plus aymable que toutes les sciences qu'on en pourroit avoir. Nous commençons d'aymer par la connoissance que la foy nous donne de la bonté de Dieu, laquelle par apres nous savourons et goustons par l'amour; et l'amour esguise nostre goust, et nostre goust affine nostre amour : si que, comme nous voyons entre les effortz des ventz les ondes s'entrepresser et s'eslever plus haut comme à l'envy par le rencontre qu'elles font l'une de l'autre, ainsy le goust du bien en rehausse l'amour, et l'amour en rehausse le goust, selon que la divine Sagesse a dit : « Ceux qui me goustent auront encor appetit, et ceux qui me boivent seront encore alterés [1]. » Qui ayma plus Dieu, je vous prie, ou le theologien Ocham, que quelques uns ont nommé le plus subtil des mortelz, ou sainte Catherine de Gennes, femme idiote? Celuy-là le conneut mieux par science, celle-cy par experience; et l'experience de celle-cy la conduisit bien avant en l'amour seraphique, tandis que celuy-là avec sa science demeura bien esloigné de cette si excellente perfection.

Nous aymons extremement les sciences avant que nous les sachions, dit saint Thomas, par la seule connoissance confuse et sommaire que nous en avons : et il faut dire de mesme que la connoissance de la bonté divine applique nostre volonté à l'amour ; mays depuis que la volonté est en train, son amour va de soy-mesme croissant par le playsir qu'il sent de s'unir à ce souverain bien. Avant que les petitz enfans ayent tasté le miel et le succre, on a de la peine à le leur faire recevoir en leurs bouches; mais apres qu'ilz ont savouré sa douceur, ilz l'ayment beaucoup plus qu'on ne voudroit, et pourchassent esperduement d'en avoir tous-jours.

Il faut neantmoins advouer que la volonté attirée par la delectation qu'elle sent en son objet est bien plus fortement

[1] Eccl. XXIV, 29.

portée à s'unir avec luy quand l'entendement de son costé luy en propose excellemment la bonté ; car elle y est alors tirée et poussée tout ensemble : poussée par la connoissance, tirée par la delectation ; si que la science n'est point de soy-mesme contraire, ains est fort utile à la devotion ; et si elles sont jointes ensemble, elles s'entr'aydent admirablement, quoyqu'il arrive fort souvent que par nostre misere la science empesche la naissance de la devotion, dautant que la science enfle et enorgueillit, et l'orgueil, qui est contraire à toute vertu, est la ruine totale de la devotion. Certes l'eminente science des Cyprians, Augustins, Hilaires, Chrisostomes, Basiles, Gregoires, Bonaventures, Thomas, a non seulement beaucoup illustré, mays grandement affiné leur devotion ; comme reciproquement leur devotion a non seulement rehaussé, mais extremement perfectionné leur science.

CHAPITRE V.

Seconde difference entre la meditation et contemplation.

La meditation considere par le menu et comme piece à piece les objetz qui sont propres à nous esmouvoir : mays la contemplation fait une veuë toute simple et ramassée sur l'objet qu'elle ayme ; et la consideration ainsy unie fait aussi un mouvement plus vif et fort. On peut regarder la beauté d'une riche coronne en deux sortes : ou bien voyant tous ses fleurons et toutes les pierres precieuses dont elle est composée l'une apres l'autre ; ou bien, apres avoir consideré ainsy toutes les pieces particulieres, regardant tout l'esmail d'icelle ensemble d'une seule et simple veuë. La premiere sorte ressemble à la meditation, en laquelle nous considerons, par exemple, les effectz de la misericorde divine pour nous exciter à son amour ; mays la seconde est semblable à la contemplation, en laquelle nous regardons d'un seul trait arresté

de nostre esprit toute la varieté des mesmes effectz, comme une seule beauté composée de toutes ces pieces qui font un seul brillant de splendeur. Nous contons en meditant, ce semble, les perfections divines que nous voyons en un mystere ; mais en contemplant nous en faysons une somme totale. Les compaignes de l'espouse sacrée luy avoient demandé quel estoit son bienaymé; et elle leur respond descrivant admirablement toutes les pieces de sa parfaite beauté : son teint est blanc et vermeil, sa teste d'or, ses cheveux comme un jetton de fleurs de palmes non encor du tout espanouïes, ses yeux de colombe, ses joues comme petites tables, planches ou carreaux de jardin, ses levres comme lis, parsemées de toutes odeurs, ses mains annelées de jacinthe, ses jambes comme colomnes de marbre [1]. Ainsy va-elle meditant cette souveraine beauté en detail, jusques à ce qu'en fin elle conclud par maniere de contemplation, mettant toutes les beautés en un : « Son gozier, dit-elle, est tres-suave, et luy il est tout desirable : et tel est mon bienaymé, et il est mon cher amy [2]. »

La meditation est semblable à celuy qui odore l'œillet, la rose, le rosmarin, le thim, le jasmin, la fleur d'orenge, l'un apres l'autre distinctement; mais la contemplation est pareille à celuy qui odore l'eau de senteur composée de toutes ces fleurs : car celuy-cy en un seul sentiment reçoit toutes les odeurs unies que l'autre avoit senti divisées et separées ; et n'y a point de doute que cette unique odeur qui prouvient de la confusion de toutes ces senteurs ne soit elle seule plus suave et precieuse que les senteurs desquelles elle est composée, odorées separément l'une apres l'autre. C'est pourquoy le divin espoux estime tant que sa bienaymée le regarde d'un seul œil, et que sa perruque soit si bien tressée qu'elle ne semble qu'un seul cheveu [3] : car qu'est-ce regarder l'espoux d'un seul œil, que de le voir d'une simple veuë

[1] Cant. Gant. V, 10. — [2] *Ibid.*, 16. — [3] *Ibid.*, IV, 9.

INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES ST MICHAEL'S COLLEGE

attentive sans multiplier les regards? et qu'est-ce porter ses cheveux ramassés, que de ne point respandre sa pensée en varieté de considerations? O que bienheureux sont ceux qui, apres avoir discouru sur la multitude des motifs qu'ilz ont d'aymer Dieu, reduisans tous leurs regards en une seule veuë, et toutes leurs pensées en une seule conclusion, arrestent leur esprit en l'unité de la contemplation, à l'exemple de saint Augustin ou de saint Bruno, prononçans secrettement en leur ame, par une admiration permanente, ces paroles amoureuses : « O bonté ! bonté ! ô bonté tous-jours ancienne et tous-jours nouvelle ! » et à l'exemple du grand saint François, qui, planté sur ses genoux en orayson, passa toute la nuit en ces paroles : « O Dieu ! vous estes mon Dieu et mon tout ! » les inculquant continuellement, au recit du bienheureux frere Bernard de Quinteval, qui l'avoit ouï de ses oreilles.

Voyés saint Bernard, Theotime : il avoit medité toute la passion piece à piece; puis, de tous les principaux pointz mis ensemble, il en fit un bouquet d'amoureuse douleur, et le mettant sur sa poitrine pour convertir sa meditation en contemplation, il s'escria : « Mon bienaymé est un bouquet de myrrhe pour moy[1] ! »

Mays voyés encor plus devotement le Createur du monde, comme en la creation il alla premierement meditant sur la bonté de ses ouvrages piece à piece separément, à mesure qu'il les voyoit produitz. Il vid, dit l'Escriture[2], que la lumiere estoit bonne, que le ciel et la terre estoit une bonne chose, puis les herbes et plantes, le soleil, la lune et les estoilles, les animaux, et en somme toutes les creatures, ainsy qu'il les creoit l'une apres l'autre; jusques à ce qu'en fin tout l'univers estant accomply, la divine meditation, par maniere de dire, se changea en contemplation : car regardant toute la bonté qui estoit en son ouvrage d'un seul trait de son œil:

[1] Cant. Cant. I, 12. — [2] Genes. I.

« Il vid, dit Moyse, tout ce qu'il avoit fait, et tout estoit tres-bon[1]. » Les pieces differentes, considerées separément par maniere de meditation, estoient bonnes; mais regardées d'une seule veuë toutes ensemble par forme de contemplation, elles furent treuvées tres-bonnes : comme plusieurs ruisseaux qui s'unissans font une riviere qui porte des plus grandes charges que la multitude des mesmes ruisseaux separés n'eust sceu faire.

Apres que nous avons esmeu une grande quantité de diverses affections pieuses par la multitude des considerations dont la meditation est composée, nous assemblons en fin la vertu de toutes ces affections, lesquelles de la confusion et meslange de leurs forces font naistre une certaine quinte-essence d'affection, et d'affection plus active et puissante que toutes les affections desquelles elle procede, d'autant qu'encor qu'elle ne soit qu'une, elle comprend la vertu et proprieté de toutes les autres, et se nomme affection contemplative.

Ainsy dit-on entre les theologiens que les anges plus eslevés en gloire ont une connoissance de Dieu et des creatures beaucoup plus simple que leurs inferieurs, et que les especes ou idées par lesquelles ilz voyent sont plus universelles; en sorte que ce que les anges moins parfaitz voyent par plusieurs especes et divers regards, les plus parfaitz le voyent par moins d'especes et moins de traitz de leur veuë. Et le grand saint Augustin, suivy par saint Thomas, dit que au ciel nous n'aurons pas ces grandes vicissitudes, varietés, changemens, et retours de pensées et cogitations qui vont et reviennent d'objet en objet et de chose à autre; ains qu'avec une seule pensée nous pourrons estre attentifs à la diversité de plusieurs choses, et en recevoir la connoissance. Certes à mesure que l'eau s'esloigne de son origine, elle se divise et dissipe ses sillons, si avec un grand soin on ne la contient

[1] I Genes. I, 31.

ensemble : et les perfections se separent et partagent à mesure qu'elles sont esloignées de Dieu, qui est leur source; mays quand elles s'en approchent, elles s'unissent jusques à ce qu'elles soient abismées en cette souverainement unique perfection, qui est l'unité necessaire, et la meilleure partie que Magdeleine choysit, laquelle ne luy sera point ostée[1].

CHAPITRE VI.

Que la contemplation se fait sans peine, qui est la troisieme difference entre icelle et la meditation.

Or la simple veuë de la contemplation se fait en l'une de ces trois façons. Quelquefois nous regardons seulement à quelqu'une des perfections de Dieu, comme, par exemple, à son infinie bonté, sans penser aux autres attributz ou vertus d'iceluy; comme un espoux arrestant simplement sa veuë sur le beau teint de son espouse, qui par ce moyen regarderoit voirement tout son visage, dautant que le teint est respandu sur presque toutes les pieces d'iceluy, et toutesfois ne seroit attentif ni aux traitz, ni à la grace, ni aux autres parties de la beauté : car de mesme quelquefois l'esprit regardant la bonté souveraine de la Divinité, bien qu'il voye en icelle la justice, la sagesse, la puissance, il n'est neantmoins en attention que pour la bonté, à laquelle la simple veuë de sa contemplation s'addresse. Quelquefois aussi nous sommes attentifz à regarder en Dieu plusieurs de ses infinies perfections, mais d'une veuë simple et sans distinction; comme celuy qui d'un trait d'œil, passant sa veuë dés la teste jusques aux piedz de son espouse richement parée, auroit attentivement tout veu en general, et rien en particulier, ne sachant bonnement dire ni quel carquant, ni quelle robbe elle portoit, ni quelle contenance elle tenoit, ou quel regard elle

[1] Luc. X 42.

faysoit, ains seulement que tout y estoit beau et aggreable : car ainsy par la contemplation on tire maintefois un seul trait de simple consideration sur plusieurs grandeurs et perfections divines tout ensemble, et n'en sçauroit-on toutesfois dire chose quelconque en particulier, sinon que tout est parfaitement bon et beau. Et en fin nous regardons d'autres fois, non plusieurs ni une seule des perfections divines, ains seulement quelque action ou quelque œuvre divine, à laquelle nous sommes attentifs ; comme, par exemple, à l'acte de la misericorde par lequel Dieu pardonne les pechés, ou à l'acte de la creation, ou de la resurrection du Lazare, ou de la conversion de saint Paul : ainsy qu'un espoux qui ne regarderoit pas les yeux, ains seulement la douceur du regard que son espouse jette sur luy ; ne considereroit point sa bouche, mays la suavité des paroles qui en sortent : et lors, Theotime, l'ame fait une certaine saillie d'amour, non seulement sur l'action qu'elle considere, mays sur celuy duquel elle procede : « Vous estes bon, Seigneur ! et en vostre bonté apprenés-moy vos justifications [1]. Vostre gozier, c'est à dire, la parole qui en provient, est tres-suave, et vous estes tout desirable [2]. Helas ! que vos paroles sont douces à mes entrailles ! plus que le miel à ma bouche [3] ! » ou bien, avec saint Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu [4] ! » et avec sainte Magdeleine : « Rabboni ! ah ! mon maistre [5] ! »

Mais en quelle des trois façons que l'on procede, la contemplation a tous-jours cette excellence qu'elle se fait avec playsir, d'autant qu'elle presuppose que l'on a treuvé Dieu et son saint amour, qu'on en jouït et qu'on s'y delecte en disant : « J'ai treuvé celuy que mon ame cherit ; je l'ai treuvé et ne le quitteray point [6] ! » En quoy elle differe d'avec la meditation, qui se fait presque tous-jours avec peine, travail et discours, nostre esprit allant par icelle de consideration

[1] Ps. CXVIII, 68. — [2] Cant. Cant. V, 16. — [3] Ps. CXVIII, 103. — [4] Joan. XX, 28. — [5] *Ibid.*, 16. — [6] Cant. Cant. III, 4.

en consideration, cherchant en divers endroitz ou le bienaymé de son amour, ou l'amour de son bienaymé. Jacob travaille en la meditation pour avoir Rachel; mays il se resjouït avec elle, et oublie tout son travail en la contemplation. L'espoux divin, comme berger qu'il est, prepara un festin somptueux à la façon champestre pour son espouse sacrée, lequel il descrit en sorte que mystiquement il representoit tous les mysteres de la redemption humaine : « Je suis venu en mon jardin, dit-il; j'ai moissonné ma myrrhe avec tous mes parfums, j'ay mangé mon bornal avec mon miel, j'ay meslé mon vin avec mon lait : mangés, mes amis, et beuvés, et vous enyvrés, mes tres-chers [1]. » Theotime, hé! quand fut-ce, je vous prie, que nostre Seigneur vint en son jardin, sinon quand il vint és tres-pures, tres-humbles et tres-douces entrailles de sa mere, pleines de toutes les plantes fleurissantes des saintes vertus? Et qu'est-ce à nostre Seigneur de moissonner sa myrrhe avec ses parfums, sinon assembler souffrances à souffrances jusques à la mort, et la mort de la croix, joignant par icelles merites à merites, thresors à thresors, pour enrichir ses enfans spirituelz? Et comme mangea-il son bornal avec son miel, sinon quand il vescut d'une vie nouvelle, reunissant son ame, plus douce que le miel, à son corps percé et navré de plus de trous qu'un bornal? Et lorsque montant au ciel il prit possession de toutes les circonstances et dependances de sa divine gloire, que fit-il autre chose, sinon mesler le vin resjouïssant de la gloire essentielle de son ame avec le lait delectable de la felicité parfaite de son corps en une sorte encor plus excellente qu'il n'avoit pas fait jusques à l'heure.

Or en tous ces divins mysteres, qui comprennent tous les autres, il y a de quoy bien manger et bien boire pour tous les chers amis, et de quoy s'enyvrer pour les tres-chers amis. Les uns mangent et boivent; mays ils mangent plus qu'ilz

[1] Cant. Cant. V, I.

ne boivent, et ne s'enyvrent pas : les autres mangent et boivent; mais ilz boivent beaucoup plus qu'ilz ne mangent, et ce sont ceux qui s'enyvrent. Or manger, c'est mediter; car en meditant on masche, tournant çà et là la viande spirituelle entre les dentz de la consideration pour l'esmier, froisser et digerer : ce qui se fait avec quelque peine. Boire, c'est contempler; et cela se fait sans peine ni resistence, avec playsir et coulamment. Mais s'enyvrer, c'est contempler si souvent et si ardemment qu'on soit tout hors de soy-mesme pour estre tout en Dieu : sainte et sacrée yvresse, qui, au contraire de la corporelle, nous aliene, non du sens spirituel, mais des sens corporelz; qui ne nous hebeste ni abestit pas, ains nous angelize, et par maniere de dire, divinize; qui nous met hors de nous, non pour nous r'avaler et ranger avec les bestes, comme fait l'yvresse terrestre, mais pour nous eslever au-dessus de nous et nous ranger avec les anges, en sorte que nous vivions plus en Dieu qu'en nous-mesmes, estans attentifs et occupés par amour à voir sa beauté et nous unir à sa bonté!

Or dautant que pour parvenir à la contemplation nous avons pour l'ordinaire besoin d'ouïr la sainte parole, de faire des devis et colloques spirituelz avec les autres, à la façon des anciens anachoretes, de lire des livres devotz, de prier, mediter, chanter des cantiques, former des bonnes pensées; pour cela, la sainte contemplation estant la fin et le but auquel tous ces exercices tendent, ils se reduisent tous à elle, et ceux qui les pratiquent sont appellés contemplatifs, comme aussi cette sorte d'occupation est nommée vie contemplative, à rayson de l'action de nostre entendement, par laquelle nous regardons la verité de la beauté et bonté divine avec une attention amoureuse, c'est à dire, avec un amour qui nous rend attentifs, ou bien avec une attention qui provient de l'amour, et augmente l'amour que nous avons envers l'infinie suavité de notre Seigneur.

CHAPITRE VII.

Du recueillement amoureux de l'ame en la contemplation.

Je ne parle pas ici, Theotime, du recueillement par lequel ceux qui veulent prier se mettent en la presence de Dieu, r'entrans en eux-mesmes, et retirans, par maniere de dire, leur ame dedans leurs cœurs pour parler à Dieu : car ce recueillement se fait par le commandement de l'amour, qui, nous provoquant à l'orayson, nous fait prendre ce moyen de la bien faire ; de sorte que nous faysons nous-mesmes ce retirement de nostre esprit. Mais le recueillement duquel j'entens de parler ne se fait pas par le commandement de l'amour, ains par l'amour mesme : c'est à dire, nous ne le faysons pas nous-mesmes par election, d'autant qu'il n'est pas en nostre pouvoir de l'avoir quand nous voulons, et ne depend pas de nostre soin; mays Dieu le fait en nous quand il luy plait par sa tres-sainte grace. « Celuy, dit la bienheureuse Mere Terese de Jesus, qui a laissé par escrit que l'orayson de recueillement se fait comme quand un herisson ou une tortue se retire au dedans de soy, l'entendoit bien, hormis que ces bestes se retirent au dedans d'elles-mesmes quand elles veulent; mays le recueillement ne gist pas en nostre volonté, ains il nous advient quand il plait à Dieu de nous faire cette grace. »

Or il se fait ainsy. Rien n'est si naturel au bien que d'unir et attirer à soy les choses qui le peuvent sentir, comme font nos ames, lesquelles tirent tous-jours et se rendent à leur thresor, c'est à dire, à ce qu'elles ayment. Il arrive donc quelquefois que nostre Seigneur respand imperceptiblement au fond du cœur une certaine douce suavité qui tesmoigne sa presence; et lors les puissances, voire mesme les sens exterieurs de l'ame, par un certain secret consentement, se retournent du costé de cette intime partie où est le tres-ay-

mable et tres-cher espoux. Car tout ainsy qu'un nouvel essein, ou jetton de mousches à miel, lorsqu'il veut fuir et changer pays, est rappellé par le son que l'on fait doucement sur des bassins, ou par l'odeur du vin emmiellé, ou bien encor par la senteur de quelques herbes odorantes, en sorte qu'il s'arreste par l'amorce de ces douceurs et entre dans la ruche qu'on luy a preparée : de mesme nostre Seigneur prononçant quelque secrette parole de son amour, ou repandant l'odeur du vin de sa dilection plus delicieuse que le miel, ou bien evaporant les parfums de ses vestemens, c'est à dire, quelques sentimens de ses consolations celestes en nos cœurs, et par ce moyen leur faysant sentir sa tres-aymable presence, il retire à soy toutes les facultés de nostre ame, lesquelles se ramassent autour de luy et s'arrestent en lui comme en leur objet tres-desirable. Et comme qui mettroit un morceau d'aymant entre plusieurs eguilles, verroit que soudain toutes leurs pointes se retourneroient du costé de leur aymant bienaymé, et se viendroient attacher à luy; aussi lorsque nostre Seigneur fait sentir au milieu de nostre ame sa tres-delicieuse presence, toutes nos facultés retournent leurs pointes de ce costé-là pour se venir joindre à cette incomparable douceur.

O Dieu! dit l'ame alors, à l'imitation de saint Augustin, où vous allois-je cherchant, beauté tres-infinie! Je vous cherchois dehors, et vous estiés au milieu de mon cœur. Toutes les affections de Magdeleine et toutes ses pensées estoient espanchées autour du sepulcre de son Sauveur, qu'elle alloit questant çà et là; et, bien qu'elle l'eut treuvé et que il parlast à elle, elle ne laisse pas de les laisser esparses, par ce qu'elle ne s'appercevoit pas de sa presence : mays soudain qu'il l'eut appellée par son nom, la voylà qu'elle se ramasse et s'attache toute à ses pieds : une seule parole la met en recueillement[1].

[1] Joan. XX, 11.

Imaginés-vous, Theotime, la tres-sainte Vierge, nostre Dame, lorsqu'elle eut conceu le Filz de Dieu, son unique amour. L'ame de cette mere bienaymée se ramassa toute, sans doute, autour de cet enfant bienaymé, et, par ce que ce divin ami estoit emmi ses entrailles sacrées, toutes les facultés de son ame se retirerent en elle-mesme, comme saintes avettes dedans la ruche en laquelle estoit leur miel ; et à mesure que la divine grandeur s'estoit, par maniere de dire, restressie et r'accoursie dedans son ventre virginal, son ame aggrandissoit et magnifioit les louanges de cette infinie debonnaireté, et son esprit tressailloit [1] de contentement dedans son corps (comme saint Jean dedans celuy de sa mere) autour de son Dieu, qu'elle sentoit. Elle ne lançoit point ni ses pensées ni ses affections hors d'elle-mesme, puisque son thresor, ses amours et ses delices estoient au milieu de ses entrailles sacrées. Or ce mesme contentement peut estre pratiqué par imitation entre ceux qui, ayans communié, sentent par la certitude de la foy ce que non la chair ni le sang, mais le Pere celeste leur a revelé [2], que leur Sauveur est en corps et en ame present d'une tres-reelle presence à leurs corps et à leur ame par ce tres-adorable sacrement. Car, comme la mere-perle ayant receu les goutes de la fraische rosée du matin se resserre, non seulement pour les conserver pures de tout le meslange qui s'en pourroit faire avec les eaux de la mer, mays aussi pour l'ayse qu'elle ressent d'appercevoir l'aggreable fraischeur de ce germe que le ciel luy envoye : ainsy arrive-il à plusieurs saintz et devotz fideles qu'ayans receu le divin Sacrement qui contient la rosée de toutes benedictions celestes, leur ame se resserre, et toutes leurs facultés se recueillent, non seulement pour adorer ce roy souverain, nouvellement present d'une presence admirable à leurs entrailles, mays pour l'incroyable consolation et rafraischissement spirituel qu'ilz reçoivent de sentir par la foy ce germe

[1] Luc. I, 46. — [2] Matth. XVI. 17.

divin de l'immortalité en leur interieur. Où vous noterés soigneusement, Theotime, qu'en somme tout ce recueillement se fait par l'amour, qui, sentant la presence du bienaymé par les attraitz qu'il respand au milieu du cœur, ramasse et rapporte toute l'ame vers iceluy par une tres-amiable inclination, par un tres-doux contournement, et par un delicieux repli de toutes les facultés du costé du bienaymé qui les attire à soy par la force de sa suavité, avec laquelle il lie et tire les cœurs, comme on tire les corps par les cordes et liens materielz.

Mais ce doux recueillement de nostre ame en soy-mesme ne se fait pas seulement par le sentiment de la presence divine au milieu de nostre cœur, ains en quelle maniere que ce soit que nous nous mettions en cette sacrée presence. Il arrive quelquefois que toutes nos puissances interieures se resserrent et ramassent en elles-mesmes par l'extreme reverence et douce crainte qui nous saysit en consideration de la souveraine majesté de celuy qui nous est present et nous regarde; ainsy que, pour distraitz que nous soyons, si le pape ou quelque grand prince comparoist, nous revenons à nous-mesmes, et retournons nos pensées sur nous pour nous tenir en contenance et respect. On dit que la veuë du soleil fait recueillir les fleurs de la flambe, autrement appellée glay, par ce qu'elles se ferment et resserrent en elles-mesmes à la lueur du soleil, en l'absence duquel elles espanouissent et se tiennent ouvertes toute la nuit. C'en est de mesme en cette sorte de recueillement de laquelle nous parlons : car, à la seule presence de Dieu, au seul sentiment que nous avons qu'il nous regarde, ou dés le ciel, ou de quelque autre lieu hors de nous, bien que pour lors nous ne pensions pas à l'autre sorte de presence par laquelle il est en nous, nos facultés et puissances se ramassent et assemblent en nous-mesmes pour la reverence de sa divine Majesté, que l'amour nous fait craindre d'une crainte d'honneur et de respect.

Certes je connois une ame à laquelle si tost que on mentionnoit quelque mystere ou sentence qui luy ramantevoit un peu plus expressément que l'ordinaire la presence de Dieu, tant en confession qu'en particuliere conference, elle r'entroit si fort en elle-mesme qu'elle avoit peine d'en sortir pour parler et respondre ; en telle sorte qu'en son exterieur elle demeuroit comme destituée de vie et tous les sens engourdis, jusques à ce que l'Espoux lui permit de sortir : qui estoit quelquefois assés tost, et d'autres fois plus tard.

CHAPITRE VIII.

Du repos de l'ame recueillie en son bienaymé.

L'ame estant donq ainsy recueillie dedans elle-mesme en Dieu ou devant Dieu, se rend parfois si doucement attentive à la bonté de son bienaymé qu'il lui semble que son attention ne soit presque pas attention, tant elle est simplement et delicatement exercée : comme il arrive en certains fleuves, qui coulent si doucement et egalement qu'il semble à ceux qui les regardent ou naviguent sur iceux de ne voir ni sentir aucun mouvement, par ce qu'on ne les void nullement ondoyer ni flotter. Et c'est cet aymable repos de l'ame que la bienheureuse vierge Terese de Jesus appelle orayson de quietude, non guere differente de ce qu'elle-mesme nomme sommeil des puissances, si toutesfois je l'entens bien.

Certes les amans humains se contentent parfois d'estre aupres ou à la veuë de la personne que ils ayment, sans parler à elle, et sans discourir à part eux ni d'elle, ni de ses perfections, assouvis, ce semble, et satisfaitz de savourer cette bienaymée presence, non par aucune consideration qu'ilz facent sur icelle, mays par un certain accoysement et repos que leur esprit prend en elle. « Mon bienaymé m'est un bou-

quet de myrrhe; il demeurera entre mes mammelles[1]. Mon bienaymé est à moy, et moy je suis à luy, qui paist entre les lys, tandis que le jour aspire et que les ombres s'inclinent[2]. Monstrés-moy donq, ô l'amy de mon ame! où vous reposés, où vous couchés sur le midy[3]. » Voyés-vous, Theotime, comme la sainte Sulamite se contente de sçavoir que son bienaymé soit avec elle, ou en son sein, ou en son parc, ou ailleurs, pourveu qu'elle sache où il est? aussi est-elle Sulamite, toute paysible, toute tranquille et en repos.

Or ce repos passe quelquefois si avant en sa tranquillité que toute l'ame et toutes les puissances d'icelle demeurent comme endormies, sans faire aucun mouvement ni action quelconque, sinon la seule volonté, laquelle mesme ne fait aucune autre chose sinon recevoir l'ayse et la satisfaction que la presence du bienaymé luy donne. Et ce qui est encor plus admirable, c'est que la volonté n'apperçoit point cet ayse et contentement qu'elle reçoit, jouïssant insensiblement d'iceluy, d'autant qu'elle ne pense pas à soy, mays à celuy la presence duquel luy donne ce playsir : comme il arrive maintefois que, surpris d'un leger sommeil, nous entre-ouyons seulement ce que nos amis disent autour de nous, ou ressentons les caresses qu'ilz nous font presque imperceptiblement, sans sentir que nous sentons.

Neantmoins l'ame qui, en ce doux repos, jouit de ce delicat sentiment de la presence divine, quoyqu'elle ne s'apperçoive pas de cette jouïssance, tesmoigne toutefois clairement combien ce bonheur luy est precieux et aymable quand on le luy veut oster, ou que quelque chose l'en destourne : car alors la pauvre ame fait des plaintz, crie, voire quelquefois pleure comme un petit enfant qu'on a esveillé avant qu'il eut assés dormi, lequel, par la douleur qu'il ressent de son resveil, monstre bien la satisfaction qu'il avoit en son sommeil. Dont le divin berger adjure les filles de Sion,

[1] Cant. Cant. I, 12. — [2] *Ibid.*, II, 16. — [3] *Ibid.*, I, 6.

par les chevreuilz et cerfz des campaignes, qu'elles n'esveillent point sa bienaymée jusques à ce qu'elle le veuille[1], c'est à dire, qu'elle s'esveille d'elle-mesme. Non, Theotime, l'ame ainsy tranquille en son Dieu ne quitteroit pas ce repos pour tous les plus grands biens du monde.

Telle fut presque la quietude de la tres-sainte Magdeleine quand, assise aux pieds de son maistre, elle escoutoit sa sainte parole. Voyés-la, je vous prie, Theotime : elle est assise en une profonde tranquillité, elle ne dit mot, elle ne pleure point, elle ne sanglotte point, elle ne souspire point, elle ne bouge point, elle ne prie point. Marthe, toute empressée, passe et repasse dedans la salette ; Marie n'y pense point. Et que fait-elle donq ? Elle ne fait rien, ains escoute. Et qu'est-ce à dire, elle escoute ? C'est à dire, elle est là comme un vaisseau d'honneur, à recevoir goute à goute la myrrhe de suavité que les levres de son bienaymé distilloient[2] dans son cœur ; et ce divin amant, jaloux de l'amoureux sommeil et repos de cette bienaymée, tança Marthe, qui la vouloit esveiller : « Marthe, Marthe, tu es bien embesoignée, et te troubles apres plusieurs choses ; une seule chose neantmoins est requise : Marie a choisy la meilleure part, qui ne luy sera point ostée[3]. » Mays quelle fut la partie ou portion de Marie ? De demeurer en paix, en repos, en quietude aupres de son doux Jesus.

Les peintres peignent ordinairement le bienaymé saint Jean en la cene, non seulement reposant, mays dormant sur la poitrine de son maistre, parce qu'il y fut assis à la façon des Levantins, en sorte que sa teste tendoit vers le sein de son cher amant, sur lequel comme il ne dormoit pas du sommeil corporel, n'y ayant aucune vraye semblance en cela, aussi ne doute-je point que, se treuvant si pres des mammelles de la douceur eternelle, il n'y fit un profond mystique et doux sommeil, comme un enfant d'amour qui, atta-

[1] Cant. Cant. VIII, 4. — [2] Cant. Cant. V, 13 — [3] Luc. X, 39 et seq.

ché au tetin de sa mere, alaitte en dormant, et dort en alaittant. O Dieu! quelles delices à ce Benjamin, enfant de la joye du Sauveur, de dormir ainsy entre les bras de son pere, qui, le jour suivant, comme le Benoni, enfant de douleur, le recommanda aux douces mammelles de sa mere. Rien n'est plus desirable au petit enfant, soit qu'il veille ou qu'il dorme, que la poitrine de son pere et le sein de sa mere.

Quand donques vous serés en cette simple et pure confiance filiale aupres de nostre Seigneur, demeurés-y, mon cher Theotime, sans vous remuer nullement pour faire des actes sensibles, ni de l'entendement ni de la volonté; car cet amour simple de confiance, et cet endormissement amoureux de vostre esprit entre les bras du Sauveur, comprend par excellence tout ce que vous allés cherchant çà et là pour vostre goust : il est mieux de dormir sur cette sacrée poitrine, que de veiller ailleurs où que ce soit.

CHAPITRE IX.

Comme ce repos sacré se pratique.

N'avés-vous jamais pris garde, Theotime, à l'ardeur avec laquelle les petitz enfans s'attachent quelquefois au tetin de leurs meres quand ilz ont faim? On les voit grommelans, serrer et presser de la bouche le chicheron, succans le lait si avidement que mesmes ilz en donnent de la douleur à leurs meres. Mays apres que la fraischeur du lait a aucunement appaysé la chaleur appetissante de leur petite poitrine, et que les aggreables vapeurs qu'il envoye à leur cerveau commencent à les endormir, Theotime, vous les verriés fermer tout bellement leurs petitz yeux, et ceder petit à petit au sommeil, sans quitter neantmoins le tetin, sur lequel ilz ne font nulle action que celle d'un lent et presque insensible mouvement de levres, par lequel ilz tirent tous-jours le lait, qu'ilz

avalent imperceptiblement : et cela, ilz le font sans y penser, mays non pas certes sans playsir; car si on leur oste le tetin avant que le profond sommeil les ait accablés, ilz s'esveillent et pleurent amerement, tesmoignans par la douleur qu'ilz ont en la privation qu'ilz avoient beaucoup de douceur en la possession. Or il en est de mesme de l'ame qui est en repos et quietude devant Dieu; car elle succe presque insensiblement la douceur de cette presence, sans discourir, sans operer et sans faire chose quelconque par aucune de ses facultés, sinon par la seule pointe de la volonté, qu'elle remue doucement et presque imperceptiblement, comme la bouche par laquelle entre la delectation et l'assouvissement insensible qu'elle prend à jouïr de la presence divine. Que si on incommode cette pauvre petite pouponne, et qu'on lui veuille oster la poupette, d'autant qu'elle semble endormie, elle monstre bien alors qu'encor qu'elle dorme pour tout le reste des choses, elle ne dort pas neantmoins pour celle-là; car elle apperçoit le mal de cette separation, et s'en fasche, monstrant par là le playsir qu'elle prenoit, quoyque sans y penser, au bien qu'elle possedoit. La bienheureuse Mere Terese ayant escrit qu'elle treuvoit cette similitude à propos, je l'ai ainsy voulu declairer.

Mays dites-moy, Theotime, l'ame recueillie en son Dieu, pourquoy, je vous prie, s'inquieteroit-elle? N'a-elle pas sujet de s'accoyser et demeurer en repos? car que chercheroit-elle? Elle a treuvé celuy qu'elle cherchoit. Que lui reste-il plus, sinon de dire : « J'ai treuvé mon cher bienaymé; je le tiens et ne le quitteray point[1]. » Elle n'a plus besoin de s'amuser à discourir par l'entendement; car elle void d'une si douce veuë son espoux present que les discours luy seroient inutiles et superflus. Que si mesme elle ne le void pas par l'entendement, elle ne s'en soucie point, se contentant de le sentir pres d'elle par l'ayse et satisfaction que la vo-

[1] Cant Cant. III, 4.

lonté en reçoit. Hé ! la mere de Dieu, nostre Dame et maistresse, estant grosse, ne voyoit pas son divin enfant ; mays le sentant dedans ses entrailles sacrées, vray Dieu ! quel contentement en ressentoit-elle ! Et sainte Elizabeth ne jouït-elle pas admirablement des fruitz de la divine presence du Sauveur sans le voir, au jour de la tres-sainte visitation ? L'ame non plus n'a aucun besoin, en ce repos, de la memoire ; car elle a present son amant. Elle n'a pas aussi besoin de l'imagination ; car qu'est-il besoin de se representer en image, soit exterieure, soit interieure, celuy de la presence duquel on jouït ? De sorte qu'en fin c'est la seule volonté qui attire doucement, et comme en tettant tendrement, le lait de cette douce presence, tout le reste de l'ame demeurant en quietude avec elle par la suavité du playsir qu'elle prend.

On ne se sert pas seulement du vin emmiellé pour retirer et rappeller les avettes dans les ruches, mays on s'en sert encor pour les appayser : car quand elles font des seditions et mutineries entre elles, s'entretuant et desfaysant les unes les autres, leur gouverneur n'a point de meilleur remede que de jetter du vin emmiellé au milieu de ce petit peuple effarouché, d'autant que les particuliers desquelz il est composé, sentans cette suave et aggreable odeur, s'appaysent, et s'occupans à la jouïssance de cette douceur, demeurent accoysés et tranquilles. O Dieu eternel ! quand par vostre douce presence vous jettez les odorans parfums dedans nos cœurs, parfums resjouïssans plus que le vin delicieux et plus que le miel, alors toutes les puissances de nos ames entrent en un aggreable repos, avec un accoysement si parfait qu'il n'y a plus aucun sentiment que celuy de la volonté, laquelle, comme l'odorat spirituel, demeure doucement engagée à sentir, sans s'en appercevoir, le bien incomparable d'avoir son Dieu present.

CHAPITRE X.

De divers degrés de cette quietude, et comme il la faut conserver.

Il y a des espritz actifs, fertiles et foysonnans en considerations. Il y en a qui sont souples, replians, et qui ayment grandement à sentir ce qu'ilz font, qui veulent tout voir et esplucher ce qui se passe en eux, retournans perpetuellement leur veuë sur eux-mesmes pour reconnoistre leur advancement. Il y en a encor d'autres qui ne se contentent pas d'estre contens s'ilz ne sentent, regardent et savourent leur contentement; et sont semblables à ceux qui, estans bien vestuz contre le froid, ne penseroient pas l'estre s'ilz ne savoient combien de robbes ilz portent; ou qui, voyans leurs cabinetz pleins d'argent, ne penseroient pas estre riches s'ilz ne sçavoient le conte de leurs escuz.

Or tous ces espritz sont ordinairement sujetz d'estre troublés en la sainte orayson. Car si Dieu leur donne le sacré repos de sa presence, ilz le quittent volontairement pour voir comme ils se comportent en iceluy, et pour examiner s'ilz y ont bien du contentement, s'inquietans pour sçavoir si leur tranquillité est bien tranquille, et leur quietude bien quiete; si que, en lieu d'occuper doucement leur volonté à sentir les suavités de la presence divine, ilz employent leur entendement à discourir sur les sentimens qu'ils ont: comme une espouse qui s'amuseroit à regarder la bague avec laquelle elle auroit esté espousée, sans voir l'espoux mesme qui la luy auroit donnée. Il y a bien de la difference, Theotime, entre s'occuper en Dieu, qui nous donne du contentement, et s'amuser au contentement que Dieu nous donne.

L'ame donq à qui Dieu donne la sainte quietude amoureuse en l'orayson se doit abstenir, tant qu'elle peut, de se regarder soy-mesme ni son repos, lequel, pour estre gardé,

ne doit point estre curieusement regardé : car qui l'affectionne trop, le perd ; et la juste reigle de le bien affectionner, c'est de ne point l'affecter. Et comme l'enfant qui, pour voir où il a ses pieds, a osté sa teste du sein de sa mere, y retourne tout incontinent, par ce qu'il est fort mignard : ainsy faut-il que si nous nous appercevons d'estre distraitz par la curiosité de sçavoir ce que nous faysons en l'orayson, soudain nous remettions nostre cœur en la douce et paysible attention de la presence de Dieu, de laquelle nous estions divertis. Neantmoins il ne faut pas croire qu'il y ait aucun peril de perdre cette sacrée quietude par les actions du corps ou de l'esprit qui ne se font ni par legereté ni par indiscretion. Car, comme dit la bienheureuse Mere Terese, c'est une superstition d'estre si jaloux de ce repos que de ne vouloir ni tousser, ni cracher, ni respirer, de peur de le perdre : d'autant que Dieu, qui donne cette paix, ne l'oste pas pour telz mouvemens necessaires, ni pour les distractions et divagations de l'esprit, quand elles sont involontaires ; et la volonté estant une fois bien amorcée à la presence divine, ne laisse pas d'en savourer les douceurs, quoyque l'entendement ou la memoire se soient eschappés et desbandés apres des pensées estrangeres et inutiles.

Il est vray qu'à lors la quietude de l'ame n'est pas si grande comme si l'entendement et la memoire conspiroient avec la volonté ; mays toutesfois elle ne laisse pas d'estre une vraye tranquillité spirituelle, puisque elle regne en la volonté, qui est la maistresse de toutes les autres facultés. Certes nous avons veu une ame extremement attachée et jointe à son Dieu, laquelle neantmoins avoit l'entendement et la memoire tellement libre de toute occupation interieure qu'elle entendoit fort distinctement ce qui se disoit autour d'elle, et s'en ressouvenoit fort entierement, encor que il luy fut impossible de respondre, ni de se desprendre de Dieu, auquel elle estoit attachée par l'application de sa volonté : mais je dis

tellement attachée qu'elle ne pouvoit estre retirée de cette douce occupation sans en recevoir une grande douleur, qui la provoquoit à des gemissemens, lesquelz mesme elle faysoit au plus fort de sa consolation et quietude; comme nous voyons les petitz enfans grommeler et faire des petitz plaintz quand ils ont ardemment desiré le lait, et qu'ilz commencent à tetter; ou comme fit Jacob, qui, en baysant la belle et chaste Rachel, jettant un cri pleura de la vehemence de la consolation et tendreté qu'il sentoit[1] : si que cette ame de laquelle je parle, ayant la seule volonté engagée, et l'entendement, memoire, ouïe et imagination libre, ressembloit, comme je pense, au petit enfant qui alaittant pourroit voir, ouïr, et mesme remuer les bras, sans pour cela quitter son cher tetin.

Mays pourtant la paix de l'ame seroit bien plus grande et plus douce si on ne faysoit point de bruit autour d'elle, et qu'elle n'eut aucun sujet de se mouvoir, ni quant au cœur ni quant au corps; car elle voudroit bien estre toute occupée en la suavité de cette presence divine : mays ne pouvant quelquesfois s'empescher d'estre divertie és autres facultés, elle conserve au moins la quietude en la volonté, qui est la faculté par laquelle elle reçoit la jouïssance du bien. Et notés qu'alors la volonté retenue en quietude par le playsir qu'elle prend en la presence divine, elle ne se remue point pour ramener les autres puissances qui s'esgarent, dautant que si elle vouloit entreprendre cela, elle perdroit son repos, s'esloignant de son cher bienaymé, et perdroit sa peine de courir çà et là pour attraper ces puissances volages, lesquelles aussi bien ne peuvent jamais estre si utilement appellées à leur devoir que par la perseverance de la volonté en la sainte quietude : car petit à petit toutes les facultés sont attirées par le playsir que la volonté reçoit, et duquel elle leur donne certains ressentimens, comme des parfums, qui

[1] Genes. XXIX, 11.

les excitent à venir aupres d'elle pour participer au bien dont elle jouït.

CHAPITRE XI.

Suite du discours des divers degrés de la sainte quietude, et d'une excellente abnegation de soy-mesme qu'on y pratique quelquesfois.

Suivant ce que nous avons dit, la sainte quietude a donq divers degrés. Car quelquesfois elle est en toutes les puissances de l'ame jointes et unies à la volonté; quelquesfois elle est seulement en la volonté, en laquelle elle est aucunes fois sensiblement, et d'autres fois imperceptiblement : d'autant qu'il arrive par fois que l'ame tire un contentement incomparable de sentir par certaines douceurs interieures que Dieu luy est present, comme il advint à sainte Elizabeth quand nostre Dame la visita ; et d'autres fois l'ame a une certaine ardente suavité d'estre en la presence de Dieu, laquelle pour lors luy est imperceptible, comme il advint aux disciples pelerins, qui ne s'apperceurent bonnement de l'aggreable playsir dont ilz estoient touchés, marchans avec nostre Seigneur, sinon quand ilz furent arrivés, et qu'ilz l'eurent reconneu en la divine fraction du pain[1]. Quelquesfois non seulement l'ame s'aperçoit de la presence de Dieu, mays elle l'escoute parler par certaines clartés et persuasions interieures qui tiennent lieu de paroles. Aucunesfois elle le sent parler et luy parle reciproquement, mays si secrettement, si doucement, si bellement, que c'est sans pour cela perdre la sainte paix et quietude : si que, sans se resveiller, elle veille avec luy; c'est à dire, elle veille et parle à son bienaymé cœur avec autant de suave tranquillité et de gracieux repos comme si elle sommeilloit doucement. Et d'autres fois elle sent parler l'espoux, mays elle ne sçauroit luy parler, parce que l'ayse de l'ouïr, ou la reverence qu'elle

[1] Luc. XXIV, 30.

luy porte, la tient en silence; ou bien parce qu'elle est en secheresse, et tellement alangourie d'esprit qu'elle n'a de force que pour ouïr, et non pas pour parler, comme il arrive corporellement quelquesfois à ceux qui commencent à s'endormir, ou qui sont grandement affoiblis par quelque maladie.

Mays en fin quelquesfois ni elle n'ouït son bienaymé, ni elle ne luy parle, ni elle ne sent aucun signe de sa presence; ains simplement elle sçait qu'elle est en la presence de son Dieu, auquel il plait qu'elle soit là. Imaginés-vous, Theotime, que le glorieux apostre saint Jean eut dormi d'un sommeil corporel sur la poitrine de son cher Seigneur en la sainte cene, et qu'il se fut endormi par le commandement d'iceluy : certes, en ce cas-là, il eut esté en la presence de son maistre sans le sentir en façon quelconque. Et remarqués, je vous prie, qu'il faut plus de soin pour se mettre en la presence de Dieu que pour y demeurer lorsque l'on s'y est mis. Car, pour s'y mettre, il faut appliquer sa pensée, et la rendre actuellement attentive à cette presence, ainsy que je le dis en l'Introduction. Mays quand on s'est mis en cette presence, on s'y tient par plusieurs autres moyens, tandis que, soit par l'entendement, soit par la volonté, on fait quelque chose en Dieu ou pour Dieu; comme, par exemple, le regardant, ou quelque chose pour l'amour de luy; l'escoutant, ou ceux qui parlent, pour luy; parlant à luy, ou à quelqu'un pour l'amour de luy; et faysant quelque œuvre, quelle qu'elle soit, pour son honneur et service : ains on se maintient en la presence de Dieu, non seulement l'escoutant, ou le regardant, ou luy parlant, mays aussi attendant s'il luy plaira de nous regarder, de nous parler, ou de nous faire parler à luy; ou bien encor ne faysant rien de tout cela, mays demeurant simplement où il luy plait que nous soyons, et par ce qu'il luy plait que nous y soyons. Que si, à cette simple façon de demeurer devant

Dieu, il luy plait d'adjouster quelque petit sentiment que nous sommes tout siens et qu'il est tout nostre, ô Dieu! que ce nous est une grace desirable et precieuse!

Mon cher Theotime, prenons encor la liberté de faire cette imagination. Si une statue que le sculpteur auroit nichée dans la galerie de quelque grand prince estoit douée d'entendement et qu'elle peut discourir et parler, et qu'on luy demandast : O belle statue! dis-moy, pourquoy es-tu là dans cette niche? Par ce, respondroit-elle, que mon maistre m'y a colloquée. Et si l'on repliquoit : Mays pourquoy y demeures-tu sans rien faire? Par ce, diroit-elle, que mon maistre ne m'y a pas placée affin que je fisse chose quelconque, ains seulement affin que j'y fusse immobile. Que si derechef on la pressoit en disant : Mays, pauvre statue, de quoy te sert-il d'estre là de la sorte? Hé Dieu! respondroit-elle, je ne suis pas icy pour mon interest et service, mays pour obeïr et servir à la volonté de mon Seigneur et sculpteur; et cela me suffit. Et si on rechargeoit en cette sorte : Or dis-moy donq, statue, je te prie : tu ne vois point ton maistre; et comme prens-tu du contentement à le contenter? Non certes, confesseroit-elle, je ne le voy pas; car j'ay des yeux non pas pour voir, comme j'ay des piedz non pas pour marcher; mays je suis trop contente de sçavoir que mon cher maistre me void icy, et prenne playsir de m'y voir. Mays si l'on continuoit la dispute avec la statue, et qu'on luy dit : Mays ne voudrois-tu pas bien avoir du mouvement pour t'approcher de l'ouvrier qui t'a fait, affin de lui faire quelque autre meilleur service? Sans doute elle le nieroit, et protesteroit qu'elle ne voudroit pas faire autre chose, sinon que son maistre le voulut. Et quoy donq! conclurroit-on : tu ne desires rien sinon d'estre une immobile statue là dedans cette creuse niche? Non, certes, diroit en fin cette sage statue; non, je ne veux rien estre sinon une statue, et tous jours dedans cette niche, tandis que mon sculpteur le voudra, me con-

tentant d'estre icy et ainsy, puisque c'est le contentement de celuy à qui je suis, et par qui je suis ce que je suis.

O vray Dieu! que c'est une bonne façon de se tenir en la presence de Dieu d'estre et vouloir tous-jours et à jamais estre en son bon playsir! Car ainsy, comme je pense, en toutes occurrences, ouy mesme en dormant profondement, nous sommes encor plus profondement en la tres-sainte presence de Dieu. Ouy certes, Theotime; car si nous l'aymons, nous nous endormons non seulement à sa veuë, mays à son gré, et non seulement par sa volonté, mays selon sa volonté; et semble que ce soit luy-mesme, nostre Createur et sculpteur celeste, qui nous jette là sur nos litz, comme des statues dans leurs niches, affin que nous nichions dans nos litz, comme les oyseaux couchent dans leurs nids. Puis, à nostre reveil, si nous y pensons bien, nous treuvons que Dieu nous a tous-jours esté present, et que nous ne nous sommes pas non plus esloignés ni separés de luy. Nous avons donq esté là en la presence de son bon playsir, quoyque sans le voir et sans nous en appercevoir; si que nous pourrions dire, à l'imitation de Jacob[1] : Vrayement j'ay dormy aupres de mon Dieu, et entre les bras de sa divine presence et providence, et je n'en sçavois rien!

Or cette quietude en laquelle la volonté n'agist que par un tres-simple acquiescement au bon playsir divin, voulant estre en l'orayson sans aucune pretention que d'estre à la veuë de Dieu, selon qu'il luy plaira, c'est une quietude souverainement excellente, d'autant qu'elle est pure de toute sorte d'interest, les facultés de l'ame n'y prenant aucun contentement, ni mesme la volonté, sinon en sa supreme pointe, en laquelle elle se contente de n'avoir aucun autre contentement sinon celuy d'estre sans contentement pour l'amour du contentement et bon playsir de son Dieu, dans lequel elle se repose. Car, en somme, c'est le comble de l'amoureuse

[1] Genes. XXVIII, 16.

extase de n'avoir pas sa volonté en son contentement, mays en celuy de Dieu, ou de n'avoir pas son contentement en sa volonté, mays en celle de Dieu.

CHAPITRE XII.

De l'escoulement ou liquefaction de l'ame en Dieu.

Les choses humides et liquides reçoivent aysément les figures et limites qu'on leur veut donner, d'autant qu'elles n'ont nulle fermeté ni solidité qui les arreste ou borne en elles-mesmes. Mettés de la liqueur dans un vaisseau, et vous verrés qu'elle demeurera bornée dans les limites du vaisseau, lequel s'il est rond ou carré, la liqueur sera de mesme, n'ayant aucune ni limite ni figure, sinon celle du vaisseau qui la contient.

L'ame n'en est pas de mesme par nature, car elle a ses figures et ses bornes propres : elle a la figure par ses habitudes et inclinations, et ses bornes par sa propre volonté ; et quand elle est arrestée à ses inclinations et volontés propres, nous disons qu'elle est dure, c'est à dire opiniastre, obstinée. « Je vous osteray, dit Dieu, vostre cœur de pierre [1] ; » c'est à dire, je vous osteray votre obstination. Pour faire changer de figure au caillou, au fer, au bois, il y faut la coignée, le marteau, le feu. On appelle cœur de fer, de bois ou de pierre, celuy qui ne reçoit pas aysément les impressions divines, ains demeure en sa propre volonté, emmy les inclinations qui accompaignent nostre nature depravée. Au contraire, un cœur doux, maniable et traittable, est appellé un cœur fondu et liquefié. « Mon cœur, dit David, parlant en la personne de nostre Seigneur sur la croix, mon cœur est fait comme de la cire fondue au milieu de mon ventre [2]. » Cleopatra, cette infame reyne d'Ægypte, voulant encherir sur tous les exces

[1] Ezech. XXXVI, 26. — [2] Ps. XXI, 15.

et toutes les dissolutions que Marc Anthoine avoit fait en banquetz, fit apporter, à la fin d'un festin qu'elle faysoit à son tour, un bocal de fin vinaigre, dedans lequel elle jetta une des perles qu'elle portoit en ses aureilles, estimée deux centz cinquante mille escus; puis, la perle estant resolue, fondue et liquefiée, elle l'avala, et eut encor ensevely l'autre perle qu'elle avoit en l'autre aureille dans la cloaque de son vilain estomach, si Lucius Plautus ne l'eut empeschée. Le cœur du Sauveur, vraye perle orientale, uniquement unique, et de prix inestimable, jetté au milieu d'une mer d'aigreurs incomparables au jour de sa passion, se fondit en soy-mesme, se resoulut, deffit et escoula en douleur sous l'effort de tant d'angoisses mortelles; mays l'amour, plus fort que la mort, amollit, attendrit et fait fondre les cœurs encor bien plus promptement que toutes les autres passions.

« Mon ame, dit l'amante sacrée, s'est toute fonduë à mesme que mon bienaymé a parlé[1]. » Et qu'est-ce à dire, elle s'est fonduë, sinon, elle ne s'est plus contenuë en elle-mesme, ains s'est escoulée devers son divin amant? Dieu ordonna à Moyse qu'il parlast au rocher, et il produiroit des eaux[2]; ce n'est donc pas merveille si luy-mesme fit fondre l'ame de son amante lorsqu'il luy parloit en sa douceur. Le baume est si espais de sa nature qu'il n'est point fluide ni coulant; et plus il est gardé, plus il s'espaissit, et en fin s'endurcit, devenant rouge et transparent: mays la chaleur le dissout et rend fluide. L'amour avoit rendu l'espoux fluide et coulant; dont l'espouse l'appelle une huyle respanduë[3]: et voylà que maintenant elle asseure qu'elle-mesme est toute fonduë d'amour: « Mon ame, dit-elle, s'est escoulée lorsque mon bienaymé a parlé. » L'amour de l'espoux estoit dans son cœur et sous ses mammelles comme un vin nouveau bien puissant, qui ne peut estre retenu dans son

[1] Cant. Cant. V, 6. — [2] Num. XX, 8. — [3] Cant. Cant. I, 2.

tonneau ; car il se respandoit de toutes parts : et parce que l'ame suit son amour, apres que l'espouse a dit : « Vos mammelles sont meilleures que le vin, respandant des onguens precieux, » elle adjouste : « Vous avés nom huyle respandue[1]. » Et comme l'espoux avoit respandu son amour et son ame dans le cœur de l'espouse, aussi l'espouse reciproquement verse son ame dans le cœur de l'espoux : et comme l'on void qu'un bornal, ou costeau, touché des raïons ardens, sort de soy-mesme et quitte sa forme pour s'escouler devers l'endroit duquel les raïons le touchent; ainsy l'ame de cette amante s'escoula du costé de la voix de son bienaymé, sortant d'elle-mesme et des limites de son estre naturel pour suivre celuy qui luy parloit.

Mays comme se fait cet escoulement sacré de l'ame en son bienaymé ? Une extreme complaysance de l'amant en la chose aymée produit une certaine impuissance spirituelle, qui fait que l'ame ne se sent plus aucun pouvoir de demeurer en soy-mesme. C'est pourquoy, comme un baume fondu, qui n'a plus de fermeté ni de solidité, elle se laisse aller et escouler en ce qu'elle ayme : elle ne se jette pas par maniere d'eslancement, ni elle ne se serre pas par maniere d'union; mays elle se va doucement coulant, comme une chose fluide et liquide, dedans la Divinité qu'elle ayme. Et comme nous voyons que les nuées espaissies par le vent de midy, se fondant et convertissant en pluie, ne peuvent plus demeurer en elles-mesmes, ains tumbent et s'escoulent en bas, se meslant si intimement avec la terre qu'elles detrempent, qu'elles ne sont plus qu'une mesme chose avec icelle; ainsy l'ame laquelle, quoyque amante, demeuroit encor en elle-mesme, sort par cet escoulement sacré et fluidité sainte, et se quitte soy-mesme, non seulement pour s'unir au bienaymé, mays pour se mesler toute et se detremper avec luy.

Vous voyés donq bien, Theotime, que l'escoulement d'une

[1] Cant. Cant. I, 2.

ame en son Dieu n'est autre chose qu'une veritable extase, par laquelle l'ame est toute hors des bornes de son maintien naturel, toute meslée, absorbée et engloutie en son Dieu. Dont il arrive que ceux qui parviennent à ce saint exces de l'amour divin, estant par apres revenuz à eux, ne voyent rien en la terre qui les contente, et vivans en un extreme aneantissement d'eux-mesmes, demeurent fort alangouris en tout ce qui appartient aux sens, et ont perpetuellement au cœur la maxime de la bienheureuse vierge Terese de Jesus : « Ce qui n'est pas Dieu ne m'est rien. » Et semble que telle fut la passion amoureuse de ce grand amy du bienaymé, qui disoit : « Je vis, mays non pas moy, ains Jésus-Christ vit en moy[1]; » et : « Nostre vie est cachée avec Jesus-Christ en Dieu[2]. » Car, dites-moy, je vous prie, Theotime, si une goute d'eau elementaire, jettée dans un ocean d'eau naffe, estoit vivante, et qu'elle peut parler et dire l'estat auquel elle seroit, ne crieroit-elle pas de grande joye : O mortelz! je vis voirement, mays je ne vis pas moy-mesme, ains cet ocean vit en moy, et ma vie est cachée en cet abisme.

L'ame escoulée en Dieu ne meurt pas : car comme pourroit-elle mourir d'estre abismée en la vie? mays elle vit sans vivre en elle-mesme, par ce que, comme les estoiles, sans perdre leur lumiere, ne luisent plus en la presence du soleil, ains le soleil luit en elles, et sont cachées en la lumiere du soleil; aussi l'ame, sans perdre sa vie, ne vit plus estant meslée avec Dieu, ains Dieu vit en elle. Telz furent, je pense, les sentimens des grands bienheureux Philippe Nerius et François Xavier, quand, accablés des consolations celestes, ilz demandoient à Dieu qu'il se retirast pour un peu d'eux, puisque il vouloit que leur vie parut aussi encor un peu au monde : ce qui ne se pouvoit tandis qu'elle estoit toute cachée et absorbée en Dieu.

[1] Gal. II, 20. — [2] Coloss. III, 3.

CHAPITRE XIII.

De la blesseure d'amour.

Tous ces motz amoureux sont tirés de la ressemblance qu'il y a entre les affections du cœur et les passions du corps. La tristesse, la crainte, l'esperance, la haine et les autres affections de l'ame n'entrent point dans le cœur que l'amour ne les y tire apres soy. Nous ne haïssons le mal sinon par ce qu'il est contraire au bien que nous aymons ; nous craignons le mal futur, par ce qu'il nous privera du bien que nous aymons. Qu'un mal soit extreme, nous ne le haïssons neantmoins jamais sinon à mesure que nous cherissons le bien auquel il est opposé. Qui n'ayme pas beaucoup la chose publique ne se met pas beaucoup en peine si elle se ruine ; qui n'ayme guere Dieu ne hait non plus guere le peché. L'amour est la premiere, ains le principe et l'origine de toutes les passions : c'est pourquoy c'est luy qui entre le premier dans le cœur ; et par ce qu'il penetre et perce jusques au fin fond de la volonté où il a son siege, on dit qu'il blesse le cœur : « Il est aigu, dit l'Apostre de la France, et entre tres-intimement dans l'esprit. » Les autres affections entrent voirement aussi, mays c'est par l'entremise de l'amour ; car c'est luy qui, perçant le cœur, leur fait le passage : ce n'est que la pointe du dard qui blesse, le reste aggrandit seulement la blessure et la douleur.

Or s'il blesse, il donne par consequent de la douleur. Les grenades, par leur couleur vermeille, par la multitude de leurs grains si bien serrés et rangés, et par leurs belles coronnes, representent naïvement, ainsy que dit saint Gregoire, la tres-sainte charité, toute vermeille, à cause de son ardeur envers Dieu, comblée de toute la varieté des vertus, et qui seule obtient et porte la coronne des recompenses eternelles : mais le suc des grenades, qui, comme nous sça-

vons, est si aggreable aux sains et aux malades, est tellement meslé d'aigreur et de douceur, qu'on ne sçauroit discerner s'il resjouït le goust ou bien par ce qu'il a son aigreur doucette, ou bien parce qu'il a une douceur aigrette. Certes, Theotime, l'amour est ainsy aigre-doux, et, tandis que nous sommes en ce monde, il n'a jamais une douceur parfaitement douce, par ce qu'il n'est pas parfait, ni jamais purement assouvi et satisfait; et neantmoins il ne laisse pas d'estre grandement aggreable, son aigreur affinant la suavité de sa douceur, comme sa douceur aiguise la grace de son aigreur. Mays cela comme se peut-il faire? On a veu tel jeune homme entrer en conversation libre, sain et fort gay, qui, ne prenant pas garde à soi, sent bien, avant que d'en sortir, que l'amour se servant des regards, des maintiens, des paroles, voire mesme des cheveux d'une imbecille et foible creature, comme d'autant de fleches, aura feru et blessé son chetif cœur, en sorte que le voylà tout triste, morne et estonné. Pourquoy, je vous prie, est-il triste? C'est sans doute par ce qu'il est blessé. Et qui l'a blessé? L'amour. Mays puisque l'amour est enfant de la complaysance, comme peut-il blesser et donner de la douleur? Quelquefois l'objet bienaymé est absent; et lors, mon cher Theotime, l'amour blesse le cœur par le desir qu'il excite, lequel ne pouvant estre assouvi, tormente grandement l'esprit.

Si une abeille avoit piqué un enfant, certes vous auriés beau luy dire : Ah! mon enfant, l'abeille qui t'a piqué, c'est celle-là mesme qui fait le miel que tu treuves si bon. Car, il est vray, diroit-il, son miel est bien doux à mon goust, mays sa piqueure est bien douloureuse; et tandis que son eguillon est dedans ma joue, je ne puis m'accoyser : et ne voyés-vous pas que ma face en est toute enflée? Theotime, certes l'amour est une complaysance, et par consequent il est fort aggreable, pourveu qu'il ne laisse point dedans nos cœurs l'eguillon du desir; mays quand il le laisse, il laisse

avec iceluy une grande douleur. Il est vray que cette douleur provient de l'amour, et partant c'est une amiable et aymable douleur. Ouyés les eslans douloureux, mays amoureux d'un amant royal : « Mon ame a soif de son Dieu fort et vivant : hé ! quand viendray-je et paroistray-je devant la face de mon Dieu ! Mes larmes m'ont servy de pain nuit et jour, tandis qu'on me dit : Où est ton Dieu [1] ? » Ainsy la sacrée Sulamite, toute detrempée en ses douleureuses amours, parlant aux filles de Hierusalem : « Helas ! dit-elle, je vous conjure, si vous rencontrés mon amy, annoncés-luy ma peine, par ce que je languis toute blessée de son amour [2]. » « L'esperance differée afflige l'ame [3]. »

Or les douloureuses blessures de l'amour sont de plusieurs sortes. 1. Les premiers traitz que nous recevons de l'amour s'appellent blessures, par ce que le cœur qui sembloit sain, entier et tout à soy-mesme, tandis qu'il n'aymoit pas, commence, lorsqu'il est attaint d'amour, à se separer et diviser de soy-mesme pour se donner à l'objet aymé. Or cette division ne se peut faire sans douleur, puisque la douleur n'est autre chose que la division des choses vivantes qui se tiennent l'une à l'autre. 2. Le desir pique et blesse incessamment le cœur dans lequel il est, comme nous avons dit. 3. Mays, Theotime, parlans de l'amour sacré, il y a en la pratique d'iceluy une sorte de blessure que Dieu luy-mesme fait quelquefois en l'ame qu'il veut grandement perfectionner. Car il luy donne des sentimens admirables et des attraitz nonpareilz pour sa souveraine bonté, comme la pressant et sollicitant de l'aymer ; et lors elle s'eslance de force, comme pour voler plus haut vers son divin objet : mays demeurant courte, par ce qu'elle ne peut pas tant aymer comme elle desire, ô Dieu ! elle sent une douleur qui n'a point d'esgale. A mesme tems qu'elle est attirée puissamment à voler vers son cher bienaymé, elle est aussi retenue puis-

[1] Ps. XLI, 3. — [2] Cant. Cant. V, 8. — [3] Prov. XIII, 12.

samment, et ne peut voler, comme attachée aux basses miseres de cette vie mortelle et de sa propre impuissance; elle desire des aisles de colombe pour voler en son repos[1], et elle n'en treuve point. La voylà donq rudement tormentée entre la violence de ses eslans et celle de son impuissance. « O miserable que je suis! disoit l'un de ceux qui ont experimenté ce travail, qui me delivrera du corps de cette mortalité[2]! » Alors, si vous y prenés garde, Theotime, ce n'est pas le desir d'une chose absente qui blesse le cœur; car l'ame sent que son Dieu est present; il l'a desja menée dans son cellier à vin, il a arboré sur son cœur l'estendart de l'amour[3] : mays quoyque desja il la voye toute sienne, il la presse, et descoche de tems en tems mille et mille traitz de son amour, luy monstrant par des nouveaux moyens combien il est plus aymable qu'il n'est aymé ; et elle, qui n'a pas tant de force pour l'aymer que d'amour pour s'efforcer, voyant ses effortz si imbecilles en comparayson du desir qu'elle a pour aymer dignement celuy que nulle force ne peut assés aymer, hélas! elle se sent outrée d'un torment incomparable; car autant d'eslans qu'elle fait pour voler plus haut en son desirable amour, autant reçoit-elle de secousses de douleur.

Ce cœur amoureux de son Dieu, desirant infiniment d'aymer, void bien que neantmoins il ne peut ni assés aymer, ni assés desirer. Or ce desir qui ne peut reuscir est comme un dard dans le flanc d'un esprit genereux ; mays la douleur qu'on en reçoit ne laisse pas d'estre aymable, d'autant que quiconque desire bien d'aymer ayme aussi bien à desirer, et s'estimeroit le plus miserable de l'univers s'il ne desiroit continuellement d'aymer ce qui est si souverainement aymable. Desirant d'aymer, il reçoit de la douleur; mays aymant à desirer, il reçoit de la douceur.

Vray Dieu! Theotime, que vay-je dire? Les bienheureux

[1] Ps. LIV, 7. — [2] Rom. VII, 24. — [3] Cant. Cant. II, 4.

qui sont en paradis, voyans que Dieu est encor plus aymable qu'ilz ne l'ayment, pasmeroient et periroient eternellement du desir de l'aymer d'avantage, si la tres-sainte volonté de Dieu n'imposoit à la leur le repos admirable dont elle jouït; car ilz ayment si souverainement cette souveraine volonté que son vouloir arreste le leur, et le contentement divin les contente, acquiesçans d'estre bornés en leur amour par la volonté mesme de laquelle la bonté est l'objet de leur amour. Que si cela n'estoit, leur amour seroit esgalement delicieux et douloureux : delicieux, pour la possession d'un si grand bien; douloureux, pour l'extreme desir d'un plus grand amour. Dieu doncques tirant continuellement, s'il faut ainsy dire, des sagettes du carquois de son infinie beauté, blesse l'ame de ses amans, leur faysant clairement voir qu'ilz ne l'ayment pas à beaucoup pres de ce qu'il est aymable. Celuy des mortelz qui ne desire pas d'aymer d'avantage la divine bonté, il ne l'ayme pas assez : la suffisance en ce divin exercice ne suffit pas à celuy qui s'y veut arrester comme si elle luy suffisoit.

CHAPITRE XIV.

De quelques autres moyens par lesquelz le saint amour blesse les cœurs.

Rien ne blesse tant un cœur amoureux que de voir un autre cœur blessé d'amour pour luy. Le pellican fait son nid en terre; dont les serpens viennent souvent piquer ses petitz. Or quand cela arrive, le pellican, comme un excellent medecin naturel, de la pointe de son bec blesse de toutes pars ces pauvres poussins, pour avec le sang faire sortir le venin que la morsure des serpens a respandu par tous les endroitz de leurs corps ; et pour faire sortir tout le venin, il laisse sortir tout le sang, et par consequent il laisse ainsy mourir cette petite trouppe pellicane. Mays les voyant mortz, il se blesse soy-mesme, et respandant son sang sur eux, il les vivifie

d'une nouvelle et plus pure vie : son amour les a blessés, et soudain par ce mesme amour il se blesse soy-mesme. Jamais nous ne blessons un cœur de la blessure d'amour que nous n'en soyons soudain blessés nous-mesmes. Quand l'ame void son Dieu blessé d'amour pour elle, elle en reçoit soudain une reciproque blessure : « Tu as blessé mon cœur, » dit le celeste amant à sa Sulamite [1]; et la Sulamite s'escrie : « Dites à mon bienaymé que je suis blessée d'amour [2]. » Les avettes ne blessent jamais qu'elles ne demeurent blessées à mort. Voyans aussi le Sauveur de nos ames blessé d'amour pour nous jusques à la mort et la mort de la croix, comme pourrions-nous n'estre pas blessés pour luy ? mais je dis, blessés d'une playe dautant plus douloureusement amoureuse que la sienne a esté amoureusement douloureuse, et que jamais nous ne le pouvions [3] tant aymer que son amour et sa mort le requierent. C'est encor une autre blesseure d'amour, quand l'ame sent bien qu'elle ayme Dieu, et que neantmoins Dieu la traitte comme s'il ne sçavoit pas d'estre aymé, ou comme s'il estoit en deffiance de son amour; car alors, mon cher Theotime, l'ame reçoit des extremes angoisses, luy estant insupportable de voir et sentir le seul semblant que Dieu fait de se deffier d'elle. Le pauvre saint Pierre avoit et sentoit son cœur tout rempli d'amour pour son maistre ; et nostre Seigneur, dissimulant de le sçavoir : « Pierre, dit-il, m'ayme-tu plus que ceux-cy? » « Hé! Seigneur, respond cet apostre, vous sçavés que je vous ayme. » « Mays, Pierre, m'ayme-tu, » replique le Sauveur? « Mon cher maistre, dit l'apostre, je vous ayme certes ; vous le sçavés. » Et ce doux maistre, pour l'espreuver, et comme se deffiant d'estre aymé : « Pierre, dit-il, m'aime-tu? » Ah! Seigneur, vous blessés ce pauvre cœur, qui grandement affligé s'escrie amoureusement, mays douloureusement :

[1] Cant. Cant. IV, 9. — [2] *Ibid.*, V, 8. — [3] C'est ainsi qu'on lit dans toutes les éditions. Le sens demanderait *pouvons*.

« Mon maistre, vous sçavés toutes choses; vous sçavés certes bien que je vous ayme[1]. » Un jour on faysoit des exorcismes sur une personne possédée; et le malin esprit estant pressé de dire quel estoit son nom : « Je suis, respondit-il, ce malheureux privé d'amour; » et soudain sainte Catherine de Gennes, qui estoit là presente, se sentit troubler et renverser toutes les entrailles, dautant qu'elle avoit seulement ouï prononcer le mot de privation d'amour : car comme les demons haïssent si fort l'amour divin qu'ilz tremblent lorsqu'ilz en voyent le signe ou qu'ilz en oyent le nom, c'est à dire, quand ilz voyent la croix et qu'ilz oyent prononcer le nom de Jesus; ainsy ceux qui ayment fortement nostre Seigneur tremoussent de douleur et d'horreur quand ilz voyent quelque signe ou qu'ilz entendent quelque parole qui represente la privation de ce saint amour.

Saint Pierre estoit bien asseuré que nostre Seigneur, sachant tout, ne pouvoit pas ignorer combien il estoit aymé de luy; mays par ce que la repetition de cette demande : « M'ayme-tu ? » a l'apparence de quelque deffiance, saint Pierre s'en attriste grandement. Helas! cette pauvre ame qui sent bien qu'elle est resolue de plus tost mourir que d'offencer son Dieu, mays ne sent pas neantmoins un seul brin de ferveur, ains au contraire une froideur extreme qui la tient toute engourdie, et si foible qu'elle tumbe à tous coups en des imperfections fort sensibles; cette ame, dis-je, Theotime, elle est toute blessée : car son amour est grandement douloureux de voir que Dieu fait semblant de ne voir pas combien elle l'ayme, la laissant comme une creature qui ne luy appartient pas; et luy est advis qu'emmy ses defauts, ses distractions et froideurs, nostre Seigneur descoche contre elle ce reproche : Comme peux-tu dire que tu m'aymes, puisque ton ame n'est pas avec moy? ce qui luy est un dard de douleur au travers de son cœur, mays un

[1] Joan. XXI, 15 et seq.

dard de douleur qui procede d'amour; car si elle n'aymoit pas, elle ne seroit pas affligée de l'apprehension qu'elle a de ne pas aymer.

Quelquefois cette blessure d'amour se fait par le seul souvenir que nous avons d'avoir esté jadis sans aymer Dieu. « O que tard je vous ay aymé, beauté antique et nouvelle! disoit ce saint qui avoit esté trente ans heretique [1]. La vie passée est en horreur à la vie presente de celuy qui a passé sa vie precedente sans aymer la souveraine bonté.

L'amour mesme nous blesse quelquefois par la seule consideration de la multitude de ceux qui mesprisent l'amour de Dieu; si que nous pasmons de detresse pour ce sujet, comme faysoit celui qui disoit : « Mon zele, ô Seigneur! m'a fait secher de douleur, par ce que mes ennemis n'ont pas gardé ta loy [2]. » Et le grand saint François, pensant ne point estre entendu, pleuroit un jour, sanglottoit et se lamentoit si fort, qu'un bon personnage l'oyant, accourut comme au secours de quelqu'un qu'on voulut esgorger; et le voyant tout seul, il luy demanda : « Pourquoy cries-tu ainsy, pauvre homme? » « Helas! dit-il, je pleure de quoy nostre Seigneur a tant enduré pour l'amour de nous, et personne n'y pense. » Et ces paroles dites, il recommença ses larmes; et ce bon personnage se mit aussi à gemir et pleurer avec luy.

Mays comme que ce soit, cecy est admirable és blessures receuës par le divin amour, que la douleur en est aggreable, et tous ceux qui la sentent y consentent, et ne voudroient pas changer cette douleur à toute la douceur de l'univers. Il n'y a point de douleur emmy l'amour; ou s'il y a de la douleur, c'est une bienaymée douleur. Un seraphin, tenant un jour une fleche toute d'or, de la pointe de laquelle sortoit une petite flamme, il la darda dans le cœur de la bienheureuse Mere Terese; et la voulant retirer, il sembloit à cette vierge qu'on luy arraschast les entrailles, la douleur estant

[1] S. Augustin. — [2] Ps. CXVIII, 139.

si grande qu'elle n'avoit plus de force que pour jetter des foibles et petitz gemissemens ; mays douleur pourtant si aymable qu'elle eut voulu n'en estre jamais delivrée. Telle fut la sagette d'amour que Dieu descocha dans le cœur de la grande sainte Catherine de Gennes au commencement de sa conversion, dont elle demeura toute changée, et comme morte au monde et aux choses creées, pour ne vivre plus qu'au Createur. Le bienaymé est un bouquet de myrrhe amere [1], et ce bouquet amer est reciproquement le bienaymé, qui demeure cherement colloqué entre les tetins de la bienaymée, c'est à dire, le plus aymé de tous les bienaymés.

CHAPITRE XV.

De la langueur amoureuse du cœur blessé de dilection.

C'est chose assés conneuë que l'amour humain a la force non seulement de blesser le cœur, mays de rendre malade le corps jusques à la mort, dautant que comme la passion et le temperament du corps a beaucoup de pouvoir d'incliner l'ame et la tirer apres soy, aussi les affections de l'ame ont une grande force pour remuer les humeurs et changer les qualités du corps. Mays outre cela, l'amour, quand il est vehement, porte si impetueusement l'ame en la chose aymée et l'occupe si fortement qu'elle manque à toutes ses autres operations, tant sensitives qu'intellectuelles ; si que, pour nourrir cet amour et le seconder, il semble que l'ame abandonne tout autre soin, tout autre exercice, et soy-mesme encores. Dont Platon a dit que l'amour estoit pauvre, deschiré, nud, deschaux, chetif, sans mayson, couchant dehors sur la dure és portes, tous-jours indigent. Il est pauvre, par ce qu'il fait quitter tout pour la chose aymée ; il est sans mayson, par ce qu'il fait sortir l'ame de son domicile pour

[1] Cant. Cant. I, 12.

suivre tous-jours celuy qui est aymé; il est chetif, pasle, maigre et desfait, par ce qu'il fait perdre le sommeil, le boire et le manger; il est nud et deschaux, parce qu'il fait quitter toutes autres affections pour prendre celles de la chose aymée; il couche dehors sur la dure, par ce qu'il fait demeurer à descouvert le cœur qui ayme, lui faysant manifester ses passions par des souspirs, plaintes, loüanges, soupçons, jalousies; il est tout estendu comme un gueux aux portes, par ce qu'il fait que l'amant est perpetuellement attentif aux yeux et à la bouche de la chose qu'il ayme, et tous-jours attaché à ses aureilles pour luy parler et mendier des faveurs, desquelles il n'est jamais assouvi : or les yeux, les aureilles et la bouche sont les portes de l'ame. Et en fin c'est sa vie que d'estre tous-jours indigent; car si une fois il est rassasié, il n'est plus ardent, et par consequent il n'est plus amour.

Certes je sçay bien, Theotime, que Platon parloit ainsy de l'amour abject, vil et chetif des mondains; mays neantmoins ces proprietés ne laissent pas de se treuver en l'amour celeste et divin. Car voyés un peu ces premiers maistres de la doctrine chrestienne, c'est à dire, ces premiers docteurs du saint amour evangelique, et ouyés ce que disoit l'un d'entr'eux qui avoit le plus eu de travail : « Jusques à maintenant, dit-il, nous avons faim et soif, et sommes nuds, et sommes soufflettés, et sommes vagabonds; nous sommes rendus comme les balieures de ce monde, et comme la racleure ou peleure de tous[1] : » comme s'il disoit : Nous sommes tellement abjectz que, si le monde est un palais, nous en sommes estimés les balieures; si le monde est une pomme, nous en sommes la racleure. Qui les avoit reduit, je vous prie, à cet estat, sinon l'amour? Ce fut l'amour qui jetta saint François nud devant son evesque et le fit mourir nud sur la terre, ce fut l'amour qui le fit mendiant toute sa vie; ce fut l'amour qui envoya le grand François Xavier pauvre, indigent,

[1] 1 Cor. IV, 11.

deschiré, çà et là parmi les Indes et entre les Japonois; ce fut l'amour qui reduisit le grand cardinal saint Charles, archevesque de Milan, à cette extreme pauvreté parmy toutes les richesses que sa naissance et sa dignité luy donnoient; que[1], comme dit cet eloquent orateur d'Italie, Monseigneur Panigarole, il estoit comme un chien en la mayson de son maistre, ne mangeant qu'un peu de pain, ne beuvant qu'un peu d'eau, et couchant sur un peu de paille.

Ouyons, de grace, la sainte Sulamite, comme elle s'escrie presque en cette sorte : Quoyque, à rayson de mille consolations que mon amour me donne, je sois plus belle que les riches tentes de mon Salomon, je veux dire, plus belle que le ciel, qui n'est qu'un pavillon inanimé de sa Majesté royale, puisque je suis son pavillon animé; si suis-je neantmoins toute noire, deschirée, poudreuse et toute gastée de tant de blesseures et de coups que ce mesme amour me donne. Hé! ne prenés pas garde à mon teint : car je suis voirement brune, d'autant que mon bienaymé, qui est mon soleil, a dardé les rayons de son amour sur moy ; rayons qui esclairent par leur lumiere, mays qui, par leur ardeur, m'ont rendue haslée et noirastre, et me touchant de leur splendeur, ilz m'ont ostée ma couleur. La passion amoureuse me fait trop heureuse de me donner un tel espoux comme est mon roy; mays cette mesme passion, qui me tient lieu de mere, puisque elle seule m'a mariée, et non mes merites, elle a des autres enfans qui me donnent des assauts et des travaux nonpareilz, me reduisans à telle langueur que, comme d'un costé je ressemble une reyne qui est au costé de son roy, aussi de l'autre je suis comme une vigneronne qui, dans une chetive cabane, garde une vigne, et une vigne encor qui n'est pas sienne[2].

Certes, Theotime, quand les blessures et playes de l'a-

[1] Le texte est fautif en cet endroit; il faut lire probablement *si que*, ou mieux : *à cette si extreme*, avec virgule après *donnaient*. — [2] Cant. Cant. I, 4, 5.

mour sont frequentes et fortes, elles nous mettent en langueur et nous donnent la bien aymable maladie d'amour. Qui pourroit jamais descrire les langueurs amoureuses des saintes Catherines de Sienne et de Gennes, ou de sainte Angele de Foligny, ou de sainte Christine, ou de la bienheureuse Mere Terese, ou de saint Bernard, ou de saint François? Et quant à ce dernier, sa vie ne fut autre chose que larmes, souspirs, plaintes, langueurs, definemens, pasmoisons amoureuses. Mays rien n'est si admirable en tout cela que cette admirable communication que le doux Jesus luy fit de ses amoureuses et precieuses douleurs par l'impression de ses playes et stigmates. Theotime, j'ay souvent consideré cette merveille, et en ay fait cette pensée. Ce grand serviteur de Dieu, homme tout seraphique, voyant la vive image de son Sauveur crucifié, effigiée en un seraphin lumineux qui luy apparut sur le mont Alverne, il s'attendrit plus qu'on ne sçauroit imaginer, saysi d'une consolation et d'une compassion souveraine. Car, regardant ce beau mirouër d'amour, que les anges ne se peuvent jamais assouvir de regarder, helas! il pasmoit de douceur et de contentement. Mays voyant aussi d'autre part la vive representation des playes et blessures de son Sauveur crucifié, il sentit en son ame ce glaive impiteux qui transperça la sacrée poitrine de la Vierge mere au jour de la passion, avec autant de douleur interieure que s'il eut esté crucifié avec son cher Sauveur. O Dieu! Theotime, si l'image d'Abraham, eslevant le coup de la mort sur son cher unique pour le sacrifier, image faite par un peintre mortel, eut bien le pouvoir toutesfois d'attendrir et faire pleurer le grand saint Gregoire, evesque de Nisse, toutes les fois qu'il la regardoit; hé! combien fut extreme l'attendrissement du grand saint François quand il vit l'image de nostre Seigneur se sacrifiant soy-mesme sur la croix, image que non une main mortelle, mays la main maistresse d'un seraphin celeste avoit tirée et effigiée sur son

propre original, representant si vivement et au naturel le divin roy des anges meurtri, blessé, percé, froissé, crucifié!

Cette ame donques ainsy amollie, attendrie et presque toute fondue en cette amoureuse douleur, se treuva par ce moyen extremement disposée à recevoir les impressions et marques de l'amour et douleur de son souverain amant. Car la memoire estoit toute destrempée en la souvenance de ce divin amour; l'imagination appliquée fortement à se representer les blesseures et meurtrisseures que les yeux regardoient alors si parfaitement bien exprimées en l'image presente; l'entendement recevoit les especes infiniment vives que l'imagination luy fournissoit; et en fin l'amour employoit toutes les forces de la volonté pour se complaire et conformer à la passion du bienaymé : dont l'ame sans doute se treuvoit toute transformée en un second crucifix. Or l'ame, comme forme et maistresse du corps, usant de son pouvoir sur iceluy, imprima les douleurs des playes dont elle estoit blessée és endroits correspondans à ceux esquelz son amant les avoit endurées. L'amour est admirable pour aiguiser l'imagination, affin qu'elle penetre jusques à l'exterieur. Les brebis de Laban, eschauffées d'amour, eurent l'imagination si forte qu'elle porta coup sur les petitz aigneletz desquelz elles estoient pregnes, pour les faire blancs ou tachetés selon les baguettes qu'elles regarderent dans les canaux esquelz on les abbreuvoit. Et les femmes grosses, ayant l'imagination affinée par l'amour, impriment ce qu'elles desirent és corps de leurs enfans. Une imagination puissante fait blanchir un homme en une nuit, detraque sa santé et toutes ses humeurs. L'amour donq fit passer les tormens interieurs de ce grand amant saint François jusques à l'exterieur, et blessa le corps d'un mesme dard de douleur duquel il avoit blessé le cœur. Mais de faire les ouvertures en la chair par dehors, l'a-

[1] Isai. VI, 5, 6.

mour qui estoit dedans ne le pouvoit pas bonnement faire : c'est pourquoy l'ardent seraphin, venant au secours, darda des rayons d'une clarté si penetrante qu'elle fit reellement les playes exterieures du crucifix en la chair, que l'amour avoit imprimé interieurement en l'ame. Ainsy le seraphin voyant Isaïe n'oser entreprendre de parler, d'autant qu'il sentoit ses levres souillées[1], vint au nom de Dieu luy toucher et espurer les levres avec un charbon pris sur l'autel, secondant en cette sorte le desir d'iceluy. La myrrhe produit sa stacte et premiere liqueur comme par maniere de sueur et de transpiration; mays affin qu'elle jette bien tout son suc, il la faut ayder par l'incision. De mesme l'amour divin de saint François parut en toute sa vie comme par maniere de sueur; car il ne respiroit en toutes ses actions que cette sacrée dilection : mays pour en faire paroistre tout à fait l'incomparable abondance, le celeste seraphin le vint inciser et blesser; et, affin que l'on sceust que ces playes estoient playes de l'amour du ciel, elles furent faites, non avec le fer, mays avec des raïons de lumiere. O vray Dieu! Theotime, que de douleurs amoureuses, et que d'amours douloureuses! car non-seulement alors, mays tout le reste de sa vie, ce pauvre saint alla tous-jours trainant et languissant, comme bien malade d'amour.

Le bienheureux Philippe Nerius, âgé de quatre-vints ans, eut une telle inflammation de cœur pour le divin amour que, la chaleur se faysant faire place aux costes, les eslargit bien fort, et en rompit la quatrieme et cinquieme, affin qu'il peut recevoir plus d'air pour le rafraichir. Le bienheureux Stanislas Kosca, jeune garçon de quatorze ans, estoit si fort assailli de l'amour de son Sauveur que maintesfois il tumboit en defaillance tout pasmé, et estoit contraint d'appliquer sur sa poitrine des linges trempés en l'eau froide, pour moderer la violence de l'ardeur qu'il sentoit.

Et en somme, comme pensés-vous, Theotime, qu'une ame qui a une fois un peu à souhait tasté les consolations divines puisse vivre en ce monde, meslé de tant de miseres, sans douleur et langueur presque perpetuelle? On a maintesfois ouï ce grand homme de Dieu François Xavier, lançant sa voix au ciel, lorsqu'il croyoit estre bien solitaire, en cette sorte : « Hé! mon Seigneur, non, de grace, ne m'accablés pas d'une si grande affluence de consolations : ou si, par vostre infinie bonté, il vous plait me faire ainsy abonder en delices, tirés-moy donc en paradis; car, qui a une fois bien gousté en l'interieur vostre douceur, il luy est force de vivre en amertume tandis qu'il ne jouït pas de vous. » Quand donc Dieu a donné un peu largement de ses divines douceurs à une ame, et qu'il les luy oste, il la blesse par cette privation; et elle par apres demeure languissante, souspirant avec David :

Helas! quand viendra le jour
Que la douceur d'un retour
M'ostera cette souffrance [1]?

et avec le grand Apostre : « O moy miserable homme! qui me delivrera du corps de cette mortalité [2]! »

[1] Ps. XLI, 3. — [2] Rom. VII, 24.

FIN DU SIXIEME LIVRE.

LIVRE SEPTIEME.

DE L'UNION DE L'AME AVEC SON DIEU, QUI SE PARFAIT EN L'ORAYSON.

CHAPITRE PREMIER.

Comme l'amour fait l'union de l'ame avec Dieu en l'orayson.

Nous ne parlons pas ici de l'union generale du cœur avec son Dieu, mays de certains actes et mouvemens particuliers que l'ame recueillie en Dieu fait par maniere d'orayson, affin de s'unir et joindre de plus en plus à sa divine bonté. Car il y a certes difference entre unir et joindre une chose à l'autre, et serrer ou presser une chose contre une autre ou sur une autre : d'autant que, pour joindre et unir, il n'est besoin que d'une simple application d'une chose à l'autre, en sorte qu'elles se touchent et soyent ensemble, ainsy que nous joignons les vignes aux ormeaux et les jasmins aux treilles des berceaux que l'on fait és jardins ; mais pour serrer et presser, il faut faire une application forte, qui accroisse et augmente l'union : de sorte que serrer, c'est intimement et fortement joindre, comme nous voyons que le lierre se joint aux arbres ; car il ne s'unit pas seulement, mays il se presse et serre si fort à eux que mesme il penetre et entre dans leurs escorces.

La comparayson de l'amour des petitz enfans envers leurs meres ne doit point estre abandonnée, à cause de son innocence et pureté. Voyons donc ce beau petit enfant, auquel sa mere assise presente son sein : il se jette de force entre les

bras d'icelle, ramassant et pliant tout son petit corps dans ce giron et sur cette poitrine amiable; et voyés reciproquement sa mere, comme, le recevant, elle le serre et, par maniere de dire, le colle à son sein, et, le baysant, joint sa bouche à la sienne. Mays voyés derechef ce petit poupon appasté des caresses maternelles, comme de son costé il coopere à cette union d'entre sa mere et luy; car il se serre aussi et se presse tant qu'il peut pour luy-mesme sur la poitrine et le visage de sa mere, et semble qu'il se veuille tout enfoncer et cacher dans ce sein aggreable duquel il est extrait. Or alors, Theotime, l'union est parfaite; laquelle n'estant qu'une, ne laisse pas de proceder de la mere et de l'enfant, en sorte neantmoins qu'elle depend toute de la mere: car elle a attiré à soy l'enfant, elle l'a la[1] premiere serré entre ses bras et pressé sur sa poitrine; et les forces du poupon ne sont pas si grandes qu'il eut pu se serrer et prendre si [illegible] à sa mere. Mays toutesfois ce pauvre petit fait bien ce qu'il peut de son costé, et se joint de toute sa force au sein maternel, non seulement consentant à la douce union que sa mere pratique, mays y contribuant ses foibles effortz de tout son cœur: et je dis, ses foibles effortz, par ce qu'ilz sont si imbecilles qu'ilz ressemblent presque plus tost des essais d'union que non pas une union.

Ainsy donq, Theotime, nostre Seigneur monstrant le tresaymable sein de son divin amour à l'ame devote, il la tire toute à soy, la ramasse, et, par maniere de dire, il replie toutes les puissances d'icelle dans le giron de sa douceur plus que maternelle; puis, bruslant d'amour, il serre l'ame, il la joint, la presse et cole sur ses levres de suavité et sur ses delicieuses mammelles, la baysant du sacré bayser de sa bouche, et lui faysant savourer ses tetins meilleurs que le vin[2]. Alors l'ame, amorcée des delices de ces faveurs, non seulement consent et se preste à l'union que Dieu fait, mays de

[1] *La* manque dans les anciennes éditions. — [2] Cant. Cant. I, 1.

tout son pouvoir elle coopere, s'efforçant de se joindre et serrer de plus en plus à la divine bonté; de sorte toutesfois qu'elle reconnoist bien que son union et liayson à cette souveraine douceur depend toute de l'operation divine, sans laquelle elle ne pourroit seulement pas faire le moindre essay du monde pour s'unir à icelle.

Quand on void une exquise beauté regardée avec grande ardeur, ou une excellente melodie escoutée avec grande attention, ou un rare discours entendu avec grande contention, on dit que cette beauté-là tient colés sur soy les yeux des spectateurs, cette musique tient attachées les aureilles, et que ce discours ravit les cœurs des auditeurs. Qu'est-ce à dire, tenir colés les yeux, tenir attachées les aureilles, et ravir les cœurs, sinon unir et joindre fort serré les sens et puissances dont on parle à leurs objetz? L'ame donq se serre et se presse sur son objet quand elle s'y affectionne avec grande attention; car le serrement n'est autre chose que le progrés et avancement de l'union et conjonction. Nous usons mesme de ce mot selon nostre langage és choses morales : il me presse de faire ceci, ou cela; il me presse de demeurer; c'est à dire, il n'employe pas seulement sa persuasion ou sa priere, mays il l'employe avec contention et effort, comme firent les pelerins en Emaüs, qui non seulement supplierent nostre Seigneur, mays le presserent et serrerent à force, le contraignans d'une amoureuse violence d'arrester au logis avec eux [1].

Or en l'orayson l'union se fait souvent par maniere de petitz, mays frequens eslancemens et avancemens de l'ame en Dieu. Et si vous prenés garde aux petitz enfans unis et jointz aux tettins de leurs meres, vous verrés que de tems en tems ils se pressent et serrent par des petitz eslans, que le playsir de tetter leur donne : ainsy, en l'orayson, le cœur uny à son Dieu fait maintesfois certaines recharges d'union

[1] Luc. XXIV, 29.

par des mouvemens avec lesquelz il se serre et presse davantage en sa divine douceur. Comme, par exemple, l'ame ayant longuement demeuré au sentiment d'union par lequel elle savoure doucement combien elle est heureuse d'estre à Dieu, en fin accroissant cette union par un serrement et eslans cordial : Ouy, Seigneur, dira-elle, je suis vostre, toute, toute, toute sans exception; ou bien : Hé! Seigneur, je le suis, certes, et je le veux estre tous-jours plus; ou bien, par maniere de priere : O doux Jesus! hé! tirés-moy tous-jours plus avant dans vostre cœur, affin que vostre amour m'engloutisse, et que je sois du tout abismée en sa douceur.

Mays d'autres fois l'union se fait, non par des eslancemens repetés, ains par maniere d'un continuel insensible pressement et advancement du cœur en la divine bonté. Car, comme nous voyons qu'une grande et pesante masse de plomb, d'airain ou de pierre, quoy qu'on ne la pousse point, se serre, enfonce et presse tellement contre la terre, sur laquelle elle est posée, qu'en fin avec le tems on la treuve toute enterrée à cause de l'inclination de son poids, qui, par sa pesanteur, la fait tous-jours tendre au centre : ainsy nostre cœur estant une fois joint à son Dieu, s'il demeure en cette union, et que rien ne l'en divertisse, il va s'enfonçant continuellement par un insensible progrés d'union jusques à ce qu'il soit tout en Dieu, à cause de l'inclination sacrée que le saint amour luy donne de s'unir tous-jours davantage à la souveraine bonté ; car, comme dit le grand Apostre de France, l'amour est une vertu unitive, c'est à dire, qui nous porte à la parfaite union du souverain bien. Et puisque c'est une verité indubitable que le divin amour, tandis que nous sommes en ce monde, est un mouvement, ou au moins une habitude active et tendante au mouvement, lors mesme qu'il est parvenu à la simple union il ne laisse pas d'agir, quoy que imperceptiblement, pour l'accroistre et perfectionner de plus en plus.

Ainsy les arbres qui ayment d'estre transplantés, apres qu'ilz le sont, estendent leurs racines et se fourrent bien avant dans le sein de la terre, qui est leur element et leur aliment, nul ne s'appercevant de cela tandis qu'il se fait, ains seulement quand il est fait. Et le cœur humain, transplanté du monde en Dieu par le celeste amour, s'il s'exerce fort en l'orayson, certes il s'estendra continuellement et se serrera à la Divinité, s'unissant de plus en plus à sa bonté, mays par des accroissemens imperceptibles, desquelz on ne remarque pas bonnement le progrés tandis qu'il se fait, ains quand il est fait. Si vous beuvés quelque exquise liqueur, par exemple de l'eau imperiale, la simple union d'icelle avec vous se fera à mesme que vous la recevrés; car la reception et l'union sont une mesme chose en cet endroit : mays par apres, petit à petit cette union s'aggrandira par un progrés imperceptiblement sensible; car la vertu de cette eau penetrant de toutes partz confortera le cerveau, revigorera le cœur, et estendra sa force sur tous vos espritz. Ainsy un sentiment de dilection, comme, par exemple : *Que Dieu est bon !* estant entré dedans le cœur, d'abord il fait l'union avec cette bonté; mays estant entretenu un peu longuement, comme un parfum precieux, il penetre de tous costés l'ame, il se respand et dilate dans nostre volonté, et, par maniere de dire, il s'incorpore avec nostre esprit, se joignant et serrant de toutes partz de plus en plus à nous et nous unissant à luy. Et c'est ce que nous enseigne le grand David, quand il compare les sacrées paroles au miel[1]; car qui ne sçait que la douceur du miel s'unit de plus en plus à nostre sens par un progrés continuel de savourement, lorsque le tenans longuement en la bouche, ou que l'avalans tout bellement, sa saveur penetre plus avant le sens de nostre goust? Et de mesme ce sentiment de la bonté celeste exprimé par cette parole de saint Bruno : *O bonté !* ou par celle de saint Tho-

[1] Ps. CXVIII, 103.

*

mas : *Mon Seigneur et mon Dieu!* ou par celle de Magdeleine : *Hé! mon maistre!* ou par celle de saint François : *Mon Dieu et mon tout!* ce sentiment, dis-je, demeurant un peu longuement dedans un cœur amoureux, il se dilate, il s'estend et s'enfonce par une intime penetration en l'esprit, et de plus en plus le detrempe tout de sa saveur; qui n'est autre chose qu'accroistre l'union, comme fait l'onguent precieux, ou le baume, qui, tumbant sur le cotton, se mesle et s'unit tellement de plus en plus, petit à petit, avec iceluy qu'en fin on ne sçauroit plus dire si le cotton est parfumé ou s'il est parfum, ni si le parfum est cotton ou le cotton parfum. O qu'heureuse est une ame qui, en la tranquillité de son cœur, conserve amoureusement le sacré sentiment de la presence de Dieu! car son union avec la divine bonté croistra perpetuellement, quoyque insensiblement, et detrempera tout l'esprit d'iceluy de son infinie suavité. Or, quand je parle du sacré sentiment de la presence de Dieu en cet endroit, je n'entens pas parler du sentiment sensible, mays de celuy qui reside en la cime et supreme pointe de l'esprit, ou le divin amour regne et fait ses exercices principaux.

CHAPITRE II.

Des divers degrés de la sainte union qui se fait en l'orayson.

L'union se fait quelquefois sans que nous y cooperions sinon par une simple suite, nous laissans unir sans resistance à la divine bonté, comme un petit enfant amoureux du sein de sa mere, mays tellement alangoury qu'il ne peut faire aucun mouvement pour y aller, ni pour se serrer quand il y est, mays seulement est bien ayse d'estre pris et tiré entre les bras de sa mere, et d'estre pressé par elle sur sa poitrine.

Quelquefois nous cooperons, lorsqu'estans tirés nous cou-

rons volontier pour seconder la douce force de la bonté qui nous tire et nous serre à soy par son amour.

Quelquefois il nous semble que nous commençons à nous joindre et serrer à Dieu avant que il se joigne à nous, par ce que nous sentons l'action de l'union de nostre costé sans sentir celle qui se fait de la part de Dieu, lequel toutefois sans doute nous previent tous-jours, bien que tous-jours nous ne sentions pas sa prevention : car s'il ne s'unissoit à nous, jamais nous ne nous unirions à luy; il nous choisit et saysit tous-jours avant que nous le choisissions ni saysissions : mays quand, suivans ses attraitz imperceptibles, nous commençons à nous unir à luy, il fait quelquefois le progrés de nostre union, secourant nostre imbecillité, et se serrant sensiblement luy-mesme à nous, si que nous le sentons qu'il entre et penetre nostre cœur par une suavité incomparable. Et quelquefois aussi, comme il nous a attirés insensiblement à l'union, il continue insensiblement à nous ayder et secourir; et nous ne sçavons comme une si grande union se fait, mays nous sçavons bien que nos forces ne sont pas assés grandes pour la faire, si que nous jugeons bien par là que quelque secrette puissance fait son insensible action en nous : comme les nochers qui portent du fer, lorsque sous un vent fort foible ilz sentent leurs vaisseaux singler puissamment, connoissent qu'ilz sont proches des montaignes de l'aymant, qui les tirent imperceptiblement, et voyent en cette sorte un connoissable et perceptible avancement provenant d'un moyen inconneu et imperceptible; car ainsy, lorsque nous voyons nostre esprit s'unir de plus en plus à Dieu sous des petitz effortz que nostre volonté fait, nous jugeons bien que nous avons trop peu de vent pour singler si fort, et qu'il faut que l'amant de nos ames nous tire par l'influence secrette de sa grace, laquelle il veut nous estre imperceptible affin qu'elle nous soit plus admirable, et que, sans nous amuser à sentir ses attraitz, nous nous

occupions plus purement et simplement à nous unir à sa bonté.

Aucunefois cette union se fait si insensiblement que nostre cœur ne sent ni l'operation divine en nous, ni nostre cooperation; ains il treuve la seule union insensiblement toute faite, à l'imitation de Jacob, qui, sans y penser, se treuva marié avec Lia; ou plus tost, comme un autre Sanson, mays plus heureux, il se treuve lié et serré des cordes de la sainte union sans que nous nous en soyons apperceus.

D'autres fois nous sentons les serremens, l'union se faysant par des actions sensibles, tant de la part de Dieu que de la nostre.

Quelquefois l'union se fait par la seule volonté et en la seule volonté, et aucunefois l'entendement y a sa part, par ce que la volonté le tire apres soy et l'applique à son objet, lui donnant un playsir special d'estre fiché à le regarder, comme nous voyons qne l'amour respand une profonde et speciale attention en nos yeux corporelz pour les arrester à voir ce que nous aymons.

Quelquefois cette union se fait de toutes les facultés de l'ame, qui se ramassent toutes autour de la volonté, non pour s'unir elles-mesmes à Dieu, car elles n'en sont pas toutes capables, mays pour donner plus de commodité à la volonté de faire son union : car si les autres facultés estoient appliquées une chacune à son objet propre, l'ame, operant par icelles, ne pourroit pas si parfaitement s'employer à l'action par laquelle l'union se fait avec Dieu. Telle est la varieté des unions.

Voyés saint Marcial (car ce fut, comme on dit, le bienheureux enfant duquel il est parlé en saint Marc[1]) : nostre Seigneur le prit, le leva, et le tint assés longuement entre ses bras. O beau petit Marcial! que vous estes heureux d'estre saisi, pris, porté, uny, joint et serré sur la poitrine celeste

[1] Cap. IX, 35.

du Sauveur, et baysé de sa bouche sacrée, sans que vous y cooperiés qu'en ne faysant pas resistance à recevoir ces divines caresses! Au contraire, saint Symeon embrasse et serre nostre Seigneur sur son sein [1], sans que nostre Seigneur face aucun semblant de cooperer à cette union, bien que, comme chante la tres-sainte Eglise, « le vieillard portoit l'enfant, mays l'enfant gouvernoit le vieillard. » Saint Bonaventure, touché d'une sainte humilité, non seulement ne s'unissoit pas à nostre Seigneur, ains se retiroit de sa presence reelle, c'est à dire du tres-saint sacrement de l'eucharistie, quand un iour oyant messe, nostre Seigneur se vint unir à luy, luy portant son divin sacrement. Or, cette union faite, hé Dieu! Theotime, pensés de quel amour cette sainte ame serra son Sauveur sur son cœur! A l'opposite, sainte Catherine de Sienne desirant ardemment nostre Seigneur en la sainte communion, pressant et poussant son ame et son affection devers luy, il se vint joindre à elle, entrant en sa bouche avec mille benedictions. Ainsy nostre Seigneur commença l'union avec saint Bonaventure, et sainte Catherine sembla commencer celle qu'elle eut avec son Sauveur. La sacrée amante du Cantique parle comme ayant pratiqué l'une et l'autre sorte d'union : « Je suis toute à mon bienaymé, ce dit-elle, et son retour est devers moy [2]; » car c'est autant que si elle disoit : Je me suis unie à mon cher amy, et reciproquement il se retourne devers moy, pour, en s'unissant de plus en plus à moy, se rendre aussi tout mien. *Mon cher amy m'est un bouquet de myrrhe; il demeurera entre mes mammelles* [3], et je le serrerai sur mon sein comme un bouquet de suavité. « Mon ame, dit David, s'est serrée à vous, ô mon Dieu! et votre main droite m'a empoigné et saysi [4]. » Mays ailleurs elle confesse d'estre prevenue, disant : « Mon cher amy est tout à moy, et moy je suis toute sienne [5]; » nous faysons une

[1] Luc. II, 28. — [2] Cant. Cant. VII, 10. — [3] *Ibid.*, I, 12. — [4] Psal. LXII, 9. — [5] Cant. Cant. II, 16.

sainte union par laquelle il se joint à moy, et moy je me joins à luy. Et pour monstrer que tous-jours toute l'union se fait par la grace de Dieu, qui nous tire à soy, et par ses attraitz esmeut nostre ame et anime le mouvement de nostre union envers luy, elle s'escrie comme toute impuissante : « Tirés-moy[1] ! » mays pour tesmoigner qu'elle ne se laissera pas tirer comme une pierre ou comme un forçat, ains qu'elle cooperera de son costé, et meslera son foible mouvement parmy les puissans attraitz de son amant : « Nous courrons, dit-elle, à l'odeur de vos parfums[2]. » Et affin qu'on sache que si on la tire un peu fortement par la volonté, toutes les puissances de l'ame se porteront à l'union : « Tirés-moy, dit-elle, et nous courrons. » L'espoux n'en tire qu'une, et plusieurs courent à l'union : la volonté est la seule que Dieu veut, mays toutes les autres puissances courent apres elle pour estre unies à Dieu avec elle.

A cette union le divin berger des ames provoquoit sa chere Sulamite : « Mettés-moy, disoit-il, comme un seau sur vostre cœur, comme un cachet sur vostre bras[3]. » Pour bien imprimer un cachet sur la cire, on ne le joint pas seulement, mays on le presse bien serré : ainsy veut-il que nous nous unissions à luy d'une union si forte et pressée que nous demeurions marqués de ses traitz.

Le saint amour du Sauveur nous presse[4]. O Dieu ! quel exemple d'union excellente ! Il s'estoit joint à nostre nature humaine par grace, comme une vigne à son ormeau, pour la rendre aucunement participante de son fruit : mays voyant que cette union s'estoit deffaite par le peché d'Adam, il fit une union plus serrée et pressante en l'incarnation, par laquelle la nature humaine demeure à jamais jointe en unité de personne à la Divinité ; et affin que non seulement la nature humaine, mays tous les hommes peussent s'unir intimement à sa bonté, il institua le sacrement de la tres-sainte

[1] Cant. Cant. I, 3. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*, VIII, 6. — [4] II Cor. V, 14.

eucharistie, auquel un chacun peut participer pour unir son Sauveur à soy-mesme reellement et par maniere de viande. Theotime, cette union sacramentelle nous sollicite et nous ayde à la spirituelle de laquelle nous parlons.

CHAPITRE III.

Du souverain degré d'union par la suspension et ravissement.

Soit donques que l'union de nostre ame avec Dieu se face imperceptiblement, soit qu'elle se face perceptiblement, Dieu en est tous-jours l'autheur; et nul ne peut s'unir à luy s'il ne va à luy, ni nul ne peut aller à luy s'il n'est tiré par luy, comme tesmoigne le divin espoux, disant : « Nul ne peut venir à moy, sinon que mon Pere le tire [1]; » ce que sa celeste espouse proteste aussi, disant : « Tirés-moy : nous courrons à l'odeur de vos parfums [2]. »

Or la perfection de cette union consiste en deux pointz : qu'elle soit pure, et qu'elle soit forte. Ne puis-je pas m'approcher d'une personne pour luy parler, pour le mieux voir, pour obtenir quelque chose de luy, pour odorer les parfums qu'il porte, pour m'appuyer sur luy? Et lors je m'approche voirement de luy et me joins à luy; mays l'approchement et union n'est pas ma principale pretention, ains je m'en sers seulement comme d'un moyen et d'une disposition pour obtenir une autre chose. Que si je m'approche de luy et me joins à luy non pour aucune autre fin que pour estre proche de luy et jouïr de cette prochaineté et union, c'est alors un approchement d'union pure et simple.

Ainsy plusieurs s'approchent de nostre Seigneur, les uns pour l'ouïr, comme Magdeleine; les autres pour estre gueris, comme l'hemorroïsse; les autres pour l'adorer, comme les Mages; les autres pour le servir, comme Marthe; les autres

[1] Joan. VI, 44. — [2] Cant. Cant. I, 3.

pour vaincre leur incredulité, comme saint Thomas; les autres pour le parfumer, comme Magdeleine, Joseph, Nicodeme : mays sa divine Sulamite le cherche pour le treuver, et l'ayant treuvé ne veut autre chose que de le tenir bien serré, et le tenant, ne jamais le quitter : « Je le tiens, dit-elle, et ne l'abandonneray point[1]. » Jacob, dit saint Bernard, tenant Dieu bien serré, le veut bien quitter, pourveu qu'il reçoive sa benediction : mays la Sulamite ne le quittera point, quelle benediction qu'il luy donne ; car elle ne veut pas les benedictions de Dieu, elle veut le Dieu des benedictions, disant avec David : « Qu'y a-il au ciel pour moy, et que veux-je sur la terre, sinon vous? Vous estes le Dieu de mon cœur, et mon partage à toute eternité[2]. »

Ainsy fut la glorieuse Mere aupres de la croix de son filz[3]. « Hé! que cherchés-vous, ô mere de la vie! en ce mont de Calvaire et en ce lieu de mort? Je cherche, eut-elle dit, mon enfant, qui est la vie de ma vie. — Et pourquoy le cherchés-vous? — Pour estre aupres de luy. — Mays maintenant il est parmy les tristesses de la mort. — Hé! ce ne sont pas les allegresses que je cherche, c'est luy-mesme; et par-tout mon cœur amoureux me fait rechercher d'estre unie à cet aymable enfant, mon cher bienaymé. » En somme, la pretention de l'ame en cette union n'est autre que d'estre avec son amant.

Mays quand l'union de l'ame avec Dieu est grandement tres-estroitte et tres-serrée, elle est appellée par les theologiens inhesion ou adhesion, par ce que par icelle l'ame demeure prise, attachée, colée et affigée à la divine Majesté, en sorte que malaysément peut-elle s'en desprendre et retirer. Voyés, je vous prie, cet homme pris et serré par attention à la suavité d'une harmonieuse musique, ou bien (ce qui est extravagant) à la niayserie d'un jeu de cartes : vous l'en voulés retirer, et vous ne pouvés ; quelles affaires

[1] Cant. Cant. III, 4. — [2] Psal. LXXII, 25. — [3] Joan. XIX, 25.

qu'il ayt au logis, on ne le peut arracher; il en perd mesme le boire et le manger. O Dieu! Theotime, combien plus doit estre attachée et serrée l'ame qui est amante de son Dieu quand elle est unie à la divinité de l'infinie douceur, et qu'elle est prise et esprise en cet objet d'incomparables perfections! Telle fut celle du grand vaisseau d'election, qui s'escrioit : « Affin que je vive à Dieu, je suis affigé à la croix avec Jesus-Christ [1]. » Aussi proteste-il que rien, non pas la la mort mesme, ne le peut separer de son maistre [2]. Et cet effect de l'amour fut mesme pratiqué entre David et Jonathas; car il est dit que *l'ame de Jonathas fut colée à celle de David* [3]. Aussi est-ce un axiome celebré par les anciens Peres que l'amitié qui peut finir ne fut jamais vraye amitié, ainsy que j'ay dit ailleurs.

Voyés, je vous prie, Theotime, ce petit enfant attaché au tetin et au col de sa mere : si on le veut arracher de là pour le porter en son berceau, par ce qu'il en est tems, il marchande et dispute tant qu'il peut pour ne point quitter ce sein tant amiable; si on le fait desprendre d'une main, il s'accroche de l'autre, et si on l'enleve du tout il se met à pleurer, et, tenant son cœur et ses yeux où il ne peut plus tenir son corps, il va reclamant sa chere mere, jusques à ce qu'à force de le bercer on l'ayt endormy. Ainsy l'ame laquelle, par l'exercice de l'union, est parvenue jusques à demeurer prise et attachée à la divine bonté n'en peut estre tirée presque que par force et avec beaucoup de douleur; on ne la peut faire desprendre : si on destourne son imagination, elle ne laisse pas de se tenir prise par son entendement; que si on tire son entendement, elle se tient attachée par la volonté; et si on la fait encor abandonner de la volonté par quelque distraction violente, elle se retourne de moment en moment du costé de son cher objet, duquel elle ne se peut du tout desprendre, renouant tant qu'elle peut les doux liens de son union avec

[1] Gal. II, 19. — [2] Rom. VIII, 38. — [3] I Reg. XVIII, 1.

luy par des frequens retours qu'elle fait comme à la desrobée, experimentant en cela la peine de saint Paul [1] : car elle est pressée de deux desirs, d'estre delivrée de toute occupation exterieure pour demeurer en son interieur avec Jesus-Christ, et d'aller neantmoins à l'œuvre de l'obeïssance que l'union mesme avec Jesus-Christ enseigne estre requise.

Or la bienheureuse Mere Terese dit excellemment que l'union estant parvenue jusques à cette perfection que de nous tenir pris et attachés avec nostre Seigneur, elle n'est point differente du ravissement, suspension ou pendement d'espritz : mays qu'on l'appelle seulement union, ou suspension, ou pendement, quand elle est courte ; et quand elle est longue, on l'appelle extase ou ravissement : d'autant qu'en effect l'ame attachée à son Dieu si fermement et si serrée qu'elle n'en puisse pas aysément estre desprise, elle n'est plus en soy-mesme, mais en Dieu, non plus qu'un corps crucifié n'est plus en soy-mesme, mays en la croix, et que le lierre attaché à la muraille n'est plus en soy, mais en la muraille.

Mays affin d'eviter tout equivoque, sachés, Theotime, que la charité est un lien, et un lien de perfection [2] ; et qui a plus de charité, il est plus estroittement uny et lié à Dieu. Or nous ne parlons pas de cette union qui est permanente en nous par maniere d'habitude, soit que nous dormions, soit que nous veillions : nous parlons de l'union qui se fait par l'action, et qui est un des exercices de la charité et dilection. Imaginés-vous donq que saint Paul, saint Denis, saint Augustin, saint Bernard, saint François, sainte Catherine de Gennes ou de Sienne, sont encor en ce monde, et qu'ilz dorment de lassitude apres plusieurs travaux pris pour l'amour de Dieu ; representés-vous d'autre part quelque bonne ame, mais non pas si sainte comme eux, qui fut en l'orayson d'union à mesme tems : je vous demande, mon cher Theotime, qui est plus uni, plus serré, plus attaché à

[1] Philip. I, 23. — [2] Coloss. III, 14.

Dieu, ou ces grands saintz qui dorment, ou cette ame qui prie? Certes, ce sont ces admirables amans; car ilz ont plus de charité, et leurs affections, quoy qu'en certaine façon dormantes, sont tellement engagées et prises à leurs maistres qu'elles en sont inseparables. Mais, ce me dirés-vous, comme se peut-il faire qu'une ame qui est en l'orayson d'union, et mesme jusques à l'extase, soit moins unieà Dieu que ceux qui dorment, pour saintz qu'ilz soient? Voicy que je vous dis, Theotime : celle-là est plus avant en l'exercice de l'union, et ceux-cy sont plus avant en l'union ; ceux-cy sont unis et ne s'unissent pas, puisqu'ilz dorment, et celle-là s'unit, estant en l'exercice et pratique actuelle de l'union.

Au demeurant, cet exercice de l'union avec Dieu se peut mesme pratiquer par des courtz et passagers, mays frequens eslans de nostre cœur en Dieu par maniere d'oraysons jaculatoires faites à cette intention : Ah Jesus! qui me donnera la grace que je sois un seul esprit avec vous! En fin, Seigneur, rejettant la multiplicité des creatures, je ne veux que vostre unité! O Dieu! vous estes le seul un, et la seule unité necessaire à mon ame! Helas! cher amy de mon cœur, unissés ma pauvre unique ame à vostre tres-unique bonté! Hé! vous estes tout mien, quand seray-je tout vostre? L'aymant tire le fer et le serre : ô Seigneur Jesus! mon amant, soyés mon tire-cœur; serrés, pressés et unissés à jamais mon esprit sur vostre paternelle poitrine! Hé! puisque je suis fait pour vous, pour quoy ne suis-je pas en vous? abismés cette goute d'esprit que vous m'avés donné dedans la mer de vostre bonté, de laquelle elle procede. Ah! Seigneur, puisque vostre cœur m'ayme, que ne me ravit-il à soy, puisque je le veux bien? Tirés-moy, et je courray à la suite de vos attraitz, pour me jetter entre vos bras paternelz, et n'en bouger jamais és siecles des siecles. Amen.

CHAPITRE IV.

Du ravissement, et de la premiere espece d'iceluy.

L'extase s'appelle ravissement, d'autant que par icelle Dieu nous attire et esleve à soy; et le ravissement s'appelle extase, en tant que par iceluy nous sortons et demeurons hors et au-dessus de nous-mesmes pour nous unir à Dieu. Et bien que les attraitz par lesquelz nous sommes attirés de la part de Dieu soyent admirablement doux, suaves et delicieux, si est-ce qu'à cause de la force que la beauté et bonté divine a pour tirer à soy l'attention et application de l'esprit, il semble que non seulement elle nous esleve, mais qu'elle nous ravit et emporte : comme au contraire, à rayson du tres-volontaire consentement et ardent mouvement par lequel l'ame ravie s'escoule apres les attraitz divins, il semble que non seulement elle monte et s'esleve, mays qu'elle se jette et s'eslance hors de soy en la Divinité mesme. Et c'en est de mesme en la tres-infame extase ou abominable ravissement qui arrive à l'ame lorsque, par les amorces des playsirs brutaux, elle est mise hors de sa propre dignité spirituelle, et au-dessous de sa condition naturelle : car en tant que volontairement elle suit cette malheureuse volupté, et se precipite hors de soy-mesme, c'est à dire, hors de l'estat spirituel, on dit qu'elle est en l'extase sensuelle; mays en tant que les apatz et allechemens sensuelz la tirent puissamment, et, par maniere de dire, l'entraynent dans cette basse et vile condition, on dit qu'elle est ravie et emportée hors de soy-mesme, par ce que ces voluptés bestiales la demettent de l'usage de la rayson et intelligence avec une si furieuse violence que, comme dit l'un des plus grands philosophes, l'homme estant en cet accident semble estre tumbé en epilepsie, tant l'esprit demeure absorbé et comme perdu. O hommes! jusques à quand serés-vous si insensés que de vouloir ravaller vostre

dignité naturelle, descendans volontairement et vous precipitans en la condition des bestes brutes?

Mays, mon cher Theotime, quant aux extases sacrées, elles sont de trois sortes : l'une est de l'entendement, l'autre de l'affection, et la troisieme de l'action; l'une est en la splendeur, l'autre en la ferveur, et la troisieme en l'œuvre; l'une se fait par l'admiration, l'autre par la devotion, et la troisieme par l'operation. L'admiration se fait en nous par le rencontre d'une verité nouvelle que nous ne connoissions pas, ni n'attendions pas de connoistre; et si à la nouvelle verité que nous rencontrons est jointe la beauté et bonté, l'admiration qui en provient est grandement delicieuse. Ainsy la reyne de Saba treuvant en Salomon plus de veritable sagesse qu'elle n'avoit pensé, elle demeura toute pleine d'admiration[1]; et les Juifs, voyans en nostre Sauveur une science qu'ilz n'eussent jamais creu, furent surpris d'une grande admiration[2]. Quand donq il plait à la divine bonté de donner à nostre entendement quelque speciale clarté, par le moyen de laquelle il vienne à contempler les mysteres divins d'une contemplation extraordinaire et fort relevée, alors, voyant plus de beauté en iceux qu'il n'avoit peu s'imaginer, il entre en admiration.

Or l'admiration des choses aggreables attache et cole fortement l'esprit à la chose admirée, tant à rayson de l'excellence de la beauté qu'elle luy descouvre qu'à rayson de la nouveauté de cette excellence, l'entendement ne se pouvant assés assouvir de voir ce qu'il n'a encor point veu, et qui est si aggreable à voir. Et quelquefois, outre cela, Dieu donne à l'ame une lumiere non seulement claire, mays croissante comme l'aube du jour; et alors, comme ceux qui ont treuvé une miniere d'or fouillent tous-jours plus avant pour treuver tous-jours davantage de ce tant desiré metail, ainsy l'entendement va de plus en plus s'enfonçant en la consideration et

[1] III Reg. X, 4. — [2] Matth. XIII, 54.

admiration de son divin objet : car, ne plus ne moins que l'admiration a causé la philosophie et attentive recherche des choses naturelles, elle a aussi causé la contemplation et theologie mystique; et dautant que cette admiration, quand elle est forte, nous tient hors et au-dessus de nous-mesmes par la vive attention et application de nostre entendement aux choses celestes, elle nous porte par consequent en l'extase.

CHAPITRE V.

De la seconde espece de ravissement.

Dieu attire les espritz à soy par sa souveraine beauté et incomprehensible bonté, excellences qui toutes deux ne sont neantmoins qu'une supreme Divinité tres-uniquement belle et bonne tout ensemble. Tout se fait pour le bon et pour le beau; toutes choses regardent vers luy, sont meues et contenues par luy et pour l'amour de luy; le bon et le beau est desirable, aymable et cherissable à tous; pour luy toutes choses font et veulent tout ce qu'elles operent et veulent. Et quant au beau, par ce qu'il attire et rappelle à soy toutes choses, les Grecs l'appellent d'un nom qui est tiré d'une parole qui veut dire appeller[1]. De mesme quant au bien, sa vraye image c'est la lumiere, surtout en ce que la lumiere recueille, reduit et convertit à soy tout ce qui est; dont le soleil entre les Grecs est nommé d'une parole laquelle monstre qu'il fait que toutes choses soient ramassées et serrées[2], r'assemblant les dispersées, comme la bonté convertit à soy toutes choses, estant non seulement la souveraine unité, mays souverainement unissante, d'autant que toutes choses la desirent comme leur principe, leur conservation et leur derniere fin : de sorte qu'en somme, le bon et le beau

[1] Τὸ καλόν, de καλέω. — [2] Ἥλιος, de ἑιλέω.

ne sont qu'une mesme chose, d'autant que toutes choses appetent le beau et le bon.

Ce discours, Theotime, est presque tout composé des paroles du divin saint Denis Areopagite. Et certes il est vray que le soleil, source de la lumiere corporelle, est la vraye image du bon et du beau; car, entre les creatures purement corporelles, il n'y a point de bonté ni de beauté esgale à celle du soleil. Or, la beauté et bonté du soleil consiste en sa lumiere, sans laquelle rien ne seroit beau et rien ne seroit bon en ce monde corporel. Elle esclaire tout, comme belle; elle eschauffe et vivifie tout, comme bonne. En tant qu'elle est belle et claire, elle attire tous les yeux qui ont veuë au monde; en tant qu'elle est bonne et qu'elle eschauffe, elle attire à soy tous les appetitz et toutes les inclinations du monde corporel : car elle tire et esleve les exhalations et vapeurs; elle tire et fait sortir les plantes et les animaux de leurs origines, et ne se fait aucune generation à laquelle la chaleur vitale de ce grand luminaire ne contribue. Ainsy Dieu, pere de toute lumiere, souverainement bon et beau, par sa beauté attire nostre entendement à le contempler, et par sa bonté il attire nostre volonté à l'aymer. Comme beau, comblant nostre entendement de delices, il respand son amour dans nostre volonté; comme bon, remplissant nostre volonté de son amour, il excite nostre entendement à le contempler, l'amour nous provoquant à la contemplation, et la contemplation à l'amour. Dont il s'ensuit que l'extase et le ravissement depend totalement de l'amour; car c'est l'amour qui porte l'entendement à la contemplation, et la volonté à l'union : de maniere qu'en fin il faut conclurre, avec le grand saint Denis, que l'amour divin est extatique, ne permettant pas que les amans soyent à eux-mesmes, ains à la chose aymée. A rayson de quoy cet admirable apostre saint Paul estant en la possession de ce divin amour, et fait participant de sa force extatique, d'une bouche divinement inspirée :

« Je vis, dit-il, non plus moy, mays Jesus-Christ vit en noy[1]. » Ainsy, comme un vray amoureux sorty hors de soy en Dieu, il vivoit, non plus sa propre vie, mays la vie de son bienaymé, comme souverainement aymable.

Or ce ravissement d'amour se fait sur la volonté en cette sorte. Dieu la touche par ces[2] attraitz de suavité; et lors, comme une esguille touchée par l'aymant se tourne et remue vers le pole, s'oubliant de son insensible condition, ainsy la volonté, atteinte de l'amour celeste, s'eslance et porte en Dieu, quittant toutes ses inclinations terrestres, entrant par ce moyen en un ravissement, non de connoissance, mays de jouïssance; non d'admiration, mays d'affection; non de science, mays d'experience; non de veuë, mays de goust et de savourement. Il est vray que, comme j'ay desja signifié, l'entendement entre quelquefois en admiration, voyant la sacrée delectation que la volonté a en son extase, comme la volonté reçoit souvent de la delectation, appercevant l'entendement en admiration : de sorte que ces deux facultés s'entrecommuniquent leurs ravissemens, le regard de la beauté nous la faysant aymer, et l'amour nous la faysant regarder. On n'est guere souvent eschauffé des rayons du soleil qu'on n'en soit esclairé, ni esclairé qu'on n'en soit eschauffé : l'amour fait facilement admirer, et l'admiration facilement aymer.

Toutesfois les deux extases de l'entendement et de la volonté ne sont pas tellement appartenantes l'une à l'autre que l'une ne soyt bien souvent sans l'autre : car, comme les philosophes ont eu plus de la connoissance que de l'amour du Createur, aussi les bons chrestiens en ont maintefois plus d'amour que de connoissance; et par consequent l'excés de la connoissance n'est pas tous-jours suivy de celuy de l'amour, non plus que l'excés de l'amour n'est pas tous-jours accompaigné de celuy de la connoissance, ainsy que j'ai re-

[1] Gal. II, 20. — [2] Il semble qu'il faut lire *ses*.

marqué ailleurs. Or l'extase de l'admiration, estant seule, ne nous fait pas meilleurs, suivant ce qu'en dit celuy qui avoit esté ravy en extase jusques au troisieme ciel : « Si je connoissois, dit-il, tous les mysteres et toute la science, et je n'ay pas la charité, je ne suis rien[1] ; » et partant le malin esprit peut extasier, s'il faut ainsy parler, et ravir l'entendement, luy representant des merveilleuses intelligences qui le tiennent eslevé et suspendu au-dessus de ses forces naturelles ; et, par telles clartés, il peut encor donner à la volonté quelque sorte d'amour vain, mol, tendre, et imparfait, par maniere de complaysance, satisfaction et consolation sensible. Mays de donner la vraye extase de la volonté, par laquelle elle s'attache uniquement et puissamment à la bonté divine, cela n'appartient qu'à cet Esprit souverain par lequel « la charité de Dieu est respandue dedans nos cœurs[2]. »

CHAPITRE VI.

Des marques du bon ravissement, et de la troisieme espece d'iceluy.

En effect, Theotime, on a veu en nostre âge plusieurs personnes qui croyoient elles-mesmes, et chacun avec elles, qu'elles fussent fort souvent ravies divinement en extase, et en fin toutefois on descouvroit que ce n'estoient qu'illusions et amusemens diaboliques. Un certain prestre du temps de saint Augustin se mettoit en extase tous-jours quand il vouloit, chantant ou faysant chanter certains airs lugubres et pitoyables ; et ce pour seulement contenter la curiosité de ceux qui desiroient voir ce spectacle. Mays ce qui est admirable, c'est que son extase passoit si avant qu'il ne sentoit mesme pas quand on lui appliquoit le feu, sinon apres qu'il estoit revenu à soy ; et neantmoins, si quelqu'un parloit un peu fort et à voix claire, il l'entendoit comme de loin, et

[1] I Cor. XIII, 2. — [2] Rom. V, 5.

n'avoit aucune respiration. Les philosophes mesmes ont reconneu certaines especes d'extases naturelles, faites par la vehemente application de l'esprit à la consideration des choses plus relevées : c'est pourquoy il ne se faut pas estonner si le malin esprit, pour faire le singe, tromper les ames, scandaliser les foibles, et se transformer en esprit de lumiere [1], opere des ravissemens en quelques ames peu solidement instruites en la vraye pieté.

Affin donq qu'on puisse discerner les extases divines d'avec les humaines et diaboliques, les serviteurs de Dieu ont laissé plusieurs documens; mais quant à moy, il me suffira pour mon propos de vous proposer deux marques de la bonne et sainte extase. L'une est que l'extase sacrée ne se prend ni attache jamais tant à l'entendement qu'à la volonté, laquelle elle esmeut, eschauffe et remplit d'une puissante affection envers Dieu; de maniere que si l'extase est plus belle que bonne, plus lumineuse que chaleureuse, plus speculative qu'affective, elle est grandement douteuse et digne de soupçon. Je ne dis pas qu'on ne puisse avoir des ravissemens, des visions mesme prophetiques, sans avoir la charité; car je sçay bien que, comme on peut avoir la charité sans estre ravy et sans prophetiser, aussi peut-on estre ravi et prophetiser sans avoir la charité : mays je dis que celuy qui, en son ravissement, a plus de clarté en l'entendement pour admirer Dieu que de chaleur en la volonté pour l'aymer, il doit estre sur ses gardes; car il y a danger que cette extase ne soit fausse, et ne rende l'esprit plus enflé qu'édifié, le mettant voirement, comme Saül, Balaam et Cayphe, entre les prophetes [2], mais le laissant neantmoins entre les repreuvés.

La seconde marque des vrayes extases consiste en la troisieme espece d'extase que nous avons marquée cy-dessus; extase toute sainte, toute aymable, et qui coronne les deux

[1] II Cor. XI, 14. — [2] I Reg. X, 11; Num. XXII; Joan. XI, 51.

autres; et c'est l'extase de l'œuvre et de la vie. L'entiere observation des commandemens de Dieu n'est pas dans l'enclos des forces humaines, mays elle est bien pourtant dans les confins de l'instinct de l'esprit humain, comme tres-conforme à la rayson et lumiere naturelle; de sorte que, vivans selon les commandemens de Dieu, nous ne sommes pas pour cela hors de nostre inclination naturelle. Mays outre les commandemens divins, il y a des inspirations celestes, pour l'exequution desquelles il ne faut pas seulement que Dieu nous esleve au-dessus de nos forces, mays aussi qu'il nous tire au-dessus des instinctz et des inclinations de nostre nature, d'autant qu'encor que ces inspirations ne sont pas contraires à la rayson humaine, elles l'excedent toutesfois, la surmontent, et sont au-dessus d'icelle; de sorte que lors nous ne vivons pas seulement une vie civile, honneste et chrestienne, mays une vie surhumaine, spirituelle, devote et extatique, c'est à dire, une vie qui est en toute façon hors et au-dessus de nostre condition naturelle.

Ne point desrober, ne point mentir, ne point commettre de luxure, prier Dieu, ne point jurer en vain, aymer et honnorer son pere, ne point tuer: c'est vivre selon la rayson naturelle de l'homme. Mais quitter tous nos biens, aymer la pauvreté, l'appeller et tenir en qualité de tres-delicieuse maistresse; tenir les opprobres, mespris, abjections, persecutions, martyres, pour des felicités et beatitudes; se contenir dans les termes d'une tres-absolue chasteté, et en fin vivre emmy le monde et en cette vie mortelle contre toutes les opinions et maximes du monde, et contre le courant du fleuve de cette vie, par des ordinaires resignations, renoncemens et abnegations de nous-mesmes : ce n'est pas vivre humainement, mays surhumainement; ce n'est pas vivre en nous, mays hors de nous et au-dessus de nous : et par ce que nul ne peut sortir en cette façon au-dessus de soy-mesme si le Pere eternel ne le tire, partant cette sorte de vie doit estre

un ravissement continuel et une extase perpetuelle d'action et d'operation.

« Vous estes mortz, disoit le grand Apostre aux Colossiens [1], et vostre vie est cachée avec Jesus-Christ en Dieu [2]. » La mort fait que l'ame ne vit plus en son corps ni en l'enclos d'iceluy. Que veut donq dire, Theotime, cette parole de l'Apostre : « Vous estes morts ? » C'es comme s'il eut dit : Vous ne vivés plus en vous-mesmes, ni dedans l'enclos de vostre propre condition naturelle ; vostre ame ne vit plus selon elle-mesme, mays au-dessus d'elle-mesme. Le phœnix est phœnix en cela qu'il aneantit sa propre vie à la faveur des raïons du soleil pour en avoir une plus douce et vigoureuse, cachant, par maniere de dire, sa vie sous les cendres. Les bigatz et vers à soye changent leur estre, et de vers se font papillons ; les abeilles naissent vers, puis deviennent nymphes, marchans sur leurs piedz, et en fin deviennent mouches volantes. Nous en faysons de mesme, Theotime, si nous sommes spirituelz ; car nous quittons nostre vie humaine pour vivre d'une autre vie plus eminente au-dessus de nous-mesmes, cachans toute cette vie nouvelle en Dieu avec Jesus-Christ, qui seul la void, la connoist et la donne. Nostre vie nouvelle, c'est l'amour celeste qui vivifie et anime nostre ame ; et cet amour est tout caché en Dieu et és choses divines avec Jesus-Christ : car puisque, comme disent les lettres sacrées de l'Evangile, apres que Jesus-Christ se fut un peu laissé voir à ses disciples en montant là-haut au ciel, en fin une nuée l'environna, qui l'osta et cacha de devant leurs yeux [3], Jesus-Christ donq est caché au ciel en Dieu ; or Jesus-Christ est nostre amour, et nostre amour est la vie de nostre ame ; donq nostre vie est cachée en Dieu avec Jesus-Christ, et quand Jesus-Christ, qui est nótre amour, et par

[1] C'est ainsi que nous lisons avec les éditions de 1641 (de Sill.) et 1663, au lieu de « Rhodiens, » leçon évidemment fausse des premières éditions. — [2] Coloss. III, 3. — [3] Act. I, 9.

consequent nostre vie spirituelle, viendra paroistre au jour du jugement, alors nous apparoistrons avec luy en gloire[1], c'est à dire, Jesus-Christ, nostre amour, nous glorifiera, nous communiquant sa felicité et splendeur.

CHAPITRE VII.

Comme l'amour est la vie de l'ame, et suite du discours de la vie extatique.

L'ame est le premier acte et principe de tous les mouvemens vitaux de l'homme, et, comme parle Aristote, elle est le principe par lequel nous vivons, sentons et entendons; dont il s'ensuit que nous connoissons la diversité des vies selon la diversité des mouvemens, en sorte mesme que les animaux qui n'ont point de mouvement naturel sont du tout sans vie. Ainsy, Theotime, l'amour est le premier acte et principe de nostre vie devote ou spirituelle, par lequel nous vivons, sentons et nous esmouvons; et nostre vie spirituelle est telle que sont nos mouvemens affectifs; et un cœur qui n'a point de mouvement et d'affection, il n'a point d'amour, comme au contraire un cœur qui a de l'amour n'est point sans mouvement affectif. Quand donq nous avons colloqué nostre amour en Jesus-Christ, nous avons par consequent mis en luy nostre vie spirituelle; or il est caché maintenant en Dieu au ciel, comme Dieu fut caché en luy tandis qu'il estoit en terre : c'est pourquoy nostre vie est cachée en luy; et quand il paroistra en gloire, nostre vie et nostre amour paroistra de mesme avec luy en Dieu. Ainsy saint Ignace, au rapport de saint Denis, disoit que son amour estoit crucifié; comme s'il eut voulu dire : Mon amour naturel et humain, avec toutes les passions qui en dependent, est attaché sur la croix; je l'ai fait mourir comme un amour mortel qui faysoit vivre mon cœur d'une vie mortelle, et, comme mon

[1] Coloss. III, 4.

Sauveur fut crucifié et mourut selon sa vie mortelle pour resusciter à l'immortelle, aussi je suis mort avec luy sur la croix selon mon amour naturel, qui estoit la vie mortelle de mon ame, affin que je resuscitasse à la vie surnaturelle d'un amour qui, pouvant estre exercé au ciel, est aussi par consequent immortel.

Quand donques on void une personne qui en l'orayson a des ravissemens par lesquelz elle sort et monte au-dessus de soy-mesme en Dieu, et neantmoins n'a point d'extase en sa vie, c'est à dire, ne fait point une vie relevée et attachée à Dieu par abnegation des convoitises mondaines et mortification des volontés et inclinations naturelles, par une interieure douceur, simplicité, humilité, et surtout par une continuelle charité; croyés, Theotime, que tous ses ravissemens sont grandement douteux et perilleux; ce sont ravissemens propres à faire admirer les hommes, mays non pas à les sanctifier. Car quel bien peut avoir une ame d'estre ravie à Dieu par l'orayson, si en sa conversation et en sa vie elle est ravie des affections terrestres, basses et naturelles? Estre au-dessus de soy-mesme en l'orayson et au-dessous de soy en la vie et operation, estre angelique en la meditation et bestial en la conversation, c'est clocher de part et d'autre, jurer en Dieu et jurer en Melchon[1], et, en somme, c'est une vraye marque que telz ravissemens et telles extases ne sont que des amusemens et tromperies du malin esprit. Bienheureux sont ceux qui vivent une vie surhumaine, extatique, relevée au-dessus d'eux-mesmes, quoyqu'ilz ne soyent point ravis au-dessus d'eux-mesmes en l'orayson. Plusieurs saintz sont au ciel, qui jamais ne furent en extase ou ravissement de contemplation; car combien de martyrs et grands saintz et saintes voyons-nous en l'histoire n'avoir jamais eu en l'orayson autre privilege que celuy de la devotion et ferveur! mays il n'y eut jamais saint qui n'ayt eu l'extase et ravisse-

[1] III Reg. XVIII. 21.

ment de la vie et de l'operation, se surmontant soy-mesme et ses inclinations naturelles.

Et qui ne void, Theotime, je vous prie, que c'est l'extase de la vie et operation de laquelle le grand Apostre parle principalement quand il dit : « Je vis, mays non plus moy, ains Jesus-Christ vit en moy[1]; » car il l'explique luy-mesme en autres termes aux Romains[2], disant que nostre vieil homme est crucifié ensemblement avec Jesus-Christ, que nous sommez mortz au peché avec luy, et que de mesme nous sommes resuscités avec lui pour marcher en nouveauté de vie, affin de ne servir plus au peché. Voylà deux hommes representés en un chacun de nous, Theotime, et par consequent deux vies : l'une du vieil homme, qui est une vieille vie, comme on dit de l'aigle, qui estant devenue vieille va traisnant ses plumes et ne peut plus prendre son vol; l'autre vie est de l'homme nouveau, qui est aussi une vie nouvelle, comme celle de l'aigle, laquelle, deschargée de ses vieilles plumes qu'elle a secouées dans la mer, en prend des nouvelles, et s'estant rajeunie vole en la nouveauté de ses forces.

En la premiere vie, nous vivons selon le vieil homme, c'est à dire, selon les defautz, foiblesses et infirmités que nous avons contractées par le peché de nostre premier pere Adam; et partant nous vivons au peché d'Adam, et nostre vie est une vie mortelle, ains la mort mesme. En la seconde vie, nous vivons selon l'homme nouveau, c'est à dire, selon les graces, faveurs, ordonnances et volontés de nostre Sauveur, et par consequent nous vivons au salut et à la redemption; et cette nouvelle vie est une vie vive, vitale, et vivifiante. Mays quiconque veut parvenir à la nouvelle vie, il faut qu'il passe par la mort de la vieille, crucifiant sa chair avec tous les vices et toutes les convoitises d'icelle[3], et l'ensevelissant sous les eaux du saint baptesme ou de la pœni-

[1] Gal. II, 20. — [2] Cap. VI, 4 et seq. — [3] Gal. V, 24.

tence : comme Naaman, qui noya et ensevelit dans les eaux du Jordain sa vieille vie ladresse et infecte pour vivre une vie nouvelle, saine et nette; car on pouvoit bien dire de cet homme qu'il n'estoit plus le vieil Naaman ladre, puant, infect, ains un Naaman nouveau, net, sain et honneste, par ce qu'il estoit mort à la ladrerie, et vivoit à la santé et netteté.

Or quiconque est resuscité à cette nouvelle vie du Sauveur, il ne vit plus ni à soy, ni en soy, ni pour soy, ains à son Sauveur, en son Sauveur, et pour son Sauveur : « Estimés, dit saint Paul, que vous estes vrayement mortz au peché, et vivans à Dieu en Jesus-Christ nostre Seigneur [1]. »

CHAPITRE VIII.

Admirable exhortation de saint Paul à la vie extatique et surhumaine.

Mays en fin saint Paul fait le plus fort, le plus pressant et le plus admirable argument qui fut jamais fait, ce me semble, pour nous porter tous à l'extase et ravissement de la vie et operation. Ouyés, Theotime, je vous prie, soyés attentif, et pesés la force et efficace des ardentes et celestes paroles de cet apostre tout ravi et transporté de l'amour de son maistre. Parlant donq de soy-mesme (et il en faut autant dire d'un chacun de nous) : « La charité, dit-il, de Jesus-Christ nous presse [2]. » Ouy, Theotime, rien ne presse tant le cœur de l'homme que l'amour : si un homme sçait d'estre aymé de qui que ce soit, il est pressé d'aymer reciproquement; mays si c'est un homme vulgaire qui est aymé d'un grand seigneur, certes il est bien plus pressé; mays si c'est d'un grand monarque, combien est-ce qu'il est pressé d'avantage ! Et maintenant, je vous prie, sachans que Jesus-Christ, vray Dieu eternel, tout-puissant, nous a aymés jusques à vouloir

[1] Rom. VI, 11. — [2] II Cor. V, 14.

souffrir pour nous la mort, et la mort de la croix : ô mon cher Theotime! n'est-ce pas cela avoir nos cœurs sous le pressoir, et les sentir presser de force et en exprimer de l'amour par une violence et contrainte qui est d'autant plus violente qu'elle est toute aymable et amiable? Mays comme est-ce que ce divin amant nous presse? « la charité de Jesus-Christ nous presse, dit son saint apostre, estimans ceci. » Qu'est-ce à dire, *estimans ceci?* C'est à dire que la charité du Sauveur nous presse lors principalement que nous estimons, considerons, pesons, meditons et sommes attentifz à cette resolution de la foy. Mays quelle resolution? Voyés, je vous prie, Theotime, comme il va gravement, fichant et poussant sa conception dans nos cœurs : *estimans cecy,* dit-il : et quoy? « que si un est mort pour tous, donques tous sont mortz, et Jesus-Christ est mort pour tous[1]. » Il est vray, certes : si un Jesus-Christ est mort pour tous, donques tous sont mortz en la personne de cet unique Sauveur qui est mort pour eux; et sa mort leur doit estre imputée, puisque elle a esté endurée pour eux et en leur consideration.

Mays que s'ensuit-il de cela? Il m'est advis que j'oye cette bouche apostolique, comme un tonnerre, qui exclame aux aureilles de nos cœurs : Il s'ensuit donques, ô chrestiens! ce que Jesus-Christ a desiré de nous en mourant pour nous. Mays qu'est-ce qu'il a desiré de nous, sinon que nous nous conformassions à luy, affin, dit l'Apostre, que ceux qui vivent ne vivent plus desormais à eux-mesmes, ains à celuy qui est mort et ressuscité pour eux[2]. » Vray Dieu! Theotime, que cette consequence est forte en matiere d'amour! Jesus-Christ est mort pour nous; il nous a donné la vie par sa mort; nous ne vivons que parce qu'il est mort; il est mort pour nous, à nous et en nous : nostre vie n'est donq plus nostre, mays à celuy qui nous l'a acquise par sa mort; nous ne devons donq plus vivre à nous, mays à luy; non en nous,

[1] II Cor. V, 14. — [2] *Ibid.*, 15.

mays en luy; non pour nous, mays pour luy. Une jeune fille de l'isle de Sestos avoit nourry une petite aigle avec le soin que les enfans ont accoustumé d'employer en telles occupations; l'aigle, devenue grande, commença petit à petit à voler et chasser aux oyseaux selon son instinct naturel; puis, s'estant rendue plus forte, elle se rua sur les bestes sauvages, sans jamais manquer d'apporter tous-jours fidelement sa proye à sa chere maistresse, comme en reconnoissance de la nourriture qu'elle avoit reçeue d'icelle. Or advint-il que cette jeune damoyselle mourut un jour, tandis que la pauvre aigle estoit au pourchas, et son corps, selon la coustume de ce tems et de ce païs-là, fut mis sur un bucher en public pour estre bruslé. Mays ainsy que la flamme du feu commençoit à le saysir, l'aigle survint à grands trais d'aisles, et voyant cet inopiné et triste spectacle, outrée de douleur, elle lascha ses serres, et, abandonnant sa proye, se vint jetter sur sa pauvre chere maistresse, et la couvrant de ses aisles, comme pour la defendre du feu, ou pour l'embrasser de pitié, elle demeura ferme et immobile, mourant et bruslant courageusement avec elle, l'ardeur de son affection ne pouvant ceder la place aux flammes et ardeurs du feu, pour se rendre victime et holocauste de son brave et prodigieux amour, comme sa maistresse l'estoit de la mort et des flammes.

Ah! Theotime, quel essort nous fait prendre cette aigle! Le Sauveur nous a nourris dés nostre tendre jeunesse; ains il nous a formés et receuz, comme une aymable nourrice, entre les bras de sa divine providence dés l'instant de nostre conception :

> Tes doigtz m'ayans tissu,
> Tout chaud tu m'as receu
> Du ventre de ma mere;

il nous a rendus siens par le baptesme, et nous a nourris

tendrement, selon le cœur et selon le corps, par un amour incomprehensible; et pour nous acquerir la vie, il a supporté la mort, et nous a repeuz de sa propre chair et de son propre sang : hé! que reste-il donques, quelle conclusion avons-nous plus à prendre, mon cher Theotime, sinon « que ceux qui vivent ne vivent plus à eux-mesmes, ains à celuy qui est mort pour eux; » c'est à dire, que nous consacrions au divin amour de la mort de nostre Sauveur tous les momens de nostre vie, rapportans à sa gloire toutes nos proyes, toutes nos conquestes, toutes nos œuvres, toutes nos actions, toutes nos pensées et toutes nos affections. Voyons-le, Theotime, ce divin Redempteur, estendu sur la croix comme sur son bucher d'honneur, où il meurt d'amour pour nous, mays d'un amour plus douloureux que la mort mesme, ou d'une mort plus amoureuse que l'amour mesme. Hé! que ne nous jettons-nous en esprit sur luy pour mourir sur la croix avec luy, qui, pour l'amour de nous, a bien voulu mourir! Je le tiendrai, devrions-nous dire, si nous avions la generosité de l'aigle, et ne le quitteray jamais; je mourray avec luy et brusleray dedans les flammes de son amour; un mesme feu consumera ce divin Createur et sa chetive creature. Mon Jesus est tout mien, et je suis toute sienne; je vivray et mourray sur sa poitrine; ni la mort ni la vie ne me separera jamais de luy. Ainsy donq se fait la sainte extase du vray amour, quand nous ne vivons plus selon les raysons et inclinations humaines, mays au-dessus d'icelles, selon les inspirations et instinctz du divin Sauveur de nos ames.

CHAPITRE IX.

Du supreme effect de l'amour affectif, qui est la mort des amans; et premierement de ceux qui moururent en amour.

« L'amour est fort comme la mort [1] : » la mort separe l'ame du mourant d'avec son corps et d'avec toutes les choses du monde; l'amour sacré separe l'ame de l'amant d'avec son corps et d'avec toutes les choses du monde : et n'y a point d'autre difference, sinon en ce que la mort fait tous-jours par effect ce que l'amour ne fait ordinairement que par l'affection. Or je dis ordinairement, Theotime, par ce que quelquefois l'amour sacré est bien si violent que mesme par effect il cause la separation du corps et de l'ame, faysant mourir les amans d'une mort tres-heureuse, qui vaut mieux que cent vies.

Comme c'est le propre des repreuvés de mourir en peché, aussi est-ce le propre des esleuz de mourir en l'amour et grace de Dieu. Mays cela toutefois advient differemment. Le juste ne meurt jamais à l'improuveu; car c'est avoir bien prouveu à sa mort que d'avoir perseveré en la justice chrestienne jusques à la fin : mais il meurt bien quelquefois de mort subite ou soudaine. C'est pourquoy l'Eglise toute sage ne nous fait pas simplement requerir és letanies d'estre delivrés de mort soudaine, mays de mort soudaine et improuveue : pour estre soudaine, elle n'en est pas pire, sinon qu'elle soit encore improuveue. Si des espritz foibles et vulgaires eussent veu le feu du ciel tumber sur le grand saint Symeon Stylite et le tuer, qu'eussent-ilz pensé, sinon des pensées de scandale? Mays l'on n'en doit toutesfois point faire d'autre, sinon que ce grand saint s'estant immolé tres-parfaitement à Dieu en son cœur desja tout consumé d'amour, le feu vint du ciel pour parfaire l'holocauste et le brusler du tout; car l'abbé Julien,

[1] Cant. Cant. VIII, 6.

esloigné d'une journée, vit l'ame d'iceluy montant au ciel, et fit jetter de l'encens à mesme heure pour en rendre graces à Dieu. Le bienheureux Homme-bon, Cremonois, ouyant un jour la sainte messe, planté sur ses deux genoux en extreme devotion, ne se leva point à l'Evangile, selon la coustume; et pour cela ceux qui estoient autour de luy le regarderent, et virent qu'il estoit trespassé. Il y a eu de nostre âge des tres-grands personnages en vertu et doctrine que l'on a treuvé mortz, les uns en un confessionnal, les autres ouyans le sermon; et mesme on en a veu quelques-uns tumber mortz au sortir de la chaire, où ils avoient presché avec grande ferveur : mortz toutes soudaines, mays non improuveues. Et combien de gens de bien void-on mourir apoplectiques, lethargiques, et en mille sortes fort subitement; et des autres mourir en resverie et frenesie, hors de l'usage de rayson! et tous ceux-cy, avec les enfans baptisés, sont decedés en grace, et par consequent en l'amour de Dieu. Mays comme pouvoient-ils deceder en l'amour de Dieu, puisque mesme ilz ne pensoient pas en Dieu lors de leur trespas?

Les scavans hommes, Theotime, ne perdent pas leur science en dormant : autrement ilz seroient ignorans à leur resveil, et faudroit qu'ilz retournassent à l'escole. Or c'en est de mesme de toutes les habitudes de prudence, de temperance, de foy, d'esperance, de charité : elles sont tous-jours dedans l'esprit des justes, bien qu'ilz n'en facent pas tous-jours les actions. En un homme dormant, il semble que toutes ses habitudes dorment avec luy, et qu'elles se resveillent aussi avec luy. Ainsy donq l'homme juste mourant subitement, ou accablé d'une mayson qui luy tumbe dessus, ou tué par le foudre, ou suffoqué d'un catherre, ou bien mourant hors de son bon sens par la violence de quelque fievre chaude, il ne meurt certes pas en l'exercice de l'amour divin, mays il meurt neantmoins en l'habitude d'iceluy ; dont le sage a dit : « Le juste, s'il est prevenu de la mort, il sera en refri-

gere[1] : » car il suffit, pour obtenir la vie eternelle, de mourir en l'estat et habitude de l'amour et charité.

Plusieurs saintz neantmoins sont mortz non seulement en charité et avec l'habitude de l'amour celeste, mays aussi en l'action et pratique d'iceluy. Saint Augustin mourut en l'exercice de la sainte contrition, qui n'est pas sans amour; saint Hierosme, exhortant ses chers enfans à l'amour de Dieu, du prochain et de la vertu; saint Ambroyse, tout ravy, devisant doucement avec son Sauveur, soudain apres avoir reçu le tres-divin sacrement de l'autel; saint Anthoine de Padoue, apres avoir recité un hymne à la glorieuse Vierge mere, et parlant en grande joie avec le Sauveur; saint Thomas d'Aquin, joignant les mains, eslevant ses yeux au ciel, haussant fortement sa voix, et prononçant, par maniere d'eslans, avec grande ferveur ces paroles du Cantique, qui estoient les dernieres qu'il avoit exposées : *Venés, ô mon cher bienaymé! et sortons ensemble aux champs*[2]. Tous les apostres et presque tous les martyrs sont mortz prians Dieu. Le bienheureux et venerable Bede, ayant sceu par revelation l'heure de son trespas, alla à vespres (et c'estoit le jour de l'Ascension), et se tenant debout, appuyé seulement aux accoudoirs de son siege, sans maladie quelconque, finit sa vie au mesme instant qu'il finit de chanter vespres, comme justement pour suivre son maistre montant au ciel, affin d'y jouïr du beau matin de l'eternité, qui n'a point de vespre. Jean Gerson, chancelier de l'université de Paris, homme si docte et si pieux que, comme dit Sixtus Senensis, on ne peut discerner s'il a surpassé sa doctrine par la pieté, ou sa pieté par la doctrine, ayant expliqué les cinquante proprietés de l'amour divin marquées au Cantique des Cantiques, trois jours apres, monstrant un visage et un cœur fort vif, expira, prononçant et repetant plusieurs fois, par maniere d'orayson jaculatoire, ces saintes paroles tirées du mesme Cantique : « O

[1] Sap. IV, 7. — Cant. Cant. VII, 11.

Dieu ! vostre dilection est forte comme la mort ! » Saint Martin, comme chacun sçait, mourut si attentif à l'exercice de devotion qu'il ne se peut rien dire de plus. Saint Louys, ce grand roy entre les saintz, et grand saint entre les roys, frappé de pestilence, ne cessa jamais de prier ; puis ayant receu le divin viatique, estendant les bras en croix, les yeux fichés au ciel, expira, souspirant ardemment ces paroles d'une parfaite confiance amoureuse : « Hé ! Seigneur, j'entreray en vostre mayson, je vous adoreray en vostre saint temple, et beniray vostre nom [1]. » Saint Pierre Celestin, tout detrempé en des cruelles afflictions qu'on ne peut bonnement dire, estant arrivé à la fin de ses jours, se mit à chanter, comme un cigne sacré, le dernier des pseaumes, et acheva son chant et sa vie en ces amoureuses paroles : « Que tout esprit loue le Seigneur [2]. » L'admirable sainte Eusebe, surnommée l'Estrangere, mourut à genoux en une fervente priere ; saint Pierre le Martyr, escrivant avec son doigt et de son propre sang la confession de la foy, pour laquelle il mouroit, et disant ces paroles : « Seigneur, je recommande mon esprit en vos mains [3] ; » et le grand apostre des Japponois, François Xavier, tenant et baysant l'image du crucifix, et repetant à tous coups ces eslans d'esprit : « O Jesus ! le Dieu de mon cœur ! »

CHAPITRE X.

De ceux qui moururent par l'amour, et pour l'amour divin.

Tous les martyrs, Theotime, moururent pour l'amour divin ; car quand on dit que plusieurs sont mortz pour la foy, on ne doit pas entendre que c'ait esté pour la foy morte, ains pour la foy vivante, c'est à dire, animée de la charité. Aussi la confession de la foy n'est pas tant un acte de l'entendement et de la foy comme c'est un acte de la volonté et

[1] Ps. V, 8. — [2] Psalm. CL, 6. — [3] Ps. XXX, 6.

de l'amour de Dieu. Et c'est pourquoy le grand saint Pierre, gardant la foy dans son ame au jour de la passion, perdit neantmoins la charité, ne voulant pas avouer de bouche pour son maistre celuy qu'il reconnoissoit pour tel en son cœur [1]. Mays pourtant il y a eu des martyrs qui moururent expressément pour la charité seule, comme le grand precurseur du Sauveur, qui fut martyrisé pour la correction fraternelle; et les glorieux princes des apostres, saint Pierre et saint Paul, mais principalement saint Paul, moururent pour avoir converty à la sainteté et chasteté les femmes que l'infame Neron avoit desbauchées; les saintz evesques Stanislaüs et Thomas de Cantorberi furent aussi tués pour un sujet qui ne regardoit pas la foy, mays la charité; et en fin une grande partie de saintes vierges et martyres furent massacrées pour le zele qu'elles eurent à garder la chasteté, que la charité leur avoit fait dedier à l'espoux celeste.

Mais il y en a entre les amans sacrés qui s'abandonnent si absolument aux exercices de l'amour divin que ce saint feu les devore et consume leur vie. Le regret quelquefois empesche si longuement les affligés de boire, de manger et de dormir, qu'en fin affoiblis et alangouris ilz meurent; et lors le vulgaire dit qu'ilz sont mortz de regret : mays ce n'est pas la verité; car ilz meurent de deffaillance de forces et d'exinanition. Il est vray que cette deffaillance leur estant arrivée à cause du regret, il faut advouer que, s'ilz ne sont pas mortz de regret, ilz sont mortz à cause du regret et par le regret. Ainsy, mon cher Theotime, quand l'ardeur du saint amour est grande, elle donne tant d'assautz au cœur, elle le blesse si souvent, elle luy cause tant de langueurs, elle le fond si ordinairement, elle le porte en des extases et ravissemens si frequens, que par ce moyen l'ame presque toute occupée en Dieu, ne pouvant fournir assés d'assistance à la nature pour faire la digestion et nourriture con-

[1] Matth. XXVI, 70.

venable, les forces animales et vitales commencent à manquer petit à petit, la vie s'accourcit, et le trespas arrive.

O Dieu! Theotime, que cette mort est heureuse! que douce est cette amoureuse sagette qui, nous blessant de cette playe incurable de la sacrée dilection, nous rend pour jamais languissans et malades d'un battement de cœur si pressant qu'en fin il faut mourir! De combien pensés-vous que ces sacrées langueurs, et les travaux supportés pour la charité, avançassent les jours aux divins amans, comme à sainte Catherine de Sienne, à saint François, au petit Stanislas Kosca, à saint Charles, et à plusieurs centeines d'autres, qui moururent si jeunes! Certes, quant à saint François, dés qu'il eut receu les saintes stigmates de son maistre, il eut de si fortes et penibles douleurs, tranchées, convulsions et maladies, qu'il ne lui demeura que la peau et les os, et sembloit plus tost une anatomie, ou une image de la mort, qu'un homme vivant et respirant encores.

CHAPITRE XI.

Que quelques uns entre les divins amans moururent encor d'amour.

Tous les esleuz donc, Theotime, meurent en l'habitude de l'amour sacré; mais quelques uns, outre cela, meurent en l'exercice de ce saint amour, les autres pour cet amour, et d'autres par ce mesme amour. Mays ce qui appartient au souverain degré d'amour, c'est que quelques uns meurent d'amour; et c'est lorsque non seulement l'amour blesse l'ame, en sorte qu'il la met en langueur, mais quand il la transperce, donnant son coup droit dans le milieu du cœur, et si fortement qu'il pousse l'ame dehors de son corps : ce qui se fait ainsy. L'ame attirée puissamment par les suavités divines de son bienaymé, pour correspondre de son costé à ses doux attraitz, elle s'eslance de force et tant qu'elle peut

devers ce desirable amy attrayant; et ne pouvant tirer son corps apres soy, plus tost que de s'arrester avec luy parmy les miseres de cette vie, elle le quitte et se separe, volant seule, comme une belle colombelle, dans le sein delicieux de son celeste espoux. Elle s'eslance en son bienaymé, et son bienaymé la tire et ravit à soy; et comme l'espoux quitte pere et mere pour se joindre à sa bienaymée, ainsy cette chaste espouse quitte la chair pour s'unir à son bienaymé. Or c'est le plus violent effect que l'amour face en une ame, et qui requiert au paravant une grande nudité de toutes les affections qui peuvent tenir le cœur attaché ou au monde, ou au corps; en sorte que, comme le feu ayant separé petit à petit l'essence de sa masse, et l'ayant du tout espurée, fait en fin sortir la quinte-essence, aussi le saint amour ayant retiré le cœur humain de toutes humeurs, inclinations et passions, autant qu'il se peut, il en fait par apres sortir l'ame, affin que, par cette mort precieuse aux yeux divins, elle passe en la gloire immortelle.

Le grand saint François, qui en ce sujet de l'amour celeste me revient tous-jours devant les yeux, ne pouvoit pas eschapper qu'il ne mourut par l'amour, à cause de la multitude et grandeur des langueurs, extases et defaillances que sa dilection envers Dieu lui donnoit; mays outre cela, Dieu, qui l'avoit exposé à la veuë de tout le monde, comme un miracle d'amour, voulut que non seulement il mourut pour l'amour, ains qu'il mourut encor d'amour. Car voyés, je vous supplie, Theotime, son trespas. Se voyant sur le point de son despart, il se fit mettre nud sur la terre; puis ayant receu un habit en aumosne, duquel on le vestit, il harangua ses freres, les animant à l'amour et crainte de Dieu et de l'Eglise, fit lire la passion du Sauveur, puis commença avec une ardeur extreme à prononcer le psalme 141 : « J'ay crié de ma voix au Seigneur; j'ay supplié de ma voix le Seigneur ; » et ayant prononcé ces dernieres paroles :

« O Seigneur ! tirés mon ame de la prison, affin que je benisse vostre saint nom ; les justes m'attendent jusques à ce que vous me guerdonniés[1], » il expira, l'an quarante cinquieme de son âge. Qui ne void, je vous prie, Theotime, que cet homme seraphique, qui avoit tant desiré d'estre martyrisé et de mourir pour l'amour, mourut en fin d'amour, ainsy que je l'ay expliqué ailleurs ?

Sainte Magdeleine ayant l'espace de trente ans demeuré en la grotte que l'on void encor en Provence, ravie tous les jours sept fois, et eslevée en l'air par les anges, comme pour aller chanter les sept heures canoniques en leur chœur, en fin un jour de dimanche elle vint à l'eglise, en laquelle son cher evesque saint Maximin la treuvant en contemplation, les yeux pleins de larmes et les bras eslevés, il la communia, et tost apres elle rendit son bienheureux esprit, qui derechef alla pour jamais aux pieds de son Sauveur jouir de la meilleure part qu'elle avoit desja choysi en cē monde.

Saint Basile avoit fait une estroitte amitié avec un grand medecin, juif de nation et de religion, en intention de l'attirer à la foy de nostre Seigneur : ce que toutesfois il ne put onques faire, jusques à ce que, rompu de jeusnes, veilles et travaux, estant arrivé à l'article de la mort, il s'enquit du medecin quelle opinion il avoit de sa santé, le conjurant de le luy dire franchement; ce que le medecin fit, et luy ayant tasté le poux : « Il n'y a plus, dit-il, aucun remede; devant que le soleil soit couché, vous trespasserés. — Mays que dirés-vous, repliqua alors le malade, si je suis encor demain en vie ? — Je me feray chrestien, je vous le prometz, dit le medecin. » Le saint pria donc Dieu, et impetra la prolongation de sa vie corporelle en faveur de la spirituelle de son medecin, lequel ayant veu cette merveille se convertit; et saint Basile, se levant courageusement du lit, alla à l'eglise, et le baptisa avec toute sa famille; puis estant

[1] V. 8.

revenu en sa chambre et remis dans son lit, apres s'estre assés longuement entretenu par l'orayson avec nostre Seigneur, il exhorta saintement les assistans à servir Dieu de tout leur cœur; et en fin, voyant les anges venir à luy, prononçant avec extreme suavité ces paroles : « Mon Dieu, je vous recommande mon ame, et la remetz entre vos mains, » il expira; et le pauvre medecin converti, le voyant ainsy trespassé, l'embrassant et fondant en larmes sur iceluy : « O grand Basile! serviteur de Dieu, dit-il, en verité, si vous eussiés voulu, vous ne fussiés non plus mort aujourd'hui qu'hier. » Qui ne void que cette mort fut toute d'amour? Et la bienheureuse Mere Terese de Jesus revela, apres son trespas, qu'elle estoit morte d'un assaut et impetuosité d'amour, qui avoit esté si violent que, la nature ne le pouvant supporter, l'ame s'en estoit allée vers le bienaymé objet de ses affections.

CHAPITRE XII.

Histoire merveilleuse du trespas d'un gentil-homme qui mourut d'amour sur le mont d'Olivet.

Outre ce qui a esté dit, j'ay treuvé une histoire laquelle, pour estre extremement admirable, n'en est que plus croyable aux amans sacrés, puisque, comme dit le saint Apostre, la charité croid tres-volontier toutes choses [1], c'est à dire, elle ne pense pas aysément qu'on mente, et, s'il n'y a des marques apparentes de fausseté en ce qu'on luy represente, elle ne fait pas difficulté de les croire, mays surtout quand ce sont choses qui exaltent et magnifient l'amour de Dieu envers les hommes, ou l'amour des hommes envers Dieu; d'autant que la charité, qui est reyne souveraine des vertus, se plait, à la façon des princes, és choses qui servent à la gloire de son empire et domination. Et bien que le recit

[1] I Cor. XIII, 4. — [2] Le sens demanderait *le*.

que je veux faire ne soit ni tant publié ni si bien tesmoigné comme la grandeur de la merveille qu'il contient le requerroit, il ne perd pas pour cela sa verité : car, comme dit excellemment saint Augustin, à peine sçait-on les miracles, pour magnifiques qu'ilz soient, au lieu mesme où ilz se font; et encor que ceux qui les ont veuz les racontent on a peine de les croire : mays ilz ne laissent pas pour ce d'estre veritables; et, en matiere de religion, les ames bien faites ont plus de suavité à croire les choses esquelles il y a plus de difficulté et d'admiration.

Un fort illustre et vertueux chevalier alla donc un jour outre mer en Palestine pour visiter les saintz lieux esquelz nostre Seigneur avoit fait les œuvres de nostre redemption; et, pour commencer dignement ce saint exercice, avant toutes choses il se confessa et communia devotement; puis alla en premier lieu en la ville de Nazareth, où l'ange annonça à la Vierge tres-sainte la tres-sacrée incarnation, et où se fit la tres-adorable conception du Verbe eternel; et là ce digne pelerin se mit à contempler l'abisme de la bonté celeste, qui avoit daigné prendre chair humaine pour retirer l'homme de perdition. De là il passa en Bethleem, au lieu de la nativité, où on ne sçauroit dire combien de larmes il respandit, contemplant celles desquelles le Filz de Dieu, petit enfant de la Vierge, avoit arrousé ce saint estable, baysant et rebaysant cent fois cette terre sacrée, et lechant la poussiere sur laquelle la premiere enfance du divin poupon avoit esté receue. De Bethleem il alla en Bethabara, et passa jusques au petit lieu de Bethanie, où se resouvenant que nostre Seigneur s'estoit devestu pour estre baptizé, il se despouilla aussi luy-mesme, et entrant dans le Jordain, se lavant, et beuvant des eaux d'iceluy, il luy estoit advis d'y voir son Sauveur recevant le baptesme par la main de son precurseur, et le saint Esprit descendant visiblement sur iceluy sous la forme de colombe. avec les cieux encor ouvertz, d'où,

ce luy sembloit, descendoit la voix du Pere eternel, disant : « Cettuy-cy est mon Filz bienaymé, auquel je me complais[1]. » De Bethanie il va dans le desert, et y void des yeux de son esprit le Sauveur jeusnant, combattant et vainquant l'ennemi, puis les anges qui le servent de viandes admirables. De là il va sur la montaigne de Thabor, où il void le Sauveur transfiguré; puis en la montaigne de Sion, où il void, ce luy semble, encor nostre Seigneur agenouillé dans le cenacle, lavant les pieds aux disciples, et leur distribuant par apres son divin corps en la sacrée eucharistie. Il passe le torrent de Cedron, et va au jardin de Gethsemani, où son cœur se fond és larmes d'une tres-aymable douleur lorsqu'il s'y represente son cher Sauveur suer le sang en cette extreme agonie qu'il y souffroit, puis tost apres, lié, garrotté et mené en Hierusalem, où il s'achemine aussi, suivant partout les traces de son bienaymé; et le void en imagination trayné cà et là chés Anne, chés Caïphe, chés Pilate, chés Herodes, fouetté, baffoué, craché, couronné d'espines, presenté au peuple, condamné à mort, chargé de sa croix, laquelle il porte, et la portant fait le pitoyable rencontre de sa Mere toute detrempée de douleur, et des dames de Hierusalem pleurantes sur luy. Si monte en fin ce devot pelerin sur le mont Calvaire, où il void en esprit la croix estendue sur terre, et nostre Seigneur tout nud que l'on renverse et que l'on cloue piedz et mains sur icelle tres-cruellement. Il contemple de suite comme on leve la croix et le crucifié en l'air, et le sang qui ruisselle de tous les endroitz du divin corps perdu. Il regarde la pauvre sacrée Vierge toute transpercée du glaive de douleur; puis il tourne les yeux sur le Sauveur crucifié, duquel il escoute les sept paroles avec un amour nonpareil, et en fin le void mourant, puis mort, puis recevant le coup de lance, et monstrant par l'ouverture de la playe son cœur divin, puis osté de la croix et porté au se-

[1] Matth. XVII, 5.

pulchre, où il va le suivant, jettant une mer de larmes sur les lieux detrempés du sang de son Redempteur; si que il entre dans le sepulchre et ensevelit son cœur aupres du corps de son maistre; puis, resuscitant avec luy, il va en Emaüs, et void tout ce qui se passe entre le Seigneur et les deux disciples; et en fin revenant sur le mont Olivet, où se fit le mystere de l'Ascension, et là voyant les dernieres marques et vestiges des pieds du divin Sauveur, prosterné sur icelles et les baysant mille et mille fois avec des souspirs d'un amour infini, il commença à retirer à soy toutes les forces de ses affections, comme un archer retire la corde de son arc quand il veut descocher sa flesche, puis se relevant, les yeux et les mains tendus au ciel : « O Jesus! dit-il, mon doux Jesus! je ne sçay plus où vous chercher et suivre en terre : hé! Jesus, Jesus, mon amour, accordés donc à ce cœur qu'il vous suive et s'en aille apres vous là haut; » et avec ces ardentes paroles il lança quant et quant son ame au ciel, comme une sacrée sagette, que comme divin archer il tira au blanc de son tres-heureux objet. Mays ses compaignons et serviteurs qui virent ainsy subitement tumber comme mort ce pauvre amant, estonnés de cet accident, coururent de force au medecin, qui venant treuva qu'en effect il estoit trespassé; et pour faire jugement asseuré des causes d'une mort tant inopinée, s'enquiert de quelle complexion, de quelles mœurs et de quelles humeurs estoit le deffunct; et il apprit qu'il estoit d'un naturel tout doux, amiable, devot à merveilles, et grandement ardent en l'amour de Dieu. Sur quoy : « Sans doute, dit le medecin, son cœur s'est donc esclatté d'excés et de ferveur d'amour. » Et affin de mieux affermir son jugement, il le voulut ouvrir, et treuva ce brave cœur ouvert, avec ce sacré mot gravé au-dedans d'iceluy : *Jesus mon amour!* L'amour donques fit en ce cœur l'office de la mort, separant l'ame du corps, sans concurrence d'aucune autre cause. Et c'est saint Bernardin de

Sienne, autheur fort docte et fort saint, qui fait ce recit au premier de ses sermons de l'Ascension.

Certes un autre autheur presque du mesme âge, qui a celé son nom par humilité, mais qui seroit neantmoins digne d'estre nommé, en un livre qu'il a intitulé Miroüer des spirituelz, raconte une autre histoire encor plus admirable. Car il dit qu'és quartiers de Provence il y avoit un seigneur grandement addonné à l'amour de Dieu et à la devotion du tres-saint sacrement de l'autel. Or un jour, estant extremement affligé d'une maladie qui luy donnoit des vomissemens continuelz, on luy appporta la divine communion, laquelle n'osant recevoir à cause du danger qu'il y avoit de la rejetter, il supplia son curé de la luy mettre au moins sur la poitrine, et le signer avec icelle du signe de la croix : ce qui fut fait; et en un moment cette poitrine enflammée du saint amour se fendit, et tira dedans soy le celeste aliment dans lequel estoit le bienaymé, et à mesme tems expira. Je voy bien à la verité que cette histoire est grandement extraordinaire, et qui meriteroit un tesmoignage de plus grand poids; mays apres la tres-veritable histoire du cœur fendu de sainte Claire de Montfalcon, que tout le monde peut voir encor maintenant, et celle des stigmates de saint François, qui est tres-asseurée, mon ame ne treuve rien de malaysé à croire parmy les effectz du divin amour.

CHAPITRE XIII.

Que la tres-sacrée Vierge mere de Dieu mourut d'amour pour son Filz.

On ne peut quasi pas bonnement douter que le grand saint Joseph ne fut trespassé avant la passion et mort du Sauveur, qui sans cela n'eust pas recommandé sa mere à saint Jean. Et comme pourroit-on donc imaginer que le cher enfant de son cœur, son nourrisson bienaymé, ne l'assistast à l'heure de son passage? « Bienheureux sont les misericor-

dieux, car ilz obtiendront misericorde [1]. » Helas! combien de douceur, de charité et de misericorde furent exercées par ce bon pere nourricier envers le Sauveur, lorsqu'il naquit petit enfant au monde! Et qui pourroit donc croire qu'iceluy sortant de ce monde, ce divin filz ne luy rendit la pareille au centuple, le comblant de suavités celestes? Les cigoignes sont un vray pourtrait de la mutuelle pieté des enfans envers les peres, et des peres envers les enfans : car comme ce sont des oyseaux passagers, elles portent leurs peres et meres vieux en leurs passages, ainsy qu'estant encor petites, leurs peres et meres les avoient portées en mesme occasion. Quand le Sauveur estoit encor petit enfant, le grand Joseph, son pere nourricier, et la tres-glorieuse Vierge sa mere l'avoyent porté maintesfois, et specialement au passage qu'ilz firent de Judée en Egypte et d'Egypte en Judée : hé! qui doutera donques que ce saint pere, parvenu à la fin de ses jours, n'ayt reciproquement esté porté par son divin nourrisson, au passage de ce monde en l'autre, dans le sein d'Abraham, pour de là le transporter dans le sien à la gloire, le jour de son ascension? Un saint qui avoit tant aymé en sa vie ne pouvoit mourir que d'amour; car son ame ne pouvant à souhait aymer son cher Jesus entre les distractions de cette vie, et ayant achevé le service qui estoit requis au bas âge d'iceluy, que restoit-il, sinon qu'il dit au Pere eternel : « O Pere! j'ay accomply l'œuvre que vous m'aviés donnée en charge [2]; » et puis au Filz : « O mon enfant! comme vostre Pere celeste remit vostre corps entre mes mains au jour de vostre venuë en ce monde, ainsy en ce jour de mon depart de ce monde je remetz mon esprit entre les vostres. »

Telle, comme je pense, fut la mort de ce grand patriarche, homme choysi pour faire les plus tendres et amoureux offices qui furent ni seront jamais faitz à l'endroit du Filz de Dieu, apres ceux qui furent pratiqués par sa celeste espouse,

[1] Matth. V, 7. — [2] Joan. XVII, 4.

vraye mere naturelle de ce mesme filz, de laquelle il est impossible d'imaginer qu'elle soit morte d'autre sorte de mort que de celle d'amour ; mort la plus noble de toutes, et deue par consequent à la plus noble vie qui fut onques entre les creatures ; mort de laquelle les anges mesmes desireroient de mourir s'ilz estoient capables de mort. Si les premiers chrestiens furent ditz n'avoir qu'un cœur et une ame[1], à cause de leur parfaite mutuelle dilection ; si saint Paul ne vivoit plus luy-mesme, ains Jesus-Christ vivoit en luy[2], à rayson de l'extreme union de son cœur à celuy de son maistre, par laquelle son ame estoit comme morte en son cœur qu'elle animoit, pour vivre dans le cœur du Sauveur qu'elle aymoit, ô vray Dieu ! combien est-il plus veritable que la sacrée Vierge et son filz n'avoient qu'une ame, qu'un cœur et qu'une vie, en sorte que cette sacrée mere, vivant, ne vivoit pas elle, mays son filz vivoit en elle : mere la plus amante et la plus aymée qui pouvoit jamais estre, mays amante et aymée d'un amour incomparablement plus eminent que celuy de tous les ordres des anges et des hommes, à mesure que les noms de mere unique et de filz unique sont aussi des noms au-dessus de tous autres noms en matiere d'amour. Et je dis de mere unique et d'enfant unique, par ce que tous les autres enfans des hommes partagent la reconnoissance de leur production entre le pere et la mere : mais en celuy-cy, comme toute sa naissance humaine dependit de sa seule mere, laquelle seule contribua ce qui estoit requis à la vertu du saint Esprit pour la conception de ce divin enfant, aussi à elle seule fut deu et rendu tout l'amour qui provient de la production ; de sorte que ce filz et cette mere furent unis d'une union d'autant plus excellente qu'elle a un nom different en amour par dessus tous les autres noms. Car à qui de tous les seraphins appartient-il de dire au Sauveur : Vous estes mon vray filz, et je vous

[1] Act. IV, 32. — [2] Galat. II, 20.

ayme comme mon vray filz? et à qui de toutes les creatures fut-il jamais dit par le Sauveur : Vous estes ma vraye mere, et je vous ayme comme ma vraye mere ; vous estes ma vraye mere toute mienne, et je suis vostre vray filz tout vostre? Si donques un serviteur amant osa bien dire, et le dit en verité, qu'il n'avoit point d'autre vie que celle de son maistre, helas! combien hardiment et ardemment devoit exclamer cette mere : Je n'ay point d'autre vie que la vie de mon filz; ma vie est toute en la sienne, et la sienne toute en la mienne! car ce n'estoit plus union, ains unité de cœur, d'ame et de vie, entre cette mere et ce filz.

Or si cette mere vescut de la vie de son filz, elle mourut aussi de la mort de son filz : car quelle est la vie, telle est la mort. Le phœnix, comme on dit, estant fort envielly, ramasse sur le haut d'une montaigne une quantité de bois aromatiques, sur lesquelz, comme sur son lit d'honneur, il va finir ses jours : car lorsque le soleil, au fort de son midy, jette ses raïons plus ardens, cet tout unique oyseau, pour contribuer à l'ardeur du soleil un surcroist d'action, ne cesse point de battre des aisles sur son bucher jusques à ce qu'il luy ait fait prendre feu, et, bruslant avec iceluy, il se consume et meurt entre ces flammes odorantes. De mesme, Theotime, la Vierge mere, ayant assemblé en son esprit, par une très-vive et continuelle memoire, tous les plus aymables mysteres de la vie et mort de son filz, et recevant tous-jours à droit fil parmy cela les plus ardentes inspirations que son filz, soleil de justice, jettast sur les humains au plus fort du midy de sa charité; puis d'ailleurs faysant aussi de son costé un perpetuel mouvement de contemplation, en fin le feu sacré de ce divin amour la consuma toute comme un holocauste de suavité, de sorte qu'elle en mourut, son ame estant toute ravie et transportée entre les bras de la dilection de son filz. O mort amoureusement vitale! ô amour vitalement mortel!

Plusieurs amans sacrés furent presens à la mort du Sauveur, entre lesquelz ceux qui eurent le plus d'amour eurent le plus de douleur : car l'amour alors estoit tout detrempé en la douleur, et la douleur en l'amour; et tous ceux qui pour leur Sauveur estoient passionnés d'amour, furent amoureux de sa passion et douleur. Mays la douce Mere, qui aymoit plus que tous, fut plus que tous outrepercée du glaive de douleur. La douleur du filz fut alors une espée tranchante qui passa au travers du cœur de la mere, d'autant que ce cœur de mere estoit colé, joint et uni à son filz d'une union si parfaite que rien ne pouvoit blesser l'un qu'il ne navrast aussi vivement l'autre. Or cette poitrine maternelle estant ainsy blessée d'amour, non seulement ne chercha pas la guerison de sa blessure, mays ayma sa blessure plus que toute guerison, gardant cherement les traitz de douleur qu'elle avoit receu à cause de l'amour qui les avoit descochés dans son cœur, et desirant continuellement d'en mourir, puisque son filz en estoit mort, qui, comme dit toute l'Escriture sainte et tous les docteurs, mourut entre les flammes de la charité, holocauste parfait pour tous les pechés du monde.

CHAPITRE XIV.

Que la glorieuse Vierge mourut d'un amour extremement doux et tranquille.

On dit d'un costé que nostre Dame revela à sainte Mathilde que la maladie de laquelle elle mourut ne fut autre chose qu'un assaut impetueux du divin amour; mays sainte Brigide et saint Jean Damascene tesmoignent qu'elle mourut d'une mort extremement paisible : et l'un et l'autre est vray, Theotime.

Les estoilles sont merveilleusement belles à voir, et jettent des clartés aggreables; mays si vous y avés pris garde, c'est

par briliemens, estincellemens et eslans qu'elles produisent leurs raïons, comme si elles enfantoient la lumiere avec effort à diverses reprises, soit que leur clarté estant foible ne puisse pas agir si continuellement avec egalité, soit que nos yeux imbecilles ne facent pas leur veuë constante et ferme, à cause de la grande distance qui est entre eux et ces astres. Ainsy, pour l'ordinaire, les saintz qui moururent d'amour sentirent une grande varieté d'accidens et simptomes de dilection avant que d'en venir au trespas, force eslans, force assautz, force extases, force langueurs, force agonies, et sembloit que leur amour enfantast par effort et à plusieurs reprises leur bienheureuse mort : ce qui se fit à cause de la debilité de leur amour, non encores absolument parfait, qui ne pouvoit pas continuer sa dilection avec une egale fermeté.

Mais ce fut tout autre chose en la tres-sainte Vierge. Car, comme nous voyons croistre la belle aube du jour, non à diverses reprises et par secousses, ains par une certaine dilatation et croissance continue, qui est presque insensiblement sensible, en sorte que vrayement on la void croistre en clarté, mays si esgalement que nul n'apperçoit aucune interruption, separation ou discontinuation de ses accroissemens : ainsy le divin amour croissoit à chaque moment dans le cœur virginal de nostre glorieuse Dame, mays par des croissances douces, paysibles et continues, sans agitation, ni secousse, ni violence quelconque. Ah! non, Theotime, il ne faut pas mettre une impetuosité d'agitation en ce celeste amour du cœur maternel de la Vierge; car l'amour, de soy-mesme, est doux, gracieux, paysible et tranquille. Que s'il fait quelquesfois des assautz, s'il donne des secousses à l'esprit, c'est par ce qu'il y treuve de la resistence; mays quand les passages de l'ame luy sont ouvertz sans opposition ni contrarieté, il fait ses progrés paysiblement avec une suavité nonpareille. Ainsy donq la sainte dilection em-

ployoit sa force dans le cœur virginal de la Mere sacrée sans effort ni violente impetuosité, dautant qu'elle ne treuvoit ni resistance ni empeschement quelconque. Car, comme lon void les grands fleuves faire des bouillons et rejallissemens avec grand bruit és endroitz raboteux, esquelz les rochers font des bancs et escueilz qui s'opposent et empeschent l'escoulement des eaux ; où au contraire, se treuvans en la plaine, ilz coulent et flottent doucement sans effort : de mesme le divin amour treuvant és ames humaines plusieurs empeschemens et resistances, comme à la verité toutes en ont, quoyque differemment, il y fait des violences, combattant les mauvaises inclinations, frappant le cœur, poussant la volonté par diverses agitations et differens effortz, affin de se faire faire place, ou du moins outrepasser ces obstacles. Mays en la Vierge sacrée, tout favorisoit et secondoit le cours de l'amour celeste ; les progrés et accroissemens d'iceluy se faysoient incomparablement plus grands qu'en tout le reste des creatures, progrés neantmoins infiniment doux, paisibles et tranquilles. Non, elle ne pasma pas d'amour ni de compassion aupres de la croix de son Fils, encor qu'elle eut alors le plus ardent et douloureux accés d'amour qu'on puisse imaginer : car, bien que l'accés fust extreme, si fut-il toutesfois esgalement fort et doux tout ensemble, puissant et tranquille, actif et paysible, composé d'une chaleur aiguë, mays suave.

Je ne dis pas, Theotime, qu'en l'ame de la tres-sainte Vierge il n'y eut deux portions, et par consequent deux appetitz, l'un selon l'esprit et la rayson superieure, l'autre selon les sens et la rayson inferieure, en sorte qu'elle pouvoit sentir des repugnances et contrarietés de l'un à l'autre appetit; car ce travail se treuva mesme en nostre Seigneur son filz : mays je dis qu'en cette celeste mere toutes les affections estoient si bien rangées et ordonnées que le divin amour exerçoit en elle son empire et sa domination tres-pai-

siblement, sans estre troublée par la diversité des volontés ou appetitz, ni par la contrarieté des sens, par ce que les repugnances de l'appetit naturel, ni les mouvemens des sens, n'arrivoient jamais jusques au peché, non pas mesme jusques au peché veniel; ains au contraire tout cela estoit saintement et fidelement employé au service du saint amour pour l'exercice des autres vertus, lesquelles, pour la plupart, ne peuvent estre pratiquées qu'entre les difficultés, oppositions et contradictions.

Les espines, selon l'opinion vulgaire, sont non seulement differentes, mays aussi contraires aux fleurs; et semble que s'il n'y en avoit point au monde, la chose en iroit mieux : qui a fait penser à saint Ambroise que sans le peché il n'en seroit point. Mays toutesfois, puisqu'il y en a, le bon laboureur les rend utiles, et en fait des haïes et clostures autour des champs et jeunes arbres, ausquelz elles servent de defenses et rempartz contre les animaux. Ainsy la glorieuse Vierge ayant eu part à toutes les miseres du genre humain, exceptées celles qui tendent immediatement au peché, elle les employa tres-utilement pour l'exercice et accroissement des saintes vertus de force, temperance, justice et prudence, pauvreté, humilité, souffrance, compassion : de sorte qu'elles ne donnoient aucun empeschement, ains beaucoup d'occasions à l'amour celeste de se renforcer par des continuelz exercices et avancemens; et chez elle, Magdeleine ne se divertit point de l'attention avec laquelle elle reçoit les impressions amoureuses du Sauveur, pour toute l'ardeur et sollicitude que Marthe peut avoir. Elle a choisi l'amour de son filz, et rien ne le luy oste.

L'aymant, comme chacun sçait, Theotime, tire naturellement à soy le fer par une vertu secrette et tres-admirable; mays pourtant cinq choses empeschent cette operation : 1° la trop grande distance de l'un à l'autre; 2° s'il y a quelque diamant entre deux; 3° si le fer est engraissé; 4° s'il est frotté

d'un ail; 5° si le fer est trop pesant. Nostre cœur est fait pour Dieu, qui l'alleche continuellement, et ne cesse de jetter en luy les attraitz de son celeste amour. Mays cinq choses empeschent la sainte attraction d'operer : 1° le peché, qui nous esloigne de Dieu; 2° l'affection aux richesses; 3° les playsirs sensuelz: 4° l'orgueil et vanité; 5° l'amour propre avec la multitude des passions desreglées qu'il produit, et qui sont en nous un pesant fardeau, lequel nous accable. Or nul de ces empeschemens n'eut lieu au cœur de la glorieuse Vierge 1° tous-jours preservée de tout peché; 2° tous-jours tres-pauvre de cœur; 3° tous-jours tres-pure; 4° tous-jours tres-humble; 5° tous-jours maistresse paisible de toutes ses passions, et toute exempte de la rebellion que l'amour propre fait à l'amour de Dieu. Et c'est pourquoy, comme le fer, s'il estoit quitte de tous empeschemens et mesme de sa pesanteur, seroit attiré fortement, mays doucement et d'une attraction egale, par l'aymant, en sorte neantmoins que l'attraction seroit tous-jours plus active et plus forte à mesure que l'un seroit plus pres de l'autre, et que le mouvement seroit proche de sa fin : ainsy la tres-sainte Mere n'ayant rien en soy qui empeschast l'operation du divin amour de son Filz, elle s'unissoit avec iceluy d'une union incomparable, par des extases douces, paisibles et sans effort; extases esquelles la partie sensible ne laissoit pas de faire ses actions, sans donner pour cela aucune incommodité à l'union de l'esprit, comme reciproquement la parfaite application de son esprit ne donnoit pas fort grand divertissement aux sens. Si que la mort de cette Vierge fut plus douce qu'on ne se peut imaginer, son Filz l'attirant suavement à l'odeur de ses parfums, et elle s'escoulant tres-amiablement apres la senteur sacrée d'iceux dedans le sein de la bonté de son Filz. Et bien que cette sainte ame aymast extremement son tres-saint, tres-pur et tres-aymable corps, si le quitta-elle neantmoins sans peine ni resistance quelconque, comme la chaste

Judith, quoyque elle aimast grandement les habitz de penitence et de viduité, les quitta neantmoins et s'en despouilla avec playsir pour se revestir de ses habitz nuptiaux quand elle alla se rendre victorieuse d'Holophernes; ou comme Jonathas, quand, pour l'amour de David, il se despouilla de ses vestemens. L'amour avoit donné pres de la croix à cette divine Espouse les supremes douleurs de la mort; certes il estoit raysonnable qu'en fin la mort luy donnast les souveraines delices de l'amour.

FIN DU SEPTIEME LIVRE.

LIVRE HUITIEME.

DE L'AMOUR DE CONFORMITÉ, PAR LEQUEL NOUS UNISSONS NOSTRE VOLONTÉ A CELLE DE DIEU, QUI NOUS EST SIGNIFIÉE PAR SES COMMANDEMENS, CONSEILZ ET INSPIRATIONS.

CHAPITRE PREMIER.

De l'amour de conformité provenant de la sacrée complaysance.

Comme la bonne terre ayant receu le grain le rend en sa sayson au centuple[1], ainsy le cœur qui a pris de la complaysance en Dieu ne se peut empescher de vouloir reciproquement donner à Dieu une autre complaysance. Nul ne nous plait à qui nous ne desirions de plaire. Le vin frais rafraichit pour un tems ceux qui le boivent; mays soudain qu'il a esté eschauffé par l'estomach dans lequel il entre, il l'eschauffe reciproquement, et plus l'estomach luy donne de chaleur, plus il luy en rend. Le veritable amour n'est jamais ingrat, il tasche de complaire à ceux esquelz il se complait; et de là vient la conformité des amans, qui nous fait estre telz que ce que nous aymons. Le tres-devot et tres-sage roy Salomon devint idolatre et fol quand il ayma les femmes idolatres et folles, et eut autant d'idoles que ses femmes en avoient[2]. L'Escriture appelle pour cela effeminés les hommes qui ayment eperduement les femmes pour leur sexe, par ce que l'amour les transforme d'hommes en femmes quant aux meurs et humeurs.

[1] Luc. VIII, 8. — [2] III Reg. XI, 1.

Or cette transformation se fait insensiblement par la complaysance, laquelle estant entrée en nos cœurs, en engendre une autre pour donner à celuy de qui nous l'avons receue. On dit qu'il y a és Indes un petit animal terrestre qui se plait tant avec les poissons et dans la mer, qu'à force de venir souvent nager avec eux, en fin il devient poisson, et d'animal terrestre il est rendu tout à fait animal marin. Ainsy à force de se plaire en Dieu on devient conforme à Dieu, et nostre volonté se transforme en celle de la divine Majesté par la complaysance qu'elle y prend. L'amour, dit saint Chrysostome, ou il treuve ou il fait la ressemblance; l'exemple de ceux que nous aymons a un doux et imperceptible empire et une autorité insensible sur nous : il est force ou de les quitter, ou de les imiter. Celuy qui, attiré de la suavité des parfums, entre en la boutique d'un parfumier, en recevant le playsir qu'il prend à sentir ces odeurs, il se parfume soy-mesme, et au sortir de là il donne part aux autres du playsir qu'il a receu, respandant entre eux la senteur des parfums qu'il a contractée : avec le playsir que nostre cœur prend en la chose aymée, il tire à soy les qualités d'icelle; car la delectation ouvre le cœur, comme la tristesse le resserre, dont l'Escriture sacrée use souvent du mot de dilater en lieu de celuy de resjouïr. Or le cœur se trouvant ouvert par le playsir, les impressions des qualités desquelles le playsir depend entrent aysément en l'esprit; et avec elles les autres encor qui sont au mesme sujet, bien qu'elles nous desplaysent, ne laissent pas d'entrer en nous parmy la presse du playsir, comme celuy qui sans robbe nuptiale entra au festin parmi ceux qui estoient parés [1]. Ainsy les disciples d'Aristote se playsoient à parler begue comme luy, et ceux de Platon tenoient les espaules courbées à son imitation. Telle femme s'est retreuvée, au recit de Plutharque, de laquelle l'imagination et apprehension

[1] Matth. XXII, 12.

estoit si ouverte à toutes choses par la volupte que, regardant l'image d'un More, elle conceut un enfant tout noir d'un pere extremement blanc ; et le fait des brebis de Jacob sert de preuve à cela. En somme, le playsir que l'on a en la chose est un certain fourrier, qui fourre dans le cœur amant les qualités de la chose qui plait. Et pour cela la sacrée complaysance nous transforme en Dieu que nous aymons ; et à mesure qu'elle est grande, la transformation est plus parfaite : ainsy les saintz qui ont grandement aymé ont esté fort vistement et parfaitement transformés, l'amour transportant et transmettant les mœurs et humeurs de l'un des cœurs en l'autre.

Chose estrange, mays veritable ! s'il y a deux luths unisones, c'est à dire, de mesme son et accord, l'un pres de l'autre, et que l'on joue de l'un d'iceux, l'autre, quoy qu'on ne le touche point, ne laissera pas de resonner comme celuy duquel on joue, la convenance de l'un à l'autre, comme par un amour naturel, faysant cette correspondance. Nous avons repugnance d'imiter ceux que nous haïssons és choses mesmes qui sont bonnes; et les Lacedemoniens ne voulurent pas suivre le bon conseil d'un mechant homme, sinon apres qu'un homme de bien l'auroit prononcé. Au contraire, on ne peut s'empescher de se conformer à ce qu'on ayme. Le grand Apostre dit, comme je pense, en ce sens que « la loy n'est point mise aux justes [1]. » Car en verité le juste n'est juste sinon par ce qu'il a le saint amour ; et s'il a l'amour, il n'a pas besoin qu'on le presse par la rigueur de la loy, puisque l'amour est le plus pressant docteur et solliciteur pour persuader au cœur qu'il possede l'obeïssance aux volontés et intentions du bienaymé. L'amour est un magistrat qui exerce sa puissance sans bruit, sans prevotz ni sergens, par cette mutuelle complaysance par laquelle, comme nous nous playsons en Dieu, nous desirons aussi reciproquement

[1] I Tim. I, 9.

de luy plaire. L'amour est l'abbregé de toute la theologie, qui rendit tres-saintement docte l'ignorance des Paulz, des Anthoines, des Hilarions, des Simeons, des François, sans livres, sans precepteurs, sans art. En vertu de cet amour, la bienaymée peut dire en asseurance : *Mon bienaymé est tout mien* par la complaysance, de laquelle il me plait et me paist ; *et moy je suis toute à luy*[1] par bienveuillance, de laquelle je luy plais et le repais. Mon cœur se paist de se plaire en luy, et le sien se paist de quoy je luy plais pour luy : tout ainsy qu'un sacré berger il me paist, comme sa chere brebis, entre les lis de ses perfections, esquelles je me plais ; et pour moy, comme sa chere brebis, je le pais du lait de mes affections, par lesquelles je luy veux plaire. Quiconque se plait veritablement en Dieu desire de plaire fidelement à Dieu, et, pour luy plaire, de se conformer à luy.

CHAPITRE II.

De la conformité de soumission qui procede de l'amour de bienveuillance.

La complaysance attire donc en nous les traitz des perfections divines, selon que nous sommes capables de les recevoir, comme le mirouër reçoit la ressemblance du soleil, non selon l'excellence et grandeur de ce grand et admirable luminaire, mays selon la capacité et mesure de sa glace : si que nous sommes ainsy rendus conformes à Dieu.

Mais, outre cela, l'amour de bienveuillance nous donne cette sainte conformité par une autre voye. L'amour de complaysance tire Dieu dedans nos cœurs ; mays l'amour de bienveuillance jette nos cœurs en Dieu, et par consequent toutes nos actions et affections, les luy dediant et consacrant tres-amoureusement : car la bienveuillance desire à Dieu

[1] Cant. Cant. II, 16.

tout l'honneur, toute la gloire, et toute la reconnoissance qu'il est possible de luy rendre, comme un certain bien exterieur qui est deu à sa bonté.

Or ce desir se pratique selon la complaysance que nous avons en Dieu, en la façon qui s'ensuit. Nous avons eu une extreme complaysance à voir que Dieu est souverainement bon; et partant nous desirons, par l'amour de bienveuillance, que tous les amours qu'il nous est possible d'imaginer soient employés à bien aymer cette bonté. Nous nous sommes pleus en la souveraine excellence de la perfection de Dieu; ensuite de cela, nous desirons qu'il soit souverainement loué, honnoré et adoré. Nous nous sommes delectés à considerer comme Dieu est non seulement le premier principe, mays aussi la derniere fin, autheur, conservateur et seigneur de toutes choses; à rayson de quoy nous souhaitons que tout luy soit sousmis par une souveraine obeïssance. Nous voyons la volonté de Dieu souverainement parfaite, droite, juste et equitable; et à cette consideration nous desirons qu'elle soit la reigle et la loy souveraine de toutes choses, et qu'elle soit suivie, servie et obeïe par toutes les autres volontés.

Mays notés, Theotime, que je ne traitte pas icy de l'obeïssance qui est deue à Dieu par ce qu'il est nostre Seigneur et maistre, nostre pere et bienfacteur; car cette sorte d'obeïssance appartient à la vertu de justice, et non pas à l'amour: non, ce n'est pas cela dont je parle à present; car encor qu'il n'y eut ni enfer pour punir les rebelles, ni paradis pour recompenser les bons, et que nous n'eussions nulle sorte d'obligation ni de devoir à Dieu (et cecy soit dit par imagination de chose impossible, et qui n'est presque pas imaginable), si est-ce toutefois que l'amour de bienveuillance nous porteroit à rendre toute obeïssance et soumission à Dieu par election et inclination, voire mesme par une douce violence amoureuse, en consideration de la souveraine bonté, justice et droiture de sa divine volonté.

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

Voyons-nous pas, Theotime, qu'une fille, par une libre election qui procede de l'amour de bienveuillance, s'assujettit à un espoux, auquel d'ailleurs elle n'avoit aucun devoir; ou qu'un gentil-homme se soumet au service d'un prince estranger, ou bien jette sa volonté és mains du superieur de quelque ordre de religion auquel il se rangera?

Ainsy donques se fait la conformité de nostre cœur avec celuy de Dieu, lorsque par la sainte bienveuillance nous jettons toutes nos affections entre les mains de la divine volonté, affin qu'elles soient par icelle pliées et maniées à son gré, moulées et formées selon son bon playsir. Et en ce point consiste la tres-profonde obeïssance d'amour, laquelle n'a pas besoin d'estre excitée par menaces ou recompenses, ni par aucune loy ou par quelque commandement; car elle previent tout cela, se sousmettant à Dieu pour la seule tres-parfaite bonté qui est en luy, à rayson de laquelle il merite que toute volonté luy soit obeïssante, sujette et soumise, se conformant et unissant à jamais en tout et partout à ses intentions divines.

CHAPITRE III.

Comme nous nous devons conformer à la divine volonté que l'on appelle signifiée.

Nous considerons quelquefois la volonté de Dieu en ellemesme; et la voyans toute sainte et toute bonne, il nous est aysé de la loüer, benir et adorer, et de sacrifier nostre volonté et toutes celles des autres creatures à son obeïssance par cette divine exclamation : « Vostre volonté soit faite en la terre comme au ciel [1]. » D'autres fois nous considerons la volonté de Dieu en ses effectz particuliers, comme és evenemens qui nous touchent et és occurrences qui nous arrivent, et finalement en la declaration et manifestation de ses in-

[1] Matth. VI, 10.

tentions. Et bien qu'en verité sa divine Majesté n'ait qu'une tres-unique et tres-simple volonté, si est-ce que nous la marquons de noms differens, suivant la varieté des moyens par lesquelz nous la connoissons; varieté selon laquelle nous sommes aussi diversement obligés de nous conformer à icelle.

La doctrine chrestienne nous propose clairement les verités que Dieu veut que nous croyons, les biens qu'il veut que nous esperions, les peines qu'il veut que nous craignions, ce qu'il veut que nous aymions, les commandemens qu'il veut que nous facions, et les conseilz qu'il desire que nous suivions. Et tout cela s'appelle la volonté signifiée de Dieu, par ce qu'il nous a signifié et manifesté qu'il veut et entend que tout cela soit creu, esperé, craint, aymé et pratiqué.

Or, dautant que cette volonté signifiée de Dieu procede par maniere de desir, et non par maniere de vouloir absoulu, nous pouvons ou la suivre par obeïssance, ou luy resister per desobeïssance; car Dieu fait trois actes de sa volonté pour ce regard : il veut que nous puissions resister, il desire que nous ne resistions pas, et permet neantmoins que nous resistions si nous voulons. Que nous puissions resister, cela depend de nostre naturelle condition et liberté; que nous resistions, cela depend de nostre malice; que nous ne resistions pas, c'est selon le desir de la divine bonté. Quand donq nous resistons, Dieu ne contribue rien à nostre desobeïssance, ains, laissant nostre volonté en la main de son franc-arbitre[1], il permet qu'elle choisisse le mal; mays quand nous obeïssons, Dieu contribue son secours, son inspiration et sa grace. Car la permission est une action de la volonté qui de soy-mesme est brehaigne, sterile, infeconde, et par maniere de dire, c'est une action passive, qui ne fait rien, ains laisse faire; au contraire, le desir est une action active, feconde, fertile, qui excite, semont et presse. C'est pourquoy Dieu desirant que nous suivions sa volonté signifiée, il nous solli-

[1] Eccl. XV, 14

cite, exhorte, incite, inspire, ayde et secourt; mais permettant que nous resistions, il ne fait autre chose que de simplement nous laisser faire ce que nous voulons selon nostre libre election, contre son desir et intention. Et toutefois ce desir est un vray desir : car comme peut-on exprimer plus naïvement le desir que l'on a qu'un amy face bonne chere que de preparer un bon et excellent festin, comme fit ce roy de la parabole evangelique, puis l'inviter, presser, et presque contraindre par prieres, exhortations et poursuites de venir, de s'asseoir à table et de manger? Certes, celuy qui à vive force ouvriroit la bouche à un amy, luy fourreroit la viande dans le gosier, et la luy feroit avaler, il ne luy donneroit pas un festin de courtoisie, mais le traitteroit en beste, et comme un chappon qu'on veut engraisser. Cette espece de bienfait veut estre offert par semonces, remonstrances et sollicitations, et non violemment et forcément exercé : c'est pourquoy il se fait par maniere de desir, et non de vouloir absolu. Or c'en est de mesme de la volonté signifiée de Dieu; car par icelle Dieu desire d'un vray desir que nous facions ce qu'il declaire, et à cette occasion il nous fournit tout ce qui est requis, nous exhortant et pressant de l'employer. En ce genre de faveur on ne peut rien desirer de plus : et comme les raïons du soleil ne laissent pas d'estre vrays raïons quand il sont rejettés et repoussés par quelque obstacle; aussi la volonté signifiée de Dieu ne laisse pas d'estre vraye volonté de Dieu encor qu'on luy resiste, bien qu'elle ne face pas tant d'effectz comme si on la secondoit.

La conformité donc de nostre cœur a la volonté signifiée de Dieu consiste en ce que nous voulions tout ce que la divine bonté nous signifie estre de son intention, croyans selon sa doctrine, esperans selon ses promesses, craignans selon ses menaces, aymans et vivans selon ses ordonnances et advertissemens; à quoy tendent les protestations que si souvent nous en faysons és saintes ceremonies ecclesias-

tiques. Car pour cela nous demeurons debout tandis qu'on lit les leçons de l'Evangile, comme prestz d'obeïr à la sainte signification de la volonté de Dieu que l'Evangile contient. Pour cela nous baysons le livre à l'endroit de l'Evangile, comme adorans la sainte parole qui declaire la volonté celeste. Pour cela plusieurs saintz et saintes portoient sur leurs poitrines anciennement l'Evangile en escrit, comme un epitheme d'amour, ainsy qu'on lit de sainte Cecile ; et de fait on treuva celuy de saint Matthieu sur le cœur de saint Barnabé trespassé, escrit de sa propre main. Ensuite de quoy és anciens conciles on mettoit au milieu de toute l'assemblée des evesques un grand throsne, et sur iceluy le livre des saintz Evangiles, qui representoit la personne du Sauveur, roy, docteur, directeur, esprit, et unique cœur des conciles et de toute l'Eglise : tant on honnoroit la signification de la volonté de Dieu exprimée en ce divin livre ! Certes le grand mirouër de l'ordre pastoral, saint Charles, archevesque de Milan, n'estudioit jamais dans l'Escriture sainte qu'il ne se mit à genoux et teste nue, pour tesmoigner le respect avec lequel il failloit entendre et lire la volonté de Dieu signifiée.

CHAPITRE IV.

De la conformité de nostre volonté avec celle que Dieu a de nous sauver.

Dieu nous a signifié en tant de sortes et par tant de moyens qu'il vouloit que nous fussions tous sauvés que nul ne le peut ignorer. A cette intention, il nous a fait à son image et semblance par la creation, et s'est fait à nostre image et semblance par l'incarnation ; apres laquelle il a souffert la mort pour racheter toute la race des hommes et la sauver : ce qu'il fit avec tant d'amour que, comme raconte le grand saint Denis, apostre de la France, il dit un

jour au saint homme Carpus qu'il estoit prest de patir encor une fois pour sauver les hommes, et que cela luy seroit aggreable s'il se pouvoit faire sans le peché d'aucun homme.

Or bien que tous ne se sauvent pas, cette volonté neantmoins ne laisse pas d'estre une vraye volonté de Dieu, qui agist en nous selon la condition de sa nature et de la nostre: car sa bonté le porte à nous communiquer liberalement les secours de sa grace, affin que nous parvenions au bonheur de sa gloire; mays nostre nature requiert que sa liberalité nous laisse en liberté de nous en prevaloir pour nous sauver, ou de les mespriser pour nous perdre.

« J'ay demandé une chose, disoit le Prophete, et c'est celle-là que je requerray à jamais : que je voye la volupté du Seigneur, et que je visite son temple [1]. » Mays quelle est la volupté de la souveraine bonté, sinon de se respandre et communiquer ses perfections? Certes ses delices sont d'estre avec les enfans des hommes [2] pour verser ses graces sur eux. Rien n'est si aggreable et delicieux aux agens libres que de faire leur volonté. Nostre sanctification est la volonté de Dieu [3], et nostre salut son bon playsir : or il n'y a nulle difference entre le bon playsir et la bonne volupté, ni par consequent donc entre la bonne volupté et la bonne volonté divine; ains la volonté que Dieu a pour le bien des hommes est appellée bonne [4] par ce qu'elle est amiable, propice, favorable, aggreable, delicieuse, et, comme les Grecs, apres saint Paul, ont dit, c'est une vraye philanthropie, c'est à dire, une bienveuillance ou volonté toute amoureuse envers les hommes.

Tout le temple celeste de l'Eglise triomphante et militante resonne de toutes partz les cantiques de ce doux amour de Dieu envers nous; et le corps tres-sacré du Sauveur, comme un temple tres-saint de sa divinité, est tout paré de marques et enseignes de cette bienveuillance. C'est pourquoy, en visi-

[1] Psalm. XXVI, 4. — [2] Proverb. VIII, 31. — [3] I Thess. IV, 3. — [4] Rom. XII, 2.

tant le temple divin, nous voyons ces aymables delices que son cœur prend à nous favoriser.

Regardons donq cent fois le jour cette amoureuse volonté de Dieu, et, fondans nostre volonté dans icelle, escrions devotement : O bonté d'infinie douceur ! que vostre volonté est amiable ! que vos faveurs sont desirables ! Vous nous avés creés pour la vie eternelle ; et vostre poitrine maternelle, enflée des mammelles sacrées d'un amour incomparable, abonde en lait de misericorde, soit pour pardonner aux penitens, soit pour perfectionner les justes. Hé ! pourquoy donq ne colons-nous pas nos volontés à la vostre, comme les petitz enfans s'attachent au chicheron du tetin de leurs mères, pour succer le lait de vos eternelles benedictions !

Theotime, nous devons vouloir nostre salut ainsy que Dieu le veut : or il veut nostre salut par maniere de desir ; et nous le devons aussi incessamment desirer, en suite de son desir. Non seulement il veut, mays en effect il nous donne tous les moyens requis pour nous faire parvenir au salut : et nous, en suite du desir que nous avons d'estre sauvés, nous devons non seulement vouloir, mays en effect accepter toutes les graces qu'il nous a preparées et qu'il nous offre. Il suffit de dire : Je desire d'estre sauvé ; mays il ne suffit pas de dire : Je desire embrasser les moyens convenables pour y parvenir ; ains il faut d'une resolution absolue vouloir et embrasser les graces que Dieu nous depart : car il faut que nostre volonté corresponde à celle de Dieu. Et dautant qu'elle nous donne les moyens de nous sauver, nous les devons recevoir, comme nous devons desirer le salut, ainsy qu'elle le nous desire, et parce qu'elle le desire.

Mays il arrive maintefois que les moyens de parvenir au salut, considerés en bloc ou en general, sont aggreables à nostre cœur, et regardés en detail et particulier, ilz luy sont effroyables ; car n'avons-nous pas veu le pauvre saint Pierre disposé à recevoir en general toutes sortes de peines, et la

mort mesme, pour suivre son maistre, et neantmoins, quand ce vint au fait et au prendre, paslir, trembler, et renier son maistre à la voix d'une simple servante [1]? Chacun pense pouvoir boire le calice [2] de nostre Seigneur avec luy; mays quand on le nous presente par effect, on s'enfuit, on quitte tout. Les choses representées particulierement font une impression plus forte et blessent plus sensiblement l'imagination. C'est pourquoy en l'Introduction nous avons donné par advis que, apres les affections generales, on fit les resolutions particulieres en la sainte orayson. David acceptoit en particulier les afflictions comme un acheminement à sa perfection, quand il chantoit en cette sorte : « O qu'il m'est bon, Seigneur, que vous m'ayez humilié, affin que j'apprenne vos justifications [3]! » Ainsy furent les apostres joyeux és tribulations, de quoy ilz avoient la faveur d'endurer des ignominies pour le nom de leur Sauveur [4].

CHAPITRE V.

De la conformité de nostre volonté à celle de Dieu qui nous est signifiée par ses commandemens.

Le desir que Dieu a de nous faire observer ses commandemens est extreme, ainsy que toute l'Escriture tesmoigne. Et comme le pouvoit-il mieux exprimer que par les grandes recompenses qu'il propose aux observateurs de sa loy, et les estranges supplices dont il menace les violateurs d'icelle? C'est pourquoy David exclame : « O Seigneur! vous avés ordonné que vos commandemens soient trop plus observés [5]. »

Or l'amour de complaysance, regardant ce desir divin, veut complaire à Dieu en l'observant; l'amour de bienveuil-

[1] Matth. XXVI, 69. — [2] *Ibid.*, XX, 22. — [3] Psalm. CXVIII, 71. — [4] Act. V, 41. — [5] Psalm. CXVIII, 4.

lance, qui veut tout soumettre à Dieu, soumet par consequent nos desirs et nos volontés à celle-cy, que Dieu nous a signifiée; et de là prouvient non seulement l'observation, mays aussi l'amour des commandemens, que David exalte d'un stile extraordinaire au psalme cent et dix-huitieme, qu'il semble n'avoir fait que pour ce sujet :

Que j'ayme vostre loy d'un tres-ardent amour!
C'est tout mon entretien, j'en parle tout le jour [1].
O Seigneur! je cheris vos tres-saintz tesmoignages
Plus que l'or et l'esclat du topase doré [2].
Que doux à mon palais sont vos sacrés langages!
Pour moy fade est le miel, s'il leur est comparé [3].

Mays pour exciter ce saint et salutaire amour des commandemens, nous devons contempler leur beauté, laquelle est admirable : car, comme il y a des œuvres qui sont mauvaises par ce qu'elles sont defendues, et des autres qui sont defendues parce qu'elles sont mauvaises, aussi y en a-il qui sont bonnes parce qu'elles sont commandées, et des autres qui sont commandées par ce qu'elles sont bonnes et tres-utiles; de sorte que toutes sont tres-bonnes et tres-aymables, par ce que le commandement donne la bonté aux unes, qui n'en auroient point autrement, et donne un surcroist de bonté aux autres, qui, sans estre commandées, ne laisseroient pas d'estre bonnes. Nous ne recevons pas le bien en bonne part quand il nous est presenté par une main ennemie. Les Lacedemoniens ne voulurent pas suivre un fort sain et salutaire conseil d'un meschant homme, jusques à ce qu'un homme de bien leur redit. Au contraire, le present n'est jamais qu'aggreable quand un amy le fait. Les plus doux commandemens deviennent aspres, si un cœur tyran et cruel les impose; et ils deviennent tres-aymables, quand l'amour les ordonne : le service de Jacob luy sembloit une royauté, par ce qu'il pro-

[1] Ps CXVIII, 97. — [2] *Ibid.*, 127. — [3] *Ibid.*, 103.

cedoit de l'amour[1]. O que doux et desirable est le joug de la loy celeste qu'un roy tant aymable a establie sur nous !

Plusieurs observent les commandemens comme on avale les medecines, plus crainte de mourir damnés que pour le playsir de vivre au gré du Sauveur. Ains, comme il y a des personnes qui, pour aggreable que soit un medicament, ont du contre-cœur à le prendre, seulement par ce qu'il porte le nom de medicament, aussi y a-il des ames qui ont en horreur les actions commandées, seulement par ce qu'elles sont commandées : et s'est treuvé tel homme, ce dit-on, qui, ayant doucement vescu dans la grande ville de Paris l'espace de quatre-vingt ans, sans en sortir, soudain qu'on luy eut enjoint de par le roy d'y demeurer encor le reste de ses jours, il alla dehors voir les champs, que de sa vie il n'avoit desiré.

Au contraire, le cœur amoureux ayme les commandemens; et plus ilz sont de chose difficile, plus il les treuve doux et aggreables, par ce qu'il complait plus parfaitement au bienaymé, et luy rend plus d'honneur. Il lance et chante des hymnes d'allegresse, quand Dieu luy enseigne ses commandemens et justifications[2]. Et, comme le pelerin qui va gayement chantant en son voyage adjouste voirement la peine du chant à celle du marcher, et neantmoins en effect par ce surcroist de peine il se desennuye et allege du travail du chemin; aussi l'amant sacré treuve tant de suavité aux commandemens, que rien ne luy donne tant d'haleyne et de soulagement en cette vie mortelle que la gracieuse charge des preceptes de son Dieu. Dont le saint Psalmiste s'escrie : « O Seigneur ! vos justifications» ou commandemens «me sont des douces chansons en ce lieu de mon pelerinage[3]. » On dit que les muletz et chevaux chargés de figues succombent incontinent au faix, et perdent toute leur force. Plus douce que les figues est la loy du Seigneur; mays l'homme brutal, qui s'est

[1] Genes. XXIX, 20. — [2] Psalm. CXVIII, 171. — [3] *Ibid.*, 54.

rendu comme le cheval et mulet, esquelz il n'y a point d'entendement[1], perd le courage, et ne peut treuver des forces pour porter cet amiable faix. Au contraire, comme une branche d'agnus castus empesche de lassitude le voyageur qui la porte, aussi la croix, la mortification, le joug, la loy du Sauveur, qui est le vray agneau chaste, est une charge qui delasse, qui soulage et recrée les cœurs qui ayment sa divine Majesté. On n'a point de travail en ce qui est aymé, ou s'il y a du travail, c'est un travail bienaymé : le travail meslé du saint amour est un certain aigre-doux plus aggreable au goust qu'une pure douceur.

Le divin amour nous rend donc ainsy conformes à la volonté de Dieu, et nous fait soigneusement observer ses commandemens en qualité de desir absolu de sa divine Majesté, à laquelle nous voulons plaire : si que cette complaysance previent par sa douce et amiable violence la necessité d'obeïr que la loy nous impose, convertissant cette necessité en vertu de dilection, et toute la difficulté en delectation.

CHAPITRE VI.

De la conformité de nostre volonté à celle que Dieu nous a signifiée par ses conseilz.

Le commandement tesmoigne une volonté fort entiere et pressante de celuy qui ordonne; mays le conseil ne nous represente qu'une volonté de souhait : le commandement nous oblige; le conseil nous incite seulement : le commandement rend coulpables les transgresseurs; le conseil rend seulement moins louables ceux qui ne le suivent pas : les violateurs des commandemens meritent d'estre damnés; ceux qui negligent les conseilz meritent seulement d'estre moins glorifiés. Il y a difference entre commander et recom-

[1] Psalm. XXXI, 9.

mander. Quand on commande, on use d'authorité pour obliger; quand on recommande, on use d'amitie pour induire et provoquer : le commandement impose necessité; le conseil et recommandation nous incite à ce qui est de plus grande utilité : au commandement correspond l'obeïssance, et la creance au conseil : on suit le conseil affin de plaire, et le commandement pour ne pas deplaire. C'est pourquoy l'amour de complaysance, qui nous oblige de plaire au bien-aymé, nous porte par consequent à la suite de ses conseilz; et l'amour de bienveuillance, qui veut que toutes les volontés et affections luy soient sousmises, fait que nous voulons non seulement ce qu'il ordonne, mays ce qu'il conseille et à quoy il exhorte : ainsy que l'amour et respect qu'un enfant fidele porte à son bon pere le fait resoudre de vivre, non seulement selon les commandemens qu'il impose, mays encor selon les desirs et inclinations qu'il manifeste.

Le conseil se donne voirement en faveur de celuy qu'on conseille, affin qu'il soit parfait : « Si tu veux estre parfait, dit le Sauveur, va, vend tout ce que tu as, et le donne aux pauvres, et me suis[1]. »

Mays le cœur amoureux ne reçoit pas le conseil pour son utilité, ains pour se conformer au desir de celuy qui conseille, et rendre l'hommage qui est deu à sa volonté; et partant il ne reçoit les conseilz sinon ainsy que Dieu le veut : et Dieu ne veut pas qu'un chacun observe tous les conseilz, ains seulement ceux qui sont convenables selon la diversité des personnes, des tems, des occasions et des forces, ainsy que la charité le requiert; car c'est elle qui, comme reyne de toutes les vertuz, de tous les commandemens, de tous les conseilz, et en somme de toutes les loys et de toutes les actions chrestiennes, leur donne à tous et à toutes le rang, l'ordre, le tems et la valeur.

Si ton pere ou ta mere ont une vrave necessité de ton as-

[1] Matth. XIX, 21.

sistance pour vivre, il n'est pas tems alors de pratiquer le conseil de la retraitte en un monastere; car la charité t'ordonne que tu ailles en effect executer son commandement d'honnorer, servir, ayder et secourir ton pere ou ta mere[1]. Tu es un prince, par la posterité duquel les sujetz de la couronne qui t'appartient doivent estre conservés en paix, et asseurés contre la tyrannie, sedition, et guerre civile : l'occasion donc d'un si grand bien t'oblige de produire en un saint mariage des legitimes successeurs. Ce n'est pas perdre la chasteté, ou au moins c'est la perdre chastement, que de la sacrifier au bien public en faveur de la charité. As-tu une santé foible, inconstante, qui a besoin de grand support? ne te charge pas donc volontairement de la pauvreté effectuelle; car la charité te le defend. Non seulement la charité ne permet pas aux peres de famille de tout vendre pour donner aux pauvres, mays leur ordonne d'assembler honnestement ce qui est requis pour l'education et sustentation de la femme, des enfans et serviteurs : comme aussi aux roys et princes d'avoir des thresors qui, provenus d'une juste espargne, et non de tyranniques inventions, servent comme de salutaires preservatifs contre les ennemis visibles. Saint Paul ne conseille-il pas aux mariés, passé le temps de l'orayson, de retourner au train bien reiglé du commerce nuptial[2]?

Les conseilz sont tous donnés pour la perfection du peuple chrestien, mays non pas pour celle de chaque chrestien en particulier. Il y a des circonstances qui les rendent quelquefois impossibles, quelquefois inutiles, quelquefois perilleux, quelquefois nuisibles à quelques-uns; qui est une des intentions pour lesquelles nostre Seigneur dit de l'un d'iceux, ce qu'il veut estre entendu de tous : « Qui peut le prendre, si le prenne[3]; » comme s'il disoit, ainsy que saint Hierosme expose : Qui peut gaigner et emporter l'honneur de la chasteté comme un prix de reputation, qu'il le prenne; car il est exposé à

[1] Ex. XX, 12. — [2] I Cor. VII, 5. — [3] Matth. XIX, 12.

ceux qui courront vaillamment. Tous donques ne peuvent pas, c'est à dire, il n'est pas expedient à tous d'observer tousjours tous les conseilz, lesquelz estans donnés en faveur de la charité, elle sert de reigle et de mesure à l'execution d'iceux.

Quand donc la charité l'ordonne, on tire les moynes et religieux des cloistres pour en faire des cardinaux, des prelatz, des curés; voire mesme on les reduit quelquefois au mariage pour le repos des royaumes, ainsy que j'ay dit cy dessus. Que si la charité fait sortir des cloistres ceux qui par vœu solennel s'y estoient attachés, à plus forte rayson, et pour moindre sujet, on peut, par l'authorité de cette mesme charité, conseiller à plusieurs de demeurer chez eux, garder leurs moyens, se marier, voire de prendre les armes et aller à la guerre, qui est une profession si dangereuse.

Or quand la charité porte les uns à la pauvreté, et qu'elle en retire les autres; quand elle en pousse les uns au mariage, les autres à la continence; qu'elle enferme l'un dans le cloistre, et en fait sortir l'autre, elle n'a point besoin d'en rendre rayson à personne : car elle a la plenitude de la puissance en la loy chrestienne, selon qu'il est escrit : « La charité peut toutes choses [1]; » elle a le comble de la prudence, selon qu'il est dit : « La charité ne fait rien en vain [2]. » Que si quelqu'un veut contester, et luy demander pourquoy elle fait ainsy, elle respondra hardiment : « Par ce que le Seigneur en a besoin [3]. » Tout est fait pour la charité, et la charité pour Dieu; tout doit servir à la charité, et elle à personne, non pas mesme à son bienaymé, duquel elle n'est pas servante, mays espouse; auquel elle ne fait pas service, ains elle luy fait l'amour. Pour cela on doit prendre d'elle l'ordre de l'exercice des conseilz: car aux uns elle ordonnera la chasteté, et non la pauvreté; aux autres l'obeïssance, et non la chasteté; aux autres le jeusne, et non l'aumosne; aux autres l'aumosne, et non le jeusne; aux autres la solitude, et

[1] I Cor. XIII, 47. — [2] *Ibid.*, 4. — [3] Matth. XXI, 3.

non la charge pastorale; aux autres la conversation, et non la solitude. En somme, c'est une eau sacrée par laquelle le jardin de l'Eglise est fecondé; et, bien qu'elle n'ait qu'une couleur sans couleur, les fleurs neantmoins qu'elle fait croistre ne laissent pas d'avoir une chacune sa couleur differente. Elle fait des martyrs plus vermeilz que la rose, des vierges plus blanches que le lys; aux uns elle donne le fin violet de la mortification, aux autres le jaune des soucis du mariage, employant diversement les conseilz pour la perfection des ames qui sont si heureuses que de vivre sous sa conduite.

CHAPITRE VII.

Que l'amour de la volonté de Dieu signifiée és commandemens nous porte à l'amour des conseilz.

O Theotime! que cette volonté divine est aymable! ô qu'elle est amiable et desirable! ô loy toute d'amour et toute pour l'amour! Les Hebrieux par le mot de paix entendent l'assemblage et comble de tous biens, c'est à dire, la felicité; et le Psalmiste s'escrie que *une paix plantureuse abonde à ceux qui ayment la loy de Dieu, et* que *nul choppement ne leur arrive*[1]; comme s'il vouloit dire : O Seigneur! que de suavité en l'amour de vos sacrés commandemens! toute douceur delicieuse saysit le cœur qui est saysi de la dilection de vostre loy. Certes ce grand roy, qui avoit son cœur fait selon le cœur de Dieu, savouroit si fort la parfaite excellence des ordonnances divines qu'il semble que ce soit un amoureux espris de la beauté de cette loy, comme de la chaste espouse et reyne de son cœur, ainsy qu'il appert par les continuelles louanges qu'il luy donne.

Quand l'espouse celeste veut exprimer l'infinie suavité des parfums de son divin espoux : « Vostre nom, luy dit-elle,

[1] Psalm. CXVIII, 165.

est un onguent respandu [1]; » comme si elle disoit : Vous estes si excellemment parfumé qu'il semble que vous soyés tout parfum, et qu'il soit à propos de vous appeller onguent et parfum, plus tost qu'oint et parfumé. Ainsy l'ame qui ayme Dieu est tellement transformée en la volonté divine qu'elle merite plus tost d'estre nommée volonté de Dieu qu'obeissante ou sujette à la volonté divine : dont Dieu dit par Isaïe [2] qu'il appellera l'Eglise chrestienne d'un nom nouveau que la bouche du Seigneur nommera, marquera et gravera dans le cœur de ses fideles; puis, expliquant ce nom, il dit que ce sera *Ma volonté en icelle :* comme s'il disoit qu'entre ceux qui ne sont pas chrestiens, un chacun a sa volonté propre au milieu de son cœur; mays parmy les vrays enfans du Sauveur, chacun quittera sa volonté, et n'y aura plus qu'une volonté maistresse, regente et universelle, qui animera, gouvernera et dressera toutes les ames, tous les cœurs et toutes les volontés; et le nom d'honneur des chrestiens ne sera autre chose sinon *La volonté de Dieu en eux,* volonté qui regnera sur toutes les volontés et les transformera toutes en soy, de sorte que les volontés des chrestiens et la volonté de nostre Seigneur ne soient plus qu'une seule volonté. Ce qui fut parfaitement verifié en la primitive Eglise, lorsque, comme dit le glorieux saint Luc, « en la multitude des croyans il n'y avoit qu'un cœur et qu'une ame [3] : » car il n'entend pas parler du cœur qui fait vivre nos corps, ni de l'ame qui anime les cœurs d'une vie humaine, mays il parle du cœur qui donne la vie celeste à nos ames, et de l'ame qui anime nos cœurs de la vie surnaturelle; cœur et ame tres-unique des vrais chrestiens, qui n'est autre chose que la volonté de Dieu. *La vie,* dit le Psalmiste, *est en la volonté* de Dieu [4], non seulement par ce que nostre vie temporelle depend de la volonté divine, mays

[1] Cant. Cant. I, 2. — [2] Isa. LXII (R.), 2 et seq. — [3] Act. IV, 32. — [4] Psalm. XXIX, 6.

aussi dautant que nostre vie spirituelle gist en l'execution d'icelle, par laquelle Dieu vit et regne en nous, et nous fait vivre et subsister en luy. Au contraire, le meschant dés le siecle, c'est à dire, tous-jours, a rompu le joug de la loy de Dieu, et a dit : *Je ne servirai point*[1] ! C'est pourquoy Dieu dit qu'il l'a appellé dés le ventre de sa mere transgresseur[2] et rebelle ; et parlant au roy de Tyr, il luy reproche qu'il avoit mis son cœur comme le cœur de Dieu[3] : car l'esprit revolté veut que son cœur soit maistre de soy-mesme, et que sa propre volonté soit souveraine comme la volonté de Dieu ; il ne veut pas que la volonté divine regne sur la sienne, ains veut estre absolu et sans dependance quelconque. O Seigneur eternel ! ne le permettez pas ; ains faites que jamais ma volonté ne soit faite, mays la vostre[4]. Helas ! nous sommes en ce monde, non point pour faire nos volontés, mays celles de vostre bonté qui nous y a mis. Il fut escrit de vous, ô Sauveur de mon ame ! que vous fissiez la volonté[5] de vostre Pere eternel ; et par le premier vouloir humain de vostre ame, à l'instant de vostre conception, vous embrassastes amoureusement cette loy de la volonté divine, et la mistes au milieu de vostre cœur[6] pour y regner et dominer eternellement. Hé ! qui fera la grace à mon ame qu'elle n'ait point de volonté que la volonté de son Dieu ?

Or quand nostre amour est extreme à l'endroit de la volonté de Dieu, nous ne nous contentons pas de faire seulement la volonté divine qui nous est signifiée és commandemens, mays nous nous rangeons encor à l'obeïssance des conseilz, lesquelz ne nous sont donnés que pour plus parfaitement observer les commandemens, ausquelz aussi ilz se rapportent, ainsy que dit excellemment saint Thomas. O combien excellente est l'observation de la defense des injustes voluptés en celuy qui a mesme renoncé aux plus justes et

[2] Jerem. II. 20. — [2] Isa. XLVIII, 8. — [3] Ezec. XXVIII, 2. — [4] Luc. XXII, 42. — [5] Psalm. XXXIX., 8. — [6] *Ibid.*, 9.

legitimes delices! O combien celuy-là est esloigné de convoiter le bien d'autruy, qui rejette toutes richesses, et celles mesme que saintement il pourroit garder! Que celuy est bien esloigné de vouloir preferer sa volonté à celle de Dieu, qui pour faire la volonté de Dieu s'assujettit à celle d'un homme!

David estoit un jour en son preside, et la garnison des Philistins en Bethleem. Or il fit un souhait, disant : « O si quelqu'un me donnoit à boire de l'eau de la cisterne qui est à la porte de Bethleem[1]! » Et voylà qu'il n'eut pas plus tost dit le mot que trois vaillans chevaliers partent de là, main et teste baissée, traversent l'armée ennemie, vont à la cisterne de Bethleem, puisent de l'eau, et l'apportent à David, lequel voyant le hazard auquel ces gentilz-hommes s'estoient mis pour contenter son appetit, ne voulut point boire cette eau conquise au peril de leur sang et de leur vie, ains la respandit en oblation au Pere eternel. Hé! voyés, je vous prie, Theotime, quelle ardeur de ces chevaliers au service et contentement de leur maistre! ilz volent et fendent la presse des ennemis avec mille dangers de se perdre, pour assouvir un seul simple souhait que le roy leur tesmoigne. Le Sauveur estant en ce monde declara sa volonté en plusieurs choses par maniere de commandement, et en plusieurs autres il la signifia seulement par maniere de souhait : car il loua fort la chasteté, la pauvreté, l'obeïssance et resignation parfaite, l'abnegation de la propre volonté, la viduité, le jeusne, la priere ordinaire; et ce qu'il dit de la chasteté, que qui en pourroit emporter le prix, qu'il le print, il l'a assés dit de tous les autres conseilz. A ce souhait, les plus vaillans chrestiens se sont mis à la course, et forçans toutes les repugnances, convoitises et difficultés, ont atteint à la sainte perfection, se rangeans à l'estroitte observance des desirs de leur roy, obtenans par ce moyen la coronne de gloire.

[1] II Reg. XXIII, 15.

Certes, ainsy que tesmoigne le divin Psalmiste, Dieu n'exauce pas seulement l'orayson de ses fideles, ains il exauce mesme encor le seul desir d'iceux, et la seule preparation qu'ilz font en leurs cœurs [1] pour prier : tant il est favorable et propice à faire la volonté de ceux qui l'ayment! Et pourquoy donq reciproquement ne serons-nous si jaloux de suivre la sacrée volonté de nostre Seigneur que nous facions non seulement ce qu'il commande, mais encor ce qu'il tesmoigne d'aggreer et souhaiter? Les ames nobles n'ont pas besoin d'un plus fort motif pour embrasser un dessein que de sçavoir que le bienaymé le desire. « Mon ame, dit l'une d'icelles, s'est escoulée soudain que mon ami a parlé [2]. »

CHAPITRE VIII.

Que le mespris des conseilz evangeliques est un grand peché.

Les paroles par lesquelles nostre Seigneur nous exhorte de tendre et pretendre à la perfection sont si fortes et pressantes, que nous ne sçaurions dissimuler l'obligation que nous avons de nous engager à ce dessein. « Soyés saintz, dit-il, par ce que je suis saint [3]. Qui est saint, qu'il soit encor d'avantage sanctifié ; et qui est juste, qu'il soit encor plus justifié [4]. Soyés parfaitz, ainsy que vostre pere celeste est parfait [5] » Pour cela, le grand saint Bernard escrivant au glorieux saint Guarin, abbé d'Aux, duquel la vie et les miracles ont tant rendu de bonne odeur en ce diocese : « L'homme juste, dit-il, ne dit jamais : C'est assés; il a tous-jours faim et soif de la justice. »

Certes, Theotime, quant aux biens temporelz, rien ne suffit à celuy auquel ce qui suffit ne suffit pas ; car qu'est-ce qui peut suffire à un cœur auquel la suffisance n'est pas

[1] Psalm. IX, 38. — [2] Cant. Cant. V, 6. — [3] Levit. XI, 44. — [4] Apoc. XXII, 11. — [5] Matth. V, 48.

suffisante? Mais quant aux biens spirituelz, celuy n'en a pas ce qui luy suffit auquel il suffit d'avoir ce qui luy suffit, et la suffisance n'est pas suffisante, par ce que la vraye suffisance és choses divines consiste en partie au desir de l'affluence. Dieu, au commencement du monde, commanda à la terre de germer l'herbe verdoyante faysant sa semence, et tout arbre fruitier faysant son fruit, un chacun selon son espece, qui eut aussi sa semence en soy-mesme [1].

Et ne voyons-nous pas par experience que les plantes et fruitz n'ont pas leur juste croissance et maturité que quand elles portent leurs graines et pepins, qui leur servent de geniture pour la production de plantes et d'arbres de pareille sorte. Jamais nos vertus n'ont leur juste stature et suffisance qu'elles ne produisent en nous des desirs de faire progrés, qui, comme semences spirituelles, servent en la production de nouveaux degrés de vertus. Et me semble que la terre de nostre cœur a commandement de germer les plantes des vertus qui portent les fruitz des saintes œuvres, une chacune selon son genre, et qui ait les semences des desirs et desseins de tous-jours multiplier et avancer en perfection; et la vertu qui n'a point la graine ou le pepin de ces desirs, elle n'est pas en sa suffisance et maturité. « O donques, dit saint Bernard au fayneant, tu ne veux pas t'avancer en la perfection? Non. Et tu ne veux pas non plus empirer? Non de vray. Et quoy donc? tu ne veux estre ni pire ni meilleur? Helas! pauvre homme, tu veux estre ce qui ne peut estre. Rien voirement n'est stable ni ferme en ce monde; mays de l'homme, il en est dit encor plus particulierement que *jamais il ne demeure en un estat* [2]. Il faut donc ou qu'il s'avance, ou qu'il retourne en arriere. »

Or je ne dis pas, non plus que saint Bernard, que ce soit peché de ne pratiquer pas les conseilz. Non certes, Theotime: car c'est la propre difference du commandement au conseil,

[1] Genes. I, 11. — [2] Job. XIV, 2.

que le commandement nous oblige sous peine de peché, et le conseil nous invite sans peine de peché. Neantmoins je dis bien que c'est un grand peché de mespriser la pretention à la perfection chrestienne, et encor plus de mespriser la semonce par laquelle nostre Seigneur nous y appelle; mays c'est une impieté insupportable de mespriser les conseilz et moyens d'y parvenir que nostre Seigneur nous marque. C'est une heresie de dire que nostre Seigneur ne nous a pas bien conseillés, et un blaspheme de dire à Dieu : « Retire-toy de nous : nous ne voulons pas la science de tes voyes[1]; » mais c'est une irreverence horrible contre celuy qui avec tant d'amour et de suavité nous invite à la perfection, de dire : Je ne veux pas estre saint ni parfait, ni avoir plus de part en vostre bienveuillance, ni suivre les conseilz que vous me donnés pour faire progrés en icelle.

On peut bien sans pecher ne suivre pas les conseilz pour l'affection que l'on a ailleurs : comme, par exemple, on peut bien ne vendre pas ce que l'on a, et ne le donner pas aux pauvres, par ce que on n'a pas le courage de faire un si grand renoncement; on peut bien aussi se marier, par ce qu'on ayme une femme, ou qu'on n'a pas assés de force en l'ame pour entreprendre la guerre qu'il faut faire à la chair : mays de faire profession de ne vouloir point suivre les conseilz, ni aucun d'iceux, cela ne se peut faire sans mespris de celuy qui les donne. De ne suivre pas le conseil de virginité affin de se marier, cela n'est pas mal fait; mais de se marier pour preferer le mariage à la chasteté, comme font les heretiques, c'est un grand mespris ou du conseiller, ou du conseil. Boire du vin contre l'advis du medecin quand on est vaincu de la soif ou de la fantasie d'en boire, ce n'est pas proprement mespriser le medecin ni son advis; mais dire : « Je ne veux point suivre l'advis du medecin, » il faut que cela provienne d'une mauvaise estime qu'on a de luy. Or quant aux

[1] Job. XXI, 14.

hommes, on peut souvent mespriser leur conseil et ne mespriser pas ceux qui le donnent, par ce que ce n'est pas mespriser un homme d'estimer qu'il ait erré; mais quant à Dieu, rejetter son conseil et le mespriser, cela ne peut prouvenir que de l'estime que l'on fait qu'il n'a pas bien conseillé : ce qui ne peut estre pensé que par esprit de blaspheme; comme si Dieu n'estoit pas assés sage pour sçavoir, ou assés bon pour vouloir bien conseiller. Et c'en est de mesme des conseilz de l'Eglise, laquelle, à rayson de la continuelle assistance du saint Esprit, qui l'enseigne et conduit en toute verité, ne peut jamais donner des mauvais advis.

CHAPITRE IX.

Suite du discours commencé. Comme chacun doit aymer, quoyque non pas pratiquer tous les conseilz evangeliques, et comme neantmoins chacun doit pratiquer ce qu'il peut.

Encor que tous les conseilz ne puissent ni doivent estre pratiqués par chaque chrestien en particulier, si est-ce qu'un chacun est obligé de les aymer tous, par ce qu'ilz sont tous tres-bons. Si vous avés la migraine et que l'odeur du musc vous nuise, laisserés-vous pour cela d'advouer que cette senteur soit bonne et aggreable? Si une robbe d'or ne vous est pas advenante, dirés-vous qu'elle ne vaut rien? Si une bague n'est pas pour vostre doigt, la jetterés-vous pour cela dans la boue? Loués donc, Theotime, et aymés cherement tous les conseilz que Dieu a donné aux hommes. O que beny soit à jamais l'ange du grand conseil, avec tous les advis qu'il donne, et les exhortations qu'il fait aux humains! « Le cœur est resjouy par les onguens et bonnes senteurs, dit Salomon; et par les bons conseilz de l'amy, l'ame est adoucie[1]. » Mays de quel amy, et de quelz conseilz parlons-

[1] Proverb. XXVII, 9.

nous? O Dieu! c'est de l'amy des amis; et ses conseilz sont plus aymables que le miel. L'amy, c'est le Sauveur; ses conseilz sont pour le salut.

Resjouissons-nous, Theotime, quand nous verrons des personnes entreprendre la suite des conseilz que nous ne pouvons ou ne devons pas observer; prions pour eux, benissons-les, favorisons-les, et les aydons : car la charité nous oblige de n'aymer pas seulement ce qui est bon pour nous, mais d'aymer encor ce qui est bon pour le prochain.

Nous tesmoignerons assés d'aymer tous les conseilz quand nous observerons devotement ceux qui nous seront convenables. Car tout ainsy que celuy qui croid un article de foy dautant que Dieu l'a revelé par sa parole, annoncée et declairée par l'Eglise, ne sçauroit mescroire les autres, et celuy qui observe un commandement pour le vray amour de Dieu est tout prest d'observer les autres quand l'occasion s'en presentera : de mesme celuy qui ayme et estime un conseil evangelique par ce que Dieu l'a donné, il ne peut qu'il n'estime consecutivement tous les autres, puisqu'ilz sont aussi de Dieu. Or nous pouvons aysément en pratiquer plusieurs, quoyque non pas tous ensemble; car Dieu en a donné plusieurs, affin que chacun en puisse observer quelques uns, et il n'y a jour que nous n'en ayons quelque occasion.

La charité requiert-elle que pour secourir vostre pere ou vostre mere vous demeuriés chés eux? conservés neantmoins l'amour et l'affection à vostre retraitte, ne tenés vostre cœur au logis paternel qu'autant qu'il faut pour y faire ce que la charité vous ordonne. N'est-il pas expedient, à cause de vostre qualité, que vous gardiés la parfaite chasteté? gardés-en donc au moins ce que, sans faire tort à la charité, vous en pourrés garder. Qui ne peut faire le tout, qu'il face quelque partie. Vous n'estes pas obligé de rechercher celuy qui vous a offencé; car c'est à luy de revenir à soy, et venir

à vous pour vous donner satisfaction, puisqu'il vous a prevenu par injure et outrage : mays allés neantmoins, Theotime, faites ce que le Sauveur vous conseille, prevenés-le au bien, rendés-luy bien pour mal, jettés sur sa teste et sur son cœur un brasier ardent [1] de tesmoignages de charité, qui le brusle tout et le force de vous aymer. Vous n'estes pas obligé par la rigueur de la loy de donner à tous les pauvres que vous rencontrés, ains seulement à ceux qui en ont un tres-grand besoin ; mays ne laissés pas pour cela, suivant le conseil du Sauveur, de donner volontier à tous les indigens que vous treuverés, autant que vostre condition et que les veritables necessités de vos affaires le permettront. Vous n'estes pas obligé de faire aucun vœu ; mais faites-en pourtant quelques uns qui seront jugés propres par vostre pere spirituel pour vostre advancement en l'amour divin. Vous pouvés librement user du vin dans les termes de la bienseance; mays, selon le conseil de saint Paul à Thimothée, n'en prenés que ce qu'il faut pour soulager vostre estomach.

Il y a divers degrés de perfection és conseilz. De prester aux pauvres hors la tres-grande necessité, c'est le premier degré du conseil de l'aumosne; et c'est un degré plus haut de leur donner, plus haut encor de donner tout, et en fin encor plus haut de donner sa personne, la vouant au service des pauvres. L'hospitalité, hors l'extreme necessité, est un conseil. Recevoir l'estranger est le premier degré d'iceluy; mais aller sur les advenuës des chemins pour le semondre, comme faysoit Abraham, c'est un degré plus haut; et encor plus de se loger és lieux perilleux pour retirer, ayder et servir les passans : en quoy excella ce grand saint Bernard de Menthon, originaire de ce diocese, lequel estant issu d'une mayson fort illustre habita plusieurs années entre les jougs et cimes de nos Alpes, y assembla plusieurs compaignons, pour attendre, loger, secourir, delivrer des dangers de la

[1] Rom. XII, 20.

tormente les voyageurs et passans, qui mourroient souvent entre les orages, les neiges et froidures, sans les hospitaux que ce grand amy de Dieu establit et fonda és deux montz qui pour cela sont appellés de son nom Grand saint-Bernard au diocese de Sion, et Petit saint Bernard en celuy de Tharentayse. Visiter les malades qui ne sont pas en extreme necessité, c'est une loüable charité; les servir est encor meilleur; mays se dedier à leur service, c'est l'excellence de ce conseil, que les clercs de la Visitation des infirmes exercent par leur propre institut, et plusieurs dames en divers lieux, à l'imitation de ce grand saint Sanson, gentilhomme et medecin romain, qui, en la ville de Constantinople, où il fut fait prestre, se dedia tout à fait avec une admirable charité au service des malades en un hospital qu'il y commença, et que l'empereur Justinien esleva et paracheva; à l'imitation des saintes Catherines de Sienne et de Gennes, de sainte Elizabeth de Hongrie, et des glorieux amys de Dieu saint François et le bienheureux Ignace de Loyola, qui au commencement de leurs ordres firent cet exercice avec une ardeur et utilité spirituelle incomparable.

Les vertus ont donc une certaine estenduë de perfection; et pour l'ordinaire nous ne sommes pas obligés de les pratiquer en l'extremité de leur excellence : il suffit d'entrer si avant en l'exercice d'icelles qu'en effect on y soit. Mais de passer outre et s'avancer en la perfection, c'est un conseil, les actes heroïques des vertus n'estans pas pour l'ordinaire commandés, ains seulement conseillés. Que si en quelque occasion nous nous treuvons obligés de les exercer, cela arrive pour des occurrences rares et extraordinaires, qui les rendent necessaires à la conservation de la grace de Dieu. Le bienheureux portier de la prison de Sebaste, voyant l'un des quarante qui estoient lors martyrisés perdre le courage et la coronne du martyre, se mit en sa place sans que personne le poursuivit, et fut ainsy le 40 de ces

glorieux et triomphans soldatz de nostre Seigneur. Saint Adauctus voyant que l'on conduisoit saint Felix au martyre : « Et moy, dit-il sans estre pressé de personne, je suis aussi bien chrestien que celuy-cy, adorant le mesme Sauveur; » puis baysant saint Felix, s'achemina avec luy au martyre, et eut la teste tranchée. Mille des anciens martyrs en firent de mesme, et pouvans egalement eviter et subir le martyre sans pecher, ilz choysirent de le subir genereusement plus tost que de l'eviter loysiblement. En ceux-cy donc le martyre fut un acte heroïque de la force et constance que un saint excés d'amour leur donna. Mays quand il est force d'endurer le martyre ou renoncer à la foy, le martyre ne laisse pas d'estre martyre, et un excellent acte d'amour et de force; neantmoins je ne sçay s'il le faut nommer acte heroïque, n'estant pas choysi par aucun excés d'amour, ains par la necessité de la loy, qui en ce cas le commande. Or en la pratique des actes heroïques de la vertu consiste la parfaite imitation du Sauveur, qui, comme dit le grand saint Thomas, eut dés l'instant de sa conception toutes les vertus en un degré heroïque; et certes je dirois volontiers plus qu'heroïque, puisqu'il n'estoit pas simplement plus qu'homme, mais infiniment plus qu'homme, c'est à dire, vray Dieu.

CHAPITRE X.

Comme il se faut conformer à la volonté divine qui nous est signifiée par les inspirations; et premierement, de la varieté des moyens par lesquelz Dieu nous inspire.

Les raïons du soleil esclairent en eschauffant, et eschauffent en esclairant. L'inspiration est un raïon celeste, qui porte dans nos cœurs une lumiere chaleureuse, par laquelle il nous fait voir le bien et nous eschauffe au pourchas d'iceluy. Tout ce qui a vie sur terre s'engourdit au froid

de l'hyver; mays au retour de la chaleur vitale du printems, tout reprend son mouvement. Les animaux terrestres courent plus vistement, les oyseaux volent plus hautement et chantent plus gayement, et les plantes poussent leurs feuilles et leurs fleurs tres-aggreablement. Sans l'inspiration nos ames vivroient paresseuses, percluses et inutiles; mais à l'arrivée des divins raïons de l'inspiration, nous sentons une lumiere meslée d'une chaleur vivifiante, laquelle esclaire nostre entendement, resveille et anime nostre volonté, luy donnant la force de vouloir et faire le bien appartenant au salut eternel. Dieu ayant formé le corps humain du limon de la terre, ainsy que dit Moyse, il inspira en iceluy la respiration de vie, et il fut fait en ame vivante [1], c'est à dire, en ame qui donnoit vie, mouvement et operation au corps : et ce mesme Dieu eternel souffle et pousse les inspirations de la vie surnaturelle en nos ames, affin que, comme dit le grand Apostre, elles soient faites en esprit vivifiant [2], c'est à dire, en esprit qui nous face vivre, mouvoir, sentir, et ouvrer les œuvres de la grace; en sorte que celuy qui nous a donné l'estre nous donne aussi l'operation. L'haleine de l'homme eschauffe les choses esquelles elle entre, tesmoin l'enfant de la Sunamite [3], sur la bouche duquel le prophete Helisée ayant mis la sienne, et halené sur iceluy, sa chair s'eschauffa [4]; et l'experience est toute manifeste. Mais quant au souffle de Dieu, non seulement il eschauffe, ains il esclaire parfaitement, dautant que l'esprit divin est une lumiere infinie, duquel le souffle vital est appellé inspiration dautant que par iceluy cette supreme bonté halene et inspire en nous les desirs et intentions de son cœur.

Or les moyens d'inspirer dont elle use sont infinis. Saint Anthoine, saint François, saint Anselme, et mille autres, recevoient souvent des inspirations par la veuë des crea-

[1] Gen. II, 7. — [2] I Cor. XV, 45. — [3] Et non *Sulamite*, comme on lit dans les éditions de 1616 et 1617. — [4] IV Reg. IV, 34.

tures. Le moyen ordinaire, c'est la predication; mays quelquefois ceux ausquelz la parole ne profite pas sont instruitz par la tribulation, selon le dire du prophete : « L'affliction donnera intelligence à l'ouïe, » c'est à dire, ceux qui par l'ouïe des menaces celestes sur les meschans ne se corrigent pas, apprendront la verité par l'evenement et les effectz, et deviendront sages sentant l'affliction. Sainte Marie Egyptienne fut inspirée par la veuë d'une image de nostre Dame; saint Anthoine, oyant l'Evangile qu'on lit à la messe; saint Augustin, oyant le recit de la vie de saint Anthoine; le duc de Gandie, voyant l'imperatrice morte; saint Pachome, voyant un exemple de charité; le bienheureux Ignace de Loyole, lisant la vie des saints; saint Cyprien (ce n'est pas le grand evesque de Carthage, ains un autre qui fut lays, mays glorieux martyr) fut touché voyant le diable confesser son impuissance sur ceux qui se confient en Dieu. Lorsque j'estois jeune, à Paris, deux escoliers, dont l'un estoit heretique, passans la nuit au faux-bourg Saint Jaques en une desbauche deshonneste, ouïrent sonner les matines des Charteux; et l'heretique demandant à l'autre à quelle occasion on sonnoit, il lui fit entendre avec quelle devotion on celebroit les offices sacrés en ce saint monastere. « O Dieu! dit-il, que l'exercice de ces religieux est different du nostre! ils font celuy des anges, et nous celuy des bestes brutes. » Et voulant voir par experience le jour suivant ce qu'il avoit appris par le recit de son compaignon, il treuva ces Peres dans leurs formes, rangés comme des statues de marbre en une suite de niches, immobiles à toute autre action qu'à celle de la psalmodie, qu'ilz faysoient avec une attention et devotion vrayement angelique, selon la coutume de ce saint ordre; si que ce pauvre jeune homme, tout ravy d'admiration, demeura pris en la consolation extreme qu'il eut de voir Dieu si bien adoré parmy les catholiques, et se resolut, comme il fit par apres, de se ranger dans le giron de l'Eglise, vraye et

unique espouse de celuy qui l'avoit visité de son inspiration, dans l'infame littiere de l'abomination en laquelle il estoit.

O que bienheureux sont ceux qui tiennent leurs cœurs ouvertz aux saintes inspirations! car jamais ilz ne manquent de celles qui leur sont necessaires pour bien et devotement vivre en leurs conditions, et pour saintement exercer les charges de leurs professions. Car, comme Dieu donne, par l'entremise de la nature, à chaque animal les instinctz qui luy sont requis pour sa conservation et pour l'exercice de ses proprietés naturelles; aussi, si nous ne resistons pas à la grace de Dieu, il donne à chacun de nous les inspirations necessaires pour vivre, operer, et nous conserver en la vie[1] spirituelle. « Hé! Seigneur, disoit le fidele Eliezer, voyci que je suis pres de cette fontaine d'eau; et les filles des habitans de cette cité sortiront pour puiser de l'eau. La jeune fille donq à laquelle je diray : Panchés vostre cruche, affin que je boive; et elle respondra : Beuvés, ains je donneray encor à boire à vos chameaux; c'est celle-là que vous avés preparée pour vostre serviteur Isaac[2]. » Theotime, Eliezer ne se laisse entendre de desirer de l'eau que pour sa personne; mays la belle Rebecca, obeïssant à l'inspiration que Dieu et sa debonnaireté luy donnoient, s'offre d'abreuver encor les chameaux. Pour cela elle fut rendue espouse du saint Isaac, belle-fille du grand Abraham, et grand'mere du Sauveur. Les ames certes qui ne se contentent pas de faire ce que par les commandemens et conseils le divin espoux requiert d'elles, mays sont promptes à suivre les sacrées inspirations, ce sont celles que le Pere eternel a preparées pour estre espouses de son Fils bienaymé. Et quant au bon Eliezer, par ce qu'il ne peut autrement discerner entre les filles de Haran, ville de Nachor, celle qui estoit destinée au filz de son maistre, Dieu le luy fait connoistre par inspiration. Quand nous ne sçavons que faire, et que l'assistance humaine nous

[1] Le mot *vie* manque dans les éditions de 1616 et 1617. — [2] Genes. XXIV, 12.

manque en nos perplexités, Dieu alors nous inspire; et si nous sommes humblement obeïssans, il ne permet point que nous errions. Or, je ne dis rien de plus de ces inspirations necessaires, pour en avoir souvent parlé en cet œuvre, et encor en l'Introduction à la vie devote.

CHAPITRE XI.

De l'union de nostre volonté à celle de Dieu és inspirations qui sont données pour la pratique extraordinaire des vertus; et de la perseverance en la vocation, premiere marque de l'inspiration.

Il y a des inspirations qui tendent seulement à une extraordinaire perfection des exercices ordinaires de la vie chrestienne. La charité envers les pauvres malades est un exercice ordinaire des vrays chrestiens; mays exercice ordinaire qui fut practiqué en perfection extraordinaire par saint François et sainte Catherine de Sienne, quand ilz lechoyent et succoyent les ulceres des ladres et chancreux; et par le glorieux roy saint Louys, quand il servoit à genoux et teste nue les malades : dont un abbé de Cisteaux demeura tout esperdu d'admiration, le voyant en cette posture manier et agencer un miserable ulceré de playes horribles et chancreuses : comme encor c'estoit une practique bien extraordinaire de ce saint monarque de servir à table les pauvres les plus vilz et abjectz, et manger les restes de leurs potages. Saint Hierosme, recevant en son hospital de Bethleem les pelerins d'Europe qui fuyoient la persecution des Gotz, ne leur lavoit pas seulement les pieds, mays s'abbaissoit jusques là que de laver encor et frotter les jambes de leurs chameaux, à l'exemple de Rebecca, dont nous parlions n'a gueres, qui non seulement puisa de l'eau pour Eliezer, mays aussi pour ses chameaux. Saint François ne fut pas seulement extreme en la practique de la pauvreté, comme chacun sçait, mays

il le fut encor en celle de la simplicité. Il racheta un aigneau de peur qu'on ne le tuast, par ce qu'il representoit nostre Seigneur. Il portoit respect presque à toutes creatures, en contemplation de leur Createur, par une non accoustumée, mays tres-prudente simplicité. Tellesfois il s'est amusé à retirer les vermisseaux du chemin, affin que quelqu'un ne les foulast au passage, se resouvenant que son Sauveur s'estoit parangonné au vermisseau. Il appelloit les creatures ses freres et seurs par certaine consideration admirable que le saint amour luy suggeroit. Saint Alexis, seigneur de tres-noble extraction, pratiqua excellemment l'abjection de soy-mesme, demeurant dix et sept ans inconneu chés son propre pere à Rome en qualité de pauvre pelerin. Toutes ces inspirations furent pour des exercices ordinaires, pratiqués neantmoins en perfection extraordinaire. Or, en cette sorte d'inspiration, il faut observer les reigles que nous avons données pour les desirs en nostre Introduction. Il ne faut pas vouloir suivre plusieurs exercices à la fois et tout à coup : car souvent l'ennemy tasche de nous faire entreprendre et commencer plusieurs desseins, affin que accablés de trop de besoigne nous n'achevions rien, et laissions tout imparfait. Quelquesfois mesmement il nous suggere la volonté d'entreprendre de commencer quelque excellente besoigne, laquelle il prevoit que nous n'accomplirons pas, pour nous detourner d'en poursuivre une moins excellente, que nous eussions aysément achevée : car il ne se soucie point qu'on face force desseins et commencemens, pourveu qu'on n'acheve rien; il ne veut pas empescher, non plus que Pharao, que les mystiques femmes d'Israël, c'est à dire, les ames chrestiennes, enfantent des masles, pourveu qu'avant qu'ilz croissent on les tue. Au contraire, dit le grand saint Hierosme, entre les chrestiens on n'a pas tant d'egard au commencement qu'à la fin. Il ne faut pas tant avaler de viande qu'on ne puisse faire la digestion de ce que l'on en prend.

L'esprit seducteur nous arreste aux commencemens, et nous fait contenter du printems fleury : mays l'esprit divin ne nous fait regarder les commencemens que pour parvenir à la fin, et ne nous fait resjouir des fleurs du printems que pour la pretention de jouir des fruitz de l'esté et de l'automne.

Le grand saint Thomas est d'opinion qu'il n'est pas expedient de beaucoup consulter et longuement deliberer sur l'inclination que l'on a d'entrer en une bonne et bien formée religion; et il a rayson : car la religion estant conseillée par nostre Seigneur en l'Evangile, qu'est-il besoin de beaucoup de consultations? Il suffit d'en faire une bonne avec quelque peu de personnes qui soient bien prudentes et capables de tel affaire, et qui nous puissent ayder à prendre une courte et solide resolution. Mays dés que nous avons deliberé et resolu, et en ce sujet et en tout autre qui regarde le service de Dieu, il faut estre fermes et invariables, sans se laisser nullement esbranler par aucune sorte d'apparence de plus grand bien : car bien souvent, dit le glorieux saint Bernard, le malin nous donne le change, et, pour nous destourner d'achever un bien, il nous en propose un autre qui semble meilleur, lequel apres que nous avons commencé, pour nous divertir de le parfaire, il en presente un troisieme, se contentant que nous facions plusieurs commencemens, pourveu que nous ne facions point de fin. Il ne faut pas mesme passer d'une religion en une autre sans des motifz grandement considerables, dit saint Thomas apres l'abbé Nestorius, rapporté par Cassian.

J'emprunte du grand saint Anselme escrivant à Lanzon une belle similitude. Comme un arbrisseau souvent transplanté ne sçauroit prendre racine, ni par consequent venir à sa perfection et rendre le fruit desiré; ainsy l'ame qui transplante son cœur de dessein en dessein ne sçauroit proffiter, ni prendre la juste croissance de sa perfection, puisque

la perfection ne consiste pas en commencemens, mays en accomplissemens. Les animaux sacrés d'Ezechiel alloient où l'impetuosité de l'esprit les portoit, et ne se retournoyent point en marchant, mays un chacun s'avançoit cheminant devant sa face[1] : il faut aller où l'inspiration nous pousse, et ne point se revirer ni retourner en arriere, ains marcher du costé où Dieu a contournée nostre face, sans changer de visée. Qui est en bon chemin, qu'il se sauve. Il arrive que lon quitte quelquesfois le bien pour chercher le mieux, et que laissant l'un on ne treuve pas l'autre : mieux vaut la possession d'un petit thresor treuvé que la pretention d'un plus grand qu'il faut aller chercher. L'inspiration est suspecte qui nous pousse à quitter un vray bien que nous avons present pour en pourchasser un meilleur à venir. Un jeune homme portugois, nommé François Bassus, estoit admirable, non seulement en l'eloquence divine, mays en la pratique des vertus, sous la discipline du bienheureux Philippe Nerius, en la congregation de l'Oratoire de Rome. Or il creut d'estre inspiré de quitter cette sainte societé pour se rendre en une religion formelle, et en fin se resolut à cela. Mays le bienheureux Philippe, assistant à sa reception en l'ordre de saint Dominique, pleuroit amerement; dont estant interrogé par François Marie Tauruse, qui despuis fut archevesque de Sienne et cardinal, pourquoy il jettoit ces larmes : « Je deplore, dit-il, la perte de tant de vertus. » Et de fait ce jeune homme, si excellemment sage et devot en la congregation, si tost qu'il fut en la religion devint tellement inconstant et volage, qu'agité de divers desirs de nouveautés et changemens, il donna par apres des grands et fascheux scandales.

Si l'oyseleur va droit au nid de la perdrix, elle se presentera à luy, et contrefera l'arrenée et boiteuse, et, se lançant comme pour faire grand vol, se laissera tout à coup tumber,

[1] Ezech. I, 12.

comme si elle n'en pouvoit plus, affin que le chasseur, s'amusant apres elle, et croyant qu'il la pourra aysément prendre, soit diverty de rencontrer ses petitz hors du nid; puis, comme il l'a quelque tems suivie, et qu'il cuide l'attrapper, elle prend l'aïr et s'eschappe. Ainsy nostre ennemy voyant un homme qui, inspiré de Dieu, entreprend une profession et maniere de vivre propre à son avancement en l'amour celeste, il luy persuade de prendre une autre voye de plus grande perfection en apparence; et, l'ayant desvoyé de son premier chemin, il luy rend petit à petit impossible la suite du second; et luy en propose un troisieme, affin que, l'occupant en la recherche continuelle de divers et nouveaux moyens pour se perfectionner, il l'empesche d'en employer aucun, et par consequent de parvenir à la fin pour laquelle il les cherche, qui est la perfection. Les jeunes chiens à tous rencontres quittent la meute, et tirent au change; mays les vieux qui sont sages, ne prennent jamais le change, ains suyvent tous-jours les erres sur lesquelles ilz sont. Qu'un chacun donq, ayant treuvé la tres-sainte volonté de Dieu en sa vocation, demeure saintement et amoureusement en icelle, y pratiquant les exercices convenables selon l'ordre de la discretion, et avec le zele de la perfection.

CHAPITRE XII.

De l'union de la volonté humaine à celle de Dieu és inspirations qui sont contre les loix ordinaires; et de la paix et douceur de cœur, seconde marque de l'inspiration.

Il se faut donq comporter ainsy, Theotime, és inspirations qui ne sont extraordinaires que dautant qu'elles nous incitent à pratiquer avec une extraordinaire ferveur et perfection les exercices ordinaires du chrestien. Mays il y a d'autres inspirations que l'on appelle extraordinaires, non

seulement par ce qu'elles font avancer l'ame au de là du train ordinaire, mays aussi par ce qu'elles la portent à des actions contraires aux loix, reigles et coustumes communes de la tres-sainte Eglise, et qui partant sont plus admirables qu'imitables. La sainte damoyselle que les historiens appellent Eusebe l'Estrangere quitta Rome, sa patrie, et, s'habillant en garçon avec deux autres filles, s'embarqua pour aller outre mer, et passa en Alexandrie, et de là en l'isle de Cô, où se voyant en asseurance, elle reprint les habitz de son sexe, et se remettant sur mer elle alla au pays de Carie, en la ville de Mylassa, où le grand Paul, qui l'avoit treuvée en Cô et l'avoit prise sous sa conduite spirituelle, la mena, et où par apres estant devenu evesque il la gouverna si saintement qu'elle dressa un monastere, et s'employa au service de l'Eglise en l'office qu'en ce tems là on appelloit de diacresse avec tant de charité que elle mourut en fin toute sainte, et fut reconneuë pour telle par une grande multitude de miracles que Dieu fit par ses reliques et intercessions. De s'habiller des habitz du sexe duquel on n'est pas, et s'exposer ainsy deguisé au voyage avec des hommes, cela est non seulement au de là, mays contraire aux regles ordinaires de la modestie chrestienne. Un jeune homme donna un coup de pied à sa mere, et touché de vive repentance s'en vint confesser à saint Anthoine de Padoue, qui, pour lui imprimer plus vivement en l'ame l'horreur de son peché, luy dit entre autres choses : « Mon enfant, le pied qui a servy d'instrument à vostre malice pour un si grand forfait meriteroit d'estre couppé ; » ce que le garçon prit si à certes qu'estant de retour chez sa mere, ravi du sentiment de sa contrition, il se couppa le pied. Les paroles du saint n'eussent pas eu cette force selon leur portée ordinaire, si Dieu n'y eut adjousté son inspiration ; mays inspiration si extraordinaire qu'on croiroit que ce fut plus tost une tentation, si le miracle de la reunion de ce pied couppé, fait par la benediction

du saint, ne l'eust authorisée. Saint Paul premier hermite, Saint Anthoine, sainte Marie Egyptiaque, ne se sont pas abimés en ces vastes solitudes, privés d'ouïr la messe, de se communier et confesser, et privés, jeunes gens qu'ilz estoient encor, de conduite et de toute assistance, sans une forte inspiration. Le grand Simeon Stylite fit une vie qu'homme du monde n'eut pu penser ni entreprendre sans l'instinct et l'assistence celeste. Saint Jean evesque, surnommé le Silentiaire, quittant son evesché à l'insceu de tout son clergé, alla passer le reste de ses jours au monastere de Laura, sans qu'on pust onques avoir de ses nouvelles : cela n'estoit-ce pas contre les reigles de la tres-sainte residence? Et le grand saint Paulin, qui se vendit pour racheter l'enfant d'une pauvre vefve, comme le pouvoit-il faire selon les loix ordinaires, puisque il n'estoit pas sien, ains à son Eglise et au public par la consecration episcopale? Ces filles et femmes qui, poursuivies pour leur beauté, desfigurerent leurs visages par des blessures volontaires affin de garder leur chasteté sous la faveur d'une sainte laideur, ne faysoient-elles pas chose, ce semble, defendue?

Or une des meilleures marques de la bonté de toutes les inspirations, et particulierement des extraordinaires, c'est la paix et tranquillité du cœur qui les reçoit : car l'Esprit divin est voirement violent, mays d'une violence douce, suave et paysible. Il vient comme un vent impetueux [1] et comme un foudre celeste; mays il ne renverse point les apostres, il ne les trouble point, la frayeur qu'ils reçoivent de son bruit est momentanée, et se treuve soudain suivie d'une douce asseurance. C'est pourquoi ce feu s'assied sur un chacun d'iceux [2], comme y prenant et donnant son sacré repos; et, comme le Sauveur est appellé paysible ou pacifique Salomon, aussi son espouse est appellée Sulamite, tranquille et fille de paix; et la voix, c'est à dire, l'inspira-

[1] Act. II, 2. — [2] *Ibid.*, 3.

tion de l'espoux, ne l'agite ni la trouble nullement, ains l'attire si suavement qu'il la fait doucement fondre, et comme escouler son ame en luy : « Mon ame, dit-elle, s'est fondue quand mon bienaymé a parlé[1]. » Et, bien qu'elle soit belliqueuse et guerriere, si est-ce que tout ensemble elle est tellement paisible qu'emmy les armées et batailles elle continue les accords d'une melodie nonpareille : « Que verrez-vous, dit-elle, en la Sulamite, sinon les chœurs des armées[2] ? » Ses armées sont des chœurs, c'est à dire, des accords des chantres; et ses chœurs sont des armées, par ce que les armes de l'Eglise et de l'ame devote ne sont autre chose que les oraysons, les hymnes, cantiques et pseaumes. Ainsy les serviteurs de Dieu qui ont eu les plus hautes et relevées inspirations ont esté les plus doux et paisibles de l'univers, Abraham, Isaac, Jacob; Moyse est qualifié le plus debonnaire d'entre tous[3] les hommes; David est recommandé par sa mansuetude.

Au contraire l'esprit malin est turbulent, aspre, remuant; et ceux qui suivent ses suggestions infernales, cuydans que ce soient inspirations celestes, sont ordinairement connoissables par ce qu'ilz sont inquietes, testus, fiers, entrepreneurs et remueurs d'affaires, qui sous le pretexte de zele renversent tout c'en dessus dessous, censurent tout le monde, tancent un chacun, blasment toutes les choses; gens sans conduite, sans condescendence, qui ne supportent rien, exerçans les passions de l'amour propre sous le nom de la jalousie de l'honneur divin.

[1] Cant. Cant. V, 6. — [2] *Ibid.*, VII, 1. — [3] Num. XII, 2.

CHAPITRE XIII.

Troisieme marque de l'inspiration, qui est la sainte obeïssance à l'Eglise et aux superieurs.

A la paix et douceur du cœur est inseparablement conjointe la tres-sainte humilité. Mays je n'appelle pas humilité ce ceremonieux assemblage de paroles, de gestes, de baisemens de terre, de reverences, d'inclinations, quand il se fait, comme il advient souvent, sans aucun sentiment interieur de sa propre abjection et de la juste estime du prochain; car tout cela n'est qu'un vain amusement des foibles espritz, et doit plus tost estre nommé phantosme d'humilité qu'humilité.

Je parle d'une humilité noble, reelle, moelleuse, solide, qui nous rend souples à la correction, maniables et promptz à l'obeïssance. Tandis que l'incomparable Symeon Stilite estoit encore novice à Telede, il se rendit impliable à l'advis de ses superieurs, qui le vouloient empescher de pratiquer tant d'estranges rigueurs, par lesquelles il sevissoit desordonnement contre soy-mesme; si que en fin il fut pour cela chassé du monastere, comme peu susceptible de la mortification du cœur, et trop addonné à celle du corps. Mays estant par apres rappellé et devenu plus devot et plus sage en la vie spirituelle, il se comporta bien d'une autre façon, ainsy qu'il tesmoigna en l'action suivante. Car lorsque les hermites espars parmy les desertz voisins d'Antioche sçeurent la vie extraordinaire qu'il faysoit sur sa colomne, en laquelle il sembloit estre ou un ange terrestre, ou un homme celeste, ils luy envoyerent un deputé d'entre eux, auquel ilz donnerent ordre de luy parler de leur part en cette sorte: « Pourquoy est-ce, Simeon, que laissant le grand chemin de la vie devote, frayé par tant de grands et saintz devanciers, vous en suivés un autre inconneu aux hommes, et tant esloigné de

tout ce qui a esté veu et ouï jusques à present? Quittés, Symeon, cette colomne, et rangés-vous meshuy avec les autres à la façon de vivre et à la methode de servir Dieu usitée par les bons Peres predecesseurs. » Que si Symeon acquiesçoit à leur advis, et pour condescendre à leur volonté se monstroit prompt à vouloir descendre, ils donnerent charge au deputé de luy laisser la liberté de perseverer en ce genre de vie ja commencée, d'autant que par son obeïssance, disoient ces bons Peres, on pourra bien connoistre qu'il a entrepris cette sorte de vie par l'inspiration divine; mays si au contraire il resistoit, et que, mesprisant leur exhortation, il voulut suivre sa propre volonté, ilz resolurent qu'il le failloit retirer par force, et luy faire abandonner sa colomne. Le deputé donq estant venu à la colomne, il n'eut pas si tost fait son ambassade que le grand Symeon, sans delay, sans reserve, sans replique quelconque, se print à vouloir descendre avec une obeïssance et humilité digne de sa rare sainteté. Ce que voyant le delegué : « Arrestés, dit-il, ô Symeon! demeurés là, perseverés constamment et ayés bon courage, poursuivés vaillamment vostre entreprise : vostre sejour sur cette colomne est de Dieu. »

Mays voyés, Theotime, je vous prie, comme ces anciens et saintz anachoretes, en leur assemblée generale, ne treuvent point de marque plus asseurée de l'inspiration celeste en un sujet si extraordinaire comme fut la vie de ce saint Stylite, que de le voir simple, doux et maniable sous les loix de la tres-sainte obeïssance : aussi Dieu, benissant la soumission de ce grand homme, luy donna la grace de perseverer trente ans entiers sur une colomne haute de 36 coudées, apres avoir desja esté sept ans sur des autres colomnes de six, de douze, et de vingt pieds de hauteur, et ayant auparavant esté dix ans sur une petite pointe de rocher au lieu appellé la Mandre. Ainsy cet oyseau de paradis, vivant en l'air sans toucher terre, fut un spectacle d'amour pour les anges et

d'admiration pour les humains. Tout est asseuré en l'obeïssance, tout est suspect hors de l'obeïssance.

Quand Dieu jette des inspirations dans un cœur, la premiere qu'il respand, c'est celle de l'obeïssance. Mais y eut-il jamais une plus illustre et sensible inspiration que celle qui fut donnée au glorieux saint Paul? Or le chef principal d'icelle fut qu'il allast en la cité, en laquelle il apprendroit par la bouche d'Ananie ce qu'il avoit à faire; et cet Ananie, homme grandement celebre, estoit, comme dit saint Dorothée, evesque de Damas. Quiconque dit qu'il est inspiré et refuse d'obeïr aux superieurs et suivre leurs advis, il est imposteur. Tous les prophetes et predicateurs qui ont esté inspirés de Dieu ont tous-jours aymé l'Eglise, tous-jours adheré à sa doctrine, tous-jours aussi esté appreuvés par icelle, et n'ont jamais rien annoncé si fortement que cette verité, que les levres du prestre gardoient la science, et qu'on devoit requerir la loy de sa bouche [1] : de sorte que les missions extraordinaires sont des illusions diaboliques, et non des inspirations celestes, si elles ne sont reconneues et appreuvées par les pasteurs qui sont de la mission ordinaire; car ainsy s'accordent Moyse et les prophetes. Saint François, saint Dominique, et les autres Peres des ordres religieux, vindrent au service des ames par une inspiration extraordinaire; mays ilz se sousmirent d'autant plus humblement et cordialement à la sacrée hierarchie de l'Eglise. En somme les trois meilleures et plus asseurées marques des legitimes inspirations sont la perseverance, contre l'inconstance et legereté; la paix et douceur de cœur, contre les inquietudes et empressemens; l'humble obeïssance, contre l'opiniastreté et bigearrerie.

Et pour conclurre tout ce que nous avons dit de l'union de nostre volonté à celle de Dieu qu'on appelle signifiée, presque toutes les herbes qui ont les fleurs jaunes, et mesme

[1] Malach. II, 7.

la cicorée sauvage, qui les a bleues, les tournent tous-jours du costé du soleil, et suivent ainsy son contour : mays l'heliotropium ne contourne pas seulement ses fleurs, ains encor toutes ses feuilles à la suite de ce grand luminaire. De mesme tous les esleuz tournent la fleur de leur cœur, qui est l'obeïssance aux commandemens, du costé de la volonté divine : mais les ames vivement esprises du saint amour ne regardent pas seulement cette divine bonté par l'obeïssance aux commandemens, ains aussi par l'union de toutes leurs affections, suivans le contour de ce divin soleil en tout ce qu'il leur commande, conseille et inspire, sans reserve ni exception quelconque; dont elles peuvent dire avec le sacré Psalmiste : « Seigneur, vous avés empoigné ma main droite, et m'avés conduit en vostre volonté, et m'avés recueilli avec beaucoup de gloire [1]. J'ay esté fait comme un cheval envers vous, et je suis tous-jours avec vous [2]. » Car comme un cheval bien dressé se manie aysément, doucement et justement en toutes façons par l'escuyer qui le monte, aussi l'ame amante est si souple à la volonté de Dieu qu'il en fait tout ce qu'il veut.

CHAPITRE XIV.

Briefve methode pour connoistre la volonté de Dieu.

Saint Basile dit que la volonté de Dieu nous est tesmoignée par ses ordonnances ou commandemens, et que lors il n'y a rien à deliberer; car il faut faire simplement ce qui est ordonné : mays que pour le reste, il est en nostre liberté de choysir à nostre gré ce que bon nous semblera, bien qu'il ne faille pas faire tout ce qui est loysible, ains seulement ce qui est expedient; et qu'en fin, pour bien discerner ce qui est convenable, il faut ouïr l'advis du sage pere spirituel.

[1] Psalm. LXXII, 24. — [2] *Ibid.*, 23.

Mays, Theotime, je vous advertis d'une tentation ennuyeuse qui arrive maintefois aux ames qui ont un grand desir de suivre en toutes choses ce qui est le plus selon la volonté de Dieu. Car l'ennemy, en toutes occurrences, les met en doute si c'est la volonté de Dieu qu'elles facent une chose plus tost qu'une autre; comme, par exemple, si c'est la volonté de Dieu qu'elles mangent avec l'amy ou qu'elles ne mangent pas, qu'elles prennent des habitz gris ou noirs, qu'elles jeusnent le vendredy ou le samedy, qu'elles aillent à la recreation ou qu'elles s'en abstiennent; en quoy elles consument beaucoup de tems, et tandis qu'elles s'occupent et embarrassent à vouloir discerner ce qui est meilleur, elles perdent inutilement le loysir de faire plusieurs biens, desquelz l'execution seroit plus à la gloire de Dieu que ne sçauroit estre le discernement du bien et du mieux auquel elles se sont amusées.

On n'a pas accoustumé de peser la menue monnoye, ains seulement les pieces d'importance : le trafic seroit trop ennuyeux et mangeroit trop de tems s'il failloit peser les solz, les liars, les deniers et les pites. Ainsy ne doit-on pas peser toutes sortes de menues actions pour sçavoir si elles valent mieux que les autres. Il y a mesme bien souvent de la superstition à vouloir faire cet examen; car à quel propos mettra-on en difficulté s'il est mieux d'ouïr la messe en une eglise qu'en une autre, de filer que de coudre, de donner l'aumosne à un homme qu'à une femme? Ce n'est pas bien servir un maistre d'employer autant de tems à considerer ce qu'il faut faire comme à faire ce qui est requis. Il faut mesurer nostre attention à l'importance de ce que nous entreprenons : ce seroit un soin desreglé de prendre autant de peine à deliberer pour faire un voyage d'une journée comme pour celuy de trois ou quatre centz lieues.

Le choix de la vocation, le dessein de quelque affaire de grande consequence, de quelque œuvre de longue haleyne,

ou de quelque despense bien grande, le changement de sejour, l'election des conversations, et telles semblables choses, meritent qu'on pense serieusement ce qui est plus selon la volonté divine. Mays és menues actions journalieres, esquelles mesme la faute n'est ni de consequence ni irreparable, qu'est-il besoin de faire l'embesoigné, l'attentif et l'empesché à faire des importunes consultations? A quel propos me mettray-je en despense pour apprendre si Dieu ayme mieux que je die le rosaire ou l'office de nostre Dame, puisque il ne sçauroit y avoir tant de difference entre l'un et l'autre qu'il faille pour cela faire une grande enqueste; que j'aille plus tost à l'hospital visiter les malades qu'à vespres; que j'aille plus tost au sermon qu'en une eglise où il y a indulgence? Il n'y a rien pour l'ordinaire de si apparemment remarquable en l'un plus qu'en l'autre qu'il faille pour cela entrer en grande deliberation. Il faut aller tout à la bonne foy et sans subtilité en telles occurrences, et, comme dit saint Basile, faire librement ce que bon nous semblera, pour ne point lasser nostre esprit, perdre le tems, et nous mettre en danger d'inquietude, scrupule et superstition. Or j'entens tous-jours quand il n'y a pas grande disproportion entre une œuvre et l'autre, et qu'il ne se rencontre point de circonstance considerable d'une part plus que de l'autre.

És choses mesme de consequence, il faut estre bien humble, et ne point penser de treuver la volonté de Dieu à force d'examen et de subtilité de discours; mais apres avoir demandé la lumiere du saint Esprit, appliqué nostre consideration à la recherche de son bon playsir, pris le conseil de nostre directeur, et, s'il y eschoit, de deux ou trois autres personnes spirituelles, il faut se resoudre et determiner au nom de Dieu, et ne faut plus par apres revoquer en doute nostre choix, mays le cultiver et soutenir devotement, paysiblement et constamment. Et bien que les difficultés, tentations et diversités d'evenemens qui se rencontrent au

progrés de l'execution de nostre dessein nous pourroient donner quelque defiance d'avoir bien choysi, il faut neantmoins demeurer ferme et ne point regarder tout cela, ains considerer que si nous eussions fait un autre choix, nous eussions peut estre treuvé cent fois pis; outre que nous ne sçavons pas si Dieu veut que nous soyons exercés en la consolation ou en la tribulation, en la paix ou en la guerre. La resolution estant saintement prise, il ne faut jamais douter de la sainteté de l'execution; car, s'il ne tient à nous, elle ne peut manquer : faire autrement, c'est une marque d'un grand amour propre, ou d'enfance, foiblesse et niayserie d'esprit.

FIN DU HUITIEME LIVRE.

LIVRE NEUFIEME.

DE L'AMOUR DE SOUSMISSION, PAR LEQUEL NOSTRE VOLONTÉ S'UNIT AU BON PLAYSIR DE DIEU.

CHAPITRE PREMIER.

De l'union de nostre volonté avec la volonté divine qu'on appelle volonté de bon playsir.

Rien ne se fait, hormis le peché, que par la volonté de Dieu qu'on appelle volonté absolue et de bon playsir, que personne ne peut empescher, et laquelle ne nous est point conneue que par les effectz, qui estans arrivés nous manifestent que Dieu les a voulus et desseignés.

1. Considerons en bloc, Theotime, tout ce qui a esté, qui est, et qui sera; et tous ravis d'estonnement, nous serons contraintz d'exclamer, à l'imitation du Psalmiste : « O Seigneur! je vous loueray, par ce que vous estes excessivement magnifié : vos œuvres sont merveilleuses, et mon ame le reconnoist trop plus [1]; vostre science est admirable au-dessus de moy, elle prevaut, et je ne puis y attaindre [2]. » Et de là nous passerons à la tres-sainte complaysance, nous resjouissans dequoy Dieu est si infini en sagesse, puissance et bonté, qui sont les trois proprietés divines desquelles l'univers n'est qu'un petit essay et comme une monstre.

2. Voyons les hommes et les anges, et toute cette varieté de nature, de qualités, conditions, facultés, affections, pas-

[1] Psalm. CXXXVIII, 14. — [2] *Ibid.*, 6.

sions, graces et privileges, que la supreme providence a establie en la multitude innombrable de ces intelligences celestes et des personnes humaines, esquelles est si admirablement exercée la justice et misericorde divine, et nous ne pourrons nous contenir de chanter avec une joie pleine de respect et de crainte amoureuse :

J'ay pour objet de mon cantique
La justice et le jugement.
Je vous consacre ma musique,
O Dieu tout juste et tout clement [1] !

Theotime, nous devons avoir une extreme complaysance de voir comme Dieu exerce sa misericorde par tant de diverses faveurs qu'il distribue aux anges et aux hommes, au ciel et en la terre, et comme il pratique sa justice par une infinie varieté de peines et chastimens; car sa justice et sa misericorde sont egalement aymables et admirables en ellesmesmes, puisque l'une et l'autre ne sont autre chose qu'une mesme tres-unique bonté et divinité. Mays d'autant que les effetz de sa justice nous sont aspres et pleins d'amertume, il les addoucit tous-jours par le meslange de ceux de sa misericorde, et fait qu'emmi les eaux du deluge de sa juste indignation l'olive verdoyante soit conservée, et que l'ame devote, comme une chaste colombe, l'y puisse en fin treuver, si toutesfois elle veut bien amoureusement mediter à la façon des colombes. Ainsy la mort, les afflictions, les sueurs, les travaux, dont nostre vie abonde, qui par la juste ordonnance de Dieu sont les peines du peché, sont aussi par sa douce misericorde des eschelons pour monter au ciel, des moyens pour profiter en la grace, et des merites pour obtenir la gloire. Bienheureuses sont la pauvreté, la faim, la soif, la tristesse, la maladie, la mort, la persecution : car ce sont voirement des equitables punitions de nos fautes; mais

[1] Psalm. C, 1.

punitions tellement trempées, et, comme parlent les medecins, tellement aromatisées de la suavité, debonnaireté et clemence divine, que leur amertume est tres-aymable. Chose estrange, mais veritable, Theotime! si les damnés n'estoient aveuglés de leur obstination et de la haine qu'ilz ont contre Dieu, ilz treuveroient de la consolation en leurs peines, et verroient la misericorde divine admirablement meslée avec les flammes qui les bruslent eternellement; si que les saintz considerans d'une part les tormens des damnés si horribles et effroyables, ilz en louent la justice divine, et s'escrient :

Vous estes juste, ô Dieu! vous estes equitable;
La justice à jamais regne en vos jugemens [1].

Mays voyans d'autre part que ces peines, quoyque eternelles et incomprehensibles, sont toutefois moindres de beaucoup que les coulpes et crimes pour lesquelz elles sont infligées, ravis de l'infinie misericorde de Dieu : O Seigneur, diront-ilz, que vous estes bon, puisque au plus fort de vostre ire vous ne pouvés contenir le torrent de vos misericordes qu'elles n'escoulent leurs eaux dans les impiteuses flammes de l'enfer!

Vous n'avés oublié la bonté de vostre ame,
Non pas mesme jettant les damnés dans la flamme
De l'enfer eternel; emmy vostre fureur,
Vous n'avés sceu garder vostre sainte douceur
De respandre les traitz de sa compassion
Emmy les justes coups de la punition.

3. Venons par apres à nous-mesmes en particulier, et voyons une quantité de biens interieurs et exterieurs, comme aussi un nombre tres-grand de peines interieures et exterieures, que la providence divine nous a preparées selon sa tres-sainte justice et misericorde; et, comme ouvrans les bras de nostre consentement, embrassons tout cela tres-amoureu-

[1] Psal. CXVIII, 137.

sement, acquiesçans à sa tres-sainte volonté, et chantans à Dieu par maniere d'un hymne d'eternel acquiescement : « Vostre volonté soit faite en la terre comme au ciel[1]. » Ouy, Seigneur, vostre volonté soit faite en la terre, où nous n'avons point de playsir sans meslange de quelque douleur, point de roses sans espines, point de jour sans la suite d'une nuit, point de printems sans qu'il soit precedé de l'hyver; en la terre, Seigneur, où les consolations sont rares, et les travaux innombrables : ô Dieu ! neantmoins que vostre volonté soit faite, non seulement en l'execution de vos commandemens, conseilz et inspirations, qui doivent estre pratiqués par nous, mais aussi en la souffrance des afflictions et peines qui doivent estre receues en nous, affin que vostre volonté face par nous, pour nous en nous, et, de nous, tout ce qu'il luy plaira.

CHAPITRE II.

Que l'union de nostre volonté au bon playsir de Dieu se fait principalement és tribulations.

Les peines considerées en elles-mesmes ne peuvent certes estre aymées; mays regardées en leur origine, c'est à dire, en la providence et volonté divine qui les ordonne, elles sont infiniment aymables. Voyés la verge de Moyse en terre, c'est un serpent effroyable; voyés-la en la main de Moyse, c'est une baguette de merveilles : voyés les tribulations en elles-mesmes, elles sont affreuses; voyés-les en la volonté de Dieu, elles sont des amours et des delices. Combien de fois nous est-il arrivé d'avoir à contre-cœur les remedes et medicamens tandis que le medecin ou l'apoticaire les presentoit, et que nous estans offertz par quelque main bienaymée, l'amour surmontant l'horreur, nous les recevions avec joie ! Certes, ou l'amour oste l'aspreté du travail, ou il en rend le

[1] Matth. VI, 10.

sentiment aymable. On dit qu'en Beotie il y a un fleuve dans lequel les poissons paroissent tout d'or ; mais ostés de ces eaux qui sont le lieu de leur origine, ilz ont la couleur naturelle des autres poissons. Les afflictions sont comme cela : si nous les regardons hors de la volonté de Dieu, elles ont leur amertume naturelle ; mays qui les considere en ce bon playsir eternel, elles sont toutes d'or, aymables et precieuses plus qu'il ne se peut dire.

Si le grand Abraham eut veu la necessité de tuer son filz hors la volonté de Dieu, pensés, Theotime, combien de peines et de convulsions de cœur il eust souffert ; mais la voyant dans le bon playsir de Dieu, elle luy est toute d'or, et l'embrasse tendrement. Si les martyrs eussent veu leurs tormens hors ce bon playsir, comment eussent-ilz peu chanter entre les fers et les flammes ? Le cœur vrayement amoureux ayme le bon playsir divin, non seulement és consolations, mais aussi és afflictions; ains il l'ayme plus en la croix, és peines et travaux, par ce que c'est la principale vertu de l'amour de faire souffrir l'amant pour la chose aymée.

Les stoïciens, particulierement le bon Epictete, colloquoient toute leur philosophie à s'abstenir et soustenir, à se deporter et supporter : à s'abstenir et se deporter des playsirs, voluptés et honneurs terrestres; à soustenir et supporter les injures, travaux et incommodités. Mays la doctrine chrestienne, qui est la seule vraie philosophie, a trois principes sur lesquelz elle establit tout son exercice : l'abnegation de soy-mesme, qui est bien plus que de s'abstenir des playsirs ; porter sa croix, qui est bien plus que de la supporter; suivre nostre Seigneur, non seulement en ce qui est de renoncer à soy-mesme et porter sa croix, mays aussi en ce qui est de la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres. Mais toutefois on ne tesmoigne point tant l'amour en l'abnegation, ni en l'action, comme on fait en la passion. Certes le saint Esprit marque en l'Escriture sainte le plus haut point de l'amour

de nostre Seigneur envers nous en la mort et passion qu'il a souffert pour nous.

1. Aymer la volonté de Dieu és consolations, c'est un bon amour, quand en verité on ayme la volonté de Dieu, et non pas la consolation en laquelle elle est; neantmoins c'est un amour sans contradiction, sans repugnance et sans effort : car qui n'aymeroit une si digne volonté en un sujet si aggreable? 2. Aymer la volonté divine en ses commandemens, conseilz et inspirations, c'est un second degré d'amour, beaucoup plus parfait : car il nous porte à renoncer et quitter nostre propre volonté, et nous fait abstenir et deporter de plusieurs voluptés, mais non pas de toutes. 3. Aymer les souffrances et afflictions [1] pour l'amour de Dieu, c'est le haut point de la tres-sainte charité : car en cela il n'y a rien d'aymable que la seule volonté divine; il y a une grande contradiction de la part de nostre nature : et non seulement on quitte toutes les voluptés, mais on embrasse les tourmens et travaux.

Le malin ennemi sçavoit bien que c'estoit le dernier affinement de l'amour, quand apres avoir ouï de la bouche de Dieu que Job estoit juste, droiturier, craignant Dieu, fuyant le peché et ferme en l'innocence, il estima tout cela peu de chose en comparayson de la souffrance des afflictions, par lesquelles il fit le dernier et plus grand essay de l'amour de ce grand serviteur de Dieu; et pour les rendre extremes, il les composa de la perte de tous ses biens et de tous ses enfans, de l'abandonnement de tous ses amis, d'une arrogante contradiction de ses plus grands confederés et de sa femme, mais contradiction pleine de mespris, mocqueries et reproches; à quoy il adjousta l'assemblage de presque toutes les maladies humaines, notamment une playe universelle, cruelle, puante, horrible.

[1] Les éditions de 1616 et 1617 portent *affections* : c'est évidemment une faute.

Or voylà toutefois le grand Job, comme roy des miserables de la terre, assis sur un fumier, comme sur le throsne de la misere, paré de playes, d'ulceres, de pourriture, comme de vestemens royaux assortissans à la qualité de sa royauté, avec une si grande abjection et aneantissement que, s'il n'eut parlé, on ne pouvoit discerner si Job estoit un homme reduit en fumier, ou si le fumier estoit une pourriture en forme d'homme; or le voylà, dis-je, le grand Job, qui s'escrie : « Si nous avons receu des biens de la main de Dieu, pourquoy n'en recevrons-nous pas aussi bien les maux[1] ? » O Dieu! que cette parole est de grand amour! Il pese, Theotime, que c'est de la main de Dieu qu'il a receu les biens, tesmoignant qu'il n'avoit pas tant estimé les biens par ce qu'ilz estoient biens comme par ce qu'ilz provenoient de la main du Seigneur. Ce qu'estant ainsy, il conclud que donques il faut supporter amoureusement les adversités, puisque elles procedent de la mesme main du Seigneur, esgalement aymable lorsqu'elle distribue les afflictions comme quand elle donne les consolations. Les biens sont volontier receuz de tous; mays de recevoir les maux, il n'appartient qu'à l'amour parfait, qui les ayme d'autant plus qu'ilz ne sont aymables que pour le respect de la main qui les donne.

Le voyageur qui a peur de faillir le droit chemin, marchant en doute, va regardant çà et là le païs où il est, et s'amuse presque à chaque bout de champ à considerer s'il se fourvoye point; mais celuy qui est asseuré de sa route va gayement, hardiment et vistement. Ainsy certes, l'amour voulant aller à la volonté de Dieu parmy les consolations, il va tous-jours en crainte, de peur de prendre le change, et qu'en lieu d'aymer le bon playsir de Dieu, il n'ayme le playsir propre qui est en la consolation : mais l'amour qui tire chemin devers la volonté de Dieu en l'affliction, il marche en asseurance; car l'affliction n'estant nullement

[1] Job. II, 10.

aymable en elle-mesme, il est bien aysé de ne l'aymer que pour le respect de la main qui la donne. Les chiens sont à tous coups en defaut au printems, et n'ont quasi nul sentiment, par ce que les herbes et fleurs poussent alors si fortement leur senteur qu'elle outrepasse celle du cerf ou du lievre : parmy le printems des consolations, l'amour n'a presque nulle reconnoissance du bon playsir de Dieu, par ce que le playsir sensible de la consolation jette tant d'attraitz dedans le cœur qu'il en est diverty de l'attention qu'il devroit avoir à la volonté de Dieu. Nostre Seigneur ayant donné le choix à sainte Catherine de Sienne d'une coronne d'or et d'une coronne d'espines, elle choysit celle-cy, comme plus conforme à l'amour. C'est une marque asseurée de l'amour, dit la bienheureuse Angele de Foligni, que de vouloir souffrir; et le grand Apostre s'escrie[1] qu'il ne se glorifie qu'en la croix, en l'infirmité, en la persecution.

CHAPITRE III.

De l'union de nostre volonté au bon playsir divin ès afflictions spirituelles, par la resignation.

L'amour de la croix nous fait entreprendre des afflictions volontaires, comme, par exemple, des jeusnes, veillées, cilices et autres macerations de la chair, et nous fait renoncer aux playsirs, honneurs et richesses; et l'amour en ces exercices est tout aggreable au bienaymé. Toutesfois il l'est encore davantage quand nous recevons avec patience, doucement et aggreablement, les peines, tourmens et tribulations, en consideration de la volonté divine qui nous les envoye. Mays l'amour est alors en son excellence quand nous ne recevons pas seulement avec douceur et patience les afflictions, ains nous les cherissons, nous les aymons et les

[1] Gal. VI, 14; II Cor. XII, 5.

caressons à cause du bon playsir divin duquel elles procedent.

Or entre tous les essays de l'amour parfait, celuy qui se fait par l'acquiescement de l'esprit aux tribulations spirituelles est sans doute le plus fin et le plus relevé. La bienheureuse Angele de Foligny fait une admirable description des peines interieures esquelles quelquesfois elle s'estoit treuvée, disant que son ame estoit en tourment comme un homme qui, pieds et mains liés, seroit pendu par le col, et ne seroit pourtant pas estranglé, mays demeureroit en cet estat entre mort et vif, sans esperance de secours, ne pouvant ni se soustenir sur ses pieds, ni s'ayder des mains, ni crier de la bouche, ni mesme souspirer ou plaindre. Il est ainsy, Theotime : l'ame est quelquesfois tellement pressée d'afflictions interieures, que toutes ses facultés et puissances en sont accablees, par la privation de tout ce qui la peut alleger, et par l'apprehension et impression de tout ce qui la peut attrister : si que, à l'imitation de son Sauveur, elle commence à s'ennuyer, à craindre, à s'espouventer, puis à s'attrister d'une tristesse pareille à celle des mourans; dont elle peut bien dire : *Mon ame est triste jusques à la mort*[1]; et du consentement de tout son interieur elle desire, demande et supplie que, s'il est possible, ce calice soit esloigné d'elle, ne luy restant plus que la fine supreme pointe de l'esprit, laquelle attachée au cœur et bon playsir de Dieu dit par un tres-simple acquiescement : *O Pere* eternel ! *mais toutesfois ma volonté ne soit pas faite, ains la vostre*[2]. Et c'est l'importance que l'ame fait cette resignation parmy tant de trouble, entre tant de contradictions et repugnances, qu'elle ne s'apperçoit presque pas de la faire; au moins luy est-il advis que c'est si languidement que ce ne soit pas de bon cœur, ni comme il est convenable, puisque ce qui se passe alors pour le bon playsir divin se fait non seulement sans playsir et con-

[1] Matth. XXVI, 38. — [2] Luc. XXII, 42.

tentement, mays contre tout le playsir et contentement de tout le reste du cœur, auquel l'amour permet bien de se plaindre, au moins de ce qu'il ne se peut pas plaindre, et de dire toutes les lamentations de Job et de Hieremie, mais à la charge que tous-jours le sacré acquiescement se face dans le fonds de l'ame, en la supreme et plus delicate pointe de l'esprit; et cet acquiescement n'est pas tendre, ni doux, ni presque pas sensible, bien qu'il soit veritable, fort, indomtable et tres-amoureux; et semble qu'il soit retiré au fin bout de l'esprit, comme dans le dongeon de la forteresse, où il demeure courageux, quoyque tout le reste soit pris et pressé de tristesse. Et plus l'amour en cet estat est denué de tout secours, abandonné de toute l'assistance des vertus et facultés de l'ame, plus il en est estimable de garder si constamment sa fidelité.

Cette union et conformité au bon playsir divin se fait ou par la sainte resignation, ou par la tres-sainte indifference. Or la resignation se pratique par maniere d'effort et de sousmission. On voudroit bien vivre en lieu de mourir; neantmoins, puisque c'est le bon playsir de Dieu qu'on meure, on acquiesce : on voudroit vivre, s'il playsoit à Dieu, et de plus on voudroit qu'il pleust à Dieu de faire vivre : on meurt de bon cœur; mays on vivroit encor plus volontier : on passe d'assés bonne volonté; mays on demeureroit encor plus affectionnement. Job en ses travaux fait l'acte de resignation: « Si nous avons receu les biens, dit-il, de la main de Dieu, pourquoy ne soustiendrions-nous les peines et travaux qu'il nous envoye[1] ? » Voyés, Theotime, qu'il parle de soustenir, supporter et endurer. « Comme il a pleu au Seigneur, ainsy a-il esté fait : le nom du Seigneur soit beny[2]. » Ce sont des paroles de resignation et acceptation, par maniere de souffrance et de patience.

[1] Job. II, 10. — [2] *Ibid.*, I, 21.

CHAPITRE IV.

De l'union de nostre volonté au bon playsir de Dieu par l'indifference.

La resignation prefere la volonté de Dieu à toutes choses; mais elle ne laisse pas d'aymer beaucoup d'autres choses outre la volonté de Dieu. Or l'indifference est au-dessus de la resignation : car elle n'ayme rien, sinon pour l'amour de la volonté de Dieu; si que aucune chose ne touche le cœur indifferent en la presence de la volonté de Dieu. Certes le cœur le plus indifferent du monde peut estre touché de quelque affection tandis qu'il ne sçait encor pas où est la volonté de Dieu. Eliezer estant arrivé à la fontayne de Haran, vid bien la vierge Rebecca, et la treuva sans doute trop plus belle et aggreable; mays pourtant il demeura en indifference jusques à ce que, par le signe que Dieu luy avoit inspiré, il conneut que la volonté divine l'avoit preparée au filz de son maistre : car alors il luy donna les pendans d'aureilles et les brasseletz d'or [1]. Au contraire, si Jacob n'eut aymé en Rachel que l'alliance de Laban, à laquelle son pere Isaac l'avoit obligé, il eut autant aymé Lia que Rachel, puisque l'une et l'autre estoit esgalement fille de Laban, et par consequent la volonté de son pere eust esté aussi bien accomplie en l'une comme en l'autre; mays par ce que, outre la volonté de son pere, il vouloit satisfaire à son goust particulier, amorcé de la beauté et gentillesse de Rachel, il se fascha d'espouser Lia, et la print à contre-cœur par resignation.

Le cœur indifferent n'est pas comme cela : car sachant que la tribulation, quoyqu'elle soit laide comme une autre Lia, ne laisse pas d'estre fille, et fille bienaymée, du bon playsir divin, il l'ayme autant que la consolation, laquelle neantmoins en elle-mesme est plus aggreable; ains il ayme encor plus la tribulation, par ce qu'il ne void rien d'aymable en

[1] Genes. XXIV, 13 et seq.

elle que la marque de la volonté de Dieu. Si je ne veux que l'eau pure, que m'importe-il qu'elle me soit apportée dans un vase d'or ou dans un verre, puisque aussi bien ne prendray-je que l'eau? ains je l'aymeray mieux dans le verre, par ce qu'il n'a point d'autre couleur que celle de l'eau mesme, laquelle j'y vois aussi beaucoup mieux. Qu'importe-il que la volonté de Dieu me soit presentée en la tribulation ou en la consolation, puisque en l'une et en l'autre je ne veux ni ne cherche autre chose que la volonté divine, laquelle y paroist d'autant mieux qu'il n'y a point d'autre beauté en icelle que celle de ce tres-saint bon playsir eternel.

Heroïque, ains plus qu'heroïque l'indifference de l'incomparable saint Paul : « Je suis pressé, dit-il aux Philippiens, de deux costés, ayant desir d'estre delivré de ce corps et d'estre avec Jesus-Christ, chose trop plus meilleure, mais aussi de demeurer en cette vie pour vous [1]. » En quoy il fut imité par le grand evesque saint Martin, qui, parvenu à la fin de sa vie, pressé d'un extreme desir d'aller à son Dieu, ne laissa pas pourtant de tesmoigner qu'il demeureroit aussi volontier entre les travaux de sa charge pour le bien de son cher trouppeau; comme si apres avoir chanté ce cantique :

Que vos pavillons souhaitables,
O Dieu des armées redoutables,
Helas! à bon droit sont aymés!
Mon ame fond d'ardeur extreme,
Et mes sens se pasment de mesme
Apres vos parvis reclamés;
Mon cœur bondit, ma chair ravie
Saute apres vous, Dieu de la vie [2].

Il vint par apres faire cette exclamation : « O Seigneur! neantmoins si je suis encor requis au service du salut de vostre peuple, je ne refuse point le travail : vostre volonté soit faite. » Admirable indifference de l'Apostre! admirable celle de cet

[1] Philipp. I, 23. — [2] Psalm. LXXXIII, 1.

homme apostolique ! Ilz voyent le paradis ouvert pour eux; ilz voyent mille travaux en terre : l'un et l'autre leur est indifferent au choix, et n'y a que la volonté de Dieu qui puisse donner le contrepoids à leurs cœurs. Le paradis n'est point plus aymable que les miseres de ce monde, si le bon playsir divin est egalement là et icy. Les travaux leur sont un paradis, si la volonté divine se treuve en iceux, et le paradis un travail, si la volonté de Dieu n'y est pas; car, comme dit David, ilz ne demandent ni au ciel ni en la terre que de voir le bon playsir de Dieu accomply : « O Seigneur! qui[1] a-il au ciel pour moy, ou que veux-je en terre, sinon vous[2] ? »

Le cœur indifferent est comme une boule de cire entre les mains de son Dieu, pour recevoir semblablement toutes les impressions du bon playsir eternel; un cœur sans choix, egalement disposé à tout, sans aucun autre objet de sa volonté que la volonté de son Dieu; qui ne met point son amour és choses que Dieu veut, ains en la volonté de Dieu qui les veut. C'est pourquoy, quand la volonté de Dieu est en plusieurs choses, il choisit, à quel prix que ce soit, celle où il y en a plus. Le bon playsir de Dieu est au mariage et en la virginité; mays par ce qu'il est plus en la virginité, le cœur indifferent choisit la virginité, quand elle luy devroit couster la vie, comme elle fit à la chere fille spirituelle de saint Paul, sainte Tecle, à sainte Cecile, à sainte Agathe, et mille autres. La volonté de Dieu est au service du pauvre et du riche, mais un peu plus en celuy du pauvre : le cœur indifferent choisira ce party. La volonté de Dieu est en la modestie exercée entre les consolations, et en la patience pratiquée entre les tribulations : l'indifferent prefere celle-cy; car il y a plus de la volonté de Dieu. En somme, le bon playsir de Dieu est le souverain objet de l'ame indifferente; par tout où elle le void, elle court à l'odeur de ses parfums, et cherche tous-jours l'endroit où

[1] *Qui* pour *qu'i* ou *qu'y*. — [2] Psalm. LXXII, 25

il y en a plus, sans consideration d'aucune autre chose. Il est conduit par la divine volonté comme par un lien tres-aymable, et partout où elle va il la suit; il aymeroit mieux l'enfer avec la volonté de Dieu que le paradis sans la volonté de Dieu. Ouy mesme il prefereroit l'enfer au paradis, s'il sçavoit qu'en celuy-là il y eut un peu plus du bon playsir divin qu'en celuy-cy : en sorte que si, par imagination de chose impossible, il sçavoit que sa damnation fut un peu plus aggreable à Dieu que sa salvation, il quitteroit sa salvation et courroit à sa damnation.

CHAPITRE V.

Que la sainte indifference s'estend à toutes choses.

L'indifference se doit practiquer és choses qui regardent la vie naturelle, comme la santé, la maladie, la beauté, la laideur, la foiblesse, la force; és choses de la vie civile, pour les honneurs, rangs, richesses; és varietés de la vie spirituelle, comme secheresses, consolations, goustz, aridités; és actions, és souffrances, et en somme en toutes sortes d'evenemens. Job, quant à la vie naturelle, fut ulceré d'une playe la plus horrible qu'on eut veu; quant à la vie civile, il fut moqué, baffoué, vilipendé, et par ses plus proches; en la vie spirituelle, il fut accablé de langueurs, pressures, convulsions, angoisses, tenebres, et de toutes sortes d'intolerables douleurs interieures, ainsy que ses plaintes et lamentations font foy. Le grand Apostre nous annonce une generale indifference, pour « nous monstrer vrais serviteurs de Dieu, en fort grande patience és tribulations, és necessités, és angoisses, és blessures, és prisons, és seditions, és travaux, és veillées, és jeusnes; en chasteté, en science, en longanimité et suavité au saint Esprit, en charité non fainte, en parole de verité, en la vertu de Dieu par les armes de

justice à droite et à gauche, par la gloire et par l'abjection, par l'infamie et bonne renommée; comme seducteurs, et neantmoins veritables; comme inconneuz, et toutesfois reconneuz; comme mourans, et toutesfois vivans; comme chastiés, et toutesfois non tués; comme tristes, et toutesfois tous-jours joyeux; comme pauvres, et toutesfois enrichissans plusieurs; comme n'ayans rien, et toutesfois possedans toutes choses[1]. »

Voyés, je vous prie, Theotime, comme la vie des apostres estoit affligée : selon le corps, par les blessures; selon le cœur, par les angoisses; selon le monde, par l'infamie et les prisons : et parmy tout cela, ô Dieu! quelle indifference! leur tristesse est joyeuse, leur pauvreté est riche, leurs mortz sont vitales, et leurs deshonneurs honnorables; c'est à dire, ilz sont joyeux d'estre tristes, contens d'estre pauvres, revigorés de vivre entre les perilz de la mort, et glorieux d'estre avilis, par ce que telle estoit la volonté de Dieu.

Et par ce qu'elle estoit plus reconneue és souffrances qu'és actions des autres vertus, il met l'exercice de la patience le premier, disant : « Paroissons en toutes choses comme serviteurs de Dieu, en beaucoup de patience és tribulations, és necessités, és angoisses; » et puis en fin, « en chasteté, en prudence, en longanimité. »

Ainsy nostre divin Sauveur fut affligé incomparablement en sa vie civile, condamné comme criminel de leze majesté divine et humaine, battu, fouetté, baffoué et tormenté avec une ignominie extraordinaire; en sa vie naturelle, mourant entre les plus cruelz et sensibles tormens que l'on puisse imaginer; en sa vie spirituelle, souffrant des tristesses, craintes, espouventemens, angoisses, delaissemens et oppressions interieures qui n'en eurent ni n'en auront jamais de pareilles. Car encor que la supreme portion de son ame fut souverainement jouïssante de la gloire eternelle, si est-

[1] II Cor. VI, 4 et seq.

ce que l'amour empeschoit cette gloire de respandre ses delices ni és sentimens, ni en l'imagination, ni en la rayson inferieure, laissant ainsy tout le cœur exposé à la mercy de la tristesse et angoisse.

Ezechiel vid le simulachre d'une main qui le saysit par un seul flocquet des cheveux de sa teste, l'eslevant entre le ciel et la terre[1]. Nostre Seigneur aussi eslevé en la croix entre la terre et le ciel, n'estoit, ce semble, tenu de la main de son Pere que par l'extreme pointe de l'esprit, et, par maniere de dire, par un seul cheveux de sa teste, qui, touché de la douce main du Pere eternel, recevoit une souveraine affluence de fœlicité, tout le reste demeurant abismé dans la tristesse et ennuy. C'est pourquoy il s'escrie : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoy m'as-tu delaissé[2] ? »

On dit que le poisson qu'on appelle lanterne de mer, au plus fort des tempestes, tient sa langue hors des ondes, laquelle est si fort luisante, raïonnante et claire, qu'elle sert de phare et flambeau aux nochers. Ainsy emmi la mer des passions dont nostre Seigneur fut accablé, toutes les facultés de son ame demeurerent comme englouties et ensevelies dans la tormente de tant de peines, hormis la pointe de l'esprit, qui, exempte de tout travail, estoit toute claire et resplendissante de gloire et felicité. O que bienheureux est l'amour qui regne dans la cime de l'esprit des fideles tandis qu'ilz sont entre les vagues et les flotz des tribulations interieures !

CHAPITRE VI.

De la pratique de l'indifference amoureuse és choses du service de Dieu.

On ne connoist presque point le bon playsir divin que par les evenemens ; et tandis qu'il nous est inconneu, il nous faut attacher le plus fort qu'il nous est possible à la volonté

[1] Ezech. VIII, 3. — [2] Matth. XXVII, 46.

de Dieu qui nous est manifestée ou signifiée : mays soudain que le bon playsir de sa divine Majesté comparoist, il faut aussi tost se ranger amoureusement à son obeïssance.

Ma mere, ou moy-mesme (car c'est tout un) sommes au lit malades : que sçay-je si Dieu veut que la mort s'en ensuive? Certes je n'en sçay rien ; mais je sçay bien pourtant qu'en attendant l'evenement que son bon playsir a ordonné, il veut par la volonté declairée que j'employe les remedes convenables à la guerison. Je le feray donc fidelement, sans rien oublier de ce que bonnement je pourray contribuer à cette intention. Mais si c'est le bon playsir divin que le mal, victorieux des remedes, apporte en fin la mort, soudain que j'en seray certifié par l'evenement, j'acquiesceray amoureusement en la pointe de mon esprit, nonobstant toute la repugnance des puissances inferieures de mon ame. *Ouy*, Seigneur, je le veux bien, ce diray-je, *par ce que tel a esté vostre bon playsir*[1] ; il vous a ainsy pleu, et il me plait ainsy à moy, qui suis tres-humble serviteur de vostre volonté.

Mays si le bon playsir divin m'estoit declairé avant l'evenement d'iceluy, comme au grand saint Pierre la façon de sa mort, au grand saint Paul ses liens et prisons, à Hieremie la destruction de sa chere Hierusalem, à David la mort de son filz ; alors il faudroit unir à l'instant nostre volonté à celle de Dieu, à l'exemple du grand Abraham, et, comme luy, s'il nous estoit commandé, entreprendre l'execution du decret eternel en la mort mesme de nos enfans : admirable union de la volonté de ce patriarche avec celle de Dieu, qui, croyant que ce fust le bon playsir divin qu'il sacrifiast son enfant, le voulut et l'entreprit si fortement ! admirable celle de l'enfant, qui se sousmit si doucement au glaive paternel pour faire vivre le bon playsir de son Dieu au prix de sa propre mort !

Mais notés, Theotime, un trait de la parfaite union

[1] Matth. XI, 26.

d'un cœur indifferent avec le bon playsir divin. Voyés Abraham, l'espée au poing, le bras relevé, prest à donner le coup de mort à son cher unique enfant : il fait cela pour plaire à la volonté divine : et voyés à mesme tems un ange qui, de la part de cette mesme volonté, l'arreste court; et soudain il retient son coup, esgalement prest à sacrifier son filz et à ne le sacrifier pas, la vie et la mort d'iceluy luy estant indifferentes en la presence de la volonté de Dieu. Quand Dieu luy ordonne de sacrifier cet enfant, il ne s'attriste point; quand il l'en dispense, il ne s'en resjouit point. Tout est pareil à ce grand cœur, pourveu que la volonté de son Dieu soit servie.

Ouy, Theotime : car Dieu bien souvent, pour nous exercer en cette sainte indifference, nous inspire des desseins fort relevés, desquelz pourtant il ne veut pas le succés; et lors, comme il nous faut hardiment, courageusement, et constamment commencer et suivre l'ouvrage tandis qu'il se peut, aussi faut-il acquiescer doucement et tranquillement à l'evenement de l'entreprise, tel que il plait à Dieu nous le donner. Saint Louis, par inspiration, passe la mer pour conquerir la terre sainte; le succés fut contraire, et il acquiesce doucement : j'estime plus la tranquillité de cet acquiescement que la magnanimité du dessein. Saint François va en Egypte pour y convertir les infideles, ou mourir martyr entre les infideles : telle fut la volonté de Dieu; il revient neantmoins sans avoir fait ni l'un ni l'autre, et telle fut aussi la volonté de Dieu Ce fut egalement la volonté de Dieu que saint Anthoine de Padoue desirast le martyre, et qu'il ne l'obtint pas. Le bienheureux Ignace de Loyole ayant, avec tant de travaux, mis sus pied la compaignie du nom de Jesus, de laquelle il voyoit tant de beaux fruitz, et en prevoyoit encor de plus beaux à l'advenir, eut neantmoins le courage de se promettre que s'il la voyait dissiper, qui seroit le plus aspre deplaysir qu'il peut recevoir, dans demy heure

apres il en seroit resolu, et s'accoyseroit en la volonté de Dieu. Ce docte et saint predicateur d'Andalusie, Jean Avila, ayant dessein de dresser une compaignie de prestres reformés pour le service de la gloire de Dieu, en quoy il avoit desja fait un grand progrés, lorsqu'il vid celle des Jesuites en campaigne, qui luy sembla suffire pour cette sayson-là, il arresta court son dessein avec une douceur et humilité nonpareille. O que bienheureuses sont telles ames, hardies et fortes aux entreprises que Dieu leur inspire, souples et douces à les quitter quand Dieu en dispose ainsy! Ce sont des traitz d'une indifference tres-parfaite de cesser de faire un bien quand il plait à Dieu, et de s'en retourner de moitie chemin quand la volonté de Dieu, qui est nostre guide, l'ordonne. Certes Jonas eut grand tort de s'attrister dequoy, à son advis, Dieu n'accomplissoit pas sa prophetie sur Ninive[1]. Jonas fit la volonté de Dieu, annonçant la subversion de Ninive; mays il mesla son interest et sa volonté propre avec celle de Dieu : c'est pourquoy, quand il void que Dieu n'execute pas sa prediction selon la rigueur des paroles dont il avoit usé en l'annonçant, il s'en fasche et murmure indignement. Que s'il eust eu pour seul motif de ses actions le bon playsir de la divine volonté, il eust esté aussi content de le voir accomply en la remission de la peine que Ninive avoit meritée comme de le voir satisfait en la punition de la coulpe que Ninive avoit commise. Nous voulons que ce que nous entreprenons et manions reuscisse; mais il n'est pas raysonnable que Dieu face toutes choses à nostre gré : s'il veut que Ninive soit menacée, et que neantmoins elle ne soit pas renversée, puisque la menace suffit à la corriger, pourquoy Jonas s'en plaindra-il?

Mays si cela est ainsy, il ne faudra donc rien affectionner, ains laisser les affaires à la mercy des evenemens? Pardonnés-moy, Theotime : il ne faut rien oublier de tout ce qui

[1] Jona. IV, 1.

est requis pour faire bien reüssir les entreprises que Dieu nous met en main ; mais à la charge que, si l'evenement est contraire, nous le recevrons doucement et tranquillement : car nous avons commandement d'avoir un grand soin des choses qui regardent la gloire de Dieu, et qui sont en nostre charge ; mays nous ne sommes pas obligés ni chargés de l'evenement, car il n'est pas en nostre pouvoir. « Ayés soin de luy[1], » fut-il dit au maistre d'estable, en la parabole du pauvre homme my-mort entre Hierusalem et Hierico : il n'est pas dit, remarque saint Bernard : Gueris-le ; mais : Ayés soin de luy. Ainsy les apostres, avec une affection nonpareille, prescherent premierement aux Juifs, bien qu'ilz sceussent qu'en fin il les faudroit quitter, comme une terre infructueuse, et se retourner du costé des gentilz. C'est à nous de bien planter et bien arrouser ; mays de donner l'accroissement, cela n'appartient qu'à Dieu.

Le grand Psalmiste fait cette priere au Sauveur, comme par une acclamation de joye et de presage de victoire : « O Seigneur ! par vostre beauté et bonne grace, bandés vostre arc, marchés heureusement, et montés à cheval[2] : » comme s'il vouloit dire que, par les traitz de son saint amour, descochés dans les cœurs humains, il se rendroit maistre des hommes pour les manier à son gré, tout ainsy qu'un cheval bien dressé. O Seigneur ! vous estes le chevalier royal, qui tournés à toutes mains les espritz de vos fideles amans : vous les poussés quelquefois à toute bride, et ilz courent à toute outrance és entreprinses que vous leur inspirés ; et puis, quand il vous semble bon, vous les faites parer au milieu de la carriere, au plus fort de leur course.

Mais derechef, si l'entreprise faite par inspiration perit par la faute de ceux à qui elle estoit confiée, comme peut-on dire alors qu'il faut acquiescer à la volonté de Dieu ? car, me dira quelqu'un, ce n'est pas la volonté de Dieu qui em-

[1] Luc. X, 35. — [2] Psalm. XLIV, 5.

pesche l'evenement, ains ma faute, de laquelle la volonté divine n'est pas la cause. Il est vray, mon enfant, ta faute ne t'est pas advenue par la volonté de Dieu ; car Dieu n'est pas autheur du peché : mays c'est bien pourtant la volonté divine que ta faute soit suivie de la deffaite et du manquement de ton entreprise en punition de ta faute ; car, si sa bonté ne luy peut permettre de vouloir ta faute, sa justice fait qu'il veut la peine que tu en soufres. Ainsy Dieu ne fut pas cause que David pechast, mais il luy infligea bien la peine deue à son peché ; il ne fut pas la cause du peché de Saül, mays ouy bien qu'en punition la victoire perit entre les mains d'iceluy.

Quand donques il arrive que les desseins sacrés ne reüscissent pas en punition de nos fautes, il faut egalement detester la faute par une solide repentance, et accepter la peine que nous en avons ; car comme le peché est contre la volonté de Dieu, aussi la peine est selon sa volonté.

CHAPITRE VII.

De l'indifference que nous devons practiquer en ce qui regarde nostre advancement és vertus.

Dieu nous a ordonné de faire tout ce que nous pourrons pour acquerir les saintes vertus : n'oublions donc rien pour bien reuscir de cette sainte entreprise. Mays apres que nous aurons planté et arrousé, sachons que c'est à Dieu de donner l'accroissement aux arbres de nos bonnes inclinations et habitudes. C'est pourquoy il faut attendre le fruit de nos desirs et travaux de sa divine providence. Que si nous ne sentons pas le progrés et avancement de nos espritz en la vie devote tel que nous voudrions, ne nous troublons point, demeurons en paix, que tous-jours la tranquillité regne dans nos cœurs. C'est à nous de bien cultiver nos ames, et

partant il y faut fidelement vaquer; mais quant a l'abondance de la prise et de la moisson, laissons-en le soin à nostre Seigneur. Le laboureur ne sera jamais tancé s'il n'a pas belle cueillette, mays ouy bien s'il n'a pas bien labouré et ensemencé ses terres. Ne nous inquietons point pour nous voir tous-jours novices en l'exercice des vertus : car au monastere de la vie devote chacun s'estime tous-jours novice, et toute la vie y est destinée à la probation, n'y ayant point de plus evidente marque d'estre non seulement novice, mais digne d'expulsion et reprobation, que de penser et se tenir pour profés. Car selon la regle de cet ordre-là, non la solemnité, mais l'accomplissement des vœux rend les novices profés; or les vœux ne sont jamais accomplis tandis qu'il y a quelque chose à faire pour l'observance d'iceux; et l'obligation de servir Dieu et faire progrés en son amour dure tous-jours jusques à la mort. Voire mays, me dira quelqu'un, si je connois que c'est par ma faute que mon avancement és vertus est retardé, comme pourray-je m'empescher de m'en attrister et inquieter? J'ay dit cecy en l'Introduction à la vie devote; mais je le redis volontier, par ce qu'il ne peut jamais assés estre dit. Il se faut attrister pour les fautes commises d'une repentance forte, rassise, constante, tranquille, mais non turbulente, non inquiete, non descouragée. Connoissés-vous que vostre retardement au chemin des vertus est provenu de vostre coulpe? Or sus, humiliés-vous devant Dieu, implorés sa misericorde, prosternés-vous devant la face de sa bonté et demandés-luy-en pardon, confessés vostre faute, et criés-luy mercy à l'aureille mesme de vostre confesseur pour en recevoir l'absolution. Mays cela fait, demeurés en paix, et ayant detesté l'offence, embrassés amoureusement l'abjection qui est en vous pour le retardement de vostre advancement au bien.

Helas! mon Theotime, les ames qui sont en purgatoire

y sont sans doute pour leurs pechés, pechés qu'elles ont detesté et detestent souverainement; mais quant à l'abjection et peine qui leur en reste d'estre arrestées en ce lieu-là et privées pour un tems de la jouïssance de l'amour bienheureux du paradis, elles la souffrent amoureusement, et prononcent devotement le cantique de la justice divine : « Vous estes juste, Seigneur, et vostre jugement equitable [1]. » Attendons donc en patience nostre advancement; et en lieu de nous inquieter d'en avoir si peu fait par le passé, procurons avec diligence d'en faire plus à l'advenir.

Voyés cette bonne ame, je vous prie : elle a grandement desiré et tasché de s'affranchir de la cholere, en quoy Dieu l'a favorisée; car il l'a rendue quitte de tous les pechés qui procedent de la cholere : elle mourroit plus tost que de dire un seul mot injurieux, ou de lascher un seul trait de hayne. Neantmoins elle est encor sujette aux assautz et premiers mouvemens de cette passion, qui sont certains eslans, esbranlemens et saillies du cœur irrité, que la paraphrase chaldaïque appelle tremoussemens, disant : *Tremoussés, et ne veuillés point pecher* [2]; où nostre sacrée version a dit : *Courroucés-vous, et ne veuillés point pecher;* qui est en effect une mesme chose : car le prophete ne veut dire sinon que si le courroux nous surprend, excitant en nos cœurs les premiers tremoussemens de la cholere, nous nous gardions bien de nous laisser emporter plus avant en cette passion, d'autant que nous pecherions. Or bien que ces premiers eslans et tremoussemens ne soient aucunement peché, neantmoins la pauvre ame qui en est souvent atteinte se trouble, s'afflige, s'inquiete, et pense bien faire de s'attrister, comme si c'estoit l'amour de Dieu qui la provoquast à cette tristesse : et cependant, Theotime, ce n'est pas l'amour celeste qui fait ce trouble, car il ne se fasche que pour le peché; c'est nostre amour propre, qui voudroit que nous fussions exemptz de la

[1] Psalm. CXVIII, 137. — [2] *Ibid.*, IV, 5.

peine et du travail que les assautz de l'ire nous donnent : ce n'est pas la coulpe qui nous deplait en ces eslans de la cholere, car il n'y a du tout point de peché ; c'est la peine d'y resister qui nous inquiete.

Ces rebellions de l'appetit sensuel, tant en l'ire qu'en la convoitise, sont laissées en nous pour nostre exercice, affin que nous practiquions la vaillance spirituelle en leur resistant. C'est le Philistin que les vrays Israëlites doivent tous-jours combattre, sans que jamais ilz le puissent abattre ; ilz le peuvent affoiblir, mays non pas aneantir ; il ne meurt jamais qu'avec nous, et vit tous-jours avec nous. Il est certes execrable et detestable, d'autant qu'il est issu du peché et tend perpetuellement au peché : c'est pourquoy, comme nous sommes appellés terre, par ce que nous sommes extraitz de la terre et que nous retournerons en terre[1] ; ainsy cette rebellion est appellée par le grand Apostre peché, comme provenue du peché et tendante au peché, quoyque elle ne nous rende nullement coulpables, sinon quand nous la secondons et luy obeïssons[2] ; dont le mesme Apostre nous advertit de faire en sorte que ce mal là ne regne point en nostre corps mortel pour obeïr aux convoitises d'iceluy[3]. Il ne nous defend pas de sentir le peché, mais seulement d'y consentir ; il n'ordonne pas que nous empeschions le peché de venir en nous et d'y estre, mays il commande qu'il n'y regne pas. Il est en nous, quand nous sentons la rebellion de l'appetit sensuel ; mais il ne regne pas en nous, sinon quand nous y consentons. Le medecin n'ordonnera jamais au febricitant de n'avoir pas soif, car ce seroit une impertinence trop grande ; mays il luy dira bien qu'il s'abstienne de boire, encor qu'il ait soif. Jamais on ne dira à une femme grosse qu'elle n'ait pas envie de manger des choses extraordinaires, car cela n'est pas en son pouvoir ; mais on luy dira bien qu'elle die ses appetitz, affin que, s'ilz sont de chose nui-

[1] Genes. III, 19. — [2] Rom. VII. — [3] *Ibid.*, VI, 12.

sible, on divertisse son imagination, et que telle fantasie ne regne pas en sa cervelle.

L'eguillon de la chair, messager de Satan, piquoit rudement le grand saint Paul pour le faire precipiter au peché. Le pauvre Apostre souffroit cela comme une injure honteuse et infame : c'est pourquoy il l'appelloit un soufflettement et baffouement, et prioit Dieu qu'il luy pleut de l'en delivrer; mais Dieu luy respondit : « O Paul! ma grace te suffit; car ma force se perfectionne en l'infirmité ; » à quoy ce grand saint homme acquiesçant : « Donques, dit-il, volontier je me glorifieray en mes infirmités, affin que la vertu de Jesus-Christ habite en moy[1]. » Mays remarqués, de grace, que la rebellion sensuelle est en cet admirable vaisseau d'election, lequel recourant au remede de l'orayson, nous monstre qu'il nous faut combattre par ce mesme moyen les tentations que nous sentons. Remarqués encor que si nostre Seigneur permet ces cruelles revoltes en l'homme, ce n'est pas tous-jours pour le punir de quelque peché, ains pour manifester la force et vertu de l'assistance et grace divine : et remarqués en fin que non seulement nous ne devons pas nous inquieter en nos tentations ni en nos infirmités, mays nous devons nous glorifier d'estre infirmes, affin que la vertu divine paroisse en nous, soustenant nostre foiblesse contre l'effort de la suggestion et tentation. Car le glorieux Apostre appelle ses infirmités les eslans et rejettons d'impureté qu'il sentoit, et dit qu'il se glorifioit en icelles, par ce que si bien il les sentoit par sa misere, neantmoins par la misericorde de Dieu il n'y consentoit pas.

Certes, comme j'ay dit cy-dessus, l'Eglise condamna l'erreur de certains solitaires qui disoient qu'en ce monde nous pouvions estre parfaitement exemptz des passions d'ire, de convoitise, de crainte, et autres semblables. Dieu veut que nous ayons des ennemis, Dieu veut que nous les repoussions.

[1] II Cor. XII, 7 et seq.

Vivons donc courageusement entre l'une et l'autre volonté divine, souffrans avec patience d'estre assaillis, et taschans avec vaillance de faire teste et resister aux assaillans.

CHAPITRE VIII.

Comme nous devons unir nostre volonté à celle de Dieu en la permission des pechés.

Dieu hait souverainement le peché, et neantmoins il le permet tres-sagement pour laisser agir la creature raysonnable selon la condition de sa nature, et rendre les bons plus recommandables, quand, pouvans violer la loy, ilz ne la violent pas. Adorons donc et benissons cette sainte permission. Mays puisque la Providence qui permet le peché le hait infiniment, detestons-le avec elle, haissons-le, desirans de tout nostre pouvoir que le peché permis ne soit point commis; et ensuite de ce desir, employons tous les remedes qu'il nous sera possible pour empescher la naissance, le progrés et le regne du peché, à l'imitation de nostre Seigneur, qui ne cesse d'exhorter, promettre, menacer, defendre, commander, et inspirer parmy nous, pour destourner nostre volonté du peché, en tant qu'il se peut faire sans luy oster sa liberté.

Mais quand le peché est commis, faysons tout ce qui est en nous affin qu'il soit effacé : comme nostre Seigneur, qui asseura Carpus, ainsy qu'il a cy-devant esté noté, que s'il estoit requis, il subiroit derechef la mort pour delivrer une seule ame de peché. Que si le pecheur s'obstine, pleurons, Theotime, souspirons, prions pour luy avec le Sauveur de nos ames, qui, ayant jetté maintes larmes toute sa vie sur les pecheurs et sur ceux qui les representoient, mourut en fin les yeux couvertz de pleurs, et son corps tout detrempé de sang, regrettant la perte des pecheurs. Cette affection toucha

si vivement David qu'il en tumba à cœur failly. « La pasmoyson, dit-il, m'a saysi pour les pecheurs abandonnans vostre loy[1]; » et le grand Apostre proteste qu'il a au cœur une douleur continuelle pour l'obstination des Juifs[2].

Cependant, pour obstinés que les pecheurs puissent estre, ne perdons pas courage de les ayder et servir : car que sçavons-nous si paraventure ilz feront penitence et seront sauvés? Bienheureux est celuy qui peut dire à ses prochains, comme saint Paul : « Je n'ay cessé ni jour ni nuit en vous admonestant un chacun de vous avec larmes[3]; et partant je suis net du sang de tous : car je ne me suis point espargné que je ne vous aye annoncé tout le bon playsir de Dieu[4]. » Tandis que nous sommes dans les bornes de l'esperance que le pecheur se puisse amender, qui sont tous-jours de mesme estendue que celles de sa vie, il ne faut jamais le rejetter, ains prier pour luy, et l'ayder autant que son malheur le permettra.

Mays en fin finale, apres que nous avons pleuré sur les obstinés, et que nous leur avons rendu le devoir de charité pour essayer de les retirer de perdition, il faut imiter nostre Seigneur et les apostres, c'est à dire, divertir nostre esprit de là, et le retourner sur des autres objetz et à d'autres occupations plus utiles à la gloire de Dieu. « Il failloit, disent les apostres aux Juifs, vous annoncer premierement la parole de Dieu; mais d'autant que vous la rejettés, et vous tenés pour indignes du regne de Jesus-Christ, voyci que nous nous retournons du costé des gentilz[5]. » « On vous ostera, dit le Sauveur, le royaume de Dieu, et il sera donné à une nation qui en fera du fruit[6]. » Car on ne sçauroit s'amuser à pleurer trop longuement les uns, que ce ne fut en perdant le tems propre et requis à procurer le salut des autres. L'Apostre, certes, dit qu'il a une douleur continuelle pour la perte des

[1] Psalm. CXVIII, 53. — [2] Rom. IX, 2. — [3] Act. XX, 31. — [4] *Ibid.*, 26. — [5] *Ibid.*, XIII, 46. — [6] Matth. XXI, 43.

Juifs ; mays c'est comme nous disons que nous benissons Dieu en tout tems : car cela ne veut dire autre chose, sinon que nous le benissons fort souvent et en toutes occasions : et de mesme le glorieux saint Paul avoit une continuelle douleur en son cœur à cause de la reprobation des Juifs, par ce qu'à toutes occasions il regrettoit leur malheur.

Au reste, il faut adorer, aymer, et louer à jamais la justice vengeresse et punissante de nostre Dieu, comme nous aymons sa misericorde, par ce que l'une et l'autre est fille de sa bonté. Car par sa grace il nous veut faire bons, comme tres-bon, ains souverainement bon qu'il est ; par sa justice il veut chastier le peché, par ce qu'il le hait : or il le hait, par ce qu'estant souverainement bon, il deteste le souverain mal, qui est l'iniquité. Et notés pour conclusion que jamais Dieu ne retire sa misericorde de nous que par l'equitable vengeance de sa justice punissante, et jamais nous n'echappons la rigueur de sa justice que par sa misericorde justifiante ; et tous-jours, ou punissant, ou gratifiant, son bon playsir est adorable, aymable, et digne d'eternelle benediction. Ainsy le juste, qui chante les loüanges de la misericorde pour ceux qui seront sauvés, se resjouïra de mesme quand il verra la vengeance ; les bienheureux appreuveront avec allegresse le jugement de la damnation des reprouvés, comme celuy du salut des esleus ; et les anges ayans exercé leur charité envers les hommes qu'ilz ont en garde, demeureront en paix les voyans obstinés ou mesmes damnés. Il faut donc acquiescer à la volonté divine, et luy bayser avec une dilection et reverence esgale la main droite de sa misericorde et la main gauche de sa justice.

CHAPITRE IX.

Comme la pureté de l'indifferencc se doit practiquer és actions de l'amour sacré.

Un musicien des plus excellens de l'univers, et qui jouoit parfaitement du luth, devint en peu de tems si extremement sourd qu'il ne luy resta plus aucun usage de l'ouïe; neantmoins il ne laissa pas pour cela de chanter et manier son luth delicatement à merveilles, à cause de la grande habitude qu'il en avoit, que sa surdité ne luy avoit pas ostée. Mais par ce qu'il n'avoit aucun playsir en son chant, ni au son de son luth, d'autant que estant privé de l'ouïe il n'en pouvoit appercevoir la douceur et beauté, il ne chantoit plus ni ne sonnoit du luth que pour contenter un prince duquel il estoit nay sujet, et auquel il avoit une extreme inclination de complaire, accompagnée d'une infinie obligation, pour avoir esté nourry dés sa jeunesse chés luy. C'est pourquoy il avoit un playsir nonpareil de luy plaire; et quand son prince luy tesmoignoit d'agreer son chant, il estoit tout ravy de contentement. Mays il arrivoit quelquefois que le prince, pour essayer l'amour de cet aymable musicien, luy commandoit de chanter, et soudain, le laissant là en sa chambre il s'en alloit à la chasse; mais le desir que le chantro avoit de suivre ceux de son maistre luy faysoit continuer aussi attentivement son chant comme si le prince eut esté present, quoyqu'en verité il n'avoit aucun playsir à chanter: car il n'avoit ni le playsir de la melodie, duquel sa surdité le privoit, ni celuy de plaire au prince, puisque le prince estant absent ne jouïssoit pas de la douceur des beaux airs qu'il chantoit.

Mon cœur est prest, Seigneur, mon cœur est disposé
De sonner un cantique à ton los composé;

Mon ame et mon esprit volontaire se range
A chanter ta loüange.
Sus donc, ma gloire, il se faut reveiller;
Harpe et psalterion, cessés de sommeiller [1]

Certes le cœur humain est le vray chantre du cantique de l'amour sacré, et il est luy-mesme la harpe et le psalterion. Or ce chantre s'escoute soy-mesme pour l'ordinaire, et prend un grand playsir d'ouïr la melodie de son cantique; c'est à dire, nostre cœur aymant Dieu savoure les delices de cet amour, et prend un contentement nonpareil d'aymer un object tant aymable. Voyés, je vous prie, Theotime, ce que je veux dire. Les jeunes petitz rossignolz s'essayent de chanter au commencement pour imiter les grands; mays estans façonnés et devenus maistres, ilz chantent pour le playsir qu'ilz prennent en leur propre gazouillement, et s'affectionnent si passionnément à cette delectation, ainsy que j'ay dit ailleurs, qu'à force de pousser leurs voix, leur gozier s'esclatte, dont ilz meurent. Ainsy nos cœurs au commencement de leur devotion ayment Dieu pour s'unir à luy, luy estre aggreables, et l'imiter en ce qu'il nous a aymés eternellement; mais petit à petit estans duitz et exercés au saint amour, ilz prennent imperceptiblement le change, et en lieu d'aymer Dieu pour plaire à Dieu, ilz commencent d'aymer pour le playsir qu'ilz ont eux-mesmes és exercices du saint amour; et en lieu qu'ilz estoient amoureux de Dieu, ilz deviennent amoureux de l'amour qu'ilz luy portent, ilz sont affectionnés à leurs affections, et ne se playsent plus en Dieu, mais au playsir qu'ilz ont en son amour, se contentans en cet amour en tant qu'il est à eux, qu'il est dans leur esprit, et qu'il en procede. Car encor que cet amour sacré s'appelle amour de Dieu, par ce que Dieu est aymé par iceluy, il ne laisse pas d'estre nostre, par ce que nous sommes les amans qui aymons par iceluy. Et c'est là le sujet du change;

[1] Psalm. LVI, 8.

car en lieu d'aymer ce saint amour par ce qu'il tend à Dieu qui est l'aymé, nous l'aymons par ce qu'il procede de nous qui sommes les amans. Or qui ne void qu'ainsy faysant ce n'est plus Dieu que nous cherchons, ains que nous revenons à nous-mesmes, aymant l'amour en lieu d'aymer le bien-aymé; aymant, dis-je, cet amour, non pour le bon playsir et contentement de Dieu, mays pour le playsir et contentement que nous en tirons nous-mesmes. Ce chantre donc, qui chantoit au commencement à Dieu et pour Dieu, chante maintenant plus à soy-mesme et pour soy-mesme que pour Dieu; et s'il prend playsir à chanter, ce n'est plus tant pour contenter l'aureille de son Dieu que pour contenter la sienne; et d'autant que le cantique de l'amour divin est le plus excellent de tous, il l'ayme aussi davantage, non à cause de l'excellence divine qui y est loüée, mais par ce que l'air du chant en est plus delicieux et aggreable.

CHAPITRE X.

Moyen de connoistre le change au sujet de ce saint amour.

Vous connoistrés bien cela, Theotime : car si ce rossignol mystique chante pour contenter Dieu, il chantera le cantique qu'il sçaura estre le plus aggreable à la divine providence; mais s'il chante pour le playsir que luy-mesme prend en la melodie de son chant, il ne chantera pas le cantique qui est le plus aggreable à la bonté celeste, ains celuy qui est plus à son gré de luy-mesme, et duquel il pense tirer plus de playsir. De deux cantiques qui seront voirement l'un et l'autre divins, il se peut bien faire que l'un sera chanté par ce qu'il est divin, et l'autre par ce qu'il est aggreable. Rachel et Lia sont egalement espouses de Jacob [1]; mais l'une est aymée de luy en qualité d'espouse seulement, et l'autre en qualité

[1] Genes. XXIX, 28.

de belle. Le cantique est divin; mays le motif qui le nous fait chanter, c'est la delectation spirituelle que nous en pretendons.

Ne vois-tu pas, dira-on à cet evesque, que Dieu veut que tu chantes le cantique pastoral de sa dilection emmy ton troupeau, lequel en vertu de son saint amour il te commande par trois fois de paistre en la personne du grand saint Pierre, qui fut le premier des pasteurs[1]? Que me respondras-tu? Qu'à Rome, qu'à Paris il y a plus de delices spirituelles, et qu'on y peut practiquer le divin amour avec plus de suavité. O Dieu! ce n'est donc pas pour vous plaire que cet homme veut chanter, c'est pour le playsir qu'il prend à cela; ce n'est pas vous qu'il cherche en l'amour, c'est le contentement qu'il a és exercices du saint amour. Les religieux voudroient chanter le cantique des pasteurs, et les mariés celuy des religieux, affin, ce disent-ilz, de pouvoir mieux aymer et servir Dieu. Hé! vous vous trompés, mes chers amis : ne dites pas que c'est pour mieux aymer et servir Dieu : ô nenny certes! c'est pour mieux servir vostre propre contentement, lequel vous aymés plus que le contentement de Dieu. La volonté de Dieu est en la maladie aussi bien, et presque ordinairement mieux qu'en la santé : que si nous aymons mieux la santé, ne disons pas que c'est pour tant mieux servir Dieu; car qui ne void que c'est la santé que nous cherchons en la volonté de Dieu, et non pas la volonté de Dieu en la santé?

Il est malaysé, je le confesse, de regarder longuement et avec playsir la beauté d'un mirouër qu'on ne s'y regarde, ains qu'on ne se playse à s'y regarder soy-mesme; mais il y a pourtant de la difference entre le playsir que l'on prend à regarder un mirouër par ce qu'il est beau, et l'ayse que l'on a de regarder dans un mirouër par ce qu'on s'y void. Il est aussi sans doute malaysé d'aymer Dieu qu'on n'ayme quant

[1] Joan. XXI, 17.

et quant le playsir que l'on prend en son amour; mais neantmoins il y a bien à dire entre le contentement que l'on a d'aymer Dieu par ce qu'il est beau, et celuy que l'on a de l'aymer par ce que son amour nous est aggreable. Or il faut tascher de ne chercher en Dieu que l'amour de sa beauté, et non le playsir qu'il y a en la beauté de son amour. Celui qui priant Dieu s'apperçoit qu'il prie n'est pas parfaitement attentif à prier; car il divertit son attention de Dieu, lequel il prie, pour penser à la priere par laquelle il le prie. Le soin mesme que nous avons à n'avoir point de distractions nous sert souvent de fort grande distraction : la simplicité és actions spirituelles est la plus recommandable. Voulés-vous regarder Dieu? regardés-le donc, et soyés attentif à cela; car si vous reflechissés et retournés vos yeux dessus vous-mesme pour voir la contenance que vous tenés en le regardant, ce n'est plus luy que vous regardés, c'est vostre maintien, c'est vous-mesme. Celuy qui est en une fervente orayson ne sait s'il est en orayson ou non; car il ne pense pas à l'orayson qu'il fait, ains à Dieu, auquel il la fait. Qui est en l'ardeur de l'amour sacré, il ne retourne point son cœur sur soy-mesme pour regarder ce qu'il fait, ains le tient arresté et occupé en Dieu, auquel il applique son amour. Le chantre celeste prend tant de playsir de plaire à son Dieu qu'il ne prend nul playsir en la melodie de sa voix, sinon par ce qu'elle plait à son Dieu.

Pourquoy pensés-vous, Theotime, que Amnon, filz de David, aimast si esperduement Thamar que mesme il cuida mourir d'amour[1]? Estimés-vous que ce fut elle-mesme qu'il aimast? Vous verrés bientost que non; car soudain qu'il eut asouvy son execrable desir, il la poussa cruellement dehors et la rejetta ignominieusement. S'il eut aymé Thamar, il n'eut pas fait cela; car Thamar estoit tous-jours Thamar : mays par ce que ce n'estoit pas Thamar qu'il aymoit, ains l'in-

[1] II Reg. XIII, 1.

fame playsir qu'il pretendoit en elle, soudain qu'il eut ce qu'il cherchoit, il la baffoua felonnement, et la traitta brutalement. Son playsir estoit en Thamar, mays son amour estoit au playsir, et non pas en Thamar : c'est pourquoy, le playsir passé, il eut volontier fait passer Thamar. Vous verrés, Theotime, cet homme qui prie Dieu, ce vous semble, avec tant de devotion, et qui est si ardent aux exercices de l'amour celeste ; mais attendés un peu, et vous verrés si c'est Dieu qu'il ayme. Hélas ! soudain que la suavité et satisfaction qu'il prenoit en l'amour cessera, et que les secheresses arriveront, il quittera tout là, il ne priera plus qu'en passant. Or si c'estoit Dieu qu'il aymoit, pourquoy eut-il cessé de l'aymer, puisque Dieu est tous-jours Dieu ? C'estoit donc la consolation de Dieu qu'il aymoit, et non le Dieu de consolation. Plusieurs certes ne se playsent point en l'amour divin, sinon qu'il soit confit au succre de quelque suavité sensible, et feroient volontier comme les petitz enfans, ausquelz quand on donne du miel sur un morceau de pain, ilz lechent et succent le miel, et jettent par apres le pain; car si la suavité estoit separable de l'amour, ilz quitteroient l'amour, et tireroient la suavité. C'est pourquoy ilz suivent l'amour à cause de la suavité, laquelle quand ilz n'y rencontrent pas, ilz ne tiennent conte de l'amour. Mais telles gens sont exposés à beaucoup de danger, ou de retourner en arriere quand les goutz et consolations leur manquent, ou de s'amuser à des vaines suavités bien esloignées du veritable amour, et de prendre le miel d'Heraclée pour celui de Narbonne.

CHAPITRE XI.

De la perplexité du cœur qui ayme sans sçavoir qu'il plait au bienaymé.

Le chantre duquel j'ay parlé, estant devenu sourd, n'avoit nulle contentement à chanter, que celuy de voir aucune fois son prince attentif à l'ouïr et y prendre playsir. O que bienheureux est le cœur qui ayme Dieu sans aucun autre playsir que celuy qu'il prend de plaire à Dieu! car quel playsir peut-on jamais avoir plus pur et parfait que celuy que l'on prend dans le playsir de la Divinité? Neantmoins ce playsir de plaire à Dieu n'est pas, à proprement parler, l'amour divin, ains seulement un fruit d'iceluy, qui en peut estre separé, ainsy qu'un citron de son citronnier. Car, comme j'ay dit, nostre musicien chantoit tous-jours sans tirer aucun playsir de son chant, puisque la surdité l'en empeschoit; et maintesfois il chantoit aussi sans avoir le playsir de plaire à son prince, par ce que le prince luy ayant commandé de chanter se retiroit ou alloit à la chasse, sans prendre ni le loysir ni le playsir de l'ouïr.

Tandis, ô Dieu! que je voy vostre douce face qui tesmoigne d'aggreer le chant de mon amour, hélas! que je suis consolé! car y a-il aucun playsir qui egale le playsir de bien plaire à son Dieu? Mays quand vous retirés vos yeux de moy, et que je n'apperçois plus la douce faveur de la complaysance que vous preniés en mon cantique, vray Dieu! que mon ame est en grande peine! mais sans cesser pourtant de vous aymer fidelement, et de chanter continuellement l'hymne de sa dilection, non pour aucun playsir qu'elle y treuve, car elle n'en a point, ains chante pour le pur amour de vostre volonté.

On a veu tel enfant malade manger courageusement, avec un incroyable degoust, ce que sa mere luy donnoit, pour

le seul desir qu'il avoit de la contenter ; et alors il mangeoit sans prendre aucun playsir en la viande, mais non pas sans un autre playsir plus estimable et relevé, qui estoit le playsir de plaire à sa mere et de la voir contente. Mays l'autre qui, sans voir sa mere, pour la seule connoissance qu'il avoit de sa volonté, prenoit tout ce qu'on luy apportoit de sa part, il mangeoit sans aucun playsir : car il n'avoit ni le playsir de manger, ni le contentement de voir le playsir de sa mere, ains mangeoit simplement et purement pour faire la volonté d'icelle. La seule satisfaction d'un prince present, ou de quelque personne fortement aymée, fait delicieuses les veillées, les peines, les sueurs, et rend les hazards desirables : mais il n'y a rien de si triste que de servir un maistre qui n'en sçait rien, ou, s'il le sçait, ne fait nul semblant d'en sçavoir gré ; et faut bien en ce cas-là que l'amour soit puissant, puisque il se soustient luy seul, sans estre appuyé d'aucun playsir ni d'aucune pretention.

Ainsy arrive-il quelquefois que nous n'avons nulle consolation és exercices de l'amour sacré, d'autant que, comme chantres sours, nous n'ouyons pas nostre propre voix, ni ne pouvons jouir de la suavité de nostre chant ; ains au contraire outre cela nous sommes pressés de mille craintes, troublés de mille tintamares que l'ennemy fait autour de nostre cœur, nous suggerant que peut-estre ne sommes nous point aggreables à nostre maistre, et que nostre amour est inutile, ouy mesme qu'il est faux et vain, puisque il ne produit point de consolation. Or alors, Theotime, nous travaillons non seulement sans playsir, mais avec un extreme ennuy, ne voyans ni le bien de nostre travail, ni le contentement de celuy pour qui nous travaillons.

Mais ce qui accroist le mal en cette occurrence, c'est que l'esprit et supreme pointe de la rayson ne nous peut donner aucune sorte d'allegement : car cette pauvre portion superieure de la rayson estant toute environnée des suggestions

que l'ennemy luy fait, elle est mesme toute alarmée, et se treuve assés embesoignée à se garder d'estre surprise d'aucun consentement au mal; de sorte qu'elle ne peut faire aucune sortie pour desengager la portion inferieure de l'esprit. Et bien qu'elle n'ait pas perdu le courage, elle est pourtant si terriblement attaquée que, si elle est sans coulpe, elle n'est pas sans peine : car, pour comble de son ennuy, elle est privée de la generale consolation que l'on a presque tous-jours en tous les autres maux de ce monde, qui est l'esperance qu'ilz ne seront pas perdurables, et que l'on en verra la fin; si que le cœur, en ces ennuys spirituelz, tumbe en une certaine impuissance de penser à leur fin, et par consequent d'estre allegé par l'esperance. La foy certes residente en la cime de l'esprit nous asseure bien que ce trouble finira, et que nous jouïrons un jour du repos : mays la grandeur du bruit et des cris que l'ennemy fait dans le reste de l'ame en la rayson inferieure, empesche que les advis et remonstrances de la foy ne sont presque point entendues; et ne nous demeurent en l'imagination que ce triste presage : Helas! je ne seray jamais joyeux.

O Dieu! mon cher Theotime, mays c'est alors qu'il faut tesmoigner une invincible fidelité envers le Sauveur, le servant purement pour l'amour de sa volonté, non seulement sans playsir, mais parmy ce deluge de tristesses, d'horreurs, de fraïeurs et d'attaques, comme fit sa glorieuse mere et saint Jean au jour de sa passion, qui entre tant de blasphemes, de douleurs, et de detresses mortelles, demeurerent fermes en l'amour, lors mesme que le Sauveur, ayant retiré toute sa sainte joye dans la cime de son esprit, ne respandoit ni allegresse ni consolation quelconque en son divin visage, et que ses yeux alangouris et couvertz des tenebres de la mort ne jettoient plus que des regards de douleur, comme aussi le soleil des raïons d'horreur et d'affreuses tenebres.

CHAPITRE XII.

Comme entre ces travaux interieurs l'ame ne connoist pas l'amour qu'elle porte à son Dieu; et du trepas tres-aymable de la volonté.

Le grand saint Pierre estant à la veille d'estre martyrisé, l'ange vint en la prison, qu'il remplit toute de splendeur, esveilla saint Pierre, le fit lever, ceindre, chausser, vestir, luy osta les liens et menottes, le tira hors de la prison, et le mena au travers de la premiere et seconde garde jusques à la porte de fer qui menoit en la ville, laquelle s'ouvrit devant eux; et, ayans passé une rue, l'ange laissa là le glorieux saint Pierre en pleine liberté. Voylà une grande varieté d'actions fort sensibles; et saint Pierre neantmoins, qui avoit esté esveillé avant toutes choses, ne pensoit pas que ce qui se faysoit par l'ange fust vray, ains estimoit que ce fut une vision imaginaire. Il estoit esveillé, et ne pensoit pas l'estre; il s'estoit chaussé et vestu, et ne sçavoit pas qu'il l'eut fait; il marchoit, et n'estimoit pas de marcher; il estoit delivré, et ne le croyoit pas : et cela, d'autant que la merveille de sa delivrance fut si grande qu'elle occupoit son esprit en telle sorte qu'encor qu'il eut assés de sentiment et de connoissance pour faire ce qu'il faysoit, neantmoins il n'en avoit pas assés pour connoistre qu'il le faysoit reellement et tout de bon; il voyoit bien l'ange, mays il ne s'appercevoit pas que ce fut d'une vraye et naturelle vision : c'est pourquoy il n'avoit nulle consolation de sa delivrance, jusques à ce qu'en revenant à soy : « Maintenant, dit-il, je connois en verité que Dieu a envoyé son ange, et m'a delivré de la main d'Herodes et de toute l'attente du peuple juif[1]. »

Or il en est de mesme, Theotime, d'une ame qui est grandement chargée d'ennuis interieurs : car bien qu'elle ait le pouvoir de croire, d'esperer et d'aymer Dieu, et qu'en ve-

[1] Act. XII, 7 et seq.

rité elle le face, toutefois elle n'a pas la force de bien discerner si elle croid, espere et cherit son Dieu, d'autant que la detresse l'occupe et accable si fort qu'elle ne peut faire aucun retour sur soy-mesme pour voir ce qu'elle fait; et c'est pourquoy il luy est advis qu'elle n'a ni foy, ni esperance, ni charité, ains seulement des fantosmes et inutiles impressions de ces vertus-là, qu'elle sent presque sans les sentir, et comme estrangeres, non comme domestiques de son ame. Que si vous y prenés garde, vous treuverés que nos espritz sont tous-jours en pareil estat quand ilz sont puissamment occupés de quelque violente passion; car ilz font plusieurs actions comme en songe, et desquelles ilz ont si peu de sentiment qu'il ne leur est presque pas advis que ce soit en verité que les choses se passent. C'est pourquoy le sacré Psalmiste [1] exprime la grandeur de la consolation que les Israëlites eurent au retour de la captivité de Babilone en ces paroles :

Lorsqu'il pleut au Seigneur de Sion le servage
En liberté changer,
Un tel ravissement surprit nostre courage
Que nous pensions songer;

et comme porte la sainte version latine apres les Septante : *Nous fusmes faitz comme consolés;* c'est à dire, l'admiration de la grandeur du bien qui nous arriva estoit si excessive qu'elle nous empeschoit de bien sentir la consolation que nous receusmes, et nous estoit advis que nous ne fussions pas veritablement consolés, et que nous n'eussions pas une consolation en verité, ains seulement en figure et en songe.

Telz donques sont les sentimens de l'ame laquelle est entre les angoisses spirituelles, qui rendent l'amour extremement pur et net : car estant privé de tout playsir par lequel il puisse estre attaché à son Dieu, il nous joint et unit

[1] Psalm. CXXV, 1.

à Dieu immediatement, volonté à volonté, cœur à cœur, sans aucune entremise de contentement ou pretention. Helas! Theotime, que le pauvre cœur est affligé quand, comme abandonné de l'amour, il regarde partout et ne le treuve point, ce luy semble! Il ne le treuve point és sens exterieurs, car ilz n'en sont pas capables; ni en l'imagination, qui est cruellement tourmentée de diverses impressions; ni en la rayson, troublée de mille obscurités de discours et apprehensions estranges : et bien qu'en fin elle le treuve en la cime et supreme pointe de l'esprit, où cette divine dilection reside, si est-ce neantmoins qu'elle le mesconnoist, et luy est advis que ce n'est pas luy, par ce que la grandeur des ennuys et des tenebres l'empeschent de sentir sa douceur : elle le void sans le voir, et le rencontre sans le connoistre, comme si c'estoit en songe et en image. Ainsy Magdeleine ayant rencontré son cher maistre n'en reçoit aucun allegement, dautant qu'elle ne pensoit pas que ce fut luy, ains seulement le jardinier[1].

Mays que peut donc faire l'ame qui est en cet estat? Theotime, elle ne sçait plus comme se maintenir entre tant d'ennuis, et n'a plus de force que pour laisser mourir sa volonté entre les mains de la volonté de Dieu, à l'imitation du doux Jesus, qui, estant arrivé au comble des peines de la croix que le Pere luy avoit prefigées, et ne pouvant plus resister à l'extremité de ses douleurs, fit comme le cerf, qui, hors d'haleyne et accablé de la mutte, se rendant à l'homme, jette les derniers abboys la larme à l'œil. Car ainsy ce divin Sauveur, proche de sa mort, et jettant les derniers souspirs avec un grand cri et force larmes : « Helas! dit-il, ô mon Pere! je recommande mon esprit en vos mains : » parole, Theotime, qui fut la derniere de toutes, et par laquelle le Filz bienaymé donna le souverain tesmoignage de son amour envers son Pere. Quand donc tout nous de-

[1] Joan. XX, 15.

faut, quand nos ennuys sont en leur extremité, cette parole, ce sentiment, ce renoncement de nostre ame entre les mains de nostre Sauveur ne nous peut manquer. Le Filz recommanda son esprit au Pere en cette derniere et incomparable detresse : et nous, lorsque les convulsions des peines spirituelles nous ostent toute autre sorte d'allegemens et de moyens de resister, recommandons nostre esprit és mains de ce Filz eternel, qui est nostre vray pere, et, baissans la teste de nostre acquiescement à son bon playsir, consignons-luy toute nostre volonté.

CHAPITRE XIII.

Comme la volonté, estant morte à soy, vit purement en la volonté de Dieu.

Nous parlons avec une proprété toute particuliere de la mort des hommes en nostre langage françois : car nous l'appellons trespas, et les mortz, trespassés, signifians que la mort, entre les hommes, n'est qu'un passage d'une vie à l'autre, et que mourir n'est autre chose sinon outrepasser les confins de cette vie mortelle pour aller à l'immortelle. Certes nostre volonté ne peut jamais mourir, non plus que nostre esprit ; mays elle outrepasse quelquefois les limites de sa vie ordinaire pour vivre toute en la volonté divine : c'est lorsqu'elle ne sçait ni ne veut plus rien vouloir, ains elle s'abandonne totalement et sans reserve au bon playsir de la divine providence, se meslant et detrempant tellement avec ce bon playsir qu'elle ne paroist plus, mays est toute cachée avec Jesus-Christ en Dieu, où elle vit, non plus elle-mesme, ains la volonté de Dieu vit en elle.

Que devient la clarté des estoiles quand le soleil paroist sur nostre orizon? Elle ne perit certes pas, mais elle est ravie et engloutie dans la souveraine lumiere du soleil, avec

laquelle elle est heureusement meslée et conjointe. Et que devient la volonté humaine quand elle est entierement abandonnée au bon playsir divin ? Elle ne perit pas tout à fait; mays elle est tellement abismée et meslée avec la volonté de Dieu qu'elle ne paroist plus, et n'a plus aucun vouloir separé de celuy de Dieu. Imaginés-vous, Theotime, le glorieux, et non jamais assés loué saint Louys, qui s'embarque et fait voyle pour aller outre mer, et voyés que la reyne sa chere femme s'embarque avec sa Majesté. Or qui eut demandé à cette brave princesse : Où allés-vous, Madame? elle eut sans doute respondu : Je vay où le roy va. Et qui eut derechef demandé : Mays sçavés-vous bien, Madame, où le roy va? elle eut aussi respondu : Il me l'a dit en general, et neantmoins je n'ay aucun soucy de sçavoir où il va, ains seulement d'aller avec luy. Que si on eut repliqué : Donques, Madame, vous n'avés point de dessein en ce voyage? Non, eut-elle dit, je n'en ay point d'autre que d'estre avec mon cher Seigneur et mary. Voire mays, luy eut-on pu dire, il va en Egypte pour passer en Palestine; il logera à Damiette, dans Acre et plusieurs autres lieux : n'avés-vous pas intention, Madame, d'y aller aussi ? A cela elle eut respondu : Non vrayement, je n'ay nulle intention sinon d'estre aupres de mon roy; et les lieux où il va me sont indifferens et de nulle consideration, sinon en tant qu'il y sera; je vay sans desir d'aller, car je n'affectionne rien que la presence du roy. C'est donc le roy qui va et qui veut le voyage; et quant à moy, je ne vay pas, je suy; je ne veux pas le voyage, ains la seule presence du roy, le sejour, le voyage et toute sorte de diversités m'estant tout à fait indifferentes.

Certes si on demande à quelque serviteur qui est à la suite de son maistre où il va, il ne doit pas respondre qu'il va en tel ou tel lieu, ains seulement qu'il suit son maistre; car il ne va nulle part par sa volonté, ains seulement par celle de

son maistre. Ainsy, mon Theotime, une volonté resignée en celle de son Dieu ne doit avoir aucun vouloir, ains suivre simplement celuy de Dieu. Et comme celuy qui est dans un navire ne se remue pas de son mouvement propre, ains se laisse seulement mouvoir selon le mouvement du vaisseau dans lequel il est; de mesme le cœur qui est embarqué dans le bon playsir divin ne doit avoir aucun autre vouloir que celuy de se laisser porter au vouloir de Dieu. Et lors le cœur ne dit plus : *Vostre volonté soit faite, et non la mienne;* car il n'a plus aucune volonté à renoncer; ains il dit ces paroles: *Seigneur, je remets* ma volonté *entre vos mains,* comme si sa volonté n'estoit plus en sa disposition, ains en celle de la divine providence. De sorte que ce n'est pas proprement comme les serviteurs suivent leurs maistres : car encor que le voyage se face par la volonté de leur maistre, leur suite toutefois se fait par leur propre volonté particuliere, bien qu'elle soit une volonté suivante et servante, soumise et assujettie à celle de leur maistre : si que, tout ainsy que le maistre et le serviteur sont deux, aussi la volonté du maistre et celle du serviteur sont deux. Mays la volonté qui est morte à soy-mesme pour vivre en celle de Dieu, elle est sans aucun vouloir particulier, demeurant non seulement conforme et sujette, mais toute aneantie en elle-mesme et convertie en celle de Dieu : comme on diroit d'un petit enfant qui n'a encor point l'usage de sa volonté pour vouloir ni aymer chose quelconque que le sein et le visage de sa chere mere; car il ne pense nullement à vouloir estre d'un costé ni d'autre, ni à vouloir autre chose quelconque, sinon d'estre entre les bras de sa mere, avec laquelle il pense estre une mesme chose; et n'est nullement en soucy d'accommoder sa volonté à celle de sa mere : car il ne sent point la sienne, et ne cuide pas d'en avoir une, laissant le soin à sa mere d'aller, de faire et de vouloir ce qu'elle treuvera bon pour luy.

C'est certes la souveraine perfection de nostre volonté que

d'estre ainsy unie à celle de nostre souverain bien, comme fut celle du saint qui disoit : « O Seigneur! vous m'avés conduit et mené en vostre volonté : » car que vouloit-il dire, sinon qu'il n'avoit nullement employé sa volonté pour se conduire, s'estant simplement laissé guider et mener à celle de son Dieu?

CHAPITRE XIV.

Esclaircissement de ce qui a esté dit touchant le trespas de nostre volonté.

Il est croyable que la tres-sainte Vierge nostre Dame recevoit tant de contentement de porter son cher petit Jesus entre ses bras que le contentement empeschoit la lassitude, ou du moins rendoit la lassitude aggreable : car si de porter une branche d'agnus castus soulage les voyageurs et les delasse, quel allegement ne recevoit pas la glorieuse Mere de porter l'Agneau de Dieu immaculé! Que si par fois elle le laissoit marcher sur ses pieds avec elle, le tenant par la main, ce n'est pas qu'elle n'eut mieux aymé de l'avoir pendant à son col sur sa poitrine; mays elle le faysoit pour l'exercer à former ses pas et à cheminer luy-mesme. Et nous autres, Theotime, comme petitz enfans du Pere celeste, nous pouvons aller avec luy en deux sortes : car nous pouvons aller, premierement, marchans des pas de nostre propre vouloir, lequel nous conformons au sien, tenans tous-jours de la main de nostre obeïssance celle de son intention divine, et la suivant partout où elle nous conduit; qui est ce que Dieu requiert de nous par la signification de sa volonté. Car puisque il veut que je face ce qu'il m'ordonne, il veut que j'aye le vouloir de le faire. Dieu m'a signifié qu'il vouloit que je sanctifiasse le jour du repos : puisqu'il veut que je le face, il veut donc que je le veuille faire, et que pour cela j'aye mon propre vouloir, par lequel je suive le sien, me con-

formant et correspondant à iceluy. Mays nous pouvons aussi aller avec nostre Seigneur sans avoir aucun vouloir propre, nous laissans simplement porter à son bon playsir divin, comme un petit enfant entre les bras de sa mere, par une certaine sorte de consentement admirable qui se peut appeler union, ou plus tost unité de nostre volonté avec celle de Dieu. Et c'est la façon avec laquelle nous devons tascher de nous comporter en la volonté du bon playsir divin, d'autant que les effectz de cette volonté du bon playsir procedent purement de sa providence, et sans que nous les facions, ilz nous arrivent. Il est vray que nous pouvons bien vouloir qu'ilz arrivent selon la volonté de Dieu, et ce vouloir est tres-bon; mais nous pouvons bien aussi recevoir les evenemens du bon playsir celeste par une tres-simple tranquillité de nostre volonté, qui, ne voulant chose quelconque, acquiesce simplement à tout ce que Dieu veut estre fait en nous, sur nous et de nous.

Si on eut demandé au doux enfant Jesus, estant porté entre les bras de sa mere, où il alloit? n'eust-il pas eu rayson de respondre : Je ne vay pas, c'est ma mere qui va pour moy. Et qui luy eut demandé : Mais au moins n'allés-vous pas avec vostre mere? n'eut-il pas eu rayson de dire : Non, je ne vay nullement; ou si je vay la part où ma mere me porte, je n'y vay pas avec elle ni par mes propres pas, ains j'y vay par les pas de ma mere, par elle et en elle. Et qui luy eut repliqué : Mays au moins, ô tres-cher divin enfant! vous vous voulés bien laisser porter à vostre douce mere? Non fay certes, eut-il peu dire, je ne veux rien de tout cela; ains, comme ma toute bonne mere marche pour moy, aussi elle veut pour moy; je luy laisse egalement le soin et d'aller et de vouloir aller pour moy où bon luy semblera, et, comme je ne marche que par ses pas, aussi je ne veux que par son vouloir; et, dés que je me treuve entre ses bras, je n'ay aucune attention ni à vouloir, ni à ne vouloir pas,

laissant tout autre soin à ma mere, hormis celuy d'estre sur son sein, de succer son sacré chicheron, et de me tenir bien attaché à son col tres-aymable pour la bayser amoureusement des baysers de ma bouche; et, affin que vous le sachiés, tandis que je suis parmy les delices de ces saintes caresses qui surpassent toute suavité, il m'est advis que ma mere est un arbre de vie, et que je suis en elle comme son fruit, que je suis son propre cœur au milieu de sa poitrine, ou son ame au milieu de son cœur : c'est pourquoy, comme son marcher suffit pour elle et pour moy, sans que je me mesle de faire aucun pas, aussi sa volonté suffit pour elle et pour moy, sans que je face aucun vouloir pour ce qui est d'aller ou de venir : aussi ne prens-je point garde si elle va viste ou tout bellement, ni si elle va d'un costé ou d'autre, ni je ne m'enquiers nullement où elle veut aller, me contentant que, comme que ce soit, je suis tous-jours entre ses bras, joignant ses amiables mammelles, où je me repais comme entre les lis. O divin enfant de Marie! permettés à ma chetive ame cet eslans de dilection : or allés donc, ô cher petit enfant tres-aymable! ou plus tost n'allés pas, mays demeurés ainsy saintement colé à la poitrine de vostre douce mere; allés tous-jours en elle et par elle, ou avec elle, et n'allés jamais sans elle, tandis que vous estes enfant. *O que bienheureux est le ventre qui vous a porté, et les mammelles que vous avés succées*[1] *!* Le Sauveur de nos ames eut l'usage de rayson dés l'instant de sa conception au ventre de sa mere, et pouvoit faire tous ces discours, ouy mesme le glorieux saint Jean son precurseur dés le jour de la sainte visitation; et bien que l'un et l'autre, pendant ce tems-là et celuy de l'enfance, jouït de sa propre liberté pour vouloir et ne vouloir pas les choses, si est-ce qu'ilz laisserent le soin, en ce qui estoit de leur conduite exterieure, à leurs meres de faire et vouloir pour eux ce qui estoit requis.

[1] Luc. XI, 27.

Theotime, nous devons estre comme cela, nous rendans pliables et maniables au bon playsir divin, comme si nous estions de cire; ne nous amusans point à souhaiter et vouloir les choses, mais les laissant vouloir et faire à Dieu pour nous ainsy qu'il luy plaira; *jettans en luy toute nostre sollicitude, d'autant qu'il a soin de nous*[1], ainsy que dit le saint Apostre. Et notés qu'il dit : *toute nostre sollicitude*, c'est à dire, autant celle que nous avons de recevoir les evenemens comme celle de vouloir ou ne vouloir pas; car il aura soin du succés de nos affaires, et de vouloir pour nous ce qui sera le meilleur.

Cependant employons cherement nostre soin à benir Dieu de tout ce qu'il fera, à l'exemple de Job, disans : Le Seigneur m'a donné beaucoup, le Seigneur me l'a osté : le nom du Seigneur soit benit[2]. Non, Seign eur, je ne veux aucun evenement, car je les vous laisse vouloir pour moy tout à vostre gré; mays en lieu de vouloir les evenemens, je vous beniray dequoy vous les aurés voulu. O Theotime! que cette occupation de nostre volonté est excellente, quand elle quitte le soin de vouloir et choysir les effectz du bon playsir divin pour loüer et remercier ce bon playsir de telz effectz!

CHAPITRE XV.

Du plus excellent exercice que nous puissions faire parmy les peines interieures et exterieures de cette vie, en suite de l'indifference et trespas de la volonté.

Benir Dieu et le remercier pour tous les evenemens que sa providence ordonne, c'est à la verité une occupation toute sainte; mays si, tandis que nous laissons le soin à Dieu de vouloir et faire ce qu'il luy plait en nous, sur nous et de nous, sans estre attentifs à ce qui se passe, quoyque nous le sen-

[1] I Petr. V, 7. — [2] Job. I, 21.

tions bien, nous pouvions divertir nostre cœur, et appliquer nostre attention en la bonté et douceur divine, la benissant, non en ses effetz ni és evenemens qu'elle ordonne, mais en elle-mesme et en sa propre excellence, nous ferions sans doute un exercice beaucoup plus eminent.

Demetrius tenant le siege devant Rhodes, Protogenes, qui estoit en une petite mayson des faux bourgs, ne cessa jamais de travailler, mais avec tant d'asseurance et de repos d'esprit, qu'encor qu'on luy tint presque tous-jours l'espée à la gorge, il fit l'excellent chef d'œuvre d'un satyre admirable, qui s'esgayoit à jouer du flageolet. O Dieu! quelles ames, qui, entre toutes sortes d'accidens, tiennent tous-jours leur attention et affection sur la bonté eternelle pour l'honnorer et cherir à jamais!

La fille d'un excellent medecin et chirurgien estant en fievre continue, et sachant que son pere l'aymoit uniquement, disoit à l'une de ses amies : « Je sens beaucoup de peine, mays pourtant je ne pense point aux remedes; car je ne sçay pas ce qui pourroit servir à ma guerison : je pourrois desirer une chose, et il m'en faudroit une autre. Ne gaigne-je donc pas mieux de laisser tout ce soin à mon pere, qui sçait, qui peut et qui veut pour moy tout ce qui est requis à ma santé? J'aurois tort d'y penser, car il y pensera assés pour moy; j'aurois tort de vouloir quelque chose, car il voudra assés tout ce qui me sera profitable. Seulement donc j'attendray qu'il veuille ce qu'il jugera expedient, et ne m'amuseray qu'à le regarder quand il sera pres de moi, à luy tesmoigner mon amour filial, et luy faire connoistre ma confiance parfaite. » Et sur ces paroles elle s'endormit, tandis que son pere, jugeant à propos de la saigner, disposa ce qui estoit requis; et venant à elle, ainsy qu'elle se resveilla, apres l'avoir interrogée comme elle se treuvoit de son sommeil, il luy demanda si elle vouloit pas bien estre saignée pour guerir. « Mon pere, respondit-elle, je suis vostre : je ne sçay ce

que je dois vouloir pour guerir : c'est à vous de vouloir et faire pour moy tout ce qui vous semblera bon ; car quant à moy, il me suffit de vous aymer et honnorer de tout mon cœur, comme je fay. » Voylà donc qu'on luy bande le bras, et que le pere mesme porte la lancette sur la veyne. Mais tandis qu'il donne le coup et que le sang en sort, jamais cette aymable fille ne regarda son bras piqué, ni son sang sortant de la veyne ; ains, tenant ses yeux arrestés sur le visage de son pere, elle ne disoit autre chose sinon par fois tout doucement : « Mon pere m'ayme bien, et moy je suis toute sienne ; » et quand tout fut fait, elle ne le remercia point, mais seulement repeta encor une fois les mesmes paroles de son affection et confiance filiale.

Or dites-moy maintenant, mon amy Theotime, cette fille ne tesmoigna-elle pas un amour plus attentif et plus solide envers son pere que si elle eut eu beaucoup de soin de luy demander des remedes à son mal, de regarder comme on luy ouvroit la veyne, ou comme le sang couloit, et de luy dire beaucoup de paroles de remerciement? Il n'y a certes doute quelconque en cela : car si elle eut pensé à soy, qu'eut-elle gaigné, sinon d'avoir du soucy inutile, puisque son pere en avoit assés pour elle? regardant son bras, qu'eut-elle fait, sinon recevoir de la frayeur? et remerciant son pere, quelle vertu eut-elle practiquée, sinon celle de la gratitude? N'a-elle pas donc mieux fait de s'occuper toute és demonstrations de son amour filial, infiniment plus aggreable au pere que toute autre vertu?

« Mes yeux sont tous-jours au Seigneur ; car il desengagera mes pieds des filetz [1] » et des pieges. Es-tu tumbé dans les filetz des adversités? hé! ne regarde pas ton adventure, ni les pieges esquelz tu es pris : regarde Dieu et le laisse faire, il aura soin de toy ; « jette ta pensée sur luy, et il te nourrira [2]. » Pourquoy te mesles-tu de vouloir ou ne vouloir pas

[1] Psalm. XXIV, 15. — [2] *Ibid.*, LIV, 23.

les evenemens et accidens du monde, puisque tu ne sçais pas ce que tu dois vouloir, et que Dieu voudra tous-jours assés pour toy tout ce que tu pourras vouloir sans que tu t'en mette en peine ? Attens donc en repos d'esprit les effectz du bon playsir divin, et que son vouloir, te suffise, puisque il est tous-jours tres-bon ; car ainsy ordonna-il à sa bienaymée sainte Catherine de Sienne : « Pense en moy, luy dit-il, et je penseray pour toy. »

Il est fort malaysé de bien exprimer cette extreme indifference de la volonté humaine, qui est ainsy reduite et trespassée en la volonté de Dieu : car il ne faut pas dire, ce me semble, qu'elle acquiesce à celle de Dieu, puisque l'acquiescement est un acte de l'ame qui declaire son consentement; il ne faut pas dire non plus qu'elle accepte ni qu'elle reçoit, d'autant que accepter et recevoir sont de certaines actions qu'on peut en certaine façon appeller actions passives, par lesquelles nous embrassons et prenons ce qui nous arrive ; il ne faut pas dire aussi qu'elle permet, d'autant que la permission est une action de la volonté, et par consequent un certain vouloir oysif qui ne veut voyrement rien faire, mais veut pourtant laisser faire. Il me semble donc plus tost que l'ame qui est en cette indifference, et qui ne veut rien, ains laisse vouloir à Dieu ce qu'il luy plaira, doit estre ditte avoir sa volonté en une simple et generale attente ; d'autant qu'attendre, ce n'est pas faire ou agir, ains demeurer exposé à quelque evenement. Et si vous y prenés garde, l'attente de l'ame est vrayement volontaire, et toutefois ce n'est pas une action, mays une simple disposition à recevoir ce qui arrivera : et lorsque les evenemens sont arrivés et receuz, l'attente se convertit en consentement ou acquiescement ; mays avant la venue d'iceux, en verité l'ame est en une simple attente, indifferente à tout ce qu'il plaira à la volonté divine d'ordonner.

Nostre Sauveur exprime ainsy l'extreme sousmission de

sa volonté humaine a celle de son Pere eternel : « Le Seigneur Dieu, dit-il, a ouvert mon aureille, » c'est à dire, m'a annoncé son bon playsir touchant la multitude des travaux que je dois souffrir ; « et moy, dit-il par apres, je ne contredis point, je ne me retire point en arriere. » Qu'est-ce à dire, *je ne contredis point, je ne me tire point en arriere?* sinon, ma volonté est en une simple attente, et demeure disposée à tout ce que celle de Dieu ordonnera; en suite de quoy « je baille et abandonne mon corps à la mercy de ceux qui le battront, et mes joues à ceux qui les peleront[1], » preparé à tout ce qu'ilz voudront faire de moy. Mays voyés, je vous prie, Theotime, que tout ainsy que nostre Sauveur, apres l'orayson de resignation qu'il fit au jardin des Olives et sa prise, se laissa manier et mener au gré de ceux qui le crucifierent, avec un abandonnement admirable de son corps et de sa vie entre leurs mains; aussi mit-il son ame et sa volonté par une indifference tres-parfaite és mains de son Pere eternel : car bien qu'il dit : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'as-tu abandonné[2]? » ce fut pour nous faire sçavoir les veritables amertumes et peines de son ame, et non pour contrevenir à la tres-sainte indifference en laquelle il estoit, ainsy qu'il monstra bien tost apres, concluant toute sa vie et sa passion par ces incomparables paroles : « Mon Pere, je remetz mon esprit entre vos mains[3]. »

CHAPITRE XVI.

Du despouillement parfait de l'ame unie à la volonté de Dieu.

Representons-nous le doux Jesus, Theotime, chés Pilate où, pour l'amour de nous, les gens d'armes, ministres de la mort, le devestirent de tous ses habitz l'un apres l'autre ; et non contens de cela, luy osterent encor sa peau, la dechirans

[1] Isa. L, 5, 6. — [2] Matth. XXVII, 46. — [3] Luc. XXIII, 46.

à coups de verges et de fouetz ; comme par apres son ame fut despouillée de son corps, et le corps de sa vie, par la mort qu'il souffrit en la croix : mais trois jours passés, par sa tressainte resurrection, l'ame se revestit de son corps glorieux, et le corps de sa peau immortelle, et s'habilla de vestemens differens, ou en pelerin, ou en jardinier, ou d'autre sorte, selon que le salut des hommes et la gloire de son Pere le requeroit. L'amour fit tout cela, Theotime ; et c'est l'amour aussi qui entrant en une ame, affin de la faire heureusement mourir à soy et revivre à Dieu, la fait despouiller de tous les desirs humains, et de l'estime de soy-mesme, qui n'est pas moins attachée à l'esprit que la peau à la chair, et la desnue en fin des affections plus aymables, comme sont celles qu'elle avoit aux consolations spirituelles, aux exercices de pieté et à la perfection des vertus, qui sembloient estre la propre vie de l'ame devote.

Alors, Theotime, l'ame a rayson de s'escrier : *J'ay osté mes habitz, comme m'en revestiray-je? j'ay lavé mes pieds* de toutes sortes d'affections, *comme les souillerois-je* derechef[1]? *Nue je suis sortie* de la main de Dieu, *et nue j'y retourneray. Le Seigneur m'avoit donné* beaucoup de desirs, *le Seigneur me* les *a ostés : son saint nom soit beny*[2]. Ouy, Theotime, le mesme Seigneur qui nous fait desirer les vertus en nostre commencement, et qui nous les fait pratiquer en toutes occurrences, c'est luy-mesme qui nous oste l'affection des vertus et de tous les exercices spirituelz, affin qu'avec plus de tranquillité, de pureté et de simplicité, nous n'affectionnions rien que le bon playsir de sa divine Majesté. Car comme la belle et chaste Judith avoit voirement dans ses cabinetz ses beaux habitz de feste, et neantmoins ne les affectionnoit point, ni ne s'en para jamais en sa viduité, sinon quand inspirée de Dieu elle alla ruiner Holofernes ; ainsy, quoyque nous ayons appris la pratique des vertus et les

[1] Cant. Cant. V, 3. — [2] Job. I, 21.

exercices de devotion, si est-ce que nous ne les devons point affectionner, ni en revestir nostre cœur, sinon à mesure que nous sçavons que c'est le bon playsir de Dieu : et comme Judith demeura tous-jours en habit de deuil, sinon en cette occasion, en laquelle Dieu voulut qu'elle se mist en pompe; aussi devons-nous paysiblement demeurer revestus de nostre misere et abjection parmy nos imperfections et foiblesses, jusques à ce que Dieu nous exalte à la pratique des excellentes actions.

On ne peut longuement demeurer en cette nudité, despouillé de toute sorte d'affections : c'est pourquoy, selon l'advis du saint Apostre, apres que nous avons osté les vestemens du vieil Adam, il se faut revestir des habitz du nouvel homme [1], c'est à dire, de Jesus-Christ : car ayant tout renoncé, voire mesme les affections des vertus, pour ne vouloir ni de celles-là, ni d'autres quelconques, qu'autant que le bon playsir divin portera, il nous faut revestir derechef de plusieurs affections, et peut-estre des mesmes que nous avons renoncées et resignées; mays il s'en faut derechef revestir, non plus par ce qu'elles nous sont aggreables, utiles, honnorables, et propres à contenter l'amour que nous avons pour nous-mesmes, ains par ce qu'elles sont aggreables à Dieu, utiles à son honneur, et destinées à sa gloire.

Eliezer portoit des pendans d'aureilles, des brasseletz et des vestemens neufs pour la fille que Dieu avoit preparée au filz de son maistre; et par effect il les donna à la vierge Rebecca, si tost qu'il conneut qu'elle estoit celle-là [2]. Il faut des habitz neufs à l'espouse du Sauveur. Si pour l'amour de luy elle s'est despouillée de l'affection ancienne qu'elle avoit à ses parens, au païs, à la mayson, aux amis, il faut qu'elle en prenne une toute nouvelle, affectionnant tout cela en son rang, non plus selon les considerations humaines, mays par ce que l'espoux celeste le veut, le commande et l'entend, et

[1] Coloss. III, 9. — [2] Genes. XXIV, 22.

qu'il a mis un tel ordre en la charité[1]. Si on s'est desnué de la vieille affection aux consolations spirituelles, aux exercices de la devotion, à la pratique des vertus, voire mesme à nostre propre avancement en la perfection, il se faut revestir d'une autre affection toute nouvelle, aymant toutes ces graces et faveurs celestes, non plus par ce qu'elles perfectionnent et ornent nostre esprit, mais par ce que le nom de nostre Seigneur en est sanctifié, que son royaume en est enrichy, et son bon playsir glorifié.

Ainsy saint Pierre s'habille dans la prison, non par son election, mais à mesure que l'ange le luy commande. Il met sa ceinture, puis ses sandales, puis ses autres vestemens. Et le glorieux saint Paul, despouillé en un moment de toutes affections[2] : « Seigneur, dit-il, que voulés-vous que je face[3] ? » c'est à dire, que vous plait-il que j'affectionne, puisque, me jettant à terre, vous avés fait mourir ma volonté propre? Hé! Seigneur, mettés vostre bon playsir en sa place, et « m'enseignés de faire vostre volonté ; car vous estes mon Dieu[4]. » Theotime, quiconque a tout quitté pour Dieu ne doit rien reprendre que comme Dieu le veut : il ne nourrit plus son corps, sinon comme Dieu l'ordonne, affin qu'il serve à l'esprit; il n'estudie plus que pour servir le prochain et sa propre ame, selon l'intention divine; il pratique les vertus, non selon qu'elles sont plus à son gré, mais selon que Dieu le desire.

Dieu commanda au prophète Isaïe de se despouiller tout nud, et il le fit[5], marchant et preschant en cette sorte, ou trois jours entiers, comme quelques uns dient, ou trois ans, comme les autres pensent; puis il reprit ses habitz, quand le terme que Dieu luy avoit prefigé fut passé. Ainsy se faut-il desnuer de toutes affections, petites et grandes, et faut souvent examiner nostre cœur pour voir s'il est bien prest à se

[1] Cant. Cant. II, 4. — [2] Act. XII. 8. — [3] *Ibid.*, IX, 6. — [4] Psalm. CXLII, 10. — [5] Isa. XX, 2.

devestir, comme fit Isaïe, de tous ses habitz; puis reprendre aussi, quand il en est tems, les affections convenables au service de la charité, affin de mourir en croix tous nuds avec nostre divin Sauveur, et resusciter par apres en un nouvel homme avec luy. *L'amour est fort comme la mort*[1], pour nous faire tout quitter; il est magnifique comme la resurrection, pour nous parer de gloire et d'honneur.

[1] Cant. Cant. VIII, 6.

FIN DU NEUFIEME LIVRE.

LIVRE DIXIEME.

DU COMMANDEMENT D'AYMER DIEU SUR TOUTES CHOSES.

CHAPITRE PREMIER.

De la douceur du commandement que Dieu nous a fait de l'aymer sur toutes choses.

L'homme est la perfection de l'univers ; l'esprit est la perfection de l'homme ; l'amour, celle de l'esprit ; et la charité, celle de l'amour. C'est pourquoy l'amour de Dieu est la fin, la perfection et l'excellence de l'univers. En cela, Theotime, consiste la grandeur et primauté du commandement de l'amour divin, que le Sauveur nomme *le premier et le tres-grand commandement* [1]. Ce commandement est comme un soleil qui donne le lustre et la dignité à toutes les loix sacrées, à toutes les ordonnances divines, et à toutes les saintes Escritures. Tout est fait pour ce celeste amour, et tout se rapporte à iceluy. De l'arbre sacré de ce commandement dependent tous les conseilz, exhortations, inspirations, et les autres commandemens, comme ses fleurs, et la vie eternelle, comme son fruit ; et tout ce qui ne tend point à l'amour eternel tend à la mort eternelle. Grand commandement, duquel la parfaite pratique dure en la vie eternelle, ains n'est autre chose que la vie éternelle !

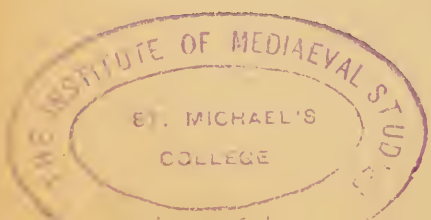
Mais voyés, Theotime, combien cette loy d'amour est aymable. Hé ! Seigneur Dieu, ne suffisoit-il pas qu'il vous pleut de nous permettre ce divin amour, comme Laban per-

[1] Matth. XXII, 38.

mit celuy de Rachel à Jacob [1], sans qu'il vous pleut encor de nous y semondre par exhortations, de nous y pousser par vos commandemens? Mais non, bonté divine, affin que ni vostre grandeur, ni nostre bassesse, ni pretexte quelconque ne nous retardast de vous aymer, vous nous le commandés. Le pauvre Apelles, ne se pouvant garder d'aymer, n'osoit toutefois aymer la belle Compaspé, par ce qu'elle appartenoit au grand Alexandre; mais quand il eut congé de l'aymer, combien s'en estima-il obligé à celuy qui le luy permettoit! Il ne sçavoit s'il devoit plus aymer ou cette belle Compaspé qu'un si grand empereur luy avoit quittée, ou ce grand empereur qui lui avoit quitté une si belle Compaspé. O vray Dieu! si nous le sçavions entendre, mon cher Theotime, quelle obligation aurions-nous à ce souverain bien, qui non seulement nous permet, mays nous commande de l'aymer! Helas! ô Dieu! je ne sçay pas si je dois plus aymer vostre infinie beauté, qu'une si divine bonté m'ordonne d'aymer, ou vostre divine bonté, qui m'ordonne d'aymer une si tres-infinie beauté. O beauté, combien estes-vous aymable, m'estant octroyée par une si immense bonté! O bonté! que vous estes amiable de me communiquer une si eminente beauté!

Dieu, au jour du jugement, imprimera és espritz des damnés l'apprehension de la perte qu'ilz feront en une façon admirable : car la divine Majesté leur fera clairement voir la souveraine beauté de sa face et les thresors de sa bonté; et, à la veuë de cet abisme infini de delices, la volonté, par un effort extreme, se voudra lancer sur iceluy pour s'unir à luy et jouïr de son amour : mays ce sera pour neant, d'autant qu'elle sera comme une femme qui, entre les douleurs de l'enfantement, apres avoir enduré des violentes tranchées, des convulsions cruelles et des detresses insupportables, meurt en fin sans pouvoir enfanter. Car à mesure que la

[1] Genes. XXIX, 19.



claire et belle connoissance de la divine beauté aura penetré les entendemens de ces espritz infortunés, la divine justice ostera tellement la force à la volonté qu'elle ne pourra nullement aymer cet objet que l'entendement luy proposera et representera estre tant aymable; et cette veuë, qui devoit engendrer un si grand amour en la volonté, en lieu de cela, y fera naistre une tristesse infinie, laquelle sera rendue eternelle par la souvenance qui demeurera à jamais en ces ames perdues de la souveraine beauté qu'ils auront veuë : souvenance sterile de tout bien, ains fertile de travaux, de peines, de tormens, et de desespoirs immortelz, dautant qu'en la volonté se treuvera tout ensemble une impossibilité, ains une effroyable et eternelle aversion et repugnance d'aymer cette tant desirable excellence : si que les miserables damnés demeureront à jamais en une rage desesperée, de sçavoir une perfection si souverainement aymable sans en pouvoir jamais avoir ni la jouïssance, ni l'amour, par ce que, tandis qu'ils l'ont pu aymer, ilz n'ont pas voulu; ils brusleront d'une soif dautant plus violente que le souvenir de cette source des eaux de la vie eternelle aiguisera leurs ardeurs; ilz mourront immortellement, comme des chiens, d'une faim [1] dautant plus vehemente que leur memoire en affinera l'insatiable cruauté par le souvenir du festin duquel ilz auront esté privés.

Car alors, fremissant de rage,
Le pervers tout sec deviendra
Mais, quoy que brasse en son courage
Le meschant, tout luy defaudra [2].

Certes, je ne voudrois pas asseurer que cette veuë de la beauté de Dieu, que les malheureux auront comme en eloyse, et à guise d'un esclair, doive estre de mesme clarté que celle des bienheureux; mais elle sera pourtant si claire qu'*ils ver-*

[1] Psalm. LVIII, 7. — [2] Ps. CXI, 10.

ront le Filz de l'homme en sa majesté[1]; *ilz verront celuy qu'ilz ont percé*[2], et par la veuë de cette gloire connoistront la grandeur de leur perte. O si Dieu avoit defendu à l'homme de l'aymer, que de regretz és ames genereuses! que ne feroient-elles pas pour en obtenir la permission! David entra au hazard d'un combat extremement rude pour avoir la fille du roy[3]; et qu'est-ce que ne fit pas Jacob pour pouvoir espouser Rachel[4], et le prince Sichem pour avoir Dina en mariage[5]? Les damnés s'estimeroient bienheureux s'ilz pensoient de pouvoir quelquefois aymer Dieu; et les bienheureux s'estimeroient damnés, s'ils croioient de pouvoir estre une fois privés de cet amour sacré.

Hé! vray Dieu! combien est desirable la suavité de ce commandement, Theotime, puisque si la divine volonté le faysoit aux damnés, ilz seroient en un moment delivrés de leur plus grand malheur, et que les bienheureux ne sont bienheureux que par la pratique d'iceluy! O amour celeste! que vous estes aymable à nos ames! et que benie soit à jamais la bonté laquelle nous commande avec tant de soin qu'on l'ayme, quoyque son amour soit si desirable et necessaire à nostre bonheur que sans iceluy nous ne puissions estre que malheureux.

CHAPITRE II.

Que ce divin commandement de l'amour tend au ciel, mays est toutesfois donné aux fideles de ce monde.

Si aucune loy n'est imposée au juste[6], par ce que, prevenant la loy, et sans avoir besoin d'estre sollicité par icelle, il fait la volonté de Dieu par l'instinct de la charité qui regne en son ame, combien devons-nous estimer les bienheureux de paradis libres et exemptz de toute sorte de com-

[1] Matth. XXIV, 30. — [2] Joan. XIX, 37. — [3] I Reg. XVIII, 27. — [4] Genes. XXIX, 18. — [5] *Ibid.*, XXXIV, 11. — [6] I Tim. I, 9.

mandemens, puisque de la jouïssance en laquelle ilz sont de la souveraine beauté et bonté du bienaymé coule et procede une tres-douce, mays inevitable necessité en leurs espritz d'aymer eternellement la tres-sainte Divinité! Nous aymerons Dieu au ciel, Theotime, non comme liés et obligés par la loy, mais comme attirés et ravis par la joye que cet object si parfaitement aymable donnera à nos cœurs. Alors la force du commandement cessera pour faire place à la force du contentement, qui sera le fruit et le comble de l'observation du commandement. Nous sommes donc destinés au contentement qui nous est promis en la vie immortelle par ce commandement qui nous est fait en cette vie mortelle, en laquelle nous sommes, à la verité, obligés de l'observer tres-estroitement, puisque c'est la loy fondamentale que le roy Jesus a donné aux citoyens de la Hierusalem militante pour leur faire meriter la bourgeoisie et la joye de la Hierusalem triomphante.

Certes, là haut au ciel nous aurons un cœur tout libre de passions, une ame toute espurée de distractions, un esprit affranchy de contradictions, et des forces exemptes de repugnances; et partant nous y aymerons Dieu par une perpetuelle et non jamais interrompue dilection, ainsy qu'il est dit de ces quatre animaux sacrés qui, representans les evangelistes, sans cesser ni jour ni nuit[1] loüoient continuellement la Divinité. O Dieu! quelle joye, quand establis en ces eternelz tabernacles, nos espritz seront en ce mouvement perpetuel, emmy lequel ilz auront le repos tant desiré de leur eternelle dilection!

> Heureux qui loge en ta mayson :
> Il te loüe en toute sayson[2].

Mays il ne faut pas pretendre à cet amour si extremement parfait en cette vie mortelle : car nous n'avons pas encor

[1] Apoc. IV, 8. — [2] Psalm. LXXXIII, 5.

ni le cœur, ni l'ame, ni l'esprit, ni les forces des bienheureux. Il suffit que nous aymions de tout le cœur et de toutes les forces que nous avons. Tandis que nous sommes petitz enfans, nous sommes sages comme petitz enfans, nous parlons en petitz enfans, nous aymons comme petitz enfans [1]; mais quand nous serons parfaitz là haut au ciel, nous serons quittes de nostre enfance, et aymerons Dieu parfaitement. Et ne faut pas non plus, Theotime, que pendant l'enfance de nostre vie mortelle nous laissions de faire ce qui est en nous selon qu'il nous est commandé, puisque non seulement nous le pouvons, mays il est tres-aysé, tout ce commandement estant de l'amour, et de l'amour de Dieu, qui estant souverainement bon est souverainement aymable.

CHAPITRE III.

Comme tout le cœur estant employé en l'amour sacré, on peut neantmoins aymer Dieu differemment, et aymer encore plusieurs autres choses avec Dieu.

Qui dit tout ne forclost rien; et toutefois un homme ne laissera pas d'estre tout à Dieu, tout à son pere, tout à sa mere, tout au prince, tout à la republique, tout à ses enfans, tout à ses amis; en sorte qu'estant tout à un chacun, il sera encor tout à tous. Or cela est ainsy, d'autant que le devoir par lequel on est tout aux uns n'est pas contraire au devoir par lequel on est tout aux autres.

L'homme se donne tout par l'amour, et se donne tout autant qu'il ayme : il est donc souverainement donné à Dieu lorsqu'il ayme souverainement sa divine bonté. Et quand il s'est ainsy donné, il ne doit rien aymer qui puisse oster son cœur à Dieu. Or jamais aucun amour n'oste nos cœurs à Dieu, sinon celuy qui luy est contraire.

[1] I Cor. XIII, 11.

Sara ne se fasche point de voir Ismaël autour du cher Isaac tandis qu'il ne se joue point à le hurter et piquer [1] : et la divine bonté ne s'offence point de voir en nous des autres amours aupres du sien tandis qu'ilz conservent envers luy la reverence et sousmission qui luy est deue.

Certes, Theotime, là haut en paradis Dieu se donnera tout à nous, et non pas en partie, puisque c'est un tout qui n'a point de parties; mays il se donnera pourtant diversement, et avec autant de differences qu'il y aura de bienheureux. Ce qui se fera ainsy par ce que, se donnant tout à tous et tout à un chacun, il ne se donnera jamais totalement ni à pas un en particulier, ni à tous en general. Or nous nous donnerons à luy selon la mesure qu'il se donnera à nous : car nous le verrons voirement tous face à face [2], ainsy qu'il est en sa beauté, et l'aymerons de cœur à cœur, ainsy qu'il est en sa bonté; mais tous toutefois ne le verront pas avec une egale clarté, ni ne l'aymeront pas avec une egale suavité, ains un chacun le verra et l'aymera selon la particuliere mesure de gloire que la divine providence luy a preparée : nous aurons tous egalement la plenitude de ce divin amour; mays les plenitudes pourtant seront inegales en perfection. Le miel de Narbonne est tout doux; si est bien celuy de Paris : tous deux sont pleins de douceur; mais l'un neantmoins est plein d'une meilleure, plus fine et plus forte douceur : et bien que l'un et l'autre soit tout doux, ni l'un ni l'autre n'est pas toutefois totalement doux. Je fay hommage au prince souverain, et je le fay encor au subalterne; j'engage donc envers l'un et envers l'autre toute ma fidelité; et toutesfois je ne l'engage pas totalement ni à l'un ni à l'autre : car en celle que je preste au souverain, je n'exclus pas celle du subalterne; et en celle du subalterne, je ne comprens pas celle du souverain. Que si au ciel, où ces paroles : *Tu aymeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur* [3], seront

[1] Genes. XXI, 9. — [2] I Cor. XIII, 12. — [3] Deut. VI, 5.

si excellemment pratiquées, on aura des grandes differences en l'amour, ce n'est pas merveille si en cette vie mortelle il y en a beaucoup.

Theotime, non seulement entre ceux qui ayment Dieu de tout leur cœur il y en a qui l'ayment plus et les autres moins, mays une mesme personne se surpasse maintefois soy-mesme en ce souverain exercice de la dilection de Dieu sur toutes choses. Apelles faysoit mieux une fois qu'autre, il se surmontoit aucunefois soy-mesme · car bien qu'il mit ordinairement tout son art et toute son attention à peindre Alexandre le Grand, si est-ce qu'il ne l'y mettoit pas tousjours totalement, ni si entierement qu'il ne luy restast des autres effortz, par lesquelz il n'employoit pas ni un plus grand artifice, ni une plus grande affection, mais il l'employoit plus vivement et parfaitement; il appliquoit tousjours tout son esprit à bien faire ces tableaux d'Alexandre, par ce qu'il l'appliquoit sans reserve, mays il l'appliquoit aucunefois plus fortement et plus heureusement. Qui ne sçait que l'on profite en ce saint amour, et que la fin des saintz est comblée d'un plus parfait amour que le commencement?

Or selon la maniere de parler des saintes Escritures, faire quelque chose de tout son cœur ne veut dire autre chose sinon la faire de bon cœur, sans reserve. « O Seigneur! disoit David, je vous ay cherché de tout mon cœur. J'ay crié de tout mon cœur : Seigneur, exaucés-moy[1]. » Et la sacrée parole tesmoigne que vrayement il avoit suivy Dieu de tout son cœur; et nonobstant cela, elle ne laisse pas de dire que Ezechias n'eut point son semblable entre tous les roys de Juda, ni devant, ni apres luy; qu'il s'unit à Dieu, et ne se destourna point de luy[2]; puis traittant de Josias, elle dit qu'il n'y eut aucun roy devant luy qui[3] luy fut semblable, qui se retournast au Seigneur de tout son cœur, de

[1] Psalm. CXVIII, 10, 145. — [2] IV Reg. XVIII, 5. — [3] La leçon des anciennes éditions est manifestement inexacte : *aucun roi, ni devant ni apres, qui.*

toute son ame et de toute sa force, selon toute la loy de Moyse; nul aussi apres luy ne s'esleva de semblable [1]. Voyés donc, Theotime, je vous prie, voyés comme David, Ezechias et Josias aymerent Dieu de tout leur cœur, et que neantmoins ilz ne l'ayment pas tous trois egalement, puisque aucun de ces trois n'eut son semblable en cet amour, ainsy que dit le sacré texte. Tous trois l'aymerent, un chacun de tout son cœur; mays pas un d'entre eux, ni tous trois ensemble, ne l'aymerent totalement, ains chacun en sa façon particuliere : si que, comme tous trois furent semblables en ce qu'ilz donnerent un chacun tout son cœur, aussi furent-ilz dissemblables tous trois en la maniere de le donner; ains il n'y a point de doute que David pris à part ne fut grandement dissemblable à soy-mesme en cet amour, et que avec son second cœur, que Dieu crea net et pur en luy, et avec son esprit droit, que Dieu renouvella en ses entrailles [2] par la tres-sainte penitence, il ne chantast beaucoup plus melodieusement le cantique de sa dilection qu'il n'avoit jamais fait avec son cœur et son esprit premier.

Tous les vrays amans sont egaux en ce que tous donnent tout leur cœur à Dieu et de toute leur force; mais ilz sont inegaux en ce qu'ilz le donnent tous diversement et avec des differentes façons : dont les uns donnent tout leur cœur de toute leur force moins parfaitement que les autres. Qui le donne tout par le martyre, qui tout par la virginité, qui tout par la pauvreté, qui tout par l'action, qui tout par la contemplation, qui tout par l'exercice pastoral; et tous le donnans tout par l'observance des commandemens, les uns pourtant le donnent avec moins de perfection que les autres.

Ouy mesme Jacob, qui estoit appellé le saint de Dieu en Daniel, et que Dieu proteste d'avoir aymé, confesse luy-mesme qu'il avoit servi Laban de toutes ses forces [3]. Et pourquoy avoit-il servi Laban, sinon pour avoir Rachel,

[1] IV Reg. XXIII, 25. — [2] Psalm. L, 12. — [3] Daniel. III, 35.

*

qu'il aymoit de toutes ses forces? Il sert Laban de toutes ses forces, il sert Dieu de toutes ses forces; il ayme Rachel de toutes ses forces, il ayme Dieu de toutes ses forces : mays il n'ayme pas pour cela Rachel comme Dieu, ni Dieu comme Rachel. Il ayme Dieu comme son Dieu, sur toutes choses, et plus que soy-mesme; il ayme Rachel comme sa femme, sur toutes les autres femmes, et comme luy-mesme : il ayme Dieu de l'amour absolument et souverainement supreme, et Rachel du supreme amour nuptial. Et l'un des amours n'est point contraire à l'autre, puisque celuy de Rachel ne viole point les privileges et advantages souverains de celuy de Dieu.

De sorte, Theotime, que le prix de l'amour que nous portons à Dieu depend de l'eminence et excellence du motif pour lequel et selon lequel nous l'aymons, en ce que nous l'aymons pour sa souveraine infinie bonté, comme Dieu et selon qu'il est Dieu. Or une goute de cet amour vaut mieux, a plus de force, et merite plus d'estime que tous les autres amours qui jamais puissent estre és cœurs des hommes et parmy les chœurs des anges; car tandis que cet amour vit, il regne et tient le sceptre sur toutes affections, favsant preferer Dieu en sa volonté à toutes choses indifferemment, universellement et sans reserve.

CHAPITRE IV.

De deux degrés de perfection avec lesquelz ce commandement peut estre observé en cette vie mortelle.

Tandis que le grand roy Salomon, jouïssant encor de l'esprit divin, composoit le sacré Cantique des Cantiques, il avoit, selon la permission de ce tems-là, une grande varieté de dames et damoyselles dediées à son amour, en diverses conditions et sous des differentes qualités. Car 1. il y en

avoit une qui estoit uniquement l'unique amie, toute parfaite, toute rare, comme une singuliere colombe, avec laquelle les autres n'entroient point en comparayson, et que pour cela il appella de son nom Sulamite; 2. il en avoit soixante qui, apres celle-là, tenoient le premier degré d'honneur et d'estime, et qui furent nommées reynes; outre lesquelles il y avoit, 3. encor quatre vingt dames qui n'estoient voirement pas reynes, mais qui pourtant avoient part au lit royal en qualité d'honnorables et legitimes amies; et finalement, 4. il y avoit des jeunes damoyselles sans nombre, reservées en attente, à guise de pepiniere, pour estre mises en la place des precedentes à mesure qu'elles viendroient à defaillir. Or sur l'idée de ce qui se passoit en son palais, il descrivit les diverses perfections des ames qui à l'advenir devoient adorer, aymer, et servir le grand roy pacifique Jesus-Christ nostre Seigneur; entre lesquelles il y en a qui estant nouvellement delivrées de leurs pechés, et bien resolues d'aymer Dieu, sont neantmoins encor novices, apprentisses, tendres et foibles; si que elles ayment voirement la divine suavité, mays avec meslange de tant d'autres differentes affections que, leur amour sacré estant encor comme en son enfance, elles ayment avec nostre Seigneur quantité de choses superflues, vaines et dangereuses : et comme un phœnix nouvellement esclos de sa cendre, n'ayant encor que des petites plumes fluettes et des poilz foletz, ne peut faire que des petitz eslans, par lesquelz il doit estre dit sauter plus tost que voler ; ainsy ces tendres jeunes ames, nouvellement nées dans la cendre de leur penitence, ne peuvent encor pas prendre l'essor et voler au plein air de l'amour sacré, retenues dans une multitude de mauvaises inclinations et habitudes depravées que les pechés de la vie passée leur ont laissé. Elles sont neantmoins vivantes, animées et emplumées de l'amour, et de l'amour vray : autrement elles

n'eussent pas quitté le peché ; mays amour neantmoins encor foible et jeune, qui, environné d'une quantité d'autres amours, ne peut pas produire tant de fruitz comme il feroit s'il possedoit entierement le cœur.

Tel fut l'enfant prodigue quand, quittant l'infame compaignie, ou la harde des porceaux, entre lesquelz il avoit vescu, il vint és bras de son pere à demi nud, tout crasseux, souillé et puant des ordures qu'il avoit contractées parmy ces vilains animaux. Car qu'est-ce quitter les porceaux, sinon se retirer des pechés? et qu'est-ce venir tout deschiré, drilleux et puant, sinon avoir encor l'affection embarrassée des habitudes et inclinations qui tendent au peché? Mais cependant il avoit la vie de l'ame, qui est l'amour, et, comme un phœnix renaissant de sa cendre, il se treuva nouvellement ressuscité : « il estoit mort, dit son pere, et il est revenu à vie [1], » il est ravivé. Or ces ames sont nommées jeunes filles au Cantique, dautant que ayant senty l'odeur du nom de l'espoux, qui ne respire que salut et pardon, elles l'ayment d'un amour vray; mays amour qui, comme elles, est en sa tendre jeunesse, dautant que tout ainsy que les jeunes fillettes ayment voirement bien leurs espoux, si elles en ont, mais ne laissent pas d'aymer grandement les bagues et bagatelles, leurs compaignes, avec lesquelles elles s'amusent esperduement à jouer, danser, et folastrer, s'entretenans avec les petitz oyseaux, petitz chiens, escurieux, et autres telz jouetz ; aussi ces ames jeunes et novices ayment certes bien l'espoux sacré, mays avec une multitude de distractions et divertissemens volontaires; de sorte que l'aymant par-dessus toutes choses, elles ne laissent pas de s'amuser à plusieurs choses qu'elles n'ayment pas selon luy, ains outre luy, hors de luy et sans luy. Certes, comme les menus desreglemens en paroles, en gestes, en habitz, en passe-tems et folastreries, ne sont pas, à proprement parler, contre la volonté de Dieu, aussi

[1] Luc. XV, 32.

ne sont-ilz pas selon icelle, ains hors d'icelle et sans icelle.

Mays il y a des ames qui, ayant desja fait quelque progrés en l'amour divin, ont retranché tout l'amour qu'elles avoient aux choses dangereuses, et neantmoins ne laissent pas d'avoir des amours dangereux et superflus, par ce qu'elles affectionnent avec excés et par un amour trop tendre et passionné ce que Dieu veut qu'elles ayment. Dieu vouloit qu'Adam aimast tendrement Eve, mais non pas aussi si tendrement que pour lui complaire il violast l'ordre que sa divine Majesté luy avoit donné. Il n'ayma pas donc une chose superflue, ni de soy-mesme dangereuse; mais il l'ayma avec superfluité et dangereusement. L'amour de nos parens, amis, bienfacteurs, est de soy-mesme selon Dieu; mais nous les pouvons aymer excessivement; comme aussi nos vocations, pour spirituelles qu'elles soient, et nos exercices de pieté (que toutesfois nous devons tant affectionner) peuvent estre aimés desreglément, lorsque l'on les prefere à l'obeïssance et au bien plus universel, ou que l'on les affectionne en qualité de derniere fin, bien qu'ilz ne soient que des moyens et acheminemens à nostre finale pretention, qui est le divin amour. Et ces ames qui n'ayment rien que ce que Dieu veut qu'elles ayment, mais qui excedent en la façon d'aymer, ayment voirement la divine bonté sur toutes choses, mays non pas en toutes choses : car les choses mesmes qu'il leur est non seulement permis, mais ordonné d'aymer selon Dieu, elles ne les ayment pas seulement selon Dieu, ains pour des causes et motifs qui ne sont pas certes contre Dieu, mais bien hors de Dieu : de sorte qu'elles ressemblent au phœnix, qui ayant ses premieres plumes, et commençant à se renforcer, se guinde desja en plein air, mais n'a pourtant encor assés de force pour demeurer longuement au vol; dont il descend souvent prendre terre pour s'y reposer. Tel fut le pauvre jeune homme qui, ayant observé les commandemens de Dieu dés son bas aage, ne desiroit pas

les biens d'autruy, mays il affectionnoit trop tendrement ceux qu'il avoit : c'est pourquoy, quand nostre Seigneur luy conseilla de les donner aux pauvres, il devint tout triste et melancholique [1]. Il n'aymoit rien que ce qui luy estoit loysible d'aymer, mais il l'aymoit d'un amour superflu et trop serré. Ces ames donc, Theotime, ayment voirement trop ardemment et avec superfluité; mais elles n'ayment point les superfluités, ains seulement ce qu'il faut aymer : et pour cela elles jouïssent du lit nuptial du Salomon celeste, c'est à dire, des unions, des recueillemens et des repos amoureux dont il a esté parlé au livre V et VI; mays elles n'en jouïssent pas en qualité d'espouses, par ce que la superfluité avec laquelle elles affectionnent les choses bonnes fait qu'elles n'entrent pas fort souvent en ces divines unions de l'espoux, estant occupées et diverties pour aymer hors de luy et sans luy ce qu'elles ne devroient aymer qu'en luy et pour luy.

CHAPITRE V.

De deux autres degrés de plus grande perfection avec lesquelz nous pouvons aymer Dieu sur toutes choses.

Or il y a des autres ames qui n'ayment ni les superfluités, ni avec superfluité, ains ayment seulement ce que Dieu veut, et comme Dieu veut : ames heureuses, puisque elles ayment Dieu, et leurs amis en Dieu, et leurs ennemis pour Dieu : elles ayment plusieurs choses avec Dieu, mays pas une sinon en Dieu et pour Dieu; c'est Dieu qu'elles ayment, non seulement sur toutes choses, mais en toutes choses, et toutes choses en Dieu; semblables au phœnix parfaitement rajeuny et revigoré, que l'on ne void jamais qu'en l'air, ou sur les coupeaux des montz qui sont en l'air : car ainsy ces ames n'ayment rien si ce n'est en Dieu, quoyque toutesfois elles

[1] Matth. XIX, 20.

ayment plusieurs choses avec Dieu, et Dieu avec plusieurs choses. Saint Luc recite que nostre Seigneur invita à sa suite un jeune homme qui l'aymoit voirement bien fort, mais il aymoit encor grandement son pere, et pour cela vouloit retourner à luy; et nostre Seigneur luy retranche cette superfluité d'amour, et l'excite à un amour plus pur, affin que non seulement il ayme nostre Seigneur plus que son pere, mais qu'il n'ayme son pere qu'en nostre Seigneur : « Laisse aux mortz le soin d'ensevelir leurs mortz; mais quant à toy (qui as treuvé la vie), va et annonce le royaume de Dieu[1]. » Et ces ames, comme vous voyés, Theotime, ayant si grande union avec l'espoux, elles meritent bien de participer à son rang, et d'estre reynes, comme il est roy, puisque elles luy sont toutes dediées sans division ni separation quelconque, n'aymant rien hors de luy et sans luy, ains seulement en luy et pour luy.

Mais en fin au-dessus de toutes ces ames il y en a une tres-uniquement unique, qui est la reyne des reynes, la plus aymante, la plus aymable, et la plus aymée de toutes les amies du divin espoux, qui non seulement ayme Dieu sur toutes choses et en toutes choses, mais n'ayme que Dieu en toutes choses : de sorte qu'elle n'ayme pas plusieurs choses, ains une seule chose, qui est Dieu; et par ce que c'est Dieu seul qu'elle ayme en tout ce qu'elle ayme, elle l'ayme egalement partout, selon que le bon playsir d'iceluy le requiert, hors de toutes choses et sans toutes choses. Si ce n'est qu'Hester qu'Assuerus ayme, pourquoy l'aymera-il plus lors que elle est parfumée et parée que lors qu'elle est en son habit ordinaire? Si ce n'est que mon Sauveur que j'ayme, pourquoy n'aymeray-je pas autant la montaigne de Calvaire que celle de Thabor, puisque il est aussi veritablement en l'une qu'en l'autre? et pourquoy ne diray-je pas aussi cordialement en l'une comme en l'autre : *Il est bon d'estre icy*[2]! J'aime le Sauveur en Egypte, sans aymer

[1] Luc. IX, 59. — [2] Matth. XVII, 4.

l'Egypte : pourquoy ne l'aymeray-je pas au festin de Simon le Lepreux [1], sans aymer le festin? et si je l'ayme entre les blasphemes qu'on respand sur luy [2], sans aymer les blasphemes, pourquoi ne l'aimeray-je pas parfumé de l'onguent [3] precieux de Magdeleine, sans aymer ni l'onguent ni la senteur? C'est le vray signe que nous n'aymons que Dieu en toutes choses quand nous l'aymons egalement en toutes choses, puisqu'estant tous-jours egal à soy-mesme, l'inegalité de nostre amour envers luy ne peut avoir origine que de la consideration de quelque chose qui n'est pas luy. Or cette sacrée amante n'ayme non plus son roy avec tout l'univers que s'il estoit tout seul sans univers, par ce que tout ce qui est hors de Dieu et n'est pas Dieu ne luy est rien : ame toute pure, qui n'ayme pas mesme le paradis, sinon par ce que l'espoux y est aymé, mais espoux si souverainement aymé en son paradis que s'il n'y avoit point de paradis à donner, il n'en seroit ni moins aymable, ni moins aymé par cette courageuse amante, qui ne sçait pas aymer le paradis de son espoux, ains seulement son espoux de paradis, et qui ne prise pas moins le Calvaire, tandis que son espoux y est crucifié, que le ciel, où il est glorifié. Celuy qui pese une des petites boulettes du cœur de sainte Claire de Montefalco y treuve autant de poids comme il en treuve les pesant toutes trois ensemble : ainsy le grand amour treuve Dieu autant aymable luy seul que toutes les creatures avec luy ensemble, d'autant qu'il n'ayme toutes les creatures qu'en Dieu et pour Dieu.

De ces ames si parfaites, il y en a si peu que chacune d'icelles est appellée unique de sa mere [4], qui est la providence divine; elle est dite unique colombe, qui pour tout n'ayme que son colombeau; elle est nommée parfaite, par ce qu'elle est rendue par amour une mesme chose avec la

[1] Matth. XXVI, 6. — [2] *Ibid.*, XXVII, 39. — [3] *Ibid.*, XXVI, 7. — [4] Cant. Cant. VI, 8.

souveraine perfection : dont elle peut dire avec une tres-humble verité : *Je* ne *suis* que *pour mon bien-aimé, et il est tout tourné devers moy*[1]. Or il n'y a que la tres-sainte Vierge nostre Dame qui soit parfaitement parvenue à ce degré d'excellence en l'amour de son cher bienaymé : car elle est une colombe si uniquement unique en dilection que toutes les autres, estant mises auprés d'elle en parangon, meritent plus tost le nom de corneilles que de colombes. Mays laissans cette nonpareille Reyne en son incomparable eminence, on a certes veu des ames qui se sont tellement treuvées en l'estat de ce pur amour qu'en comparayson des autres elles pouvoient tenir rang de reynes, de colombes uniques, et de parfaites amies de l'espoux. Car, je vous prie, Theotime, que devoit estre celuy qui de tout son cœur chantoit à Dieu :

> Dans le ciel, sinon toy, qui me peut estre cher ?
> Et que veux-je icy bas, sinon toy, rechercher[2] ?

Et celui qui s'escrioit : « J'ay estimé toutes choses boue et » fange, afin de m'acquerir Jesus-Christ[3], » ne tesmoigna-il pas qu'il n'aymoit rien hors de son maistre, et qu'il aymoit son maistre hors de toutes choses? Et quel pouvoit estre le sentiment de ce grand amant qui souspiroit toute la nuit : « Mon Dieu est pour moy toutes choses ! » Telz furent saint Augustin, saint Bernard, les deux saintes Catherine de Sienne et de Genes, et plusieurs autres, à l'imitation desquelz un chacun peut aspirer à ce divin degré d'amour : ames rares et singulieres, qui n'ont plus aucune ressemblance avec les oyseaux de ce monde, non pas mesme avec le phœnix, qui est si uniquement rare, ains sont seulement representées par cet oyseau que, pour son excellente beauté et noblesse, on dit n'estre pas de ce monde, ains du paradis, dont il porte le nom. Car ce bel oyseau, desdaignant la terre,

[1] Cant. Cant. VII, 10. — [2] Psalm. LXXII, 25. — [3] Philipp. III, 8.

ne la touche jamais, vivant tous-jours en l'air ; de sorte que lors mesme qu'il veut se delasser, il ne s'attache aux arbres que par des petitz filetz ausquelz il demeure suspendu en l'air, hors duquel et sans lequel il ne peut ni voler, ni reposer : et de mesme ces grandes ames n'ayment pas, à proprement parler, les creatures en elles-mesmes, ains en leur Createur, et leur Createur en icelles ; que si elles s'attachent par la loy de la charité à quelque creature, ce n'est que pour se reposer en Dieu, unique et finale pretention de leur amour : si que treuvant Dieu és creatures, et les creatures en Dieu, elles ayment Dieu, et non les creatures ; comme ceux qui peschent aux perles, qui, treuvans les perles dans les ouïtres, n'estiment toutefois leur pesche que pour les seules perles.

Au demeurant, il n'y eut, comme je pense, jamais creature mortelle qui aymast l'espoux celeste de ce seul amour si parfaitement pur, sinon la Vierge qui fut son espouse et mere tout ensemble ; ains au contraire, quant à la pratique de ces quatre differences d'amour, on ne sçauroit guere vivre qu'on ne passe de l'un à l'autre. Les ames qui, comme jeunes filles, sont encor embarrassées de plusieurs affections vaines et dangereuses, ne laissent pas d'avoir quelquefois des sentimens de l'amour plus pur et supreme ; mays par ce que ce ne sont que des esloyses et esclairs passagers, on ne peut pas dire que ces ames soyent pour cela hors de l'estat des jeunes filles novices et apprentisses. Et de mesme il arrive quelquefois aux ames qui sont au rang des uniques et parfaites amantes qu'elles se demettent et relaschent bien fort, voire mesme jusques à commettre des grandes imperfections et des fascheux pechés venielz, comme en void en plusieurs dissensions assés aigres, survenues entre des grands serviteurs de Dieu, ouy mesme entre quelques uns des divins apostres, que l'on ne peut nier estre tumbés en quelques imperfections, par lesquelles la charité n'estoit pas certes

violée, mays ouy bien toutefois la ferveur d'icelle. Or d'autant neantmoins que ces grandes ames aymoient pour l'ordinaire Dieu de l'amour parfaitement pur, on ne doit pas laisser de dire qu'elles ont esté en l'estat de la parfaite dilection. Car, comme nous voyons que les bons arbres ne produisent jamais aucun fruit veneneux, mays ouy bien du fruit verd ou vereux et taré, du guy et de la mousse; ainsy les grands saintz ne produisent jamais aucun peché mortel, mais ouy bien des actions inutiles, mal meures, aspres, rudes et mal assaisonnées : et lors il faut confesser que ces arbres sont fructueux, autrement ilz ne seroient pas bons; mais il ne faut pas nier non plus que quelques uns de leurs fruitz ne soyent infructueux : car qui niera que les chatons et le guy des arbres ne soit un fruit infructueux? et qui niera que les menues choleres, et les petitz excés de joye, de risée, de vanité, et autres telles passions, ne soyent des mouvemens inutiles et illegitimes? et toutefois le juste en produit sept fois[1] le jour, c'est à dire, bien souvent.

CHAPITRE VI.

Que l'amour de Dieu sur toutes choses est commun à tous les amans.

Y ayant tant de divers degrés d'amour entre les vrays amans, il n'y a neantmoins qu'un seul commandement d'amour, qui oblige generalement et egalement un chacun d'une toute pareille et totalement egale obligation, quoyqu'il soit observé differemment, et avec une infinie varieté de perfections, n'y ayant peut estre point d'ames en terre, non plus que d'anges au ciel, qui ayent entre elles une parfaite egalité de dilection, puisque, comme une estoile est differente d'avec l'autre estoile en clarté[2], ainsy en sera-il parmy les bienheureux resuscités, où chacun chante un cantique

[1] Proverb. XXIV, 16. — [2] I Cor. XV, 41.

de gloire, et reçoit un nom que nul ne sçait, sinon celuy qui le reçoit[1]. Mays quel est donc le degré d'amour auquel le divin commandement nous oblige tous egalement, universellement et tous-jours?

Ç'a esté un trait de la providence du saint Esprit qu'en nostre version ordinaire, que sa divine Majesté a canonizée et sanctifiée par le concile de Trente, le celeste commandement d'aymer est exprimé par le mot de dilection, plus tost que par celuy d'aymer. Car, bien que la dilection soit un amour, si est-ce qu'elle n'est pas un simple amour, ains un amour accompagné de choix et d'election, ainsy que la parole mesme le porte, comme remarque le tres-glorieux saint Thomas : car ce commandement nous enjoint un amour esleu entre mille, comme le bienaymé de cet amour est exquis entre mille, ainsy que la bienaymée Sulamite l'a remarqué au Cantique[2]; c'est l'amour qui doit prevaloir sur tous nos amours et regner sur toutes nos passions. Et c'est ce que Dieu requiert de nous, qu'entre tous nos amours le sien soit le plus cordial, dominant sur tout nostre cœur; le plus affectionné, occupant toute nostre ame; le plus general, employant toutes nos puissances; le plus relevé, remplissant tout nostre esprit; et le plus ferme, exerçant toute nostre force et vigueur : et par ce que par iceluy nous choysissons et elisons Dieu pour le souverain object de nostre esprit, c'est un amour de souveraine election, ou une election de souverain amour.

Vous sçavés, Theotime, qu'il y a plusieurs especes d'amour : comme, par exemple, il y a un amour paternel, filial, fraternel, nuptial, de societé, d'obligation, de dependence, et cent autres, qui tous sont differens en excellence, et tellement proportionnés à leurs objectz qu'on ne peut bonnement les addresser ou approprier aux autres. Qui aymeroit son pere d'un amour seulement fraternel, certes il ne l'ay-

[1] Apoc. II 17. — [2] Cap. V, 10.

meroit pas assés ; qui aymeroit sa femme seulement comme son pere, il ne l'aymeroit pas convenablement; qui aymeroit son laquais de l'amour filial, il commettroit une impertinence. L'amour est comme l'honneur : car, tout ainsy que les honneurs se diversifient selon la varieté des excellences pour lesquelles on honnore, aussi les amours sont differens selon la diversité des bontés pour lesquelles on ayme. Le souverain honneur appartient à la souveraine excellence, et le souverain amour à la souveraine bonté : l'amour de Dieu est l'amour sans pair, par ce que la bonté de Dieu est la bonté nonpareille. « Escoute, Israël : ton Dieu, il est seul Seigneur, et partant tu l'aymeras de tout ton cœur, de toute ton ame, de tout ton entendement, et de toute ta force [1]. » Par ce que Dieu est seul Seigneur, et que sa bonté est infiniment eminente au dessus de toute bonté, il le faut aymer d'un amour relevé, excellent, et puissant au dessus de toute comparayson. C'est cette supreme dilection qui met Dieu en telle estime dedans nos ames, et fait que nous prisons si hautement le bien de luy estre aggreables, que nous le preferons et affectionnons sur toutes choses. Or ne voyés-vous pas, Theotime, que quiconque ayme Dieu de cette sorte, il a toute son ame et toute sa force dediée à Dieu, puisque tous-jours et à jamais en toutes occurrences il preferera la bonne grace de Dieu à toutes choses, et sera tous-jours prest de quitter tout l'univers pour conserver l'amour qu'il doit à la divine bonté? Et c'est en somme l'amour d'excellence, ou l'excellence de l'amour qui est commandé à tous les mortelz en general, et à un chacun d'iceux en particulier, dés-lors qu'ilz ont le franc usage de la rayson ; amour suffisant pour un chacun, et necessaire à tous pour estre sauvés.

[1] Deut. VI, 4.

CHAPITRE VII.

Esclarcissement du chapitre precedent.

On ne connoist pas tous-jours clairement, ni jamais tout à fait certainement, au moins d'une certitude de foy, si on a le vray amour de Dieu, requis pour estre sauvé ; mays on ne laisse pas pourtant d'en avoir plusieurs marques, entre lesquelles la plus asseurée et presque infaillible paroist quand quelque grand amour des creatures s'oppose aux desseins de l'amour de Dieu : car alors, si l'amour divin est en l'ame, il fait paroistre la grandeur du credit et de l'authorité qu'il a sur la volonté, monstrant par effect que non seulement il n'a point de maistre, mays que mesme il n'a point de compaignon, reprimant et renversant tout ce qui le contrarie, et se faysant obeïr en ses intentions. Quand la malheureuse troupe des espritz diaboliques, s'estant revoltée contre son Createur, voulut attirer à sa faction la sainte compaignie des espritz bienheureux, le glorieux saint Michel, animant ses compaignons à la fidelité qu'ilz devoient à leur Dieu, crioit à haute voix (mais d'une façon angelique) parmy la celeste Hierusalem : « Qui est comme Dieu ? » Et par ce mot il renversa le felon Lucifer avec sa suite, qui se vouloit egaler à la divine Majesté ; et de là, comme on dit, le nom fut imposé à saint Michel, puisque Michel ne veut dire autre chose sinon, *qui est comme Dieu?* Et lorsque les amours des choses creées veulent tirer nos espritz à leur party pour nous rendre desobeïssans à la divine Majesté, si le grand amour divin se treuve en l'ame, il fait teste, comme un autre saint Michel, et asseure les puissances et forces de l'ame au service de Dieu par ce mot de fermeté : Qui est comme Dieu ? quelle bonté y a-il és creatures qui doive attirer le cœur humain à se rebeller contre la souveraine bonté de son Dieu ?

Lorsque le saint et brave gentil-homme Joseph conneut

que l'amour de sa maistresse tendoit à la ruyne de celuy qu'il devoit à son maistre : « Ah ! dit-il, Dieu m'en garde, de violer le respect que je dois à mon maistre, qui se confie tant en moy ! Comment donc pourrois-je perpetrer ce crime, et pecher contre mon Dieu[1] ? » Tenés, Theotime, voylà trois amours dans le cœur de l'aymable Joseph ; car il ayme sa dame, son maistre et Dieu : mays lorsque celuy de sa dame s'oppose à celuy de son maistre, il le quitte tout court et s'enfuit, comme il eut aussi quitté celuy de son maistre s'il eust esté contraire à celuy de son Dieu. Entre tous les amours, celuy de Dieu doit estre tellement preferé qu'on soit disposé à les quitter tous pour celuy-cy seul.

Saraï donna sa servante Agar à son mari Abraham affin qu'elle luy fit des enfans, selon l'usage legitime de ce tems-là ; mais Agar ayant conceu mesprisa grandement sa dame Saraï[2]. Jusques à cela on n'eust presque sçeu discerner quel estoit le plus grand amour en Abraham, ou celuy qu'il portoit à Saraï, ou celuy qu'il avoit pour Agar ; car Agar avoit part à son lit comme Saraï, et de plus avoit l'adventage de la fertilité. Mays quand ce vint à mettre ses deux amours en comparayson, le bon Abraham fit bien voir lequel estoit le plus fort : car Saraï ne luy eut pas plus tost remontré que Agar la mesprisoit, qu'il lui respondit : « Agar, ta chambriere, est en ta puissance, fais-en comme tu voudras[3] ; » si que Saraï affligea dés lors tellement cette pauvre Agar qu'elle fut contrainte de se retirer. La divine dilection veut bien que nous ayons des autres amours, et souvent on ne sçauroit discerner quel est le principal amour de nostre cœur ; car ce cœur humain tire maintefois tres affectionnément dans le lit de sa complaysance l'amour des creatures, ains il arrive souvent qu'il multiplie beaucoup plus les actes de son affection envers la creature que ceux de sa dilection envers son createur : et la sacrée dilection toutesfois ne laisse pas d'ex-

[1] Genes. XXXIX, 8. — [2] *Ibid.*, XVI, 4. — [3] *Ibid.*, 6.

celler au-dessus de tous les autres amours, ainsy que les evenemens font voir quand la creature s'oppose au Createur; car alors nous prenons le party de la dilection sacrée, et lui soumettons toutes nos autres affections.

Il y a souvent difference, és choses creées, entre la grandeur et la bonté. Une des perles de Cleopatra valoit mieux que le plus haut de nos rochers; mays celuy-cy est bien grand[1]: l'un a plus de grandeur, l'autre plus de valeur. On demande quelle est la plus excellente gloire d'un prince, ou celle qu'il acquiert en la guerre par les armes, ou celle qu'il merite en la paix par la justice : et il me semble que la gloire militaire est plus grande, et l'autre meilleure; ainsy qu'entre les instrumens, les tambours et trompettes font plus de bruit, mais les luths et les espinettes font plus de melodie; le son des uns est plus fort, et l'autre plus suave et spirituel. Une once de bausme ne respandra pas tant d'odeur qu'une livre d'huyle d'aspic; mais la senteur du baume sera tous-jours meilleure et plus aymable.

Il est vray, Theotime, vous verrés une mere tellement embesoignée de son enfant qu'il semble qu'elle n'ait aucun autre amour que celuy-là : elle n'a plus d'yeux que pour le voir, plus de bouche que pour le bayser, plus de poitrine que pour l'alaiter, ni plus de soin que pour l'éslever; et semble que le mary ne luy soit plus rien au prix de cet enfant : mays s'il failloit venir au choix de perdre l'un ou l'autre, on verroit bien qu'elle estime plus le mary, et que, si bien l'amour de l'enfant estoit le plus tendre, le plus pressant, le plus passionné, l'autre neantmoins estoit le plus excellent, le plus fort, et le meilleur. Ainsy quand un cœur ayme Dieu en consideration de son infinie bonté, pour peu qu'il ait de cette excellente dilection, il preferera la volonté de Dieu à toutes choses; et en toutes les occasions qui se presenteront, il quittera tout pour se conserver en la grace

[1] Il faut lire sans doute : *bien plus grand.*

de la souveraine bonté, sans que chose quelconque l'en puisse separer : de sorte que encor que ce divin amour ne presse ni n'attendrisse tous-jours pas tant le cœur comme les autres amours, si est-ce qu'és occurrences il fait des actions si relevées et excellentes qu'une seule vaut mieux que dix millions d'autres. Les connilles ont une fertilité incomparable, les elephantes ne font jamais qu'un veau ; mais ce seul elephanteau vaut mieux que tous les connilz du monde : les amours que l'on a pour les creatures foysonnent bien souvent en multitude de productions ; mais quand l'amour sacré fait son œuvre, il le fait si eminent qu'il surpasse tout ; car il fait preferer Dieu à toutes choses sans reserve.

CHAPITRE VIII.

Histoire memorable pour faire bien concevoir en quoy gist la force et excellence de l'amour sacré.

O mon cher Theotime ! que la force de cet amour de Dieu sur toutes choses doit donc avoir une grande estendue ! Il doit surpasser toutes les affections, vaincre toutes les difficultés, et preferer l'honneur de la bienveuillance de Dieu à toutes choses : mays je dis, à toutes choses absolument, sans exception ni reserve quelconque ; et dis ainsy avec un si grand soin, par ce qu'il se treuve des personnes qui quitteroient courageusement les biens, l'honneur, et la vie propre pour nostre Seigneur, lesquelles neantmoins ne quitteroient pas pour luy quelque autre chose de beaucoup moindre consideration.

Du tems des empereurs Valerianus et Gallus, il y avoit en Antioche un prestre nommé Saprice, et un homme seculier nommé Nicephore, lesquelz, à rayson de l'extreme et longue amitié qu'ilz avoient eu ensemble, estoient estimés freres ; et neantmoins il advint qu'en fin, pour je ne sçay quel sujet,

cette amitie defaillit, et, selon la coustume, elle fut suivie d'une hayne encor plus ardente, laquelle regna quelque tems entre eux, jusques à ce que Nicephore reconnoissant sa faute fit trois divers essays de se reconcilier avec Saprice, auquel, tantost par les uns, tantost par les autres de leurs amis communs, il faysoit porter de sa part toutes les paroles de satisfaction et de sousmission qu'on pouvoit desirer. Mais Saprice, impliable à ses semonces, refusa tous-jours la reconciliation avec autant de fierté comme Nicephore la demandoit avec beaucoup d'humilité ; de maniere qu'en fin le pauvre Nicephore estimant que si Saprice le voyoit prosterné devant luy et requerant le pardon il en seroit plus vivement touché, il le va treuver chés luy, et se jettant courageusement à ses pieds : « Mon pere, luy dit-il, hé ! pardonnés-moy, je vous supplie, pour l'amour de nostre Seigneur. » Mays cette humilité fut mesprisée et rejettée comme les precedentes.

Cependant voylà une aspre persecution qui s'esleve contre les chrestiens, en laquelle Saprice, entre autres, estant apprehendé, fit merveilles à souffrir mille et mille tormens pour la confession de la foy, et specialement lorsqu'il fut roulé et agité tres-rudement dans un instrument fait exprés à guise de la vis d'un presseoir, sans que jamais il perdit sa constance : dont le gouverneur d'Antioche estant extremement irrité, il le condamna à la mort ; en suite de quoy il fut tiré hors de la prison en public pour estre mené au lieu où il devoit recevoir la glorieuse coronne du martyre. Ce que Nicephore n'eut pas plus tost apperceu que soudain il accourut, et ayant rencontré son Saprice, se prosternant en terre : « Helas ! crioit-il à haute voix, ô martyr de Jesus-Christ ! pardonnés-moy ; car je vous ay offencé. » De quoy Saprice ne tenant conte, le pauvre Nicephore, gaignant vistement le devant par une autre rue, vint derechef en mesme humilité, le conjurant de luy pardonner en ces termes : « O mar-

tyr de Jesus-Christ! pardonnés l'offence que je vous ay faite, comme homme que je suis, sujet à faillir; car voylà que desormais une coronne vous est donnée par nostre Seigneur, que vous n'avés point renié, ains avés confessé son saint nom devant plusieurs tesmoins. Mais Saprice continuant en sa fierté ne luy respondit pas un seul mot; ains les bourreaux seulement, admirans la perseverance de Nicephore : « Onques, luy dirent-ilz, nous ne vismes un si grand fol : cet homme va mourir tout maintenant, qu'as-tu besoin de son pardon? » A quoy respondant Nicephore : « Vous ne sçavés pas, dit-il, ce que je demande au confesseur de Jesus-Christ, mays Dieu le sçait. » Or tandis Saprice arriva au lieu du supplice, où Nicephore derechef s'estant jetté en terre devant luy : « Je vous supplie, faysoit-il, ô martyr de Jesus-Christ! de me vouloir pardonner; car il est escrit : *Demandés, et il vous sera octroyé*[1] : » paroles lesquelles ne sçeurent onques fleschir le cœur felon et rebelle du miserable Saprice, qui, refusant obstinement de faire misericorde à son prochain, fut aussi, par le juste jugement de Dieu, privé de la tres-glorieuse palme du martyre; car les bourreaux luy commandans de se mettre à genoux, affin de luy trancher la teste, il commença à perdre courage et de capituler avec eux, jusques à leur faire en fin finale cette deplorable et honteuse sousmission : « Hé! de grace, ne me couppés pas la teste : je m'en vay faire ce que les empereurs ordonnent, et sacrifier aux idoles. » Ce que oyant le pauvre bon Nicephore, la larme à l'œil, il se print à crier : « Ah! mon cher frere, ne veuillés pas, je vous prie, ne veuillés pas transgresser la loy, et renier Jesus-Christ; ne le quittés pas, je vous supplie, et ne perdés pas la celeste coronne que vous avés acquise par tant de travaux et de tormens. Mais helas! ce lamentable prestre, venant à l'autel du martyre pour y consacrer sa vie à Dieu eternel, ne s'estoit pas souvenu de

[1] Matth. VII, 7.

ce que le prince des martyrs avoit dit : « Si tu apporte ton offrande à l'autel, et tu te resouviens, y estant, que ton frere a quelque chose contre toy, laisse là ton offrande, et va premierement te reconcilier à ton frere, et alors revenant tu presenteras ton oblation[1]. » C'est pourquoy Dieu repoussa son present, et retirant sa misericorde de luy, permit que non seulement il perdit le souverain bonheur du martyre, mays qu'encor il se precipitast au malheur de l'idolatrie ; tandis que l'humble et doux Nicephore, voyant cette coronne du martyre vacante par l'apostasie de l'endurci Saprice, touché d'une excellente et extraordinaire inspiration, se pousse hardiment pour l'obtenir, disant aux archers et bourreaux : « Je suis, mes amis, je suis en verité chrestien, et crois en Jesus-Christ que cettuy-cy a renié ; mettés-moy donc, je vous prie, en sa place, et tranchés-moy la teste. » De quoy les archiers s'estonnans infiniment, ilz en portent la nouvelle au gouverneur, qui ordonna que Saprice fut mis en liberté, et que Nicephore fut suplicié : et cela advint le neufieme febvrier, environ l'an 260 de nostre salut, ainsy que recitent Metaphraste et Surius. Histoire effroyable, et digne d'estre grandement pesée pour le sujet dont nous parlons. Car avés-vous veu, mon cher Theotime, ce courageux Saprice, comme il estoit hardy et ardent à maintenir la foy, comme il souffre mille tormens, comme il est immobile et ferme en la confession du nom du Sauveur tandis qu'on le roule et fracasse dans cet instrument fait à mode de vis, et comme il est tout prest de recevoir le coup de la mort pour accomplir le point le plus eminent de la loy divine, preferant l'honneur de Dieu à sa propre vie. Et neantmoins, par ce que d'ailleurs il prefere à la volonté divine la satisfaction que son cruel courage prend en la hayne de Nicephore, il demeure court en sa course, et lorsqu'il est sur le point d'acconsuivre et gaigner le prix de la gloire par le martyre,

[1] Matth. V, 23.

il s'abbat malheureusement et se romp le col, donnant de la teste dans l'idolatrie.

Il est donc vray, mon Theotime, que ce ne nous est pas assés d'aymer Dieu plus que nostre propre vie, si nous ne l'aymons generalement, absolument, et sans exception quelconque, plus que tout ce que nous affectionnons ou pouvons affectionner. Mais, ce me dirés-vous, nostre Seigneur a-il pas assigné l'extremité de l'amour qu'on peut avoir pour luy quand il dit que « plus grande charité ne peut-on avoir que d'exposer sa vie pour ses amis[1] ? » Il est certes vray, Theotime, qu'entre les particuliers actes et tesmoignages de l'amour divin, il n'y en a point de si grand que de subir la mort pour la gloire de Dieu. Neantmoins il est vray aussi que ce n'est qu'un seul acte et un seul tesmoignage, qui est voirement le chef d'œuvre de la charité, mays outre lequel il y en a aussi plusieurs autres que la charité requiert de nous, et les requiert d'autant plus ardemment et fortement que ce sont des actes plus aysés, plus communs, et ordinaires à tous les amans, et plus generalement necessaires à la conservation de l'amour sacré. O miserable Saprice! oseriés-vous bien dire que vous aymiés Dieu comme il faut aymer Dieu, puisque vous ne preferiés pas sa volonté à la passion de la hayne et rancune que vous aviés contre le pauvre Nicephore? Vouloir mourir pour Dieu, c'est le plus grand, mays non pas certes le seul acte de la dilection que nous devons à Dieu ; et vouloir ce seul acte, en rejettant les autres, ce n'est pas charité, c'est vanité. La charité n'est point bigearre ; et toutefois elle le seroit extremement, si, voulant plaire au bienaymé és choses d'extreme difficulté, elle permettoit qu'on luy despleut és choses plus faciles. Comme peut vouloir mourir pour Dieu celuy qui ne veut pas vivre selon Dieu?

Un esprit bien reiglé ayant volonté de subir la mort pour

[1] Joan. XV, 13.

un amy subiroit sans doute toute autre chose, puisque celuy-là doit avoir tout mesprisé, qui auparavant a mesprisé la mort. Mais l'esprit humain est foible, inconstant et bigearre : c'est pourquoy quelquefois les hommes choysissent plus tost de mourir que de subir d'autres peines beaucoup plus legeres, et donnent volontier leur vie pour des satisfactions extremement niaises, pueriles et vaines. Agripine ayant appris que l'enfant qu'elle portoit seroit voirement empereur, mays qu'il la feroit par apres mourir : « Qu'il me tue, dit-elle, pourveu qu'il regne ! » Voyés, je vous prie, le desordre de ce cœur follement maternel : elle prefere la dignité de son filz à sa vie. Caton et Cleopatra aymerent mieux souffrir la mort que de voir le contentement et la gloire de leurs ennemis en leur prise ; et Lucrece choysit de se donner impiteusement la mort, plus tost que de supporter injustement la honte d'un fait auquel, ce semble, elle n'avoit point de coulpe. Combien y a-il de gens qui mourroient volontier pour leurs amis, qui neantmoins ne voudroient pas vivre en leur service, et obeïr à leurs autres volontés ! Tel expose sa vie qui n'exposeroit pas sa bource. Et quoyqu'il s'en treuve plusieurs qui pour la defense de l'ami engagent leurs vies, il ne s'en treuve qu'un en un siecle qui voulut engager sa liberté, ou perdre une once de la plus vaine et inutile reputation ou renommée du monde, pour qui que ce soit.

CHAPITRE IX.

Confirmation de ce qui a esté dit par une comparayson notable.

Vous sçavés, Theotime, quelles furent les amours de Jacob pour sa Rachel. Et que ne fit-il pas pour en tesmoigner la grandeur, la force et la fidelité, dés lors qu'il l'eut saluée aupres du puitz de l'abbreuvoir ? Car jamais onques plus il ne cessa de mourir d'amour pour elle ; et pour l'avoir en

mariage, il servit avec une ardeur nonpareille sept ans entiers[1], luy estant encor advis que ce ne fut rien, tant l'amour addoucissoit les travaux qu'il supportoit pour cette bienaymée; de laquelle estant par apres frustré, il servit derechef encor sept ans durant pour l'obtenir, tant il estoit constant, loyal et courageux en sa dilection! puis en fin l'ayant obtenue, il negligea toutes autres affections, ne tenant mesme presque aucun conte du devoir qu'il avoit à Lia, sa premiere espouse, femme de grand merite, et bien digne d'estre cherie, et du mespris de laquelle Dieu mesme eut compassion, tant il estoit remarquable[2].

Or apres tout cela, qui suffisoit pour assujettir la plus fiere fille du monde à l'amour d'un amant si fidele, c'est une honte certes de voir la foiblesse que Rachel fit paroistre en l'affection qu'elle avoit pour Jacob. La pauvre Lia n'avoit plus aucun lien d'amour avec Jacob que celuy de sa fertilité, par laquelle elle luy avoit fait quatre enfans masles, le premier desquelz, nommé Ruben, estant allé aux champs en tems de moisson, il y treuva des mandragores, lesquelles il cueillit, et dont par apres, estant de retour au logis, il fit present à sa mere[3]. Ce que voyant Rachel : « Faites-moy part, dit-elle à Lia, je vous prie, ma seur, des mandragores que vostre filz vous a données. » « Mais vous semble-il, respondit Lia, que ce soit peu d'avantage pour vous de m'avoir ravi les amours precieuses de mon mari, si vous n'avés encor les mandragores de mon enfant? » « Or sus, repliqua Rachel, donnés-moy donc les mandragores, et que en eschange mon mari soit avec vous cette nuit. » La condition fut acceptée; et comme Jacob revenoit des champs sur le soir, Lia, impatiente de jouïr de son eschange, luy alla au-devant, et puis toute comblée de joye : « Ce sera ce soir, mon cher seigneur, mon amy, que vous serés pour moy : car j'ay acquis ce bonheur par le moyen des mandragores de mon enfant; » et sur cela luy fit

[1] Genes. XXIX, 20. — [2] *Ibid.*, 31. — [3] *Ibid.*, XXX, 14.

le recit de la convention passée entre elle et sa seur. Mays Jacob, que l'on sache, ne sonna mot quelconque, estonné, comme je pense, et saysi de cœur, entendant l'imbecillité et l'inconstance de Rachel, qui pour si peu de chose avoit quitté pour toute une nuit l'honneur et la douceur de sa presence. Car, dites la verité, Theotime, fut-ce pas une estrange et tres-volage legereté en Rachel de preferer un bouquet de petites pommes aux chastes amours d'un si aymable mari? Si c'eut esté pour des royaumes, pour des monarchies : mais pour une chetive poignée de mandragores! Theotime, que vous en semble?

Et toutesfois revenans à nous, ô vray Dieu! combien de fois faysons-nous des elections infiniment plus honteuses et miserables! Le grand saint Augustin prit un jour playsir de voir et contempler à loysir des mandragores, pour mieux pouvoir discerner la cause pour laquelle Rachel les avoit si ardemment desirées; et il trouva qu'elles estoient voirement belles à la veuë et d'aggreable senteur, mays du tout insipides et sans goust. Or Pline raconte que quand les chirurgiens en presentent le jus à boire à ceux sur lesquelz ilz veulent faire quelque incision, affin de leur rendre le coup insensible, il arrive maintefois que la seule odeur fait l'operation, et endort suffisamment les patiens. C'est pourquoy la mandragore est une plante charmeresse, qui enchante les yeux, les douleurs, les regretz, et toutes les passions par le sommeil. Au reste, qui en prend trop longuement l'odeur en devient muet, et qui en boit largement meurt sans remede.

Theotime, les pompes, richesses, et delectations mondaines peuvent-elles estre mieux representées? Elles ont une apparence attrayante; mais qui mord dans ces pommes, c'est à dire, qui sonde leur nature, n'y treuve ni goust ni contentement. Neantmoins elles charment et endorment à la vanité de leur odeur; et la renommée que les enfans du

monde leur donnent estourdit et assomme ceux qui s'y amusent trop attentivement, ou qui les prennent trop abondamment. Or c'est pour de telles mandragores, chimeres, et fantosmes de contentemens que nous quittons les amours de l'espoux celeste. Et comment donc pouvons-nous dire que nous l'aymons sur toutes choses, puisque nous preferons à sa grace de si chetives vanités?

N'est-ce pas une lamentable merveille de voir David, si grand à surmonter la hayne, si courageux à pardonner l'injure, estre neantmoins si furieusement injurieux en l'amour que, non content de posseder justement une grande multitude de femmes, il va iniquement usurper et ravir celle du pauvre Urie[1], et, par une lascheté insupportable, affin de prendre plus à souhait l'amour de la femme, il donne cruellement la mort au mari? Qui n'admirera le cœur de saint Pierre, si hardy entre les soldatz armés que luy seul, de toute la trouppe de son maistre, met le fer au poing et frappe[2]; puis peu apres est si couard entre les femmes qu'à la seule parole d'une servente il renie et deteste son maistre[3]? Et comme peut-on treuver si estrange que Rachel quittast les caresses de son Jacob pour des pommes de mandragore, puisque Adam et Eve quitterent bien la grace pour une pomme qu'un serpent leur offre à manger[4]?

En somme, Theotime, je vous dis ce mot digne d'estre noté. Les heretiques sont heretiques et en portent le nom par ce qu'entre les articles de la foy, ilz choisissent à leur goust et à leur gré ceux que bon leur semble pour les croire, rejettans les autres et les desadvouans; et les catholiques sont catholiques par ce que, sans choix ni election quelconque, ilz embrassent avec egale fermeté, et sans exception, toute la foy de l'Eglise. Or il en est de mesme és articles de la charité. C'est heresie en la dilection sacrée de faire choix entre les commandemens de Dieu pour en vouloir pratiquer

[1] II Reg. XI, 3. — [2] Matth. XXVI, 51. — [3] *Ibid.*, 69. — [4] Genes. III, 6.

les uns et violer les autres. Celuy qui a dit : *Tu ne tueras point,* a dit aussi : *Tu ne seras point luxurieux :* que si tu ne tue point, mays tu commetz la luxure [1], ce n'est donc pas pour l'amour de Dieu que tu ne tue pas, ains c'est par quelque autre motif, qui te fait choysir ce commandement plus tost que l'autre; choix qui fait l'heresie en matiere de charité. Si quelqu'un me disoit qu'il ne me veut pas coupper un bras pour l'amour qu'il me porte, et neantmoins me venoit arracher un œil, ou me rompre la teste, ou me percer le corps de part en part : Hé! ce dirois-je, comme me dites-vous que c'est par amour que vous ne me couppés pas un bras, puisque vous m'arrachés un œil, qui ne m'est pas moins precieux, ou que vous me donnés de vostre espée à travers le corps, qui m'est encor plus dangereux ? C'est une maxime que le bien prouvient d'une cause vrayement entiere, et le mal de chaque defaut. Pour faire un acte de vraye charité, il faut qu'il procede d'un amour entier, general et universel, qui s'estende à tous les commandemens divins : que si nous manquons d'amour en un seul commandement, nostre amour n'est plus entier ni universel, et le cœur dans lequel il est ne peut estre dit vrayement amant, ni par consequent vrayement bon.

CHAPITRE X.

Comme nous devons aymer la divine bonté souverainement plus que nous-mesmes.

Aristote a eu rayson de dire que le bien est voirement aymable, mais à un chacun principalement son bien propre; de sorte que l'amour que nous avons envers autruy prouvient de celuy que nous avons envers nous-mesmes : car comme pouvoit dire autre chose un philosophe qui non seulement

[1] Jac. II, 11.

n'ayma pas Dieu, mais ne parla mesme presque jamais de l'amour de Dieu? amour de Dieu neantmoins qui precede tout amour de nous-mesmes, voire selon l'inclination naturelle de nostre volonté, ainsy que j'ai declairé au premier livre.

La volonté certes est tellement dediée, et s'il faut ainsy dire, elle est tellement consacrée à la bonté, que si une bonté infinie luy est monstrée clairement, il est impossible, sans miracle, qu'elle ne l'ayme souverainement. Ainsy les bienheureux sont ravis et necessités, quoique non forcés d'aymer Dieu, duquel ilz voyent clairement la souveraine beauté; ce que l'Escriture monstre assés quand elle compare le contentement qui comble les cœurs de ces glorieux habitans de la Hierusalem celeste à un torrent et fleuve impetueux [1], duquel on ne peut empescher les ondes qu'elles ne s'epanchent sur les plaines qu'elles rencontrent.

Mays en cette vie mortelle, Theotime, nous ne sommes pas necessités de l'aymer si souverainement, dautant que nous ne le connoissons pas si clairement. Au ciel, où nous le verrons face à face, nous l'aymerons cœur à cœur; c'est à dire, comme nous verrons tous, un chacun selon sa mesure, l'infinité de sa beauté d'une veuë souverainement claire, aussi seronsnous ravis en l'amour de son infinie bonté d'un ravissement souverainement fort, auquel nous ne voudrons ni ne pourrons vouloir faire jamais aucune resistence. Mais ici bas en terre, où nous ne voyons pas cette souveraine bonté en sa beauté, ains l'entrevoyons seulement entre nos obscurités, nous sommes à la verité inclinés et allechés, mays non pas necessités de l'aymer plus que nous-mesmes; ains plus tost au contraire, quoyque nous ayons cette sainte inclination naturelle d'aymer la Divinité sur toutes choses, nous n'avons pas neantmoins la force de la pratiquer, si cette mesme Divinité ne respand surnaturellement dans nos cœurs sa tres-sainte charité.

[1] Psalm. XLV, 5.

Or il est vray pourtant que, comme la claire veuë de la Divinité produit infailliblement la necessité de l'aymer plus que nous-mesmes, aussi l'entreveuë, c'est à dire, la connoissance naturelle de la Divinité, produit infailliblement l'inclination et tendence à l'aymer plus que nous-mesmes. Hé! de grace, Theotime, la volonté, toute destinée à l'amour du bien, comme en pourroit-elle tant soit peu connoistre un souverain sans estre de mesme tant soit peu inclinée à l'aymer souverainement? Entre tous les biens qui ne sont pas infinis, nostre volonté preferera tous-jours en son amour celuy qui luy est plus proche, et surtout le sien propre; mais il y a si peu de proportion entre l'infini et le fini, que nostre volonté qui connoist un bien infini est sans doute esbranlée, inclinée, et incitée de preferer l'amitié de l'abisme de cette bonté infinie à toute sorte d'autre amour, et à celuy-là encor de nous-mesme.

Mais surtout cette inclination est forte par ce que nous sommes plus en Dieu qu'en nous-mesmes, nous vivons plus en luy qu'en nous, et sommes tellement de luy, par luy, pour luy et à luy, que nous ne sçaurions, de sens rassis, penser ce que nous luy sommes et ce qu'il nous est que nous ne soyons forcés de crier : Je suis vostre, Seigneur, et ne dois estre qu'à vous : mon ame est vostre, et ne doit vivre que par vous; ma volonté est vostre, et ne doit aymer que pour vous; mon amour est vostre, et ne doit tendre qu'en vous. Je vous dois aymer comme mon premier principe, puisque je suis de vous; je vous dois aymer comme ma fin et mon repos, puisque je suis pour vous; je vous dois aymer plus que mon estre, puisque mon estre subsiste par vous; je vous dois aymer plus que moy-mesme, puisque je suis tout à vous et en vous.

Que s'il y avoit ou pouvoit avoir quelque souveraine bonté de laquelle nous fussions independans, pourveu que nous peussions nous unir à elle par amour, encor serions-nous

incités à l'aymer plus que nous-mesmes, puisque l'infinité de sa suavité seroit tous-jours souverainement plus forte pour attirer nostre volonté à son amour que toutes les autres bontés, et mesme que la nostre propre.

Mays si, par imagination de chose impossible, il y avoit une infinie bonté à laquelle nous n'eussions nulle sorte d'appartenance, et avec laquelle nous ne peussions avoir aucune union ni communication, nous l'estimerions certes plus que nous-mesmes ; car nous connoistrions qu'estant infinie, elle seroit plus estimable et aymable que nous, et par consequent nous pourrions faire des simples souhaitz de la pouvoir aymer : mais, à proprement parler, nous ne l'aymerions pas, puisque l'amour regarde l'union ; et beaucoup moins pourrions-nous avoir la charité envers elle, puisque la charité est une amitie, et l'amitie ne peut estre que reciproque, ayant pour fondement la communication, et pour fin l'union. Ce que je dis ainsy pour certains espritz chimeriques et vains, qui, sur des imaginations impertinentes, roulent bien souvent des discours melancholiques qui les affligent grandement. Mays quant à nous, Theotime, mon cher amy, nous voyons bien que nous ne pouvons estre vrays hommes sans avoir inclination d'aymer Dieu plus que nous-mesmes, ni vrays chrestiens sans pratiquer cette inclination : aymons plus que nous-mesmes celuy qui nous est plus que tout, et plus que nous-mesmes. Amen, il est vray.

CHAPITRE XI.

Comme la tres-sainte charité produit l'amour du prochain.

Comme Dieu crea l'homme à son image et semblance [1], aussi a-il ordonné un amour pour l'homme à l'image et semblance de l'amour qui est deu à sa divinité. « Tu aymeras,

[1] Genes. I, 27.

dit-il, le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur : c'est le premier et le plus grand commandement. Or le second est semblable à iceluy : Tu aymeras ton prochain comme toy-mesme [1]. » Pourquoy aymons-nous Dieu, Theotime ? La cause pour laquelle on ayme Dieu, dit saint Bernard, c'est Dieu mesme : comme s'il disoit que nous aymons Dieu par ce qu'il est la tres-souveraine et tres-infinie bonté. Pourquoy nous aymons-nous nous-mesmes en charité ? Certes, c'est par ce que nous sommes l'image et semblance de Dieu. Et puisque tous les hommes ont cette mesme dignité, nous les aymons aussi comme nous-mesmes, c'est à dire, en qualité de tres-saintes et vivantes images de la Divinité. Car c'est en cette qualité-là, Theotime, que nous appartenons à Dieu d'une si estroitte alliance et d'une si aymable dependance qu'il ne fait nulle difficulté de se dire nostre pere et nous nommer ses enfans; c'est en cette qualité que nous sommes capables d'estre unis à sa divine essence par la jouïssance de sa souveraine bonté et felicité; c'est en cette qualité que nous recevons sa grace, et que nos espritz sont associés au sien tres-saint, rendus, par maniere de dire, participans de sa divine nature, comme dit saint Leon [2]. Et c'est donc ainsy que la mesme charité qui produit les actes de l'amour de Dieu produit quant et quant ceux de l'amour du prochain. Et tout ainsy que Jacob vid qu'une mesme eschelle touchoit le ciel et la terre, servant egalement aux anges pour descendre comme pour monter [3], nous sçavons aussi qu'une mesme dilection s'estend à cherir Dieu et le prochain, nous relevant à l'union de nostre esprit avec Dieu, et nous ramenant à l'amoureuse societé des prochains; en sorte toutefois que nous aymons le prochain en tant qu'il est à l'image et semblance de Dieu, creé pour communiquer avec la divine bonté, participer à sa grace, et jouïr de sa gloire.

Theotime, aymer le prochain par charité, c'est aymer Dieu

[1] Matth. XXII, 37. — [2] D'après II Petr. I, 4. — [3] Genes. XXVIII, 12.

en l'homme, ou l'homme en Dieu; c'est cherir Dieu seul pour l'amour de luy-mesme, et la creature pour l'amour d'iceluy. Le jeune Tobie, accompagné de l'ange Raphael, ayant abordé Raguel son parent, auquel neantmoins il estoit inconneu, Raguel ne l'eut pas plus tost regardé, dit l'Escriture, que, se retournant devers Anne sa femme : « Tenés, dit-il, voyés combien ce jeune homme est semblable à mon cousin ! » Et, ayant dit cela, il les interrogea : « D'où estes-vous, jeunes gens, mes chers freres ? » A quoy ilz respondirent : « Nous sommes de la tribu de Nephthali, de la captivité de Ninive. » Et il leur dit : « Connoissez-vous Tobie mon frere ? » « Oui, nous le connoissons, » dirent-ilz. Et Raguel s'estant mis à dire beaucoup de bien d'iceluy, l'ange lui dit : « Tobie duquel vous vous enquerés, il est propre pere de celuy-cy. » Lors Raguel s'avança, et le baysant avec beaucoup de larmes, et pleurant sur le col d'iceluy : « Benediction sur toy, mon enfant, dit-il ; car tu es filz d'un bon et tres-bon personnage [1]. » Et la bonne dame Anne, femme de Raguel, avec Sara sa fille, se mirent aussi à pleurer de tendreté d'amour. Ne remarqués-vous pas que Raguel, sans connoistre le petit Tobie, l'embrasse, le caresse, le bayse, pleure d'amour sur luy ? D'où provient cet amour, sinon de celuy qu'il portoit au vieil Tobie le pere, que cet enfant ressembloit si fort ? « Beny sois-tu, » dit-il. Mais pourquoy ? Non point, certes, par ce que tu es un bon jeune homme ; car cela, je ne le sçay pas encor ; mays par ce que tu es filz et ressembles à ton pere, qui est un tres-homme de bien.

Hé, vray Dieu ! Theotime, quand nous voyons un prochain creé à l'image et semblance de Dieu, ne devrions-nous pas dire les uns aux autres : Tenés, voyés cette creature, comme elle ressemble au Createur ? Ne devrions-nous pas nous jeter sur son visage, la caresser, et pleurer d'amour pour elle ? Ne devrions-nous pas luy donner mille et mille

[1] Tob. VII, 1 et seq.

benedictions ? Et quoy donc ? pour l'amour d'elle ? Non certes ; car nous ne sçavons pas si elle est digne d'amour ou de hayne en elle-mesme. Et pourquoy donc ? O Theotime ! pour l'amour de Dieu, qui l'a formée à son image et semblance, et par consequent rendue capable de participer à sa bonté en la grace et en la gloire ; pour l'amour de Dieu, dis-je, de qui elle est, à qui elle est, par qui elle est, en qui elle est, pour qui elle est, et qu'elle ressemble d'une façon toute particuliere. Et c'est pourquoy, non seulement le divin amour commande maintefois l'amour du prochain, mais il le produit et respand luy-mesme dans le cœur humain comme sa ressemblance et son image, puisque, tout ainsy que l'homme est l'image de Dieu, de mesme l'amour sacré de l'homme envers l'homme est la vraye image de l'amour celeste de l'homme envers Dieu. Mays ce discours de l'amour du prochain requiert un traitté à part, que je supplie le souverain amant des hommes vouloir inspirer à quelqu'un de ses plus excellens serviteurs, puisque le comble de l'amour de la divine bonté du Pere celeste consiste en la perfection de l'amour de nos freres et compaignons.

CHAPITRE XII.

Comme l'amour produit le zele.

Comme l'amour tend au bien de la chose aymée, ou s'y complaysant, si elle l'a, ou le luy desirant et pourchassant, si elle ne l'a pas ; aussi il produit la hayne, par laquelle il fuit le mal contraire à la chose aymée, ou desirant et pourchassant de l'esloigner d'icelle, si elle l'a desja, ou le divertissant et empeschant de venir, si elle ne l'a pas encor. Que si le mal ne peut ni estre empesché ni estre esloigné, l'amour au moins ne laisse pas de le faire haïr et detester. Quand donc l'amour est ardent, et qu'il est parvenu jusques à vou-

loir oster, esloigner et divertir ce qui est opposé à la chose aymée, on l'appelle zele : de sorte que, à proprement parler, le zele n'est autre chose sinon l'amour qui est en ardeur, ou plus tost l'ardeur qui est en amour. Et partant, quel est l'amour, tel est le zele qui en est l'ardeur : si l'amour est bon, le zele en est bon ; si l'amour est mauvais, le zele en est mauvais. Or quand je parle du zele, j'entens encor parler de la jalousie : car la jalousie est une espece de zele ; et, si je ne me trompe, il n'y a que cette difference entre l'un et l'autre, que le zele regarde tout le bien de la chose aymée pour en esloigner le mal contraire, et la jalousie regarde le bien particulier de l'amitie pour repousser tout ce qui s'y oppose.

Quand donc nous aymons ardemment les choses mondaines et temporelles, la beauté, les honneurs, les richesses, les rangs, ce zele, c'est à dire, l'ardeur de cet amour, se termine pour l'ordinaire en envie, par ce que ces basses choses sont si petites, particulieres, bornées, finies et imparfaites, que quand l'un les possede, l'autre ne les peut entierement posseder ; de sorte que estant communiquées à plusieurs, la communication en est moins parfaite pour un chacun. Mays quand en particulier nous aymons ardemment d'estre aymés, le zele, ou bien l'ardeur de cet amour, devient jalousie, dautant que l'amitie humaine, quoyqu'elle soit vertu, si est-ce qu'elle a cette imperfection, à rayson de nostre imbecillité, qu'estant departie à plusieurs, la part d'un chacun en est moindre. C'est pourquoy l'ardeur ou zele que nous avons d'estre aymés ne peut souffrir que nous ayons des rivaux et compaignons ; et si nous nous imaginons d'en avoir, nous entrons soudain en la passion de jalousie, laquelle certes a bien quelque ressemblance avec l'envie, mais ne laisse pas pour cela d'estre fort differente d'avec elle. 1. L'envie est tous-jours injuste : mays la jalousie est quelquefois juste, pourveu qu'elle soit moderée ; car les mariés, par exemple, n'ont-ilz pas rayson d'empescher que

leur amitie ne reçoive diminution par le partage? 2. Par l'envie nous nous attristons que le prochain ait un bien plus grand ou pareil au nostre, encor qu'il ne nous oste rien de ce que nous avons; en quoy l'envie est desraisonnable, nous faysant estimer que le bien du prochain soit nostre mal. Mais la jalousie n'est nullement marrie que le prochain ait du bien, pourveu que ce ne soit pas le nostre : car le jaloux ne seroit pas marry que son compaignon fut aymé des autres femmes, pourveu que ce ne fut pas de la sienne ; voire mesme, à proprement parler, on n'est pas jaloux d'un rival, sinon apres qu'on estime d'avoir acquise l'amitié de la personne aymée : que si avant cela il y a quelque passion, ce n'est pas jalousie, mais envie. 3. Nous ne presupposons pas de l'imperfection en celuy que nous envions, ains au contraire nous l'estimons avoir le bien que nous luy envions : mays nous presupposons bien que la personne de laquelle nous sommes jaloux soit imparfaite, changeante, corruptible et variable. 4. La jalousie procede de l'amour : l'envie, au contraire, provient du manquement d'amour. 5. La jalousie n'est jamais qu'en matiere d'amour; mays l'envie s'estend en toutes matieres de biens, d'honneurs, de faveurs, de beauté. Que si quelquefois on est envieux de l'amour qui est porté à quelqu'un, ce n'est pas pour l'amour, ains pour les fruitz qui en dependent. Un envieux se soucie peu que son compaignon soit aymé du prince, pourveu qu'il ne soit pas favorisé ni gratifié és occurrences.

CHAPITRE XIII.

Comme Dieu est jaloux de nous.

Dieu dit ainsy : « Je suis le Seigneur ton Dieu, fort jaloux[1]; le Seigneur a pour son nom Jaloux[2]. » Dieu donques

[1] Deut. V, 9. — [2] Exod. XXXIV, 14.

est jaloux, Theotime; mays quelle est sa jalousie? Certes elle semble d'abord estre une jalousie de convoitise, telle qu'est celle des maris pour leurs femmes; car il veut que nous soyons tellement siens que nous ne soyons en façon quelconque à personne qu'à luy : « Nul, dit-il, ne peut servir à deux maistres[1]. » Il demande tout nostre cœur, toute nostre ame, tout nostre esprit, toutes nos forces : pour cela mesme il s'appelle nostre espoux, et nos ames ses espouses, et nomme toutes sortes d'esloignement de luy fornication, adultere. Et si il a rayson, ce grand Dieu tout uniquement bon, de vouloir tres-parfaitement tout nostre cœur : car nous avons un cœur petit, qui ne peut pas assés fournir d'amour pour aymer dignement la divine bonté; n'est-il pas donq convenable que, ne luy pouvant donner tout l'amour qu'il seroit requis, il luy donne pour le moins tout celuy qu'il peut? Le bien qui est souverainement aymable ne doit-il pas estre souverainement aymé? Or aymer souverainement, c'est aymer totalement.

Cette jalousie neantmoins que Dieu a pour nous n'est pas en effect une jalousie de convoitise, ains de souveraine amitie : car ce n'est pas son interest que nous l'aymions, c'est le nostre. Nostre amour luy est inutile, mais il nous est de grand proffit; et s'il luy est aggreable, c'est par ce qu'il nous est profitable : car, estant le souverain bien, il se plait à se communiquer par son amour, sans que bien quelconque luy en puisse revenir; donc il s'escrie, se plaignant des pecheurs par maniere de jalousie : « Ilz m'ont laissé, moy qui suis la source d'eau vive, et se sont fouïs des cisternes, cisternes dissipées et crevassées, qui ne peuvent retenir les eaux[2]. » Voyés un peu, Theotime, je vous prie, comme ce divin amant exprime delicatement la noblesse et generosité de sa jalousie. *Ilz m'ont laissé,* dit-il, *moy qui suis la source d'eau vive;* comme s'il disoit : Je ne me plains pas de quoy ilz m'ont

[1] Matth. VI, 24. — [2] Jerem. II, 13.

quitté pour aucun dommage que leur abandonnement me puisse apporter : car quel dommage peut recevoir une source vive si on n'y vient pas puiser de l'eau ? laissera-elle pour cela de ruisseler et flotter sur la terre ? mays je regrette leur malheur, dequoy m'ayant laissé, ilz se sont amusés à des puitz sans eaux. Que si, par pensée de chose impossible, ilz eussent pu rencontrer quelque autre fontayne d'eau vive, je supporterois aysément leur departie d'avec moy, puisque je n'ay nulle pretention en leur amour que celle de leur bonheur : mais me quitter pour perir, m'abandonner pour se precipiter, c'est cela qui me fait estonner et fascher sur leur folie. C'est donc pour l'amour de nous qu'il veut que nous l'aymions, par ce que nous ne pouvons cesser de l'aymer sans commencer de nous perdre, et que tout ce que nous luy ostons de nos affections, nous le perdons.

« Metz-moy, dit le divin berger à la Sulamite, metz-moy comme un cachet sur ton cœur, comme un cachet sur ton bras[1]. » Sulamite, certes, avoit son cœur tout plein de l'amour celeste de son cher amant, lequel, quoyqu'il ait tout, ne se contente pas, mays par une sacrée defiance de jalousie veut encor estre sur le cœur qu'il possede, et le cachetter de soy-mesme, affin que rien ne sorte de l'amour qui y est pour luy, et que rien n'y entre qui puisse y faire du meslange ; car il n'est pas assouvi de l'affection dont l'ame de sa Sulamite est comblée, si elle n'est invariable, toute pure, toute unique pour luy. Et pour ne jouïr pas seulement des affections de nostre cœur, ains aussi des effetz et operations de nos mains, il veut estre encor comme un cachet sur nostre bras droit, affin qu'il ne s'estende et ne soit employé que pour les œuvres de son service. Et la rayson de cette demande de l'amant divin est que, comme la mort est si forte qu'elle separe l'ame de toutes choses et de son corps mesme, aussi l'amour sacré, parvenu

[1] Cant Cant. VIII, 6.

jusques au degré du zele, divise et esloigne l'ame de toutes autres affections, et l'espure de tout meslange, d'autant qu'il n'est pas seulement aussi fort que la mort, ains il est aspre, inexorable, dur, et impiteux à chastier le tort qu'on luy fait quand on reçoit avec lui des rivaux, comme l'enfer est[1] violent à punir les damnés; et tout ainsy que l'enfer, plein d'horreur, de rage et de felonnie, ne reçoit aucun meslange d'amour, aussi l'amour jaloux ne reçoit aucun meslange d'autre affection, voulant que tout soit pour le bien-aymé. Rien n'est si doux que le colombeau, mais rien si impiteux que luy envers sa colombelle quand il a quelque jalousie. Si jamais vous y avez pris garde, vous aurez veu, Theotime, que ce debonnaire animal revenant de l'essor, et trouvant sa partie avec ses compaignons, il ne se peut empescher de ressentir un peu de deffiance qui le rende aspre et bigearre; de sorte que d'abord il la vient environner, grommelant, morguant, trepignant, et la frappant à trait d'aisles, quoyqu'il sçache bien qu'elle est fidele, et qu'il la voye toute blanche d'innocence.

Un jour sainte Catherine de Sienne estoit en un ravissement qui ne luy ostoit pas l'usage des sens, et, tandis que Dieu luy faisoit voir des merveilles, un sien frere passa pres d'elle, qui faisant du bruit la divertit, en sorte qu'elle se retourna pour le regarder un seul petit moment. Cette petite distraction survenue à l'improuveu ne fut pas un peché ni une infidelité, ains une seule ombre de peché et une seule image d'infidelité; et neantmoins la tres-sainte mere de l'espoux celeste l'en tança si fort, et le glorieux saint Paul luy en fit une si grande confusion, qu'elle pensa fondre en larmes. Et David, restabli en grace par un parfait amour, comme fut-il traitté pour le seul peché veniel qu'il commit, faysant faire le denombrement de son peuple[2]!

Mays, Theotime, qui veut voir cette jalousie delicatement

[1] Cant. Cant. VIII, 6. — [2] II Reg. XXIV, 1.

et excellemment exprimée, il faut qu'il lise les enseignemens que la seraphique sainte Catherine de Genes a faitz pour declarer les proprietés du pur amour, entre lesquelles elle inculque et presse fort celle-cy : que l'amour parfait, c'est à dire, l'amour estant parvenu jusques au zele, ne peut souffrir l'entremise ou interposition, ni le meslange d'aucune autre chose, non pas mesme des dons de Dieu, voire jusques à cette rigueur qu'il ne permet pas qu'on affectionne le paradis, sinon pour y aymer plus parfaitement la bonté de celuy qui le donne : de sorte que les lampes de ce pur amour n'ont point d'huyle, de lumignon, ni de fumée, elles sont toutes feu et flamme que rien du monde ne peut esteindre[1]; et ceux qui ont ces lampes ardentes en leurs mains [2] ont la tres-sainte crainte des chastes espouses, non pas celle des femmes adulteres. Celles-là craignent, et celles-cy aussi, mays differemment, dit saint Augustin. La chaste espouse craint l'absence de son espoux; l'adultere craint la presence du sien : celle-là craint qu'il s'en aille, et celle-cy craint qu'il demeure : celle-là est si fort amoureuse qu'elle en est toute jalouse; celle-cy n'est point jalouse, par ce qu'elle n'est pas amoureuse : celle-cy craint d'estre chastiée, et celle-là craint de n'estre pas assés aymée; ains en verité elle ne craint pas, à proprement parler, de n'estre pas aymée, comme font les autres jalouses, qui s'ayment elles-mesmes et veulent estre aymées, mais elle craint de n'aymer pas assés celuy qu'elle void estre tant aymable que nul ne le peut assés dignement aymer selon la grandeur de l'amour qu'il merite, ainsy que j'ay dit n'a guere. C'est pourquoy elle n est pas jalouse d'une jalousie interessée, mais d'une jalousie pure, qui ne procede d'aucune convoitise, ains d'une noble et simple amitié; jalousie laquelle par apres s'estend jusques au prochain avec l'amour duquel elle procede : car, puisque nous aymons le prochain pour Dieu comme nous-mesmes, nous sommes

[1] Cant. Cant. VIII, 6 et 7. — [2] Luc. XII, 35.

aussi jaloux de luy pour Dieu comme nous le sommes de nous-mesmes; de sorte que nous voudrions bien mourir pour l'empescher de perir.

Or, comme le zele est une ardeur enflammée, ou une inflammation ardente de l'amour, il a aussi besoin d'estre sagement et prudemment pratiqué : autrement, sous pretexte d'iceluy, on violeroit les termes de la modestie ou discretion, et seroit aysé de passer du zele à la cholere, et d'une juste affection à une inique passion. Cest pourquoy, n'estant pas ici le lieu de marquer les conditions du zele, mon Theotime, je vous advertis que pour l'execution d'iceluy vous ayés tous-jours recours à celuy que Dieu vous a donné pour vostre conduite en la vie devote.

CHAPITRE XIV.

Du zele ou jalousie que nous avons pour nostre Seigneur.

Un chevalier desira qu'un peintre fameux luy fit un cheval courant; et le peintre le luy ayant presenté sur le dos, et comme se veautrant, le chevalier commençoit à se courroucer, quand le peintre retournant l'image c'en dessus dessous : «Ne vous faschés pas, monsieur, dit-il : pour changer la posture d'un cheval courant en celle d'un cheval veautrant, il ne faut que renverser le tableau. Theotime, qui veut bien voir quel zele ou quelle jalousie nous devons avoir pour Dieu, il ne faut sinon bien exprimer la jalousie que nous avons pour les choses humaines, et puis la renverser; car telle devra estre celle que Dieu requiert de nous pour luy.

Imaginés-vous, Theotime, la comparayson qu'il y a entre ceux qui jouïssent de la lumiere du soleil, et ceux qui n'ont que la petite clarté d'une lampe. Ceux-là ne sont point envieux ni jaloux les uns des autres; car ils savent bien que cette lumiere-là est tres-suffisante pour tous, que la jouïs-

sance de l'un n'empesche point la jouïssance de l'autre, et que chacun ne la possede pas moins, encor que tous la possedent generalement, que si un chacun luy seul la possedoit en particulier. Mays quant à la clarté d'une lampe, par ce qu'elle est petite, courte, et insuffisante pour plusieurs, chacun la veut avoir en sa chambre, et qui l'a est envié des autres. Le bien des choses mondaines est si chetif et vil que quand l'un en jouït, il faut que l'autre en soit privé; et l'amitie humaine est si courte et infirme qu'à mesure qu'elle se communique aux uns, elle s'affoiblit d'autant pour les autres : c'est pourquoy nous sommes jaloux et faschés quand nous y avons des corrivaux et compaignons. Le cœur de Dieu est si abondant en amour, son bien est si fort infini, que tous le peuvent posseder, sans que un chacun pour cela le possede moins, cette infinité de bonté ne pouvant estre espuisée, quoyqu'elle remplisse tous les espritz de l'univers; car, apres que tout en est comblé, son infinité luy demeure tous-jours toute entiere, sans diminution quelconque. Le soleil ne regarde pas moins une rose avec mille millions d'autres fleurs que s'il ne regardoit qu'elle seule : et Dieu ne respand pas moins son amour sur une ame, encor que il en ayme une infinité d'autres, que s'il n'aymoit que celle-là seule, la force de sa dilection ne diminuant point pour la multitude des raïons qu'elle respand, ains demeurant tous-jours toute pleine de son immensité.

Mais en quoy donc consiste le zele ou la jalousie que nous devons avoir pour la divine bonté? Theotime, son office est premierement de haïr, fuir, empescher, detester, rejetter, combattre et abbattre, si l'on peut, tout ce qui est contraire à Dieu, c'est à dire, à sa volonté, à sa gloire, et à la sanctification de son nom. « J'ay haï l'iniquité, dit David, et l'ay abominée [1]. Ceux que vous haïssés, ô Seigneur! ne les haïssois-je pas? et ne sechois-je pas de regret sur vos enne-

[1] Psalm. CXVIII, 163.

mis[1]? Mon zele m'a fait pasmer, par ce que mes ennemis ont oublié vos paroles[2]. Au matin je tuois tous les pecheurs de la terre, affin de ruiner et exterminer tous les ouvriers d'iniquité[3]. » Voyés, je vous prie, Theotime, ce grand roy, de quel zele il est animé, et comme il employe les passions de son ame au service de la sainte jalousie. Il ne haït pas simplement l'iniquité, mays l'abomine, il seche de detresse en la voyant, il tumbe en defaillance et definement de cœur, il la persecute, il la renverse et l'extermine. Ainsy Phinées, outré d'un saint zele, transperça saintement d'un coup de glaive cet effronté Israëlite et cette vilaine Madianite qu'il treuva en l'infame trafic de leur brutalité[4]; ainsy le zele qui devoroit le cœur de nostre Sauveur fit qu'il esloigna, et quant et quant vengea l'irreverence et prophanation que ces vendeurs et achetteurs faysoient dans le temple[5].

Le zele, 2. nous rend ardemment jaloux pour la pureté des ames qui sont espouses de Jesus-Christ, selon le dire du saint Apostre aux Corinthiens : « Je suis jaloux de vous de la jalousie de Dieu; car je vous ay promis à un homme, à sçavoir de vous representer une vierge chaste à Jesus-Christ[6]. » Eliezer eut esté extremement piqué de jalousie, s'il eut veu la chaste et belle Rebecca, qu'il conduisoit pour estre espousée au filz de son seigneur, en quelque peril d'estre violée; et sans doute il eut pu dire à cette sainte damoyselle : Je suis jaloux de vous de la jalousie que j'ay pour mon maistre; car je vous ay fiancée à un homme pour vous presenter comme une vierge chaste au filz de mon seigneur Abraham. Ainsy veut dire le glorieux saint Paul à ses Corinthiens : J'ay esté envoyé de Dieu à vos ames pour traitter le mariage d'une eternelle union entre son Filz nostre Sauveur et vous, et je vous ay promis à luy pour vous representer, ainsy qu'une vierge chaste, à ce divin espoux; et voylà pour-

[1] Psalm. CXXXVIII, 21. — [2] Ps. CXVIII, 139. — [3] Ps. C, 8. — [4] Num. XXV, 8. — [5] Joan. II, 14. — [6] II Cor. XI, 2.

quoy je suis jaloux, non de ma jalousie, mais de la jalousie de Dieu, au nom duquel j'ay traitté avec vous. Cette jalousie, Theotime, luy fait mourir et passer tous les jours ce saint Apostre. « Je meurs, dit-il, tous les jours pour vostre gloire[1]. Qui est infirme que je ne sois aussi infirme? Qui est scandalizé, que je ne brusle[2]? » Voyés, disent les anciens, voyés quel amour, quel soin, et quelle jalousie une mere-poule a pour ses poussins[3] (car nostre Seigneur n'a pas estimé cette comparaison indigne de son Evangile). La poule est une poule, c'est à dire, un animal sans courage ni generosité quelconque, tandis qu'elle n'est pas mere; mays quand elle l'est devenue, elle a un cœur de Dieu; tous-jours la teste levée, tous-jours les yeux aguerri, tous-jours elle va roulant sa voix de toutes parts pour peu qu'il y ait apparence de peril pour ses petits. Il n'y a ennemy aux yeux duquel elle ne se jette pour la defense de sa chere couvée, pour laquelle elle a un soucy continuel, qui la fait tous-jours aller glossant et plaignant. Que à quelqu'un de ses poussins peril, quelz regrets! quelle cholere! c'est la jalousie des peres et meres pour leurs enfans, des pasteurs pour leurs vaailles, des freres pour leurs freres. Quel zele des enfans de Jacob quand ilz sceurent que Dina avoit esté violée[4]! Quel zele de Jeh sur l'appréhension et crainte qu'il avoit que ses enfans n'offensassent Dieu[5]! Quel zele de saint Paul pour ses freres selon la chair, et pour ses enfans selon Dieu, pour lesquelz il avoit desiré d'estre exterminé comme criminel d'anathème et d'excommunication[6]! Quel zele de Moyse envers son peuple, pour lequel il veut bien en certaine façon estre rayé du livre de vie[7]!

3. En la jalousie humaine nous craignons que la chose aymée ne soit possedée par quelque autre; mays le zele que nous avons envers Dieu fait que au contraire nous redou-

[1] Cor. XV, 31. — [2] II Cor. XI, 29. — [3] Matth. XXIII, 37. — [4] Genes. XXXIV, 5. — [5] Act. I, 6. — [6] Rom. IX, 3. — [7] Exod. XXXIV, 32.

[illegible] choses que nous ne voyons pas assez entièrement possédés par celuy. La jalousie humaine nous fait apprehender de n'estre pas assez aymée; la jalousie chrestienne nous met en peine de n'aymer pas assez. C'est pourquoy la sainte Fidamite escrivit: « Je t'enayme de mon ame; monstres-moy où vous reposez au midy, afin que je ne m'esgare, et que je n'aille à la suite des troupeaux de vos compaignons. » Elle craint de n'estre pas toute à son acre berger, et d'estre tant soit peu amusée près eux qui se veulent rendre ses rivaux; car elle ne veut qu'en acon du monde les playsirs, les honneurs et les biens exterieurs puissent occuper un seul brin de son amour, qu'elle a tout dedié à son cher Sauveur.

CHAPITRE IV.

Avis pour la conduite du saint zele.

Tantant que le zele est une ardeur et vehemence d'amour, il a besoin d'estre sagement conduit; autrement il violeroit les termes de la modestie et de la discretion. Non pas certes que le divin amour, pour vehement qu'il soit, puisse estre excessif en soy-mesme, ni ses mouvemens ou inclinations qu'il donne aux spritz; mays, par ce qu'il employe à l'execution de ses projetz l'entendement, luy ordonnant de chercher les moyens de les faire reussir, et la hardiesse ou colere, pour surmonter les difficultés qu'il rencontre, il advient tres-souvent que l'entendement propose et fait prendre les voyes trop aspres et violentes, et que la colere ou audace estant une fois esmeue, et ne se pouvant contenir dedans les limites de la raison, emporte le cœur dans le desordre, en sorte que le zele est par ce moyen exercé indiscretement et desreglement; qui le rend mauvais et desmanié. David

[illegible]

envoya Joab avec son armée contre son desloyal et rebelle enfant Absalon, lequel il defendit sur toutes choses qu'on ne touchast point, ordonnant qu'en toutes occurrences on eut soin de le sauver[1]; mays Joab estant en besoigne, eschauffé à la poursuite de la victoire, tua luy-mesme de sa main le pauvre Absalon, sans avoir esgard à tout ce que le roy luy avoit dit[2] : le zele de mesme employe la cholere contre le mal, et luy ordonne tous-jours tres-expressement qu'en destruisant l'iniquité et le peché, elle sauve, s'il se peut, le pecheur et l'inique; mais elle, estant une fois en fougue, comme un cheval fort en bouche et bigearre, elle se desrobe, emporte son homme hors de la lice, et ne pare jamais qu'au defaut d'haleyne. Ce bon pere de famille que nostre Seigneur descrit en l'Evangile conneut bien que les serviteurs ardens et violens sont coustumiers d'outrepasser l'intention de leur maistre; car les siens s'offrans à luy pour aller sarcler son champ, affin d'en arracher l'ivroye : « Non, leur dit-il, je ne le veux pas, de peur que d'aventure avec l'ivroye vous ne tiriés aussi le froment[3]. » Certes, Theotime, la cholere est un serviteur qui estant puissant, courageux, et grand entrepreneur, fait aussi d'abord beaucoup de besoigne; mays il est si ardent, si remuant, si inconsideré et impetueux, qu'il ne fait aucun bien que pour l'ordinaire il ne face quant et quant plusieurs maux. Or ce n'est pas bon mesnage, disent nos gens des champs, de tenir des paons en la mayson; car encor qu'ilz chassent aux araignes et en defont le logis, ilz gastent toutesfois tant les couvertz et les toitz que leur utilité n'est pas comparable au grand degast qu'ilz font : la cholere est un secours donné de la nature à la rayson, et employé par la grace au service du zele pour l'execution de ses desseins; mais secours dangereux et peu desirable : car si elle vient forte, elle se rend maistresse, renversant l'authorité de la rayson et les loix amoureuses du

[1] II Reg. XVIII, 5. — [2] *Ibid.*, 14. — [3] Matth. XIII, 28.

zele ; que si elle vient foible, elle ne fait rien que le seul zele ne fist luy seul sans elle, et tous-jours elle tient en une juste crainte que, se renforçant, elle ne s'empare du cœur et du zele, les soumettant à sa tyrannie, tout ainsy qu'un feu artificiel, qui en un moment embrase un edifice, et ne sçait-on comme l'esteindre. C'est un acte de desespoir de mettre dans une place un secours estranger qui se peut rendre le plus fort.

L'amour propre nous trompe souvent, et nous donne le change, exerçant ses propres passions sous le nom du zele. Le zele s'est jadis servi aucunefois de la cholere ; et maintenant la cholere se sert en contre-change du nom du zele, pour sous iceluy tenir à couvert son ignominieux desreglement. Or je dis qu'elle se sert du nom du zele, par ce qu'elle ne sçauroit se servir du zele en luy-mesme, d'autant que c'est le propre de toutes les vertus, mays surtout de la charité, de laquelle le zele est une dependance, d'estre si bonnes que nul n'en peut abuser.

Un pecheur fameux vint un jour se jetter aux piedz d'un bon et digne prestre, protestant avec beaucoup de soumission qu'il venoit pour treuver le remede à ses maux, c'est à dire, pour recevoir la sainte absolution de ses fautes. Un certain moyne nommé Demophile, estimant, à son advis, que ce pauvre penitent s'approchast trop du saint autel, entra en une cholere si violente que, se ruant sur luy à grands coups de piedz, il le poussa et chassa hors de là, injuriant outrageusement le bon prestre qui, selon son devoir, avoit doucement recueilli ce pauvre repentant ; puis courant à l'autel, il en osta les choses tres-saintes qui y estoient et les emporta, de peur, comme il vouloit faire accroire, que par l'approchement du pecheur le lieu n'eut esté prophané. Or, ayant fait ce bel exploit de zele, il ne s'arresta pas là, mais en fit grande feste au grand saint Denis Areopagite par une lettre qu'il luy en escrivit, de laquelle il receut une excellente res-

ponse, digne de l'esprit apostolique dont ce grand disciple de saint Paul estoit animé : car il luy fit voir clairement que son zele avoit esté indiscret, imprudent et impudent tout ensemble, d'autant qu'encor que le zele de l'honneur deu aux choses saintes soit bon et louable, si est-ce qu'il avoit esté practiqué contre toute rayson, sans consideration ni jugement quelconque, puisque il avoit employé les coups de pieds, les outrages, injures et reproches en un lieu, en une occasion, et contre des personnes qu'il devoit honnorer, aymer et respecter; si que le zele ne pouvoit estre bon, estant exercé avec un si grand desordre. Mais en cette mesme response, ce grand saint recite un autre exemple admirable d'un grand zele procedé d'une ame fort bonne, gastée neantmoins et viciée par l'excés de la cholere qu'elle avoit excitée.

Un payen avoit seduit et fait retourner à l'idolatrie un chrestien candiot, nouvellement converty à la foy. Carpus, homme eminent en pureté et sainteté de vie, et lequel il y a grande apparence avoir esté evesque de Candie, en conceut un si grand courroux qu'onques il n'en avoit souffert de tel, et se laissa porter si avant en cette passion que, s'estant levé à la minuit pour prier, selon sa coustume, il concluoit à part soy qu'il n'estoit pas raysonnable que les hommes impies vescussent daventage, priant par grande indignation la divine justice de faire mourir d'un coup de foudre ces deux pecheurs ensemble, le payen seducteur et le chrestien seduit. Mays ouyés, Theotime, ce que Dieu fit pour corriger l'aspreté de la passion dont le pauvre Carpus estoit outré. Premierement il luy fit voir, comme à un autre saint Estienne le ciel tout ouvert, et Jesus-Christ nostre Seigneur assis sur un grand throsne, environné d'une multitude d'anges qui luy assistoient en forme humaine ; puis il vid en bas la terre ouverte comme un horrible et vaste gouffre, et les deux desvoyés ausquelz il avoit souhaité tant

de mal sur le bord de ce precipice, tremblans et presque pasmés d'effroy, à cause qu'ilz estoient prestz à tumber dedans, attirés d'un costé par une multitude de serpens, qui sortans de l'abysme s'entortilloient à leurs jambes, et avec les queues les chatouilloient et provoquoient à la cheute; et de l'autre costé certains hommes les poussoient et frappoient pour les faire tumber : si que ilz sembloient estre sur le point d'estre abismés dans ce precipice. Or considerés, je vous prie, mon Theotime, la violence de la passion de Carpus : car, comme il racontoit par apres luy-mesme à saint Denis, il ne tenoit conte de contempler nostre Seigneur et les anges qui se monstroient au ciel, tant il prenoit playsir de voir en bas la destresse effroyable de ces deux miserables chetifs, se faschant seulement de ce qu'ilz tardoient tant à perir, et partant s'essayoit de les precipiter luy-mesme; ce que ne pouvant si tost faire, il s'en depitoit et les maudissoit, jusques à ce qu'en fin, levant les yeux au ciel, il vid le doux et tres-pitoyable Sauveur, qui, par une extreme pitié et compassion de ce qui se passoit, se levant de son throsne, et descendant jusques au lieu où estoient ces deux pauvres miserables, leur tendoit sa main secourable, à mesme que les anges aussi, qui d'un costé, qui d'autre, les retenoient pour les empescher de tumber dans cet espouventable gouffre; et pour conclusion, l'amiable et debonnaire Jesus s'adressant au courroucé Carpus : « Tien, Carpus, dit-il, frappe desormais sur moy; car je suis prest de patir encor une fois pour sauver les hommes, et cela me seroit aggreable s'il se pouvoit faire sans le peché des autres hommes : mais au surplus, advise ce qui te seroit meilleur, ou d'estre en ce gouffre avec les serpens, ou de demeurer avec les anges, qui sont si grands amis des hommes. » Theotime, le saint homme Carpus avoit rayson d'entrer en zele pour ces deux hommes, et son zele avoit justement excitée la cholere contre eux; mays la cholere estant esmeue avoit laissé la rayson et le zele en

derriere, outrepassant toutes les bornes et limites du saint amour, et par consequent du zele, qui en est la ferveur : elle avoit converty la hayne du peché en hayne du pecheur, et la tres-douce charité en une furieuse cruauté.

Ainsy y a-il des personnes qui ne pensent pas qu'on puisse avoir beaucoup de zele si on n'a beaucoup de cholere, n'estimans pas de pouvoir rien accommoder s'ilz ne gastent tout, bien que au contraire le vray zele ne se serve presque jamais de la cholere : car comme on n'applique pas le fer et le feu aux malades que lorsqu'on ne peut faire autrement, aussi le saint zele n'employe la cholere qu'és extremes necessités.

CHAPITRE XVI.

Que l'exemple de plusieurs saintz qui semblent avoir exercé leur zele avec cholere ne fait rien contre l'advis du chapitre precedent.

Il est vray certes, mon amy Theotime, que Moyse, Phinées, Helie, Mathathias, et plusieurs grands serviteurs de Dieu se servirent de la cholere pour exercer leur zele en beaucoup d'occasions signalées[1] ; mais notés, je vous prie, que c'estoient aussi des grands personnages, qui sçavoient bien manier leurs passions et ranger leurs choleres, pareilz à ce brave capitaine de l'Evangile, qui disoit à ses soldatz : *Allés*, et ilz alloient ; *Venés*, et ilz venoient[2] : mais nous autres, qui sommes presque tous des certaines petites gens, nous n'avons pas tant de pouvoir sur nos mouvemens ; nostre cheval n'est pas si bien dressé que nous le puissions pousser et faire parer à nostre guise. Les chiens sages et bien appris tirent païs, ou retournent sur eux-mesmes, selon que le piqueur leur parle ; mays les jeunes chiens apprentifs s'esgarent et sont desobeïssans : les grands saintz, qui ont rendu

[1] Exod. XXXII ; Num. XXV ; III Reg. XVIII, et IV Reg. I ; I Mac. II. — [2] Matth. VIII, 9.

sages leurs passions à force de les mortifier par l'exercice des vertus, peuvent aussi tourner leur cholere à toute main, la lancer et la retirer, ainsy que bon leur semble; mais nous autres, qui avons des passions indomtées, toutes jeunes, ou du moins mal apprises, nous ne pouvons lascher nostre ire qu'avec peril de beaucoup de desordre, par ce qu'estant une fois en campaigne, on ne la peut plus retenir, ni ranger comme il seroit requis.

Saint Denis parlant à ce Demophile, qui vouloit donner le nom de zele à sa rage et furie : « Celuy, dit-il, qui veut corriger les autres doit premierement avoir soin d'empescher que la cholere ne deboute la rayson de l'empire et domination que Dieu luy a donné en l'ame, et qu'elle n'excite une revolte, sedition et confusion dans nous-mesmes; de façon que nous n'appreuvons pas vos impetuosités poussées d'un zele indiscret, quand mille fois vous repeteriés Phinées et Helie : car telles paroles ne pleurent pas à Jesus-Christ quand elles luy furent dites par ses disciples, qui n'avoient pas encor participé de ce doux et benin esprit.» Phinées, Theotime, voyant un certain malheureux Israëlite offencer Dieu avec une Moabite, il les tua tous deux [1]; Helie avoit predit la mort d'Ochosias, lequel, indigné de cette prediction, envoya deux capitaines l'un apres l'autre, avec chacun cinquante soldatz, pour le prendre; et l'homme de Dieu fit descendre le feu du ciel, qui les devora [2]. Or un jour que nostre Seigneur passoit en Samarie, il envoya en une ville pour y faire prendre son logis; mays les habitans sachans que nostre Seigneur estoit Juif de nation, et qu'il alloit en Hierusalem, ne le voulurent pas loger. Ce que voyans saint Jean et saint Jaques, ilz dirent à nostre Seigneur : « Voulés-vous que nous commandions au feu qu'il descende et qu'il les brusle? » Et nostre Seigneur se retournant devers eux, les tança, disant : « Vous ne sçavés de quel esprit vous estes : le Filz de l'homme n'est

[1] Num. XXV, 8. — [2] IV Reg. I, 12.

pas venu pour perdre les ames, mais pour les sauver [1]. » C'est cela donc, Theotime, que veut dire saint Denis à Demophile, qui alleguoit l'exemple de Phinées et d'Helie; car saint Jean et saint Jaques, qui vouloient imiter Helie à faire descendre le feu du ciel sur les hommes, furent repris par nostre Seigneur, qui leur fit entendre que son esprit et son zele estoit doux, debonnaire et gracieux, qui n'employoit l'indignation ou le courroux que tres-rarement, lorsqu'il n'y avoit plus esperance de pouvoir profiter autrement. Saint Thomas d'Aquin, ce grand astre de la theologie, estant malade de la maladie de laquelle il mourut au monastere de Fosse neuve, ordre de Cisteaux, les religieux le prierent de leur faire une briefve exposition du sacré Cantique des Cantiques, à l'imitation de saint Bernard; et il leur respondit : « Mes chers peres, donnés-moy l'esprit de saint Bernard, et j'interpreteray ce divin cantique comme saint Bernard. » De mesme certes, si on nous dit à nous autres, petitz chrestiens, miserables, imparfaitz et chetifs : Servés-vous de l'ire et de l'indignation en vostre zele, comme Phinées, Helie, Mathathias, saint Pierre et saint Paul; nous devons respondre : Donnés-nous l'esprit de la perfection et du pur zele, avec la lumiere interieure de ces grands saintz, et nous nous animerons de cholere comme eux. Ce n'est pas le fait de tout le monde de sçavoir se courroucer quand il faut et comme il faut.

Ces grands saintz estoient inspirés de Dieu immediatement, et partant pouvoient bien employer leur cholere sans peril : car le mesme esprit qui les animoit à ces exploitz tenoit aussi les resnes de leur juste courroux, affin qu'il ne outrepassast les limites qu'il leur avoit prefigées. Une ire qui est inspirée ou excitéee par le saint Esprit n'est plus l'ire de l'homme; et c'est l'ire de l'homme qu'il faut fuir, puisque, comme dit le glorieux saint Jaques, elle « n'opere point la

[1] Luc. IX, 54.

justice de Dieu[1]. » Et d'effect, quand ces grands serviteurs de Dieu employoient la cholere, c'estoit pour des occurrences si solemnelles et des crimes si excessifs, qu'il n'y avoit nul danger d'exceder la coulpe par la peine.

Par ce qu'une fois le grand saint Paul appelle les Galates insensés, represente aux Candiotz leurs mauvaises inclinations, et resiste en face[2] au glorieux saint Pierre son superieur, faut-il prendre licence d'injurier les pecheurs, blasmer les nations, contreroller et censurer nos conducteurs et prelatz? Certes chacun n'est pas saint Paul pour sçavoir faire ces choses à propos : mays les espritz aigres, chagrins, presumptueux et medisans, servans à leurs inclinations, humeurs, aversions et outre-cuidances, veulent couvrir leur injustice du manteau du zele, et chacun, sous le nom de ce feu sacré, se laisse brusler à ses propres passions. Le zele du salut des ames fait desirer la prelature, à ce que dit cet ambitieux; fait courir çà et là le moyne destiné au chœur, à ce que dit cet esprit inquiete; fait faire des rudes censures et murmurations contre les prelatz de l'Eglise et contre les princes temporelz, à ce que dit cet arrogant. Il ne se parle que de zele, et on ne void point de zele, ains seulement des mesdisances, des choleres, des haynes, des envies, et des inquietudes d'esprit et de langue.

On peut practiquer le zele en trois façons. Premierement, en faysant des grandes actions de justice pour repousser le mal : et cela n'appartient qu'à ceux qui ont les offices publics de corriger, censurer et reprendre en qualité de superieurs, comme les princes, magistratz, prelatz, predicateurs; mais par ce que cet office est respectable, chacun l'entreprend, chacun s'en veut mesler. Secondement, on use du zele en faysant des actions de grande vertu pour donner bon exemple, suggerant les remedes au mal, exhortant à les employer, operant le bien opposé au mal qu'on desire extermi-

[1] Jac. I, 20. — [2] Gal. III, 1; Tit. I, 12; Gal. II, 11.

ner : ce qui appartient à un chacun ; et neantmoins peu de gens le veulent faire. En fin on exerce le zele tres excellemment en souffrant et patissant beaucoup pour empescher et destourner le mal ; et presque nul ne veut cette sorte de zele. Le zele specieux est ambitionné ; c'est celuy auquel chacun veut employer son talent, sans prendre garde que ce n'est pas le zele que l'on y cherche, mays la gloire, et l'assouvissement de l'outre-cuidance, cholere, chagrin, et autres passions.

Certes le zele de nostre Seigneur parut principalement à mourir sur la croix pour destruire la mort et le peché des hommes ; en quoy il fut souverainement imité par cet admirable vaisseau d'election et de dilection[1], ainsy que le represente le grand saint Gregoire Nazianzene en paroles dorées : car parlant de ce saint apostre : « Il combat pour tous, dit-il, il respand des prieres pour tous, il est passionné de jalouzie envers tous, il est enflammé pour tous, ains mesme il a osé plus que cela pour ses freres selon la chair ; en sorte que pour dire aussi moy-mesme cecy fort hardiment, il desire par charité qu'iceux soyent mis en sa place aupres de Jesus-Christ[2]. O excellence de courage et de ferveur d'esprit incroyable ! il imite Jesus-Christ, qui *pour nous fut fait malediction ;* qui *prit nos infirmités, et porta nos maladies*[3]*;* ou affin que je parle plus sobrement, luy le premier, apres le Sauveur, ne refuse pas de souffrir et d'estre reputé impie à leur occasion. » Ainsy donc, Theotime, comme nostre Sauveur fut fouetté, condamné, crucifié en qualité d'homme voué, destiné, et dedié à porter et supporter les opprobres, ignominies et punitions deues à tous les pecheurs du monde, et à servir de sacrifice general pour le peché, ayant esté fait comme anatheme, separé et abandonné de son Pere eternel ; de mesme aussi, selon la veritable doctrine de ce grand Nazianzene, le glorieux apostre saint Paul desira d'estre

[1] Act. IX, 15. — [2] Rom. IX, 3. — [3] Gal. III, 13.

comblé d'ignominie, crucifié, separé, abandonné et sacrifié pour le peché des Juifs, affin de porter pour eux l'anatheme et la peine qu'ilz meritoient. Et comme nostre Sauveur porta de sorte les pechés du monde, et fut fait tellement anatheme, sacrifié pour le peché, et delaissé de son pere, qu'il ne laissa pas d'estre perpetuellement le Filz bienaymé auquel le Pere prenoit son bon playsir[1]; aussi le saint Apostre desira bien d'estre anatheme et separé de son maistre pour estre abandonné d'iceluy, et delaissé à la mercy des opprobres et punitions deues aux Juifs; mais il ne desira pas pourtant jamais d'estre privé de la charité et grace de son Seigneur, de laquelle rien aussi ne le pouvoit jamais separer[2] : c'est à dire, il desira d'estre traitté comme un homme separé de Dieu; mays il ne desira pas d'en estre par effect separé, ni privé de sa grace, car cela ne peut estre saintement desiré. Ainsy l'espouse celeste confesse que l'amour estant fort comme la mort, laquelle separe l'ame du corps, le zele, qui est un amour ardent, est encor bien plus fort; car il ressemble à l'enfer[3], qui separe l'ame de la veuë de nostre Seigneur : mais jamais il n'est dit, ni ne se peut dire, que l'amour ou le zele soit semblable au peché, qui seul separe de la grace de Dieu. Et comme se pourroit-il faire que l'ardeur de l'amour peut faire desirer d'estre separé de la grace, puisque l'amour est la grace mesme, ou du moins ne peut estre sans la grace? Or le zele du grand saint Paul fut pratiqué en quelque sorte, ce me semble, par le petit saint Paul, je veux dire par saint Paulin, qui, pour oster un esclave de son esclavage, se rendit esclave luy-mesme, sacrifiant sa liberté pour la rendre à son prochain.

O que bienheureux est, dit saint Ambroise, celuy qui sçait la discipline du zele! Tres-facilement, dit saint Bernard, le diable se jouera de ton zele, si tu negliges la science; que donques ton zele soit enflammé de charité, embelli de

[1] Matth. XVII, 5. — [2] Rom. VIII, 39. — [3] Cant. Cant. VIII, 6.

science, affermi de constance. Le vray zele est enfant de la charité; car c'en est l'ardeur : c'est pourquoy, comme elle, il est patient, benin, sans trouble, sans contention, sans hayne, sans envie, se resjouïssant de la verité[1]. L'ardeur du vray zele est pareille à celle du chasseur, qui est diligent, soigneux, actif, laborieux, et tres-affectionné au pourchas, mays sans cholere, sans ire, sans trouble; car si le travail des chasseurs estoit cholere, ireux, chagrin, il ne seroit pas si aymé ni affectionné : et de mesme le vray zele a des ardeurs extremes, mays constantes, fermes, douces, laborieuses, egalement amiables et infatigables; tout au contraire le faux zele est turbulent, brouillon, insolent, fier, cholere, passager, egalement impetueux et inconstant.

CHAPITRE XVII.

Comme nostre Seigneur practiqua tous les plus excellens actes de l'amour.

Ayant si longuement parlé des actes sacrés du divin amour, affin que plus aysément et saintement vous en conserviés la memoire, je vous en presente un recueil et abbregé. « La charité de Jesus-Christ nous presse[2], » dit le grand Apostre. Ouy certes, Theotime, elle nous force et violente par son infinie douceur, pratiquée en tout l'ouvrage de nostre redemption, auquel s'est apparue la benignité et amour de Dieu envers les hommes[3] : car qu'est-ce que ce divin amant ne fit pas en matiere d'amour.

1. Il nous ayma d'amour de complaysance; car ses delices furent d'estre avec les enfans des hommes[4], et d'attirer l'homme à soy, se rendant homme luy-mesme. 2. Il nous ayma d'amour de bienveuillance, jettant sa propre divinité en l'homme, en sorte que l'homme fut Dieu. 3. Il s'unit à

[1] I Cor. XIII, 4. — [2] II Cor. V, 14. — [3] Tit. III, 4. — [4] Proverb. VIII, 31.

nous par une conjunction incomprehensible, en laquelle il adhera et se serra à nostre nature si fortement, indissolublement et infiniment, que jamais rien ne fut si estroitement joint et pressé à l'humanité qu'est maintenant la tres-sainte divinité en la personne du Filz de Dieu. 4. Il s'escoula tout en nous, et, par maniere de dire, fondit sa grandeur pour la reduire à la forme et figure de nostre petitesse; dont il est appellé source d'eau vive, rosée et pluye du ciel.

5. Il a esté en extase, non seulement en ce que, comme dit saint Denis, à cause de l'exces de son amoureuse bonté, il devient en certaine façon hors de soy-mesme, estendant sa providence sur toutes choses, et se treuvant en toutes choses; mais aussi en ce que, comme dit saint Paul, il s'est en quelque sorte quitté soy-mesme, il s'est vuidé de soy-mesme, il s'est espuisé de sa grandeur, de sa gloire, il s'est demis du throsne de son incomprehensible majesté, et, s'il faut ainsy parler, il s'est aneanty soy-mesme[1] pour venir à nostre humanité, nous remplir de sa divinité, nous combler de sa bonté, nous eslever à sa dignité, et nous donner le divin estre d'enfans de Dieu. Et celuy duquel si souvent il est escrit : « Je vis moy-mesme, dit le Seigneur[2], » il a peu dire par apres, selon le langage de son Apostre : « *Je vis moy-mesme, non plus moy-mesme, mais* l'homme *vit en moy*[3]. *Ma vie c'est* l'homme, *et mourir pour* l'homme *c'est mon proffit*[4]. *Ma vie est cachée* avec l'homme *en Dieu*[5]. » Celuy qui habitoit en soy-mesme habite maintenant en nous, et celuy qui estoit vivant és siecles dans le sein de son Pere eternel fut par apres mortel dans le giron de sa mere temporelle; celuy qui vivoit eternellement de sa vie divine vescut temporellement de la vie humaine, et celuy qui jamais eternellement n'avoit esté que Dieu sera eternellement à jamais encor homme : tant l'amour de l'homme a ravy Dieu et l'a tiré à l'extase!

[1] Philip. II, 7. — [2] Ezech. XXXIII, 11. — [3] Galat. II, 20. — [4] Philip. I, 21. — [5] Coloss. III, 3.

6. Il admira souvent par dilection, comme il fit le centenier et la Cananée. 7. Il contempla le jeune homme qui avoit jusques à l'heure gardé les commandemens, et desiroit d'estre acheminé à la perfection. 8. Il prit une amoureuse quietude en nous, et mesme avec quelque suspension des sens, emmy le ventre de sa mere et en son enfance. 9. Il a eu des tendretés admirables envers les petitz enfans qu'il prenoit entre ses bras et dorlotoit amoureusement, envers Marthe et Magdeleine, envers le Lazare qu'il pleura, comme sur la cité de Hierusalem. 10. Il fut animé d'un zele nonpareil, qui, comme dit saint Denis, se convertit en jalousie, detournant, en tant qu'il fut en luy, tout mal de sa bienaymée nature humaine, au peril, ains au prix de sa propre vie; chassant le diable prince de ce monde, qui sembloit estre son rival et compaignon.

11. Il eut mille et mille langueurs amoureuses : car d'où pouvoient proceder ces divines paroles : « Je dois estre baptizé de baptesme, et comme suis-je angoissé et pressé jusques à ce que je l'accomplisse[1] ! » Il ne voyoit l'heure d'estre baptizé en son sang, et languissoit jusques à ce qu'il le fut, l'amour qu'il nous portoit le pressant, affin de nous voir delivrés par sa mort de la mort eternelle. Ainsy fut-il triste et sua le sang de detresse au jardin des olives, non seulement pour l'extreme douleur que son ame sentoit en la partie inferieure de sa rayson, mays aussi pour l'extreme amour qu'il nous portoit en la superieure portion d'icelle, la douleur luy donnant horreur de la mort, et l'amour luy donnant un extreme desir d'icelle; en sorte qu'un tres-aspre combat et une cruelle agonie se fit entre le desir et l'horreur de la mort, jusques à grande effusion de sang, qui coula comme d'une vive source, ruisselant jusques à terre[2].

12. En fin, Theotime, ce divin amoureux mourut entre les flammes et ardeurs de la dilection, à cause de l'infinie

[1] Luc. XII, 50. — [2] *Ibid.*, XXII, 43.

charité qu'il avoit envers nous, et par la force et vertu de l'amour; c'est à dire, il mourut en l'amour, par l'amour, pour l'amour et d'amour. Car bien que les cruelz supplices fussent tres-suffisans pour faire mourir qui que ce fut, si est-ce que la mort ne pouvoit jamais entrer dans la vie de celuy qui tient les clefs de la vie et de la mort[1], si le divin amour qui manie ces clefs n'eut ouvert les portes à la mort, affin qu'elle allast saccager ce divin corps et luy ravir la vie, l'amour ne se contentant pas de l'avoir rendu mortel pour nous, s'il ne le rendoit mort. Ce fut par eslection, et non par la force du mal, qu'il mourut : «Nul ne m'oste ma vie, dit-il, mais je la laisse et quitte moy-mesme; j'ay puissance de la quitter et de la prendre derechef moy-mesme[2]. » « Il fut offert, dit Isaïe, par ce qu'il le voulut[3] : » et partant il n'est pas dit que son esprit s'en alla, le quitta et se separa de luy; mais au contraire qu'il mit son esprit dehors[4], l'expira, le rendit et le remit és mains de son Pere[5] eternel : si que saint Athanase remarque qu'il baissa la teste[6] pour mourir, affin de consentir et pancher à la venue de la mort, laquelle autrement n'eut osé s'approcher de luy; et criant à pleine voix[7], il remet son esprit à son Pere, pour monstrer que, comme il avoit assés de force et d'haleyne pour ne point mourir, il avoit aussi tant d'amour qu'il ne pouvoit plus vivre sans faire revivre par sa mort ceux qui sans cela ne pouvoient jamais eviter la mort, ni pretendre à la vraye vie. C'est pourquoy la mort du Sauveur fut un vray sacrifice, et sacrifice d'holocauste, que luy-mesme offrit à son Pere pour nostre redemption : car encor que les peines et douleurs de sa passion fussent si grandes et fortes que tout autre homme en fut mort, si est-ce que quant à luy il n'en fut jamais mort s'il n'eut voulu, et que le feu de son infinie charité n'eut consumé sa vie. Il fut donc le sacrificateur luy-mesme

[1] Apoc. I, 18. — [2] Joan. X, 18. — [3] Isa. LIII, 7. — [4] Matth. XXVII, 50. — [5] Luc. XXIII, 46. — [6] Joan. XIX, 30. — [7] Luc. XXIII, 46.

qui s'offrit à son Pere, et s'immola en amour à l'amour, par l'amour, pour l'amour, et d'amour.

Mays, Theotime, gardés bien pourtant de dire que cette mort amoureuse du Sauveur se soit faite par maniere de ravissement : car l'object pour lequel sa charité le porta à la mort n'estoit pas tant aymable qu'il peut ravir à soy cette divine ame, laquelle sortit donc de son corps par maniere d'extase, poussée et lancée par l'affluence et force de l'amour ; comme l'on void la myrrhe pousser dehors sa premiere liqueur par sa seule abondance, sans que on la presse ni tire aucunement, selon ce que luy-mesme disoit, ainsy que nous avons remarqué : « Personne ne m'oste ni ravit mon ame, mais je la donne volontairement[1]. » O Dieu! Theotime, quel brasier pour nous enflammer à faire les exercices du saint amour pour le Sauveur tout bon, voyans qu'il les a si amoureusement practiqués pour nous qui sommes si mauvais! Cette charité donc de Jesus-Christ nous presse[2].

[1] Joan. X, 18. — [2] II Cor. V, 14.

FIN DU DIXIEME LIVRE.

LIVRE UNZIEME.

DE LA SOUVERAINE AUTHORITÉ QUE L'AMOUR SACRÉ TIENT SUR TOUTES LES VERTUS, ACTIONS ET PERFECTIONS DE L'AME.

CHAPITRE PREMIER.

Combien toutes les vertus sont aggreables à Dieu.

La vertu est si aymable de sa nature que Dieu la favorise partout où il la void. Les payens, quoyque ennemis de sa divine Majesté, pratiquoient par fois quelques vertus humaines et civiles, desquelles la condition n'estoit pas au-dessus des forces de l'esprit raysonnable. Or vous pouvés penser, Theotime, combien cela estoit peu de chose. Certes encor que ces vertus eussent beaucoup d'apparence, si est-ce qu'en effect elles estoient de peu de valeur, à cause de la bassesse de l'intention de ceux qui les pratiquoient, qui ne travailloient presque que pour l'honneur, ainsy que dit saint Augustin, ou pour quelque autre pretention fort legere, comme est celle de l'entretien de la societé civile, ou pour quelque petite inclination qu'ilz avoient au bien, laquelle ne rencontrant point de grande contrarieté les portoit à des menues actions de vertu, comme, par exemple, à s'entresaluer, à secourir les amis, vivre sobrement, ne point desrober, servir fidelement les maistres, payer les gages aux ouvriers. Et toutefois, quoyque cela fut ainsy mince et environné de plusieurs imperfections, Dieu en sçavoit gré à ces pauvres gens, et les en recompensoit abondamment.

Les sages femmes ausquelles Pharao donna charge de faire perir tous les masles des Israëlites étoient sans doute Egyptiennes et payennes[1] : car s'excusant dequoy elles n'avoient pas executé la volonté du roy : « Les femmes hebrieuses, disoient-elles, ne sont pas comme les Egyptiennes; car elles sçavent l'art de recevoir les enfants, et devant que nous allions à elles, elles ont enfanté[2] : » excuse qui n'eut pas esté à propos, si ces sages femmes eussent esté Hebrieuses ; et n'est pas croyable que Pharao eut donné une commission si impiteuse contre les Hebrieuses à des femmes hebrieuses, de mesme nation et religion : et aussi Josephe tesmoigne qu'en effect elles estoient Egyptiennes. Or toutes Egyptiennes et payennes qu'elles estoient, elles craignirent d'offencer Dieu[3] par une cruauté si barbare et desnaturée comme eut esté celle du massacre de tant de petitz enfans. De quoy la divine douceur leur sçeut si bon gré qu'elle leur edifia des maysons[4], c'est à dire, les rendit plantureuses en enfans et en biens temporelz.

Nabuchodonosor, roy de Babylone, avoit combattu en une guerre juste contre la ville de Tyr, que la justice divine vouloit chastier; et Dieu dit à Ezechiel qu'en recompense il donneroit l'Egypte en proye à Nabuchodonosor et à son armée, « par ce, dit Dieu, qu'ilz ont travaillé pour moy[5]. » Donques, adjouste saint Hierosme au commentaire, nous apprenons que si les payens mesmes font quelque bien, ilz ne sont point laissés sans salaire par le jugement de Dieu. Ainsy Daniel exhorta Nabuchodonosor, infidele, de racheter ses pechés par aumosnes[6], c'est à dire, de se racheter des peines temporelles deues à ses pechés, dont il estoit menacé. Voyés-vous donc, Theotime, combien il est vray que Dieu fait estat des vertus, encor qu'elles soyent practiquées par des personnes qui sont d'ailleurs mauvaises ? S'il n'eut

[1] Ex. I, 15. — [2] *Ibid.*, 19. — [3] *Ibid.*, 17. — [4] *Ibid.*, 21 — [5] Ezech. XXIX, 19. — [6] Daniel. IV, 24.

agreé la misericorde des sages femmes et la justice de la guerre des Babiloniens, eut-il pris le soin, je vous prie, de les salarier? et si Daniel n'eut sçeu que l'infidelité de Nabuchodonosor n'empescheroit pas que Dieu n'agreast ses aumosnes, pourquoy les luy eut-il conseillées? Certes l'Apostre nous asseure que les payens qui « n'ont pas la loy font naturellement ce qui appartient à la loy[1]. » Et quand ilz le font, qui peut douter qu'ilz ne facent bien, et que Dieu n'en face conte? Les payens conneurent que le mariage estoit bon et necessaire; ilz virent qu'il estoit convenable d'eslever les enfans és artz, en l'amour de la patrie, en la vie civile, et ilz le firent. Or je vous laisse à penser si Dieu ne treuvoit pas bon cela, puisque il avoit donné la lumière de la rayson et l'instinct naturel à cette intention.

La rayson naturelle est un bon arbre que Dieu a planté en nous; les fruitz qui en proviennent ne peuvent estre que bons : fruitz qui, en comparayson de ceux qui procedent de la grace, sont à la verité de tres-petit prix, mays non pas pourtant de nul prix, puisque Dieu les a prisés, et pour iceux a donné des recompenses temporelles; ainsy que, selon le grand saint Augustin, il salaria les vertus morales des Romains de la grande estendue et magnifique reputation de leur empire.

Le peché rend sans doute l'esprit malade, qui partant ne peut pas faire des grandes et fortes operations, mays ouy bien des petites; car toutes les actions des malades ne sont pas malades : encor parle-on, encor void-on, encor ouït-on, encor boit-on. L'ame qui est en peché peut faire des biens, qui, estans naturelz, sont recompensés de salaires naturelz; estans civilz, sont payés de monnoye civile et humaine, c'est à dire, par des commodités temporelles. Le pecheur n'est pas en la condition des diables, desquelz la volonté est tellement detrempée et incorporée au mal qu'elle ne

[1] Rom. II, 14.

peut vouloir aucun bien. Non, Theotime, le pecheur en ce monde n'est pas ainsy : il est là, emmy le chemin entre Hierusalem et Hierico, blessé à mort, mays non pas encor mort ; car, dit l'Evangile, il est laissé à moitie vivant[1] : et comme il est à moitie vif, il peut aussi faire des actions à moitie vives. Il ne sçauroit voirement marcher, ni se lever, ni crier à l'ayde, non pas mesme parler, sinon languidement, à cause de son cœur failly ; mays il peut bien ouvrir les yeux, remuer les doigtz, souspirer, dire quelque parole de plainte ; actions foibles, et nonobstant lesquelles il mourroit miserablement sur son sang, si le misericordieux Samaritain ne luy eut appliqué son huyle et son vin, et ne l'eut emporté au logis pour le faire penser et traitter à ses propres despens.

La naturelle rayson est grandement blessée, et comme à moitie morte par le peché : c'est pourquoy, ainsy mal en point, elle ne peut observer tous les commandemens, qu'elle void bien pourtant estre convenables ; elle connoist son devoir, mais elle ne peut le rendre ; et ses yeux ont plus de clarté pour luy monstrer le chemin que ses jambes de force pour l'entreprendre.

Le pecheur peut voirement bien observer quelques uns des commandemens par-cy, par-là, ains il peut mesme les observer tous pour quelque peu de temps, lorsqu'il ne se presente point de sujet relevé auquel il faille pratiquer les vertus commandées, ou de tentation pressante de commettre le peché defendu : mays que le pecheur puisse vivre longtems en son peché sans en adjouster des nouveaux, certes cela ne se peut sans une speciale protection de Dieu. Car les ennemis de l'homme sont ardens, remuans et en perpetuelle action pour le precipiter ; et quand ilz voyent qu'il n'arrive point d'occasion de pratiquer les vertus ordonnées, ilz suscitent mille tentations pour nous faire tumber és choses pro-

[1] Luc. X ; 30.

hibées; et lors la nature sans la grace ne se peut garentir du precipice : car si nous vainquons, « Dieu nous donne la victoire par Jesus-Christ, » ainsy que dit saint Paul[1]. « Veillés et priés, affin que vous n'entriés point en tentation[2]. » Si nostre Seigneur nous disoit seulement : *Veillés,* nous penserions pouvoir assés faire de nous-mesmes; mays quand il adjouste : *Priés,* il monstre que s'il ne garde nos ames au tems de la tentation, en vain veilleront ceux qui les gardent.

CHAPITRE II.

Que l'amour sacré rend les vertus excellemment plus aggreables à Dieu qu'elles ne le sont par leur propre nature.

Les maistres des choses rustiques admirent la franche[3] innocence et pureté des petites frayses, par ce qu'encor qu'elles rempent sur la terre et soyent continuellement foulées par les serpens, lezars et autres bestes veneneuses, si est-ce qu'elles ne reçoivent aucune impression du venin, ni n'acquierent aucune qualité maligne; signe qu'elles n'ont aucune affinité avec le venin. Telles sont donques les vertus humaines, Theotime, lesquelles, quoyqu'elles soyent en un cœur bas, terrestre et grandement occupé de peché, elles ne sont neantmoins aucunement infectées de la malice d'iceluy, estant d'une nature si franche et innocente qu'elle ne peut estre corrompue par la societé de l'iniquité, selon que Aristote mesme a dit, que la vertu estoit une habitude de laquelle aucun ne peut abuser. Que si les vertus, estant ainsy bonnes en elles-mesmes, ne sont pas recompensées d'un loyer eternel lorsqu'elles sont pratiquées par les infideles ou par ceux qui sont en peché, il ne s'en faut nullement estonner,

[1] I Cor. XV, 57. — [2] Matth. XXVI, 41. — [3] C'est ainsi que nous lisons avec les éditions de 1641 et 1663, au lieu de *fraiche,* qu'on trouve dans les éditions originales.

puisque le cœur pecheur, duquel elles procedent, n'est pas capable du bien eternel, s'estant d'ailleurs destourné de Dieu, et que l'heritage celeste appartenant au Filz de Dieu, nul n'y doit estre associé qui ne soit en luy et son frere adoptif; laissant à part que la convention par laquelle Dieu promet le paradis ne regarde que ceux qui sont en sa grace, et que les vertus des pecheurs n'ont aucune dignité ni valeur que celle de leur nature, qui par consequent ne les peut relever au merite des recompenses surnaturelles, lesquelles pour cela mesme sont appellées surnaturelles, dautant que la nature et tout ce qui en depend ne peut ni les donner, ni les meriter.

Mays les vertus qui se treuvent és amis de Dieu, quoyqu'elles ne soient que morales et naturelles selon leur propre condition, sont neantmoins anoblies et relevées à la dignité d'œuvres saintes, à cause de l'excellence du cœur qui les produit. C'est une des proprietés de l'amitie, qu'elle rend aggreable l'amy et tout ce qui est en luy de bon et d'honneste; l'amitie respand sa grace et faveur sur toutes les actions de celuy que l'on ayme, pour peu qu'elles en soyent susceptibles : les aigreurs des amis sont des douceurs, les douceurs des ennemis sont des aigreurs. Toutes les œuvres vertueuses d'un cœur ami de Dieu sont dediées à Dieu : car le cœur qui s'est donné soy-mesme, comme n'a-il pas donné tout ce qui depend de luy-mesme? qui donne l'arbre sans reserve ne donne-il pas aussi les feuilles, les fleurs et les fruitz? « Le juste fleurira comme la palme, il croistra comme le cedre du Liban. Plantés en la mayson du Seigneur, ilz fleuriront és parvis de la mayson de vostre Dieu [1]. » Puisque le juste est planté en la mayson de Dieu, ses feuilles, ses fleurs et ses fruitz y croissent, et sont dediées au service de sa Majesté. « Il est comme l'arbre planté pres le courant des eaux, qui porte son fruit en son tems; ses feuilles mesme ne tumbent point; tout ce qu'il fait prosperera [2]. » Non seulement les

[1] Psaml. XCI, 13. — [2] *Ibid.*, I, 3.

fruitz de la charité et les fleurs des œuvres qu'elle ordonne, mays les feuilles mesmes des vertus morales et naturelles tirent une speciale prosperité de l'amour du cœur qui les produit. Si vous entés un rosier, et que dedans la fente du tige vous mettiés un grain de musc, les roses qui en proviendront seront toutes musquées. Fendés donq vostre cœur par la sainte penitence, et mettés l'amour de Dieu dans la fente; puis entés sur iceluy telle vertu que vous voudrés, et les œuvres qui en proviendront seront parfumées de sainteté, sans qu'il soit besoin d'autre soin pour cela.

Les Spartes ayans ouï une tres-belle sentence de la bouche d'un meschant homme, n'estimerent pas qu'elle deut estre receue, si premierement elle n'estoit prononcée par la bouche d'un homme de bien : pour donq la rendre digne de reception, ilz ne firent autre chose que de la faire derechef proferer par un homme vertueux. Si vous voulés rendre sainte la vertu humaine et morale d'Epictete, de Socrates ou de Demades, faites-la seulement pratiquer par une ame vrayement chrestienne, c'est à dire, qui ait l'amour de Dieu. Ainsy Dieu regarda au bon Abel premierement, et puis à ses offrandes[1]; en sorte que les offrandes prirent leur grace et dignité devant les yeux de Dieu de la bonté et pieté de celuy qui les presentoit. O bonté souveraine de ce grand Dieu, laquelle favorise tant ses amans qu'elle cherit leurs moindres petites actions, pour peu qu'elles soyent bonnes, et les anoblit excellemment, leur donnant le tiltre et la qualité de saintes! Hé! c'est en contemplation de son Filz bienaymé, duquel il veut honnorer les enfans adoptifs, sanctifiant tout ce qui est de bon en eux, les os, les cheveux, les vestemens, les sepulcres, et jusques à l'ombre de leurs corps; la foy, l'esperance, l'amour, la religion, ouy mesme la sobrieté, la courtoisie, l'affabilité de leurs cœurs.

« Donques, mes chers freres, dit l'Apostre, soyés stables

[1] Genes. IV, 4.

et immobiles, abondans en tout œuvre du Seigneur, sachans que vostre travail ne sera point inutile en nostre Seigneur[1]. » Et notés, Theotime, que toute œuvre vertueuse doit estre estimée œuvre du Seigneur, voire mesme quand elle seroit pratiquée par un infidele : car sa divine Majesté dit à Ezechiel que Nabuchodonosor et son armée avoient travaillé pour luy[2], par ce qu'ilz avoient fait une guerre legitime et juste contre les Tyriens; monstrant assés par là que la justice des injustes est sienne, tend à luy et luy appartient, bien que les injustes qui font la justice ne soient pas siens, ne tendent pas à luy et ne luy appartiennent pas : car comme ce grand prophete et prince Job, quoyqu'il fut issu de race payenne et habitant de la terre Hus, ne laissa pas d'appartenir à Dieu; ainsy les vertus morales, quoyque provenues d'un cœur pecheur, ne laissent pas d'appartenir à Dieu. Mays quand ces mesmes vertus se treuvent en un cœur vrayement chrestien, c'est à dire, doué du saint amour, alors non seulement elles appartiennent à Dieu, mays elles ne sont point inutiles en nostre Seigneur, ains sont rendues fructueuses et precieuses devant les yeux de sa bonté. « Adjoustés à un homme la charité, dit saint Augustin[3], tout profite; ostés-en la charité, tout le reste ne profite plus. » Et «à ceux qui ayment Dieu, toutes choses cooperent en bien[4],» dit l'Apostre.

CHAPITRE III.

Comme il y a des vertus que la presence du divin amour releve à une plus haute excellence que les autres.

Mays il y a des vertus qui, à rayson de leur naturelle alliance et correspondance avec la charité, sont aussi beaucoup plus capables de recevoir la precieuse influence de

[2] I Cor. XV, 58. — [2] Ezech. XXIX, 20. — [3] Sermon. 50. De Verb. domini. (R.) — [4] Rom. VIII, 28.

l'amour sacré, et par consequent la communication de la dignité et valeur d'iceluy. Telles sont la foy et l'esperance, qui avec la charité regardent immediatement Dieu; et la religion, avec la penitence et devotion, qui s'employent à l'honneur de sa divine Majesté. Car ces vertus, par leur propre condition, ont un si grand rapport à Dieu, et sont si susceptibles des impressions de l'amour celeste, que, pour les faire participer à la sainteté d'iceluy, il ne faut sinon qu'elles soyent aupres de luy, c'est à dire, en un cœur qui ayme Dieu. Ainsy pour donner le goust de l'olive aux raysins, il ne faut que planter la vigne entre les oliviers : car sans s'entretoucher aucunement, par le seul voisinage, ces plantes feront un reciproque commerce de leurs saveurs et proprietés : tant elles ont une grande inclination et estroitte convenance l'une envers l'autre.

Certes toutes les fleurs, si ce ne sont celles de l'arbre triste, et quelques autres de naturel monstrueux; toutes, dis-je, se resjouïssent, espanouissent et s'embellissent à la veuë du soleil, par la chaleur vitale qu'elles reçoivent de ses rayons : mays toutes les fleurs jaunes, et surtout celle que les Grecs ont appellée heliotropium, et nous tourne-soleil, non seulement reçoivent de la joye et complaysance en la presence du soleil, mays suivent par un amiable contour les attraitz de ses raïons, le regardant et se retournant devers luy depuis son levant jusques à son couchant. Ainsy toutes les vertus reçoivent un nouveau lustre et une excellente dignité par la presence de l'amour sacré : mays la foy, l'esperance, la crainte de Dieu, la pieté, la penitence, et toutes les autres vertus qui d'elles-mesmes tendent particulierement à Dieu et à son honneur, elles ne reçoivent pas seulement l'impression du divin amour, par laquelle elles sont eslevées à une grande valeur; mais elles se panchent totalement vers luy, s'associant avec luy, le suivant et servant en toutes occasions. Car en fin, mon cher Theotime, la pa-

rôle sacrée attribue une certaine proprieté et force de sauver, de sanctifier et de glorifier, à la foy, à l'esperance, à la pieté, à la crainte de Dieu, à la penitence : qui tesmoigne bien que ce sont des vertus de grand pris, et qu'estant practiquées en un cœur qui a l'amour de Dieu, elles se rendent excellemment plus fructueuses et saintes que les autres, lesquelles de leur nature n'ont pas une si grande convenance avec l'amour sacré. Et celuy qui s'escrie : « Si j'ay toute la foy, en sorte mesme que je transporte les montaignes, et je n'ay point la charité, je ne suis rien[1], » il monstre bien certes que avec la charité cette foy luy proffiteroit grandement. La charité donques est une vertu nonpareille, qui n'embellit pas seulement le cœur auquel elle se treuve, mays benit et sanctifie aussi toutes les vertus qu'elle rencontre en iceluy par sa seule presence, les embaumant et parfumant de son odeur celeste, par le moyen de laquelle elles sont rendues de grand prix devant Dieu; ce qu'elle fait neantmoins beaucoup plus excellemment en la foy, en l'esperance, et és autres vertus qui d'elles-mesmes ont une nature tendante à la pieté.

C'est pourquoy, Theotime, entre toutes les actions vertueuses nous devons soigneusement pratiquer celles de la religion et reverence envers les choses divines, celles de la foy, de l'esperance et de la tres-sainte crainte de Dieu, parlant souvent des choses celestes, pensans et aspirans à l'eternité, hantans les eglises et services sacrés, faysant des lectures devotes, observant les ceremonies de la religion chrestienne : car le saint amour se nourrit à souhait parmy ces exercices, et respand sur iceux plus abondamment ses graces et proprietés qu'il ne fait sur les actions des vertus simplement humaines, ainsy que le bel arc-en-ciel rend odorantes toutes les plantes sur lesquelles il tumbe, mais plus que toutes incomparablement celles de l'aspalatus.

[1] Cor. XIII, 2.

CHAPITRE IV.

Comme le divin amour sanctifie encor plus excellemment les vertus, quand elles sont practiquées par son ordonnance et commandement.

La belle Rachel, apres avoir grandement desiré d'avoir generation de son cher Jacob, fut rendue fertile par deux moyens; dont elle eut aussi des enfans de deux differentes façons. Car au commencement de son mariage, ne pouvant avoir des enfans de son propre corps, elle employa comme par emprunt celuy de sa servante Bala, qu'elle tira à sa sojeté pour l'exercice des functions de son mariage, disant à son mary : « J'ay Bala, ma chambriere; prenés-la en mariage, entrés vers elle, affin qu'elle enfante sur mes genoux, et que j'aye des enfans d'elle [1]. » Et il arriva selon son souhait : car Bala conceut et enfanta plusieurs enfans sur les genoux de Rachel, qui les recevoit comme veritablement siens, d'autant qu'ilz estoient procreés de deux corps dont celuy Jacob lui appartenoit par la loy du mariage, et celuy de Bala par obligation de service, et d'autant encor que leur generation avoit esté faite par son ordonnance et volonté. Mays elle eut par apres deux autres enfans non commandés et ordonnés par elle, mays conceuz, mays issus et procreés de son propre corps d'elle-mesme, à sçavoir Joseph et le cher Benjamin.

Je vous dis maintenant, mon cher Theotime, que la charité et dilection sacrée, plus belle cent fois que Rachel, mariée à l'esprit humain, souhaite sans cesse de produire des saintes operations. Que si au commencement elle n'en peut enfanter elle-mesme, de sa propre extraction, par l'union sacrée qui luy est uniquement propre, elle appelle les autres vertus, comme ses fideles servantes, et les associe à son mariage, commandant au cœur de les employer, affin que d'elles il

[1] I Genes. XXX, 3.

face naistre des saintes operations, mais operations qu'elle ne laisse pas d'adopter et estimer siennes, par ce qu'elles sont produites par son ordre et commandement, et d'un cœur qui lui appartient, d'autant que, comme nous avons declaré ailleurs, l'amour est maistre du cœur, et par consequent de toutes les œuvres des autres vertus faites par son consentement. Mays, outre cela, cette divine dilection ne laisse pas d'avoir deux actes yssus proprement et extraits d'elle-mesme, dont l'un est l'amour effectif, qui, comme un autre Joseph, usant de la plenitude de l'authorité royale, sousmet et range tout le peuple de nos facultés, puissances, passions et affections, à la volonté de Dieu, affin qu'il soit aymé, obeï et servi sur toutes choses, rendant par ce moyen executé le grand commandement celeste : « Tu aymeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton ame, de tout ton esprit, de toutes tes forces; » l'autre est l'amour affectif ou affectueux, qui, comme un petit Benjamin, est grandement delicat, tendre, aggreable et aymable, mays en cela plus heureux que Benjamin, que la charité, sa mere, ne meurt pas en le produisant, ains prend, ce semble, une nouvelle vie par la suavité qu'elle en ressent.

Ainsy donc, Theotime, les actions vertueuses des enfans de Dieu appartiennent toutes à la sacrée dilection : les unes, par ce qu'elle-mesme les produit de sa propre nature; les autres, d'autant qu'elle les sanctifie par sa vitale presence; et les autres en fin, par l'authorité et le commandement dont elle use sur les autres vertus, desquelles elle les fait naistre : et celles-cy, comme elles ne sont pas à la verité si eminentes en dignité que les actions proprement et immediatement yssues de la dilection, aussi excellent-elles incomparablement au dessus des actions qui ont toute leur sainteté de la seule presence et societé de la charité.

Un grand general d'armée ayant gaigné une signalée bataille aura sans doute tout l'honneur de la victoire, et

non sans cause : car il aura combattu luy-mesme en teste de l'armée, pratiquant plusieurs beaux faitz d'armes ; et pour le reste, il aura disposé l'armée, puis ordonné et commandé tout ce qui aura esté executé ; si que il est estimé d'avoir tout fait, ou par soy-mesme, en combattant de ses propres mains, ou par sa conduite, commandant aux autres. Que si mesme quelques trouppes amies surviennent à l'improuveue et se joignent à l'armée, on ne laissera pas d'attribuer l'honneur de leur faction au general, par ce qu'encor qu'elles n'ayent pas receu ses commandemens, elles l'ont neantmoins servy, et suivy ses intentions. Mais pourtant apres qu'on luy a donné toute la gloire en gros, on ne laisse pas d'en distribuer les pieces à chaque partie de l'armée, en disant ce que l'avant-garde, le corps et l'arriere-garde ont fait ; comme les François, les Italiens, les Allemans, les Espagnolz, se sont comportés ; ouy mesme on loue les particuliers qui se seront signalés au combat. Ainsy entre toutes les vertus, mon cher Theotime, la gloire de nostre salut et de nostre victoire sur l'enfer est deferée à l'amour divin, qui, comme prince et general de toute l'armée des vertus, fait tous les exploitz par lesquelz nous obtenons le triomphe : car l'amour sacré a ses actions propres, issues et procedées de luy-mesme, par lesquelles il fait des miracles d'armes sur nos ennemis ; puis, outre cela, il dispose, commande et ordonne les actions des autres vertus, qui pour cette cause sont nommées actes commandés ou ordonnés de l'amour ; que si en fin quelques vertus font leurs operations sans son commandement, pourveu qu'elles servent à son intention, qui est l'honneur de Dieu, il ne laisse pas de les avouer siennes. Or neantmoins, quoyqu'en gros nous disions, apres le divin Apostre, que « la charité souffre tout, elle croid tout, elle espere tout, elle supporte tout [1], » et en somme qu'elle fait tout ; si est-ce que nous ne laissons pas de distribuer en particulier la louange

[1] I Cor. XIII, 7.

du salut des bienheureux aux autres vertus, selon qu'elles ont excellé en un chacun : car nous disons que la foi en a sauvé les uns, l'aumosne quelques autres, la temperance, l'orayson, l'humilité, l'esperance, la chasteté, les autres, par ce que les actions de ces vertus ont paru avec lustre en ces saintz. Mays tous-jours reciproquement aussi, apres qu'on a eslevé ces vertus particulieres, il faut rapporter tout leur honneur à l'amour sacré, qui à toutes donne la sainteté qu'elles ont : car que veut dire autre chose le glorieux Apostre, inculquant que la charité est benigne, patiente, qu'elle croid tout, espere tout, supporte tout, sinon que la charité ordonne et commande à la patience de patienter, et à l'esperance d'esperer, et à la foy de croire? Il est vray, Theotime, qu'avec cela il signifie encor que l'amour est l'ame et la vie de toutes les vertus, comme s'il vouloit dire que la patience n'est pas assés patiente, ni la foy assés fidele, ni l'esperance assés confiante, ni la debonnaireté assés douce, si l'amour ne les anime et vivifie : et c'est cela mesme que nous fait entendre ce mesme vaisseau d'election, quand il dit que sans la charité rien ne luy proffite, et qu'il n'est rien; car c'est comme s'il disoit que sans l'amour il n'est ni patient, ni debonnaire, ni constant, ni fidele, ni esperant ainsy qu'il est convenable pour estre serviteur de Dieu; qui est le vray et desirable estre de l'homme.

CHAPITRE V.

Comme l'amour sacré mesle sa dignité parmy les autres vertus, en perfectionnant la leur particuliere.

J'ay veu à Tivoly, dit Pline, un arbre enté de toutes les façons qu'on peut enter, qui portoit toutes sortes de fruitz; car en une branche on treuvoit des cerises, en une autre des noix, et és autres des raysins, des figues, des grenades, des

pommes, et generalement toutes especes de fruitz. Cela, Theotime, estoit admirable; mais bien plus encor de voir en l'homme chrestien la divine dilection sur laquelle toutes les vertus sont entées : de maniere que, comme l'on pouvoit dire de cet arbre qu'il estoit cerisier, pommier, noyer, grenadier; aussi l'on peut dire de la charité qu'elle est patiente, douce, vaillante, juste ; ou plus tost qu'elle est la patience, la douceur et la justice mesme.

Mays le pauvre arbre de Tivoly ne dura guere, comme le mesme Pline tesmoigne ; car cette varieté de productions tarit incontinent son humeur radicale, et le dessecha, en sorte qu'il en mourut : où au contraire la dilection se renforce et revigore de faire force fruitz en l'exercice de toutes les vertus ; ains, comme ont remarqué nos saintz peres, elle est insatiable en l'affection qu'elle a de fructifier, et ne cesse de presser le cœur auquel elle se treuve comme Rachel faysoit son mary, disant : « Donne-moy des enfans, autrement je mourray [1]. »

Or les fruitz des arbres entés sont tous-jours selon le greffe : car si le greffe est de pommier, il jettera des pommes ; s'il est de cerisier, il jettera des cerises ; en sorte neantmoins que tous-jours ces fruitz-là tiennent du goust du tronc : et de mesme, Theotime, nos actes prennent leur nom et leur espece des vertus particulieres desquelles ilz sont issus ; mais ilz tirent de la sacrée charité le goust de leur sainteté ; aussi la charité est la racine et source de toute sainteté en l'homme Et comme le tige communique sa saveur à tous les fruitz que les greffes produisent, en telle sorte que chaque fruit ne laisse pas de garder la proprieté naturelle du greffe duquel il est procedé ; ainsy la charité respand tellement son excellence et dignité és actions des autres vertus, que neantmoins elle laisse à une chacune d'icelles la valeur et bonté particuliere qu'elle a de sa condition naturelle.

[1] Genes. XXX, 1.

Toutes les fleurs perdent l'usage de leur lustre et de leur grace parmy les tenebres de la nuit : mays au matin le soleil rendant ces mesmes fleurs visibles et aggreables n'egale pas toutefois leurs beautés et leurs graces; et sa clarté respandue egalement sur toutes les fait neantmoins inegalement claires et esclattantes, selon que plus ou moins elles se treuvent susceptibles des effectz de sa splendeur : et la lumiere du soleil, pour egale qu'elle soit sur la violette et sur la rose, n'egalera jamais pourtant la beauté de celle-là à la beauté de celle-cy, ni la grace d'une marguerite à celle du lys; mais pourtant si la lumiere du soleil estoit fort claire sur la violette, et fort obscurcie par les brouillars sur la rose, alors sans doute elle rendroit plus aggreable aux yeux la violette que la rose. Ainsy, mon Theotime, si avec une egale charité l'un souffre la mort du martyre, et l'autre la faim du jeusne, qui ne void que le prix de ce jeusne ne sera pas pour cela egal à celuy du martyre? Non, Theotime; car qui oseroit dire que le martyre en soy-mesme ne soit pas plus excellent que le jeusne? Que si il est plus excellent, la charité survenante ne luy ostant pas l'excellence qu'il a, ains la perfectionnant, luy laissera par consequent les adventages qu'il avoit naturellement sur le jeusne. Certes nul homme de bon sens n'egalera la chasteté nuptiale à la virginité, ni le bon usage des richesses à l'entiere abnegation d'icelles. Et qui oseroit aussi dire que la charité survenante à ces vertus leur ostast leurs proprietés et privileges, puisque elle n'est pas une vertu destruisante et appauvrissante, ains bonifiante, vivifiante et enrichissante tout ce qu'elle treuve de bon és ames qu'elle gouverne? Ains tant s'en faut que l'amour celeste oste aux vertus les preeminences et dignités qu'elles ont naturellement, qu'au contraire, ayant cette proprieté de perfectionner les perfections qu'elle rencontre, à mesure qu'elle treuve des plus grandes perfections, elle les perfectionne plus grandement : comme le sucre és confitures assaysonne tellement les

fruitz de sa douceur que, les adoucissant tous, il les laisse neantmoins inegaux en goust et suavité, selon qu'ilz sont inegalement savoureux de leur nature ; et jamais il ne rend les pesches et les noix ni si douces ni si aggreables que les abricotz et les mirabolans.

Il est vray toutefois que si la dilection est ardente, puissante et excellente en un cœur, elle enrichira et perfectionnera aussi davantage toutes les œuvres des vertus qui en procederont. On peut souffrir la mort et le feu pour Dieu sans avoir la charité, ainsy que saint Paul presuppose [1], et que je declaire ailleurs; à plus forte rayson on peut la souffrir avec une petite charité. Or je dis, Theotime, qu'il se peut bien faire qu'une fort petite vertu ait plus de valeur en une ame où l'amour sacré regne ardemment que le martyre mesme en une ame où l'amour est alangoury, foible et lent. Ainsy les menues vertus de nostre Dame, de saint Jean, des autres grands saintz, estoient de plus grand prix devant Dieu que les plus relevées de plusieurs saintz inferieurs ; comme beaucoup des petitz eslans amoureux des Seraphins sont plus enflammés que les plus relevés des anges du dernier ordre ; ainsy que le chant des rossignolz apprentifs est plus harmonieux incomparablement que celuy des chardoneretz les mieux appris.

Pireicus à la fin de ses ans ne peignoit qu'en petit volume et choses de peu, comme boutiques de barbier, de cordonnier, petitz asnes chargés d'herbes, et semblables menus fatras : ce qu'il faysoit, comme Pline pense, pour assoupir sa grande renommée ; dont en fin on l'appella peintre de basse etoffe : et neantmoins la grandeur de son art paroissoit tellement en ses bas ouvrages qu'on les vendoit plus que les grandes besoignes des autres. Ainsy, Theotime, les petites simplicités, abjections et humiliations, esquelles les grands saintz se sont tant pleuz pour se musser et mettre leur

[1] I Cor. XIII, 3.

cœur à l'abry contre la vaine gloire, ayant esté faites avec une grande excellence de l'art et de l'ardeur du celeste amour, ont esté treuvées plus aggreables devant Dieu que les grandes ou illustres besoignes de plusieurs autres qui furent faites avec peu de charité et de devotion.

L'espouse sacrée blesse son espoux avec un seul de ses cheveux[1], desquelz il fait tant d'estat qu'il les compare aux trouppeaux des chevres de Galaad[2], et n'a pas plus tost loüé les yeux de sa devote amante, qui sont les parties plus nobles de tout le visage, que soudain il louë la chevelure, qui est la plus fresle, vile et abjecte; affin que l'on sçeut qu'en une ame esprise du divin amour, les exercices qui semblent fort chetifs sont neantmoins grandement aggreables à sa divine majesté.

CHAPITRE VI.

De l'excellence du prix que l'amour sacré donne aux actions issues de luy-mesme, et à celles qui procedent des autres vertus.

Mays, ce me dirés-vous, quelle est cette valeur, je vous prie, que le saint amour donne à nos actions? O mon Dieu, Theotime! certes je n'aurois pas l'asseurance de le dire si le saint Esprit ne l'avoit luy-mesme declaré en termes fort expres par le grand apostre saint Paul, qui parle ainsy : « Ce qu'à present est momentané et leger de nostre tribulation opere en nous sans mesure en la sublimité un poids eternel de gloire[3]. » Pour Dieu, pesons ces paroles : Nos tribulations, qui sont si legeres qu'elles passent en un moment, operent en nous le poids solide et stable de la gloire. Voyés, de grace, ces merveilles! la tribulation produit la gloire, la legereté donne le poids, et les momens operent l'eternité. Mays qui peut donner tant de vertu à ces momens passagers et à ces tribulations si legeres? L'escarlatte et la pourpre, ou fin

[1] Cant. Cant. IV, 9. — [2] *Ibid.*, VI, 4. — [3] II Cor. IV, 17.

cramoisy violet, est un drap grandement precieux et royal; mais ce n'est pas à rayson de la laine, ains à cause de la teinture. Les œuvres des bons chrestiens sont de si grande valeur que pour icelles on nous donne le ciel; mays, Theotime, ce n'est pas par ce qu'elles procedent de nous et sont la laine de nos cœurs, ains par ce qu'elles sont teintes au sang du Filz de Dieu : je veux dire que c'est d'autant que le Sauveur sanctifie nos œuvres par le merite de son sang. Le sarment uni et joint au cep porte du fruit, non en sa propre vertu, mays en la vertu du cep. Or nous sommes unis par la charité à nostre Redempteur, comme les membres au chef : c'est pourquoy nos fruitz et bonnes œuvres, tirans leur valeur d'iceluy, meritent la vie eternelle. La verge d'Aaron estoit seche, incapable de fructifier d'elle-mesme; mais lorsque le nom du grand prestre fut escrit sur icelle, en une nuit elle jetta ses feuilles, ses fleurs et ses fruitz[1]. Nous sommes, quant à nous, branches seches, inutiles, infructueuses, qui « ne sommes pas suffisans de penser quelque chose de nous-mesmes comme de nous-mesmes ; mays toute nostre suffisance est de Dieu, qui nous a rendus officiers idoines[2] » et capables de sa volonté : et partant, soudain que par le saint amour le nom du Sauveur, grand evesque de nos ames, est gravé en nos cœurs, nous commençons à porter des fruitz delicieux pour la vie eternelle. Et comme les graines qui ne produiroient d'elles-mesmes que les melons de goust fade en produisent des succrins et muscatz si elles sont detrempées en l'eau succrée ou musquée; ainsy nos cœurs, qui ne sçauroient pas projetter une seule bonne pensée pour le service de Dieu, estans detrempés en la sacrée dilection par le saint Esprit, qui habite en nous, ilz produisent des actions sacrées, qui tendent et nous portent à la gloire immortelle. Nos œuvres, comme provenantes de nous, ne sont que des chetifs roseaux; mays ces roseaux deviennent d'or par la charité, et avec iceux on

[1] Num. XVII, 8. — [2] II Cor. III, 5.

arpente la Hierusalem [1] celeste, qu'on nous donne à cette mesure : car tant aux hommes qu'aux anges, on distribue la gloire selon la charité et les actions d'icelle ; de sorte que la mesure de l'ange est celle-là mesme de l'homme [2] ; et Dieu a rendu et rendra à un chacun selon ses œuvres [3], comme toute l'Escriture divine nous enseigne, laquelle nous assigne la felicité et joye eternelle du ciel pour recompense des travaux et bonnes actions que nous aurons practiquées en terre.

Recompense magnifique, et qui ressent la grandeur du maistre que nous servons; lequel à la verité, Theotime, pouvoit, s'il luy eut pleu, exiger tres-justement de nous nostre obeïssance et service sans nous proposer aucun loyer ni salaire, puisque nous sommes siens par mille tiltres tres-legitimes, et que nous ne pouvons rien faire qui vaille qu'en luy, par luy, pour luy, et qui ne soit de luy. Mais sa bonté neantmoins n'en a pas ainsy disposé, ains, en consideration de son Filz nostre Sauveur, a voulu traitter avec nous de prix fait, nous recevant à gages, et s'engageant de promesse vers nous qu'il nous salariera, selon nos œuvres, de salaires eternelz. Or ce n'est pas que nostre service luy soit ni necessaire ni utile : car apres que nous aurons fait tout ce qu'il nous a commandé, nous devons neantmoins advouer, par une tres-humble verité ou veritable humilité, qu'en effect nous sommes serviteurs tres-inutiles [4] et tres-infructueux à nostre maistre, qui, à cause de son essentielle surabondance de biens, ne peut recevoir aucun proffit de nous; ains, convertissant toutes nos œuvres à nostre propre adventage et commodité, il fait que nous le servons autant inutilement pour luy que tres-utilement pour nous, qui par des si petitz travaux gaignons des si grandes recompenses.

Il n'estoit donc pas obligé de nous payer nostre service, s'il ne l'eut promis. Mays ne pensés pas pourtant, Theotime, qu'en cette promesse il ait tellement voulu manifester sa

[1] Apoc. XXI, 15. — [2] *Ibid.*, 17. — [3] *Ibid.*, XXII, 12. — [4] Luc. XVII, 10.

bonté qu'il ait oublié de glorifier sa sagesse, puisque au contraire il y a observé fort exactement les regles de l'equité meslant admirablement la bienseance avec la liberalité. Car nos œuvres sont voirement extremement petites, et nullement comparables à la gloire en leur quantité ; mais elles luy sont neantmoins fort proportionnées en qualité, à rayson du saint Esprit, qui, habitant dans nos cœurs par la charité, les fait en nous, par nous et pour nous, avec un art si exquis que les mesmes œuvres qui sont toutes nostres sont encor mieux toutes siennes, par ce que, comme il les produit en nous, nous les produisons reciproquement en luy; comme il les fait pour nous, nous les faysons pour luy; et comme il les opere avec nous, nous cooperons aussi avec luy.

Or le saint Esprit habite en nous, si nous sommes membres vivans de Jesus-Christ, qui, à rayson de cela, disoit à ses disciples : « Qui demeure en moi et moy en luy, iceluy porte beaucoup de fruit[1] ; » et c'est, Theotime, par ce que qui demeure en luy, il participe à son divin Esprit, lequel est au milieu du cœur humain comme une vive source qui rejaillit et pousse ses eaux jusques en la vie eternelle[2]. Ainsy l'huyle de benediction versé sur le Sauveur, comme sur le chef de l'Eglise tant militante que triomphante, se respand sur la societé des bienheureux, qui, comme la barbe sacrée de ce divin maistre, sont tous-jours attachés à sa face glorieuse; et distille encor sur la compaignie des fideles, qui, comme vestemens, sont jointz et unis par dilection à sa divine majesté ; l'une et l'autre trouppe, comme composée de freres germains, ayant à cette occasion sujet de s'escrier : « O que c'est une chose bonne et aggreable de voir les freres bien ensemble : comme l'onguent qui descend en la barbe, la barbe d'Aaron, et jusques au bord de son vestement[3] ! »

Ainsy donc nos œuvres, comme un petit grain de moustarde, ne sont aucunement comparables en grandeur avec

[1] Joan. XV, 5. — [2] *Ibid.*, IV, 14. — [3] Psalm. CXXXII, 1.

l'arbre de la gloire qu'elles produisent ; mais elles ont pourtant la vigueur et vertu de l'operer, par ce qu'elles procedent du saint Esprit, qui, par une admirable infusion de sa grace en nos cœurs, rend nos œuvres siennes, les laissant nostres tout ensemble, d'autant que nous sommes membres d'un chef duquel il est l'esprit, et entés sur un arbre duquel il est la divine humeur. Et par ce qu'en cette sorte il agit en nos œuvres, et qu'en certaine façon nous operons ou cooperons en son action, il nous laisse pour nostre part tout le merite et proffit de nos services et bonnes œuvres, et nous luy en laissons aussi tout l'honneur et toute la loüange, reconnoissans que le commencement, le progres et la fin de tout le bien que nous faysons depend de sa misericorde, par laquelle il est venu à nous et nous a prevenu, il est venu en nous et nous a assistés, il est venu avec nous et nous a conduitz, achevant ce qu'il avoit commencé[1]. Mays, ô Dieu! Theotime, que cette bonté est misericordieuse sur nous en ce partage! Nous luy donnons la gloire de nos loüanges, helas! et luy nous donne la gloire de sa jouïssance ; et en somme, par ces legers et passagers travaux, nous acquerons des biens perdurables à toute eternité. Ainsy soit-il.

CHAPITRE VII.

Que les vertus parfaites ne sont jamais les unes sans les autres.

On dit que le cœur est la premiere partie de l'homme qui reçoit la vie par l'union de l'ame, et l'œil la derniere ; comme au contraire, quand on meurt naturellement, l'œil commence le premier à mourir, et le cœur le dernier. Or quand le cœur commence à vivre, avant que les autres parties soyent animées, sa vie certes est fort debile, tendre et imparfaite : mais à mesure qu'elle s'establit plus entierement

[1] Philip. I, 6.

dans le reste du corps, elle est aussi plus vigoureuse en chaque partie, et particulierement au cœur ; et l'on void que la vie estant interessée en quelque membre, elle s'alangourit en tous les autres. Si un homme est navré au pied ou au bras, tout le reste en est incommodé, esmeu, occupé et alteré ; si nous avons mal à l'estomach, les yeux, la voix, tout le visage s'en ressent : tant il y a de convenance entre toutes les parties de l'homme pour la jouïssance de la vie naturelle.

Toutes les vertuz ne s'acquierent pas ensemblement en un instant, ains les unes apres les autres, à mesure que la rayson, qui est comme l'ame de nostre cœur, s'empare tantost d'une passion, tantost de l'autre, pour la moderer et gouverner ; et pour l'ordinaire cette vie de nostre ame prend son commencement dans le cœur de nos passions, qui est l'amour, et, s'estendant sur toutes les autres, elle vivifie en fin l'entendement mesme par la contemplation : comme au contraire la mort morale ou spirituelle fait sa premiere entrée en l'ame par l'inconsideration (« la mort entre par les fenestres, » dit le sacré texte[1]), et son dernier effect consiste à ruiner le bon amour, lequel perissant, toute la vie morale est morte en nous. Encor bien donc qu'on puisse avoir quelques vertus separées des autres, si est-ce neantmoins que ce ne peut estre que des vertus languissantes, imparfaites et debiles, dautant que la rayson, qui est la vie de nostre ame, n'est jamais satisfaite ni à son ayse dans une ame qu'elle n'occupe et possede toutes les facultés et passions d'icelle ; et lorsqu'elle est offensée et blessée en quelqu'une de nos passions ou affections, toutes les autres perdent leur force et vigueur, et s'alangourissent estrangement.

Voyés-vous, Theotime, toutes les vertus sont vertus par la convenance ou conformité qu'elles ont à la rayson ; et une action ne peut estre dite vertueuse, si elle ne procede de l'affection que le cœur porte à l'honnesteté et beauté de la rayson.

[1] Jerem. IX, 21.

Or si l'amour de la rayson possede et anime un esprit, il fera tout ce que la rayson voudra en toutes occurrences, et par consequent il pratiquera toutes les vertus. Si Jacob aymoit Rachel en consideration de ce qu'elle estoit fille de Laban, pourquoy mesprisoit-il Lia, qui estoit non seulement fille, ains fille aisnée du mesme Laban[1]? Mais par ce qu'il aymoit Rachel à cause de la beauté qu'il treuva en elle, jamais il ne sçeut tant aymer la pauvre Lia, quoyque feconde et sage fille, d'autant qu'elle n'estoit pas si belle à son gré. Qui ayme une vertu pour l'amour de la rayson et honnesteté qui y reluit, il les aymera toutes, puisque en toutes il treuvera ce mesme sujet; et les aymera plus ou moins, chacune selon que la rayson y paroistra plus ou moins resplendissante. Qui ayme la liberalité et n'ayme pas la chasteté, il monstre bien qu'il n'ayme pas la liberalité pour la beauté de la rayson : car cette beauté est encor plus grande en la chasteté; et où la cause est plus forte, les effectz devroient estre plus fortz. C'est donc un signe evident que ce cœur-là n'est pas porté à la liberalité par le motif et la consideration de la rayson; dont il s'ensuit que cette liberalité, qui semble estre vertu, n'en a que l'apparence, puisque elle ne procede pas de la rayson, qui est le vray motif des vertus, ains de quelque autre motif estranger. Il suffit bien vrayement à un enfant d'estre nay dans le mariage pour porter parmy le monde le nom, les armes et les qualités du mary de sa mere; mays pour en porter le sang et la nature, il faut que non seulement il soit nay dans le mariage, ains aussi du mariage : les actions ont le nom, les armes et marques des vertus, par ce que, naissant d'un cœur doué de rayson, il est advis qu'elles soient raysonnables; mais pourtant elles n'en ont ni la substance ni la vigueur, si elles prouviennent d'un motif estranger et adultere, et non de la rayson. Il se peut donc bien faire que quelques vertus soyent en un homme auquel les autres manqueront; mays ce seront

[1] Genes. XXIX, 16.

ou des vertus naissantes, encor toutes tendres, et comme des fleurs en bouton ; ou des vertus perissantes, mourantes, et comme des fleurs fletrissantes : car en somme les vertus ne peuvent avoir leur vraye integrité et suffisance qu'elles ne soyent toutes ensemble, ainsy que toute la philosophie et la theologie nous asseure. Je vous prie, Theotime, quelle prudence peut avoir un homme intemperant, injuste et poltron, puisqu'il choysit le vice et laisse la vertu? Et comme peut-on estre juste sans estre prudent, fort et temperant, puisque la justice n'est autre chose qu'une perpetuelle, forte et constante volonté de rendre à un chacun ce qui luy appartient, et que la science par laquelle le droit s'administre est nommée jurisprudence, et que, pour rendre à chacun ce qui luy appartient, il nous faut vivre sagement et modestement, et empescher les desordres de l'intemperance en nous, affin de nous rendre ce qui nous appartient à nous-mesmes? Et le mot de vertu ne signifie-il pas une force et vigueur appartenante à l'ame en proprieté, ainsy que l'on dit les herbes et pierres precieuses avoir telle et telle vertu ou proprieté ?

Mais la prudence est-elle pas imprudente en l'homme intemperant? La force sans prudence, justice et temperance, n'est pas une force, mays une forcenerie : et la justice est injuste en l'homme poltron, qui ne l'ose pas rendre; en l'intemperant, qui se laisse emporter aux passions; et en l'imprudent, qui ne sçait pas discerner entre le droit et le tort. La justice n'est pas justice si elle n'est prudente, forte et temperante ; ni la prudence n'est pas prudence si elle n'est temperante, juste et forte ; ni la force n'est pas force si elle n'est juste, prudente et temperante ; ni la temperance n'est pas temperance si elle n'est prudente, forte et juste; et en somme une vertu n'est pas vertu parfaite si elle n'est accompagnée de toutes les autres.

Il est bien vray, Theotime, qu'on ne peut pas exercer toutes les vertus ensemble, par ce que les sujetz ne s'en pre-

sentent pas tout à coup ; ains il y a des vertuz que quelques uns des plus saintz n'ont jamais eu occasion de practiquer : car saint Paul premier ermite, par exemple, quel sujet pouvoit-il avoir d'exercer le pardon des injures, l'affabilité, la magnificence, la debonnaireté? Mais toutefois telles ames ne laissent pas d'estre tellement affectionnées à l'honnesteté de la rayson qu'encor qu'elles n'ayent pas toutes les vertus quant à l'effect, elles les ont toutes quant à l'affection, estant prestes et disposées de suivre et servir la rayson en toutes occurrences, sans exception ni reserve.

Il y a certaines inclinations qui sont estimées vertus et ne le sont pas, ains des faveurs et adventages de la nature. Combien y a-il de personnes qui, par leur condition naturelle, sont sobres, simples, douces, taciturnes, voir mesme chastes et honnestes? Or tout cela semble estre vertu, et n'en a toutesfois pas le merite, non plus que les mauvaises inclinations ne sont dignes d'aucun blasme, jusques à ce que sur telles humeurs naturelles nous ayons enté le libre et volontaire consentement. Ce n'est pas vertu de ne manger guere par nature, mays ouy bien de s'abstenir par eslection ; ce n'est pas vertu d'estre taciturne par inclination, mais ouy bien de se taire par rayson. Plusieurs pensent avoir les vertuz quand ilz n'exercent pas les vices contraires. Celuy qui ne fut onques assailli se peut voirement venter de n'avoir pas esté fuyart, mais non pas d'avoir esté vaillant ; celuy qui n'est pas affligé se peut loüer de n'estre pas impatient, mays non pas d'estre patient. Ainsy semble-il à plusieurs d'avoir des vertus, qui n'ont toutesfois que des bonnes inclinations ; et par ce que ces inclinations sont les unes sans les autres, il est advis que les vertus le soyent aussi.

Certes le grand saint Augustin, en une epistre qu'il escrit à saint Hierosme, monstre que nous pouvons avoir quelque sorte de vertu sans avoir les autres, et que neantmoins nous n'en pouvons point avoir de parfaites sans les avoir toutes ;

mais que quant aux vices, on peut avoir les uns sans avoir les autres, ains il est impossible de les avoir tous ensemble : de sorte que il ne s'ensuit pas que qui a perdu toutes les vertus ait par consequent tous les vices, puisque presque toutes les vertus ont deux vices opposés, non seulement contraires à la vertu, mays aussi contraires entre eux-mesmes. Qui a perdu la vaillance par la temerité ne peut avoir à mesme tems le vice de couardise ; et qui a perdu la liberalité par la prodigalité ne peut aussi à mesme tems estre blasmé de chicheté. Catilina, dit saint Augustin, estoit sobre, vigilant, patient à souffrir le froid, le chaud, et la faim ; c'est pourquoy il luy estoit advis et à ses complices qu'il fut grandement constant : mais cette force n'estoit pas prudente, puisque il choysissoit le mal en lieu du bien ; elle n'estoit pas temperante, car il se relaschoit à des vilaines ordures ; elle n'estoit pas juste, puisque il conjuroit contre sa patrie : elle n'estoit donc pas une constance, mays une opiniastreté, laquelle, pour tromper les sotz, portoit le nom de constance.

CHAPITRE VIII.

Comme la charité comprend toutes les vertus.

« Un fleuve sortoit du lieu de delices pour arrouser le paradis terrestre, et de là se separoit en quatre chefs[1]. » Or l'homme est en un lieu[2] de delices, où Dieu fait sourdre le fleuve de la ravson et lumiere naturelle pour arrouser tout le paradis de nostre cœur ; et ce fleuve se divise en quatre chefs, c'est à dire, prend quatre courans, selon les quatre regions de l'ame. Car 1. sur l'entendement qu'on appelle pratique, c'est à dire, qui discerne des actions qu'il convient faire ou fuir, la lumiere naturelle respand la prudence, qui incline nostre esprit à sagement juger du mal que nous devons

[1] Genes. II, 10. — [2] Il semble qu'il faudrait lire : *est un lieu.*

eviter et chasser, et du bien que nous devons faire et pourchasser ; 2. sur nostre volonté elle fait saillir la justice, qui n'est autre chose que un perpetuel et ferme vouloir de rendre à chacun ce qui luy est deu ; 3. sur l'appetit de convoitise elle fait couler la temperance, qui modere les passions qui y sont ; 4. et sur l'appetit irascible, ou de la cholere, elle fait flotter la force, qui bride et manie tous les mouvemens de l'ire. Or ces quatre fleuves ainsy separés se divisent par apres en plusieurs autres, affin que toutes les actions humaines puissent estre bien dressées à l'honnesteté et felicité naturelle. Mays outre cela, Dieu voulant enrichir les chrestiens d'une speciale faveur, il fait sourdre sur la cime de la partie superieure de leur esprit une fontayne surnaturelle, que nous appellons grace, laquelle comprend voirement la foy et l'esperance, mays qui consiste toutesfois en la charité qui purifie l'ame de tous pechés, puis l'orne et l'embellit d'une beauté tres-delectable, et en fin espanche ses eaux sur toutes les facultés et operations d'icelle, pour donner à l'entendement une prudence celeste, à la volonté une sainte justice, à l'appetit de convoitise une temperance sacrée, et à l'appetit irascible une force devote, affin que tout le cœur humain tende à l'honnesteté et felicité surnaturelle, qui consiste en l'union avec Dieu. Que si ces quatre courans et fleuves de la charité rencontrent en une ame quelqu'une des quatre vertus naturelles, ilz la reduisent à leur obeïssance, se meslant avec elle pour la perfectionner, comme l'eau de senteur perfectionne l'eau naturelle quand elles sont meslées ensemble. Mais si la sainte dilection ainsy respandue ne treuve point les vertus naturelles en l'ame, alors elle-mesme fait toutes leurs operations, selon que les occasions le requierent.

Ainsy l'amour celeste treuvant plusieurs vertus en saint Paul, en saint Ambroise, saint Denis, saint Pacome, il respandit sur icelles une aggreable clarté, les reduisant toutes à son service ; mays en la Magdeleine, en sainte Marie

Egyptiaque, au bon larron, et en cent autres telz penitens qui avoient esté grands pecheurs, le divin amour ne treuvant aucune vertu fit la function et les œuvres de toutes les vertus, se rendant en iceux patient, doux, humble et liberal. Nous semons és jardins une grande varieté de graines, et les couvrons toutes de terre, comme les ensevelissans jusques à ce que le soleil plus fort les face lever, et, par maniere de dire, resusciter, lorsqu'elles produisent leurs feuilles et leurs fleurs avec des nouvelles graines, une chacune selon son espece; en sorte qu'une seule chaleur celeste fait toute la diversité de ces productions par les semences qu'elle treuve cachées dans le sein de la terre. Certes, mon Theotime, Dieu a respandu en nos ames les semences de toutes les vertus, lesquelles neantmoins sont tellement couvertes de nostre imperfection et foiblesse qu'elles ne paroissent point, ou fort peu, jusques à ce que la vitale chaleur de la dilection sacrée les vienne animer et resusciter, produisant par icelles les actions de toutes les vertus; si que, comme la manne contenoit en soy la varieté des saveurs de toutes les viandes, et en excitoit le goust dans la bouche des Israëlites[1], ainsy l'amour celeste comprend en soy la diversité des perfections de toutes les vertus d'une façon si eminente et si relevée, qu'elle en produit toutes les actions en tems et lieu, selon les occurrences. Josué desfit certes vaillamment les ennemis de Dieu par la bonne conduite des armées qu'il eut en charge; mays Sanson les desfaysoit encor plus glorieusement, qui de sa main propre, avec des maschoires d'asne, en tuoit à milliers[2]: Josué, par son commandement et bon ordre, employant la valeur de ses troupes, faysoit des merveilles; mais Sanson par sa propre force, sans employer aucun autre, faysoit des miracles : Josué avoit les forces de plusieurs soldatz sous soy; mays Sanson les avoit en soy, et pouvoit luy seul autant que Josué et plusieurs soldatz avec luy eussent pu tous

[1] Sap. XVI, 20. — [2] Judic. XV, 15.

ensemble. L'amour celeste excelle en l'une et l'autre façon : car treuvant des vertus en une ame (et pour l'ordinaire au moins y treuve-il la foy, l'esperance et la penitence), il les anime, il leur commande, et les employe heureusement au service de Dieu ; et pour le reste des vertus, qu'il ne treuve pas, il fait luy-mesme leurs factions, ayant autant et plus de force luy seul qu'elles ne sçauroient avoir toutes ensemble.

Certes le grand Apostre ne dit pas seulement que la charité nous donne la patience, benignité, constance, simplicité, mays il dit qu'elle-mesme elle est patiente, benigne, constante [1] ; et c'est le propre des supremes vertus entre les anges et les hommes de pouvoir non seulement ordonner aux inferieures qu'elles operent, mais aussi de pouvoir elles-mesmes faire ce qu'elles commandent aux autres. L'evesque donne les charges de toutes les functions ecclesiastiques : d'ouvrir l'eglise, d'y lire, exorcicer, esclairer, prescher, baptiser, sacrifier, communier, absoudre ; et luy-mesme aussi peut faire et fait tout cela, ayant en soy une vertu eminente qui comprend toutes les autres inferieures. Ainsy saint Thomas, en consideration de ce que saint Paul asseure, que la charité est patiente, benigne, forte : « La charité, dit-il, fait et accomplit les œuvres de toutes les vertuz. » Et saint Ambroise, escrivant à Demetrias, appelle la patience et les autres vertus membres de la charité. Et le grand saint Augustin dit [2] que l'amour de Dieu comprend toutes les vertus et fait toutes leurs operations en nous. Voicy ses paroles : « Ce qu'on dit que la vertu est divisée en quatre (il entend les quatre vertus cardinales), on le dit, ce me semble, à rayson des diverses affections qui proviennent de l'amour : de maniere que je ne feray nul doute de definir ces quatre vertus en sorte que la temperance soit l'amour qui se donne tout entier à Dieu ; la force, un amour qui supporte volontier toutes choses pour Dieu ; la justice, une force servante à

[1] I Cor. XIII, 4. — [2] De morib. Eccl. c. XV. (R.)

Dieu seul, et pour cela commandant droitement à tout ce qui est sujet à l'homme; la prudence, un amour qui choysit ce qui luy est profitable pour s'unir avec Dieu, et rejette ce qui est nuisible. » Celuy donc qui a la charité a son esprit revestu d'une belle robbe nuptiale, laquelle, comme celle de Joseph[1], est parsemée de toute la varieté des vertus; ou plus tost, il a une perfection qui contient la vertu de toutes les perfections, ou la perfection de toutes les vertus : et par ainsy la charité est patiente, benigne; elle n'est point envieuse, mays bonteuse; elle ne fait point de legeretés, ains elle est prudente; elle ne s'enfle point d'orgueil, ains est humble; elle n'est point ambitieuse ou desdaigneuse, ains amiable et affable; elle n'est point pointilleuse à vouloir ce qui luy appartient, ains franche et condescendante; elle ne s'irrite point, ains est paisible; elle ne pense aucun mal, ains est debonnaire; elle ne se resjouit point sur le mal, ains se resjouit avec la verité et en la verité; elle souffre tout; elle croid aysément tout ce qu'on luy dit de bien, sans aucune opiniastreté, contention ni deffiance; elle espere tout bien du prochain, sans jamais perdre courage de luy procurer son salut; elle soustient tout[2], attendant sans inquietude ce qui luy est promis. Et pour conclusion, la charité est le fin or et enflammé que nostre Seigneur conseilloit à l'evesque de Laodicée d'achetter[3], lequel contient le prix de toutes choses, qui peut tout, qui fait tout.

CHAPITRE IX.

Que les vertus tirent leur perfection de l'amour sacré.

La charité est donques le lien de perfection[4], puisqu'en elle et par elle sont contenues et assemblées toutes les perfections de l'ame, et que sans elle non seulement on ne sçau-

[1] Genes. XXXVII, 3. — [2] I Cor. XIII, 4. — [3] Apoc. III, 18. — [4] Coloss. III, 14.

roit avoir l'assemblage entier des vertus, mais on ne peut mesme sans elle avoir la perfection d'aucune vertu. Sans le ciment et mortier qui lie les pierres et murailles, tout l'edifice se dissout; sans les nerfs, muscles, et tendons, tout le corps seroit defait; et sans la charité, les vertus ne peuvent s'entretenir les unes aux autres. Nostre Seigneur lie tousjours l'accomplissement des commandemens à la charité. « Qui a mes commandemens, dit-il, et les observe, c'est celuy qui m'ayme. Celuy qui ne m'ayme pas ne garde pas mes commandemens. Si quelqu'un m'ayme, il gardera mes paroles [1]. » Ce que repetant le disciple bienaymé : « Qui observe les commandemens de Dieu, dit-il, la charité de Dieu est parfaite en iceluy; et celle-cy est la charité de Dieu, que nous gardions ses commandemens [2]. » Or qui auroit toutes les vertus garderoit tous les commandemens : car qui auroit la vertu de religion, observeroit les trois premiers commandemens; qui auroit la pieté, observeroit le quatrieme; qui auroit la mansuetude et debonnaireté, observeroit le cinquieme; par la chasteté, on garderoit le sixieme; par la liberalité, on eviteroit de violer le septieme; par la verité, on feroit le huitieme; et par la parcimonie et pudicité, on observeroit le neufieme et dixieme. Que si on ne peut garder les commandemens sans la charité, à plus forte rayson ne peut-on sans icelle avoir toutes les vertus.

On peut, certes, bien avoir quelque vertu et demeurer quelque peu de temps sans offenser Dieu, encor que lon n'ayt pas le divin amour : mais tout ainsy que nous voyons parfois des arbres arrachés de terre faire quelques productions, non toutesfois parfaites ni pour longtems; de mesme un cœur separé de la charité peut voirement produire quelques actes de vertu, mais non pas longuement.

Toutes les vertus separées de la charité sont fort imparfaites, puisqu'elles ne peuvent sans icelle parvenir à leur

[1] Joan. XIV, 21, 23, 24. — [2] I Joan. II, 5.

fin, qui est de rendre l'homme heureux. Les abeilles sont en leur naissance des petitz chadons et vermisseaux, sans pieds, sans ailes, et sans forme; mays par succession de tems, elles se changent et deviennent petites mouches; puis enfin quand elles sont fortes et qu'elles ont leur croissance, alors on dit qu'elles sont avettes formées, faites et parfaites, par ce qu'elles ont ce qu'il faut pour voler et faire le miel. Les vertus ont leurs commencemens, leurs progres et leur perfection, et je ne nie pas que sans la charité elles ne puissent naistre, voire mesme faire progres; mays qu'elles ayent leur perfection pour porter le tiltre de vertus faites, formées, et accomplies, cela depend de la charité, qui leur donne la force de voler en Dieu, et recueillir de la misericorde d'iceluy le miel du vray merite et de la sanctification des cœurs esquelz elles se treuvent.

La charité est entre les vertus comme le soleil entre les estoilles : elle leur distribue à toutes leur clarté et beauté. La foy, l'esperance, la crainte et penitence, viennent ordinairement devant elle en l'ame pour luy preparer le logis; et comme elle est arrivée, elles luy obeïssent et la servent comme tout le reste des vertus; et elle les anime, les orne et vivifie toutes par sa presence.

Les autres vertuz se peuvent reciproquement entr'aider et s'exciter mutuellement en leurs œuvres et exercices : car qui ne sçait que la chasteté requiert et excite la sobrieté, et que l'obeïssance nous porte à la liberalité, à l'orayson, à l'humilité? Or par cette communication qu'elles ont entre elles, elles participent aux perfections les unes des autres : car la chasteté observée par obeïssance a double dignité, à sçavoir, la sienne propre et celle de l'obeïssance; ains elle a plus de celle de l'obeïssance que de la sienne propre : car comme Aristote dit que celuy qui desroboit pour pouvoir commettre la fornication estoit plus fornicateur que larron, d'autant que son affection tendoit toute à la fornication, et ne

se servoit du larrecin que comme d'un passage pour y parvenir; ainsy qui observe la chasteté pour obeïr, il est plus obeïssant que chaste, puisqu'il employe la chasteté au service de l'obeïssance. Mays pourtant du meslange de l'obeïssance avec la chasteté ne peut reuscir une vertu accomplie et parfaite, puisque la derniere perfection, qui est l'amour, leur manque à toutes deux : de sorte que si mesmes il se pouvoit faire que toutes les vertus se treuvassent ensemble en un homme, et que la seule charité lui manquast, cet assemblage de vertus seroit voirement un corps tres-parfaitement accomply de toutes ses parties, tel que fut celuy d'Adam quand Dieu de sa main maistresse le forma du limon de la terre; mais corps neantmoins qui seroit sans mouvement, sans vie et sans grace, jusques à ce que Dieu inspirast en iceluy le spiracle de vie[1], c'est à dire, la sacrée charité, sans laquelle rien ne nous proffite.

Au demeurant, la perfection de l'amour divin est si souveraine qu'elle perfectionne toutes les vertus, et ne peut estre perfectionnée par icelles, non pas mesme par l'obeïssance, qui est celle laquelle peut le plus respandre de perfection sur les autres : car encor bien que l'amour soyt commandé, et qu'en aymant nous pratiquions l'obeïssance, si est-ce neantmoins que l'amour ne tire pas sa perfection de l'obeïssance, ains de la bonté de celuy qu'il ayme, d'autant que l'amour n'est pas excellent par ce qu'il est obeïssant, mays parce qu'il ayme un bien excellent. Certes en aymant nous obeïssons, comme en obeïssant nous aymons; mays si cette obeïssance est si excellemment aymable, c'est par ce que elle tend à l'excellence de l'amour; et sa perfection depend, non de ce qu'en aymant nous obeïssons, mais de ce qu'en obeïssant nous aymons. De sorte que tout ainsy que Dieu est egalement la derniere fin de tout ce qui est bon comme il en est la premiere source, de mesme l'amour, qui

[1] Genes. II, 7.

est l'origine de toute bonne affection, en est pareillement la derniere fin et perfection.

CHAPITRE X.

Digression sur l'imperfection des vertus des payens.

Ces anciens sages du monde firent jadis des magnifiques discours à l'honneur des vertus morales, ouy mesme en faveur de la religion; mays ce que Plutharque a observé és stoïciens est encor plus à propos pour tout le reste des payens. Nous voyons, dit-il, des navires qui portent des inscriptions fort illustres : il y en a qu'on appelle Victoire, les autres Vaillance, les autres Soleil; mays pour cela, elles ne laissent pas d'estre sujettes aux ventz et aux vagues. Ainsy les stoïciens se vantent d'estre exemptz de passions, sans peur, sans tristesse, sans ire, gens immuables et invariables; mays en effect ilz sont sujetz au trouble, à l'inquietude, à l'impetuosité, et autres impertinences.

Pour Dieu, Theotime, je vous prie, quelle vertu pouvoient avoir ces gens-là, qui volontairement, et comme à prix fait, renversoient toutes les loix de la religion? Seneque avoit fait un livre contre les superstitions, dans lequel il avoit repris l'impieté payenne avec beaucoup de liberté. « Or cette liberté, dit le grand saint Augustin [1], se treuva en ses escritz, et non pas en sa vie, puisque mesme il conseilla que l'on rejettast de cœur la superstition, mays qu'on ne laissast pas de la practiquer és actions; car voyci ses paroles : « Lesquelles superstitions le sage observera comme » commandées par les loix, non pas comme aggreables aux » dieux.» Comme pouvoient estre vertueux ceux qui, comme rapporte saint Augustin [2], estimoient que le sage se devoit tuer quand il ne pouvoit ou ne devoit plus supporter les

[1] Lib. VI de Civit. c. 10 et 11. (R.) — [2] Lib. XIX de Civit., c. 4. (R.)

calamités de cette vie, et toutesfois ne vouloient pas advouer que les calamités fussent miserables, ni les miseres calamiteuses, ains maintenoient que le sage estoit tous-jours heureux et sa vie bienheureuse? « O quelle vie bienheureuse, dit saint Augustin, pour laquelle eviter on a mesme recours à la mort! Si elle est bienheureuse, que n'y demeurés-vous ? » Aussi celui d'entre les stoïciens et capitaines qui, pour s'estre tué soy-mesme en la ville d'Utique affin d'eviter une calamité qu'il estimoit indigne de sa vie, a esté tant loué par les cervelles profanes, fit cette action avec si peu de veritable vertu que, comme dit saint Augustin [1], il ne tesmoigna pas un courage qui voulut eviter la deshonnesteté, mays une ame infirme, qui n'eut pas l'asseurance d'attendre l'adversité. Car s'il eust estimé chose infame de vivre sous la victoire de Cesar, pourquoy eust-il commandé d'esperer en la douceur de Cesar? comme n'eust-il conseillé à son fils de mourir avec luy, si la mort estoit meilleure et plus honneste que la vie? Il se tua donc, ou par ce qu'il envia à Cesar la gloire qu'il eust eu de luy donner la vie, ou par ce qu'il apprehenda la honte de vivre sous un vainqueur qu'il haïssoit; en quoy il peut estre loué d'un gros, et encor à l'adventure, grand courage, mays non pas d'un sage, vertueux, et constant esprit. La cruauté qui se pratique sans esmotion et de sang froid est la plus cruelle de toutes : et c'en est de mesme du desespoir; car celuy qui est le plus lent, le plus deliberé, le plus resolu, est aussi le moins excusable et le plus desesperé. Et quant à Lucrece [2] (affin que nous n'oublions pas aussi les valeurs du sexe moins courageux), ou elle fut chaste parmy la violence et le forcement du filz de Tarquinius, ou elle ne le fut pas. Si Lucrece ne fut pas chaste, pourquoy loüe-on donc la chasteté de Lucrece? si Lucrece fut chaste et innocente en cet accident-là, Lucrece ne fut-elle

[1] *Supr.*, et lib. I, c. 22 et 23. (R.) — [2] Vid. Aug., lib. I, Civit., c. 19. (R.)

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S COLLEGE

pas meschante de tuer l'innocente Lucrece? Si elle fut adultere, pourquoy est-elle tant louée? si elle fut pudique, pourquoy fut-elle tuée? Mays elle craignoit l'opprobre et la honte de ceux qui eussent pu croire que la deshonnesteté qu'elle avoit soufferte violemment tandis qu'elle estoit en vie eut aussi esté soufferte volontairement, si apres icelle elle fut demeurée en vie; elle eut peur qu'on l'estimast complice du peché, si ce qui avoit esté fait en elle vilainement estoit supporté par elle patiemment. Et donc, faut-il, pour fuir la honte et l'opprobre, qui depend de l'opinion des hommes, accabler l'innocent et tuer le juste? Faut-il maintenir l'honneur aux despens de la vertu, et la reputation au peril de l'equité? Telles furent les vertus des plus vertueux payens, envers Dieu et envers eux-mesmes.

Et pour les vertus qui regardent le prochain, ilz foulerent aux pieds, et fort effrontement, par leurs loix mesmes, la principale, qui est la pieté. Car Aristote, le plus grand cerveau d'entre eux, prononce cette horrible et tres-impiteuse sentence [1] : « Touchant l'exposition, c'est à dire l'abandonnement des enfans, ou leur education, la loy soit telle : qu'il ne faut rien nourrir de ce qui est privé de quelque membre. Et quant aux autres enfans, si les loix et coustumes de la cité defendent qu'on n'abandonne pas les enfans, et que le nombre des enfans se multiplie à quelqu'un, en sorte qu'il en ait desja au double de la portée de ses facultés, il faut prevenir et procurer l'avortement. » Seneque [2], ce sage tant loué : « Nous tuons, dit-il, les monstres ; et nos enfans, s'ilz sont manques, debiles, imparfaitz, ou monstrueux, nous les rejettons et abandonnons. » De sorte que ce n'est pas sans cause que Tertulien [3] reproche aux Romains qu'ilz exposoient leurs enfans aux ondes, au froid, à la faim, et aux chiens ; et cela non par force de pauvreté,

[1] Lib. VII Pol. c. 16. (R.) — [2] De irâ, lib. I, cap. 15. (R.) — [3] In Apol. cap. 9, et vide Lypsium, cent. I, ep. 85. (R.)

car, comme il dit, les presidens mesmes et magistraiz practiquoient cette desnaturée cruauté. O vray Dieu! Theotime, quelz vertueux voylà! et quelz sages pouvoient estre ces gens qui enseignoient une si cruelle et brutale sagesse? « Helas! dit le grand Apostre, croyans d'estre sages, ilz ont esté faitz insensés, et leur fol esprit a esté obscurcy, gens abandonnés au sens repreuvé [1]. » Ah! quelle horreur qu'un si grand philosophe conseille l'avortement! C'est devancer l'homicide, dit Tertulien, d'empescher un homme conceu de naistre; et saint Ambroise reprenant les payens de cette mesme barbarie : « On oste, dit-il, en cette sorte la vie aux enfans avant qu'on la leur ait donnée [2]. »

Certes si les payens ont pratiqué quelques vertus, ç'a esté pour la pluspart en faveur de la gloire du monde, et par consequent ilz n'ont eu de la vertu que l'action, et non pas le motif et l'intention. Or la vertu n'est pas vraye vertu, si elle n'a la vraye intention. « La convoitise humaine a fait la force des payens, dit le concile d'Auranges [3], et la charité divine a fait celle des chrestiens. » « Les vertus des payens, dit saint Augustin [4], ont esté non vrayes, mais vray-semblables, par ce qu'elles ne furent pas exercées pour la fin convenable, mays pour des fins perissables. Fabritius sera moins puny que Catilina, non pas que celuy-là fut bon, mais par ce que celuy-cy fut pire; non que Fabritius eut des vrayes vertus, mais par ce qu'il ne fut pas si esloigné des vrayes vertus : si que au jour du jugement les vertus des payens les defendront, non affin qu'ilz soient sauvés, mais affin qu'ilz ne soient pas tant damnés. Un vice estoit osté par un autre vice entre les payens, les vices se faysans place les uns aux autres, sans en laisser aucune à la vertu; et pour ce seul unique vice de la vaine gloire, ilz reprimoient l'avarice et plusieurs autres vices; voire mesme quelquefois ilz

[1] Rom. I, 22. — [2] L. V. Exhamer. c. 18. (R.) — [3] Concil. Araus. c. 17. (R.)
[4] Tom. 7. lib. IV. contr. Jul. Pel. c. 3. (R.)

mesprisoient la vanité par vanité; dont l'un d'entre eux, qui sembloit le plus esloigné de la vanité, foulant aux pieds le lit bien paré de Platon : « Que fais-tu, Diogenes? » luy dit Platon. « Je foule, respondit-il, le fast de Platon. » « Il est vray, repliqua Platon, tu le foules, mays par un autre fast. » Si Seneque fut vain, on le peut recueillir de ses derniers propos; car la fin coronne l'œuvre, et la derniere heure les juge toutes. Quelle vanité, je vous prie ! Estant sur le point de mourir, il dit à ses amis qu'il n'avoit pu jusques à l'heure les remercier assés dignement, et que partant il leur vouloit laisser un legat de ce qu'il avoit en soy de plus aggreable et de plus beau, et que s'ilz le gardoient soigneusement ilz en recevroient des grandes loüanges, adjoustant que ce magnifique legat n'estoit autre chose que l'image de sa vie. Voyés-vous, Theotime, comme les abbois de cet homme sont puans de vanité? Ce ne fut pas l'amour de l'honnesteté, mais l'amour de l'honneur, qui poussa ces sages mondains à l'exercice des vertus; et leurs vertus de mesme furent aussi differentes des vrayes vertus comme l'honneur de l'honnesteté, et l'amour du merite d'avec l'amour de la recompense. Ceux qui servent les princes pour l'interest font ordinairement des services plus empressés, plus ardens, et sensibles; mays ceux qui servent par amour les font plus nobles, plus genereux, et par consequent plus estimables.

Les escarboucles et rubis sont appellés par les Grecs de deux noms contraires : car ilz les nomment piropes et apirotes, c'est à dire, de feu et sans feu, ou bien enflammés et sans flamme. Ilz les nomment ignées, de feu, charbons, ou escarboucles, par ce qu'ilz ressemblent au feu en lueur et splendeur; mais ilz les appellent sans feu, ou, pour dire ainsy, ininflammables, par ce que non seulement leur lueur n'a nulle chaleur, mays ilz ne sont nullement susceptibles de chaleur, et n'y a feu qui les puisse eschauffer. Ainsy nos anciens Peres ont appellé les vertus des payens vertus et non

vertus tout ensemble : vertus, par ce qu'elles en ont la lueur et l'apparence; non vertus, par ce non seulement elles n'ont pas eu cette chaleur vitale de l'amour de Dieu qui seule les pouvoit perfectionner, mais elles n'en estoient pas susceptibles, puisqu'elles estoient en des sujetz infideles. « Y ayant de ce tems-là, dit saint Augustin [1], deux Romains grands en vertu, Cesar et Caton, la vertu de Caton fut de beaucoup plus approchante de la vraye vertu que celle de Cesar. » Et ayant dit en quelque lieu que les philosophes destitués de la vraye pieté avoient resplendy en lumiere de vertu, il s'en desdit au livre de ses Retractations [2], estimant que cette loüange estoit trop grande pour les vertus si imparfaites comme furent celles des payens, qui en verité ressemblent à ces vers à feu et luisans, qui ne sont luisans qu'emmy la nuit, et le jour venu perdent leur lueur : car de mesme ces vertus payennes ne sont vertus qu'en comparayson des vices, mais, en comparayson des vertus des vrays chrestiens, ne meritent nullement le nom de vertus.

Par ce neantmoins qu'elles ont quelque chose de bon, elles peuvent estre comparées aux pommes vereuses : car elles ont la couleur, et ce peu de substance qui leur reste, aussi bonne que les vertus entieres; mais le ver de la vanité est au milieu, qui les gaste : c'est pourquoy qui en veut user doit separer le bon d'avec le mauvais. Je veux bien, Theotime, qu'il y eut quelque fermeté de courage en Caton, et que cette fermeté fut louable en soy; mays qui veut se prevaloir de son exemple, il faut que ce soit en un juste et bon sujet, non pas se donnant la mort, mais la souffrant lorsque la vraye vertu le requiert, non pour la vanité de la gloire, mais pour la gloire de la verité : comme il advint à nos martyrs, qui avec des courages invincibles firent tant de miracles de constance et valeur que les Catons, les Horaces, les Seneques, les Lucreces, les Arries, ne meritent certes nulle

[1] Lib. V de Civ. c. 12. (R.) — [2] Lib. I Retract. c. 3. (R.).

consideration en comparayson : tesmoins les Laurens, les Vincens, les Vitaux, les Erasmes, les Eugenes, les Sebastiens, les Agathes, les Agnes, Catherines, Perpetues, Felicités, Symphoroses, Natalies, et mille milliers d'autres, qui me font tous les jours admirer les admirateurs des vertus payennes, non tant par ce qu'ilz admirent desordonnément les vertus imparfaites des payens comme par ce qu'ilz n'admirent point les vertus tres-parfaites des chrestiens, vertus cent fois plus dignes d'admiration, et seules dignes d'imitation.

CHAPITRE XI.

Comme les actions humaines sont sans valeur lorsqu'elles sont faites sans le divin amour.

Le grand amy de Dieu, Abraham, n'eut de Sara, sa femme principale, que son tres-cher unique Isaac, qui seul aussi fut son heritier universel; et bien qu'il eust encor Ismaël d'Agar, et plusieurs autres enfans de Cetura, ses femmes servantes et moins principales, si est-ce toutefois qu'il ne leur donna sinon quelques presens et legatz pour les desjetter et exhereder, dautant que n'estans pas advoués de la femme principale, ilz ne pouvoient pas aussy luy succeder. Or ilz ne furent pas advoués, par ce que, quant aux enfans de Cetura, ilz nasquirent tous apres la mort de Sara; et pour le regard d'Ismaël, quoyque sa mere Agar l'eust conceu par l'authorité de Sara sa maistresse, toutefois, se voyant grosse, elle la mesprisa [1], et ne fit pas cet enfant sur les genoux d'icelle, comme Bala fit les siens sur les genoux de Rachel. Theotime, il n'y a que les enfans, c'est à dire, les actes de la tres-sainte charité, qui soient heretiers de Dieu, coheretiers de Jesus-Christ [2], et les enfans ou actes que les autres vertus conçoivent et enfantent sur ses

[1] Genes. XVI, 4. — [2] Rom. VIII, 17.

genoux, par son commandement, ou au moins sous les aisles et la faveur de sa presence : mays quand les vertus morales, ouy mesme les vertus surnaturelles, produisent leurs actions en l'absence de la charité, comme elles font entre les schismatiques, au rapport de saint Augustin, et quelquefois parmy les mauvais catholiques, elles n'ont nulle valeur pour le paradis, non pas mesme l'aumosne, quand elle nous porteroit à distribuer toute nostre substance aux pauvres ; ni le martyre non plus, quand nous livrerions nostre corps aux flammes pour estre bruslés. Non, Theotime, sans la charité, dit l'Apostre [1], tout cela ne serviroit de rien, ainsy que nous monstrons plus amplement ailleurs. Or il y a de plus, quand en la production des vertus morales la volonté se rend desobeïssante à sa dame, qui est la charité, comme quand par l'orgueil, la vanité, l'interest temporel, ou par quelque autre mauvais motif, les vertus sont detournées de leur propre nature ; certes alors ces actions sont chassées et bannies de la mayson d'Abraham et de la societé de Sara, c'est à dire, elles sont privées du fruit et des privileges de la charité, et par consequent demeurent sans valeur ni merite : car ces actions-là, ainsy infectées d'une mauvaise intention, sont en effect plus vicieuses que vertueuses, puisqu'elles n'ont de la vertu que le corps exterieur, l'interieur appartenant au vice qui leur sert de motif ; tesmoin les jeusnes, offrandes, et autres actions du pharisien [2].

Mais enfin outre tout cela, comme les Israëlites vescurent paysiblement en Egypte durant la vie de Joseph et de Levi, et soudain apres la mort de Levi furent tyranniquement reduitz en servitude ; d'où provint le proverbe des Juifs : « L'un des freres trespassé, les autres sont oppressés, » selon qu'il est rapporté en la grande Chronologie des Hebrieux, publiée par le sçavant archevesque d'Aix, Gilbert Genebrard, que je nomme par honneur et avec consolation, pour

[1] 1 Cor. XIII, 3. — [2] Luc. XVIII, 12.

avoir esté son disciple, quoyque inutilement, lorsqu'il estoit lecteur royal à Paris, et qu'il exposoit le Cantique des Cantiques : de mesme les merites et fruitz des vertus, tant morales que chrestiennes, subsistent tres-doucement et tranquillement en l'ame tandis que la sacrée dilection y vit et regne; mays à mesme que la dilection divine y meurt, tous les merites et fruitz des autres vertus meurent quant et quant; et ce sont ces œuvres que les theologiens appellent mortifiées, par ce qu'estant nées en vie sous la faveur de la dilection, et comme un Ismaël en la famille d'Abraham, elles perdent par apres la vie et le droit d'heriter par la desobeïssance et rebellion suivante de la volonté humaine, qui est leur mere.

O Dieu! Theotime, quel malheur! « si le juste se destourne de sa justice et qu'il face l'iniquité, on n'aura plus memoire de toutes ses justices, il mourra en son peché, » dit nostre Seigneur en Ezechiel[1]; de sorte que le peché mortel ruine tout le merite des vertus : car quant à celles qu'on pratique tandis qu'il regne en l'ame, elles naissent tellement mortes qu'elles sont à jamais inutiles pour la pretention de la vie eternelle; et quant à celles que l'on a practiquées avant qu'il fut commis, c'est à dire, tandis que la dilection sacrée vivoit en l'ame, leur valeur et merite perit et meurt soudain à son arrivée, ne pouvans conserver leur vie apres la mort de la charité, qui la leur avoit donnée. Le lac que les prophanes appellent communement Asphaltite, et les auteurs sacrés Mer morte, a une malediction si grande que rien ne peut vivre de ce que l'on y met; quand les poissons du fleuve Jordain l'approchent, ilz meurent, si promtement ilz ne rebroussent contre-mont; les arbres de son rivage ne produisent rien de vivant, et, bien que leurs fruitz ayent l'apparence et forme exterieure pareille aux fruitz des autres contrées, neantmoins, quand on les veut arracher, on

[1] Ezech. XVIII, 24.

treuve que ce ne sont que escorces et peleures pleines de cendres qui s'en vont au vent; marques des infames pechés pour la punition desquelz cette contrée, peuplée de quatre cités planteureuses, fut jadis convertie en cet abysme de puanteur et d'infection : et rien aussi ne peut, ce semble, mieux representer le malheur du peché que ce lac abominable, qui prit son origine du plus execrable desordre que la chair humaine puisse commettre. Le peché donc, comme une Mer morte et mortelle, tue tout ce qui l'aborde; rien n'est vivant de tout ce qui naist en l'ame qu'il occupe, ni de tout ce qui croist autour de luy : ô Dieu! nullement, Theotime : car non seulement le peché est une œuvre morte, mays elle est tellement pestilente et veneneuse que les plus excellentes vertus de l'ame pecheresse ne produisent aucune action vivante; et, quoyque quelquefois les actions des pecheurs ayent une grande ressemblance avec les actions des justes, ce ne sont toutesfois qu'escorces pleines de vent et de poussiere, regardées voirement, et mesme recompensées par la bonté divine de quelques presens temporelz, qui leur sont donnés comme aux enfans des chambrieres; mays escorces pourtant qui ne sont ni ne peuvent estre savourées ni goustées par la divine justice pour estre salariées de loyer eternel : elles perissent sur leurs arbres, et ne peuvent estre conservées en la main de Dieu, par ce qu'elles sont vuides de vraye valeur, comme il est dit en l'Apocalypse[1] à l'evesque de Sardes, lequel estoit estimé un arbre vivant, à cause de plusieurs vertus qu'il pratiquoit : et neantmoins il estoit mort, par ce qu'estant en peché, ses vertus n'estoient pas des vrays fruitz vivans, mays des escorces mortes, et des amusemens pour les yeux, non des pommes savoureuses, utiles à manger. De sorte que nous pouvons tous lancer cette veritable voix, à l'imitation du saint Apostre[2] : « Sans la charité je ne suis rien, rien ne me proffite; » et celle-cy

[1] Apoc. III, 1. — [2] I Cor. XIII. 2.

avec saint Augustin : « Mettés dans un cœur la charité, tout proffite ; ostés du cœur la charité, rien ne proffite. »

Or je dis, rien ne proffite pour la vie eternelle, quoyque, comme nous disons ailleurs, les œuvres vertueuses des pecheurs ne soient pas inutiles pour la vie temporelle : mais, Theotime, mon amy, *que proffite-il à l'homme s'il gaigne tout le monde* temporellement, *et qu'il perde son ame* eternellement[1] ?

CHAPITRE XII.

Comme le saint amour, revenant en l'ame, fait revivre toutes les œuvres que le peché avoit fait perir.

Les œuvres donq que le pecheur fait tandis qu'il est privé du saint amour ne proffitent jamais pour la vie eternelle, et pour cela sont appellées œuvres mortes : mays les bonnes œuvres du juste sont au contraire nommées vives, d'autant que le divin amour les anime et vivifie de sa dignité ; que si par apres elles perdent leur vie et valeur par le peché survenant, elles sont dites œuvres amorties, esteintes, ou mortifiées seulement, mays non pas œuvres mortes, si principalement on a esgard aux esleuz. Car comme le Sauveur, parlant de la petite Talithe de Jaïrus, dit qu'elle n'estoit pas morte, ains dormoit[2] seulement, par ce que devant estre soudain resuscitée, sa mort seroit de si peu de durée qu'elle ressembleroit[3] plus tost un sommeil qu'une vraye mort : ainsy les œuvres des justes, et surtout des esleuz, que le peché survenu fait mourir, ne sont pas dites œuvres mortes, ains seulement amorties, mortifiées, assoupies, ou pasmées, par ce que au prochain retour de la sainte dilection elles doivent, ou du moins peuvent bien tost revivre et resusciter. Le retour du peché oste la vie au cœur et à toutes ses œuvres ; le retour de la grace rend la vie au

[1] Matth. XVI, 26. — [2] Marc. V, 39. — [3] Il semble qu'il faudrait lire : *ressembloit*.

cœur et à toutes ses œuvres. Un hyver rigoureux amortit toutes les plantes de la campagne, en sorte que s'il duroit tous-jours, elles aussi tous-jours demeureroient en cet estat de mort : le peché, triste et tres-effroyable hyver de l'ame, amortit toutes les saintes œuvres qu'il y treuve, et s'il duroit tous-jours, jamais rien ne reprendroit ni vie ni vigueur. Mais comme au retour du beau printems, non seulement les nouvelles semences qu'on jette en terre à la faveur de cette belle et fœconde sayson germent et bourgeonnent aggreablement, chacune selon sa qualité, mais aussi les vieilles plantes que l'aspreté de l'hyver precedent avoit flestries, dessechées et amorties, reverdissent, se revigorent, et reprenent leur vertu et leur vie : de mesme le peché estant aboly, et la grace du divin amour revenant en l'ame, non seulement les nouvelles affections que le retour de ce sacré printems apporte germent et produisent beaucoup de merites et de benedictions, mays les œuvres fanées et flestries sous la rigueur de l'hyver du peché passé, comme delivrées de leur ennemy mortel, reprennent leurs forces, se revigorent, et, comme resuscitées, fleurissent derechef, et fructifient en merites pour la vie eternelle. Telle est la toute-puissance du celeste amour, ou l'amour de la celeste toute-puissance : « Si l'impie se detourne de son impieté, et qu'il face jugement et justice, il vivifiera son ame. Convertissés-vous et faites penitence de vos iniquités, et l'iniquité ne vous sera point à ruine, dit le Seigneur tout-puissant[1]. » Et qu'est-ce à dire, l'iniquité ne vous sera point à ruine, sinon que les ruines qu'elle avoit faites seront reparées ? Ainsy, outre mille caresses que l'enfant prodigue receut de son pere, il fut restably avec adventage en tous ses ornemens, et en toutes les graces, faveurs et dignités qu'il avoit perdues[2]; et Job, image innocente du pecheur penitent, reçoit en fin au double de tout ce qu'il avoit eu[3]. Certes le tres-saint con-

[1] Ezech. XVIII, 27. — [2] Luc. XV, 22. — [3] Job. XLII, 10.

cile de Trente[1] veut que l'on anime les penitens retournés en la sacrée dilection de Dieu eternel par ces paroles de l'Apostre : « Abondés en tout bon œuvre, sachans que vostre travail n'est point inutile en nostre Seigneur[2]; car Dieu n'est pas injuste pour oublier vostre œuvre et la dilection que vous avés monstrée en son nom[3]. » Dieu donq n'oublie pas les œuvres de ceux qui, ayans perdu la dilection par le peché, la recouvrent par la penitence. Or Dieu oublie les œuvres quand elles perdent leur merite et leur sainteté par le peché survenant, et il s'en resouvient quand elles retournent en vie et valeur par la presence du saint amour : de sorte mesme que affin que les fideles soient recompensés de leurs bonnes œuvres, tant par l'accroissement de la grace et de la gloire future que par l'effectuelle jouïssance de la vie eternelle, il n'est pas necessaire que l'on ne retumbe point au peché, ains suffit, selon le sacré concile, que l'on trespasse en la grace et charité de Dieu.

Dieu a promis des recompenses eternelles aux œuvres de l'homme juste; mais si le juste se destourne de sa justice par le peché, Dieu n'aura plus memoire des justices et bonnes œuvres qu'il avoit faites[4]. Que si neantmoins par apres ce pauvre homme tumbé en peché se releve et retourne en l'amour divin par penitence, Dieu ne se resouviendra plus de son peché; et s'il ne se resouvient plus du peché, il se resouviendra donques des bonnes œuvres precedentes et de la recompense qu'il leur avoit promise, puisque le peché, qui seul les avoit ostées de la memoire divine, est totalement effacé, aboly, aneanty; si que alors la justice de Dieu oblige sa misericorde, ou plus tost la misericorde de Dieu oblige sa justice, de regarder derechef les bonnes œuvres passées, comme si jamais il ne les avoit oubliées : autrement le sacré penitent n'eut pas osé dire à son maistre :

[1] Sess. VI, c. XVI. — [2] I Cor. XV, 58. — [3] Hebr. VI, 10. — [4] Ezech. XVIII, 24.

« Rendés-moy l'allegresse de vostre salutaire, et me confirmés de vostre esprit principal[1]; » car, comme vous voyés, non seulement il requiert une nouveauté d'esprit et de cœur, mays il pretend qu'on lui rende l'allegresse que le peché luy avoit ravie. Or cette allegresse n'est autre chose que le vin du celeste amour, qui resjouit le cœur de l'homme[2].

Il n'est pas du peché en cet endroit comme des œuvres de charité. Car les œuvres du juste ne sont pas effacées, abolies, ou aneanties par le peché survenant, ains elles sont seulement oubliées; mais le peché du meschant n'est pas seulement oublié, ains il est effacé, nettoyé, aboly, aneanty par la sainte penitence. C'est pourquoy le peché survenant au juste ne fait pas revivre les pechés autrefois pardonnés, d'autant qu'ilz ont esté tout a fait aneantis; mais l'amour, revenant en l'ame du penitent, fait bien revivre les saintes œuvres d'autrefois, par ce qu'elles n'estoient pas abolies, ains seulement oubliées. Et cet oubly des bonnes œuvres des justes, apres qu'ilz ont quitté leur justice et dilection, consiste en ce qu'elles nous sont rendues inutiles tandis que le peché nous rend incapables de la vie eternelle, qui est leur fruit; et partant, si tost que par le retour de la charité nous sommes remis au rang des enfans de Dieu, et par consequent rendus susceptibles de la gloire immortelle, Dieu se ressouvient de nos bonnes œuvres anciennes, et elles nous sont derechef rendues fructueuses. Il n'est pas raysonnable que le peché ait autant de force contre la charité comme la charité en a contre le peché; car le peché procede de nostre foiblesse, et la charité de la puissance divine : si le peché abonde en malice pour ruiner, la grace surabonde pour reparer[3]; et la misericorde de Dieu, par laquelle il efface le peché, s'exalte tous-jours et se rend glorieusement triomphante contre la rigueur du jugement[4] par lequel Dieu avoit oublié les bonnes œuvres qui precedoient le peche.

[1] Psalm. L, 14. — [2] Psalm. CIII, 15. — [3] Rom. V, 20. — [4] Jac. II, 13.

Ainsy tous-jours és guerisons corporelles que nostre Seigneur donnoit par miracle, non seulement il rendoit la santé, mays il adjoustoit des benedictions nouvelles, faysant exceller la guerison au dessus de la maladie : tant il est bonteux envers les hommes.

Que les guespes, taons, ou mouschons, et tels petitz animaux nuisibles, estans mortz, puissent revivre et resusciter, je ne l'ay jamais veu, ni leu, ni ouï dire; mais que les cheres avettes, mousches si vertueuses, puissent resusciter, chacun le dit, et je l'ay maintefois leu. On dit (ce sont les paroles de Pline) que gardant les corps mortz des mousches à miel qu'on a noyées, dans la mayson tout l'hyver, et les remettant au soleil le printems suivant, couvertes de cendre de figuier, elles resusciteront et seront bonnes comme auparavant. Que les iniquités et œuvres malignes puissent revivre apres que par la penitence elles ont esté noyées et abolies, certes, mon Theotime, jamais l'Escriture ni aucun theologien ne l'a dit, que je sache; ains le contraire est authorisé par la sacrée parole et par le commun consentement de tous les docteurs : mays que les œuvres saintes, qui, comme douces abeilles, font le miel du merite, estant noyées dans le peché, puissent par apres revivre, quand couvertes des cendres de la penitence on les remet au soleil de la grace et charité, tous les theologiens le disent et enseignent bien clairement; et lors il ne faut pas douter qu'elles ne soient utiles et fructueuses, comme avant le peché. Lorsque Nabuzardan destruisit Hierusalem, et qu'Israël fut mené en captivité, le feu sacré de l'autel fut caché dans un puitz, où il se convertit en bouë; mais cette bouë tirée du puitz et remise au soleil lors du retour de la captivité, le feu mort resuscita, et cette bouë fut convertie en flammes[1]. Quand l'homme juste est rendu esclave du peché, toutes les bonnes œuvres qu'il avoit faites sont miserablement oubliées et re-

[1] II Mach. I, 19.

duites en bouë ; mais au sortir de la captivité, lorsque par la penitence il retourne en la grace de la dilection divine, ses bonnes œuvres precedentes sont tirées du puitz de l'oubly, et, touchées des rayons de la misericorde celeste, elles revivent et se convertissent en flammes aussi claires que jamais elles furent, pour estre remises sur l'autel sacré de la divine approbation, et avoir leur premiere dignité, leur premier prix, et leur premiere valeur.

CHAPITRE XIII.

Comme nous devons reduire toute la pratique des vertus et de nos actions au saint amour.

Les bestes ne pouvant connoistre la fin de leurs actions, tendent voirement à leur fin, mays n'y pretendent pas ; car pretendre, c'est tendre à une chose par dessein avant que d'y tendre par effect : elles jettent leurs actions à leur fin, mais elles ne projettent point, ains suivent leurs instinctz sans election ni intention. Mais l'homme est tellement maistre de ses actions humaines et raysonnables qu'il les fait toutes pour quelque fin, et les peut destiner à une ou plusieurs fins particulieres, ainsy que bon luy semble : car il peut changer la fin naturelle d'une action, comme quand il jure pour tromper, puisque au contraire la fin du serment est d'empescher la tromperie ; et peut adjouster à la fin naturelle d'une action quelque autre sorte de fin, comme quand, outre l'intention de secourir le pauvre, à laquelle l'aumosne tend, il adjouste l'intention d'obliger l'indigent à la pareille.

Or nous adjoustons quelquefois une fin de moindre perfection que n'est celle de nostre action ; quelquefois aussi nous adjoustons une fin d'egale ou semblable perfection, et parfois encor une fin plus eminente et relevée. Car outre

le secours du souffreteux, auquel l'aumosne tend specialement, ne peut-on pas pretendre 1. d'acquerir son amitié; 2. d'edifier le prochain, et 3. de plaire à Dieu; qui sont trois diverses fins, dont la premiere est moindre, la seconde n'est pas presques plus excellente, et la troisieme est beaucoup plus eminente que la fin ordinaire de l'aumosne : si que nous pouvons, comme vous voyés, donner diverses perfections à nos actions, selon la varieté des motifs, fins, et intentions que nous prenons en les faysant.

Soyés bons changeurs, dit le Sauveur. Prenons donc bien garde, Theotime, de ne point changer les motifs et la fin de nos actions qu'avec advantage et proffit, et de ne rien faire en ce traffic que par bon ordre et rayson. Tenés, voylà cet homme qui entre en charge pour servir le public et pour acquerir de l'honneur : s'il a plus de pretention de s'honnorer que de servir la chose publique, ou qu'il soit egalement desireux de l'un et de l'autre, il a tort, et ne laisse pas d'estre ambitieux; car il renverse l'ordre de la rayson, egalant ou preferant son interest au bien public : mais si, pretendant pour sa fin principale de servir le public, il est bien ayse aussi parmy cela d'accroistre l'honneur de sa famille, certes on ne le sçauroit blasmer, par ce que non seulement ses deux pretentions sont honnestes, mais elles sont bien rangées. Cet autre se communie à Pasques pour ne point estre blasmé de son voisinage, et pour obeïr à Dieu : qui doute qu'il ne face bien? mais s'il se communie autant ou plus pour eviter le blasme que pour obeïr à Dieu, qui doute qu'il ne face impertinemment, egalant ou preferant le respect humain à l'obeïssance qu'il doit à Dieu? Je puis jeusner le caresme ou par charité, affin de plaire à Dieu; ou par obeïssance, par ce que l'Eglise l'ordonne; ou par sobrieté; ou par diligence, pour mieux estudier; ou par prudence, affin de faire quelque espargne requise; ou par chasteté, affin de dompter le corps; ou par religion, pour mieux

prier. Or si je veux, je puis assembler toutes ces intentions et jeusner pour tout cela; mais en ce cas il faut tenir bonne police à ranger ces motifs : car si je jeusnois principalement pour espargner, plus que pour obeïr à l'Eglise; plus pour bien estudier que pour plaire à Dieu, qui ne void que je pervertis le droit et l'ordre, preferant mon interest à l'obeïssance de l'Eglise et au contentement de mon Dieu? Jeusner pour espargner est bon, jeusner pour obeïr à l'Eglise est meilleur, jeusner pour plaire à Dieu est tres bon; mays encor qu'il semble que de trois biens on ne puisse pas composer un mal, si est-ce que qui les colloqueroit en desordre, preferant le moindre au meilleur, il feroit sans doute un desreglement blasmable.

Un homme qui n'invite qu'un de ses amis n'offence nullement les autres; mais s'il les invite tous, et qu'il donne les premieres seances aux moindres, reculant les plus honnorables au bas bout, n'offence-il pas ceux-cy et ceux-là tout ensemble? ceux-cy, par ce qu'il les deprime contre la rayson; ceux-là, par ce qu'il les fait paroistre sotz. Ainsy, faire une action pour un seul motif raysonnable, pour petit qu'il soit, la rayson n'en est point offensée : mais qui veut avoir plusieurs motifs, il les doit ranger selon leurs qualités; autrement il commet peché : car le desordre est un peché, comme le peché est un desordre. Qui veut plaire à Dieu et à nostre Dame fait tres-bien; mais qui voudroit plaire à nostre Dame egalement ou plus qu'à Dieu, il commettroit un dereglement insupportable, et on luy pourroit dire ce qui fut dit à Caïn : « Si vous avés bien offert, mays avés mal partagé, cessés, vous avés peché[1]. » Il faut donner à chaque fin le rang qui luy convient, et par consequent le souverain à celle de plaire à Dieu.

Or le souverain motif de nos actions, qui est celuy du celeste amour, a cette souveraine proprieté, qu'estant plus pur

[1] Genes. IV.

il rend l'action qui en provient plus pure ; si que les anges et saintz de paradis n'ayment chose aucune pour autre fin quelconque que pour celle de l'amour de la divine bonté, et par le motif de luy vouloir plaire. Ilz s'entrayment voirement tous tres-ardemment, ilz nous ayment aussi, ilz ayment les vertus, mays tout cela pour plaire à Dieu seulement. Ilz suivent et practiquent les vertus, non en tant qu'elles sont belles et aymables, mais en tant qu'elles sont aggreables à Dieu; ilz ayment leur felicité, non en tant qu'elle est à eux, mais en tant qu'elle plait à Dieu : ouy mesme ilz ayment l'amour duquel ilz ayment Dieu, non par ce qu'il est en eux, mays par ce qu'il tend à Dieu; non par ce qu'il leur est doux, mais par ce qu'il plait à Dieu; non par ce qu'ilz l'ont et le possedent, mays par ce que Dieu le leur donne, et qu'il y prend son bon playsir.

CHAPITRE XIV.

Practique de ce qui a esté dit au chapitre precedent.

Purifions donc, Theotime, tant que nous pourrons, toutes nos intentions ; et puisque nous pouvons respandre sur toutes les actions des vertus le motif sacré du divin amour, pourquoy ne le ferons nous pas, rejettans és occurrences toutes sortes de motifs vicieux, comme la vaine gloire et l'interest propre, et considerans tous les bons motifs que nous pouvons avoir d'entreprendre l'action qui se presente alors, affin de choysir celuy du saint amour, qui est le plus excellent de tous, pour en arrouser et detremper tous les autres ? Par exemple, si je veux m'exposer vaillemment aux hazars de la guerre, je le puis, considerant divers motifs : car le motif naturel de cette action, c'est celuy de la force et vaillance, à laquelle il appartient de faire entreprendre par rayson les choses perilleuses ; mais outre celuy-cy, j'en puis

avoir plusieurs autres, comme celuy d'obeïr au prince que je sers, celuy de l'amour envers le public, celuy de la magnanimité, qui me fait plaire en la grandeur de cette action. Or venant donc à l'action, je me pousse au peril preveu[1] pour tous ces motifs; mays pour les relever tous au degré de l'amour divin et les purifier parfaitement, je diray en mon ame de tout mon cœur : O Dieu eternel, qui estes le tres-cher amour de mes affections, si la vaillance, l'obeïssance au prince, l'amour de la patrie et la magnanimité ne vous estoient aggreables, je ne suivrois jamais leurs mouvemens, que je sens maintenant; mais par ce que ces vertus vous playsent, j'embrasse cette occasion de les pratiquer, et ne veux seconder leur instinct et inclination, sinon par ce que vous les aymés et que vous le voulés.

Vous voyés bien, mon cher Theotime, qu'en ce retour d'esprit nous parfumons tous les autres motifs de l'odeur et sainte suavité de l'amour, puisque nous ne les suivons pas en qualité de motifs simplement vertueux, mays en qualité de motifs vouluz, agreés, aymés et cheris de Dieu. Qui desrobe pour ivroigner, il est plus ivroigne que larron, selon Aristote : et celuy donques qui exerce la vaillance, l'obeïssance, l'affection envers sa patrie, la magnanimité, pour plaire à Dieu, il est plus amoureux divin que vaillant, obeïssant, bon citoyen et magnanime, par ce que toute sa volonté en cet exercice aboutit et vient fondre dans l'amour de Dieu, n'employant tous les autres motifs que pour parvenir à cette fin. Nous ne disons pas que nous allons à Lion, mays à Paris, quand nous n'allons à Lion que pour aller à Paris; ni que nous allons chanter, mais que nous allons servir Dieu, quand nous n'allons chanter que pour servir Dieu.

Que si quelquesfois nous sommes touchés de quelque motif particulier, comme, par exemple, s'il nous advenoit d'aymer

[1] C'est la leçon de l'édition de 1641 (de Sill.), au lieu de *prevenu*, qui est celle des éditions de 1616 et 1617.

la chasteté à cause de sa belle et tant aggreable pureté, soudain sur ce motif il faut respandre celuy du divin amour en cette sorte : O tres-honneste et delicieuse blancheur de la chasteté, que vous estes aymable, puisque vous estes tant aymée par la divine bonté! Puis, se retournant vers le Createur : Hé! Seigneur, je vous requiers une seule chose, c'est celle que je recherche en la chasteté, de voir et pratiquer en icelle vostre bon playsir et les delices que vous y prenés. Et lorsque nous entrons és exercices des vertus, nous devons souvent dire de tout nostre cœur : *Ouy, Pere* eternel, je le feray, *par ce qu'ainsy a-il esté aggreable* de toute eternité *devant vous*[1]. En cette sorte faut-il animer toutes nos actions de ce bon playsir celeste, aymant principalement l'honnesteté et beauté des vertus par ce qu'elle est aggreable à Dieu : car, mon cher Theotime, il se treuve des hommes qui ayment esperduement la beauté de quelques vertus, non seulement sans aymer la charité, mays avec mespris de la charité. Origene certes et Tertulien aymerent tellement la blancheur de la chasteté qu'ilz en violerent les plus grandes regles de la charité, l'un ayant choysi de commettre l'idolatrie plus tost que de souffrir une horrible vilenie de laquelle les tyrans vouloient souiller son corps, l'autre se separant de la tres-chaste Eglise catholique, sa mere, pour mieux establir, selon son gré, la chasteté de sa femme. Qui ne sçait qu'il y a eu des pauvres de Lion qui, pour loüer avec excés la mendicité, se firent heretiques, et de mendians devindrent des faux belitres? Qui ne sçait la vanité des Enthousiastes, Messaliens, Euchites, qui quitterent la dilection pour vanter l'orayson? Qui ne sçait qu'il y a eu des heretiques qui, pour exalter la charité envers les pauvres, deprimoient la charité envers Dieu, attribuant tout le salut des hommes à la vertu de l'aumosne, selon que saint Augustin le tesmoigne, quoyque le saint Apostre exclame que qui « donne tout son bien

[1] Matth. XI, 26.

*

aux pauvres, et il n'a pas la charité, cela ne luy proffite point[1]. »

Dieu a mis sur moy l'estendart de sa charité[2], dit la sacrée Sulamite. L'amour, Theotime, est l'estendart en l'armée des vertus : elles se doivent toutes ranger à luy ; c'est le seul drappeau sous lequel nostre Seigneur les fait combattre, luy qui est le vray general de l'armée. Reduisons donc toutes les vertus à l'obeïssance de la charité ; aymons les vertus particulieres, mais principalement par ce qu'elles sont aggreables à Dieu ; aymons excellemment les vertus plus excellentes, non par ce qu'elles sont excellentes, mays par ce que Dieu les ayme plus excellemment. Ainsy le saint amour vivifiera toutes les vertus, les rendant toutes amantes, aymables et sur-aymables.

CHAPITRE XV.

Comme la charité comprend en soy les dons du saint Esprit.

Affin que l'esprit humain suive aysément les mouvemens et instinctz de la rayson pour parvenir au bonheur naturel qu'il peut pretendre, vivant selon les lois de l'honnesteté, il a besoin 1. de la temperance, pour reprimer les inclinations insolentes de la sensualité ; 2. de la justice, pour rendre à Dieu, au prochain et à soy-mesme ce qu'il est obligé ; 3. de la force, pour vaincre les difficultés qu'on sent à faire le bien et repousser le mal ; 4. de la prudence, pour discerner quelz sont les moyens plus propres pour parvenir au bien et à la vertu ; 5. de la science, pour connoistre le vray bien auquel il faut aspirer, et le vray mal qu'il faut rejetter ; 6. de l'entendement, pour bien penetrer les premiers et principaux fondemens ou principes de la beauté et excellence de l'honnesteté ; 7. et en fin finale, de la sapience, pour contempler la Divinité, premiere source de tout bien. Telles

[1] I Cor. XIII, 3. — [2] Cant. Cant. II, 4.

sont les qualités par lesquelles l'esprit est rendu doux, obeïssant et pliable aux loix de la rayson naturelle qui est en nous.

Ainsy, Theotime, le saint Esprit, qui habite en nous, voulant rendre nostre ame souple, maniable et obeïssante à ses divins mouvemens et celestes inspirations, qui sont les loix de son amour, en l'observation desquelles consiste la felicité surnaturelle de cette vie presente, il nous donne sept proprietés et perfections pareilles presqu'aux sept que nous venons de reciter, qui en l'Escriture sainte et és livres des theologiens sont appellées dons du saint Esprit.

Or ilz ne sont pas seulement inseparables de la charité, ains, toutes choses bien considerées, et à proprement parler, ilz sont les principales vertus, proprietés et qualités de la charité. Car 1. la sapience n'est autre chose en effect que l'amour qui savoure, gouste et experimente combien Dieu est doux et suave ; 2. l'entendement n'est autre chose que l'amour attentif à considerer et penetrer la beauté des verités de la foy, pour y connoistre Dieu en luy-mesme, et puis de là en descendant le considerer és creatures; 3. la science, au contraire, n'est autre chose que le mesme amour qui nous tient attentifs à nous connoistre nous-mesmes et les creatures, pour nous faire remonter à une plus parfaite connoissance du service que nous devons à Dieu ; 4. le conseil est aussi l'amour, en tant qu'il nous rend soigneux, attentifs et habiles pour bien choysir les moyens propres à servir Dieu saintement; 5. la force est l'amour qui encourage et anime le cœur pour executer ce que le conseil a determiné devoir estre fait ; 6. la pieté est l'amour qui addoucit le travail, et nous fait cordialement, aggreablement, et d'une affection filiale, employer aux œuvres qui playsent à Dieu nostre Pere ; et 7. pour conclusion, la crainte n'est autre chose que l'amour, en tant qu'il nous fait fuir et eviter ce qui est desaggreable à la divine Majesté.

Ainsy, Theotime, la charité nous sera une autre eschelle de Jacob, composée des sept dons du saint Esprit, comme autant d'eschellons sacrés par lesquelz les hommes angeliques monteront de la terre au ciel, pour s'aller unir à la poitrine de Dieu tout-puissant, et descendront du ciel en terre, pour venir prendre le prochain par la main et le conduire au ciel. Car, en montant au premier eschellon, la crainte nous fait quitter le mal; au 2, la pieté nous excite à vouloir faire le bien; au 3, la science nous fait connoistre le bien qu'il faut faire et le mal qu'il faut fuir; au 4, par la force nous prenons courage contre toutes les difficultés qu'il y a en nostre entreprise; au 5, par le conseil nous choysissons les moyens propres à cela; au 6, nous unissons nostre entendement à Dieu pour voir et penetrer les trais de son infinie beauté; et au 7, nous joignons nostre volonté à Dieu pour savourer et experimenter les douceurs de son incomprehensible bonté: car sur le sommet de cette eschelle, Dieu estant penché devers nous, il nous donne le bayser d'amour, et nous fait tetter les sacrées mammelles de sa suavité, meilleures que le vin.

Mays si, ayans delicieusement jouy de ces amoureuses faveurs, nous voulons retourner en terre pour tirer le prochain à ce mesme bonheur; du premier et plus haut degré, où nous avons remply nostre volonté d'un zele tres-ardent, et avons parfumé nostre ame des parfums de la charité souveraine de Dieu, nous descendons au second degré, où nostre entendement prend une clarté nonpareille, et fait provision des conceptions et maximes plus excellentes pour la gloire de la beauté et bonté divines; delà nous venons au 3, où, par le don du conseil, nous advisons par quelz moyens nous inspirerons dans l'esprit des prochains le goust et l'estime de la divine suavité; au 4, nous nous encourageons, recevans une sainte force pour surmonter les difficultés qui peuvent estre en ce dessein; au 5, nous commençons à prescher par

le don de science, exhortans les ames à la suite des vertus et à la fuite des vices; au 6, nous taschons de leur imprimer la sainte pieté, affin que reconnoissans Dieu pour Pere tres-aymable, ilz luy obeïssent avec une crainte filiale; et au dernier degré, nous les pressons de craindre les jugemens de Dieu, affin que, meslant cette crainte d'estre damnés avec la reverence filiale, ilz quittent plus ardemment la terre pour monter au ciel avec nous.

La charité cependant comprend les sept dons, et ressemble à une belle fleur de lys qui a six feuilles plus blanches que la neige, et au milieu les beaux marteletz d'or de la sapience, qui poussent en nos cœurs les goustz et savouremens amoureux de la bonté du Pere nostre Createur, de la misericorde du Filz nostre Redempteur, et de la suavité du saint Esprit nostre Sanctificateur. Et je metz ainsy cette double crainte és deux derniers degrés pour accorder toutes les traductions avec la sainte et sacrée edition ordinaire : car si en l'hebrieu le mot de crainte est repeté par deux fois, ce n'est pas sans mystere, ains pour monstrer qu'il y a un don de crainte filiale, qui n'est autre chose que le don de pieté, et un don de la crainte servile, qui est le commencement de tout nostre acheminement à la souveraine sagesse.

CHAPITRE XVI.

De la crainte amoureuse des espouses : suite du discours commencé.

« Ah! Jonathas, mon frere, disoit David, tu estois aymable sur l'amour des femmes[1]! » et c'est comme s'il eut dit : Tu meritois un plus grand amour que celuy des femmes envers leurs marys. Toutes choses excellentes sont rares. Imaginés-vous, Theotime, une espouse de cœur colombin, qui ait la perfection de l'amour nuptial : son amour est in-

[1] II Reg. I, 26.

comparable, non seulement en excellence, mais aussi en une grande varieté de belles affections et qualités qui l'accompaignent. Il est non seulement chaste, mays pudique ; il est fort, mais gracieux; il est violent, mais tendre; il est ardent, mays respectueux; genereux, mais craintif; hardy, mays obeïssant; et sa crainte est toute meslée d'une delicieuse confiance. Telle certes est la crainte de l'ame qui a l'excellente dilection : car elle s'asseure tant de la souveraine bonté de son espoux qu'elle ne craint pas de le perdre; mais elle craint bien toutesfois de ne jouïr pas assés de sa divine presence, et que quelque occasion ne le face absenter pour un seul moment : elle a bien confiance de ne luy desplaire jamais; mais elle craint de ne luy plaire pas autant que l'amour le requiert : son amour est trop courageux pour entrer voire mesme au seul soupçon d'estre jamais en sa disgrace ; mays il est aussi si attentif qu'elle craint de ne luy estre pas assés unie : ouy mesme l'ame arrive quelquefois à tant de perfection qu'elle ne craint plus de n'estre pas assés unie à luy, son amour l'asseurant qu'elle le sera tous-jours; mais elle craint que cette union ne soit pas si pure, simple et attentive comme son amour luy fait pretendre. C'est cette admirable amante qui voudroit ne point aymer les goustz, les delices, les vertus et les consolations spirituelles, de peur d'estre divertie pour peu que ce soit de l'unique amour qu'elle porte à son bienaymé, protestant que c'est luy-mesme, et non ses biens, qu'elle recherche, et criant à cette intention : « Hé! *montrés-moy, mon bienaymé, où vous paissés, et reposés au midy,* affin que je ne me divertisse point apres les playsirs qui sont hors de vous[1]. »

De cette sacrée crainte des divines espouses furent touchées ces grandes ames de saint Paul, saint François, sainte Catherine de Genes, et autres, qui ne vouloient aucun meslange en leurs amours, ains taschoient de le rendre si pur,

[1] Cant. Cant. I, 6.

si simple, si parfait, que ni les consolations, ni les vertus mesmes, ne tinssent aucune place entre leur cœur et Dieu; en sorte qu'elles pouvoient dire : « Je vis, mais non plus moy-mesme, ains Jesus-Christ vit en moy. Mon Dieu m'est toutes choses; ce qui n'est point Dieu, ne m'est rien. Jesus-Christ est ma vie. Mon amour est crucifié, » et telles autres paroles d'un sentiment extatique.

Or la crainte initiale, ou des apprentifs, procede du vray amour, mays amour encor tendre, foible et commençant; la crainte filiale procede de l'amour ferme, solide, et desja tendant à la perfection; mais la crainte des espouses provient de l'excellence et perfection amoureuse desja toute acquise; et quant aux craintes serviles et mercenaires, elles ne procedent voirement pas de l'amour, mays elles precedent ordinairement l'amour pour luy servir de fourrier, ainsy que nous avons dit ailleurs, et sont bien souvent tres-utiles à son service. Vous verrés toutefois, Theotime, une honneste dame qui, ne voulant pas manger son pain en oisiveté[1], non plus que celle que Salomon a tant loüée, couchera la soye en une belle varieté de couleurs sur un sattin bien blanc pour faire une broderie de plusieurs belles fleurs, qu'elle rehaussera par apres fort richement d'or et d'argent selon les assortimens convenables. Cet ouvrage se fait à l'eguille, qu'elle passe partout où elle veut coucher la soye, l'or et l'argent; mais neantmoins l'esguille n'est point mise dans le sattin pour y estre laissée, ains seulement pour y introduire la soye, l'or et l'argent, et leur faire passage; de façon qu'à mesure que ces choses entrent dans le fonds, l'eguille en est tirée et en sort. Ainsy la divine bonté voulant coucher en l'ame humaine une grande diversité de vertus, et les rehausser en fin de son amour sacré, il se sert de l'eguille de la crainte servile et mercenaire, de laquelle pour l'ordinaire nos cœurs sont premierement piqués; mais pourtant elle n'y

[1] Prov. XXXI, 27.

est pas laissée, ains, à mesure que les vertus sont tirées et couchées en l'ame, la crainte servile et mercenaire en sort, selon le dire du bienaymé disciple, que « la charité parfaite pousse la crainte dehors[1] : » ouy de vray, Theotime ; car les craintes d'estre damné et perdre le paradis sont effroyables et angoisseuses : et comme sçauroient-elles demeurer avec la sacrée dilection, qui est toute douce, toute suave ?

CHAPITRE XVII.

Comme la crainte servile demeure avec le divin amour.

Toutesfois, encor que la dame dont nous avons parlé ne veuille pas laisser l'eguille en l'ouvrage quand il sera fait, si est-ce que tandis qu'elle y a quelque chose à faire, si elle est contrainte de se divertir pour quelque autre occurrence, elle laissera l'eguille piquée dans l'œillet, la rose ou la pensée qu'elle brode, pour la treuver plus à propos quand elle retournera pour ouvrer. De mesme, Theotime, tandis que la providence divine fait la broderie des vertus et l'ouvrage de son saint amour en nos ames, elle y laisse tous-jours la crainte servile ou mercenaire, jusques à ce que la charité estant parfaite, elle oste cette eguille piquante, et la remet, par maniere de dire, en son peloton. En cette vie donq, en laquelle nostre charité ne sera jamais si parfaite qu'elle soit exempte de peril, nous avons tous-jours besoin de la crainte, et lorsque nous tressaillons de joye par amour, nous devons trembler d'apprehension par la crainte.

Prenés instruction de ce qu'il vous faut faire ;
En crainte et sans orgueil servés le Tout-Puissant :
Egayés-vous en luy ; mays, vous esjouissant,
Que vostre cœur sousmis en tremblant le revere[2].

Le grand pere Abraham envoya son serviteur Eliezer

[1] I Joan. IV, 18. — [2] Psalm. II, 10.

pour prendre une femme à son enfant unique Isaac[1]. Eliezer va, et par inspiration celeste fit choix de la belle et chaste Rebecca, laquelle il amena avec soy; mais cette sage damoyselle quitta Eliezer si tost qu'elle eut rencontré Isaac, et, estant introduite dans la chambre de Sara, elle demeura son espouse à jamais. Dieu envoye souvent la crainte servile, comme un autre Eliezer (Eliezer aussi veut dire ayde de Dieu), pour traitter le mariage entre elle et l'amour sacré : que si l'ame vient sous la conduite de la crainte, ce n'est pas qu'elle la veuille espouser; car, en effect, si tost que l'ame rencontre l'amour, elle s'unit à luy et quitte la crainte.

Mays comme Eliezer, estant de retour, demeura dans la mayson au service d'Isaac et Rebecca; de mesme la crainte nous ayant amenés au saint amour, elle demeure avec nous pour servir és occurrences et l'amour et l'ame amoureuse. Car l'ame, quoyque juste, se void maintefois attaquée par des tentations extremes; et l'amour, tout courageux qu'il est est, a fort à faire à se bien maintenir, à rayson de la condition de la place en laquelle il se treuve, qui est le cœur humain, variable et sujet à la mutinerie des passions. Alors donc, Theotime, l'amour employe la crainte au combat, et s'en sert pour repousser l'ennemy. Le brave prince Jonathas, allant à la charge sur les Philistins emmy les tenebres de la nuit, voulut avoir son escuyer avec soy; et ceux qu'il ne tuoit pas, son escuyer les tuoit[2] : et l'amour, en voulant faire quelque entreprise hardie, il ne se sert pas seulement de ses propres motifs, ains aussi des motifs de la crainte servile et mercenaire; et les tentations que l'amour ne defait pas, la crainte d'estre damné les renverse. Si la tentation d'orgueil, d'avarice, ou de quelque playsir voluptueux, m'attaque : Hé ! ce diray-je, sera-il bien possible que pour des choses si vaines mon cœur voulut quitter la grace de son bien-aymé ! Mais si cela ne suffit pas, l'amour excitera la crainte :

[1] Genes. XXIV. — [2] I Reg. XIV, 1.

Hé! ne vois-tu pas, miserable cœur, que secondant cette tentation, les effroyables flammes d'enfer t'attendent, et que tu perds l'heritage eternel du paradis? On se sert de tout és extremes necessités; comme le mesme Jonathas fit quand, passant ces aspres rochers qui estoient entre luy et les Philistins, il ne se servoit pas seulement de ses pieds, mays gravissoit et grimpoit à belles mains, comme il pouvoit.

Tout ainsy donc que les nochers qui partent sous un vent favorable, en une sayson propice, n'oublient pourtant jamais les cordages, ancres, et autres choses requises en tems de fortune et parmy la tempeste; aussi, quoyque le serviteur de Dieu jouïsse du repos et de la douceur du saint amour, il ne doit jamais estre desprouveu de la crainte des jugemens divins, pour s'en servir entre les orages et assautz des tentations. Outre que, comme la peleure d'une pomme, qui est de peu d'estime en soy-mesme, sert toutefois grandement à conserver la pomme qu'elle couvre; aussi la crainte servile, qui est de peu de prix en sa propre condition au regard de l'amour, luy est neantmoins grandement utile à sa conservation pendant les hazards de cette vie mortelle : et comme celuy qui donne une grenade la donne voirement pour les grains et le suc qu'elle a au dedans, mais ne laisse pas pourtant de donner aussi l'escorce, comme une dependance d'icelle; de mesme, bien que le saint Esprit, entre ses dons sacrés, confere celuy de la crainte amoureuse aux ames des siens, affin qu'elles craignent Dieu en pieté, comme leur pere et leur espoux, si est-ce toutefois qu'il ne laisse pas de leur donner encor la crainte servile et mercenaire, comme un accessoire de l'autre plus excellente. Ainsy Joseph, envoyant à son pere plusieurs charges de toutes les richesses d'Egypte, ne luy donna pas seulement les thresors, comme principaux presens, mays aussi les asnes qui les portoient[1].

Or, bien que la crainte servile et mercenaire soit grande-

[1] Genes. XLV, 23.

ment utile pour cette vie mortelle, si est-ce qu'elle est indigne d'avoir place en l'eternelle, en laquelle il y aura une asseurance sans crainte, une paix sans defiance, un repos sans soucy. Mais les services neantmoins que ces craintes servantes et mercenaires auront rendus à l'amour y seront recompensés ; de sorte que si ces craintes, comme des autres Moyse et Aaron, n'entrent pas en la terre de promission, leur posterité neantmoins et leurs ouvrages y entreront. Et quant aux craintes des enfans et des espouses, elles y tiendront leur rang et leur grade, non pour donner aucune defiance ou perplexité à l'ame, mays pour luy faire admirer et reverer avec sousmission l'incomprehensible majesté de ce Pere tout-puissant et de cet espoux de gloire.

Le respect au Seigneur porté
Est saint, remply de pureté;
Sa crainte, en tout siecle, est durable,
Tout ainsy que sa majesté
Est à jamais tres-adorable.

CHAPITRE XVIII.

Comme l'amour se sert de la crainte naturelle, servile et mercenaire.

Les esclairs, tonnerres, foudres, tempestes, inondations, tremble-terre, et autres telz accidens inopinés, excitent mesme les plus indevotz à craindre Dieu ; et la nature, prevenant le discours en telles occurrences, pousse le cœur, les yeux et les mains mesmes devers le ciel pour reclamer le secours de la tres-sainte Divinité, selon le sentiment commun du genre humain, qui est, dit Tite Live, que ceux qui servent la Divinité prosperent, et ceux qui la mesprisent sont affligés. En la tormente qui fit periller Jonas, les mariniers craignirent d'une grande crainte, et crierent soudain un chacun à son dieu[1]. Ilz ignoroient, dit saint Hierosme, la ve-

[1] Jon. I, 5.

rité, mais ilz reconnoissoient la Providence, et creurent que c'estoit par jugement celeste qu'ilz se treuvoient en ce danger; comme les Maltois, lorsqu'ilz virent saint Paul eschappé du naufrage estre attaqué par la vipere, creurent que c'estoit par vengeance divine[1]. Aussi les tonnerres, tempestes, foudres, sont appellés voix du Seigneur par le Psalmiste, qui dit de plus qu'elles font la parole d'iceluy[2], par ce qu'elles annoncent sa crainte, et sont comme ministres de sa justice; et ailleurs, souhaitant que la divine Majesté se face redouter à ses ennemis : « Lancés, dit-il, des esclairs, et vous les dissiperés; descochés vos dards, et vous les troublerés[3];» où il appelle les foudres sagettes et dards du Seigneur. Et devant le Psalmiste, la bonne mere de Samuel avoit desja chanté que les ennemis mesmes de Dieu le craindroient, d'autant qu'il tonneroit sur eux dés le ciel[4]. Certes Platon, en son Gorgias et ailleurs, tesmoigne qu'entre les payens il y avoit quelque sentiment de crainte, non seulement pour les chastimens que la souveraine justice de Dieu pratique en ce monde, mais aussi pour les punitions qu'il exerce en l'autre vie sur les ames de ceux qui ont des pechés incurables. Tant l'instinct de craindre la Divinité est gravé profondement en la nature humaine !

Mais cette crainte toutefois, practiquée par maniere d'eslans ou sentiment naturel, n'est ni louable ni vituperable en nous, puisque elle ne procede pas de nostre election. Elle est neantmoins un effect d'une tres-bonne cause, et cause d'un tres-bon effect; car elle provient de la connoissance naturelle que Dieu nous a donnée de sa providence, et nous fait reconnoistre combien nous dependons de la toute-puissance souveraine, nous incitant à l'implorer; et, se treuvant en une ame fidelle, elle luy fait beaucoup de biens. Les chrestiens, parmy les estonnemens que les tonnerres, tempestes,

[1] Act. XXVIII, 4. — [2] Psalm. CXLVIII, 8. — [3] Ps. CXLIII, 6. — [4] I Reg. II, 10.

et autres perilz naturelz leur apportent, invoquent le nom sacré de Jesus et de Marie, font le signe de la croix, se prosternent devant Dieu, et font plusieurs bons actes de foy, d'esperance, et de religion. Le glorieux saint Thomas d'Aquin, estant naturellement sujet à s'effrayer quand il tonnoit, souloit dire, par maniere d'orayson jaculatoire, les divines paroles que l'Eglise estime tant : *Le Verbe a esté fait chair* [1]. Sur cette crainte donques, le divin amour fait maintefois des actes de complaysance et de bienveuillance : « *Je vous beniray*, Seigneur, *car vous estes terriblement magnifié* [2]. Que chacun vous craigne, ô Seigneur! O grands de la terre! *entendés; servez Dieu en crainte, et tressaillés pour luy en tremblement* [3]. »

Mays il y a une autre crainte qui prend origine de la foy, laquelle nous apprend qu'apres cette vie mortelle il y a des supplices effroyablement eternelz, ou eternellement effroyables, pour ceux qui en ce monde auront offensé la divine Majesté, et seront decedés sans s'estre reconciliés avec elle; qu'à l'heure de la mort les ames seront jugées du jugement particulier, et à la fin du monde tous comparoistront resuscités pour estre derechef jugés du jugement universel. Car ces verités chrestiennes, Theotime, frappent le cœur qui les considere d'une espouventement extreme. Et comme pourroit-on se representer ces horreurs eternelles sans fremir et trembler d'apprehension? Or quand ces sentimens de crainte prennent tellement place dans nos cœurs qu'ilz en bannissent et chassent l'affection et volonté du peché, comme le sacré concile de Trente parle, certes ilz sont grandement salutaires. « Nous avons conceu de vostre crainte, ô Dieu, et enfanté l'esprit de salut, » est-il dit en Isaïe [4]; c'est à dire, vostre face courroucée nous a espouventés, et nous a fait concevoir et enfanter l'esprit de penitence, qui est l'esprit de salut, ainsy que le Psalmiste avoit dit : *Mes os*

[1] Joan. I, 14. — [2] Psalm. CXXXVIII, 14. — [3] Ps. II, 10. — [4] Isa. XXVI, 18.

n'ont point de paix[1], ains tremblent *devant la face de vostre ire.*

Nostre Seigneur, qui estoit venu pour nous apporter la loy d'amour, ne laisse pas de nous inculquer cette crainte : « Craignez, dit-il, celuy qui peut jeter le corps et l'ame en la gehenne[2]. » Les Ninivites, par les menaces de leur subversion et damnation, firent penitence, et leur penitence fut aggreable à Dieu[3]; et en somme, cette crainte est comprise és dons du saint Esprit, comme plusieurs anciens Peres ont remarqué.

Que si la crainte ne forclost pas la volonté de pecher, ni l'affection au peché, certes elle est meschante, et pareille à celle des diables, qui cessent souvent de nuire de peur d'estre tormentés par l'exorcisme, sans cesser neantmoins de désirer et vouloir le mal, qu'ilz meditent à jamais; pareille à celle du miserable forçat, qui voudroit manger le cœur du comite, quoyqu'il n'ose quitter la rame de peur d'estre battu; pareille à la crainte de ce grand heresiarque du siecle passé, qui confesse d'avoir haï Dieu, d'autant qu'il punissoit les meschans. Certes celuy qui ayme le peché et le voudroit volontier commettre, malgré la volonté de Dieu, encor qu'il ne le veuille commettre, craignant seulement d'estre damné, il a une crainte horrible et detestable : car bien qu'il n'ait pas la volonté de venir à l'execution du peché, il a neantmoins l'execution en sa volonté, puisque il la voudroit faire si la crainte ne le tenoit, et c'est comme par force qu'il n'en vient pas aux effectz.

A cette crainte on en peut adjouster une autre, certes moins malicieuse, mais autant inutile; comme fut celle du juge Felix, qui, oyant parler du jugement divin, fut tout espouvanté[4], et toutefois ne laissa pas pour cela de continuer en son avarice; et celle de Balthazar, qui, voyant cette main prodigieuse qui escrivoit sa condamnation contre la pa-

[1] Psalm. XXXVII, 4. — [2] Matth. X, 28. — [3] Jon. III, 5. — [4] Act. XXIV, 25.

roy, fut tellement effrayé qu'il changea de visage, et les jointures de ses reins se deserroyent, et ses genoux tremoussans s'entrehurtoyent l'un à l'autre [1]; et neantmoins ne fit point penitence. Or dequoy sert-il de craindre le mal, si par la crainte on ne se resoult de l'eviter ?

La crainte donc de ceux qui, comme esclaves, observent la loy de Dieu pour eviter l'enfer, est fort bonne; mays beaucoup plus noble et desirable est la crainte des chrestiens mercenaires, qui, comme serviteurs à gages, travaillent fidellement, non pas certes principalement pour aucun amour qu'ilz ayent encor envers leurs maistres, mais pour estre salariés de la recompense qui leur est promise. O si l'œil pouvoit voir, si l'aureille pouvoit ouïr, ou qu'il peut monter au cœur de l'homme ce que Dieu a preparé à ceux qui le servent! Hé! quelle apprehension auroit-on de violer les commandemens divins, de peur de perdre ces recompenses immortelles! quelles larmes, quels gemissemens jetteroit-on quand par le peché on les auroit perdues! Or cette crainte neantmoins seroit blasmable, si elle enfermoit en soy l'exclusion du saint amour; car qui diroit : « Je ne veux point servir Dieu pour aucun amour que je luy veuille porter, mais seulement pour avoir les recompenses qu'il promet, » il feroit un blaspheme, preferant la recompense au maistre, le bienfait au bienfacteur, l'heritage au pere, et son propre proffit à Dieu tout-puissant, ainsy que nous avons plus amplement monstré au livre second.

Mais en fin quand nous craignons d'offenser Dieu, non point pour eviter la peine de l'enfer ou la perte du paradis, mays seulement par ce que Dieu estant nostre tres-bon pere, nous luy devons honneur, respect, obeïssance, alors nostre crainte est filiale, d'autant qu'un enfant bien nay n'obeit pas à son pere en consideration du pouvoir qu'il a de punir sa desobeïssance, ni aussi par ce qu'il le peut exhereder, ains

[1] Daniel. V, 5.

simplement par ce qu'il est son pere; en sorte qu'encor que le pere seroit vieil, impuissant et pauvre, il ne laisseroit pas de le servir avec egale diligence, ains, comme la pieuse cigoigne, il l'assisteroit avec plus de soin et d'affection : ainsy que Joseph, voyant le bon homme Jacob, son pere, vieux, necessiteux, et reduit sous son sceptre, il ne laissa pas de l'honnorer, servir, et reverer avec une tendreté plus que filiale, et telle que, ses freres, l'ayant reconneue, estimerent qu'elle opereroit encor apres sa mort, et l'employerent pour obtenir pardon de luy, disans : « Vostre pere nous a commandé que nous vous dissions de sa part : Je vous prie d'oublier le crime de vos freres, et le peché et malice qu'ilz ont exercé envers vous. » Ce qu'ayant ouï, il se print à pleurer [1], tant son cœur filial fut attendri, les desirs et volontés de son pere decedé luy estant representées. Ceux-là donc craignent Dieu d'une affection filiale, qui ont peur de luy desplaire purement et simplement par ce qu'il est leur pere tres-doux, tres-benin et tres-aymable.

Toutesfois, quand il arrive que cette crainte filiale est jointe, meslée et detrempée avec la crainte servile de la damnation eternelle, ou bien avec la crainte mercenaire de perdre le paradis, elle ne laisse pas d'estre fort aggreable à Dieu, et s'appelle crainte initiale, c'est à dire, crainte des apprentifs, qui entrent és exercices de l'amour divin. Car comme les jeunes garçons qui commencent à monter à cheval, quand ilz sentent leur cheval porter un peu plus haut, ne serrent pas seulement les genoux, ains se prennent à belles mains à la selle; mays quand ilz sont un peu plus exercés, ilz se tiennent seulement en leurs serres : de mesme les novices et apprentifs au service de Dieu se treuvans esperdus parmy les assautz que leurs ennemis leur livrent au commencement, ilz ne se servent pas seulement de la crainte filiale, mays aussi de la mercenaire et servile, et se

[1] Genes. L, 16.

tiennent comme ilz peuvent pour ne point dechoir de leur pretention.

CHAPITRE XIX.

Comme l'amour sacré comprend les douze fruitz du saint Esprit, avec les huit beatitudes de l'Evangile.

Le glorieux saint Paul dit ainsy : « Or le fruit de l'esprit est la charité, la joye, la paix, la patience, la benignité, la bonté, la longanimité, la mansuetude, la foy, la modestie, la continence, la chasteté [1]. » Mais voyés, Theotime, que ce divin Apostre comptant ces douze fruitz du saint Esprit, il ne les met que pour un seul fruit : car il ne dit pas : *les fruitz de l'esprit sont la charité, la joye;* mais seulement : *le fruit de l'esprit est la charité, la joye.* Or voicy le mystere de cette façon de parler. « La charité de Dieu est respandue en nos cœurs par le saint Esprit qui nous est donné [2].» Certes la charité est l'unique fruit du saint Esprit; mais par ce que ce fruit a une infinité d'excellentes proprietés, l'Apostre, qui en veut representer quelques unes par maniere de monstre, parle de cet unique fruit comme de plusieurs, à cause de la multitude des proprietés qu'il contient en son unité, et parle reciproquement de tous ces fruitz comme d'un seul, à cause de l'unité en laquelle est comprise cette varieté. Ainsy qui diroit : Le fruit de la vigne, c'est le raysin, le moust, le vin, l'eau de vie, la liqueur resjouissant le cœur de l'homme, le breuvage confortant l'estomach; il ne voudroit pas dire que ce fussent des fruitz de differente espece, ains seulement qu'encor que ce ne soit qu'un seul fruit, il a neantmoins un quantité de diverses proprietés, selon qu'il est employé diversement.

L'Apostre donc ne veut pas dire autre chose sinon que le fruit du saint Esprit est la charité, laquelle est joyeuse,

[1] Gal. V, 22. — [2] Rom. V, 5.

paysible, patiente, benigne, bonteuse, longanime, douce, fidele, modeste, continente, chaste; c'est à dire, que le divin amour nous donne une joye et consolation interieure avec une grande paix de cœur, qui se conserve entre les adversités par la patience, et qui nous rend gracieux et benins à secourir le prochain par une bonté cordiale envers iceluy; bonté qui n'est point variable, ains constante et perseverante, d'autant qu'elle nous donne un courage de longue estenduë, au moyen dequoy nous sommes rendus doux, affables et condescendans envers tous, supportans leurs humeurs et imperfections, et leur gardant une loyauté parfaite, tesmoignans une simplicité accompaignée de confiance, tant en nos paroles qu'en nos actions, vivans modestement et humblement, retranchans toutes superfluités et tous desordres au boire, manger, vestir, coucher, jeux, passetems, et autres telles convoitises voluptueuses, par une sainte continence, et reprimant surtout les inclinations et seditions de la chair par une soigneuse chasteté, affin que toute nostre personne soit occupée en la divine dilection, tant interieurement par la joye, paix, patience, longanimité, bonté, et loyauté, comme aussi exterieurement par la benignité, mansuetude, modestie, continence, et chasteté.

Or la dilection est appellée fruit en tant qu'elle nous delecte, et que nous jouïssons de sa delicieuse suavité, comme d'une vraye pomme de paradis, recueillie de l'arbre de vie, qui est le saint Esprit enté sur nos espritz humains, et habitant en nous par sa misericorde infinie. Mais quand non seulement nous nous resjouïssons en cette divine dilection, et jouïssons de sa delicieuse douceur, ains que nous establissons toute nostre gloire en icelle, comme en la coronne de nostre honneur, alors elle n'est pas seulement un fruit doux à nostre gozier, mais elle est une beatitude et felicité tres-desirable, non-seulement par ce qu'elle nous asseure la

felicité de l'autre vie, mais par ce qu'en celle-cy elle nous donne un contentement d'inestimable valeur, contentement lequel est si fort que les eaux des tribulations et les fleuves des persequutions ne le peuvent esteindre; ains non seulement il ne perit pas, mays il s'enrichit parmy les pauvretés, il s'aggrandit és abjections et humilités, il se resjouit entre les larmes, il se renforce d'estre abandonné de la justice et privé de l'assistance d'icelle lorsque, la reclamant, nul ne luy en donne, il se recrée emmy la compassion et commiseration lorsqu'il est environné des miserables et souffreteux, il se delecte de renoncer à toutes sortes de delices sensuelles et mondaines pour obtenir la pureté et netteté de cœur, il fait vaillance d'assoupir les guerres, noises, et dissensions, et de mespriser les grandeurs et reputations temporelles, il se revigore d'endurer toutes sortes de souffrances, et tient que sa vraye vie consiste à mourir pour le bienaymé.

De sorte, Theotime, qu'en somme la tres-sainte dilection est une vertu, un don, un fruit, et une beatitude. En qualité de vertu, elle nous rend obeïssans aux inspirations exterieures que Dieu nous donne par ses commandemens et conseilz, en l'execution desquelz on practique toutes vertus; dont la dilection est la vertu de toutes les vertus. En qualité de don, la dilection nous rend souples et maniables aux inspirations interieures, qui sont comme les commandemens et conseilz secretz de Dieu, à l'execution desquelz sont employés les sept dons du saint Esprit; si que la dilection est le don des dons. En qualité de fruit, elle nous donne un goust et playsir extreme en la pratique de la vie devote, qui se sent és douze fruitz du saint Esprit; et partant elle est le fruit des fruitz. En qualité de beatitude, elle nous fait prendre à faveur extreme et singulier honneur les affrontz, calomnies, vituperes et opprobres que le monde nous fait; et nous fait quitter, renoncer et rejetter toute autre gloire,

sinon celle qui procede du bienaymé Crucifix, pour laquelle nous nous glorifions en l'abjection, abnegation, et aneantissement de nous-mesmes, ne voulans autres marques de majesté que la coronne d'espines du Crucifix, le sceptre de son roseau, le mantelet de mespris qui lui fut imposé, et le throsne de sa croix, sur lequel les amoureux sacrés ont plus de contentement, de joye, de gloire et de felicité, que jamays Salomon n'eut sur son throsne d'yvoire.

Ainsy la dilection est maintefois representée par la grenade, qui, tirant ses proprietés du grenadier, peut estre dite la vertu d'iceluy; comme encor elle semble estre son don, qu'il offre à l'homme par amour; et son fruit, puisqu'elle est mangée pour recreer le goust de l'homme; et en fin elle est, par maniere de dire, sa gloire et beatitude, puisque elle porte la coronne et diademe.

CHAPITRE XX.

Comme le divin amour employe toutes les passions et affections de l'ame, et les reduit à son obeïssance.

L'amour est la vie de nostre cœur; et, comme le contrepoids donne le mouvement à toutes les pieces mobiles d'un horologe, aussi l'amour donne à l'ame tous les mouvemens qu'elle a. Toutes nos affections suivent nostre amour, et selon iceluy nous desirons, nous nous delectons, nous esperons et desesperons, nous craignons, nous nous encourageons, nous haïssons, nous fuyons, nous nous attristons, nous entrons en cholere, nous triomphons. Ne voyons-nous pas les hommes qui ont donné leur cœur en proye à l'amour vil et abject des femmes comme ilz ne desirent que selon cet amour, ilz n'ont playsir qu'en cet amour, ilz n'esperent ni desesperent que pour ce sujet, ilz ne craignent ni n'entreprennent que pour cela, ilz n'ont à contre cœur ni ne fuyent

que ce qui les en destourne, ilz ne s'attristent que de ce qui les en prive, ilz n'ont de cholere que par jalousie, ilz ne triomphent que par cette infamie. C'en est de mesme des amateurs des richesses et des ambitieux de l'honneur; car ilz sont rendus esclaves de ce qu'ilz ayment, et n'ont plus de cœur en leur poitrine, ni d'ame en leurs cœurs, ni d'affections en leur ame, que pour cela.

Quand donc le divin amour regne dans nos cœurs, il assujettit royalement tous les autres amours de la volonté, et par consequent toutes les affections d'icelle, par ce que naturellement elles suivent les amours; puis il domte l'amour sensuel, et, le reduysant à son obeïssance, il tire aussi apres iceluy toutes les passions sensuelles. Car en somme, cette sacrée dilection est l'eau salutaire de laquelle nostre Seigneur disoit : « Celuy qui boira de l'eau que je luy donneray, il n'aura jamais soif [1]. » Non vrayement, Theotime, qui aura l'amour de Dieu un peu abondamment, il n'aura plus ni desir, ni crainte, ni esperance, ni courage, ni joye que pour Dieu, et tous ses mouvemens seront accoysez en ce seul amour celeste.

L'amour divin et l'amour propre sont dedans nostre cœur comme Jacob et Esaü dans le ventre de Rebecca : ilz ont une antipathie et repugnance fort grande l'un à l'autre, et s'entre-choquent [2] dedans le cœur continuellement; dont la pauvre ame s'escrie : Hélas ! *moy miserable, qui me delivrera du corps de cette mort* [3], affin que le seul amour de mon Dieu regne paysiblement en moy? Mais il faut pourtant que nous ayons courage, esperans en la parole de nostre Seigneur, qui promet en commandant, et commande en promettant la victoire à son amour; et semble qu'il dit à l'ame ce qu'il fit dire à Rebecca : « Deux nations sont en ton ventre, et deux peuples seront separés dans tes entrailles; et l'un des peuples surmontera l'autre, et l'aisné servira au moindre [4]. »

[1] Joan. IV, 13. — [2] Genes. XXV, 22. — [3] Rom. VII, 24. — [4] Genes. XXV, 23.

Car comme Rebecca n'avoit que deux enfans en son ventre, mays, par ce que d'iceux devoient naistre deux peuples, il est dit que elle avoit deux nations en son ventre : aussi l'ame ayant dedans son cœur deux amours, a par consequent deux grandes peuplades de mouvemens, affections et passions ; et comme les deux enfans de Rebecca, par la contrarieté de leurs mouvemens, luy donnoient des grandes convulsions et douleurs de ventre, aussi les deux amours de nostre ame donnent des grands travaux à nostre cœur ; et comme il fut dit qu'entre les deux enfans de cette dame le plus grand serviroit le moindre, aussi a-il esté ordonné que, des deux amours de nostre cœur, le sensuel servira le spirituel, c'est à dire, que l'amour pro[illegible] servira l'amour de Dieu.

Mays quand fut-ce que l'aisné des peuples qui estoient dans le ventre de Rebecca servit le puisné ? Certes ce ne fut jamais que lorsque David subjugua en guerre les Idumeens, et que Salomon les maistrisa en paix. O quand sera-ce donques que l'amour sensuel servira l'amour divin ! Ce sera lors, Theotime, que l'amour armé, parvenu jusques au zele, asservira nos passions par la mortification ; et bien plus, lorsque là haut au ciel l'amour bienheureux possedera toute nostre ame en paix.

Or la façon avec laquelle l'amour divin doit subjuguer l'appetit sensuel est pareille à celle dont Jacob usa quand, pour bon presage et commencement de ce qui devoit arriver par apres, Esaü sortant du ventre de sa mere, Jacob l'empoigna par le pied [1], comme pour l'enjamber, supplanter, et tenir sujet, ou, comme on dit, l'attacher par le pied, à guise d'un oyseau de proye, tel qu'Esaü fut en qualité de chasseur et terrible homme. Car ainsy l'amour divin voyant naistre en nous quelque passion ou affection naturelle, il doit soudain la prendre par le pied et la ranger à son service. Mais qu'est-ce à dire, la prendre par le pied ? C'est là

[1] Genes. XXV, 25.

lier et assujettir au dessein du service de Dieu. Ne voyés-vous pas comme Moyse transformoit le serpent en baguette, le saysissant seulement par la queue [1]? Certes de mesme, donnant une bonne fin à nos passions, elles prennent la qualité de vertus.

Mays donq quelle methode doit-on tenir pour ranger les affections et passions au service du divin amour? Les medecins methodiques ont tous-jours en bouche cette maxime, que les contraires sont gueris par leurs contraires; et les spagyriques celebrent une sentence opposée à celle-là, disans que les semblables sont gueris par leurs semblables. Or comme que c'en soit, nous sçavons que deux choses font disparoistre la lumière des estoiles, l'obscurité des brouillatz de la nuit, et la plus grande lumiere du soleil : et de mesme nous combattons les passions, ou leur opposant des passions contraires, ou leur opposant des plus grandes affections de leur sorte. S'il m'arrive quelque vaine esperance, je puis resister luy opposant ce juste decouragement : O homme insensé! sur quelz fondemens bastis-tu cette esperance? Ne vois-tu pas que ce grand auquel tu espere est aussi pres de la mort que toy-mesme? Ne connois-tu pas l'instabilité, foiblesse et imbecillité des espritz humains? Aujourd'huy ce cœur duquel tu pretens est à toy; demain un autre l'emportera pour soy : en quoy donc prens-tu cette esperance? Je puis aussi resister à cette esperance, luy en opposant une plus solide : Espere en Dieu, ô mon ame! car c'est lui qui delivrera tes pieds du piege [2]. Jamais nul n'espera en luy qui ait esté confondu [3]. Jette tes pretentions és choses eternelles et perdurables. Ainsy je puis combattre le desir des richesses et voluptés mortelles, ou par le mespris qu'elles meritent, ou par le desir des immortelles : et par ce moyen l'amour sensuel et terrestre sera ruiné par l'amour celeste, ou comme le feu est esteint par l'eau, à cause

[1] Exod. IV, 4. — [2] Psalm. XXIV, 15. — [3] Eccl. II, 11.

de ses qualités contraires, ou comme il est esteint par le feu du ciel, à cause de ses qualités plus fortes et predominantes.

Nostre Seigneur use de l'une et de l'autre methode en ses guerisons spirituelles. Il guerit ses disciples de la crainte mondaine, leur imprimant dans le cœur une crainte superieure : « Ne craignés pas, dit-il, ceux qui tuent les corps, mays craignés celuy qui peut damner l'ame et le corps pour la gehenne[1]. » Voulant une autre fois les guerir d'une basse joye, il leur en assigne une plus relevée : « Ne vous resjouissés pas, dit-il, dequoy les espritz malins vous sont sujetz, mays dequoy vos noms sont escritz au ciel[2]; » et luy-mesme aussi rejette la joye par la tristesse : « Malheur à vous qui riés, car vous pleurerés[3]. » Ainsy donc le divin amour supplante et assujettit les affections et passions, les destournant de la fin à laquelle l'amour propre les veut porter, et les contournant à sa pretention spirituelle. Et comme l'arc-en-ciel touchant l'aspalathus luy oste son odeur, et luy en donne une plus excellente; aussi l'amour sacré, touchant nos passions, leur oste leur fin terrestre, et leur en donne une celeste. L'appetit de manger est rendu grandement spirituel, si avant que de le practiquer on luy donne le motif de l'amour : Hé ! non, Seigneur, ce n'est pas pour contenter cet chetif ventre, ni pour assouvir cet appetit, que je vay à table, mais pour, selon vostre providence, entretenir ce corps que vous m'avés donné sujet à cette misere : *ouy*, Seigneur, *par ce qu'ainsy il vous a pleu*[4]. Si j'espere l'assistance d'un amy, ne puis-je pas dire : Vous avés estably nostre vie en sorte, Seigneur, que nous ayons à prendre secours, soulagement et consolation les uns des autres; et par ce qu'il vous plait, j'employeray donc cet homme, duquel vous m'avez donné l'amitie à cette intention. Y a-il quelque juste sujet de crainte? Vous voulés, ô Seigneur,

[1] Matth. X, 28. — [2] Luc. X, 20. — [3] *Ibid.*, VI, 2 — [4] Matth. XI, 26.

que je craigne, affin que je prenne les moyens convenables pour eviter cet inconvenient; je le feray, Seigneur, puisque tel est vostre bon playsir. Si la crainte est excessive : Hé! Dieu, Pere eternel, qu'est-ce que peuvent craindre vos enfans, et les poussins qui vivent sous vos aisles? Or sus, je feray ce qui est convenable pour eviter le mal que je crains; mais apres cela, Seigneur, je suis vostre, sauvés-moy [1], s'il vous plait; et ce qui m'arrivera, je l'accepteray, par ce que telle sera vostre bonne volonté. O sainte et sacrée alchimie! ô divine poudre de projection, par laquelle tous les metaux de nos passions, affections, et actions sont convertis en l'or tres-pur de la celeste dilection!

CHAPITRE XXI.

Que la tristesse est presque tous-jours inutile, ains contraire au service du saint amour.

On ne peut enter un greffe de chesne sur un poirier, tant ces deux arbres sont de contraire humeur l'un à l'autre : on ne sçauroit certes non plus enter l'ire, ni la cholere, ni le desespoir sur la charité, au moins seroit-il tres-difficile. Pour l'ire, nous l'avons veu au discours du zele; pour le desespoir, sinon qu'on le reduise à la juste defiance de nous-mesmes, ou bien au sentiment que nous devons avoir de la vanité, foiblesse, et inconstance des faveurs, assistances, et promesses du monde, je ne voy pas quel service le divin amour en peut tirer.

Et quant à la tristesse, comme peut-elle estre utile à la sainte charité, puisque entre les fruitz du saint Esprit la joye est mise en rang, joignant la charité? Neantmoins le grand Apostre dit ainsy : « La tristesse qui est selon Dieu opere la penitence stable en salut; mais la tristesse du monde

[1] Psalm. CXVIII, 94

opere la mort [1]. » Il y a donc une tristesse selon Dieu, laquelle s'exerce ou bien par les pecheurs en la penitence, ou par les bons en la compassion pour les miseres temporelles du prochain, ou par les parfaits en la deploration, complainte, et condoleance pour les calamités spirituelles des ames. Car David, saint Pierre, la Magdeleine, pleurerent pour leurs pechés; Agar pleura, voyant son filz presque mort de soif; Hieremie, sur la ruine de Hierusalem; nostre Seigneur, sur les Juifs; et son grand Apostre, gemissant, dit ces paroles : « Plusieurs marchent, lesquelz je vous ay souvent dit, et le vous dis derechef en pleurant, qui sont ennemis de la croix de Jesus-Christ [2]. »

Il y a donc une tristesse de ce monde, qui provient pareillement de trois causes. Car 1. elle provient quelquefois de l'ennemy infernal, qui par mille suggestions tristes, melancholiques et fascheuses, obscurcit l'entendement, allangourit la volonté, et trouble toute l'ame : et comme un brouillard espais remplit la teste et la poitrine de rume, et par ce moyen rend la respiration difficile, et met en perplexité le voyageur; ainsy le malin remplissant l'esprit humain de tristes pensées, il luy oste la facilité d'aspirer en Dieu, et lui donne un ennuy et descouragement extreme, affin de le desesperer et le perdre. On dit qu'il y a un poisson nommé pescheteau, et surnommé diable de mer, qui, esmouvant et poussant çà et là le limon, trouble l'eau tout autour de soy pour se tenir en icelle comme dans l'embusche, dés laquelle soudain qu'il apperçoit les pauvres petitz poissons, il se rue sur eux, les brigande et les devore : d'où peut-estre est venu le mot de pescher en eau trouble, duquel on use communement. Or c'est de mesme du diable d'enfer comme du diable de mer : car il fait ses embusches dans la tristesse, lorsqu'ayant rendu l'ame troublée par une multitude d'ennuyeuses pensées jettées çà et là dans

[1] II Cor. VII, 10. — [2] Philip. III, 18.

l'entendement, il se rue par apres sur les affections, les accablant de defiances, jalousies, aversions, envies, apprehensions superflues des peschés passés, et fournissant une quantité de subtilités vaines, aigres et melancholiques, affin qu'on rejette toutes sortes de raysons et consolations.

2. La tristesse procede aussi d'autres fois de la condition naturelle, quand l'humeur melancholique domine en nous : et celle-cy n'est pas voirement vicieuse en soy-mesme; mays nostre ennemy pourtant s'en sert grandement pour ourdir et tramer mille tentations en nos ames. Car comme les araignées ne font jamais presque leurs toiles que quand le tems est blafastre et le ciel nubileux ; de mesme cet esprit malin n'a jamais tant d'aysance pour tendre les filetz de ses suggestions és espritz doux, benins, et gays, comme il en a és espritz mornes, tristes, et melancholiques; car il les agite aysément de chagrins, de soupçons, de haynes, de murmurations, censures, envies, paresse, et d'engourdissement spirituel.

3. Finalement il y a une tristesse que la varieté des accidens humains nous apporte. « Quelle joye puis-je avoir, disoit Tobie, ne pouvant voir la lumiere du ciel [1]? Ainsy fut triste Jacob sur la nouvelle de la mort de son Joseph [2], et David pour celle de son Absalon [3]. Or cette tristesse est commune aux bons et aux mauvais ; mais aux bons elle est moderée par l'acquiescement et resignation en la volonté de Dieu : comme on vid en Tobie, qui de toutes les adversités dont il fut touché rendit graces à la divine Majesté ; et en Job, qui en benit le nom du Seigneur ; et en Daniel, qui convertit ses douleurs en cantiques. Au contraire, quant aux mondains, cette tristesse leur est ordinaire, et se change en regretz, desespoirs, et estourdissemens d'esprit : car ilz sont semblables aux guenons et marmotz, lesquelz sont

[1] Tob. V, 12. — [2] Genes. XXXVII, 34. — [3] II Reg. XVIII, 33.

tousjours mornes, tristes, et fascheux au defaut de la lune; comme, au contraire, au renouvellement d'icelle ilz sautent, dansent, et font leurs singeries. Le mondain est harnieux, maussade, amer et melancholique au defaut des prosperités terrestres; et en l'affluence il est presque tous-jours bravache, esbaudy, et insolent.

Certes la tristesse de la vraye penitence ne doit pas tant estre nommée tristesse que desplaysir, ou sentiment et detestation du mal; tristesse qui n'est jamais ni ennuyeuse, ni chagrine; tristesse qui n'engourdit point l'esprit, ains qui le rend actif, prompt et diligent; tristesse qui n'abat point le cœur, ains le releve par la priere et l'esperance, et luy fait faire les eslans de la ferveur de devotion; tristesse laquelle au fort de ses amertumes produit tous-jours la douceur d'une incomparable consolation, suivant le precepte du grand saint Augustin : Que le penitent s'attriste tous-jours, mays que tous-jours il se resjouisse de sa tristesse. La tristesse, dit Cassian, qui opere la solide penitence et l'aggreable repentance, de laquelle on ne se repent jamais, elle est obeïssante, affable, humble, debonnaire, souefve, patiente, comme estant issue et descendue de la charité : si que s'estendant à toute douleur de corps et contrition d'esprit, elle est, en certaine façon, joyeuse, animée, et revigorée de l'esperance de son proffit; elle retient toute la suavité de l'affabilité et longanimité, ayant en elle-mesme les fruitz du saint Esprit, que le saint Apostre raconte : « Or les fruitz du saint Esprit sont charité, joye, paix, longanimité, bonté, benignité, foy, mansuetude, continence [1]. » Telle est la vraye penitence, et telle la bonne tristesse, qui certes n'est pas proprement triste ni melancholique, ains seulement attentive et affectionnée à detester, rejetter, et empescher le mal du peché pour le passé et pour l'advenir. Nous voyons aussi maintefois des penitences fort empressées, troublées,

[1] Gal. V, 22.

impatientes, pleureuses, ameres, souspirantes, inquietes, grandement apres et melancholiques, lesquelles en fin se treuvent infructueuses et sans suite d'aucun veritable amendement, par ce qu'elles ne procedent pas des vrays motifs de la vertu de penitence, mays de l'amour propre et naturel.

« La tristesse du monde opere la mort [1], » dit l'Apostre; Theotime, il la faut donc bien eviter et rejetter selon nostre pouvoir. Si elle est naturelle, nous la devons repousser, contrevenans à ses mouvemens, la divertissant par exercices propres à cela, et usant des remedes et façon de vivre que les medecins mesmes jugeront à propos. Si elle provient de tentation, il faut bien descouvrir son cœur au Pere spirituel, lequel nous prescrira les moyens de la vaincre, selon ce que nous en avons dit en la quatrieme partie de l'Introduction à la vie devote. Si elle est accidentelle, nous recourrons à ce qui est marqué au huitieme livre, affin de voir combien les tribulations sont aymables aux enfans de Dieu, et que la grandeur de nos esperances en la vie eternelle doit rendre presque inconsiderables tous les evenemens passagers de la temporelle.

Au reste, parmy toutes les melancholies qui nous peuvent arriver, nous devons employer l'authorité de la volonté superieure pour faire tout ce qui se peut en faveur du divin amour. Certes il y a des actions qui dependent tellement de la disposition et complexion corporelle qu'il n'est pas en nostre pouvoir de les faire à nostre gré : car un melancholique ne sçauroit tenir ni ses yeux, ni sa parole, ni son visage en la mesme grace et suavité qu'il auroit s'il estoit deschargé de cette mauvaise humeur; mays il peut bien, quoyque sans grace, dire des paroles gracieuses, bonteuses et courtoises, et, malgré son inclination, faire par rayson les choses convenables en paroles et en œuvres de charité,

[1] II Cor. VII, 10.

douceur et condescendance. On est excusable de n'estre pas tous-jours gay; car on n'est pas maistre de la gayeté pour l'avoir quand on veut : mais on n'est pas excusable de n'estre pas tous-jours bonteux, maniable et condescendant; car cela est tous-jours au pouvoir de nostre volonté, il ne faut sinon se resoudre de surmonter l'humeur et inclination contraire.

FIN DE L'UNZIEME LIVRE.

LIVRE DOUZIEME,

CONTENANT QUELQUES ADVIS POUR LE PROGRES DE L'AME AU SAINT AMOUR.

CHAPITRE PREMIER.

Que le progrès au saint amour ne depend pas de la complexion naturelle.

Un grand religieux de nostre âge a escrit que la disposition naturelle sert de beaucoup à l'amour contemplatif, et que les personnes de complexion affective et amante y sont plus propres. Or je ne pense pas qu'il veuille dire que l'amour sacré soit distribué aux hommes, ni aux anges, en suite, et moins encor en vertu des conditions naturelles; ni qu'il veuille dire que la distribution de l'amour divin soit faite aux hommes selon leurs qualités et habiletés naturelles; car ce seroit dementir l'Escriture, et violer la regle ecclesiastique par laquelle les Pelagiens furent declarés heretiques.

Pour moy, je parle en ce traitté de l'amour surnaturel, que Dieu respand en nos cœurs par sa bonté, et duquel la residence est en la supreme pointe de l'esprit; pointe qui est au dessus de tout le reste de nostre ame, et qui est independante de toute complexion naturelle. Et puis, bien que les ames enclines à la dilection ayent d'un costé quelque disposition qui les rend plus propres à vouloir aymer Dieu, d'autre part toutesfois elles sont si sujettes à s'attacher par affection aux creatures aymables, que leur inclination les met autant en peril de se divertir de la pureté de l'amour

sacré par le meslange des autres comme elles ont de facilité à vouloir aymer Dieu ; car le danger de mal aymer est attaché à la facilité d'aymer.

Il est pourtant vray que ces ames ainsy faites, estant une fois bien purifiées de l'amour des creatures, font des merveilles en la dilection sainte, l'amour treuvant une grande aysance à se dilater en toutes les facultés du cœur; et de là procede une tres-aggreable suavité, laquelle ne paroist pas en ceux qui ont l'ame aigre, aspre, melancholique et revesche.

Neantmoins si deux personnes, dont l'une est aymante et douce, l'autre chagrine et amere, par condition naturelle, ont une charité egale, elles aymeront sans doute egalement Dieu, mays non pas semblablement. Le cœur de naturel doux aymera plus aysément, plus amiablement, plus doucement, mays non pas plus solidement ni plus parfaitement; ains l'amour qui naistra emmy les espines et repugnances d'un naturel aspre et sec sera plus brave et plus glorieux, comme l'autre sera aussi plus delicieux et gracieux.

Il importe donc peu que l'on soit naturellement disposé à l'amour, quand il s'agit d'un amour surnaturel et par lequel on n'agit que surnaturellement. Seulement, Theotime, je dirois volontier à tous les hommes : O mortelz! si vous avés le cœur enclin à l'amour, hé! pourquoy ne pretendés-vous au celeste et divin? Mays si vous estes rudes et amers de cœur, helas! pauvres gens, puisque vous estes privés de l'amour naturel, pourquoy n'aspirés-vous à l'amour surnaturel qui vous sera amoureusement donné par celuy qui vous appelle si saintement à l'aymer?

CHAPITRE II.

Qu'il faut avoir un desir continuel d'aymer.

« Thesaurisés des thresors au ciel[1]. » Un thresor ne suffit pas au gré de ce divin amant, ains il veut que nous ayons tant de thresors que nostre thresor soit composé de plusieurs thresors; c'est à dire, Theotime, qu'il faut avoir un desir insatiable d'aymer Dieu, pour joindre tous-jours dilection à dilection. Qu'est-ce qui presse si fort les avettes d'accroistre leur miel, sinon l'amour qu'elles ont pour luy? O cœur de mon ame, qui es créé pour aymer le bien infiny! quel amour peux-tu desirer sinon cet amour, qui est le plus desirable de tous les amours? Helas! ô ame de mon cœur! quel desir peux-tu aymer, sinon le plus aymable de tous les desirs? O amour des desirs sacrés! ô desirs du saint amour! ô que j'ay convoité de desirer vos perfections!

Le malade degousté n'a pas appetit de manger, mays il appete d'avoir appetit; il ne desire pas la viande, mays il desire de la desirer. Theotime, de sçavoir si nous aymons Dieu sur toutes choses, il n'est pas en nostre pouvoir, si Dieu mesme ne le nous revele : mays nous pouvons bien sçavoir si nous desirons de l'aymer; et quand nous sentons en nous le desir de l'amour sacré, nous sçavons que nous commençons d'aymer. C'est nostre partie sensuelle et animale qui appete de manger, mays c'est nostre partie raysonnable qui desire cet appetit; et d'autant que la partie sensuelle n'obeit pas tous-jours à la partie raysonnable, il arrive maintefois que nous desirons l'appetit, et ne le pouvons pas avoir.

Mais le desir d'aymer et l'amour dependent de la mesme volonté : c'est pourquoy soudain que nous avons formé le vray desir d'aymer, nous commencons d'avoir de l'amour;

[1] Matth. VI, 20.

et à mesure que ce desir va croissant, l'amour aussi va s'augmentant. Qui desire ardemment l'amour aymera bientost avec ardeur. O Dieu! qui nous fera la grace, Theotime, que nous bruslions de ce desir, qui est le desir des pauvres et la preparation de leur cœur que Dieu exauce[1] volontier! Qui n'est pas asseuré d'aymer Dieu, il est pauvre; et s'il desire de l'aymer, il est mendiant, mays mendiant de l'heureuse mendicité de laquelle le Sauveur a dit : « Bienheureux sont les mendians d'esprit; car à eux appartient le royaume des cieux[2]. »

Tel fut saint Augustin quand il s'escria : « O aymer! ô marcher! ô mourir à soy-mesme! ô parvenir à Dieu! » Tel saint François, disant : « Que je me meure de ton amour, ô l'amy de mon cœur, qui as daigné mourir pour mon amour!» Telles sainte Catherine de Genes et la bienheureuse Mere Terese, quand, comme biches spirituelles, pantelantes et mourantes de la soif du divin amour, elles lançoient cette voix : « Hé! Seigneur, donnés-moy cette eau[3]! »

L'avarice temporelle, par laquelle on desire avidement les thresors terrestres, est la racine de tous maux[4]; mays l'avarice spirituelle, par laquelle on souhaite incessamment le fin or de l'amour sacré, est la racine de tous biens. Qui bien desire la dilection, bien la cherche; qui bien la cherche, bien la treuve; qui bien la treuve, il a treuvé la source de la vie, de laquelle il puisera le salut du Seigneur[5]. Crions nuit et jour, Theotime : Venez, ô saint Esprit! remplissez les cœurs de vos fideles, et allumés en iceux le feu de vostre amour. O amour celeste! quand comblerés-vous mon ame?

[1] Psalm. IX, 38. — [2] Matth. V, 3. — [3] Joan. IV, 15. — [4] I Tim. VI, 10. — [5] Proverb. VIII, 35.

CHAPITRE III.

Que pour avoir le desir de l'amour sacré, il faut retrancher les autres desirs.

Pourquoy pensés-vous, Theotime, que les chiens, en la sayson printaniere, perdent plus souvent qu'en autre tems la trace et piste de la beste? C'est par ce, disent les chasseurs et les philosophes, que les herbes et fleurs sont alors en leur vigueur; si que la varieté des odeurs qu'elles respandent estouffe tellement le sentiment des chiens qu'ilz ne sçavent ni choysir ni suivre la senteur de la proye entre tant de diverses senteurs que la terre exhale. Certes ces ames qui foysonnent continuellement en desirs, desseins et projectz, ne desirent jamais comme il faut le saint amour celeste, ni ne peuvent bien sentir la trace amoureuse et piste du divin bienaymé, qui est comparé au chevreul et petit fan de biche [1].

Le lys n'a point de sayson, ains fleurit tost ou tard selon qu'on le plante plus ou moins avant en terre : car si on ne le pousse que trois doigtz en terre, il fleurira incontinent; mays si on le pousse six ou neuf doigtz, il fleurira aussi tous-jours plus tard à mesme proportion. Si le cœur qui pretend à l'amour divin est fort enfoncé dans les affaires terrestres et temporelles, il fleurira tard et difficilement; mays s'il n'est dans le monde que justement autant que sa condition le requiert, vous le verrés bientost fleurir en dilection, et respandre son odeur aggreable.

Pour cela les saintz se retirerent és solitudes, affin que, dépris des sollicitudes mondaines, ilz vacassent plus ardemment au celeste amour. Pour cela l'espouse sacrée fermoit l'un de ses yeux, affin d'unir plus fortement sa veuë en

[1] Cant. Cant. II, 9.

l'autre seul, et viser plus justement par ce moyen au milieu du cœur de son bienaymé, qu'elle veut blesser d'amour; pour cela elle mesme tient sa perruque tellement plicée et ramassée dans sa tresse qu'elle sembloit n'avoir qu'un seul cheveux, duquel elle se sert comme d'une chaisne pour lier et ravir le cœur de son espoux, qu'elle rend esclave de sa dilection[1].

Les ames qui desirent tout de bon d'aymer Dieu ferment leur entendement aux discours des choses mondaines pour l'employer plus ardemment és meditations des choses divines, et ramassent toutes leurs pretentions sous l'unique intention qu'elles ont d'aymer uniquement Dieu. Quiconque desire quelque chose qu'il ne desire pas pour Dieu, il en desire moins Dieu.

Un religieux demanda au bienheureux Gilles ce qu'il pourroit faire de plus aggreable à Dieu; et il luy respondit en chantant : « Une à un, une à un; » c'est à dire, une seule ame à un seul Dieu. Tant de desirs et d'amours en un cœur sont comme plusieurs enfans sur une mammelle, qui, ne pouvans tetter tous ensemble, la pressent tantost l'un, tantost l'autre, à l'envy, et la font en fin tarir et dessecher. Qui pretend au divin amour doit soigneusement reserver son loysir, son esprit et ses affections pour cela.

CHAPITRE IV.

Que les occupations legitimes ne nous empeschent point de pratiquer le divin amour.

La curiosité, l'ambition, l'inquietude, avec l'inadvertence et inconsideration de la fin pour laquelle nous sommes en ce monde, sont cause que nous avons mille fois plus d'empeschemens que d'affaires, plus de tracas que d'œuvre, plus

[1] Cant. Cant. IV, 9.

d'occupation que de besoigne : et ce sont ces embarrassemens, Theotime, c'est à dire, les niaises, vaines et superflues occupations desquelles nous nous chargeons, qui nous divertissent de l'amour de Dieu, et non pas les vrays et legitimes exercices de nos vocations. David, et apres luy saint Louys, parmy tant de hazars, de travaux et d'affaires qu'ilz eurent soit en paix, soit en guerre, ne laissoient pas de chanter en verité :

Que veut mon cœur, sinon Dieu,
De ce qu'au ciel on admire ?
Qu'est-ce emmy ce bas lieu,
Sinon Dieu, mon cœur respire[1] ?

Saint Bernard ne perdoit rien du progres qu'il desiroit faire en ce saint amour, quoyqu'il fut és cours et armées des grands princes, où il s'employoit à reduire les affaires d'estat au service de la gloire de Dieu : il changeoit de lieu, mays il ne changeoit point de cœur, ni son cœur d'amour, ni son amour d'object; et, pour parler son propre langage, ces mutations se faysoient en luy, mais non pas de luy, puisque bien que ses occupations fussent fort differentes, il estoit indifferent à toutes occupations, et different de toutes occupations, ne recevant pas la couleur des affaires et des conversations, comme le cameleon celle des lieux où il se treuve, ains demeurant tous-jours tout uny à Dieu, tous-jours blanc en pureté, tous-jours vermeil de charité, et tous-jours plein d'humilité.

Je sçay bien, Theotime, l'advis des sages :

Celuy fuye la cour et quitte le palais,
Qui veut vivre devot : rarement és armées
On voit de pieté les ames animées;
La foy, la sainteté, sont filles de la paix.

Et les Israëlites avoient rayson de s'excuser aux Babilo-

[1] Psalm. LXXII; 25.

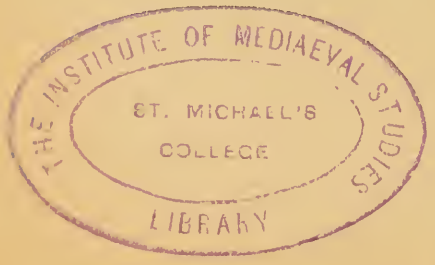
niens qui les pressoient de chanter les sacrés cantiques de Sion :

> Helas ! mays en quelle musique,
> En ce triste bannissement,
> Pourrions-nous chanter saintement
> Du Seigneur le sacré cantique [1] ?

Mais ne voyés-vous pas aussi que ces pauvres gens estoient non seulement parmy les Babiloniens, ains encor captifs des Babiloniens. Quiconque est esclave des faveurs de la cour, du succes du palais, de l'honneur de la guerre, ô Dieu ! c'en est fait, il ne sçauroit chanter le cantique de l'amour divin. Mays celuy qui n'est en cour, en guerre, au palais que par devoir, Dieu l'assiste, et la douceur celeste luy sert d'epitheme sur le cœur pour le preserver de la peste qui regne en ces lieux-là.

Lorsque la peste affligea les Milannois, saint Charles ne fist jamais difficulté de hanter les maysons et toucher les personnes empestées : mais, Theotime, il les hantoit aussi et touchoit seulement et justement autant que la necessité du service de Dieu le requeroit ; et pour rien il ne fut allé au danger sans la vraye necessité, de peur de commettre le peché de tenter Dieu. Ainsy ne fut-il atteint d'aucun mal, la divine providence conservant celuy qui avoit en elle une confiance si pure qu'elle n'estoit meslée ni de timidité, ni de temerité. Dieu a soin de mesme de ceux qui ne vont à la cour, au palais, à la guerre, sinon par la necessité de leur devoir ; et ne faut en cela ni estre si craintif que l'on abandonne les bonnes et justes affaires faute d'y aller, ni si outrecuidé et presomptueux que d'y aller ou demeurer sans l'expresse necessité du devoir et des affaires.

[1] Psalm. CXXXVI, 4.



CHAPITRE V.

Exemple tres-amiable sur ce sujet.

Dieu est innocent à l'innocent, bon au bon, cordial au cordial, tendre envers les tendres[1]; et son amour le porte quelquefois à faire des traitz d'une sacrée et sainte mignardise pour les ames qui, par une amoureuse pureté et simplicité, se rendent comme petitz enfans aupres de luy.

Un jour sainte Françoïse disoit l'office de nostre Dame; et comme il advient ordinairement que, s'il n'y a qu'une affaire en toute la journée, c'est au tems de l'orayson que la presse en arrive, cette sainte dame fut appellée de la part de son mary pour un service domestique, et par quatre diverses fois pensant reprendre le fil de son office, elle fut rappellée et contrainte de coupper un mesme verset, jusques à ce que cette benite affaire pour laquelle on avoit si empressement diverti sa priere estant en fin achevée, revenant à son office, elle treuva ce verset, si souvent laissé par obeïssance et si souvent recommencé par devotion, tout escrit en beaux caracteres d'or, que sa devote compaigne madame Vannocie jura d'avoir veu escrire par le cher ange gardien de la sainte, à laquelle par apres saint Paul aussi le revela.

Quelle suavité, Theotime, de cet espoux celeste envers cette douce et fidele amante! Mais vous voyés cependant que les occupations necessaires à un chacun selon sa vocation ne diminuent point l'amour divin, ains l'accroissent, et dorent, par maniere de dire, l'ouvrage de la devotion. Le rossignol n'ayme pas moins sa melodie quand il fait ses pauses que quand il chante : le cœur devot n'ayme[2] pas moins l'amour quand il se divertit pour les necessités exte-

[1] Psalm. XVII, 26. — [2] Les éditions modernes corrigent : *les cœurs devots n'ayment.*

rieures que quand il prie; leur silence et leur voix, leur action et leur contemplation, leur occupation et leur repos, chantent egalement en eux le cantique de leur dilection.

CHAPITRE VI.

Qu'il faut employer toutes les occasions presentes en la pratique du divin amour.

Il y a des ames qui font des grands projetz de faire des excellens services à nostre Seigneur par des actions eminentes et des souffrances extraordinaires, mays actions et souffrances desquelles l'occasion n'est pas presente, ni ne se presentera peut-estre jamais, et sur cela pensent d'avoir fait un trait de grand amour; en quoy elles se trompent fort souvent, comme il appert en ce que, embrassant par souhait, ce leur semble, des grandes croix futures, elles fuyent ardemment la charge des presentes, qui sont moindres. N'est-ce pas une extreme tentation d'estre si vaillant en imagination et si lasche en l'execution?

Hé! Dieu nous garde de ces ardeurs imaginaires, qui nourrissent bien souvent dans le fond de nos cœurs la vaine et secrette estime de nous-mesme! Les grandes œuvres ne sont pas tous-jours en nostre chemin; mays nous pouvons à toutes heures en faire des petites excellemment, c'est à dire avec un grand amour. Voyés ce saint, je vous prie, qui donne un verre d'eau pour Dieu au pauvre passager alteré: il fait peu de chose, ce semble; mais l'intention, la douceur, la dilection dont il anime son œuvre est si excellente, qu'elle convertit cette simple eau en eau de vie et de vie eternelle.

Les avettes picorent dans le lys, les flambes et les roses; mais elles ne font pas moins de buttin sur les menues petites fleurs du rosmarin et du tim, ains elles y cueillent non seulement plus de miel, mays encore de meilleur miel, par

ce que dedans ces petitz vases le miel se treuvant plus serré, s'y conserve aussi bien mieux. Certes, és bas et menus exercices de devotion, la charité se pratique non seulement plus frequemment, mays aussi pour l'ordinaire plus humblement, et par consequent plus utilement et saintement.

Ces condescendences aux humeurs d'autruy, ce support des actions et façons agrestes et ennuyeuses du prochain, ces victoires sur nos propres humeurs et passions, ce renoncement à nos menues inclinations, cet effort contre nos aversions et repugnances, ce cordial et doux adveu de nos imperfections, cette peine continuelle que nous prenons de tenir nos ames en egalité, cet amour de nostre abjection, ce benin et gracieux accueil que nous faysons au mespris et censure de nostre condition, de nostre vie, de nostre conversation, de nos actions : Theotime, tout cela est plus fructueux à nos ames que nous ne sçaurions penser, pourveu que la celeste dilection le mesnage. Mais nous l'avons desja dit à Philothée.

CHAPITRE VII.

Qu'il faut avoir soin de faire nos actions fort parfaitement.

Nostre Seigneur, au rapport des anciens, souloit dire aux siens : « Soyés bons monnoyeurs. » Si l'escu n'est de bon or, s'il n'a son poids, s'il n'est battu au coin legitime, on le rejette comme non recevable : si une œuvre n'est de bonne espece, si elle n'est ornée de charité, si l'intention n'est pieuse, elle ne sera point receue entre les bonnes œuvres. Si je jeusne, mays pour espargner, mon jeusne n'est pas de bonne espece ; si c'est par temperance, mais que j'aye quelque peché mortel en mon ame, le poids manque à cette œuvre, car c'est la charité qui donne le poids à tout ce que nous faysons ; si c'est seulement par conversation et pour m'accommoder à mes compaignons, cette œuvre n'est pas mar-

quée au coin d'une intention appreuvée : mays si je jeusne par temperance, et que je soy en la grace de Dieu, et que j'aye intention de plaire à sa divine Majesté par cette temperance, l'œuvre sera une bonne monnoye, propre pour accroistre en moy le thresor de la charité.

C'est faire excellemment les actions petites que de les faire avec beaucoup de pureté d'intention, et une forte volonté de plaire à Dieu ; et lors elles nous sanctifient grandement. Il y a des personnes qui mangent beaucoup et sont tous-jours maigres, extenuées et alangories, par ce qu'elles n'ont pas la force digestive bonne ; il y en a d'autres qui mangent peu, et sont tous-jours en bon point et vigoureuses, par ce qu'elles ont l'estomach bon. Ainsy y a-il des ames qui font beaucoup de bonnes œuvres, et croissent fort peu en charité, par ce que elles les font ou froidement et laschement, ou par instinct et inclination de nature, plus que par inspiration de Dieu ou ferveur celeste : et au contraire il y en a qui font peu de besoigne, mais avec une volonté et intention si sainte qu'elles font un progres extreme en dilection ; elles ont peu de talent, mays elles le menagent si fidelement que le Seigneur les en recompense largement.

CHAPITRE VIII.

Moyen general pour appliquer nos œuvres au service de Dieu.

« Tout ce que vous faites, et quoy que vous faciés en paroles et en œuvres, faites-le tout au nom de Jesus-Christ[1]. Soit que vous mangiés, soit que vous beuviés, ou que vous faciés quelque autre chose, faites-le tout à la gloire de Dieu[2]. » Ce sont les paroles propres du divin Apostre ; lesquelles, comme dit le grand saint Thomas en les expliquant, sont suffisamment pratiquées quand nous avons l'habitude de la

[1] I Cor. X, 31. — [2] Coloss. III, 17.

tres-sainte charité, par laquelle, bien que nous n'ayons pas une expresse et attentive intention de faire chaque œuvre pour Dieu, cette intention neantmoins est contenue couvertement en l'union et communion que nous avons avec Dieu, par laquelle tout ce que nous pouvons faire de bon est dedié avec nous à sa divine bonté. Il n'est pas besoin qu'un enfant demeurant en la mayson et puissance de son pere declaire que ce qu'il acquiert est acquis à son pere ; car sa personne estant à son pere, tout ce qui en depend luy appartient aussi. Il suffit aussi que nous soyons enfans de Dieu par dilection, pour rendre tout ce que nous faysons entierement destiné à sa gloire.

Il est donc vray, Theotime, que, comme nous avons dit ailleurs, tout ainsy que l'olivier planté pres de la vigne luy donne sa saveur, de mesme la charité se treuvant aupres des autres vertus, elle leur communique sa perfection. Mays il est vray aussi que, comme si l'on ente la vigne sur l'olivier, il ne luy communique pas seulement plus parfaitement son goust, mais la rend encor participante de son suc ; ne vous contentés pas aussi d'avoir la charité, et avec elle la pratique des vertus, mays faites que ce soit par et pour elle que vous les practiqués, affin qu'elles luy puissent estre justement attribuées.

Quand un peintre tient et conduit la main de l'apprentif, le trait qui en procede est principalement attribué au peintre, par ce qu'encor que l'apprentif ait contribué le mouvement de sa main et l'application du pinceau, si est-ce que le maistre a aussi de sa part tellement meslé son mouvement avec celuy de l'apprentif, qu'imprimant en iceluy, l'honneur de ce qui est de bien au trait luy est specialement deferé, encor qu'on ne laisse pas de loüer l'apprentif, à cause de la souplesse avec laquelle il a accommodé son mouvement à la conduite du maistre. O que les actions des vertus sont excellentes quand le divin amour leur imprime son sacré

mouvement, c'est à dire, lorsqu'elles se font par le motif de la dilection ! Mays cela se fait differemment.

Le motif de la divine charité respand une influence de perfection particuliere sur les actions vertueuses de ceux qui se sont specialement dediés à Dieu pour le servir à jamais. Telz sont les evesques et prestres, qui, par une consecration sacramentelle et par un caractere spirituel qui ne peut estre effacé, se vouent, comme serfs stigmatisés et marqués, au perpetuel service de Dieu ; telz les religieux, qui par leurs vœux, ou solemnelz ou simples, sont immolés à Dieu en qualités d'hosties vivantes et raysonnables[1] ; telz tous ceux qui se rangent aux congregations pieuses, dediés à jamais à la gloire divine ; telz tous ceux encor qui à dessein se procurent des profondes et puissantes resolutions de suivre la volonté de Dieu, faysans pour cela des retraittes de quelques jours, affin d'exciter leurs ames, par divers exercices spirituelz, à l'entiere reformation de leur vie : methode sainte, familiere aux anciens chrestiens, mais depuis presque tout à fait delaissée, jusques à ce que le grand serviteur de Dieu, Ignace de Loyole, la remit en usage du tems de nos peres.

Je sçay que quelques uns n'estiment pas que cette oblation si generale de nous-mesmes estende sa vertu et porte son influence sur les actions que nous pratiquons par apres, sinon à mesure qu'en l'exercice d'icelles nous appliquons en particulier le motif de la dilection, les dediant specialement à la gloire de Dieu ; mays tous confessent neantmoins avec saint Bonaventure, loüé d'un chacun en ce sujet, que si j'ay resolu en mon cœur de donner cent escus pour Dieu, quoyque par apres je face à loysir la distribution de cette somme, ayant l'esprit distrait et sans attention, toute la distribution neantmoins ne laissera pas d'estre faite par amour, à cause qu'elle procede du premier project que le divin amour me fit faire de donner tout cela.

[1] Rom. XII, 1.

Mays de grace, Theotime, quelle difference y a-il entre celuy qui offre cent escuz à Dieu et celuy qui lui offre toutes ses actions? Certes il n'y en a point, sinon que l'un offre une somme d'argent, et l'autre une somme d'actions. Et pourquoy donc, je vous prie, ne seront-ilz l'un comme l'autre estimés faire la distribution des pieces de leurs sommes en vertu de leurs premiers propos et fondamentales resolutions? Et si l'un, distribuant ses escus sans attention, ne laisse pas de jouïr de l'influence de son premier dessein, pourquoy l'autre, distribuant ses actions, ne jouïra-il pas du fruit de sa premiere intention? Celuy qui destinément s'est rendu esclave amiable de sa divine bonté luy a par consequent dedié toutes ses actions.

Sur cette verité, chacun devroit une fois en sa vie faire une bonne retraitte, pour en icelle bien purger son ame de tout peché, pour en suite faire une intime et solide resolution de vivre tout à Dieu, selon que nous avons enseigné en la premiere partie de l'Introduction à la vie devote; puis au moins une fois l'année faire la revuë de sa conscience, et le renouvellement de la premiere resolution que nous avons marqué en la cinquieme partie de ce livre-là, auquel pour ce regard je vous renvoye.

Certes saint Bonaventure avoue qu'un homme qui s'est acquis une si grande inclination et coustume de bien faire que souvent il le fait sans speciale attention ne laisse pas de meriter beaucoup par telles actions, lesquelles sont annoblies par la dilection, de laquelle elles proviennent comme de la racine et source originaire de cette heureuse habitude, facilité et promptitude.

CHAPITRE IX.

De quelques autres moyens pour appliquer plus particulierement nos œuvres à l'amour de Dieu.

Quand les paonnesses couvent en des lieux bien blancs, les pouletz sont aussi tous blancs : et quand nos intentions sont en l'amour de Dieu, lorsque nous projettons quelque bon œuvre, ou que nous nous jettons en quelque vacation, toutes les actions qui s'en ensuivent prennent leur valeur et tirent leur noblesse de la dilection, de laquelle elles ont leur origine; car qui ne void que les actions qui sont propres à ma vocation, ou requises à mon dessein, dependent de cette premiere election et resolution que j'ay faite?

Mais, Theotime, il ne se faut pas arrester là; ains pour faire un excellent progres en la devotion, il faut non seulement au commencement de nostre conversion, et puis tous les ans, destiner nostre vie et toutes nos actions à Dieu, mays aussi il les luy faut offrir tous les jours, selon l'exercice du matin que nous avons enseigné à Philothée; car en ce renouvellement journalier de nostre oblation, nous respandons sur nos actions la vigueur et vertu de la dilection par une nouvelle application de nostre cœur à la gloire divine, au moyen de quoy il est tous-jours plus sanctifié.

Outre cela, appliquons cent et cent fois le jour nostre vie au divin amour par la practique des oraysons jaculatoires, elevations de cœur et retraittes spirituelles : car ces saintz exercices, lançans et jettans continuellement nos espritz en Dieu, y portent en suite toutes nos actions. Et comme se pourroit-il faire, je vous prie, que une ame laquelle à tous momens s'eslance en la divine bonté, et souspire incessamment des paroles de dilection, pour tenir tous-jours son cœur dans le sein de ce Pere celeste, ne fut pas estimée faire toutes ses bonnes actions en Dieu et pour Dieu?

Celle qui dit : « Hé! Seigneur, je suis vostre [1]. Mon bien-aymé est tout mien, et moy je suis toute sienne [2]. Mon Dieu, vous estes mon tout. O Jesus! vous estes ma vie. Hé! qui me fera la grace que je meure à moy-mesme, affin que je ne vive qu'à vous? O aymer! ô s'acheminer! ô mourir à soy-mesme! ô vivre à Dieu! ô estre en Dieu! O Dieu, ce qui n'est pas vous-mesme ne m'est rien; » celle-là, dis-je, ne dedie-elle pas continuellement ses actions au celeste espoux? O que bienheureuse est l'ame qui a une fois bien fait le despouillement et la parfaite resignation de soy-mesme entre les mains de Dieu, dont nous avons parlé cy-dessus! car par apres elle n'a à faire qu'un petit souspir et regard en Dieu pour renouveller et confirmer son despouillement, sa resignation et son oblation, avec la protestation qu'elle ne veut rien que Dieu et pour Dieu, et qu'elle ne s'ayme, ni chose du monde, qu'en Dieu et pour l'amour de Dieu.

Or cet exercice des continuelles aspirations est donc fort propre pour appliquer toutes nos œuvres à la dilection; mays principalement il suffit tres-abondamment pour les menues et ordinaires actions de nostre vie; car quant aux œuvres relevées et de consequence, il est expedient, pour faire un proffit d'importance, d'user de la methode suivante, ainsy que j'ay desja touché ailleurs.

Eslevons en ces occurrences nos cœurs et nos espritz en Dieu, enfonçons nostre consideration et estendons nostre pensée dans la tres-sainte et glorieuse eternité, voyons qu'en icelle la divine bonté nous cherissoit tendrement, destinant pour nostre salut tous les moyens convenables à nostre progres en sa dilection, et particulierement la commodité de faire le bien qui se presente alors à nous, ou de souffrir le mal qui nous arrive : cela fait, desployans, s'il faut ainsy dire, et eslevans les bras de nostre consentement, embrassons cherement, ardemment et tres-amoureusement, soit

[1] Psalm. CXVIII, 94. — [2] Cant. Cant. II, 16.

le bien qui se presente à faire, soit le mal qu'il nous faut souffrir, en consideration de ce que Dieu l'a voulu eternellement, pour luy complaire et obeïr à sa providence.

Voyés le grand saint Charles, lorsque la peste attaqua son diœcese. Il releva son courage en Dieu, et regarda attentivement qu'en l'eternité de la providence divine ce fleau estoit preparé et destiné à son peuple, et que emmy ce fleau cette mesme providence avoit ordonné qu'il eut un soin tres-amoureux de servir, soulager et assister cordialement les affligés, puisque en cette occasion il se treuvoit le pere spirituel, pasteur et evesque de cette province-là. C'est pourquoy, se representant la grandeur des peines, travaux, et hazars qu'il luy seroit force de subir pour ce sujet, il s'immola en esprit au bon playsir de Dieu, et, baysant tendrement cette croix, il s'escria du fond de son cœur, à l'imitation de saint André : « Je te salue, ô croix precieuse! je te salue, ô tribulation bienheureuse! O affliction sainte, que tu es aymable, puisque tu es issue du sein amiable de ce Pere d'eternelle misericorde, qui t'a voulu de toute eternité, et t'a destiné pour ce cher peuple et pour moy! O croix! mon cœur te veut, puisque celuy de mon Dieu t'a voulu. O croix! mon ame te cherit et t'embrasse de toute sa dilection. »

En cette sorte devons-nous entreprendre les plus grandes affaires et les plus aspres tribulations qui nous puissent arriver. Mays quand elles seront de longue haleyne, il faudra de tems en tems et fort souvent repeter cet exercice, pour continuer plus utilement nostre union à la volonté et bon playsir de Dieu, prononçans cette brieve, mais toute divine protestation de son Filz : *Ouy*, ô *Pere* eternel! je le veux de tout mon cœur, *par ce qu'ainsy a-il esté aggreable devant vous*[1]. O Dieu! Theotime, que de thresors en cette practique!

[1] Matth. XI, 26.

CHAPITRE X.

Exhortation au sacrifice que nous devons faire à Dieu de nostre franc arbitre.

J'adjouste au sacrifice de saint Charles celuy du grand patriarche Abraham, comme une vive image du plus fort et loyal amour qu'on puisse imaginer en creature quelconque.

Il sacrifia, certes, toutes les plus fortes affections naturelles qu'il pouvoit avoir, lorsqu'ouyant la voix de Dieu qui luy disoit : « Sors de ton païs, et de ta parentée, et de la mayson de ton pere, et viens au païs que je te monstreray [1], » il sortit soudain, et se mit promptement en chemin sans sçavoir où il iroit [2]. Le doux amour de la patrie, la suavité de la conversation des proches, les delices de la mayson paternelle ne l'esbranlerent point; il part hardiment et ardemment, et va où il plaira à Dieu de le conduire. Quelle abnegation, Theotime! quel renoncement! On ne peut aymer Dieu parfaitement si l'on ne quitte les affections aux choses perissables.

Mays cecy n'est rien en comparayson de ce qu'il fit par apres, quand Dieu l'appellant par deux fois, et ayant veu sa promptitude à respondre, il luy dit : « Prends Isaac ton enfant unique, lequel tu aymes, et va en la terre de vision, où tu l'offriras en holocauste sur l'un des montz que je te monstreray. » Car voylà ce grand homme qui part soudain avec ce tant aymé et tant aymable filz, fait trois journées de chemin, arrive au pied de la montaigne, laisse là ses valetz et l'asne, charge son filz Isaac du bois requis à l'holocauste, se reservant de porter luy-mesme le glaive et le feu; et comme il va montant, ce cher enfant luy dit : « Mon pere; » et il luy respond : « Que veux-tu, mon filz? » « Voyci, dit l'enfant, voyci le bois et le feu : mays où est

[1] Genes. XII, 1. — [2] Hebr. XI, 8.

la victime de l'holocauste? » A quoy le pere respond : « Dieu se prouvoyra de la victime de l'holocauste, mon enfant. » Et tandis ils arrivent sur le mont destiné, où soudain Abraham construit un autel, arrange le bois sur iceluy, lie son Isaac et le colloque sur le buscher; il estend sa main droite, empoigne et tire à soy le glaive, il hausse le bras, et, comme il est prest de descharger le coup pour immoler cet enfant, l'ange crie d'en haut : Abraham, Abraham; » qui respond : « Me voyci. » Et l'ange luy dit : « Ne tue pas l'enfant; c'est assés : maintenant je connois que tu crains Dieu, et n'as pas espargné ton filz pour l'amour de moy. » Sur cela Isaac est delié, Abraham prend un belier qu'il void pris par les cornes aux ronzes d'un buisson, et l'immole [1].

Theotime, qui void la femme de son prochain pour la convoiter, il a desja adulteré en son cœur [2]; et qui lie son filz pour l'immoler, il l'a desja sacrifié en son cœur. Hé! voyés donc, de grace, quel holocauste ce saint homme fit en son cœur! sacrifice incomparable; sacrifice qu'on ne peut assés estimer; sacrifice qu'on ne peut assés louer! O Dieu! qui sçauroit discerner quelle des deux dilections fut la plus grande, ou celle d'Abraham, qui, pour plaire à Dieu, immole cet enfant tant aymable; ou celle de cet enfant, qui, pour plaire à Dieu, veut bien estre immolé, et pour cela se laisse lier et estendre sur le bois, et, comme un doux agnelet, attend paysiblement le coup de mort de la chere main de son bon pere?

Pour moy, je prefere le pere en la longanimité; mays aussi je donne hardiment le prix de la magnanimité au filz : car d'un costé c'est voirement une merveille, mais non pas si grande, de voir que Abraham, desja viel et consommé en la science d'aymer Dieu, et fortifié de la recente vision et parole divine, face ce dernier effort de loyauté et dilection

[1] Genes. XXII; 1 et seq. — [2] Matth. V, 28.

envers un maistre duquel il avoit si souvent senty et savouré la suavité et providence; mays de voir Isaac au printems de son âge, encor tout novice et apprentif en l'art d'aymer son Dieu, s'offrir, sur la seule parole de son pere, au glaive et au feu pour estre un holocauste d'obeïssance à la divine volonté, c'est chose qui surpasse toute admiration.

D'autre part neantmoins ne voyés-vous pas, Theotime, qu'Abraham remasche et roule plus de trois jours dans son ame l'amere pensée et resolution de cet aspre sacrifice? N'avés-vous point de pitie de son cœur paternel, quand montant seul avec son filz, cet enfant plus simple qu'une colombe luy disoit : « Mon pere, où est la victime? » et qu'il luy respondoit : « Dieu y pourvoyra, mon filz? » Ne pensés-vous point que la douceur de cet enfant, portant son bois sur ses espaules et l'entassant par apres sur l'autel, fist fondre en tendreté les entrailles de ce pere? O cœur que les anges admirent et que Dieu magnifie! Hé! Seigneur Jesus, quand sera-ce donc que vous ayant sacrifié tout ce que nous avons, nous vous immolerons tout ce que nous sommes? Quand vous offrirons-nous en holocauste nostre franc arbitre, unique enfant de nostre esprit? Quand sera-ce que nous le lierons et estendrons sur le bucher de vostre croix, de vos espines, de vostre lance, afin que, comme une brebiette, il soit victime aggreable de vostre bon playsir, pour mourir et brusler du feu et du glaive de vostre saint amour?

O franc arbitre de mon cœur, que ce vous sera chose bonne d'estre lié et estendu sur la croix du divin Sauveur! que ce vous est chose desirable de mourir à vous-mesme, pour ardre à jamais en holocauste au Seigneur! Theotime, nostre franc arbitre n'est jamais si franc que quand il est esclave de la volonté de Dieu, comme il n'est jamais si serf que quand il sert à nostre propre volonté; jamais il n'a tant de vie que quand il meurt à soy-mesme, et jamais il n'a tant de mort que quand il vit à soy.

Nous avons la liberté de faire le bien et le mal ; mays de choisir le mal, ce n'est pas user, ains abuser de cette liberté. Renonçons à cette malheureuse liberté, et assujettissons pour jamais nostre franc arbitre au party de l'amour celeste, rendons-nous esclaves de la dilection, de laquelle les serfs sont plus heureux que les roys. Que si jamais nostre ame vouloit employer sa liberté contre nos resolutions de servir Dieu eternellement et sans reserve, ô alors, pour Dieu, sacrifions ce franc arbitre, et le faysons mourir à soy, affin qu'il vive à Dieu. Qui le voudra garder pour l'amour propre en ce monde le perdra pour l'amour eternel en l'autre, et qui le perdra pour l'amour de Dieu en ce monde, il le conservera pour le mesme amour en l'autre. Qui luy donnera la liberté en ce monde l'aura serf et esclave en l'autre, et qui l'asservira à la croix en ce monde l'aura libre en l'autre, où estant abismé en la jouïssance de la divine bonté, sa liberté se treuvera convertie en amour, et l'amour en liberté, mays liberté de douceur infinie; sans effort, sans peine, et sans repugnance quelconque, nous aymerons invariablement à jamais le createur et Sauveur de nos ames.

CHAPITRE XI.

Des motifs que nous avons pour le saint amour.

Saint Bonaventure, le Pere Louys de Grenade, le Pere Louys du Pont, F. Diegue de Stella, ont suffisamment discouru sur ce sujet : je me contenteray de marquer seulement les pointz que j'en ay touché en ce traitté.

La bonté divine considerée en elle-mesme n'est pas seulement le premier motif de tous, mais le plus grand, le plus noble et le plus puissant : car c'est celuy qui ravit les bienheureux, et comble leur felicité. Comme peut-on avoir un cœur, et n'aymer pas une si infinie bonté? Or ce sujet est

aucunement proposé au chap. 1 et 2 du II livre, et dés le chap. 8 du III livre jusques à la fin, et au chap. 9 du livre X.

Le 2 motif est celuy de la providence naturelle de Dieu envers nous, de la creation et conservation, selon que nous disons au chap. 3 du II livre.

Le 3 motif est celuy de la providence surnaturelle de Dieu envers nous, et de la redemption qu'il nous a preparée, ainsy qu'il est expliqué au chap. 4, 5, 6 et 7 du II livre.

Le 4 motif, c'est de considerer comme Dieu pratique cette providence et redemption, fournissant à un chacun toutes les graces et assistances requises à nostre salut; de quoy nous traittons au II livre dés le chap. 8, et au livre III dés le commencement jusques au chap. 6.

Le 5 motif est la gloire eternelle que la divine bonté nous a destinée, qui est le comble des bienfaitz de Dieu envers nous, dont il est aucunement discouru dés le chap. 9 jusques à la fin du livre III.

CHAPITRE XII.

Methode tres-utile pour employer ces motifs.

Or pour recevoir de ces motifs une profonde et puissante chaleur de dilection, il faut 1. qu'apres en avoir consideré l'un en general, nous l'appliquions en particulier à nous-mesmes; par exemple : O qu'aymable est ce grand Dieu, qui, par son infinie bonté, a donné son Filz en redemption pour tout le monde! Helas! ouy pour tous en general, mais en particulier encor pour moy, qui suis le premier des pecheurs [1]. Ah! il m'a aymé; je dis, il m'a aymé, moy, mais je dis moy-mesme tel que je suis, et s'est livré à la passion pour moy [2]!

2. Il faut considerer les benefices divins en leur origine

[1] II Tim. I, 15. — [2] Gal. II, 20.

premiere et eternelle. O Dieu ! mon Theotime, quelle assés digne dilection pourrions-nous avoir pour l'infinie bonté de nostre Createur, qui de toute eternité a projetté de nous créer, conserver, gouverner, racheter, sauver, et glorifier tous en general et en particulier? Hé ! qui estois-je lorsque je n'estois pas? moy, dis-je, qui, estant maintenant quelque chose, ne suis rien qu'un simple chetif vermiceau de terre : et cependant Dieu dés l'abisme de son eternité pensoit pour moy des pensées de benedictions ! Il meditoit et desseignoit, ains determinoit l'heure de ma naissance, de mon baptesme, de toutes les inspirations qu'il me donneroit, et en somme tous les bienfaitz qu'il me feroit et offriroit. Helas ! y a-il une douceur pareille à cette douceur !

3. Il faut considerer les bienfaitz divins en leur seconde source meritoire. Car ne sçavés-vous pas, Theotime, que le grand prestre de la loy portoit sur ses espaules et sur sa poitrine les noms des enfans d'Israël, c'est à dire, des pierres precieuses esquelles les noms des chefs d'Israël estoient gravés? Hé ! voyés Jesus, nostre grand evesque[1], et regardés-le dés l'instant de sa conception; considerés qu'il nous portoit sur ses espaules, acceptant la charge de nous rachetter par sa mort *et la mort de la croix*[2]. O Theotime, Theotime ! cette ame du Sauveur nous connoissoit tous par nom et par surnom; mais surtout au jour de sa passion, lorsqu'il offroit ses larmes, ses prieres, son sang, et sa vie pour tous, il lançoit en particulier pour vous ces pensées de dilection : Helas ! ô mon Pere éternel, je prens à moy et me charge de tous les pechés du pauvre Theotime pour souffrir les tormens et la mort, affin qu'il en demeure quitte, et qu'il ne perisse point, mais qu'il vive. Que je meure, pourveu qu'il vive; que je sois crucifié, pourveu qu'il soit glorifié. O amour souverain du cœur de Jesus, quel cœur te benira jamais assés devotement !

[1] I Petr. II, 25. — [2] Philip. II, 8.

Ainsy dedans sa poitrine maternelle son cœur divin prevoyoit, disposoit, meritoit, impetroit tous les bienfaitz que nous avons, non seulement en general pour tous, mays en particulier pour un chacun; et ses mammelles de douceur nous preparoient le lait de ses mouvemens, de ses attraitz, de ses inspirations, et des suavités par lesquelles il tire, conduit, et nourrit nos cœurs à la vie eternelle. Les bienfaitz ne nous eschauffent point, si nous ne regardons la volonté eternelle qui les nous destine, et le cœur du Sauveur qui les nous a merités par tant de peines, et surtout en sa mort et passion.

CHAPITRE XIII.

Que le mont de Calvaire est la vraye academie de la dilection.

Or en fin, pour conclusion, la mort et passion de nostre Seigneur est le motif le plus doux et le plus violent qui puisse animer nos cœurs en cette vie mortelle : et c'est la verité que les abeilles mistiques font leur plus excellent miel dans les playes de ce lion de la tribu de Juda [1], esgorgé, mis en piece et deschiré sur le mont de Calvaire; et les enfans de la croix se glorifient en leur admirable probleme, que le monde n'entend pas : De la mort, qui devore tout, est sortie la viande de nostre consolation; et de la mort, plus forte que tout, est issue la douceur [2] du miel de nostre amour. O Jesus, mon Sauveur! que vostre mort est amiable, puisque elle est le souverain effect de vostre amour !

Aussi là haut en la gloire celeste, apres le motif de la bonté divine conneue et considerée en elle-mesme, celuy de la mort du Sauveur sera le plus puissant pour ravir les espritz bienheureux en la dilection de Dieu; en signe de quoy, en la transfiguration, qui fut un eschantillon de la gloire, Moyse et Helie parloient avec nostre Seigneur de

[1] Apoc. V, 5. — [2] Judic. XIV, 13.

l'exces qu'il devoit accomplir en Hierusalem [1]. Mais de quel exces, sinon de cet exces d'amour par lequel la vie fut ravie à l'amant pour estre donnée à la bienaymée ? si que au cantique eternel je m'imagine qu'on repetera à tous momens cette joyeuse acclamation :

Vive Jesus, duquel la mort
Monstra combien l'amour est fort!

Theotime, le mont Calvaire est le mont des amans. Tout amour qui ne prend son origine de la passion du Sauveur est frivole et perilleux. Malheureuse est la mort sans l'amour du Sauveur; malheureux est l'amour sans la mort du Sauveur. L'amour et la mort sont tellement mesés ensemble en la passion du Sauveur qu'on ne peut avoir au cœur l'un sans l'autre. Sur le Calvaire on ne peut avoir la vie sans l'amour, ni l'amour sans la mort du Redempteur; mais hors de là, tout est ou mort eternelle, ou amour eternel : et toute la sagesse chrestienne consiste à bien choysir; et pour vous ayder à cela, j'ay dressé cet ecrit, mon Theotime.

Il faut choysir, ô mortel,
En cette vie mortelle,
Ou bien l'amour eternel,
Ou bien la mort eternelle :
L'ordonnance du grand Dieu
Ne laisse point de milieu.

O amour eternel ! mon ame vous requiert et vous choysit eternellement. Hé ! venés, saint Esprit, et enflammés nos cœurs de vostre dilection. Ou aymer ou mourir. Mourir et aymer. Mourir à tout autre amour, pour vivre à celuy de Jesus, affin que nous ne mourions point eternellement, ains que vivans en vostre amour eternel, ô Sauveur de nos ames, nous chantions eternellement : Vive Jesus ! J'ayme Jesus.

[1] Luc. IX, 30.

Vive Jesus que j'ayme. J'ayme Jesus, qui vit et regne és siecles des siecles. Amen.

Ces choses, Theotime, qui par la grace et faveur de la charité ont esté escrittes à vostre charité, puissent tellement s'arrester en vostre cœur que cette charité treuve en vous le fruit des saintes œuvres, non les feuilles des loüanges. Amen. Dieu soit beny. Je ferme donc ainsy tout ce traitté par ces paroles par lesquelles saint Augustin finit un sermon admirable de la charité, qu'il fit devant une illustre assemblée.

FIN DU DOUZIEME LIVRE ET DE TOUT LE TRA

TABLE.

LIVRE QUATRIEME.

DE LA DECADENCE ET RUINE DE LA CHARITÉ.

CHAP. I. — Que nous pouvons perdre l'amour de Dieu tandis que nous sommes en cette vie mortelle. *page* 1
II. — Du refroidissement de l'ame en l'amour sacré. 5
III. — Comme on quitte le divin amour pour celuy des creatures. 8
IV. — Que l'amour sacré se perd en un moment. 12
V. — Que la seule cause du manquement et rafroidissement de la charité est en la volonté des creatures. 14
VI. — Que nous devons reconnoistre de Dieu tout l'amour que nous luy portons. 18
VII. — Qu'il faut eviter toute curiosité, et acquiescer humblement à la tres-sage providence de Dieu. 22
VIII. — Exhortation à l'amoureuse sousmission que nous devons aux decretz de la providence divine. 27
IX. — D'un certain reste d'amour, lequel demeure maintefois en l'ame qui a perdu la sainte charité. 31
X. — Combien cet amour imparfait est dangereux. 34
XI. — Moyen pour reconnoistre cet amour imparfait. 36

LIVRE CINQUIEME.

DES DEUX PRINCIPAUX EXERCICES DE L'AMOUR SACRÉ, QUI SE FONT PAR COMPLAYSANCE ET BIENVEUILLANCE.

CHAP. I. — De la sacrée complaysance de l'amour ; et premierement, en quoy elle consiste. 40
II. — Que par la sainte complaysance nous sommes rendus comme petitz enfans aux mammelles de nostre Seigneur. 44
III. — Que la sacrée complaysance donne nostre cœur à Dieu, et nous fait sentir un perpetuel desir en la jouïssance. 48
IV. — De l'amoureuse condoleance, par laquelle la complaysance de l'amour est encor mieux declarée. 53
V. — De la condoleance et complaysance de l'amour en la passion de nostre Seigneur. 57
VI. — De l'amour de bienveuillance que nous exerçons envers nostre Seigneur par maniere de desir. 60

VII. — Comme le desir d'exalter et magnifier Dieu nous separe des playsirs inferieurs, et nous rend attentifz aux perfections divines. *page* 62
VIII. — Comme la sainte bienveuillance produit la loüange du divin bienaymé. 65
IX. — Comme la bienveuillance nous fait appeller toutes les creatures à la loüange de Dieu. 69
X. — Comme le desir de louer Dieu nous fait aspirer au ciel. 72
XI. — Comme nous pratiquons l'amour de bienveuillance és loüanges que nostre Redempteur et sa Mere donnent à Dieu. 75
XII. — De la souveraine loüange que Dieu se donne à soy-mesme, et de l'exercice de bienveuillance que nous faisons en icelle. 79

LIVRE SIXIEME.

DES EXERCICES DU SAINT AMOUR EN L'ORAYSON.

CHAP. I. — Description de la theologie mystique, qui n'est autre chose que l'orayson. 83
II. — De la meditation, premier degré de l'orayson ou theologie mystique. 88
III. — Description de la contemplation, et de la premiere difference qu'il y a entre icelle et la meditation. 93
IV. — Qu'en ce monde l'amour prend sa naissance, mais non pas son excellence, de la connoissance de Dieu. 95
V. — Seconde difference entre la meditation et contemplation. 99
VI. — Que la contemplation se fait sans peine, qui est la troisieme difference entre icelle et la meditation. 103
VII. — Du recueillement amoureux de l'ame en la contemplation. 107
VIII. — Du repos de l'ame recueillie en son bienaymé. 111
IX. — Comme ce repos sacré se pratique. 114
X. — De divers degrés de cette quietude ; comme il la faut conserver. 117
XI. — Suite du discours des divers degrés de la sainte quietude, et d'une excellente abnegation de soy-mesme qu'on y practique quelquefois. 120
XII. — De l'escoulement ou liquefaction de l'ame en Dieu. 124
XIII. — De la blesseure d'amour. 128
XIV. — De quelques autres moyens par lesquelz le saint amour blesse les cœurs. 132
XV. — De la langueur amoureuse du cœur blessé de dilection. 136

LIVRE SEPTIEME.

DE L'UNION DE L'AME AVEC SON DIEU, QUI SE PARFAIT EN L'ORAYSON.

CHAP. I. — De l'union amoureuse de l'ame avec son Dieu en l'orayson. 143
II. — De divers degrés de la sainte union qui se fait en l'orayson. 148
III. — Du souverain degré d'union, par la suspension et ravissement. 153
IV. — Du ravissement, et de la premiere espece d'iceluy. 158
V. — De la seconde espece de ravissement. 160

VI. — Des marques du bon ravissement, et de la troisieme espece d'iceluy. *page* 163
VI. — Comme l'amour est la vie de l'ame, et suite du discours de la vie extatique. 167
VIII. — Admirable exhortation de saint Paul à la vie extatique et surhumaine. 170
IX. — Du supreme effet de l'amour affectif, qui est la mort des amans; et premierement de ceux qui moururent en amour. 174
X. — De ceux qui moururent par l'amour, et pour l'amour divin. 177
XI. — Que quelques uns entre les divins amans moururent encor d'amour. 179
XII. — Histoire merveilleuse du trespas d'un gentil-homme qui mourut d'amour sur le mont d'Olivet. 182
XIII. — Que la tres-sacrée Vierge mere de Dieu mourut d'amour pour son Filz. 186
XIV. — Que la glorieuse Vierge mourut d'un amour extremement doux et tranquille. 190

LIVRE HUITIEME.

DE L'AMOUR DE CONFORMITÉ, PAR LEQUEL NOUS UNISSONS NOSTRE VOLONTÉ A CELLE DE DIEU QUI NOUS EST SIGNIFIÉE PAR SES COMMANDEMENS, CONSEILZ ET INSPIRATIONS.

CHAP. I. — De l'amour de conformité provenant de la sacrée complaysance. 196
II. — De la conformité de sousmission qui procede de l'amour de bienveuillance. 199
III. — Comme nous nous devons conformer à la divine volonté que l'on appelle signifiée. 201
IV. — De la conformité de nostre volonté avec celle que Dieu a de nous sauver. 204
V. — De la conformité de nostre volonté à celle de Dieu qui nous est signifiée par ses commandemens. 207
VI. — De la conformité de nostre volonté à celle que Dieu nous a signifiée par ses conseils. 210
VII. — Que l'amour de la volonté de Dieu signifiée és commandemens nous porte à l'amour des conseilz. 214
VIII. — Que le mespris des conseilz evangeliques est un grand peché. 218
IX. — Suite du discours commencé. Comme chacun doit aymer, quoyque non pas practiquer, tous les conseilz evangeliques; et comme neantmoins chacun en doit practiquer ce qu'il peut. 221
X. — Comme il se faut conformer à la volonté divine qui nous est signifiée par les inspirations; et premierement, de la varieté des moyens par lesquelz Dieu nous inspire. 225
XI. — De l'union de nostre volonté à celle de Dieu és inspirations qui sont données pour la practique extraordinaire des vertus; et de la perseverance en la vocation, premiere marque de l'inspiration. 229
XII. — De l'union de la volonté humaine à celle de Dieu és inspirations qui sont contre les loix ordinaires; et de la paix et douceur de cœur, seconde marque de l'inspiration. 233
XIII. — Troisieme marque de l'inspiration, qui est la sainte obeissance à l'Eglise et aux superieurs. 237
XIV. — Briefve methode pour connoistre la volonté de Dieu. 240

LIVRE NEUFIEME.

DE L'AMOUR DE SOUSMISSION, PAR LEQUEL NOSTRE VOLONTÉ S'UNIT AU BON PLAYSIR DE DIEU.

CHAP. I. — De l'union de nostre volonté avec la volonté divine qu'on appelle volonté de bon playsir. *page* 244
II. — Que l'union de nostre volonté au bon playsir de Dieu se fait principalement és tribulations. 247
III. — De l'union de nostre volonté au bon playsir divin és afflictions spirituelles par la resignation. 251
IV. — De l'union de nostre volonté au bon playsir de Dieu par l'indifference. 254
V. — Que la sainte indifference s'estend à toutes choses. 257
VI. — De la pratique de l'indifference amoureuse és choses du service de Dieu. 259
VII. — De l'indifference que nous devons pratiquer en ce qui regarde nostre advancement és vertus. 264
VIII. — Comme nous devons unir nostre volonté à celle de Dieu en la permission des pechés. 269
IX. — Comme la pureté de l'indifference se doit pratiquer és actions de l'amour sacré. 272
X. — Moyen de connoistre le change au sujet de ce saint amour. 274
XI. — De la perplexité du cœur qui ayme sans sçavoir qu'il plait au bienaymé. 278
XII. — Comme, entre ces travaux interieurs, l'ame ne connoist pas l'amour qu'elle porte à son Dieu, et du trespas tres-aymable de la volonté. 281
XIII. — Comme la volonté, estant morte à soy, vit purement en la volonté de Dieu. 284
XIV. — Esclarcissement sur ce qui a esté dit touchant le trespas de nostre volonté. 287
XV. — Du plus excellent exercice que nous puissions faire parmy les peines interieures et exterieures de cette vie, en suite de l'indifference et trespas de la volonté. 290
XVI. — Du despouillement parfait de l'ame unie à la volonté de Dieu. 294

LIVRE DIXIEME.

DU COMMANDEMENT D'AYMER DIEU SUR TOUTES CHOSES.

CHAP. I. — De la donceur du commandement que Dieu nous a fait de l'aymer sur toutes choses. 299
II. — Que ce divin commandement de l'amour tend au ciel, mais est toutesfois donné aux fideles de ce monde. 302
III. — Comme tout le cœur estant employé en l'amour sacré, on peut neantmoins aymer Dieu differemment, et aymer encor plusieurs autres choses avec Dieu. 304
IV. — De deux degrés de perfection avec lesquelz ce commandement peut estre observé en cette vie mortelle. 308

V. — De deux autres degrés de plus grande perfection avec lesquelz nous pouvons aymer Dieu sur toutes choses. 312
VI. — Que l'amour de Dieu sur toutes choses est commun à tous les amans. 317
VII. — Esclaircissement du chapitre precedent. 320
VIII. — Histoire memorable pour faire bien concevoir en quoy gist la force et excellence de l'amour sacré. 323
IX. — Confirmation de ce qui a esté dit par une comparayson notable. 328
X. — Comme nous devons aymer la divine bonté souverainement plus que nous-mesmes. 332
XI. — Comme la tres-sainte charité produit l'amour du prochain. 335
XII. — Comme l'amour produit le zele. 338
XIII. — Comme Dieu est jaloux de nous. 340
XIV. — Du zele ou jalousie que nous avons pour Dieu. 345
XV. — Advis pour la conduite du saint zele. 349
XVI. — Que l'exemple de plusieurs saintz, qui semblent avoir exercé leur zele avec cholere, ne fait rien contre l'advis du chapitre precedent. 354
XVII. — Comme nostre Seigneur pratiqua tous les plus excellens actes de l'amour. 360

LIVRE UNZIEME.

DE LA SOUVERAINE AUTHORITÉ QUE L'AMOUR SACRÉ TIENT SUR TOUTES LES VERTUS, ACTIONS ET PERFECTIONS DE L'AME.

CHAP. I. — Combien toutes les vertus sont aggreables à Dieu. 365
II. — Que l'amour sacré rend les vertus excellemment plus aggreables à Dieu qu'elles ne le sont par leur propre nature. 369
III. — Comme il y a des vertus que la presence du divin amour releve à une plus haute excellence que les autres. 372
IV. — Comme le divin amour sanctifie encor plus excellemment les vertus quand elles sont pratiquées par son ordonnance et commandement. 375
V. — Comme l'amour sacré mesle sa dignité parmi les autres vertus en perfectionnant la leur particuliere. 378
VI. — De l'excellence du prix que l'amour sacré donne aux actions issues de luy-mesme, et à celles qui procedent des autres vertus. 382
VII. — Que les vertus parfaites ne sont jamais les unes sans les autres. 386
VIII. — Comme la charité comprend toutes les vertus. 391
IX. — Que les vertus tirent leur perfection de l'amour sacré. 395
X. — Digression sur l'imperfection des vertus des payens. 399
XI. — Comme les actions humaines sont sans valeur lorsqu'elles sont faites sans le divin amour. 405
XII. — Comme le saint amour, revenant en l'ame, fait revivre toutes les œuvres que le peché avoit fait perir. 409
XIII. — Comme nous devons reduire toute la pratique des vertus et de nos actions au saint amour. 414
XIV. — Pratique de ce qui a esté dit au chapitre precedent. 417
XV. — Comme la charité comprend en soy les dons du saint Esprit. 420
XVI. — De la crainte amoureuse des espouses ; suite du discours commencé. 423
XVII. — Comme la crainte servile demeure avec le divin amour. 426
XVIII. — Comme l'amour se sert de la crainte naturelle servile et mercenaire. 429

XIX. — Comme l'amour sacre comprend les douze fruitz du saint Esprit, huit beatitudes de l'Evangile. 435
XX. — Comme le divin amour employe toutes les passions et affections de l'ame, et les reduit à son obeïssance 438
XXI. — Que la tristesse est presque tous-jours inutile, ains contraire au service du saint amour. 443

LIVRE DOUZIEME,

CONTENANT QUELQUES ADVIS POUR LE PROGRES DE L'AME AU SAINT AMOUR.

CHAP. I. — Que le progres au saint amour ne depend pas de la complexion naturelle. 449
II. — Qu'il faut avoir un desir continuel d'aymer 451
III. — Que pour avoir le desir de l'amour sacré, il faut retrancher les autres desirs. 453
IV. — Que les occupations legitimes ne nous empeschent point de pratiquer le divin amour. 454
V. — Exemple tres-amiable sur ce sujet. 457
VI. — Qu'il faut employer toutes les occasions presentes en la pratique du divin amour. 458
VII. — Qu'il faut avoir soin de faire nos actions tout parfaitement. 459
VIII. — Moyen general pour appliquer nos œuvres au service de Dieu. 460
IX. — De quelques autres moyens pour appliquer plus particulierement nos œuvres à l'amour de Dieu. 464
X. — Exhortation au sacrifice que nous devons faire à Dieu de notre franc arbitre. 467
XI. — Des motifs que nous avons pour le saint amour. 470
XII. Methode tres-utile pour employer ces motifs. 471
XIII. — Que le mont de Calvaire est la vraye academie de la dilection. 473

FIN DE LA TABLE.

FRANCOIS DE SALES.
Oeuvres.

PQ
1623
.F7
V. 2